U d'/ of Ottawa
39003002137395

THÉATRE

CHOISI

DE G. DE PIXERÉCOURT.

TOME DEUXIÈME.

NANCY, IMPRIMERIE DE RAYBOIS ET Cie, RUE SAINT-DIZIER, 125.

THÉATRE

CHOISI

DE

G. DE PIXERÉCOURT,

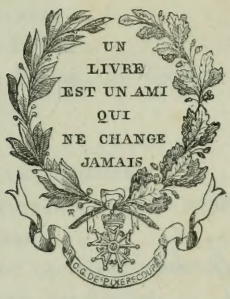
PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR CH. NODIER,

ET ILLUSTRÉ

PAR DES NOTICES LITTÉRAIRES DUES A SES AMIS, MEMBRES DE L'INSTITUT, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ET AUTRES HOMMES DE LETTRES.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR, GRAVÉ SUR ACIER PAR BOSSELMANN, D'APRÈS MADAME CHERADAME.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

TRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, SUCCESSEUR DE BARBA,

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR.

NANCY.

CHEZ L'AUTEUR, COURS D'ORLEANS, 21.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1841.

PQ
2382
.P4A6
1841
v.2

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

Lettre de M. Bouilly 3
Notice sur les Maures d'Espagne, par Mme Elise Voïart . 6
Jugements des journaux 12
Les Maures d'Espagne, ou le Pouvoir de l'enfance . . . 17
Lettre de M. Dalayrac 75
Notice sur la Forteresse du Danube, par Geoffroy . . . 78
Jugements des journaux 85
La Forteresse du Danube 91
Lettre d'Alexandre Piccini 169
Notice sur Robinson Crusoé, par Geoffroy 174
Jugements des journaux 179
Robinson Crusoé 189
Lettre de M. Constant Berrier. 279
Notice sur l'Ange Tutélaire, par le même et Geoffroy . . 281
Jugements des journaux 290
L'Ange Tutélaire, ou le Démon femelle 299
Notice sur la Citerne, par Geoffroy 373
Jugements des journaux 377
La Citerne 385
Lettre de Méhul 501
Notice sur la Rose blanche et la Rose rouge, par Geoffroy 503
Jugements des journaux 501
La Rose blanche et la Rose rouge. 515
Lettres de Jacques Meyerbeer 581

Notice sur Marguerite d'Anjou, par Geoffroy 586
Jugements des journaux. 590
Marguerite d'Anjou 593

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

LES

MAURES D'ESPAGNE,

OU

LE POUVOIR DE L'ENFANCE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu Comique, le 9 mai 1804.

LETTRE DE M. BOUILLY,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Le 20 floréal, an XII, 8 heures du matin.

Souffrez, mon cher Pixerécourt, que je vous fasse part de quelques réflexions que j'ai faites à votre première représentation d'hier; je l'ai suivie avec l'attention de l'intérêt qu'inspire votre ouvrage, dont je vous félicite de tout mon cœur.

Le premier acte est bien, très-bien.

C'est le second acte qui mérite, d'un talent tel que le vôtre, plusieurs changements très-prompts et très-faciles à exécuter.

1° Au lieu des longues tirades de la mère sur le choix de l'un de ses enfants, je voudrais que sur la demande qu'elle fait d'un seul, son époux, cherchant à éviter ses reproches et ses cris, sortît pour lui envoyer ses quatre enfants avec cet *aparté* que vous avez mis et qui est parfait. « *Pauvre mère! lequel pourras-tu choisir? etc.* » Viennent les quatre enfants: là, une scène que je crois digne de votre ouvrage, mais courte et sans grands couplets; elle offrirait le tableau touchant et très-nouveau d'une mère qui choisit tour à tour l'un de ses quatre enfants, qui tous la caressent également et lui donnent innocemment le défi de choisir. —

L'airain funèbre se fait entendre : signal terrible de livrer les enfants à l'ennemi ; la mère tombe évanouie ; son époux rentre et profite de ce moment pour les arracher de son sein. Votre tableau tel qu'il est, à l'exception de la bénédiction qui n'est plus dans la nature, la mère étant évanouie.

2° La mère revenue à elle, voyant de loin ses enfants qu'on livre à l'ennemi, peut et doit même retrouver alors un grand élan d'amour et d'énergie. Mais, mon ami, ne pensez-vous pas, comme moi, que si elle n'instruisait pas le public qu'elle va prendre la place du vieillard qui est chargé de conduire les intéressantes victimes, son entrée au troisième acte produirait plus d'effet. Faites-la s'occuper d'un projet, et cherchant à travers son égarement un moyen de voler au secours de ses enfants, et qu'elle sorte brusquement avec le vieillard.

Votre troisième acte est parfait : n'y touchez aucunement ; il m'a mouillé les yeux à plusieurs reprises.

L'épisode du jeune fils du prince est délicieux : ce sont à de ces ressorts charmants, véritable secret de l'art, et que vous possédez si bien.

Voilà, mon cher Pixerécourt, les réflexions succinctes d'un de vos camarades, qui sait apprécier votre talent et qui aime votre personne.

Tout à vous !

BOUILLY.

P. S. On ne peut monter un ouvrage avec plus de soin, d'esprit et de somptuosité. Dites au bon Tautin de ma part,

et dans l'oreille, qu'il dit une fois trop vite ses grands couplets, ce qui les allonge beaucoup. J'irai revoir votre ouvrage.

Excusez ce griffonnage et ne le jugez que sur l'intention de vous être utile. A charge de revanche, entendez-vous.

NOTICE

SUR LES MAURES D'ESPAGNE.

L'auteur a cherché ses effets dans un intérêt doux et touchant qui parle au cœur de tous les hommes : celui qu'éveille en nous la vue de l'enfance, et donne à ses pleurs, ses prières, un accent irrésistible.

Les funestes divisions des Abencerrages et des Zégris, cette lamentable histoire qui a fourni à Florian les pages les plus touchantes de son poétique roman, ont offert à l'auteur des *Maures d'Espagne* la matière de son drame. L'honneur, la générosité, la sainteté des serments, l'amour de la patrie, les affections de père et d'enfants, d'épouse et d'époux en sont les principaux ressorts, et le sentiment maternel surtout, exalté jusqu'à la passion, prête à cette pièce un grand caractère.

En voici une rapide analyse :

Les Abencerrages, échappés au massacre de Grenade, se sont enfuis dans les montagnes des Alpuxares ; Carthame a recueilli les restes de la malheureuse tribu que commande le vaillant Abular. Celui-ci, heureux époux de la belle Zima, l'a emporté sur vingt rivaux et sur le noir Alamir, l'un des plus puissants chefs des Zégris. Ce refus, en humiliant l'orgueil d'Alamir, l'a rendu l'implacable ennemi des Abencerrages. Par suite de la fatale influence qu'il exerce sur

Almanzor, chef des Zégris, et lieutenant du Roi de Grenade, il parvient à remettre en vigueur l'arrêt de proscription porté contre la tribu rebelle. A la tête d'une puissante armée, il vient attaquer ces proscrits dans leur retraite; une bataille livre Carthame à sa discrétion, un massacre complet menace les habitants; par l'ordre du vainqueur, Zima seule est exceptée; la race entière des Abencerrages doit être anéantie; quelques heures sont accordées à ces infortunés pour se préparer à la mort.

Dans cette extrémité, les chefs de la tribu tiennent conseil. Hors d'état de résister à l'ennemi, il ne leur reste plus qu'à implorer sa pitié. Ils décident d'envoyer au camp d'Almanzor, sous la conduite d'un vieillard, les enfants des six principales familles de Carthame, pour tâcher d'attendrir par cet acte de soumission le lieutenant de Boabdil, et obtenir de lui la grâce du reste de la tribu. Les enfants d'Abular, Zora et ses trois frères, feront partie de ce touchant cortége. En les envoyant ainsi, à pied, sans escorte, sans autre défense que leur âge, leur innocence et l'intérêt qu'ils inspirent, les Abencerrages espèrent que la grâce touchante, les prières naïves, les larmes éloquentes de ces enfants, désarmeront le courroux du vainqueur.

Ce projet, le seul qui reste aux malheureux vaincus, offre une grande difficulté: c'est d'y faire consentir les mères des jeunes victimes désignées. C'est en vain qu'Abular et les autres chefs s'efforcent à en dérober la connaissance à leurs compagnes; la tendresse de Zima l'amène toute

tremblante près de son époux, ses questions pressées arrachent enfin le fatal secret d'Abular. Rien de plus touchant, de plus pathétique que toute cette scène. La malheureuse mère, après avoir épuisé tous les raisonnements, et lutté de toutes ses forces contre l'arrêt cruel, se voit enfin forcée d'y souscrire. Réduite à cette affreuse extrémité, elle demande, pour toute grâce, que de ses quatre enfants, il lui soit permis d'en garder au moins un. Un seul! dit-elle. Mais comment faire ce choix? Cet effort est au-dessus de ses forces; la poignante douleur qu'elle en ressent la prive de l'usage de ses sens, elle s'évanouit, et Abular sort désespéré en emmenant ses enfants. En revenant à la vie, cette pauvre mère les appelle avec des cris déchirants; mais en apprenant que ses enfants ne sont point encore sortis de la ville, elle se calme soudain, et, comme par l'effet d'une subite résolution, elle court vers celui qui doit guider l'innocent cortége, obtient de lui cet emploi, et sous le déguisement d'un vieillard, c'est elle qui se rendra, avec ses enfants, au camp d'Almanzor.

Cependant, Alamir, brûlant de voir arriver l'instant qui mettra Zima en sa puissance, vient solliciter l'ordre d'Almanzor pour mettre Carthame à feu et à sang. Dans cet instant, les enfants des Abencerrages paraissent sur les rochers qui bordent le camp. Ils en descendent, marchant deux à deux, Zora et les fils d'Abular en tête, et tous s'avancent avec lenteur, la tête nue, les mains jointes, sans se laisser intimider par les lances des Zégris qui, envoyés à leur rencontre, reculent à mesure que les enfants gagnent

du terrain. Repoussés de cette manière toute pacifique, les soldats indécis les laissent arriver jusqu'auprès de la tente d'Almanzor, et, malgré les cris, les menaces d'Alamir, ils baissent la pointe de leurs lances devant le groupe qui crie: grâce! grâce! en s'agenouillant devant la tente d'Almanzor. Ali, aimable enfant de quatorze ans, fils de ce prince, en sort, et prend Zora et les jeunes envoyés sous sa protection; mais Almanzor lui-même ne tarde point à paraître. Il repousse avec sévérité les touchantes sollicitations de son fils et les prières des enfants; puis, s'adressant au faux vieillard qui les accompagne, il renouvelle la sentence de mort portée contre Carthame et ses habitants. Alamir sort pour en aller hâter les effets.

Pendant ce temps, Zima, toujours sous son déguisement, essaie de fléchir Almanzor, et, après avoir intéressé la bravoure et la générosité naturelles du Zégris, après lui avoir représenté, sous les plus vives couleurs, la honte qu'un acte sanguinaire imprimerait à son nom et à celui de sa tribu, elle lui fait entendre qu'il n'est que l'aveugle instrument de la haine d'Alamir; que l'amour d'une femme, dont le Zégris avait été méprisé, est la seule cause de la persécution exercée contre les restes des Abencerrages. Almanzor s'émeut d'abord de ce discours; mais le serment qu'il a fait à Boabdil de punir la tribu rebelle, lui rend toute sa sévérité, et la malheureuse Zima se prépare à retourner à Carthame avec ses enfants, sans avoir rien obtenu. Ici, l'auteur qui n'a pas voulu s'écarter du plan gracieux et fondé sur le développement des sentiments naturels qu'il s'était tracé, amène la péripétie par un moyen fort simple, et bien en rapport avec

ce qui précède. — Le jeune Ali n'a pu voir ces enfants sans éprouver pour eux la plus tendre pitié : la rigueur de son père l'afflige ; mais son respect est égal à sa tendresse pour ce père adoré, et il n'ose renouveler ses instances. Pour accorder l'instinct d'un cœur généreux avec ce que réclame le devoir filial, Ali propose à Zima, qu'il prend pour un vieillard, de l'accompagner secrètement à Carthame, et par ce moyen, de forcer son père à pardonner aux habitants dont il sera devenu ainsi l'otage. Zima, touchée de la générosité de l'enfant, l'embrasse, l'admire, mais refuse sa proposition comme incompatible avec la loyauté bien connue des Abencerrages ; elle rassemble les enfants, et se dispose à s'éloigner, quand Almanzor, qui d'une tente voisine a été témoin de cette scène touchante, se montre tout à coup, et accorde à la seule vertu la grâce qu'il avait refusée aux plus pressantes sollicitations.

Alamir se présente et veut faire revenir le chef à ses premières résolutions ; mais bientôt, démasqué par Zima qui, arrachant sa barbe et son manteau, se fait connaître pour l'épouse d'Abular, le Zégris confondu est saisi, mis aux fers et envoyé à Grenade pour y rendre compte de sa conduite.

Cependant, les femmes de Carthame, inquiètes de l'absence prolongée de leurs enfants, ont forcé leurs époux et leurs frères à s'armer et à venir retirer, de gré ou de force, ces chères victimes des mains de leurs ennemis ; Almanzor, fidèle à ses promesses, envoie un héraut de paix à leur rencontre. Bientôt les pauvres mères accourent, elles reprennent chacune leurs enfants, la paix est proclamée, et les deux

enfants qui en ont été les heureux auteurs, Ali et Zora, élevés sur un pavois, sont portés en triomphe au milieu des acclamations et des danses qui célèbrent la réconciliation des deux tribus.

L'auteur, qui paraît avoir traité son sujet avec une prédilection toute particulière, lui a aussi conservé toute sa pureté candide. Les reparties charmantes et ingénues des aimables enfants, sur qui repose tout l'intérêt du drame, ne manquent d'aucune des conditions nécessaires. La terreur et la pitié, habilement excitées pendant trois actes, tiennent l'âme de plus en plus attentive, et amènent enfin un dénoûment qui satisfait complétement le spectateur.

Nous ignorons quel accueil ce mélodrame reçut du public, à l'époque déjà reculée (1804) où il parut ; mais, selon nous, il a dû plaire à tous, et intéresser surtout les femmes ; et je ne doute pas que, remis au théâtre avec de légers changements, il pourrait encore être vu avec plaisir. Rien ne repose l'âme des convulsions dans lesquelles l'a jetée la peinture des passions frénétiques dont se compose aujourd'hui le théâtre, comme les émotions nobles, douces et tendres qui naissent des sentiments naturels. Le poëme simple et touchant dont nous venons de donner l'analyse, fournirait un délicieux canevas pour un grand opéra dans lequel ces groupes de beaux enfants, ces danses mauresques, ces évolutions guerrières, accompagnées de tout le luxe oriental qui ressort du temps, du lieu et de l'action, offriraient un spectacle ravissant.

ELISE VOÏART.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des spectacles. 20 Floréal an XII.

De tous les sentiments dont l'humanité s'honore, il n'en est peut-être pas qui inspire plus d'intérêt que l'amour maternel, et c'est l'héroïsme même de cet amour qu'on vient d'exposer à ce théâtre dans le mélodrame intitulé *Les Maures d'Espagne.* L'auteur avait puisé les situations les plus attachantes dans l'un des traits les plus célèbres de l'histoire moderne; il y a mis en jeu tout ce que les passions présentent de plus animé et de plus pathétique, et ses efforts ont été couronnés d'un succès mérité.

L'époque la plus intéressante de l'empire des Maures en Espagne avait fourni à Florian le fonds de son roman de *Gonzalve de Cordoue,* et l'on sait tout le parti que l'auteur de *Zoraïme* et *Zulnar* a tiré de ses principaux épisodes. M. G. Pixerécourt, connu par nombre d'excellents mélodrames, vient de puiser à la même source.

C'est à l'époque du séjour des Abencerrages à Carthame, que l'auteur a placé le sujet qu'il a mis en scène. Mais le temps ne nous permettant pas d'en développer les détails, nous sommes forcés de les remettre à un prochain numéro. Nous nous bornerons, pour le moment, à dire que rien n'a été épargné pour donner à ce nouvel ouvrage tout l'éclat qu'il exigeait : décorations, ballets, costumes, etc. Nul doute enfin que cette nouvelle production ne rivalise avec les meilleures qu'il a déjà données en ce genre.

LEPAN.

Courrier des spectacles. 21 Floréal an XII.

Ici l'analyse.

Il était difficile de choisir un sujet plus dramatique et plus touchant;

aussi l'intérêt qu'il inspire est-il continuel; les chances du hasard ne sont entrées pour rien dans le développement de l'action. Point d'incidents extraordinaires, point de catastrophes ni de personnages épisodiques. Almanzor lui-même ne paraît qu'au moment nécessaire. Le cours naturel des passions, où plutôt des sentiments, développe seul le sujet, en marque les repos, en lie les différentes périodes et en amène enfin le dénouement de la manière la plus heureuse.

Le pathétique est l'âme de tout dans ce drame conduit avec beaucoup de goût et de talent. Les décorations sont simples et belles, les costumes d'une grande exactitude, les groupes toujours savamment disposés, sans paraître l'avoir été autrement que par le résultat même des situations; enfin, les unités de temps et d'action y sont scrupuleusement observées.

Faut-il le dire? des enfants de six à dix ans y figurent comme autant d'acteurs, et rien de plus touchant que leur petite pantomime. Les ballets sont très-bien dans le caractère du pays : on a surtout applaudi, au second acte, une danse mauresque d'une invention tout à fait originale.

Les acteurs doivent en général se savoir gré des efforts qu'ils ont faits pour bien rendre ce mélodrame qui leur a valu de fréquents applaudissements.

Il n'est pas besoin de répéter que l'auteur a été demandé après la représentation: la facture de l'ouvrage annonçait assez celui de *Cœlina*, de la *Femme à deux maris*, du *Pèlerin blanc*, etc., et cette nouvelle production ne déparera nullement la liste.

LEPAN.

Journal d'indication. 23 Floréal an XII.

Un des auteurs en possession du sceptre du mélodrame, M. Guilbert Pixerécourt, vient de produire un nouvel ouvrage dont on faisait depuis longtemps un grand éloge; c'était, disait-on, sa meilleure pièce; mais notre avis et celui de beaucoup de spectateurs est que *la Femme à deux maris*, *l'Homme à trois visages et Cœlina* sont bien supérieurs au mélodrame représenté hier à *l'Ambigu*, sous le titre *des Maures d'Espagne, ou le Pouvoir de l'enfance.*

Les deux premiers actes de cette pièce ont obtenu un succès d'estime ; mais le troisième a été salué par des acclamations unanimes ; cependant, les amateurs ont généralement pensé que Melle Levêsque aurait inspiré dans le rôle de Zima plus d'intérêt que Melle Bourgeois. Cette dernière a de la force, de l'énergie, mais elle n'a pas la noblesse de Melle Levêsque ni son organe enchanteur. Quoi qu'il en soit, ce mélodrame est destiné à un succès soutenu. La pièce est montée avec un soin extrême ; les costumes sont riches, les décors très-beaux, et nous le répétons, le troisième acte est très-pathétique, et offre des tableaux d'un intérêt poignant. Les acteurs ont bien rempli leur rôle.

La musique de M. Gérardin-Lacour est d'une facture agréable ; elle offre des chants faciles et mélodieux. Ce jeune homme, élève de notre célèbre Berton, est appelé, s'il continue, à obtenir une place parmi les compositeurs de l'opéra-comique.

BABIÉ.

Journal du soir. 28 Floréal an XII.

L'auteur fécond et toujours heureux de la *Femme à deux maris*, de *Cœlina*, du *Pèlerin blanc*, de *Tékéli* et autres, M. Guilbert Pixerécourt, vient de donner au théâtre de l'Ambigu-Comique un nouveau mélodrame qui a obtenu beaucoup de succès et qui est de nature à durer longtemps : il est intitulé les *Maures d'Espagne* ou *le Pouvoir de l'enfance*. C'est une pièce toute sentimentale. L'auteur a mis à contribution les larmes du beau sexe du Marais ; on y pleure jusqu'à extinction de chaleur naturelle. On ajoute que cela fait beaucoup rire l'auteur.

BEAUMONT.

NOTA. De toutes les parties de la littérature, la plus scabreuse est sans contredit l'art dramatique. En effet, on n'est jamais assuré du succès : ce n'est pas une personne seule qui juge, c'est le public en masse. Qu'il ait tort ou raison, il ne revient pas de ses décisions : c'est un arbitre souverain. Par exemple, je n'ai jamais pu me rendre compte des chances qui ont frappé les *Maures*

d'Espagne. Cette pièce, vantée d'avance, n'a pu fournir plus de trente représentations de suite ; elle a subi deux ou trois reprises peu fructueuses, et a obtenu seulement ce que l'on appelle un succès d'estime. Cependant, la fable est fort intéressante, très-dramatique, et les sentiments les plus tendres y sont mis en jeu. D'où vient donc que cette pièce n'a pu compter, tant à Paris qu'en province, au delà de 200 représentations, tandis que *Tékéli* en a obtenu 1,334 ; *Cœlina* 1,476, et le *Pélerin blanc* 1,533 ? Sans doute la faute en est au genre de la pièce, qui est tout à fait sévère, tandis que mes autres drames sont tous mêlés de gaîté : j'ai toujours procédé d'après l'école de Sedaine, que je crois incontestablement la meilleure.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ABULAR, prince maure, chef de la tribu des Abencerrages.	M. TAUTIN.
ZIMA, son épouse.	Mlle BOURGEOIS.
ALMANZOR, prince maure, chef de la tribu des Zégris.	M. VIGNEAUX.
ALAMIR, lieutenant d'Almanzor.	M. DUFRESNE.
ZORA, fille d'Abular et de Zima, âgée de huit ans.	Mlle LOUISE.
ALI, fils d'Almanzor, âgé de quatorze ans.	Mlle PERCHERON.
HASSAN, vieux maure, attaché à ZIMA.	M. JOIGNY.
INÈS, espagnole captive chez les Abencerrages.	Mme DELAPORTE.
SÉLIM, } principaux Zégris.	M. RAFFILE.
OMAR, } principaux Zégris.	M. MARTIN.
UN ABENCERRAGE.	M. STOCKLEY.
UN HÉRAUT.	M. DELAPORTE.
Abencerrages.	
Zégris.	
Enfants des Abencerrages (*).	

La scène est à Carthame, petite ville du royaume de Grenade, à l'entrée des Alpuxares. L'action se passe en 1490.

(*) Ces enfants doivent être en plus grand nombre possible, et tous âgés de cinq à dix ans.

Note de l'Auteur. L'idée d'envoyer des enfants dans le camp du vainqueur, pour lui demander grâce, ne m'appartient pas; je l'ai empruntée d'une pièce de Kotzebue intitulée *les Hussites à Naumbourg.* Mais comme tout l'intérêt du drame allemand repose sur une guerre de religion, et que je pense qu'il est extrêmement délicat et peut-être inconvenant de traiter cette matière sur un théâtre français, j'ai cru devoir adapter cette situation à une autre fable également historique, mais plus généralement connue. Les personnes à qui la littérature allemande est familière pourront se convaincre que le plan, les motifs, la conduite, le dénoûment et les tableaux de ma pièce n'appartiennent qu'à moi seul.

LES

MAURES D'ESPAGNE,

OU

LE POUVOIR DE L'ENFANCE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente les jardins du palais d'Abular. Au cinquième plan, une galerie percée et soutenue par des arcades, traverse le théâtre dans toute sa largeur ; elle est censée conduire du palais à une mosquée. On aperçoit au delà de cette galerie, à travers les arcades, l'autre partie des jardins, dessinés avec goût et magnificence; dans le fond, à droite, un escalier de marbre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, UN HÉRAUT, DEUX TROMPETTES, ABENCERRAGES *.

(Au lever du rideau, on entend sonner de la trompette ; le peuple accourt de tous côtés et remplit les jardins. On voit bientôt paraître sur la galerie un héraut, précédé de deux trompettes et suivi de quelques soldats ; il s'arrête au milieu ; une fanfare annonce qu'il va parler ; le peuple attentif s'approche et écoute.)

LE HÉRAUT.

Abencerrages, le vaillant Abular, votre chef, a vaincu les Zégris ; la tendre Zima, son épouse, a ordonné les apprêts

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

d'une fête magnifique ; mais avant de la célébrer, elle veut se rendre à la grande mosquée, pour y remercier le Prophète du succès de nos armes. Habitants de Carthame, joignez vos vœux aux siens ; que votre encens et vos prières arrivent jusqu'au trône de l'Éternel, pour qu'il hâte le retour de nos guerriers, et nous fasse jouir enfin des douceurs de la paix.

(Une nouvelle fanfare annonce que le héraut a fini ; il poursuit sa marche le long de la galerie ; le peuple sort par la gauche, pour aller se joindre au cortége de Zima.

SCÈNE II.

(Une marche gaie se fait entendre. On voit Zima, précédée et suivie du plus brillant cortége, traverser la galerie de gauche à droite pour se rendre à la mosquée.)

SCÈNE III.

HASSAN, INÈS.

INÈS.

Quelle suite nombreuse ! quel brillant cortége !

HASSAN.

C'est celui de la princesse Zima, qui se rend à la mosquée, pour remercier le Dieu des croyants de la victoire que son époux a remportée sur les Zégris.

INÈS.

Élevée dans la Biscaïe, par conséquent fort loin du théâtre de la guerre, et captive depuis peu dans ces lieux, j'ignorais que les Maures portassent les armes les uns contre les autres ; je croyais que, seulement occupés de repousser les Espagnols, leur ennemi commun, ils étaient exempts de ces troubles intérieurs, de ces dissensions civiles, bien plus funestes aux empires que la guerre extérieure, et que les fléaux qui l'accompagnent.

HASSAN.

Ah! chère Inès! combien vous étiez dans l'erreur!

INÈS.

Mais quelle peut être la cause de cette division?

HASSAN.

La jalousie!

INÈS.

Comment peut-elle exister parmi vous, lorsque le même intérêt vous dirige vers un même but?

HASSAN.

Quelque douloureux que soit le souvenir de nos malheurs, je consens à satisfaire votre curiosité. Vous savez, Inès, qu'à l'exemple des Arabes, nos ancêtres, nos familles ne se confondent point; que chacune d'elles compose une tribu plus ou moins forte par le nombre de ses esclaves ou par ses richesses, mais dont tous les membres unis se soutiennent mutuellement, marchent ensemble à la guerre, et ne séparent jamais leur fortune, leurs intérêts, ou leur ressentiment. Parmi ces tribus, la plus illustre est celle des Abencerrages, descendus des antiques rois qui régnèrent sur l'Yemen. Invincibles dans les combats, doux et cléments après la victoire, ils sont tour à tour l'admiration et l'effroi de leurs ennemis. Pères tendres, amis généreux, amants fidèles, époux constants, braves, sensibles, hospitaliers, les Abencerrages ont mérité de tout temps l'amour de nos rois par leurs qualités aimables et leur valeur. C'est cette préférence qui leur attira la haine des Zégris, tribu fameuse par ses richesses et son courage; mais dont le caractère indomptable et la férocité ont souvent déshonoré les exploits. Jaloux, orgueilleux, farouches, les Zégris méprisent les tendres sentiments qui font le charme de la vie; étrangers à l'amitié, ils ne connaissent de l'amour que ses fureurs. Avides de sang, implacables dans leur vengeance, ils ne se plaisent qu'aux champs de la mort, ils ne savent que combattre et vaincre; mais, malheur à l'ennemi qui succombe, il faut qu'il expire sous le fer: les Zégris ne font jamais grâce aux vaincus, il semble qu'ils rougiraient d'une action généreuse; aussi, chacun

d'eux porte-t-il sur son bouclier un cimeterre sanglant, avec ces mots terribles pour devise : *Voilà ma loi.*

INÈS.

Les cruels !

HASSAN.

La haine la plus violente les animait depuis longtemps contre les Abencerrages ; ils ne cherchaient qu'une occasion pour la faire éclater dans toute sa fureur : elle se présenta, et ils surent trop bien en profiter. Après la mort de Muleï-Hassem, notre roi, ses deux fils prétendirent à la couronne ; l'un, Abenhamet, possédait des qualités qui faisaient espérer que son régne serait doux et paisible ; mais il n'avait aucune des vertus guerrières que l'armée désirait trouver dans son chef. Son amour prononcé pour la paix déplaisait surtout aux Zégris, qui, pour cette raison, lui préféraient son frère Boabdil, dont le caractère bouillant et la valeur connue semblaient leur promettre d'avance de fréquentes occasions de signaler leur courage. Que vous dirai-je enfin ! toutes les tribus de Grenade, séduites par les Zégris, demandèrent à grands cris la couronne pour Boabdil ; les Abencerrages seuls refusèrent de le reconnaître, et persistèrent à vouloir Abenhamet ; mais leurs efforts étant impuissants contre le nombre, Boabdil fut proclamé roi de Grenade. Il devait une récompense aux Zégris : ceux-ci lui demandèrent de proscrire la seule tribu qui se fût opposée à son élévation ; il promit la mort des Abencerrages. Ce fut au milieu d'une fête destinée à célébrer son avénement au trône, que les perfides Zégris commirent par son ordre et sous ses yeux la plus infâme trahison. A un signal convenu, les Abencerrages sont enveloppés, saisis, égorgés sans défense. Ils veulent courir aux armes ; tous les passages sont occupés par leurs bourreaux ; le carnage et la mort ont remplacé les jeux et les chants d'allégresse ; les malheureux Abencerrages, poursuivis de tous côtés, fuyant au hasard, se précipitent vers l'Alhambra, dans l'espoir d'y trouver un asile ; c'est là surtout que la mort les attend : à mesure qu'ils paraissent, ils sont terrassés, traînés dans la cour des lions et immolés sur la

fontaine d'albâtre ; leur sang coule à grands flots ; il inonde les places, les palais, les portiques, il va grossir les eaux du Xénil et du Guadalquivir, qui roule avec effroi jusque dans l'Océan les corps ensanglantés et encore palpitants de nos malheureux frères. Ah ! ma bouche se refuse à tracer cet épouvantable tableau ! des milliers d'Abencerrages périrent dans cette fatale journée sous le fer des Zégris ; tous ceux qui échappèrent au massacre, abandonnèrent pour jamais Grenade et se réfugièrent à Carthame, dont la position, à l'entrée des Alpuxares, nous mettait en état de résister à nos ennemis. Nous y vivions dans la paix et le bonheur, sous les ordres du brave Abular et de sa tendre épouse, lorsque les farouches Zégris, furieux de n'avoir pu assouvir entièrement leur rage, sont venus nous attaquer jusque dans les montagnes inaccessibles qui nous défendent. Déjà, dans plus d'un combat, l'avantage est demeuré de notre côté, et tout annonçe que la nouvelle victoire qu'Abular vient de remporter, va nous délivrer pour jamais de ces barbares ennemis. Tels sont, Inès, les détails de l'horrible catastrophe qui a fait naître, entre les Zégris et les Abencerrages, une guerre cruelle et sanglante, qui ne s'éteindra peut-être que par la destruction totale de l'un des deux partis.

INÈS.

Fatale et terrible extrémité ! (*On entend le prélude d'une marche.*)

HASSAN.

La princesse revient ; demeurez en ce lieu, vous serez témoin de la fête.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ZIMA, GUERRIERS, PEUPLE.

(Au son des sistres et des cimbales, on voit arriver par l'escalier de marbre du fond, le cortége de Zima. La marche est ouverte par des guerriers chargés des dépouilles des Zégris. Ils entrent à la fois par les quatre arcades de la galerie, et vont porter ces trophées sur le

devant à gauche, en les disposant de manière qu'ils puissent former un siége sur lequel Zima, richement parée et couverte d'un voile magnifique, vient s'asseoir pour présider à la fête. On dépose devant elle et à ses côtés des corbeilles de fleurs et des vases d'or, d'où s'exhalent les parfums les plus exquis ; les guerriers forment l'enceinte, le peuple se répand sur la galerie.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ZORA, ET SES TROIS FRÈRES, ENFANTS DES ABENCERRAGES.

(Zima se lève et embrasse ses enfants ; ceux des Abencerrages restent au milieu de l'enceinte.)

ZORA.

Bonne Zima, pourquoi n'as-tu pas emmené tes enfants? nous voulions prier avec toi.

ZIMA.

Fils d'Abular et de Zima, et vous, tendres rejetons des vaillants Abencerrages, l'Eternel a exaucé nos vœux en accordant la victoire aux auteurs de vos jours; mais implorez-le à votre tour : les prières de l'enfance ont un charme si doux!

(Tous les enfants mettent un genou à terre et élèvent leurs mains jointes vers le ciel ; Zora et ses frères quittent leur mère et vont se placer à la tête des autres enfants.)

ZORA.

Dieu des croyants! accorde la victoire à nos pères, pour qu'ils pardonnent à leurs ennemis, et reviennent bientôt jouir des caresses de leurs enfants.

ZIMA.

Habitants de Carthame, livrez-vous à la joie; célébrez la victoire par vos danses et vos jeux, comme vous avez coutume de le faire lors des grandes solennités. S'il est parmi vous quelque infortuné dont je puisse calmer les douleurs ou soulager la misère, qu'il s'approche et parle avec confiance ; Zima veut qu'en un si beau jour, tous

ceux qui l'environnent partagent son ivresse et soient heureux comme elle.

INÈS, *bas à Hassan.*

Hassan, ce moment est favorable pour demander la liberté de toutes les captives espagnoles.

HASSAN.

Quoiqu'il m'en coûte de me séparer de vous, je ne puis m'empêcher de convenir que vous ne devez point laisser échapper cette occasion. Approchez-vous.

INÈS.

Princesse, je n'oublierai jamais par quels soins généreux vous avez tenté d'adoucir ma captivité ; mais...

ZIMA.

Je vous entends, Inès. Vous désirez revoir votre patrie; je ne m'y oppose plus, vous êtes libre de partir quand bon vous semblera.

INÈS.

Seule ?

ZIMA.

Ce serait garder la moitié du bienfait ; vos compagnes vous suivront. De retour aux lieux qui vous ont vue naître, souvenez-vous quelquefois de Zima, des jours que vous avez passés près d'elle; apprenez à ceux de votre nation qui ne connaissent pas les Abencerrages, qu'ils ne sont point insensibles au malheur, et qu'ils s'honorent autant d'une action généreuse que d'une victoire remportée sur leurs ennemis.

(A un signe de Zima, la fête commence. Des jeunes filles portant chacune une lettre en fleurs, viennent saluer Zima ; elles forment avec ces lettres les noms d'*ABULAR* et *ZIMA*. Après avoir varié par les différentes attitudes qu'elles prennent, la position de ces deux noms, et les avoir enlacés de plusieurs manières, elles vont suspendre ces lettres aux arbres, en observant de les placer de façon qu'on lise toujours *ABULAR* et *ZIMA*, en commençant par la première coulisse de gauche, passant devant la galerie, et revenant par la dernière coulisse de droite. Les jeunes filles rentrent dans la foule, les guerriers s'avancent et exécutent d'abord une course de bagues, ensuite le jeu de cannes, qui consiste à frapper

les boucliers en cadence avec de légers roseaux qu'on jette en l'air pour les ressaisir adroitement et recommencer le même exercice. Les vainqueurs de ces différents jeux sont amenés en triomphe devant Zima, qui leur fait un magnifique présent.)

(A la fin du ballet, une colombe traverse le théâtre (1), et vient s'abattre aux pieds de Zima, qui la prend, défait un petit rouleau qui est attaché sous son aile, et la remet à une de ses femmes.)

ZIMA.

Sans doute, c'est l'annonce d'une nouvelle victoire.

(L'empressement est général, tout le monde se rapproche de la princesse, dont la figure s'altère à mesure qu'elle lit.)

« Arme-toi de courage, Zima, tu vas apprendre bientôt le » plus grand des malheurs. »

HASSAN et LES GUERRIERS.

Le plus grand des malheurs !

ZIMA.

Juste ciel ! à quoi dois-je m'attendre ? (*La consternation est peinte sur tous les visages.*) Les Zégris !...Mon époux !... mille conjectures affreuses se présentent à la fois à mon esprit égaré.

HASSAN.

Princesse ! permettez au vieil Hassan de vous donner encore une preuve de son attachement et de son zèle ; je cours au camp des Abencerrages.

ZIMA.

Ton grand âge s'oppose à ce que tu serves mon impatience. Guerriers ! que l'un de vous, que plusieurs volent au camp : voyez mon époux, sachez de lui ce que nous avons à espérer ou à craindre, et revenez bientôt me tirer de cette incertitude, cent fois plus cruelle que la vérité, quelque terrible qu'elle puisse être.

(Plusieurs guerriers se disposent à partir. Mouvement.)

(1) Il est extrêmement commun en Asie et en Afrique de voir des colombes apprivoisées de manière à porter des messages d'un lieu à un autre. *Chardin, Prevost, Niebhur,* etc. Il n'est pas étonnant que les Maures, originaires d'Afrique, aient apporté cet usage en Espagne.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN ABENCERRAGE.

(Il est sans armes, son vêtement est en désordre, il est hors d'haleine et court çà et là comme un homme égaré. Dès qu'il voit la princesse il se précipite vers elle.)

L'ABENCERRAGE.

Princesse... tout est perdu !... la retraite des Zégris n'était que feinte.

ZIMA, *avec effroi.*

Dieu !

L'ABENCERRAGE.

La victoire certaine qu'ils avaient paru nous livrer était une ruse pour attirer l'armée dans les Alpuxares.

ZIMA.

Achève !

L'ABENCERRAGE.

A peine étions-nous engagés dans les défilés des montagnes, que nous sommes assaillis de tous les côtés à la fois ; du haut des rochers, les Zégris font rouler sur nous des pierres énormes qui nous entraînent dans leur chute et nous écrasent ; la confusion se met dans tous les rangs ; la faulx de la mort moissonne les plus braves de nos guerriers ; nous fuyons en désordre, laissant sur le champ de bataille plus de la moitié de l'armée, et abandonnant à l'ennemi une victoire dont nous n'avions cru jouir un moment que pour sentir ensuite plus vivement la honte de la défaite.

ZIMA, *avec plus d'effroi.*

Et mon époux ?... Je tremble.

L'ABENCERRAGE.

Il a fait des prodiges de valeur... mais...

ZIMA, *douloureusement.*

Peut-être...

L'ABENCERRAGE.

Il respire, Madame.

ZIMA, *vivement.*

Ah ! de quel poids tu as soulagé mon cœur ! Poursuis.

L'ABENCERRAGE.

Les efforts d'Alamir, ce féroce lieutenant d'Almanzor, se dirigeaient surtout contre le brave Abular ; mais ce dernier, secondé par un petit nombre de guerriers intrépides qu'il avait ralliés autour de sa personne, est parvenu à faire sa retraite, non sans avoir prouvé plus d'une fois aux Zégris, qu'ils avaient encore en lui le plus redoutable de leurs ennemis.

ZIMA.

Où est-il ?

L'ABENCERRAGE.

Il s'est arrêté aux portes de Carthame, pour ordonner quelques dispositions relatives à notre défense.

ZIMA.

Je cours à sa rencontre.

L'ABENCERRAGE.

Le voilà.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ABULAR, *suivi de quelques guerriers.*

ABULAR, *entre le cimeterre à la main, embrasse Zima et la regarde douloureusement.*

(*A part.*) Infortunée Zima, que vas-tu devenir ?

ZIMA, *après avoir embrassé son époux, prend ses enfants par la main et les envoie à leur père.*

Mes enfants, embrassez votre père, vous avez pensé le perdre pour jamais.

ABULAR, *se tournant vers le peuple.*

O vous ! que l'annonce de nos revers a plongés dans la consternation et la douleur, donnez de justes larmes à la mémoire des parents que vous avez perdus : ils étaient dignes de tout votre amour ; il n'en est pas un qui n'ait rempli glorieusement son devoir et qui n'ait mérité, par sa va-

leur, l'admiration et les regrets de toute la tribu. (*Montrant à Zima le petit nombre de guerriers qui l'a suivi.*) Regarde, Zima, voilà tout ce qui reste de cette brillante armée qui, ce matin encore, marchait à la victoire d'un pas assuré, et avec laquelle j'espérais forcer nos ennemis à la paix.

ZIMA.

Il reste encore Abular, et, tant qu'il vivra, les Abencerrages sont loin d'être vaincus.

ABULAR.

Eh! que peut Abular contre une armée triomphante?

ZIMA.

Combattre et vaincre.

ABULAR.

Puis-je encore l'espérer?

ZIMA.

Oui. Les Zégris nous croient abattus, ils trouveront ici leur défaite et la mort; Carthame, située sur un roc inaccessible, entourée de fossés profonds, de hautes tours, et défendue par des Abencerrages, peut leur opposer une longue résistance.

ABULAR.

Cette noble énergie m'enflamme et ranime mes esprits abattus. Aux armes, Abencerrages! jurons d'exterminer les Zégris ou de nous ensevelir sous les ruines de Carthame.

TOUS.

Nous le jurons.

(Serment général prononcé sur le cimeterre d'Abular. On se dispose à sortir sur une marche guerrière et très-animée.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN ABENCERRAGE.

L'ABENCERRAGE.

Prince, Alamir, précédé d'un héraut, se présente aux portes de la ville.

ZIMA.

Alamir ! le monstre !

L'ABENCERRAGE.

Il vous apporte, dit-il, les ordres d'Almanzor.

ZIMA.

Les ordres d'Almanzor ! Dites à ce téméraire qu'il retourne vers son maître, et lui apprenne qu'Abular n'a jamais reçu d'ordre et qu'il ne sait obéir qu'à son courage.

ABULAR.

Je pense au contraire qu'il faut le recevoir ici, devant le peuple assemblé ; les odieuses propositions de ce vainqueur orgueilleux, qui se croit déjà l'arbitre de nos destinées, augmenteront encore, s'il se peut, le juste ressentiment des Abencerrages et doubleront nos forces. Qu'Alamir soit conduit en ce lieu. (*L'Abencerrage sort.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; *excepté* L'ABENCERRAGE.

ZIMA.

Cher Abular, pourras-tu soutenir l'aspect de ce rival odieux, sans lui témoigner la juste horreur qu'il t'inspire, et venger dans son sang tous les outrages dont il s'est rendu coupable ?

ABULAR.

Je lui pardonnerais si sa haine n'était dirigée que contre moi. Je lui ai ravi ton cœur, et je conçois qu'il n'est rien d'impossible pour parvenir à la possession de ce trésor inappréciable ; mais sa lâche cruauté s'étend sur toute ma tribu, voilà ce que je ne puis oublier. Cependant ne redoute point un éclat dangereux, ma colère saura se contraindre.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALAMIR, *précédé d'un Héraut.*

ZIMA.

Sois le bien venu, si tu es un messager de paix.

ALAMIR.

J'apporte, sur votre ville, la malédiction et la mort.

(Les Abencerrages fondent sur Alamir, tous les glaives sont levés sur sa tête; Alamir les regarde sans témoigner la plus légère émotion.)

ABULAR, *se précipitant au-devant des coups.*

Guerriers! qu'allez-vous faire? l'hospitalité a des droits reconnus et respectés des nations même les plus barbares, et qu'on ne viole jamais impunémemt. Voudriez-vous imiter les fureurs des Zégris? ils ont foulé aux pieds les devoirs les plus sacrés; au mépris de toutes les lois, de tous les serments, ils se sont baignés dans le sang de vos frères, ils ne respirent que la destruction de votre tribu; ils ont bien mérité votre haine et vous la leur devez tout entière; mais quelque légitime qu'elle soit, vous ne pouvez, vous ne devez l'exercer que sur le champ de bataille et dans les combats; toute autre vengeance est interdite à des guerriers fidèles aux lois de l'honneur. Écoutez-donc, avec calme, l'arrêt qu'Almanzor a prononcé, et laissez à un chef qui vous aime le soin de lui répondre et de défendre vos intérêts. Parle, Alamir, tu n'as rien à redouter.

ALAMIR.

Malheur!... trois fois malheur sur vous et votre ville! pour s'être opposés à l'élévation de Boabdil, désirée par toutes les tribus, et avoir bravé la puissance des Zégris, Carthame et ses habitants disparaîtront de la surface de la terre; pas une pierre ne restera sur l'autre; il ne croîtra dans peu, sur la place où existe maintenant cette cité rebelle, que des ronces et des épines; avant le coucher du soleil, tout ce qui respire dans ces murs, aura cessé d'être; guerriers, femmes, enfants, vieillards, tout doit périr par l'épée de la vengeance.

(Zima se précipite vers ses enfants qu'elle presse contre son sein, en les couvrant de son voile, comme pour les dérober au sort dont ils sont menacés.)

ZIMA.

Barbare !

ALAMIR.

Jamais l'astre du jour n'aura éclairé de scène plus sanglante ; ainsi l'a dit Almanzor, vaillant prince des Zégris et votre vainqueur. Telle est sa volonté suprême, irrévocable, et que je viens vous transmettre en son nom.

ABULAR, *pouvant à peine retenir son indignation.*

Il faut que tu comptes beaucoup sur notre loyauté, sur notre modération, pour oser t'exprimer ainsi devant tout un peuple assemblé !

ALAMIR.

Si ma vie pouvait épargner la vôtre, vous n'auriez pas, je pense, la générosité de me la conserver ; mais cet outrage de plus, fait aux Zégris, ne serait qu'un meurtre inutile.

ABULAR.

Misérable ! il est bien digne de toi d'insulter à des ennemis sans défense, ou que tu crois réduits à implorer ta pitié ! et c'est une femme que tu as aimée, dont tu as recherché l'alliance, que tu te fais un barbare plaisir de tourmenter, dont tu déchires le cœur maternel, et à qui tu fais souffrir d'avance mille morts plus affreuses que celle que tu as tant d'empressement à nous annoncer !... Va, ta conduite justifie bien le refus qu'elle a fait de s'unir à un être aussi vil, aussi méprisable que toi.

ALAMIR.

Tu te trompes, Abular. Zima seule est exceptée de la proscription, et je viens la chercher.

ZIMA, *fièrement.*

Zima ne veut rien devoir au meurtrier de sa famille ! si rien ne peut empêcher l'exécution de l'arrêt porté par Almanzor, c'est dans les bras de mon époux, c'est en couvrant de mon corps ces innocentes créatures, pour les défendre de votre rage, que je recevrai le coup mortel.

ABULAR.

Ainsi, c'est pour te venger des rigueurs d'une femme, et punir un rival, que tu fais ordonner la destruction d'une ville entière, et le massacre de tous ses habitants ; car c'est toi, je n'en doute plus, qui as suggéré cet horrible projet à Almanzor ; il est incapable de l'avoir conçu.

ALAMIR.

Tu as dit vrai. Nés tous deux sous le ciel brûlant d'Afrique, tu connais, ainsi que moi, le redoutable empire que la jalousie exerce sur nos cœurs ; tu n'ignores pas que le lion du désert est moins cruel, moins féroce, que celui d'entre nous à qui l'on a ravi l'objet de sa tendresse, et que nulle vengeance n'est interdite pour punir ce sanglant outrage. Je brûlais pour Zima ; pour m'unir à elle, j'allais violer le plus ancien de nos usages, qui ne permet pas de prendre une épouse dans une tribu étrangère ; tu parus, son cœur se déclara pour toi, et tu devins son heureux époux. Dès lors, toutes les fureurs de la haine s'emparèrent de mon âme ; je jurai ta perte et celle de ta tribu ; c'est moi qui fus le principal auteur du massacre des Abencerrages à Grenade ; c'est moi qui, te voyant échappé à ce désastre, soutins et animai de plus en plus le ressentiment de Boabdil, et qui le croyant enfin parvenu à son comble, lui proposai de faire marcher les Zégris contre Carthame, en lui jurant, sur ma tête, que nous ne reviendrions à Grenade qu'après la destruction entière de ta tribu.

ZIMA.

Le monstre !

ABULAR.

Écoute, Alamir, je t'ai connu brave autrefois ; je t'ai cru même susceptible de quelque sentiment généreux ; reprends ce noble courage, cette bouillante énergie qui convient aux enfants du désert : terminons par un combat terrible une lutte qui ne peut amener que des crimes. Suis moi, viens sur le rempart ; là, tous deux seuls, armés d'un cimeterre et d'un poignard, nous combattrons en présence des deux tribus ; nous combattrons jusqu'à ce que l'un des deux

tombe et meure sur la place. Si c'est moi, tu ordonneras du sort de ma tribu; Zima devient ta conquête, elle t'appartient; mais qu'à ce prix, du moins, ta haine soit éteinte et Carthame sauvée; le sacrifice de ma vie me semblera trop léger pour un si grand bienfait. Si tu succombes, au contraire, jure, au nom de Boabdil et d'Almanzor, dont tu es le lieutenant, jure, par Mahomet et sur l'Alcoran, que l'armée des Zégris abandonnera aujourd'hui même le territoire de Carthame; que, libres désormais, et sans être soumis à d'autres lois que celles du Prophète, les Abencerrages vivront indépendants dans l'enceinte de leurs murs, et qu'ils ne seront jamais inquiétés par Boabdil; j'attends ta réponse.

ALAMIR.

Je refuse.

ABULAR.

Lâche! je m'y attendais!

ALAMIR.

Le caractère dont je suis revêtu, ne me permet pas d'accepter ce combat. D'ailleurs, il serait inutile; Almanzor seul a le droit de changer les dispositions ordonnées par Boabdil.

ABULAR, *à part.*

Almanzor!

ZIMA, *à Abular.*

Et quand même il les eût acceptées, crois-tu que j'eusse jamais souscrit ce traité déshonorant?... Plutôt mourir du supplice le plus affreux, que d'appartenir à ce monstre! Abular, tu peux disposer de ma vie, mais non de ma volonté. Ce cœur est à moi, et je le percerais de mille coups à l'instant, si je croyais qu'il pût jamais ressentir pour toi (*A Alamir,*) d'autre sentiment que la haine la plus ardente et la plus cruelle. Seule, dis-tu, je dois être épargnée! Eh bien! c'est moi que tu trouveras à chaque pas, que tu verras partout à la tête des guerriers de ma tribu; nous succomberons peut-être; mais chacun de nous aura vengé sa mort d'avance; nous n'aurons pas du moins la honte d'avoir cédé

à de vaines terreurs et aux menaces d'un traître. Le sort que tu nous réserves, sera pour vous une tache ineffaçable, un monument éternel d'opprobre et d'infamie : le nom seul d'un Abencerrage rappellera aux nations les plus reculées, les forfaits des Zégris et leur lâche cruauté ; il appellera sur vous et votre postérité, l'exécration et la haine de tous les siècles à venir.

ALAMIR.

J'ai rempli mon message; je vous laisse, pour ne point troubler vos adieux à votre famille.

ABULAR, *d'une voix sombre et concentrée.*

Nos adieux, dis-tu ? fais les tiens au monde.

ALAMIR.

Je retourne vers Almanzor; il ne tardera point à venir lui-même à la tête de trente mille lances. Tremblez!

ZIMA.

Devant toi! Les bourreaux n'inspirent que le mépris.

ABULAR.

Reconduisez-le aux portes de la ville.

(Alamir, furieux, sort en menaçant Zima et les Abencerrages.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ALAMIR.

ABULAR.

Chefs des Abencerrages, venez dans mon palais; que vos sages avis m'éclairent sur le parti que nous devons prendre pour préserver notre malheureuse tribu de la fureur des Zégris, et la faire échapper à l'horrible massacre auquel ils se préparent.

(Il rentre au palais avec Zima, ses enfants et quelques Abencerrages. Le peuple inquiet les regarde aller, et semble dévoué d'avance au trépas.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente un riche appartement donnant sur les jardins; au fond, est une terrasse peu élevée, dont l'escalier se trouve en face de la porte principale et des croisées qui sont ouvertes. A droite, est une porte qui est censée conduire à la salle dans laquelle Abular tient conseil avec les principaux Abencerrages; à gauche, une porte qui conduit chez Zima. Quelques carreaux.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, DEUX ABENCERRAGES.

(Au lever du rideau, Hassan est assis sur des carreaux. Il paraît absorbé dans des réflexions douloureuses. Deux Abencerrages, armés d'une lance et d'un bouclier, sont debout aux deux côtés de la porte de droite.)

HASSAN.

C'est au déclin du jour que les terribles menaces d'Almanzor doivent recevoir leur exécution; le soleil a déjà parcouru la moitié de sa carrière et Abular ne paraît point. Dans l'attente de l'horrible catastrophe qui se prépare, chacun tremble et s'agite, sans oser prendre un parti, sans savoir s'il doit s'armer pour défendre sa famille, ou craindre, par une résistance inutile, d'accroître encore la barbarie du vainqueur. Cruelle incertitude!... Dieu des croyants! pourquoi m'as-tu fait vivre jusqu'à ce jour fatal? (*Il retombe dans sa rêverie.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, INÈS.

(Inès sort de l'appartement de Zima et s'approche d'Hassan, qui la regarde d'un air pénétré.)

INÈS.

La princesse, tremblante pour les jours de son époux, de ses enfants, m'envoie près de vous pour connaître le résultat de cette longue conférence.

HASSAN.

Sans doute Abular s'empressera de l'en informer lui-même; quant à moi, je l'ignore, et j'attends, comme elle, avec la plus vive impatience, ce qu'il plaira à son illustre époux de nous ordonner.

INÈS.

Comment! il n'est rien parvenu jusqu'à vous de ce qui se passe dans cette mystérieuse assemblée?

HASSAN.

Absolument rien. En rentrant au palais, Abular s'est enfermé dans son appartement avec les chefs des six principales familles de la tribu, en m'ordonnant, sous les peines les plus sévères, de veiller moi-même à ce qu'ils ne pussent être interrompus, et d'empêcher surtout que personne ne parvînt jusqu'à lui.

INÈS.

Même Zima?

HASSAN.

Même Zima.

INÈS.

Quel peut être son but?

HASSAN.

Je l'ignore, mais je n'en conçois pas moins les plus vives alarmes. Dans un pressant danger, on doit, ce me semble, saisir avidement et d'un accord unanime, tout ce qui peut contribuer à la délivrance commune; en pareil cas, la vo-

lonté doit être prompte, ferme et invariable; pourquoi ces lenteurs, cette indécision?... Ah! chère Inès, pourquoi n'avez-vous pas demandé plus tôt votre liberté?

INÈS.

J'entends la princesse. Remettez-vous, Hassan; ne lui laissez point voir le trouble qui vous agite.

HASSAN.

Il me serait impossible de le dissimuler.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ZIMA.

ZIMA.

Eh bien Hassan, qu'a résolu mon époux?

HASSAN.

Je voudrais pouvoir vous en instruire.

ZIMA.

Tu n'as rien à m'apprendre?

HASSAN.

Non, Princesse.

ZIMA.

Quel est donc ce mystère que je ne dois point connaître? Ah! je n'ose m'avouer à moi-même les terreurs secrètes auxquelles mon âme est en proie.

INÈS.

Calmez-vous, Madame.

ZIMA.

Mais quelle est, quelle peut être cette fatale résolution que l'on prétend me cacher? Des pressentiments affreux viennent glacer mon cœur, des tableaux déchirants se retracent à ma mémoire; j'ai beau repousser ces images sanglantes, elles se présentent sans cesse à mes esprits, elles me fatiguent, elles m'obsèdent..., elles me font mourir. Ah! je ne puis supporter plus longtemps ces sinistres présages; le tourment que j'éprouve est au-dessus de mes

forces : je veux tout savoir ; je cours..... (*Elle s'élance vers l'appartement d'Abular.*)

HASSAN.

La défense que m'a faite Abular de ne laisser pénétrer qui que ce soit jusqu'à lui, s'applique particulièrement à vous, Madame.

ZIMA.

Particulièrement, dis-tu ? Tu ne fais qu'exciter plus vivement ma sollicitude et redoubler mes craintes ; il faut que je sache... (*Elle insiste pour entrer.*)

HASSAN, *la retenant avec ménagement.*

Je dois m'y opposer, j'encourrais le juste ressentiment de votre époux.

ZIMA, *qui a prêté l'oreille.*

Paix ! (*Elle se rapproche de la porte et écoute.*) J'ai cru distinguer..., je ne me trompe pas, c'est la voix d'Abular. —On parle d'innocence, de candeur.—Un sacrifice pénible. —Ce généreux dévouement les attendrira. —Je n'y tiens plus !... dût Abular, dans sa colère, me frapper à l'instant, je veux savoir quel est ce sacrifice qu'ils ont résolu.

(Hassan la retient par la main, tandis que les deux guerriers se serrent et couvrent entièrement la porte au signe que leur fait Hassan, qui tombe lui-même aux pieds de Zima.)

HASSAN.

Au nom du ciel, princesse, modérez ce transport. Cédez à la prière d'un fidèle serviteur ; rendez-vous sur la terrasse qui domine la place de la grande mosquée. Aussitôt que le prince paraîtra, j'irai vous en prévenir et vous instruire de tout.

ZIMA.

Tu me le promets ?

HASSAN.

Je m'y engage.

ZIMA.

Je cède à tes instances. Ah ! que les moments vont me sembler longs !

HASSAN.

Inès, accompagnez la princesse.

ZIMA.

Viens, chère Inès, prends pitié de l'infortunée Zima. Hassan, n'oublie pas ta promesse.

HASSAN.

Elle est sacrée pour moi, puisqu'elle intéresse votre repos. (*Zima sort appuyée sur Inès*).

SCÈNE IV.

HASSAN, DEUX ABENCERRAGES.

HASSAN.

Sans pouvoir me rendre compte des divers sentiments qui s'élèvent dans mon âme, je partage l'effroi de la princesse; je tremble comme elle de connaître le parti qu'Abular et ceux qui l'accompagnent auront adopté. Ah! quel qu'il soit, s'il peut soustraire Carthame et ses habitants au sort affreux qu'on leur réserve, les Abencerrages devront adorer, comme un dieu, le prince magnanime dont la sagesse les aura délivrés d'un aussi grand péril. (*La porte de l'appartement d'Abular s'ouvre.*) On ouvre!... C'est Abular. Un frisson mortel a parcouru mes veines; que vais-je apprendre et qu'allons-nous devenir? dans quelques heures, peut-être, tout sera mort en ces lieux!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ABULAR, SIX PRINCIPAUX ABENCERRAGES.

ABULAR, *aux Abencerrages qui sont sortis avec lui.*

Que chacun de vous retourne dans sa famille et dispose promptement et dans le plus grand secret tout ce qu'il jugera nécessaire pour cette séparation douloureuse. Tâchez, à force de prières et d'instances, de décider vos épouses à

un sacrifice impérieusement ordonné par la circonstance critique dans laquelle nous nous trouvons, mais qui peut amener aussi les plus heureux résultats. L'airain funèbre et le bruit des timbales vous indiqueront le moment du départ.

HASSAN, *à part.*

Ces dispositions secrètes, ces paroles mystérieuses, tout me glace d'effroi. (*Les Abencerrages sortent; Abular fait signe aux deux guerriers de s'éloigner.*)

SCÈNE VI.

ABULAR, HASSAN.

ABULAR.

Où est Zima?

HASSAN.

Effrayée par de noirs pressentiments, elle vient de quitter son appartement pour se rendre dans les jardins. Mais je suis chargé de la prévenir, aussitôt que je vous croirai libre de l'entretenir, et je vais...

ABULAR.

Demeure.

HASSAN.

Elle brûle de savoir ce qui s'est passé entre vous et les chefs de la tribu.

ABULAR.

Il faut qu'elle l'ignore.

HASSAN.

Cependant...

ABULAR.

Il le faut, te dis-je, et c'est toi qui m'aideras à la tromper.

HASSAN.

Moi, Seigneur?

ABULAR.

N'es-tu pas toujours mon fidèle Hassan?

HASSAN.

Jusqu'à la mort. Mais j'ai promis à la princesse...

ABULAR.

Quoi?

HASSAN.

De l'informer...

ABULAR.

De ce que je vais t'apprendre? C'est un secret que je confie à ta prudence, à ton zèle, et tu ne saurais le trahir sans manquer à l'austère fidélité dont tu m'as donné mille preuves.

HASSAN.

Votre esclave attend vos ordres en silence.

ABULAR.

Le conseil dont je m'étais entouré s'est, ainsi que moi, bientôt convaincu, par un mûr examen de nos forces et de notre situation, qu'il nous est impossible de songer à nous défendre, et qu'il y aurait plus que de la témérité de prétendre résister à un ennemi vingt fois supérieur en nombre et animé par la victoire. Il ne nous reste donc, pour échapper à une mort certaine, d'autre ressource que d'exciter la pitié des Zégris, et nous avons cru que le moyen le plus puissant, pour y parvenir, était d'envoyer à Almanzor, sous la protection de Dieu et la conduite d'un vieillard, les enfants des six principales familles de la tribu et les miens, à pied, sans escorte, sans autre défense que leur âge, leur innocence et l'intérêt qu'ils inspirent.

HASSAN, *à part et douloureusement.*

O Zima!

ABULAR.

Arrivés au camp des Zégris, ils entoureront la tente d'Almanzor, se mettront à genoux, élèveront leurs mains jointes vers le ciel, en criant: grâce! grâce! et ne quitteront cette posture suppliante qu'après l'avoir obtenue.

HASSAN.

Vous envoyez vos enfants à des tigres, qui ne respectent

rien, qui ne connaissent aucun des tendres sentiments de la nature, et pour qui rien n'est sacré!

ABULAR.

Eh! quel est le barbare, dont la main criminelle oserait frapper de faibles enfants, implorant à genoux la grâce de leurs pères?

HASSAN.

Qui?... Alamir.

ABULAR.

Il ne l'osera pas. Les larmes de l'enfance ont un pouvoir irrésistible auquel l'homme le plus cruel est contraint de céder.

HASSAN.

Alamir est un Zégris; tout lui semblera permis pour se venger de l'heureux époux de Zima.

ABULAR.

Alamir, simple lieutenant d'Almanzor, ne peut rien sans la volonté de son chef; c'est ce dernier que je prétends attendrir sur notre sort, et cet espoir n'est point sans fondement. Ce prince, pour inspirer de bonne heure à son fils la haine des Abencerrages, l'a exercé, dès sa plus tendre jeunesse, aux travaux militaires; Ali suit son père au combat, dans les camps, partout où il y a quelque péril à surmonter ou quelque gloire à acquérir; mais je ne puis croire que cette éducation guerrière ait étouffé, dans le cœur de cet enfant, les inclinations naturelles à son âge; j'espère, qu'en voyant mon aimable Zora, qu'en se trouvant entouré de ces innocentes victimes, qui pourraient partager ses plaisirs, si elles n'étaient dévouées à la mort, il se sentira vivement ému en leur faveur: s'il se joint à elles pour obtenir de son père la grâce que nous implorons, Almanzor est vaincu et Carthame sauvée.

HASSAN.

Cet espoir est digne de votre âme: en jugeant d'après votre cœur, vous ne croyez pas qu'un père puisse demeurer insensible aux prières de son fils; mais les Zégris sont loin de partager ces sentiments généreux.

ABULAR.

Cesse, cher Hassan, de combattre cette résolution, elle est invariable. Mais tu conçois avec quel soin nous devons la cacher à Zima; elle opposerait les larmes et le désespoir d'une mère à ce parti douloureux, le seul qui nous reste à prendre.

HASSAN.

Croyez-vous qu'il soit possible de lui en dérober la connaissance?

ABULAR.

Oui, si tu veux me servir.

HASSAN.

Ordonnez.

ABULAR.

C'est toi que j'ai désigné pour conduire nos enfants à Almanzor.

HASSAN.

Moi, Seigneur!

ABULAR.

Au défaut de leurs parents, où trouverais-je pour eux un guide plus sûr, un ami plus tendre et plus fidèle? Pour mieux tromper Zima, je vais feindre d'adopter le parti qu'elle a proposé, de combattre jusqu'à la dernière extrémité; alors, sous prétexte d'ordonner les dispositions relatives à notre défense, je l'enverrai du côté de la porte de Grenade; tu l'accompagneras, afin d'écarter de son esprit tout soupçon de l'affreuse vérité. Pendant ce temps, je donnerai à Zora et à ses frères les instructions nécessaires pour le message dont ils vont être chargés. Quand tu auras entendu le signal du départ, tu quitteras Zima, et tu te rendras à la porte des Alpuxares pour y recevoir de mes mains ce précieux dépôt, qui va décider aujourd'hui du sort de Carthame et de ses habitants. Tu connais mon cœur, je te laisse à penser si mes vœux hâteront l'instant de ton retour. Va, cher Hassan, puisse l'Éternel bénir ce voyage et lui procurer l'heureuse issue que nous en attendons!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ZIMA.

ZIMA, *arrivant en désordre par la terrasse du fond.*

Cher Abular, explique-moi ce qui se passe ici, quel événement se prépare et quelle peut être la cause de l'agitation subite qui se fait remarquer dans la ville? J'ai vu, du haut d'une terrasse, des mères éplorées abandonner leur demeure, se précipiter au hasard dans les rues, et courir çà et là comme des insensées, emportant avec elles leurs enfants au berceau. Tandis que l'une, à genoux, devant la porte d'une mosquée, semble demander au Prophète de lui conserver les trois enfants qu'elle tient embrassés, une autre, serrant dans ses bras son fils unique, qu'elle voudrait pouvoir renfermer dans son sein, s'échappe et fuit avec la rapidité de l'éclair. Là, un faible enfant appelle sa mère d'une voix plaintive et touchante, tandis que celle-ci, les yeux égarés, avec l'accent du désespoir, perce la foule, demande à chacun le fils qu'elle croit avoir perdu, et que, dans son délire, elle voit déjà tomber sous le fer des bourreaux. C'est en vain que les époux s'efforcent de calmer l'effroi de leurs compagnes; celles-ci les repoussent avec fureur, s'arrachent de leurs bras, les couvrent d'imprécations, et s'éloignent sans leur permettre d'embrasser leurs enfants qu'elles entraînent avec force. Ce n'est partout que confusion et désordre; de toutes parts éclatent des accents de rage et des cris de malédiction. Cet affreux tableau m'a glacée d'épouvante! De quoi s'agit-il? Vous parliez de sacrifice; qu'avez-vous résolu dans ce fatal conseil? hâte-toi de m'instruire; mais surtout, ô mon Dieu! fais que je ne sois point réduite, comme les mères que j'ai vues, à l'horrible nécessité de repousser loin de moi, de haïr peut-être le père de mes enfants!

ABULAR.

Pourquoi t'alarmer de la sorte? Zima, peux-tu croire...

ZIMA.

Il n'est plus temps de feindre ; le cœur d'une mère ne s'abuse point par de vains détours. Parle, je veux tout savoir.

ABULAR.

Je dois donc t'avouer que, ne prévoyant plus aucune possibilité d'échapper à la mort qui nous environne, on a proposé dans le conseil un dernier moyen.

ZIMA.

Quel est-il ?

ABULAR.

Dans l'espoir que les prières de l'innocence pourraient toucher le cœur de l'ennemi...

ZIMA.

Eh bien ?

ABULAR.

On a proposé de lui envoyer des enfants.

ZIMA.

Lesquels ?

ABULAR.

Ceux des principales familles de la tribu.

ZIMA.

Les miens aussi ?

ABULAR.

Il le faut.

ZIMA.

Si j'ai bien entendu, ce n'est là qu'une proposition, qui sans doute a été rejetée.

ABULAR.

Tu te trompes : dans cet instant même on s'empresse de la mettre à exécution.

ZIMA.

On ose, en ta présence, dévouer mes enfants à la mort, et tu ne t'y es point opposé ?..... Quel est donc le monstre qui a donné cet horrible conseil ? ah ! quel qu'il soit, ce ne peut être un père ; jamais il n'a connu les douces étreintes de l'amour ; il n'a jamais pressé son enfant sur son cœur : Nomme-le-moi donc, ce barbare ! ce tigre !...

ABULAR.

C'est moi.

ZIMA.

Abular!.. Un père! (*Elle se cache la figure avec les mains.*)

ABULAR.

Ne me condamne point, Zima ; il m'a fallu plus de courage que tu ne penses pour me décider à ce parti douloureux. Mais quand tout espoir est anéanti, n'est-il pas du devoir d'un chef...?

ZIMA.

Mais, un père !

ABULAR.

Il envoie ses enfants où il reste encore une lueur de salut.

ZIMA.

Dans les serres du vautour !

ABULAR.

Si, comme nous devons l'espérer, leur innocence parvient à ouvrir des cœurs depuis longtemps fermés à la pitié; après quelques instants d'une séparation cruelle, si nos enfants nous annoncent au retour le pardon d'Almanzor et l'assurance de la paix, combien tu me remercieras alors d'avoir adopté un moyen qui les aura conservés à ton amour ! A cette heureuse nouvelle, je lis un remerciement dans les yeux de chaque mère ; les cœurs paternels répondent au mien ; l'allégresse éclate de toutes parts ; nos enfants, parés de fleurs, sont portés en triomphe par un peuple enivré qui se presse sur leurs pas. Ah, Zima ! que ce moment délicieux peut faire oublier de maux !

ZIMA.

Et si, contre ton attente, dans la rage qui les anime, pour satisfaire la soif qui les dévore, les Zégris osent frapper ces faibles enfants, s'abreuver de ce sang précieux !

ABULAR.

Oh ! alors, malheur à eux !... tout espoir de salut nous étant ravi, nous n'écouterons plus que la rage et le désespoir ; nous nous livrerons sans réserve à tout ce que ces deux sentiments peuvent inspirer de plus cruel. Carthame

deviendra par nos mains la proie des flammes dévorantes ; nous fuirons pour jamais ces toits embrasés, ces murs solitaires où nous ne pourrions plus entendre la voix de nos enfants et recevoir leurs touchantes caresses ; nous nous précipiterons vers le camp des Zégris ; chaque père deviendra un lion rugissant, chaque mère un tigre affamé, chacun de nous cherchera la place où son enfant aura été égorgé, et quand il l'aura trouvée, encore fumante de son sang, il deviendra un héros.

ZIMA.

Abular, il est un autre moyen de nous dérober à la fureur des Zégris. Puisque notre présence ne peut rien pour le salut de tes frères, fuyons, abandonnons cette cité malheureuse ; allons chercher, au milieu des Alpuxares, un asile ignoré et tranquille. Mon époux, mes enfants, un ami fidèle, seront pour moi l'univers. Tu ne sais pas, cher Abular, tout ce qu'une épouse aimante, tout ce qu'une mère tendre est capable de souffrir. Sa patrie est partout où son époux la conduit ; son palais, la hutte qu'il habite ; les feuilles sèches que sa main rassemble, un lit de roses ; les fruits sauvages qu'il cueille, un repas délicieux ; et l'eau d'une source pure, un breuvage enivrant. Cher Abular, la gloire, je le sais, fut toujours ta première idole ; elle peut tout sur ton cœur, et jusqu'alors elle a parlé plus haut que moi ; mais les pleurs maternels ont aussi leur éloquence, et tu ne rejetteras point, j'en suis sûre, les vœux d'une mère qui embrasse tes genoux, qui veut y mourir si tu ne souscris point à sa demande. Tu t'éloignes de moi, tu détournes la vue !... cruel !... c'en est fait, je le vois, Zima n'a plus d'époux, ses enfants n'ont plus de père. (*Elle se relève et tombe dans les bras d'Hassan.*)

ABULAR.

Zima, jalouse de l'honneur d'Abular, a-t-elle pu le supposer capable d'une bassesse ? a-t-elle pu croire qu'il consentirait à fuir comme un lâche ? non, dût l'ange de la mort trancher à l'instant le fil de mes jours, je n'abandonnerai point mes infortunés compagnons ; les Abencerrages me ver-

ront mourir à leur tête, puisque Zima s'oppose au seul parti qui me reste pour les sauver.

ZIMA.

Ah cruel! quelle image viens-tu me présenter?.....Eh quoi!... l'on pourrait m'accuser d'avoir, par une résistance coupable, quoique bien naturelle, causé la mort de tes sujets fidèles! non, ce reproche affreux ne souillera point ma mémoire. Quelque rigoureux, quelque terrible que soit l'arrêt du sort, je m'y soumets, puisque rien ne peut le fléchir. Envoyez... j'y consens... ces... faibles... créatures.... dans le camp... du vainqueur, et puisse l'effort inouï que je fais... être couronné d'un plein succès! J'ose cependant y mettre une condition.

ABULAR.

Laquelle?

ZIMA.

Une fille et trois fils sont les seuls fruits d'un hymen qui m'a rendu la plus heureuse des épouses et des mères; je demande qu'il me soit permis de garder près de moi un de mes enfants; de grâce, cher Abular, ne me refuse pas cette triste faveur : si l'impitoyable mort ravit les autres à ma tendresse, que du moins un seul me reste, et qu'il hérite de tout l'amour qu'il partageait avec ses frères.

ABULAR.

J'y consens, prononce-toi-même; choisis celui que tu veux excepter. (*A part.*) Pauvre mère! quelle tâche je t'impose!

ZIMA.

Choisir! eh, le pourrai-je? tous n'ont-ils pas des droits égaux sur mon cœur? pourquoi les priver d'un bienfait auquel chacun d'eux a le droit de prétendre? Ah! le combat que j'éprouve est terrible, insupportable!... mais pourquoi choisirais-je? qui peut me contraindre à me séparer de mes enfants? non, non, je ne les quitterai pas... ce que j'ai promis est au-dessus de mes forces... ce choix est impossible!

ABULAR.

Zima!

ZIMA, *avec égarement.*

Qui es-tu, toi, qui prétends me forcer à cet affreux sacrifice? je ne te connais pas, tu n'es plus pour moi qu'un étranger dont le cœur insensible et glacé n'a de vertu que pour sa patrie... Eh bien! moi, je suis mère, tout mon amour, toutes mes facultés, tout mon être se concentrent dans ce seul sentiment, je n'en connais pas d'autre. Que m'importent Carthame, les Abencerrages, et l'univers entier?... je n'existe que pour mes enfants; tout homme qui veut m'en séparer n'est pour moi qu'un ennemi farouche, qui doit redouter ma fureur. As-tu vu, dans les vastes forêts d'Afrique, le repaire d'une lionne découvert par des chasseurs et livré aux flammes? attirée par l'instinct que la nature donne à toutes les mères, elle accourt, oubliant son propre danger, et s'élance sur ses petits, pour les sauver du péril qui les menace; elle en saisit un qu'elle laisse retomber parce qu'un autre gémit et l'appelle; indécise, incertaine, elle les regarde tour à tour, la forêt retentit de ses rugissements affreux; elle les saisit l'un après l'autre et n'ose en emporter aucun, jusqu'à ce qu'enfin, étouffée par les flammes, cette mère courageuse meurt et tombe étendue sur ses petits. Eh bien! j'imiterai ce généreux dévouement; armée d'un poignard et placée devant cette porte, je défendrai jusqu'à la mort l'asile occupé par mes enfants, et je percerai de mille coups le téméraire, quel qu'il soit, qui tentera de me les enlever.

(Elle prend le poignard d'Hassan et va se placer sur le seuil de la porte de son appartement. L'airain funèbre se fait entendre.)

Qu'entends-je?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN ABENCERRAGE.

(L'Abencerrage arrive par la droite de la terrasse du fond, et descend l'escalier qui est en face de la principale entrée. Il porte devant lui une petite timbale couverte d'un voile noir, et qu'il frappe par intervalle.)

ZIMA, *l'apercevant.*

C'est l'affreux signal!.. Dieu des croyants, que ta foudre écrase ce barbare!

(Elle s'élance sur l'Abencerrage, saisit ses mains, et les tient élevées pour qu'il ne puisse plus frapper. Ne pouvant résister à ce choc violent, elle tombe et s'évanouit; Abular vole à son secours et la retient dans ses bras.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, INÈS, FEMMES DE ZIMA.

INÈS, *accourant avec les femmes de Zima.*

Ciel! elle est mourante!

ABULAR.

Zima!.... reviens à toi... c'est Abular... ton époux... qui t'appelle!

(Inès la prend des mains d'Abular et la soutient avec une de ses femmes, pendant que les autres lui prodiguent des secours.)

(*A Hassan.*) Quelque cruelle que soit la démarche que je vais faire, l'affreuse nécessité m'y contraint; profitons de l'évanouissement de Zima pour la séparer de ses enfants, et les conduire moi-même jusqu'à la porte des Alpuxares, où est le rendez-vous général. Pauvre mère! quelle sera ta douleur en revenant à la vie! (*Il entre dans l'appartement de Zima.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ABULAR.

HASSAN, *à l'Abencerrage qui est au fond.*

Retire-toi sans bruit, et que le son de ce fatal instrument ne vienne plus déchirer le cœur de la Princesse. (*L'Abencerrage sort.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ABULAR, ZORA, SES TROIS FRÈRES.

ZORA, *accourant vers sa mère.*

Ma mère !

ABULAR, *la retenant.*

Paix !

ZORA, *à ses frères en pleurant.*

Hélas ! notre mère est morte !

ABULAR.

Non, mes enfants. Gardez-vous de troubler son repos ; vous ne tarderez point à la revoir. (*A Inès.*) Chère Inès, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, prenez soin de Zima. (*A Hassan.*) Ne néglige rien pour la rappeler promptement à la vie et adoucir le coup terrible qui doit la frapper au réveil.(*Bas.*) Viens me rejoindre au plus tôt.

(Abular fait de vains efforts pour cacher sa douleur ; il monte lentement les degrés qui sont en face, jette un dernier regard sur Zima et s'éloigne rapidement, emportant dans ses bras le plus jeune de ses fils et tenant les autres par la main.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ABULAR, ZORA ET SES FRÈRES.

HASSAN.

Faites en sorte de la transporter doucement.

(Inès et les femmes portent Zima jusqu'à l'entrée de son appartement. Ce mouvement la fait revenir à elle. On s'arrête ; elle ouvre les yeux, étend les bras, cherche à se reconnaître et regarde autour d'elle.)

ZIMA, *encore faible.*

Où suis-je ? où est Abular ?

(Pendant cette pantomime de Zima, Inès et les femmes sont tremblantes et immobiles, personne n'ose la regarder. Tout à coup, pa-

raissant sortir de son égarement, elle se frappe le front, se lève brusquement et s'écrie :)

Mes enfants !

(Puis elle se précipite vers son appartement. Personne n'ose la suivre, tous ont les yeux fixés sur la porte et attendent l'issue de cette scène douloureuse ; un cri déchirant se fait entendre, l'effroi est général. Zima sort éperdue, son œil est égaré, toute l'attitude de sa personne exprime la fureur et l'effroi.)

Ils n'y sont plus !..... où sont-ils ? (*A Hassan.*) Rends-les-moi !

HASSAN.

Princesse !

ZIMA.

Pourquoi as-tu souffert qu'on me les enlevât ?

INÈS.

Au nom du ciel !...

ZIMA.

Je ne le connais plus.

HASSAN.

Abular...

ZIMA.

Est un monstre !

HASSAN.

Revenez à vous, Princesse, écoutez un fidèle serviteur... vos enfants ne sont point encore partis.

ZIMA, *changeant en un instant de figure, d'expression et de maintien.*

Ils ne sont point partis ! je cours les chercher.

HASSAN.

Vous feriez de vains efforts pour les ravoir ; rien ne peut changer la résolution d'Abular et du conseil ; mais croyez bien que je les défendrai avec le courage d'un père.

ZIMA.

Comment feras-tu pour les défendre ?

HASSAN.

C'est moi qui suis chargé de les conduire au camp.

ZIMA.

Toi ! (*Elle paraît soudain frappée d'une idée qui lui*

sourit et qu'elle accueille.) Non, non, tu n'iras point au camp; suis-moi.

HASSAN.

Princesse...

ZIMA.

Suis-moi, te dis-je; tu sauras ce que j'ai résolu. O mes enfants, si la faux de la mort doit moissonner vos jours précieux, j'aurai du moins l'affreuse consolation de mourir avec vous.

(Elle s'éloigne rapidement; Hassan et ses femmes la suivent).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le camp des Zégris, assis dans les Alpuxares, à deux milles de Carthame. On y voit des faisceaux d'armes, de l'artillerie (1), et toutes sortes d'instruments de guerre. La tente d'Almanzor est à droite, au premier plan ; elle est saillante et placée obliquement.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉLIM, OMAR, *assis sur un quartier de rocher à gauche.*

SÉLIM.

Je te le répète, Omar, je ne serai point de cette expédition.

OMAR.

Pour quelle raison ?

SÉLIM.

Parce qu'elle est horrible. Livrer aux flammes Carthame sans défense ! une ville qui n'a plus à nous opposer que des vieillards et des enfants !

OMAR.

Y songes-tu, Sélim ? est-ce bien là le langage d'un Zégris ? on dirait, à t'entendre, que tu en es encore à tes premières armes.

SÉLIM.

Le guerrier qui monte à l'assaut et emporte une citadelle, est échauffé par la résistance qu'on lui oppose ; ému par le sentiment de son propre danger, il frappe et renverse tout ce qui se trouve sur son passage ; alors sa défense est légitime, et l'on peut excuser les excès auxquels il se porte ;

(1) Il paraît constant que les premiers canons qu'on ait employés, ont été fondus par les Maures. Ils en firent usage en 1342, lors du siége d'Algéziras par les Castillans.

mais égorger de sang-froid des femmes, des vieillards, des enfants ! c'est l'action d'un bourreau, et Sélim ne veut point flétrir, en un jour, quarante années de gloire acquise aux champs de l'honneur.

OMAR.

Mais tu oublies donc que ce sont nos plus cruels ennemis qu'Almanzor a dévoués au trépas ? les Abencerrages enfin ?

SÉLIM.

Dis donc les ennemis d'Alamir; car c'est uniquement pour servir la haine de ce farouche conseiller d'Almanzor, et pour venger son amour dédaigné, que notre tribu se déshonore, tandis que nos bras pourraient être employés si utilement à défendre Grenade! Songes-y bien, Omar, les Espagnols sont gouvernés par deux souverains aussi habiles dans l'art de régner qu'intrépides dans les combats. Qui sait si l'affreux massacre auquel Alamir nous excite, n'est point l'ouvrage de Ferdinand et d'Isabelle ? s'ils ne l'ont point préparé depuis longtemps? En éloignant de Grenade les deux tribus les plus vaillantes, ils affaiblissent les forces de Boabdil, et le livrent presque sans défense aux coups qu'ils voudront lui porter. Fasse le Dieu du Prophète que cette division funeste ne soit point la cause de la destruction totale des Maures! c'est dans cette fatale conjoncture que les conseils du vieux Muleï-Hassem nous seraient nécessaires! Tant qu'a duré son règne, aucune guerre civile n'a troublé notre repos; fidèles à nos mœurs primitives, nous ne savions manier la lance et l'épée qu'en l'honneur des belles, ou contre les ennemis de notre nation; les tournois, les chants d'amour et la galanterie étaient, pour ainsi dire, notre unique occupation. Ah! cher Omar, je me rappelle avec enthousiasme ces heureux temps de ma jeunesse! ce souvenir aimable réchauffe mon cœur, il me rend encore une partie de cette franche gaîté qu'on admirait jadis en moi et que nos troubles m'ont fait perdre.

(Sélim a mis beaucoup d'action dans ces dernières paroles; à la fin du couplet, il se trouve près de la tente d'Almanzor.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ALI.

ALI, *sortant de la tente.*

Chut! plus bas, plus bas; vous allez troubler le repos de mon père.

SÉLIM.

Peut-on goûter le repos quand on a résolu le massacre de plusieurs milliers d'innocents?

ALI.

C'est après l'avoir exécuté qu'il ne dormira plus. Tiens, mon vieux Sélim, je t'aime, toi, parce que tu ne ressembles point à ces méchants qui entourent Almanzor et qui ne lui conseillent jamais que le mal. Alamir surtout; oh! je le hais!

SÉLIM.

Cher Ali! la religion du Prophète défend de se livrer à ce vil sentiment.

ALI.

Apparemment le Prophète n'avait jamais vu de méchants. Pour moi, je sens qu'il m'est aussi impossible de ne pas les haïr, qu'il me le serait de ne pas aimer mon bon Sélim, qui m'a élevé, et que je connais aussi sensible qu'il est brave et généreux.

SÉLIM.

Le meilleur moyen de me prouver que tu m'aimes, Ali, c'est de pratiquer toujours les vertus que je cherche à t'inspirer, et sans lesquelles il n'est point de bonheur.

ALI.

Tout ce que tu m'apprends, bon Sélim, reste gravé là. (*Il met la main sur son cœur.*)

SÉLIM.

Bien!

ALI.

A propos, Sélim, veux-tu me donner une leçon? Mon

père, à son réveil, verra ce que j'aurai appris, et il me saura gré de ce nouvel effort pour lui plaire.

SÉLIM.

J'y consens. Va chercher tes armes.

ALI.

J'y vais. (*Ali entre dans la tente.*)

SÉLIM, *à Omar.*

Ce jeune prince annonce d'excellentes dispositions : fasse le Prophète que son cœur reste pur, et ne soit point corrompu par l'exemple funeste qu'il a sous les yeux!

ALI, *revenant avec sa lance et son bouclier.*

Me voilà sous les armes; mon père repose encore, nous avons le temps.

OMAR.

Cette leçon peut être utile à nos soldats.

SÉLIM, *à Omar.*

Fais les venir. (*A Ali.*) Répète ce que tu sais.

(Ali exécute l'exercice de la lance, et il s'arrête dans l'attitude d'un guerrier, tenant sa lance à deux mains, et présentant le fer à l'ennemi.)

SÉLIM.

Cette position est la meilleure pour forcer un adversaire à reculer, ou pour se défendre à la chasse contre une bête féroce.

ALI.

Je m'en souviendrai.

ALAMIR, *dans le fond.*

Que fait donc Almanzor, et qu'attendons-nous pour marcher sur Carthame?

ALI.

J'entends Alamir; adieu Sélim, je ne saurais voir ce méchant. (*Il rentre dans la tente.*)

SCÈNE III.

ALAMIR, SÉLIM, OMAR.

ALAMIR.

Le soleil couchant rougit déjà la cime des Alpuxares, et

nous sommes encore dans l'inaction! Où est donc Almanzor, et qui peut retarder notre départ?

SÉLIM.

Il prend quelques instants de repos.

ALAMIR.

Il n'en est pas pour moi avant que j'aie vu périr jusqu'au dernier des Abencerrages.

SÉLIM, *à part.*

Quelle âme sanguinaire et féroce!

ALAMIR.

Je vais rappeler Almanzor à son devoir et à ses promesses.

OMAR, *sur la montagne du fond.*

Aux armes!

ALAMIR.

Qu'est-ce?

OMAR.

Un grand mouvement se fait remarquer à l'entrée du camp. Des enfants, conduits par un vieillard, se présentent. On retient le vieillard, on veut l'empêcher de suivre les enfants; il se débat; on le maltraite...

SÉLIM.

On le maltraite! Je vole à son secours. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* SÉLIM.

ALAMIR, *avec ironie.*

Toujours sensible, ce vieux Sélim!

OMAR.

Les enfants se dirigent de ce côté.

ALAMIR.

Je devine leur intention. Ce sont sans doute les enfants des Abencerrages qu'ils envoient à Almanzor pour tenter de le fléchir. Je connais sa faiblesse, il s'attendrirait peut-être en les voyant; empêchons qu'ils ne parviennent jus-

qu'à lui. Soldats! (*Les Zégris en armes arrivent de tous côtés.*) garnissez la montagne, et ne souffrez pas que qui que ce soit arrive jusqu'à la tente d'Almanzor. (*Les Zégris, la lance à la main, vont occuper le chemin de la montagne.*)

SCÈNE V.

ALAMIR, OMAR, ZORA, ENFANTS DES ABENCERRAGES, ZÉGRIS.

(Les enfants paraissent sur la cime de la montagne; ils sont deux à deux.)

ZORA, *à Omar.*

Soldat, montre-nous la tente d'Almanzor.

OMAR.

Que voulez-vous?

ZORA.

Lui demander grâce.

ALAMIR, *à part.*

Je ne me suis pas trompé.

ZORA.

Mes frères, la voilà sans doute, marchons.

ALAMIR.

Zégris! exécutez mes ordres!

(Les Zégris, deux à deux et la lance en arrêt, garnissent toutes les révolutions de la montagne. Les enfants aussi deux à deux et les mains jointes marchent lentement.)

OMAR, *d'une voix forte.*

En arrière, enfants! ne voyez-vous pas ces lances qui menacent votre poitrine?

(Les enfants paraissent ne faire aucune attention au danger, ils descendent toujours dans la même attitude. A mesure qu'ils avancent, les Zégris reculent jusqu'à ce qu'enfin ils se trouvent tous au bas de la montagne.)

ALAMIR.

Eh! quoi! soldats! vous ne pouvez arrêter ces enfants? Par ici, défendez l'approche de cette tente.

(Les Zégris se portent à droite, se mettent sur une ligne et occupent toute la longueur du théâtre, depuis l'entrée de la tente d'Almanzor jusqu'au fond. Les enfants décrivent les mêmes mouvements et se mettent également sur une ligne, faisant face aux Zégris ; puis ils s'avancent toujours les mains jointes. Les Zégris reculent comme en descendant la montagne, et les enfants touchent à la tente d'Almanzor.)

ALAMIR.

Cèderez-vous à de faibles enfants, après avoir vaincu leurs pères? Point de pitié, soldats! qu'ils meurent s'ils font encore un pas.

(Les Zégris forment un demi-cercle, en partant de la tente et de manière à en fermer l'entrée. Les enfants sont au milieu ; ils décrivent le même mouvement, en faisant face aux soldats, qui élèvent leurs lances, et les tenant à deux mains et renversées, en dirigent le fer sur la tête des enfants, qui tombent à genoux et les regardent d'un air suppliant.)

LES ENFANTS.

Grâce! grâce!...

ZORA.

Laissez-nous voir Almanzor, lui parler, et nous mourrons après.

(Les Zégris attendris baissent insensiblement leurs lances, les laissent poser à terre, et ouvrent un passage aux enfants.)

ALAMIR, *furieux*.

Lâches! vous n'osez frapper ces timides créatures! Eh bien! je commencerai par eux le massacre des Abencerrages.

(Il tire son cimeterre et s'élance sur les enfants qui se relèvent. Chacun des Zégris en prend un qu'il couvre de son bouclier.)

SCÈNE VI.

Les précédents, ZIMA, SÉLIM, ALI.

ALI, *sortant vivement de la tente, et se plaçant au devant d'Alamir, la lance en arrêt, comme dans la dernière attitude qu'il a prise, lors de la leçon d'armes.*

Frappe-les donc, si tu l'oses !

(Zima, déguisée en vieillard et conduite par Sélim, paraît sur la montagne; Sélim lui montre ce qui se passe en bas. Elle accourt et s'élance vers Zora, qu'elle embrasse, en la couvrant de son corps.

ALAMIR.

Que faites-vous, Ali ?

ALI, *sans changer d'attitude.*

Sélim me montrait tout à l'heure comment on doit attaquer une bête féroce, et je mets à profit sa leçon.

ALAMIR.

Jeune audacieux! est-ce ainsi que vous traitez les fidèles compagnons d'armes de votre père ?

ALI.

Comme il devrait les traiter lui-même, quand ils te ressemblent.

SCÈNE VII.

Les précédents, ALMANZOR.

ALMANZOR, *sortant de sa tente.*

Que signifie ce tumulte ?

(Les Zégris lèvent ensemble leurs boucliers et découvrent les enfants que l'on voit à genoux, les mains jointes et les yeux fixés sur Almanzor, dont ils semblent solliciter le pardon.)

ALAMIR.

Vous le voyez, Prince.

ALMANZOR.

Qui sont ces enfants ?

ZIMA.

Ceux d'Abular et des principales familles de sa tribu.

ALMANZOR.

Que demandent-ils ?

ZORA ET LES ENFANTS, *sans changer de place.*

Grâce ! grâce!

ALMANZOR, *aux enfants, avec dureté.*

Relevez-vous. (*A Zima.*) Vieillard ! qui t'a rendu téméraire au point de venir me braver jusque dans mon camp ?

ZIMA.

La ferme persuasion que tu as l'âme grande et généreuse.

ALMANZOR.

Abular se serait-il flatté de me vaincre avec les larmes de ces enfants ?

ZIMA.

Il sait ce qu'elles peuvent sur un père.

ALAMIR.

Elles ne peuvent rien sur nous.

ZIMA.

C'est au cœur d'un homme que je m'adresse, et tu ne dois pas m'entendre.

ALAMIR, *furieux, à part.*

Insolent vieillard! ta mort va me venger! (*Haut.*) Almanzor sait trop quels outrages il doit punir, pour que vous puissiez en espérer le pardon. Avant que le soleil se couche derrière cette montagne, nous tirerons l'épée de la vengeance ; avant une heure, la flamme de vos habitations brillera dans les airs, et remplacera la clarté du jour. Viens, Omar, suis-moi ; allons tout disposer pour le départ, à moins que mon Prince n'en ordonne autrement.

ALMANZOR.

Va.

ALAMIR, *bas à Omar.*

De crainte qu'Almanzor ne se laisse attendrir, revenons bientôt frapper ce vieillard et sa suite ; alors tout espoir de réconciliation est anéanti sans retour.

(Il sort fièrement avec Omar.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ALAMIR *et* OMAR.

ZIMA, *arrêtant Almanzor qui veut s'éloigner.*

Almanzor, seras-tu donc inexorable !

ALMANZOR.

Alamir a dit vrai : rien ne pourra me fléchir.

ZIMA.

Écoute, Prince, et frappe-moi le premier si ma témérité te déplaît. Le hasard qui t'a fait vaincre pouvait nous donner la victoire : si, dans le combat, ce fils que tu chéris fût tombé entre nos mains, et que, de retour à Carthame, nous nous fussions empressés de répandre son sang ; si tes envoyés, venant nous demander la paix en ton nom, eussent été témoin du supplice de cette innocente victime, élevant ses mains jointes vers le ciel, et cherchant vainement à attendrir ses bourreaux par ses larmes et ses cris douloureux, et que, pour toute réponse, ils fussent venus t'apporter la nouvelle de sa mort ; oh ! alors tu nous aurais maudits avec raison ; tu nous aurais accusés de cruauté, de barbarie, de lâcheté, et cette action infâme nous eût déshonorés aux yeux de l'univers. Eh bien ! que fais-tu toi-même aujourd'hui ? Après nous avoir vaincus par la ruse, ou par la force, tu ordonnes, de sang-froid, la destruction d'une ville entière et le massacre de tous ses habitants ! s'il est vrai que Boabdil ait dû se venger des Abencerrages, tout leur sang versé dans la cour des lions n'a-t-il point lavé cet outrage ? et faut-il en répandre encore pour servir la haine d'un Alamir ?

ALMANZOR, *surpris.*

La haine d'Alamir !

ZIMA.

Il est temps que tu le saches, Almanzor : tu n'es ici que l'instrument aveugle des fureurs de ce monstre. C'est pour venger son amour dédaigné, qu'il t'a fait dévouer une tribu à la mort. Ce matin, quand il a osé venir jusque dans le

palais d'Abular, pour annoncer aux Abencerrages leur destruction prochaine, il a hautement déclaré que Zima seule était exceptée par toi.

ALMANZOR.

Zima! tu m'étonnes!

ZIMA.

Elle n'a pas voulu d'une faveur qu'elle ne partageait point avec toute sa tribu. Mais, dis-moi, que t'ont fait plus qu'elle ces mères tendres, ces faibles vieillards, ces enfants au berceau que tu vas égorger? ouvre les yeux, Prince, considère l'abîme affreux creusé sous tes pas, et dans lequel ce perfide voulait t'entraîner. Vois, d'un côté, ces enfants en pleurs, de l'autre, une... un vieux soldat, qui s'abaisse pour la première fois à prier un ennemi, et qui t'implore à genoux, non pour que tu lui conserves quelques restes d'une vie qui va bientôt s'éteindre, mais pour que tu ne souilles point ta gloire par un acte de cruauté inouïe, et dont la honte réjaillirait sur toute la nation.

ALMANZOR, *à part, avec un peu d'émotion.*

Avec quelle énergie s'exprime ce vieillard!

ZORA, *à genoux.*

Pourquoi veux-tu nous faire mourir, nous ne t'avons point fait de mal!

ALI.

Fais-leur grâce, mon père!

ALMANZOR, *reprenant sa sévérité.*

Je ne le puis sans manquer au serment que j'ai fait à Boabdil.

ZIMA, *avec énergie.*

Quand on a juré le crime, le parjure devient une vertu.

ALMANZOR.

Vieillard! sors de ces lieux; emmène ces enfants, et rends grâce à ma bonté si je n'ai point encore puni ton audace.

SÉLIM.

Seigneur!

ALMANZOR.

Et toi aussi, Sélim ! Suis-moi. Viens, mon fils.

ALI.

Mon père !

ALMANZOR.

Viens, je l'ordonne.

SÉLIM, *bas à Zima.*

Bon vieillard ! je ne le quitte pas ; je vais tenter de nouveaux efforts pour l'attendrir.

(Almanzor s'éloigne avec Sélim et Ali ; mais ces deux derniers expriment à Zima et aux enfants tout l'intérêt qu'ils leur inspirent.)

SCÈNE IX.

ZIMA, ZORA, LES AUTRES ENFANTS.

ZIMA, *à part, voyant partir Sélim.*

Soins inutiles ! (*Haut.*) Allons, ma Zora, mes chers enfants, retournons à Carthame ; allons mourir auprès de votre père.

ZORA.

Bonne Zima, tout espoir n'est pas encore perdu ; j'ai cru voir quelques larmes dans les yeux d'Almanzor.

ZIMA.

Tu t'es trompée, ma fille.

ZORA.

J'en suis sûre.

ZIMA.

L'orgueil l'a emporté sur la nature : partons.

ZORA.

Encore un moment, Zima.

ZIMA.

Non ; suivez-moi. (*Elle prend deux de ses enfants par la main, et va pour sortir.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALI, *revenant avec précaution.*

ALI, *arrêtant Zima et Zora.*

Où allez-vous ?

ZORA.

Nous retournons à Carthame, puisque ton père ne veut pas nous pardonner.

ALI, *à Zima.*

Bon vieillard, fais entrer ces enfants dans la tente voisine qui n'est occupée par personne, et reviens ici.

ZIMA.

A quoi bon ?

ALI.

Tu vas le savoir. (*A Zora qui suit sa mère.*) Demeure, toi.

(Zima conduit les autres enfants dans une tente à gauche.)

ZORA.

Moi ?

ALI.

Oui, toi. Comment te nommes-tu ?

ZORA.

Zora.

ALI.

Eh bien, Zora, demeure, je t'en prie.

ZORA.

J'y consens.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *puis* ALMANZOR *et* SÉLIM.

SÉLIM, *paraissant dans le fond, du côté où est entré Ali.*

Le voilà !

(Almanzor s'avance. Sélim lui montre sa tente et lui fait signe de venir s'y cacher.)

De là, vous entendrez tout.

(Almanzor y consent, et tous deux se glissent, sans être vus, dans la tente à droite. Ali et Zora ont les yeux fixés du côté opposé, et attendent Zima qui vient les rejoindre.)

ZIMA.

Que nous veux-tu, aimable enfant?

ALI.

Vous sauver.

ALMANZOR, *à part.*

Les sauver! (*Il prête l'oreille.*)

ZIMA.

Nous sauver! (*Elle l'embrasse vivement, puis par réflexion et avec tristesse.*) Et le pourras-tu?

ALI.

Je n'en doute pas. Mon père vous a traités bien durement, n'est-ce pas?

ZORA.

Oh! oui.

ZIMA.

Hélas!

ALI.

J'en ai été surpris moi-même; car tout ce qu'il vous a dit n'était pas dans son cœur; et, sans la présence d'Alamir, il vous eût pardonné peut-être. Oh! je lui en veux beaucoup à cet Alamir; c'est lui qui, par ses mauvais conseils, est cause que mon père passe pour un méchant homme, et cela me chagrine, parce que je voudrais que tout le monde l'aimât autant que je l'aime.

ALMANZOR, *à part.*

Bon Ali!

ALI.

Écoutez mon projet. Il paraîtrait hardi dans un autre; mais l'éducation guerrière que j'ai reçue d'Almanzor, a développé de bonne heure mon caractère, et m'a donné un courage au-dessus de mes forces. Voici ce que j'ai résolu :

vous allez sortir du camp, ainsi que l'a ordonné mon père, et vous reprendrez le chemin de Carthame. Au bas de la montagne, à peu de distance de la ville, est un petit bois de citronniers.....

ZORA.

Je le connais.

ALI.

C'est là que vous m'attendrez.

ALMANZOR, *à part.*

Qu'entends-je?

ZIMA.

Comment, cher Ali, tu voudrais...

ALI.

Vous accompagner à Carthame, et, par ce moyen, forcer Almanzor à vous faire grâce.

ZORA.

Oh! tu es bien aimable, Ali.

ALI, *vivement.*

Mais, c'est à condition qu'on ne me fera point de mal.

ZORA.

Je te défendrai, moi; d'ailleurs, Abular est bon aussi; il ne souffrirait pas qu'on fît du mal à celui qui lui rend ses enfants. (*Almanzor, Sélim et Zima paraissent attendris.*) Mais, comment feras-tu pour sortir?

ALI.

Les soldats sont habitués à me voir parcourir librement l'intérieur et même les dehors du camp; à l'aide de l'entière liberté dont je jouis, il me sera facile de m'échapper. Mon père a pour moi la plus tendre affection; il m'a dit souvent que les honneurs dont il est comblé par Boabdil, et les richesses qu'il possède n'étaient rien pour lui sans son fils. Dès qu'il me saura en votre pouvoir, il s'empressera de vous accorder la paix, pour sauver son Ali, et vous serez tous heureux. Mais tu me jures, bon vieillard, qu'il me sera permis de revenir aussitôt dans les bras d'Almanzor: rien ne me semble impossible pour conserver vos jours,

mais je ne voudrais pas qu'il dût en coûter seulement une larme à mon père.

ALMANZOR, *très-ému.*

Ah! Sélim! quel cœur!

ALI.

Partons.

ZIMA, *l'arrêtant.*

Aimable enfant! ta bonté t'égare, et je ne souffrirai pas que ce projet s'accomplisse; si tu persistes, je vais en instruire Almanzor.

ALI.

Vieillard! tu es bien hardi d'oser me résister.

ZIMA.

Je serais coupable en ne le faisant point. Tu ne veux pas, dis-tu, qu'il en coûte une larme à ton pére, et tu ne crains pas de venir au milieu de ceux qu'il regarde comme ses plus cruels ennemis, et qui devraient l'être en effet par les persécutions qu'il leur a fait éprouver. Quand cette nouvelle affreuse parviendra jusqu'à lui, il te croira perdu sans retour, et ce coup terrible peut lui donner la mort. Non, bon Ali, ne le prive pas d'un fils, unique objet de sa tendresse; demeure près de lui; nous emporterons dans nos cœurs le souvenir de tes généreux sentiments, nous le conserverons jusqu'à la mort. Je voulais toucher Almanzor, l'attendrir sur nos malheurs: son cœur est demeuré sourd à nos prières, nous partirons et nous subirons l'arrêt affreux porté contre nous; mais du moins nous n'aurons pas à nous reprocher de devoir notre salut à une lâcheté, à une bassesse indigne des Abencerrages.

ALI, *pleurant.*

Tu me refuses donc?

ZIMA.

Oui, cher Ali, et je suis certain que tu m'approuves maintenant. Adieu.

ALI.

Adieu. Adieu, Zora.

ZORA.

Adieu, Ali. (*Tous pleurent et s'embrassent.*)

ZIMA, *aux enfants qu'elle a fait sortir de la tente.*

Partons.

ALMANZOR, *se montrant.*

Non, vous ne partirez pas, bon vieillard; et toi, mon cher Ali, vous venez de m'apprendre ce que je dois faire : les pouvoirs dont m'a revêtu Boabdil sont sans bornes, et je veux en profiter pour réparer ses injustices; oui, dût-il m'accabler de son courroux, dût-il, dans sa colère, m'enlever mes honneurs, mes richesses, l'arrêt fatal ne sera point exécuté. Que dis-je? je veux qu'une réconciliation éclatante et sincère réunisse à jamais deux tribus faites pour s'estimer. (*A Sélim.*) Sélim, voilà ton ouvrage, c'est à toi que je dois le plus doux moment de ma vie.

(Il embrasse Ali. Zima paraît au comble de la joie.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ALAMIR, *à la tête d'une troupe de Zégris.*

ALAMIR, *dans le fond.*

Soldats, que mille morts frappent à la fois cet audacieux vieillard.

(Alamir s'avance suivi de Zégris, qui ont le cimeterre à la main.)

SÉLIM *se plaçant au devant de Zima.*

Arrêtez, braves Zégris, les projets d'Almanzor sont changés.

ALAMIR.

Est-il vrai, Prince? vous auriez eu la faiblesse de céder à des larmes!

ALMANZOR.

Je ne dois compte qu'à Boabdil de mes actions; c'est à lui seul de les juger, et je suis certain qu'il les approuvera; mais, toi, qui m'interroges, qui oses blâmer ma conduite, réponds et tâche de justifier la tienne. De quel droit ce

matin t'es-tu permis d'excepter Zima de l'arrêt porté contre les Abencerrages? qui t'en avait donné l'ordre?

ALAMIR.

Qui t'a dit?...

ALMANZOR.

Je connais maintenant les odieux motifs qui t'ont fait agir. Misérable! c'est pour te venger des rigueurs d'une femme, que tu as excité la haine de ton maître, et que tu nous as poussés à une action barbare qui eût à jamais déshonoré les Zégris! Lâche! si je n'écoutais que mon juste ressentiment, ton châtiment prompt et terrible servirait d'exemple à tous ceux qui seraient tentés de t'imiter; mais je veux que Boabdil lui-même prononce, et connaisse à quel homme il avait accordé sa confiance.

ALAMIR.

Je t'en conjure, Prince, nomme-moi l'infâme qui m'a dépeint à toi sous des couleurs aussi noires, et tu verras s'il osera soutenir en ma présence ce qu'il a avancé.

ZIMA, *jettant son turban et sa barbe.*

C'est moi!

ALAMIR, *avec effroi.*

Zima!

ALMANZOR, *avec surprise.*

Zima! se peut-il?

ZORA, *l'embrassant.*

Oui, c'est notre mère.

ALAMIR.

O rage!

ALMANZOR.

Zégris, qu'il soit chargé de chaînes et conduit sous bonne escorte à Grenade. C'est toi, Sélim, que je charge d'exécuter cet ordre.

SÉLIM, *gaîment.*

Comptez sur mon exactitude.

ALAMIR.

Non, je n'irai point vivant à Grenade.

(Il veut se poignarder, on le désarme et on l'entraîne.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, OMAR.

OMAR.

Prince, des mères éplorées se présentent à l'entrée du camp. Plus loin, dans la plaine, on distingue un petit nombre de guerriers armés, conduits par Abular et se dirigeant vers le camp; tout annonce, qu'ils viennent nous attaquer.

ALMANZOR.

Courez au devant d'eux, et que vos cris leur annoncent la paix.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LES ENFANTS, TOUTES LES MÈRES.

(Zima entre dans la tente où sont les enfants; elle les en fait sortir au moment où les mères paraissent. Chacune cherche le sien, le reconnaît, se précipite vers lui, le presse dans ses bras et le couvre de baisers.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, ABULAR, ABENCERRAGES.

ABULAR, *suivi des Abencerrages, paraît sur la montagne.*

Zima!

ZIMA *court au devant de lui.*

Abular, voilà nos enfants!

ABULAR *les tient tous quatre embrassés.*

Ils te doivent une seconde fois la vie.

ALMANZOR.

Quel spectacle auprès de celui que nous préparait Alamir! Abular, tu venais me combattre, j'étais déjà vaincu. J'ai de grands torts envers les Abencerrages; mais un instant a

suffi pour me les faire connaître, et ma vie tout entière sera employée à les réparer. Embrassons-nous, et que nos deux tribus ne forment plus, désormais, qu'une seule famille. Zégris! suivez mon exemple. (*Almanzor et Abular s'embrassent.*) Mon cher fils, et toi, intéressante Zora, je veux que vous signiez tous deux le pacte solennel qui va cimenter notre union, afin de perpétuer le souvenir de cet heureux événement, et que ce traité de paix, devenu votre ouvrage, rappelle sans cesse à nos descendants, l'aimable empire que l'enfance exerce sur tous les cœurs.

(Réunion des deux tribus. Tout se confond, on s'embrasse, tout respire le bonheur et la joie. Fête militaire, danses et évolutions, dans lesquelles doivent figurer les enfants, s'il est possible de les employer, soit à danser, soit à des exercices militaires; les enfants d'Abular entourent Almanzor; Ali est dans les bras de Zima et d'Abular. La fête se termine par un tableau général, dans lequel les enfants sont élevés sur des boucliers. La toile tombe.)

FIN DES MAURES D'ESPAGNE.

LA

FORTERESSE DU DANUBE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DEL SIGNOR BIANCHI.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 3 janvier 1805.

LETTRE DE M. DALAYRAC,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Paris, 3 janvier 1805.

Mon cher voisin, Marsollier vous prédit un grand succès pour ce soir, et je me joins à lui. Vous êtes un heureux mortel! Ici tout vous sourit; vos volontés n'éprouvent jamais le moindre obstacle, les acteurs vont tous au-devant de vos désirs. Il est vrai que je n'ai jamais vu de mise en scène plus adroite et mieux raisonnée. La charpente de vos drames est parfaite; mais il faut compter pour beaucoup la manière avec laquelle vous dirigez les répétitions. Vous donnez du talent et de l'ensemble à des gens qui ne s'en doutaient pas avant vous. Sans doute votre excessive sévérité est quelquefois fatigante pour les comédiens; mais, à tout prendre, vous agissez dans le plus grand intérêt de tous.

Ma femme me charge de vous dire que, sous peine d'être sévèrement châtié par le parterre, vous devez scrupuleusement faire la guerre aux mots. Elle a marqué au crayon beaucoup de choses qu'elle désapprouve. Moi, je vous absous de tout mon cœur. J'ai ri comme un bossu à toutes les saillies de vos trois excellents comiques,

Bourdais, Talon et Fusil. Marsollier, quoique plus grave, n'a pas pu s'en défendre. Nous serions trop heureux de posséder à Feydeau des acteurs aussi dociles. Je serais mort à force de bonheur, si dans mes vingt-cinq années de succès au théâtre, j'avais éprouvé quelques journées semblables à celle dont j'ai été témoin hier au théâtre de la porte St.-Martin. Quelle différence, bon Dieu, avec nos sociétaires, si secs, si exigeants et surtout si ingrats! J'ai vu Dezède, Philidor, Champein, Monsigny, Desfontaines et Grétry lui-même tous bien malheureux. Oui, Grétry! l'immortel Grétry! je l'ai vu pleurer à chaudes larmes de la dureté des comédiens du théâtre Favart. Non-seulement ils ne lui payaient pas la pension que la reine lui avait donnée, et à laquelle ses immenses succès lui avaient assuré un droit incontestable; mais dans le temps de la terreur, je l'ai entendu vingt fois s'écrier: les gueux! ils me laissent mourir de faim! cependant il y a quarante ans que je les nourris!

N'oubliez jamais ces paroles remarquables, mon cher ami, ne vous attachez jamais aux grands théâtres; les comédiens sociétaires sont incapables de la moindre reconnaissance. Nourrie de ces exemples, ma femme fait chaque jour des économies pour ma vieillesse. Je ne veux pas, dit-elle, que mon pauvre Dalayrac demande la charité aux comédiens, quoiqu'il ait composé cinquante ouvrages pour eux. Ils cumulent chacun deux ou trois pensions; mais les pauvres auteurs n'obtiendront pas un liard sur les sommes considérables que leurs succès ont produites.

Restez dans la bonne voie, mon cher voisin, faites-vous une fortune solide et impérissable; du moins elle ne sera contestée par personne. Adieu.

Je m'aperçois que je ne vous ai rien dit de Madame Quériau; c'est un admirable talent. Vous êtes bien heureux de pouvoir trouver partout des éléments de succès. Il y a dans cette femme trois beaux talents réunis en un seul; cela n'appartient qu'à vous, vous êtes l'homme aux miracles.

Tout à vous,

DALAYRAC.

NOTICE

SUR LA FORTERESSE DU DANUBE.

Le titre est beau et sonore ; mais la forteresse n'a que le moindre rôle dans la pièce : c'est le chevalier Evrard injustement renfermé dans cette prison ; c'est sa fille Célestine, son ingénieuse libératrice, qui attirent l'attention. Le fameux Hugo Grotius a fourni le sujet de ce mélodrame : les deux directeurs du théâtre de la porte Saint-Martin l'avaient d'abord traité conformément à la vérité historique, en conservant les noms des personnages. M. de Pixerécourt a égayé la pièce en y jetant beaucoup de comique ; il a changé les noms et le lieu de la scène : au lieu de la forteresse de Hollande où l'action s'est passée, il a choisi la forteresse du Danube, en auteur intelligent qui connaît le pouvoir des titres ; à la place d'un petit prince d'Orange, il a mis l'empereur d'Allemagne. Ces embellissements ont tellement plu aux directeurs, que, se dépouillant absolument de l'amour-propre d'auteur, et ne consultant que l'intérêt de leur théâtre, ils ont préféré à leur propre ouvrage, celui de M. de Pixerécourt. Philosophie rare ! sans doute ; ils en seront bien récompensés par le grand succès que vient d'obtenir *La Forteresse du Danube !*

Je ne sais s'il n'eût pas été plus convenable de conserver

Hugo Grotius ; car on ne sait ce que c'est que le chevalier Evrard, et Grotius est un homme très-célèbre.

Il est vrai qu'un savant en *us*, qui a écrit tous ses livres en latin, eût été un singulier personnage dans un mélodrame de la porte Saint-Martin ; cela même eût peut-être passé pour une nouveauté. On pouvait donner à ce Grotius un caractère fort théâtral, une physionomie même très-philosophique, en le présentant comme médiateur entre les Arminiens et les Gomaristes, deux sectes qui se déchiraient alors en Hollande. Grotius était réellement du parti des Arminiens ; mais il n'est pas défendu aux poëtes de faire leurs personnages meilleurs et plus sages qu'ils n'étaient réellement. Observons ici que la Hollande, si souvent citée par Voltaire et les philosophes, comme la terre de la liberté et de la raison, l'asile de la tolérance, était en proie, du temps de Grotius, au commencement du dix-septième siècle, à toutes les fureurs du fanatisme religieux et politique ; et là, comme partout ailleurs, le zèle de la religion n'était que le masque de l'ambition. Maurice, prince d'Orange, stathouder de Hollande, se moquait probablement, dans son âme, d'Arminius et de Gomar ; mais les principes de Gomar étaient bien plus favorables à l'autorité ; Arminius était anarchiste. Voilà le prince d'Orange ardent Gomariste, travaillant avec une égale ardeur au succès de la secte et aux progrès de sa propre puissance. Ce n'étaient pas des catholiques, des papistes qui s'égorgeaient alors pour des questions inintelligibles de la prédestination, de la liberté et de la grâce ; c'étaient des philosophes disciples de Calvin qui se montraient à leur tour plus cruels, plus

injustes, plus fanatiques que tous les inquisiteurs d'Espagne et de Portugal. Les mêmes hommes qui avaient répandu leur sang pour défendre la liberté de leurs opinions, étaient devenus aussi intolérants, aussi persécuteurs que le duc d'Albe.

Barneveld, républicain, et par conséquent Arminien, eut la tête tranchée à l'âge de soixante-douze ans, non pour avoir soutenu la théologie d'Arminius, mais sa politique austère et démocratique. Grotius fut condamné à une prison perpétuelle, non pas comme hérétique, mais comme créature de Barneveld. Il s'en faut bien cependant que la doctrine consignée dans les livres de ce Grotius soit contraire aux principes monarchiques; Rousseau de Genève, dans son contrat social, le dénonce comme le flatteur des rois et le fauteur du despotisme. Kotzebuë a fait de cette histoire un drame, et MM. Dumaniant et Thuring ont arrangé ce drame pour la scène française. Du drame, M. de Pixerécourt a fait le mélodrame que nous annonçons, et auquel il est temps de revenir.

L'histoire dit que ce fut la femme de Grotius qui eut la hardiesse et le bonheur de le sauver : l'auteur du mélodrame a jugé que la piété filiale serait plus théâtrale que la tendresse conjugale, et que la fille du prisonnier intéresserait plus que la femme. Grotius se sauva dans un grand coffre où l'on croyait qu'il n'y avait que des livres. Ce coffre, dans la pièce, ne sert qu'à donner au prisonnier des avis utiles; ici ce sont des moyens plus ingénieux et plus compliqués qui lui procurent la liberté. Célestine, sa fille, s'approche de la citadelle, sous les habits d'un pâtre; elle

met dans ses intérêts une femme du village, nommée Pauline, qui lui promet un asile pour son père et pour elle. Célestine profite du moment où le concierge, nommé Vincent, régale le jour de sa fête, son filleul Thomas, nouvellement marié à Pauline : elle s'introduit avec les époux dans la prison du chevalier, sous le déguisement d'un savoyard, amuse l'assemblée, fait danser la marmotte, danse et chante elle-même. Pendant que les convives et le sergent de garde se livrent à la joie, Célestine s'empare de la clef du pavillon où l'on garde son père ; la jeune femme ferme, en badinant, le bon œil du sergent qui est borgne, et le prisonnier s'évade.

Sa liberté lui devient bientôt inutile. Le comte Adolphe, gouverneur de la forteresse, chargé de dépêches secrètes qu'il ne doit lire qu'en présence du prisonnier, est fort irrité de son évasion ; il en rend responsable le lieutenant Olivier, l'élève et le fils adoptif du chevalier Evrard, et sa bonne gouvernante Béatrix, femme courageuse et fidèle, qui l'a servi dans sa prison avec le plus grand zèle. Cet homme généreux n'est pas plus tôt instruit du danger de ces deux personnes que, pour leur sauver la vie, il prend la résolution d'exposer la sienne, et vient de lui-même se présenter au gouverneur. Ce seigneur lit alors ses dépêches, et au lieu d'un arrêt de mort qu'on attendait, c'est la grâce du chevalier, et sa nomination à une place importante.

Les régles d'Aristote sont bien observées dans cette pièce : les situations sont fort intéressantes sans doute ; mais l'auteur a trop étendu le domaine de la gaîté, il a pris plaisir à composer pour les deux premiers comiques de ce théâtre,

deux rôles fort longs, qui font briller l'acteur aux dépens de la pièce. Bourdais, sous le nom de Vincent, concierge du château, joue parfaitement bien l'ivrogne ; il en a tout le babil, tous les lazzis, et il semble qu'on ait rassemblé pour lui ce qu'il y a de plus plaisant dans les scènes de ce genre, dont nos anciennes comédies sont pleines; mais il faudrait abréger un peu cette causerie bachique, parce qu'elle arrête trop longtemps l'impatience de la curiosité. Talon est chargé du personnage de M. Thomas, jeune marié, bien niais, bien sot, bien suffisant, très-jaloux de l'affection que sa femme témoigne pour le jeune savoyard. Talon n'est pas inférieur à Brunet pour la naïveté et la niaiserie, et lui est fort supérieur pour la bouffonnerie et la caricature ; mais enfin, tous ces épisodes comiques étouffent l'action principale : ces deux rôles sont remplis d'esprit et de gaîté ; mais à force de rire d'un ivrogne et d'un niais, on oublie le chevalier Évrard et sa fille.

Ce que cet ouvrage a d'étonnant, et peut-être d'unique dans son genre, c'est que le mot d'*amour* n'y est pas même prononcé. Ce ressort universel des pièces de théâtre a été mis de côté par l'auteur : la piété filiale, la bonne amitié, la gratitude et la douce sensibilité en font seules le charme et les frais.

La pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble. Ce qui est vraiment neuf et piquant, ce qui doit faire la fortune de ce mélodrame, c'est madame Quériau, dont on avait admiré jusqu'ici le silence éloquent, et qui parle pour la première fois sur ce théâtre. Sa voix est douce, trop douce même pour son rôle de savoyard, dont il me semble qu'elle n'i-

mite point assez l'accent. J'avoue que je préfère encore ses gestes à ses paroles; ses yeux et sa figure parlent mieux que sa bouche. Madame Quériau ne se borne pas à parler; elle chante: c'est tout le contraire de la fourmi, à qui l'on dit de danser, après avoir tant chanté; l'auteur lui a dit: après avoir tant dansé, chantez. Quant à moi, j'aime mieux la voir danser.

La pièce est terminée par un joli ballet, très-bien dessiné; c'est une nouvelle preuve du talent de M. Aumer, artiste de l'Académie impériale de musique, et chargé des ballets du théâtre de la porte Saint-Martin. L'ensemble de ce spectacle est fort amusant; on y rit plus qu'on n'y pleure; et quoique madame Quériau, selon moi, soit meilleure pour la danse et la pantomime, on ne peut cependant se dispenser de l'entendre parler et chanter pour la rareté du fait.

GEOFFROY.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

REPRISE DE LA FORTERESSE DU DANUBE.

15 mars 1810.

C'est une des riches dépouilles du théâtre de la porte Saint-Martin; celui de la Gaîté l'a reçue des mains mêmes de l'auteur, et il en a tiré le parti le plus heureux. Ce mélodrame est un des meilleurs de M. de Pixerécourt, qui en a fait un si grand nombre de bons: le héros est, comme dans tous les autres mélodrames, un innocent calomnié, un honnête homme persécuté; mais ce fond uniforme est

susceptible d'être varié à l'infini. *La Forteresse du Danube* soutient l'attention par une foule d'incidents, de situations, de caractères, pleins d'un vif intérêt : l'action est fort bien conduite, et marche sans longueurs et sans embarras. L'ouvrage a peut-être aujourd'hui le défaut d'être trop raisonnable et trop sage, et de ne pas étonner l'imagination par des événements assez merveilleux.

GEOFFROY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des Spectacles. 5 janvier 1805.

M. de Pixerécourt a mis en action une calamité sociale; il a trouvé le moyen d'activer fortement la sensibilité de ses auditeurs. La vue d'une prison d'état, dans laquelle est enfermé un vieillard calomnié, a produit des émotions très-attachantes et très-vives.

Suit l'analyse:

La fable est bonne, la pièce bien coupée, les scènes bien enchaînées, la morale excellente : l'intérêt se soutient et s'accroît, le spectacle est brillant, le décor, surtout celui du troisième acte, est admirable, la musique excellente, les ballets bien dessinés. Madame Quériau y est, tour à tour, mime, cantatrice et danseuse ; elle réussit parfaitement dans ces divers genres, c'est un diamant dont toutes les faces sont également précieuses.

LEPAN.

Le même. 14 janvier 1805.

M. de Pixerécourt est le premier qui ait raffermi la constitution un peu chancelante du théâtre de la porte Saint-Martin ; sa *Forteresse du Danube* est une excellente fortification, qui contribuera beaucoup à la conservation de la place.

Cette pièce a toujours le plus grand succès, parce que l'action présente de l'intérêt, que toutes les parties en sont liées habilement, que du fond du sujet naissent des situations touchantes, et qu'elle est vraiment dramatique. Le cœur est comme le centre de nos affections; c'est en le touchant qu'on en ébranle toutes les fibres. D'ailleurs, cet ouvrage a le mérite d'être bien joué ; tous ceux qui s'y trouvent employés sont placés de manière à faire briller leur talent. Comé-

diens, danseurs, mimes, tous contribuent au succès de cette représentation. Cet art d'étudier les talents et de les employer convenablement, est un des plus grands moyens de succès au théâtre.

En général, ce spectacle est un des plus attrayants dont on ait joui aux boulevards depuis longtemps.

LEPAN.

Petites affiches. 5 janvier 1805.

La première représentation de *La Forteresse du Danube* a été donnée avant-hier sur le théâtre de la porte Saint-Martin avec un succès brillant et mérité.

Suit l'analyse :

Cet ouvrage, qui offre beaucoup d'intérêt, est bien composé et bien écrit. Une justice que nous aimons à rendre à M. de Pixerécourt, c'est qu'il entend parfaitement la charpente et la facture d'une pièce de théâtre, et qu'il manque rarement l'effet. Ici, il a bien su se rendre maître de son sujet, et a employé avec art le ressort puissant de l'amour filial. Madame Quériau, qui a débuté dans le mélodrame par le rôle de Célestine, y a produit une sensation prodigieuse. Cette femme est vraiment actrice par le jeu, par l'accent et par l'expression. Bourdais a un masque excellent, il est d'une vérité frappante dans le rôle de l'ivrogne Vincent. Tous se sont bien acquittés de leur rôle et ont parfaitement contribué à l'ensemble de la représentation. Les danseurs ont ajouté aux charmes de cette même représentation, par leur parfaite exécution, dans laquelle on a vu briller Madame Quériau, au bruit des applaudissements les plus flatteurs.

La musique, qui est del signor Bianchi, maître de chapelle de sa Majesté l'Impératrice, est bien adaptée au sujet; elle a fait grand plaisir. L'administration du théâtre mérite également une part de nos éloges pour la manière dont ce drame est monté; mais, en revanche, la réussite de cette pièce lui assure, pour les représentations suivantes, un ample dédommagement dans les suffrages et l'affluence du public.

DUCRAY-DUMINIL.

Journal d'indications. 5 janvier 1805.

La Forteresse du Danube. Situations dramatiques, grand intérêt, succès complet et mérité. L'auteur est M. de Pixerécourt ; il a été vivement demandé, ainsi que Madame Quériau.

Suit l'analyse :

Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître cette pièce dans tous ses détails, qui sont d'un immense intérêt. Nous le répétons, cet ouvrage est extrêmement intéressant ; l'auteur a su joindre à des situations pathétiques, des scènes très-gaies, fort bien jouées par Bourdais, Talon et Fusil ; il a été très-bien secondé par les autres acteurs. Madame Quériau, surtout, est au-dessus de tout éloge ; elle joue, danse et chante dans cette pièce avec beaucoup de talent. Nous reverrons *La Forteresse du Danube*, et nous nous ferons un grand plaisir d'en entretenir de nouveau nos lecteurs.

BABIÉ.

Le Publiciste. 7 janvier 1805.

Suit l'analyse :

D'après cette esquisse du plan, on voit assez combien d'invraisemblances nous pourrions relever avec avantage dans ce mélodrame, si toutefois les invraisemblances ne sont pas inévitables dans ce genre, si même il n'y aurait pas pédanterie ridicule à lui demander une justesse de raison, de sens et de naturel qu'on n'ose presque plus attendre, même de nos tragiques modernes. De plus, combien d'incidents et de détails échappent à l'analyse, qui, sans tenir nécessairement au nœud de la fable, en développent plus avantageusement la contexture, motivent la hardiesse de certains écarts, préparent les surprises par le jeu des oppositions, et sont le fondement essentiel de l'intérêt! C'est ainsi que nous n'avons guère indiqué qu'un des trois personnages comiques, qui figurent agréablement dans cet ouvrage, et qui sont rendus par MM. Bourdais, Fusil et Talon, avec une gaîté franche, naturelle, avec une louable émulation de zèle et de talent. Mais que sont les éloges dus à ces acteurs, en comparaison de ceux qu'a mérités Mme Quériau ? On n'avait vanté jusqu'à ce jour, que la grâce exquise de sa danse et de sa pantomime ; elle vient de se montrer comédienne non moins parfaite, et elle n'a laissé rien à désirer pour

la vérité et l'âme de sa diction ; elle a mis pareillement une expression admirable dans la ronde savoyarde qu'elle a chantée.

L'auteur des paroles, M. de Pixerécourt, a été demandé unanimement. On devait les mêmes honneurs à l'auteur de la musique, M. Bianchi, dont la facture, toujours simple et variée, appartient à la meilleure école.

Les décorations et les costumes sont établis avec beaucoup de soin, et l'on ne saurait trop louer les efforts de cette sage administration, pour justifier de plus en plus les suffrages et la satisfaction du public.

* * *

Journal de Paris. 7 janvier 1805.

Le vrai titre de l'ouvrage n'était peut-être pas *La Forteresse du Danube ;* on pardonne au titre, quand la pièce amuse, a dit un critique fameux.

L'innocence dans les fers, et l'amour filial qui les brise, voilà le sujet. Quant aux personnages : qu'un loyal Hongrois supporte la persécution avec courage, c'est fort bien ; qu'il ait une fille, comme on n'en voit point, c'est à merveille ; qu'un géôlier aime à boire, c'est dans l'ordre ; qu'un vieux sergent conte ses exploits, cela s'entend ; qu'on y ajoute un niais, tel qu'on en voit beaucoup, c'est l'usage ; mais présenter une réunion qui ne se rencontrera jamais, c'est ce qu'il ne fallait pas faire. Par quelle bizarrerie donc, cette forteresse ne renferme que d'honnêtes gens ? pas un seul fripon, pas même un espiègle qui l'habite ? Ah ! quel dommage que cette prison ne soit pas une capitale !

Ce mélodrame est une imitation de Hugo-Grotius, de MM. Dumaniant et Thuring. M. de Pixerécourt a sur les autres un grand avantage, c'est d'avoir jeté de la gaîté sur trois personnages, et d'avoir soutenu la partie faible de l'ouvrage par le talent de l'actrice : son jeu plaide si bien la cause de l'auteur, qu'il lui obtient tous les suffrages.

J'aurais peut-être encore un autre dénouement à proposer ; mais lorsqu'un auteur dramatique nous a fait voyager pendant la durée de trois actes, par des routes aussi attachantes, est-on en droit de lui demander compte des moyens par lesquels il a réussi ? Félicitons-le plutôt du zèle et des procédés d'un directeur tel que Dumaniant, et

disons enfin que l'affluence se portera longtemps vers une forteresse où le talent se montre fréquemment, l'esprit quelquefois, la variété toujours, et dans laquelle l'ennui ne s'arrête jamais.

DUSAULCHOY.

Journal du Commerce. 8 janvier 1805.

Les amateurs du mélodrame verront avec une vive satisfaction la nouvelle pièce que l'on donne à ce théâtre sous le titre de *La Forteresse du Danube.* L'action en est bien conduite et remplie d'intérêt, les ballets fort jolis et la musique charmante. Madame Quériau y réunit tous les suffrages, non-seulement comme danseuse, mais encore comme comédienne, et même comme chanteuse.

Les décorations et les costumes sont du plus bel effet, et l'ouvrage est exécuté avec beaucoup d'ensemble.

Cette pièce est de M. de Pixerécourt, et la musique de M. Bianchi.

BEAUMONT.

Journal de l'Empire. Boulogne, 30 octobre 1810.

La deuxième troupe du vingt-unième arrondissement aura l'honneur de donner, jeudi 25 octobre 1810, la première représentation de *La Forteresse du Danube*, ou *Le Prisonnier d'Etat*, mélodrame en trois actes, à grand spectacle, et en prose, de M. de Pixerécourt; il sera orné de marches militaires, chant, danse, et de toute la pompe dont il est susceptible. La danse sera exécutée par MM. les professeurs de la garnison.

Depuis longtemps M. de Pixerécourt était en possession du sceptre du mélodrame; tous les ouvrages sortis de sa plume avaient complétement réussi, et lui avaient mérité le titre de roi dans ce genre : *La Forteresse du Danube* a ajouté une nouvelle branche à sa couronne. Jamais pièce n'eut un plus grand succès, et jamais succès ne fut mieux mérité. L'auteur a su allier la morale la plus pure aux charmes d'un comique vrai et d'une gaîté parfaite; il a écarté de son ouvrage ces intrigues battues d'amour et de mariage, qui forment ordinairement le dénouement de toutes les pièces de théâtre; le mot d'*amour* n'y est pas même prononcé : la gratitude, la vive reconnaissance et la piété filiale en font seules l'ornement et le charme.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte ADOLPHE, feld-maréchal sous l'Empereur Joseph II.	M. PHILIPPE.
Le Chevalier ÉVRARD, prisonnier au château de Guntzbourg.	M. DUGRAND.
CÉLESTINE, sa fille.	Mme QUÉRIAU.
VALBROWN, major de la garnison du château.	M. ADNET.
OLIVIER, lieutenant de la garnison et fils adoptif d'Évrard.	M. BRION.
ALIX, gouvernante de Célestine.	Mme DESCUYER.
VINCENT, concierge et jardinier du château.	M. BOURDAIS.
PHILIPPE, vieux sergent, borgne.	M. FUSIL.
THOMAS, jeune paysan, filleul de Vincent.	M. TALON.
PAULINE, sa femme.	Mme BOURDAIS.
Soldats de la garnison.	
Paysans et paysannes.	

La scène est au château de Guntzbourg, petite ville de la Souabe autrichienne, sur le bord du Danube.

LA

FORTERESSE DU DANUBE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une salle qui sert de parloir aux prisonniers. Elle n'occupe que les deux premiers plans. A gauche, une fenêtre grillée donnant sur la campagne ; à droite, une porte qui mène dans la tour où sont renfermés les prisonniers. Au troisième plan, une grille en fer, à claire voie, mais très-élevée, et qui traverse obliquement le théâtre dans toute sa largeur. Au delà de la grille, l'esplanade du château, couverte d'arbres. Il est cinq heures du soir.)

SCENE PREMIÈRE.

PHILIPPE, SOLDATS DE LA GARNISON *.

(Au lever du rideau, une partie de la garnison est occupée à faire l'exercice sur l'esplanade.)

PHILIPPE *aux recrues.*

Gauche ! droite ! gauche ! droite !...

(Il les suit pendant quelques instants, ensuite il va vers une division qui est au repos dans le fond et donne le signal du roulement.)

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ALIX.

ALIX, *sortant de la tour.*

Quel vacarme, bon Dieu! il semble qu'ils aient juré de ne laisser ni trêve, ni repos à mon malheureux maître. (*Elle s'approche de la grille.*) Monsieur Philippe?

PHILIPPE, *à sa troupe.*

Reposez vos... armes!

ALIX, *à part.*

Il ne m'écoute pas. (*Haut.*) Monsieur Philippe?

PHILIPPE, *durement.*

Tout à l'heure.

ALIX.

Un mot.

PHILIPPE.

On ne parle pas sous les armes.

ALIX.

Je vous en supplie.

PHILIPPE.

Eh bien donc, que me voulez-vous?

ALIX.

Je désirerais parler à monsieur le Major.

PHILIPPE.

Cela ne se peut pas. (*Il s'éloigne.*)

ALIX.

Au nom du ciel, ne me refusez pas cette grâce; M. Philippe, vous n'avez point un mauvais cœur. (*Philippe se retourne et l'écoute avec intérêt.*) Je vous en conjure, faites-moi parler à M. Valbrown, il dépend de lui de rendre à mon maître un service important.

PHILIPPE.

(*A part.*) C'est singulier, ces femmes ont le secret de nous faire faire tout ce qu'elles veulent. (*Haut.*) Je vais l'avertir. Il est là-bas, au bout de l'esplanade. (*A sa troupe.*) Repos! (*A Alix.*) Attendez un moment, Mamselle Alix, je vous l'amène. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* PHILIPPE.

ALIX.

M. Valbrown est un peu brusque; mais sous cet extérieur repoussant, il cache une âme honnête et généreuse. Inflexible sur tout ce qui tient à la discipline, il sait cependant allier les devoirs de son état aux égards que l'on doit à l'humanité souffrante. Depuis près d'un an que l'infortuné chevalier Évrard, victime de la haine d'un ennemi puissant, languit dans cette forteresse, loin de sa fille unique, c'est aux tendres soins du lieutenant Olivier, son fils adoptif, et aux bontés du Major que je dois d'avoir soutenu jusqu'à présent sa frêle existence.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALBROWN, PHILIPPE.

PHILIPPE, *qui précède le major et qui ouvre la porte de la grille.*

Voilà M. le Major. (*Il se tient debout à côté de la porte.*)

VALBROWN, *d'un ton brusque à Alix.*

Vous m'avez fait appeler?

ALIX.

Oui, M. le Major, j'ai osé prendre cette liberté.

VALBROWN.

Que voulez-vous de moi?

ALIX.

Une grâce.

VALBROWN.

Un militaire ne connaît que son devoir.

ALIX.

Je ne crois pas que ma demande y soit contraire.

VALBROWN.

En ce cas, ce n'est point une grâce, c'est un acte de justice, et je dois m'empresser de vous satisfaire. Expliquez-vous promptement.

ALIX.

Le chevalier Évrard n'est pas bien...

VALBROWN, *avec intérêt.*

Je le sais.

ALIX.

Chaque jour ses forces s'épuisent, et je crains que bientôt il ne succombe aux chagrins cruels qu'il éprouve.

VALBROWN *soupire.*

Il n'est point en mon pouvoir de les faire cesser.

ALIX.

Depuis deux mois, une insomnie cruelle ajoute encore à ses souffrances. Ce soir, après avoir parlé de sa chère Célestine, il s'était endormi. Un songe heureux lui présentait sa fille, il lui tendait les bras; pour la première fois, depuis bien longtemps, je voyais le sourire errer sur ses lèvres pâles et décolorées, lorsque le bruit du tambour s'est fait entendre et l'a réveillé en sursaut. » Les cruels, a-t-il dit » avec une voix déchirante, ils ne veulent pas même que je » sois heureux en songe! »

VALBROWN, *avec émotion et se tournant brusquement vers le sergent.*

Philippe, faites retirer vos soldats, vous les exercerez à l'avenir dans la cour ou sur l'autre esplanade; mais je vous défends de les amener ici jusqu'à nouvel ordre. Allez...

PHILIPPE.

Cela suffit, Major. (*A part.*) Le récit de cette femme m'a attendri malgré moi. (*Il se retourne pour essuyer ses larmes.*)

VALBROWN.

Ne rougissez pas des larmes que je vous vois répandre, Philippe, elles ne peuvent qu'embellir et honorer un vieux soldat.

PHILIPPE *va rejoindre sa troupe.*

Garde à vous!... portez armes!... par le flanc droit... à droite! par file à gauche... en avant... marche!

(La troupe part au pas accéléré, les tambours battent très-fort, Philippe se retourne vivement.)

Chut!

(Il leur indique qu'il y a dans la tour un prisonnier que ce bruit incommode, et leur ordonne de se retirer en silence. Alors la troupe défile avec la plus grande précaution et sans faire le moindre bruit. Alix exprime sa reconnaissance à Philippe, qui s'éloigne avec ses soldats.)

SCÈNE V.

VALBROWN, ALIX.

VALBROWN, *avec intérêt.*

Pardon, bonne Alix, c'est ma faute; j'aurais dû songer en effet, que ce voisinage était incommode pour votre maître; exprimez-lui bien le vif intérêt que je prends à son sort; dites-lui de réclamer de moi tout ce qu'il m'est permis de faire pour en adoucir la rigueur, et qu'il l'obtiendra sans délai.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VINCENT.

VINCENT, *un peu ivre, dans le fond.*

Le sergent Philippe m'a dit que M. le Major était ici... Ah! oui... c'est juste, je crois que le voilà... (*Haut et faisant tous ses efforts pour ne pas chanceler.*) M. le Major..

VALBROWN.

Qu'est-ce? Ah! c'est toi, Vincent. Dans quel état!

VINCENT.

Il me semble pourtant que je suis dans mon état naturel

VALBROWN.

Toujours ivre !

VINCENT, *à part.*

C'est cela ! il l'a deviné.

VALBROWN.

Tu dois te souvenir qu'hier je t'ai menacé de te chasser la première fois que cela t'arriverait.

VINCENT.

Aussi, M. le Major ne peut pas dire que depuis hier... (*A part.*) Il ne m'a pas encore vu de la journée. (*Haut.*) Au reste, c'est bien excusable, vous savez que je m'appelle Ignace-Hilarion Vincent ; c'est demain ma fête...

VALBROWN.

Et tu l'as célébrée la veille...

VINCENT.

C'est l'usage dans ma famille, M. le Major.

VALBROWN.

Soit. Je te pardonne encore pour aujourd'hui.

VINCENT, *à part.*

Pour aujourd'hui ! c'est bien court. (*Haut.*) Encore pour demain, M. le Major, je vous en prie.

VALBROWN.

Comment ?

VINCENT.

Oui, je vous demande grâce pour demain ; mon filleul Thomas et sa femme viendront sûrement me voir et me faire leur petit compliment. Je ne peux pas me dispenser de les recevoir d'une manière distinguée. M. Vincent, concierge et jardinier de la citadelle de Guntzbourg, doit faire honneur à l'Empereur qui le paie, et au major Valbrown sous les ordres duquel il a l'avantage de servir ; mais passé cette circonstance là, je vous jure, foi de Vincent, de ne plus boire que tous les dimanches et à votre santé ; pour le coup, si je m'enivre un petit brin, vous ne pourrez pas m'en vouloir. Ah ! (*A part,*) je crois que je m'en suis joliment tiré.

VALBROWN.

Que venais-tu faire ici ?

VINCENT.

Vous dire, M. le Major, qu'il arrive à l'instant une estafette chargée de vous remettre un paquet de la part du comte Adolphe, feld maréchal de l'Empereur.

VALBROWN.

Je vais le recevoir. Adieu, bonne Alix, consolez votre maître et dites-lui que s'il dépendait de moi de lui rendre la liberté, il se trouverait bientôt dans les bras de sa fille et de ses amis. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ALIX, VINCENT.

VINCENT, *regardant aller le Major.*

C'est qu'il le pense comme il le dit! Ah! ah! c'est cela un homme; brave!... comme Tarquin, et bon... comme le vin que j'ai bu ce matin, au moins! Par exemple, il est sévère sur cet article-là... il me gronde souvent; ce n'est pas l'embarras, je le mérite quelquefois... Par exemple, aujourd'hui, c'est lui qui a tort, vous avez entendu, Mamselle Alix..... Oh! cela, il faut lui rendre justice, il a eu tort aujourd'hui; mais, cela ne m'empêche pas de l'aimer de tout mon cœur, et de convenir que si jamais je me corrige de ce petit défaut là, ce sera à lui tout seul que j'en aurai l'obligation. Votre tres-humble serviteur, Mamselle Alix! vous n'avez besoin de rien, pas vrai?

ALIX.

Non; je vous suis obligée.

VINCENT.

Dans ce cas, je vais faire mon service. (*Fausse sortie.*) A propos, Mamselle Alix, j'y songe, il est arrivé hier une petite caisse remplie de livres à l'adresse de M. le chevalier Evrard. C'est sûrement Mamselle Célestine, cette fille qu'il aime tant, qui lui fait cette petite galanterie, car la caisse

est absolument pareille à celles qu'il a déjà reçues et qui lui venaient d'elle.

ALIX, *à part.*

Peut-être a-t-elle trouvé le moyen de nous faire parvenir quelque nouvelle. (*Haut.*) Vous seriez bien aimable, M. Vincent, si vous vouliez avoir la complaisance de l'apporter tout de suite à mon maître.

VINCENT.

Je ne demande pas mieux, Mamselle Alix, car depuis que j'ai l'honneur d'être concierge de cette forteresse, je n'ai jamais vu un prisonnier plus honnête, plus tranquille et plus résigné que le chevalier Evrard.

ALIX.

C'est le sentiment de son innocence qui soutient son courage.

VINCENT.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de le juger; je fais mon devoir le mieux possible; je bois le plus souvent possible, et du reste je m'en remets entièrement à ceux qui sont faits pour nous conduire et qui en savent plus que nous. Ma foi! il y a beaucoup de gens qui devraient en faire autant. Au revoir, Mamselle Alix; je vais prier M. le Major de jeter un coup d'œil sur la petite caisse, et je vous l'apporte à l'instant.

(Il sort et ferme la grille.)

SCÈNE VIII.

ALIX.

Hâtons-nous de faire part de nos espérances à l'infortuné Evrard... Je crois l'entendre, (*Elle va près de la porte de la tour.*) Est-ce vous, Monsieur?

EVRARD, *en dehors.*

Oui, bonne Alix.

ALIX.

Vous vous êtes donc décidé à venir prendre l'air dans cette salle?

SCÈNE IX.

ÉVRARD, ALIX.

EVRARD *paraît. Il est faible et abattu par le chagrin.*

L'humidité de ma prison augmente mes douleurs ; la vue continuelle de ces murs sombres et dégradés entretient dans mon âme de sinistres pressentiments qui l'obsèdent. Depuis plus de deux mois, aucune nouvelle ne m'est parvenue, pas un mot de Célestine.

ALIX, *avec intention.*

Peut-être en recevrons-nous bientôt....

EVRARD.

D'où te vient cet espoir ?

ALIX.

Le concierge vient de me dire qu'il est arrivé hier une caisse de livres à votre adresse. Déjà deux fois l'adroite Célestine nous a instruits par ce moyen de ses démarches actives et réitérées, mais jusqu'alors infructueuses ; peut-être n'a-t-elle tardé si longtemps à vous écrire, que pour vous annoncer enfin une heureuse nouvelle.

EVRARD.

Il se pourrait !... (*Il se jette à genoux.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, VINCENT, *moins ivre que dans la première scène.*

VINCENT, *dans le fond : il porte une petite caisse sous le bras.*

Ne vous impatientez pas, Mamselle Alix, me voici avec la caisse en question.

(Évrard s'assied sur un siége placé à droite, près d'une petite table, sur laquelle il s'appuie.)

BIBLIOTHECA

ALIX.

Merci, Monsieur Vincent.

VINCENT, *après avoir ouvert la grille aperçoit Evrard.*

Votre serviteur, Monsieur Evrard.

EVRARD.

Bonsoir, Vincent.

VINCENT.

Voilà des livres que je vous apporte. Vous ne savez pas au juste combien il doit s'en trouver là dedans, pas vrai ?

EVRARD.

Non.

VINCENT.

Et bien, ni moi non plus. Mais c'est égal, vous en trouverez un de moins, parce que Monsieur le Major, en les examinant, en a mis un de côté, je ne sais pourquoi.

ALIX, *à part.*

Oh, ciel !

EVRARD, *à part.*

Peut-être celui qui renfermait des nouvelles de ma fille.

VINCENT.

Des nouvelles de votre fille ?... c'est cela. Il y avait dans la caisse une lettre de votre fille pour le commandant de la forteresse, c'est-à-dire pour M. le Major ; et je dis qu'elle était joliment tournée cette lettre-là.

EVRARD, *à part.*

Je tremble !

ALIX, *à Vincent.*

Comment le savez-vous ?

VINCENT.

Pardine ! comment je le sais ? parce que je l'ai entendu lire.

EVRARD.

Et que contenait-elle ?

VINCENT.

Des choses superbes, vrai ! et je m'y connais.

EVRARD, *à part.*

Je respire.

VINCENT.

Des prières au commandant de la forteresse d'avoir bien

soin de vous ; des recommandations au concierge de vous donner, ainsi qu'à la bonne Alix, tout ce que vous pourriez désirer. Et de ce côté, je vous prie de me rendre justice, j'espère que je me comporte d'une manière satisfaisante ?

EVRARD ET ALIX.

Sans doute. Ensuite ?.....

VINCENT.

Des protestations..... de la reconnaissance..... des égards que l'on doit au malheur, par rapport aux circonstances, qui font que..... enfin, c'est clair..... Tout ce que je peux vous dire, c'est que cela était si touchant, si triste, que les larmes m'en sont venues aux yeux. Vrai ! cela m'a fait pleurer. Ah ! que l'on doit être fier d'être le père d'une fille aussi bonne, aussi sensible ! je voudrais en avoir une pareille, moi, quand je devrais ne boire que de l'eau toute ma vie !.... C'est cependant bien dur.

EVRARD.

Vous seriez bien à plaindre si vous étiez séparé d'elle.

VINCENT.

Vous la reverrez, Monsieur Evrard, vous la reverrez. En attendant, voilà vos livres. (*Il pose la caisse sur la table.*) Je vous souhaite bien du plaisir à déchiffrer tout ce qui est griffonné là-dedans ; mais je suis sûr que cela ne m'amuserait pas du tout. J'ai là-bas, dans mon petit caveau, une bibliothèque qui est bien plus gaie que la vôtre. Elle ne contient guère qu'une centaine de volumes, mais qui sont tous du meilleur crû et d'un bon auteur, je m'en vante. Ceux-ci entretiennent et nourrissent votre mémoire ; au contraire, les miens me la font perdre ; avec eux, j'oublie mes sottises et celles des autres. Ma foi ! c'est souvent fort heureux. Au plaisir de vous revoir, Monsieur Evrard.

EVRARD.

Je vous remercie.

VINCENT.

Votre serviteur, Mamselle Alix.

ALIX.

Votre servante, M. Vincent. (*Il sort et ferme la grille.*)

SCÈNE XI.

EVRARD, ALIX.

(Alix court à la caisse et en ôte les livres qu'elle pose sur a table. Après en avoir bien examiné le dedans, elle prend tous les volumes les uns après les autres et les feuillète rapidement. Pendant ce temps, Évrard jette un coup d'œil sur les titres.)

ALIX.

Rien !

EVRARD.

(*Lisant.*) MORALE DE L'ÉVANGILE. Excellent ouvrage ! les hommes seraient meilleurs, s'ils voulaient pratiquer tout ce qu'il nous enseigne. (*Il remet le livre.*)

ALIX, *continuant sa recherche avec beaucoup d'action.*

Encore rien!

EVRARD, *prenant un autre volume.*

(*Il lit.*) PENSÉES DE SÉNÈQUE. Ce livre convient à ma situation. Ecrivain sublime et profond, tu portes la lumière dans les secrets replis du cœur ; tu nous démontres par des exemples puisés dans l'histoire des hommes, qu'il n'est point de bonheur qui n'ait la vertu pour base. En lisant tes immortels écrits, l'âme s'élève, s'agrandit, reconnaît sa noblesse et soupire après la perfection.

ALIX.

Toujours rien !

EVRARD, *lit en parcourant le volume.*

« DE LA PROVIDENCE. » Que vois-je ?..... quelques mots écrits... de la main de Célestine ! (*Alix se rapproche vivement de lui.*) « Cherchez dans la couverture de la Bible. »

ALIX, *se retournant avec précipitation vers la table.*

Voyons... (*Elle cherche, tirant un papier de la couverture.*) Je la tiens..... Une lettre ! Que va-t-elle nous apprendre ?

EVRARD.

Je tremble, lis cet écrit, Alix! il renferme peut-être le destin de ma vie.

ALIX, *lit avec beaucoup d'émotion.*

« Je n'ai pu parvenir encore jusqu'à l'Empereur; mes » placets demeurent sans réponse, toutes les voies me sont » fermées, et le mémoire que vous aviez adressé à ce Mo- » narque bienfaisant a été soustrait à ses regards. L'en- » nemi puissant qui vous poursuit est d'accord avec le mi- » nistre prévaricateur qui a surpris l'ordre de votre déten- » tion, et tous deux, abusant de leur crédit, ont empoisonné » vos intentions, présenté votre ouvrage comme un libelle » diffamatoire. Dix mois de sollicitations et de prières n'ont » pu ébranler ma constance; mais enfin, je perds courage, » et si, dans un mois, mes démarches n'ont point obtenu le » résultat que j'ai droit d'en attendre, je pars, et je vole au- » près de vous, pour ne plus vous quitter. Votre bonne fille.»

EVRARD.

Oh! oui, bien bonne! bien aimante! (*Il baise la lettre qu'il a mouillée de ses pleurs.*) Tu l'as entendu, Alix; c'en est fait, plus d'espoir, ma perte est jurée. Ah! puissé-je être la dernière victime d'un pouvoir arbitraire et tyrannique! (*Il reprend la lettre et lit*) « De Vienne, le 18 septembre. » Le voilà donc écoulé ce terme fatal... Affreuse perspective! peut-être, hélas! ne la reverrai-je un moment cette fille chérie que pour la perdre pour toujours!

ALIX.

Ne vous affligez pas, mon cher maître, espérez tout d'un meilleur avenir.

EVRARD.

L'avenir, dis-tu! oui, maintenant l'avenir est clair pour moi. (*Il tombe dans la rêverie.*)

(On entend en dehors, à gauche, le son d'un chalumeau. Ce bruit frappe Alix qui prête l'oreille.)

ALIX.

Qu'entends-je?..... l'air favori des bergers de la Haute-Hongrie!..... Je ne savais pas qu'il fût parvenu jusqu'en

Souabe..... c'est du moins la première fois qu'il frappe mon oreille depuis que nous habitons cette forteresse. (*Elle s'approche de la fenêtre.*) En effet, je vois au bas de la tour un jeune pâtre qui garde son troupeau sur le bord du Danube...; près de lui est un savoyard qui lève la tête et fixe ses regards sur cette fenêtre avec beaucoup d'attention..... il me salue avec un air de connaissance... (*Elle lui fait un signe de tête.*) Bonsoir, mon petit ami... il regarde de tous côtés pour s'assurer s'il n'est point observé... il me fait signe de rester.... et s'éloigne rapidement.... Où va-t-il ?.... que va-t-il faire ? je ne le vois plus.... Ah ! le voilà.... le voilà qui revient avec une arbalète... il tire un papier de son sein, me le montre et l'attache à la pointe du trait en m'indiquant qu'il va le lancer de ce côté... (*Elle réfléchit.*) Ce chant, cette lettre, ce concours de circonstances... (*Avec transport.*) Monsieur, Monsieur ! c'est elle, c'est votre Célestine ! seule elle est capable de tant d'adresse et de courage.

EVRARD, *se lève vivement.*

Célestine ! (*Il court vers la fenêtre et regarde en dehors. L'espoir brille dans ses yeux.*)

(Silence pendant lequel Évrard et Alix attendent : bientôt un trait d'arbalette, auquel tient un papier, entre par la fenêtre, et tombe au milieu de la salle.)

ALIX, *le ramasse, court à la fenêtre pour faire voir qu'elle tient la lettre, et jette le trait en dehors.*

Nous le tenons.

(Elle revient vivement près d'Evrard, lui présente le papier.)

EVRARD, *lit avec la plus vive émotion.*

« Tout espoir est perdu... vos ennemis l'emportent. Sau-
» vez-vous, mon père, fuyez, il est temps encore ; fuyez,
» ces murs abhorrés qui vont bientôt se teindre du sang du
» meilleur des pères et du plus vertueux citoyen. La ten-
» dresse filiale a doublé mes forces et m'a donné des ailes ;
» j'ai devancé le courrier chargé de porter au comte Adol-
» phe l'arrêt injuste qui vous condamne ; mais avant de par-
» tir de Vienne, j'ai tout bravé pour parvenir jusqu'à Joseph
» II ; j'ai embrassé ses genoux, il a vu mon désespoir, mes

» larmes ; je lui ai remis un double de ce fatal mémoire qui » cause tous nos malheurs, et l'ai supplié de le lire avant » de signer votre condamnation : il me l'a promis ; mais vos » persécuteurs sont là... qui l'entourent, qui le trompent, » et la victoire leur restera. J'ai donc cru devoir ne m'en » remettre qu'à moi-même du soin de conserver vos jours. » Je vous attends chez un bon paysan, dont la femme m'a » recueillie et promet de nous servir. Si demain, au point » du jour, vous ne m'êtes pas rendu, en dépit des soldats, » malgré tous les verroux, je parviendrai jusqu'à mon père, » je l'arracherai de l'affreux séjour qu'il habite, ou je mour- » rai dans ses bras en le défendant. »

Quelle âme brûlante !... fille courageuse et sensible ! va, tous tes efforts seront vains..... je ne te presserai plus sur mon cœur... et, je l'avoue, ce sera la plus cruelle de mes souffrances.

ALIX.

Vous ne la verrez plus, dites-vous ? Oh ! vous la reverrez, dût-il m'en coûter la vie. Vos pressants dangers nous font une loi de tout entreprendre. Le courage de cette bonne Célestine a doublé le mien ; oui, mon cher maître, nous vous sauverons, si j'en crois mes pressentiments qui ne m'ont jamais trompée.

EVRARD.

Combien tu t'abuses, Alix ! En supposant qu'un ange protecteur voulût éblouir les soldats qui m'entourent, et les bercer d'un sommeil de mort, ce corps affaibli par tant de chagrins et de souffrances, est-il donc capable d'une action hardie qui demande de la force et du courage ? et quand je le pourrais, dois-je le vouloir ? le chevalier Evrard, l'ami de son pays, le plus fidèle sujet de l'Empereur, doit-il fuir comme un vil malfaiteur et charger sa tête de soupçons ? Doit-il déshonorer sa fille ? Non, s'il faut que ma Célestine soit privée d'un père, je veux du moins qu'elle puisse s'honorer de la mémoire et du nom qu'il lui aura transmis.

ALIX.

A Dieu ne plaise que je vous propose une fuite honteuse

et déshonorante ! En sortant de cette forteresse où vous retiennent depuis si longtemps l'intrigue et la jalousie, c'est à Vienne que vous vous rendrez, c'est aux pieds du Monarque que vous traînerez vos accusateurs pour les confondre, les anéantir, ou subir, en héros, l'arrêt qui vous condamne, si l'Empereur croit devoir le maintenir après vous avoir entendu.

EVRARD, *qui a paru frappé de cette réflexion.*

En effet, si je meurs ici, que devient ma fille ? qui prendra soin de réhabiliter ma mémoire flétrie par un jugement ? qui prouvera que cette condamnation injuste a été le résultat de la plus infâme calomnie ? oui, bonne Alix, tu m'éclaires ; l'intérêt de Célestine et mon honneur exigent que je fuie de ces lieux, que je fasse briller mon innocence à tous les yeux et dans tout son jour, dussé-je mourir après, s'il le faut. Mais comment fuir ? qui m'ouvrira les portes ?

ALIX.

La reconnaissance.

EVRARD.

Je conçois ton espoir, tu comptes sur le lieutenant Olivier, mon fils adoptif ; mais loin de moi la pensée de l'entraîner dans le torrent de mes malheurs.

ALIX.

Ne se doit-il pas tout entier à celui qui lui a servi de père ? n'est-ce pas à vous qu'il doit son état, son existence ; n'est-ce pas vous qui lui avez ouvert le chemin de l'honneur ?

EVRARD.

Pour ne s'en écarter jamais, et non pour y marcher en traître.

ALIX.

Est-ce donc trahir l'honneur que de sauver son père ?

EVRARD.

Oui, quand on ne le peut sans manquer à son devoir.

ALIX.

La reconnaissance est le premier de tous, et ce qu'Olivier a déjà fait, prouve bien qu'il partage mon opinion. Il fera plus encore ; il sera votre libérateur.... Mais j'entends

du bruit. Hélas! voici l'heure à laquelle on a coutume de fermer votre prison..... C'est le sergent Philippe qui vient s'acquitter de son emploi... Olivier l'accompagne !... Il vient aussi vous faire sa visite du soir. (*Le jour baisse.*) Parlez-lui, Monsieur.

EVRARD.

Je te le répète ; je ne lui demanderai jamais une action contraire à son devoir.

ALIX, *à part.*

En ce cas, je m'en charge.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER, PHILIPPE, SOLDATS.

(Pendant que Philippe referme la porte de la grille, Olivier s'approche d'Évrard et lui prend furtivement la main.)

OLIVIER.

Bonsoir, mon pére.

EVRARD.

Bonsoir, Olivier.

PHILIPPE, *durement.*

Allons, il est l'heure de rentrer.

OLIVIER, *à Philippe.*

De la douceur, Philippe.

PHILIPPE.

Cela ne dépend pas de moi, mon lieutenant.

(Il ouvre la porte du donjon, y fait entrer ses soldats, et attend sur le seuil de la porte qu'Évrard rentre.)

OLIVIER, *à Evrard à demi-voix.*

Qu'avez-vous, mon père ? vous paraissez ce soir plus triste que de coutume.

ALIX, *bas à Olivier.*

Vous le saurez.

PHILIPPE, *à Evrard.*

Allons...

EVRARD.

Je vous suis.

(Philippe entre dans la tour. Évrard se retourne, se jette dans les bras d'Olivier, et l'embrasse à plusieurs reprises.)

Adieu, mon fils, adieu mon cher Olivier.

(Il se détache d'Olivier et rentre dans la tour.)

OLIVIER, *avec surprise.*

Que signifient ces adieux, mon père?... (*Il veut suivre Evrard, Alix le retient.*)

ALIX.

Demeurez; il faut que je vous parle.

OLIVIER, *très-haut.*

Philippe!

PHILIPPE, *reparaît.*

Mon lieutenant?

OLIVIER.

Vous ferez sans moi la visite du donjon; je vous attends ici.

PHILIPPE.

Il suffit, mon lieutenant. (*Il rentre.*)

SCÈNE XIII.

OLIVIER, ALIX.

(Alix, bien assurée que Philippe s'est éloigné, tire de son sein la dernière lettre de Célestine et la remet à Olivier, qui la lit avec tout l'intérêt que lui inspire son attachement pour Évrard. Il manifeste tour à tour sa vive sollicitude, son effroi, son indignation. Alix suit ses mouvements, et exprime qu'elle fonde tout son espoir sur lui.)

ALIX, *à part.*

Quel parti va-t-il prendre?

OLIVIER.

(*A part.*) Il n'y a point à balancer. (*Haut.*) Alix, vous m'avez souvent pressé de favoriser l'évasion du chevalier Evrard; tant que j'ai pu croire qu'il parviendrait à faire éclater son innocence, j'ai dû, malgré ma tendresse, re-

pousser des propositions que je regardais comme incompatibles avec la discipline. Mais aujourd'hui, ses jours sont menacés; ses ennemis l'emportent; j'oublie tout, pour ne plus me souvenir que de mon bienfaiteur et de ma reconnaissance; je manque à mon devoir pour obéir à l'irrésistible élan de la nature. Si l'un de nous doit périr, c'est celui qui tient tout de l'autre, et je dois tout à Evrard. Il m'a recueilli, il a dirigé mes premiers pas, élevé mon enfance, ma vie n'est donc point à moi; il en peut disposer; en la lui sacrifiant, je ne serai pas encore quitte envers lui, je lui devrai vingt-cinq ans de bonheur que je n'aurais jamais connu s'il ne m'avait constamment dirigé vers le chemin de l'honneur et de la vertu.

ALIX.

Mais c'est à l'instant même qu'il faut agir. Demain, dans deux heures peut-être, il sera trop tard.

OLIVIER.

Nous n'avons pas le choix des moyens, c'est le premier qui se présente que nous devons saisir. Ecoutez-moi. L'escalier qui mène à la chambre d'Evrard conduit également au bas de la tour. Quand la nuit sera venue, vous descendrez sans bruit; à soixante marches au-dessous du niveau de cette salle, vous trouverez une porte, c'est celle d'une petite chapelle ruinée qui servait jadis aux prisonniers. J'en ai la clef, la voilà; au fond de cette chapelle est une fenêtre assez élevée qui donne sur le rempart; à l'aide de quelques décombres, il sera facile à Evrard d'y atteindre et de la franchir. Cette partie du rempart est défendue par le Danube, qui en baigne le pied, et l'on n'y place presque jamais de sentinelle. Evrard s'élance dans le fleuve, le traverse à la nage, et gagne sans peine les états de Venise, d'où il peut aisément faire parvenir à l'Empereur ses moyens de défense et confondre ses accusateurs.

ALIX, *se jetant à genoux.*

Je te rends grâces, ô ciel! mon maître est sauvé. Mais vous, généreux Olivier.

OLIVIER.

Moi ! sauvons d'abord Evrard.

ALIX.

Mais.....

PHILIPPE, *en dehors.*

Et bien, Mademoiselle Alix, rentrez-vous ce soir ? vous vous faites bien attendre.

ALIX.

Me voilà, M. Philippe.

OLIVIER.

Allez, Alix : nous nous verrons demain.

ALIX.

Tout ce que vous m'avez dit est gravé là..... au revoir, bon jeune homme.....

(Elle lui baise les mains en s'en allant.)

PHILIPPE, *paraissant.*

Eh bien, Mademoiselle Alix, vous n'arrivez pas ?

ALIX, *quittant Olivier et se contraignant.*

Je vous demande pardon.

PHILIPPE.

Ah ! bon ! je ne m'étonne pas.... vous causiez avec mon lieutenant.... c'est qu'il est aimable au moins le lieutenant Olivier ; vrai, tout le monde l'aime ici.

ALIX, *avec intention.*

Je le crois. Bonsoir, M. Olivier. (*Elle rentre.*)

OLIVIER.

Bonsoir, Alix.

(Les soldats sortent de la tour, et Philippe en ferme la porte. Olivier va passer, lorsque le major paraît : les soldats portent les armes.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, VALBROWN.

VALBROWN.

Je te cherchais, Olivier ; j'ai à te parler.

OLIVIER.

A moi, M. le Major? (*A part.*) Qu'a-t-il à me dire? (*A Philippe.*) Laisse-nous, Philippe.

PHILIPPE.

Oui, mon lieutenant. (*Fausse sortie. Il revient sur ses pas.*) Vous n'oublierez pas de fermer la grille?

OLIVIER.

Je m'en charge. (*Philippe s'éloigne avec ses soldats.*)

SCÈNE XV.

OLIVIER, VALBROWN.

VALBROWN.

Je viens de recevoir du comte Adolphe l'ordre exprès de me rendre sur-le-champ à Ulm, pour une affaire de la plus haute importance, qui, je crois, concerne le chevalier Evrard. Je serai de retour demain soir ou après demain matin au plus tard; mais pendant mon absence, je dois laisser, par intérim, le commandement de la forteresse à un officier dont la droiture et l'honneur me soient bien connus, et c'est à toi que je le remets.

OLIVIER.

(*A part.*) O ciel! (*Haut.*) A moi, M. le Major!

VALBROWN.

Oui, mon ami; cela t'étonne?

OLIVIER.

Je suis jeune, sans expérience.....

VALBROWN.

Je connais ta vigilance et ton activité, cela suffit pour décider mon choix.

OLIVIER.

Songez donc, je vous prie, qu'il se trouve dans la garnison des officiers plus anciens, plus expérimentés que moi, et qu'ils s'offenseront de cette préférence.

VALBROWN.

Chacun d'eux estime tes talents, ta bravoure, et connaît

mon affection pour toi. J'ai besoin dans cette circonstance d'un ami sûr, éprouvé, et personne ne sera surpris que je t'aie choisi pour me remplacer, lorsqu'il y va de ma tête, et que la moindre négligence peut être regardée et punie comme un crime capital.

OLIVIER.

(*A part.*) O Dieu! (*Haut.*) C'est me faire beaucoup d'honneur.

VALBROWN.

Non, mon ami, c'est te rendre justice. Il circule depuis quelques jours des bruits qui sont peu faits pour m'inquiéter, mais d'après lesquels cependant nous devons redoubler de surveillance; on dit qu'il existe un projet de faire évader notre prisonnier.

OLIVIER.

Et sur qui tombent les soupçons?

VALBROWN.

Je l'ignore, et veux l'ignorer toujours: il est trop pénible d'avoir à démasquer de faux camarades, des traîtres; car quel que soit le motif qui les dirige, tout ce qui fait oublier au soldat son devoir est une trahison. Tout ce que je sais, c'est que mon Olivier que j'aime, dont la bravoure et la probité ne se sont pas un instant démenties depuis neuf ans que je le connais, est incapable de trahir ma confiance et de me traîner à l'échafaud; car, je te le répète, je réponds du chevalier Evrard sur ma tête, et ce n'est qu'à toi seul que je puis, que je veux le confier. Tu acceptes, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Puisque vous l'exigez.

VALBROWN.

Je suis tranquille, et vais où le devoir m'appelle. La garnison est prévenue que c'est à toi seul qu'elle doit obéir jusqu'à mon retour. Adieu, Olivier. La voiture m'attend et je pars. (*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE XVI.

OLIVIER, *seul.*

(Il reste un instant immobile et accablé sous le poids des sentiments divers qui s'emparent de son âme, et se succèdent rapidement.)

« Je réponds du chevalier Evrard sur ma tête, et c'est à toi seul que je puis, que je veux le confier. » Ces paroles terribles sont gravées en lettres de feu dans mon cœur. Sans son aveugle confiance, je pouvais faire tomber sur moi seul la vengeance de l'état, et mourir regretté; maintenant ce n'est pas seulement l'Empereur que je trahirais, c'est un ami qui m'a confié son poste, et qui remet sa tête entre mes mains; ce n'est plus le devoir, c'est le sentiment le plus noble de l'humanité qui est dans la balance; en trahissant cet homme respectable, je le traîne au supplice, je deviens le plus vil des mortels; je couvre ma mémoire et mon nom d'un opprobre éternel!..... Ah! loin de moi cette horrible pensée!.. mais Evrard! mon bienfaiteur!... mon père! demain, cette nuit, peut-être, recevrai-je l'ordre affreux!... et si le Major lui-même n'était mandé à Ulm que pour recevoir des instructions relatives à ce fatal jugement... O mon cœur se déchire! fût-il jamais situation plus cruelle? Mais dans ce moment l'honneur parle..... il parle en maître et je dois obéir. Il vaut mieux mourir accablé de la haine d'Evrard, que de vivre chargé de la honte de soi-même et du mépris universel..... S'il en est temps encore, hâtons-nous de le prévenir, afin qu'il ne pense pas que je lui ai tendu un piége... (*Il va près de la porte et cherche les clefs.*) Philippe a les clefs... comment faire pour l'instruire?..... (*Il appelle à voix basse.*) Chevalier Evrard!..... (*Il frappe.*) Chevalier Evrard!..... Alix! ... on ne répond pas.... (*Il prête l'oreille....*) J'entends du bruit... on ouvre une porte... c'est celle de la chapelle..... Grand Dieu!.... encore quelques minutes, il sera

trop tard et le major est perdu !... (*Il appelle plus fort.*) Evrard !..... Evrard !.... où vas-tu ?... tu cours à ta perte.. reviens, c'est Olivier qui t'appelle... Il ne m'entend pas.... Fatale extrémité !.... il le faut.... (*Éperdu, hors de lui, il va près de la grille et appelle...*) Hola !..... soldats !..... Philippe !..... aux armes !..... (*Il revient.*) O mon Dieu ! tu sais tout ce que je souffre, prends pitié de moi.

SCÈNE XVII.

OLIVIER, PHILIPPE, SOLDATS, AVEC DES FLAMBEAUX.

PHILIPPE, *accourant.*

Qu'est-il arrivé, mon lieutenant ?

OLIVIER, *extrêmement ému.*

Je ne sais.... j'ai cru entendre du bruit dans la tour.... il m'a semblé qu'on ouvrait la porte de la chapelle.

PHILIPPE.

Comment, mille bombes, la porte de la chapelle !..... (*A ses soldats*) vite..... vite....., vous autres, au rempart de l'Ouest. (*Plusieurs soldats sortent rapidement.*) Vous, suivez-moi.....

(Il ouvre la porte de la tour, et entre suivi de quelques soldats, après en avoir placé deux à la grille.)

OLIVIER.

Suis-je assez malheureux !.....

(Silence pendant lequel l'orchestre exprime sourdement ce qui se passe en dehors. Olivier prête l'oreille.)

PHILIPPE, *en dehors.*

Arrêtez.....

ALIX, *de même.*

O Ciel !.....

PHILIPPE, *de même.*

Je le tiens, mon lieutenant, il est pris.

OLIVIER.

Que va penser Evrard ? il devra me maudire, me regarder comme un traître.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, EVRARD, ALIX, SOLDATS.

PHILIPPE.

Ma foi, mon lieutenant, il était temps, je l'ai saisi comme il allait franchir la fenêtre de la chapelle. Si vous m'en croyez, on pourrait l'enfermer dans ce petit pavillon grillé qui donne sur la cour, vis-à-vis le corps-de garde.

OLIVIER, *timidement et sans oser lever les yeux sur Evrard, dont la contenance est noble; fière et calme.*

Conduisez-le où vous croyez qu'il sera plus en sûreté.... (*A part.*) Je n'ose le regarder.

PHILIPPE.

Et bien, je ne vois rien de mieux que cela.

OLIVIER, *à part.*

Il ne daigne pas même m'adresser la parole!

PHILIPPE.

Allons, marche.

(On emmène Évrard. En passant près d'Olivier, Évrard lui jette un regard qui peint tout le mépris qu'il lui inspire.)

SCÈNE XIX.

OLIVIER, ALIX.

OLIVIER, *arrêtant Alix qui suit tristement son maître et qui regarde dédaigneusement Olivier.*

Bonne Alix, Evrard me croit un traître; en effet, les apparences sont contre moi, mais je ne suis point coupable et je n'ai fait dans cette fatale circonstance qu'obéir aux lois sacrées de l'honneur.

ALIX, *avec force.*

Vous invoquez l'honneur, quand, par une noirceur infâme, par la plus horrible perfidie, vous trahissez votre bienfaiteur! Je croyais en implorant votre secours, m'a-

dresser à un fils tendre et reconnaissant ; mais, ô funeste erreur, je parlais à un ingrat, à un traître, et n'ai trouvé dans le fils d'Evrard, que le plus lâche et le plus vil de tous les hommes. (*Elle sort.*)

OLIVIER, *atterré par les derniers mots d'Alix, la regarde sortir, lève les yeux au ciel, témoin de son innocence, se cache la figure dans les mains, puis sortant tout-à-coup de son accablement, il dit avec énergie et en sortant :*

Je saurai les forcer à me rendre justice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la cour d'entrée de la forteresse, fermée par un mur très-élevé ; en face, une grande porte gothique à deux battants avec un guichet. A droite, le logement du concierge. Tout près de l'avant-scène, du même côté, le corps-de-garde. Vis-à-vis, au second plan, un pavillon en saillie, dont la fenêtre grillée est en face du public, et la porte oblique. Il y a un banc de pierre au-dessous de la fenêtre du pavillon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, QUATRE SOLDATS.

(Au lever du rideau huit heures sonnent. On entend trois coups de tambour.)

PHILIPPE, *sortant du corps-de-garde.*

Aux armes !

(Quatre soldats sortent du corps-de-garde et séloignent, conduits par Philippe.)

SCÈNE II.

VINCENT, *seul, sortant de sa loge. Il regarde les soldats.*

Où vont-ils donc ?... Ah ! ils vont relever les sentinelles ; c'est juste ! il est huit heures sonnées. J'espère que nos jeunes gens ne tarderont pas à venir, et je n'en serai pas fâché ; car je me sens bon appétit ce matin. Ma foi, cela ne se trouve pas mal du tout que M. le Major soit absent aujourd'hui, nous serons plus libres de nous réjouir. En déjeûnant avec ses amis, on s'excite, on s'échauffe, on boit

à la santé de l'un, à la fortune de l'autre; et pour peu que l'on aime son prochain, je l'avoue, c'est mon faible; oh mon dieu! j'ai le cœur si tendre, que je boirais volontiers toute la journée, à la santé de mes parents, de mes amis, et même des gens que je ne connais pas.... pourvu que le vin fût bon, cependant; alors cela vous mène plus loin que l'on ne pense; et puis je rencontre M. Valbrown, j'ai beau faire, dès que j'ai une petite pointe de vin de plus qu'à l'ordinaire, il s'en aperçoit tout de suite, alors ce sont des sermons, des remontrances, des reproches à n'en plus finir; aussi je suis grondé tous les jours. Oh! mon Dieu, je compte là-dessus comme sur les appointements que l'Empereur me donne.

SCÈNE III.

VINCENT, ALIX.

ALIX, *à la fenêtre du pavillon.*

M. Vincent, ouvrez-moi la porte, je vous prie.

VINCENT.

Très-volontiers, Mamselle Alix. (*Il ouvre.*) Comment va le prisonnier aujourd'hui?

ALIX.

Mal.

VINCENT.

Je le crois. La scène d'hier au soir n'a pas dû lui faire grand plaisir; mais aussi pourquoi diable veut-il fuir et nous mettre dans l'embarras? c'est qu'on n'attrape pas facilement le lieutenant Olivier; c'est un brave militaire, et surtout très-vigilant. Le Major savait bien ce qu'il faisait en lui confiant le commandement de la forteresse; il se connaît en homme, M. le Major! c'est pour cela qu'il me garde malgré mes petits défauts; il sait que de père en fils, la famille des Vincent est d'une probité intacte, d'une fidélité à toute épreuve, et surtout incorruptible, oui, Mamselle Alix, incorruptible. Je verrais là cent bouteilles de

vin du Rhin, que cela ne me ferait pas manquer à mon devoir. (*A part.*) Il est vrai que je ne l'aime pas, le vin du Rhin. (*Haut.*) Et voilà comme on se fait une réputation dans le monde.

ALIX.

M. Evrard m'envoie vous demander s'il lui sera permis de se promener ce matin.

VINCENT.

Je ne peux pas prendre cela sur moi, Mamselle Alix, il faut un ordre du lieutenant Olivier; mais je suis bien sûr qu'il ne vous refusera pas; voilà Philippe qui revient, il se chargera volontiers de cette commission.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE, *revenant avec quatre autres soldats.*

PHILIPPE, *à ses soldats.*

Haut les armes!.... en place!.... (*Les soldats rentrent dans le corps-de-garde.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ LES SOLDATS.

VINCENT, *à Alix.*

Allons, demandez-lui.

ALIX.

Obligez-moi de lui demander vous-même; il a l'air encore plus brusque qu'à l'ordinaire.

VINCENT.

Soit. (*A Philippe qui rentre au corps-de-garde sans faire attention à Vincent ni à Alix.*) Philippe.

PHILIPPE, *se retournant.*

Eh bien?

VINCENT.

Tu es bien fier ce matin.

PHILIPPE.

J'ai de l'humeur.

VINCENT.

Ah ! cela ne doit pas t'empêcher d'être honnête.

PHILIPPE.

Comment ?

VINCENT.

Tu n'as pas seulement daigné me faire ton compliment.

PHILIPPE.

A quel propos ?

VINCENT.

N'est-ce pas aujourd'hui Saint Hilarion, ma fête ?

PHILIPPE.

Je te la souhaite bonne. (*Il va pour rentrer.*)

VINCENT.

Un moment donc, que je sache au moins la cause de ta mauvaise humeur.

PHILIPPE.

Le lieutenant veut qu'on double tous les postes, jusqu'au retour du Major, comme si le service n'était pas assez dur. C'est l'escapade d'hier qui en est cause.

ALIX, *à part.*

Le moment n'est pas favorable !

VINCENT.

Il n'y a pas là de quoi se désespérer. C'est l'affaire d'un jour ou deux, ainsi vous n'en mourrez pas.

PHILIPPE.

Cela t'est facile à dire, à toi, qui passes la nuit dans ton lit !

VINCENT.

Bah ! un bon repas fait oublier tout cela. J'attends à déjeûner mon filleul Thomas et sa petite femme, tâche de te dérider un peu, tu nous tiendras compagnie.

PHILIPPE, *prenant un air plus riant.*

Ah ! ton filleul Thomas et sa femme viendront ?

VINCENT.

Oui. Tu sais bien qu'ils ont toujours du plaisir à t'entendre raconter tes campagnes ; et toi, tu n'es pas fâché de te rappeler tes exploits... pas vrai ?

PHILIPPE.

Oui, cela fait plaisir. Eh bien, j'accepte, je serai des vôtres ; tu m'avertiras quand ils seront arrivés.

VINCENT.

Ils ne doivent pas tarder à présent.

(*Philippe va pour rentrer.*)

ALIX, *poussant Vincent.*

Allons, Vincent.

VINCENT, *bas à Alix.*

C'est qu'il n'a pas l'air trop bien disposé. (*Haut.*) Dis donc, Philippe. (*Il va le rejoindre et le mène à l'écart.*) Mamselle Alix, que voilà, me demandait tout à l'heure s'il serait permis au chevalier Evrard de se promener aujourd'hui.

PHILIPPE.

Qu'est-ce que tu as répondu ?

VINCENT.

Que je n'en savais rien.

PHILIPPE.

Tu as bien fait.

VINCENT.

Mais j'ai ajouté que cela dépendait du lieutenant Olivier, et que tu.....

PHILIPPE.

Je te vois venir, tu veux que j'aille lui demander la permission ?

VINCENT.

Juste.

PHILIPPE.

Je n'irai pas.

VINCENT.

Bah !

PHILIPPE.

Non. Je lui en veux à ce maudit prisonnier. C'est lui qui est cause qu'on double notre service.

VINCENT.

Ne voudrais-tu pas me persuader à présent que tu as de la rancune, que tu es capable, pour une bagatelle, de refuser un petit service à un homme qui, dans le fond, ne fait que ce que nous ferions à sa place? Ecoute donc, Philippe, il a raison de chercher à se sauver, c'est à nous à prendre toutes nos précautions pour qu'il ne réussisse pas. Est-il vrai?

PHILIPPE, *souriant.*

Au fait, je ne peux pas dire le contraire.

VINCENT.

Eh bien, ne pense plus à ce qui s'est passé, et va demander au lieutenant la permission que ce pauvre diable sollicite. Ecoute, Philippe, tu ne m'as pas donné de bouquet; je ne t'en demande pas d'autre que ce petit acte de complaisance. Ah! tu ne peux pas me refuser.

PHILIPPE.

Allons donc, tu sais toujours me prendre par mon endroit sensible.

VINCENT.

Eh! mon ami, il y a tant de gens qui n'en ont pas!

ALIX.

Je vous remercie, M. Philippe.

PHILIPPE, *portant la main à sa casquette.*

Servir fidèlement l'Empereur et le beau sexe, Mademoiselle, est le devoir d'un soldat. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VINCENT, ALIX.

VINCENT.

J'étais certain d'en venir à bout. Au fond, c'est un bon

diable, il n'y a que manière de s'y prendre pour lui faire faire tout ce qu'on veut. (*On frappe à la porte du fond.*)

ALIX.

On frappe !

VINCENT.

C'est sûrement notre jeunesse !..... (*Il regarde par le guichet avant d'ouvrir.*) C'est cela même. (*Il ouvre la porte.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, **CÉLESTINE**, *en savoyard, ayant sur le dos une caisse en forme de lanterne magique, et en avant une boîte où est sa marmotte,* **THOMAS**, **PAULINE**.

THOMAS.

Bonjour, mon parrain.

PAULINE.

Bonjour, cousin.

ensemble.

VINCENT.

Bonjour, mes enfants, bonjour. Soyez les bien venus. (Il ferme la porte. Célestine s'approche doucement d'Alix et la tire par sa robe.)

ALIX, *à part, après avoir reconnu Célestine.*

Célestine !....

PAULINE, *bas et vivement.*

De la prudence !

ALIX, *à part.*

O mon Dieu ! veille sur elle et sur nous !

VINCENT, *revenant au-devant de la scène.*

Je commençais à m'impatienter de ce que vous n'arriviez pas. (*Apercevant Célestine.*) Qu'est-ce que c'est que ce petit drôle là ?

PAULINE.

Cousin, c'est un savoyard qu'est venu hier au soir nous demander à coucher; j'étais seule cheux nous, il m'a conté ses malheurs d'si bonne façon, qu'ça m'a fait pleurer, moi.

THOMAS, *avec humeur et à part.*

Oui, c'est bien intéressant l'histoire d'un savoyard!

PAULINE.

Et puis il m'a fait voir sa marmotte, sa lanterne magique, il m'a chanté trois ou quatre chansons ben jolies, et j'ly ai donné un p'tit coin dans not' grange, où ce qu'il a dormi tout d'un somme. Quand il a su c'matin qu'nous venions au château, il a demandé la permission d'nous suivre, dans l'espérance qu'en montrant aux soldats son savoir faire, ça pourrait l'y valoir quelqu'p'tit profit.

VINCENT.

Vous avez bien fait de l'amener, mes enfants.

PAULINE.

Pas vrai cousin, qu'il est gentil?

VINCENT.

Oui, vraiment.

THOMAS, *contrefaisant sa femme.*

Pas vrai qu'il est gentil?.... Je vous ai déjà dit, Madame Thomas, que j'n'aimais pas qu'vous le regardissiez comme ça, ça m'déplaît, et il m'semble qu'vous ne devriez pas vous faire dire ces choses là deux fois.

PAULINE, *à Vincent.*

C'est qu'il danse joliment, allez!

VINCENT.

Tant mieux; tu nous feras voir cela, mon garçon?

CÉLESTINE.

Avec plaisir, mon bon monsieur.

THOMAS, *piqué, et effeuillant le bouquet qu'il tient à la main.*

Il semble que c'soit un'merveille que ç'savoyard là! comm'si on n'avait pas des yeux, un nez, une bouche et une figure pus propre qu'la sienne, j'men vante. Comm'si on n'était pas la coqueluche du pays! Comme si on n'savait pas remuer les jambes aussi ben qu'un savoyard!

PAULINE.

Allons, Monsieur le raisonneur, au lieu d'faire vot' éloge,

vous feriez ben mieux d'faire vot' compliment à vot' parrain et d'ly donner vot'bouquet.

THOMAS.

Ah ! c'est juste. (*Il le regarde et parait surpris de l'avoir déchiré.*)

PAULINE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! voyez donc, cousin, l'beau bouquet qu'il vous apporte !

THOMAS.

Et bien, oui, j'ai d'l'humeur, beaucoup d'humeur.

(Il déchire entièrement son bouquet et le jette à terre.)

Au reste, mon parrain, vous n'y perdrez rien ; j'n'ai pas d'bouquet à vous offrir, mais j'vous répèterai mon compliment deux fois, ça reviendra au même.

VINCENT.

Je te dispense même de la première.

THOMAS.

Parrain, ça n'est pas honnête c'que vous dites là !

PAULINE.

D'autant plus qu'il est joli, son compliment. Attendez, j'vas vous dire l'commencement, car il m'l'a répété au moins vingt fois en venant... « Depuis plus de cinq cents ans que c'te forteresse existe, et que j'viens tous les ans... »

(Vincent, Alix et Célestine se mettent à rire.)

THOMAS.

Ah ! depuis cinq cents ans, j'viens tous les ans !..... J'n'ai pas dit ça.... c'est une bêtise, ma femme.

PAULINE.

Une d'plus, ça n'te fera pas grand tort.

THOMAS.

Vous l'entendez, parrain, et vous n'l'y dites rien ! Si ma femme ne m'respecte pas, qui est-ce qui m'respectera ?

VINCENT, *à Pauline.*

Pauline ! c'est toi qui le provoques, tu te fais un malin plaisir de le tourmenter.

PAULINE.

C'est pour rire, cousin ; il sait ben que j'l'aime d'tout

mon cœur ; pas vrai, mon ami, qu'tu l'sais ben ? tiens, embrasse ta femme et qu'la paix soit faite. (*Elle le caresse.*)

THOMAS.

Et ben, oui ; voilà c'que c'est. V'là comm'sont les femmes, elles vous tourmentent, elles vous font enrager, et puis par après, il leur prend fantaisie d'venir vous caresser, vous passer la main sous l'menton.... Mon bon ami par-ci, mon petit cœur par-là.... embrassons-nous, faisons la paix... et nous donnons là dedans, nous autres benêts, et nous sommes assez sots pour leur pardonner.

PAULINE.

Tu sais ben qu'M. l'curé nous prêche toujours l'pardon des injures.

THOMAS.

Il a ben raison M. le curé. C'est la vertu la plus nécessaire aux hommes qui s'marient.

(Pendant ce dialogue, Célestine et Alix, placées l'une à droite, l'autre à gauche, se sont fait des signes d'intelligence. Alix a montré à Célestine le pavillon où est renfermé son père ; celle-ci a tiré de son sein une lettre qu'elle voudrait lui remettre ; mais Vincent qui tourne la tête de temps en temps, dérange ce jeu de théâtre, et les force à prendre part à ce qui se passe en avant.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

ALIX, *allant au devant de Philippe.*

Et bien, M. Philippe, que vous a répondu le lieutenant Olivier ?

PHILIPPE.

Il permet que le chevalier Evrard prenne l'air pendant une heure, à condition qu'il ne sortira pas de cette cour et que je ne le perdrai pas de vue. Mais qu'à cela ne tienne, j'ai bon pied, bon œil.

THOMAS, *à part, regardant Philippe.*

C'est juste ; il n'en a plus qu'un.

VINCENT.

Je vais lui ouvrir la porte?

PHILIPPE.

Oui. Cela ne dérangera-t-il pas nos projets?

VINCENT.

Pourquoi donc? Seulement nous mettrons la table ici, au lieu de déjeûner chez nous.

PHILIPPE.

Qu'importe, nous n'en boirons pas moins.

CÉLESTINE, *bas à Pauline.*

Que d'obligations je vous ai, ma bonne Pauline! je vais le voir.

PAULINE.

Il en arrivera ce qu'il pourra, mais il m'a été impossible de résister à vos prières et à vos larmes.

CÉLESTINE.

Comptez sur une reconnaissance éternelle.

THOMAS, *venant à pas de loup entre elles deux.*

Ah! j'vous y attrape... qu'est-ce qu'vous avez tant à dire à c'p'tit vaurien-là?

PAULINE.

Ça n'te regarde pas. Vas-tu recommencer?

(Pendant tout ceci, Vincent est allé ouvrir la porte du pavillon, y entre et en sort un moment après avec Evrard.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, EVRARD.

EVRARD.

Ah! c'est aujourd'hui la fête de Vincent et vous êtes venus la célébrer?... C'est bien.

ALIX, *bas à Evrard qui s'avance vers le banc qui est au-dessous de la fenêtre.*

Ne vous troublez pas... contenez votre joie... Célestine est ici.

EVRARD, *bas.*

Célestine !

ALIX.

Près de vous... à gauche... en savoyard.

(Évrard s'assied, et, caché par Alix, il jette les yeux du côté où est Célestine, qui, de son côté, cherche à le voir. Au moment où leurs regards se rencontrent, ils paraissent au comble de la joie.

PHILIPPE, *montrant Célestine.*

Qu'est-ce que c'est que ce petit gaillard-là ?

(Célestine change d'intention sans changer d'attitude ; elle entend Philippe, elle sait qu'on a les yeux sur elle, et dès-lors sa figure n'exprime plus qu'une curiosité niaise et naturelle à un savoyard.)

ALIX, *qui a vu le mouvement de Philippe.*

(*Bas à Evrard.*) On vous observe. (*Evrard cesse de regarder Célestine.*)

(Philippe regarde alternativement Célestine et Évrard pour savoir s'il y a de l'intelligence entre eux.)

PHILIPPE, *d'une voix forte à Célestine.*

Qui es-tu ?

PAULINE, *qui craint que Célestine ne se trahisse, s'avance vers Philippe et s'empresse de répondre.*

C'est un.....

PHILIPPE.

Laissez-le répondre. Qui es-tu ?

CÉLESTINE, *sans se déconcerter et affectant même de la gaîté.*

Savoyard.

PHILIPPE.

Tu t'appelles ?

CÉLESTINE.

Célestin.

PHILIPPE.

D'où viens-tu ?

CÉLESTINE.

De bien loin.

THOMAS, *grommelant entre ses dents.*

Tu aurais ben fait d'y rester.

PHILIPPE.

Qui t'a conduit ici ?

CÉLESTINE.

M. Thomas et sa femme.

THOMAS, *à part.*

C'est ben malgré moi, va !

PHILIPPE.

Qu'y viens-tu faire ?

CÉLESTINE, *avec intention.*

Vous distraire un moment.

PHILIPPE.

A la bonne heure. Combien te faut-il pour cela ?

CÉLESTINE, *avec âme et finesse.*

Je suis déjà payée.

PHILIPPE.

Pas mal. (*A Vincent.*) Il est gentil ce petit bonhomme.

THOMAS.

J'voudrais ben savoir c'qu'il a d'extraordinaire.

PAULINE.

Justement, c'est c'que tu n'sauras pas.

PHILIPPE.

Qu'est-ce que tu portes-là ?

CÉLESTINE.

Ça, c'est une marmotte, et ceci (*Montrant la caisse qui est à terre à côté d'elle*), c'est une curiosité. (*Bas à Alix qui est auprès d'elle.*) Il y a là dedans un habit pour mon père.

THOMAS.

Une curiosité ! ah ! j'aime ça, moi. Voyons..... (*Il va pour ouvrir la caisse.*)

CÉLESTINE, *laisse tomber son bâton sur le pied de Thomas.*

Doucement !

THOMAS.

Et jarni ! doucement vous-même.

PAULINE.

C'est ben fait ; ça t'apprendra à être si curieux.

VINCENT.

Allons, mon petit homme, en attendant le déjeûner, chante-nous quelque chose.

PHILIPPE.

Danse-nous la savoyarde.

CÉLESTINE.

Comme il vous plaira, mes bons Messieurs.

(Elle se place au milieu du théâtre et fait danser sa marmotte. Thomas s'accroupit pour la voir de plus près.)

THOMAS.

Oh ! la vilaine bête !

(Célestine en faisant sauter sa marmotte la jette au nez de Thomas.)

THOMAS, *se relevant en colère.*

Parrain ! faites donc finir c'p'tit insolent-là !

PAULINE.

De quoi t'plains-tu ? c'est une caresse qu'elle a voulu t'faire.

THOMAS.

Elles sont jolies ses caresses !.... il devrait du moins lui couper les ongles.

CÉLESTINE.

Voilà, Messieurs, Mesdames, ce que j'ai d'abord l'honneur de vous faire voir, après ça vient la petite chansonnette.

(Elle remet sa marmotte et distribue des cahiers de chansons à tout le monde, en commençant par la droite.)

THOMAS.

Qu'est-ce que tu veux que j'fasse d'ça ? je n'sais pas lire.

CÉLESTINE, *avec intention.*

D'autres liront pour vous.

(Elle arrive à son père, et au lieu de lui donner le petit cahier, elle tire furtivement de son sein un papier qu'elle lui présente. Philippe la voyant près d'Évrard, quitte sa place, et vient brusquement entre les deux. Célestine qui s'est aperçue à temps de ce mouvement, remet adroitement la lettre dans sa ceinture, reprend de la main droite le cahier qu'elle destinait à son père, et le lui présente au moment où Philippe arrive.)

PHILIPPE, *prenant vivement le cahier, et regardant fixément Célestine et Evrard.*

Qu'est-ce que cela!

CÉLESTINE, *sans se déconcerter.*

Ça? c'est un cahier comme les autres.

PHILIPPE, *parcourt le cahier, l'examine et le rend à Evrard.*

C'est bon. (*A Célestine.*) Allons, mon garçon, chante.

CÉLESTINE, *prend son cahier.*

Le berger du Danube, histoire véritable..... C'est la première du cahier. Attention tout le monde (1)!

(Évrard et Alix prêtent une oreille attentive.)

PREMIER COUPLET.

A l'ombre d'un vieux chêne,
Un jeune pastoureau
Chantait ainsi sa peine,
En gardant son troupeau;
» Là-bas, tout ce que j'aime
« Languit sous les verroux;
« Las! par quel stratagème
« Tromper l'œil des jaloux?
(A Évrard et à Alix avec intention et à demi-voix.)
M'entendez-vous?
(A Vincent et aux autres avec beaucoup de gaîté.)
M'comprenez-vous?

THOMAS.

Il nous prend donc pour des bêtes, mon parrain? Pardine! ça n'est pas difficile à comprendre. C'est quelque mauvais sujet à qui on refuse un'fille que l'papa enferme pour qu'all'n'fasse pas des siennes avec son amoureux.

CÉLESTINE.

SECOND COUPLET.

En l'absence du père
Se présente un vieillard;

(1) Ces couplets pourront être chantés par Pauline, dans le cas où l'actrice chargée du rôle de Célestine n'aurait pas de voix. Cependant il est préférable, à tous égards, que ce soit Célestine qui chante.

L'amour, dieu tutélaire,
Tient Argus à l'écart.
La bergère s'habille
Comme son bien-aimé;
Sous des habits de fille
L'amant est enfermé.
M'entendez-vous?
M'comprenez-vous?

THOMAS.

Ma foi non! pour celui-ci, j'n'y comprends rien.

PAULINE.

Nigaud! comment tu n'comprends pas qu'c'est l'berger qu'était déguisé en vieillard, et qu'il a changé d'habit avec sa maîtresse?

THOMAS.

A quoi qu'ça sert c'te mascarade-là?

PAULINE.

Ça sert à faire échapper la fille.

CÉLESTINE.

TROISIÈME COUPLET.

Le pastoureau fidèle
Invente un nouveau tour,
Pour rejoindre sa belle,
Et fuir de ce séjour.
Le père outré, menace,
Il paraît sans pitié;
Mais bientôt il fait grâce,
Et tout est oublié.
M'entendez-vous?
M'comprenez-vous?

THOMAS.

Et ben, c'père là était un imbécile, et ta chanson n'a pas l'sens commun...

PHILIPPE.

Allons, allons, je ne la trouve pas mal, et le petit bon homme la chante fort bien. (*A Célestine.*) Ah ça, est-ce que tu ne vas pas danser un peu à présent?

CÉLESTINE.

Volontiers. (*Donnant son triangle à Thomas.*) Prenez ça, vous. (*Il frappe de toutes ses forces.*)

(Célestine le lui prend et le donne à Pauline, qui en joue pendant que Célestine danse plusieurs pas gais et vifs, dans lesquels on fera figurer Thomas s'il est possible, mais toujours d'une manière plaisante. Les soldats, attirés par le chant et le bruit du triangle, sont sortis du corps-de-garde et augmentent le nombre des spectateurs; quand Célestine a fini, elle fait le tour de l'assemblée, en tenant son bonnet à la main. Chacun, à son tour, lui donne en lui faisant son petit compliment. Thomas, qui est très-content de lui-même, se croit aussi en droit de demander une récompense; en conséquence, il fait aussi le tour de l'assemblée en tenant son chapeau; mais au lieu de lui donner, on se moque de lui. Quand Célestine arrive près de son père, elle lui prend furtivement la main et la presse contre son cœur.)

CÉLESTINE, *bas et vivement à Evrard.*

Rentrez dans le pavillon et tenez-vous près de la fenêtre.

VINCENT.

Allons, mes enfants, à la besogne, aidez-moi tous, et mettons-nous à table.

PHILIPPE.

Va comme il est dit.

(Il fait signe aux soldats de s'éloigner. Tous rentrent au corps-de-garde.)

EVRARD.

Bien du plaisir, mes amis; quant à moi, je rentre.

VINCENT.

Pourquoi donc ça?

EVRARD.

Je ne me trouve pas bien.

VINCENT.

Allez donc. (*Evrard rentre dans le pavillon.*) Et vous, Mamselle Alix, vous restez, n'est-ce pas?

ALIX.

Oui, monsieur Vincent. Cette gaîté me plaît; elle fait un moment diversion.

(Pendant ce temps, Célestine a porté sa caisse sur le banc qui est sous la fenêtre du pavillon. Vincent, Pauline et Thomas sont occupés à mettre la table et à la couvrir de tout ce qu'ils vont chercher dans la loge de Vincent. Philippe se promène dans la largeur du théâtre, c'est-à-dire, du pavillon au corps-de-garde. On voit Evrard dans le pavillon auprès de la fenêtre.)

ALIX, *à Célestine.*

Mon petit ami, montre-moi donc ce qu'il y a dans cette boîte.

CÉLESTINE.

J'y consens, ma bonne dame.

(La caisse a un double fond, c'est-à-dire qu'elle est partagée dans toute la hauteur par une coulisse. La première partie qui s'ouvre en face du public, au moyen de deux petits volets, renferme des verres peints, etc., enfin, tout l'attirail d'une lanterne magique. L'autre partie, qui s'ouvre par dessus, contient un habillement complet de paysan. Philippe s'approche et regarde. Pendant qu'il est baissé, Alix ouvre le dessus de la caisse et appelle Évrard, Célestine en tire subtilement une des pièces de l'habillement et la présente à son père, qui la prend à travers les barreaux et se cache. Philippe se relève et chacun reprend la contenance qu'il doit avoir. Le sergent s'éloigne, et le même jeu de théâtre se renouvelle chaque fois qu'il tourne le dos au pavillon ; au contraire, dès qu'il revient, Célestine et Alix ne paraissent occupées que de ce que renferme le devant de la boîte. Évrard, qui se prête à tous ces mouvements, prend tout ce que lui donne Célestine.)

CÉLESTINE, *bas à Evrard.*

Habillez-vous sans perdre un moment, et tenez-vous près de la porte ; le rendez-vous est chez Pauline, place d'armes, n°.....

VINCENT.

Allons, allons, tout le monde à table. Êtes-vous des nôtres, Mamselle Alix ?

ALIX.

Je vous suis obligée.

VINCENT, *à Célestine.*

Et toi, mon petit homme ?

CÉLESTINE.

Je ne mérite pas tant d'honneur. (*Bas à Pauline.*) Tâ-

chez de placer Philippe de manière qu'il tourne le dos au pavillon. (*Haut.*) Si j'accepte quelque petite chose, je le mangerai tout aussi bien là, sur ma caisse.

(Elle ôte la caisse de dessus le banc et la place à terre, à quatre pas de la porte du pavillon. La table est dressée près du corps-de-garde.)

VINCENT, *à Pauline.*

Fais les honneurs, cousine.

PAULINE, *montrant à Philippe un siége à gauche de la table.*

Allons, M. Philippe, placez-vous.

PHILIPPE.

Non, je préfère me mettre de l'autre côté, cela fait que je ne perdrai pas de vue le pavillon; je n'ai pas oublié que le lieutenant a remis le prisonnier à ma garde.

(Il se place à l'autre bout, de manière qu'il est en face de la porte du pavillon.)

CÉLESTINE, *à part à Alix.*

Quel contre-temps! comment faire?

VINCENT.

Allons, mes enfants, courage. (*Vincent est en face du public, Pauline à sa gauche, Thomas à droite de la table, en face de Philippe. On boit, on mange.*)

VINCENT, *à Alix.*

Puisque vous ne faites rien, Mamselle Alix, voulez-vous donner cela à notre petit gaillard?

ALIX.

Volontiers.

(Elle donne à Célestine un morceau de pain noir avec une petite tranche de jambon et un verre de vin.)

CÉLESTINE.

Je vous demande pardon de la peine. (*Elle prend ce qu'on lui donne, tire de sa poche un mauvais couteau et mange d'une manière plaisante.*) En vous remerciant, mon bon Monsieur.

VINCENT.

Mange, mange, mon enfant, tu dois avoir bon appétit; à cet âge-là, je mangeais comme quatre.

PHILIPPE.

Et maintenant tu bois comme six.

(Pendant que tout ceci se passe, on voit Évrard dans le pavillon, quitter l'espèce de redingotte qui le couvrait et se travestir en paysan.)

PAULINE.

A propos, M. Philippe, contez-nous donc quelqu'une d'ces batailles, où ce qu'vous vous êtes trouvé; nous avons toujours l'plus grand plaisir à vous entendre....

THOMAS.

Ah oui, M. Philippe, contez-nous donc encore un'fois l'histoire de c'te fameuse bataille où ce qu'vous avez été tué; elle m'amuse plus qu'les autres, celle-là. (*Tout le monde rit.*)

PAULINE.

Imbécile!

CÉLESTINE, *à Thomas.*

Oh! que je serais fâchée d'avoir dit ça!

PHILIPPE.

Il veut dire, où je fus laissé pour mort.

THOMAS.

Ça revient à peu près au même; g'ny a pas grande différence.

PHILIPPE.

Ce fut à la fameuse journée de Lissa, le 5 décembre 1757. (*On frappe à la porte du fond.*)

VINCENT.

C'est une patrouille qui rentre.

PHILIPPE.

C'est juste, il y en avait encore une dehors.

VINCENT, *qui verse à boire.*

Un moment! un moment! j'y vas.

THOMAS.

Eh non, parrain, à quoi qu'ça sert d'vous déranger? Ça n'est pas ben malin d'ouvrir une porte... J'm'en acquitterai aussi ben qu'vous.

(Il prend le trousseau de clefs à la ceinture de Vincent et va ouvrir la porte.)

ALIX, *près de la fenêtre du pavillon, à Evrard.*
Place d'armes, n° 10.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN CAPORAL, HUIT SOLDATS.

PHILIPPE, *au caporal.*

Ah ! parbleu, tu arrives à propos pour m'entendre raconter cette terrible affaire où nous combattîmes l'un à côté de l'autre..... Il t'en souvient.... à Lissa.... il faisait chaud.

PAULINE.

Buvez un coup. (*Elle donne à boire au caporal.*)

VINCENT.

Ça vous rafraîchira.

PAULINE.

Dépêche-toi donc, not'homme, on va boire sans toi.

THOMAS.

Halte! me voilà, me voilà.

(Il referme la porte à double tour ; mais il laisse le trousseau de clefs après la serrure. Il revient à sa place, on trinque, on fait chorus. Pendant le silence que ce mouvement occasionne, Alix s'approche de Célestine et lui dit vivement :

ALIX.

Les clefs sont aprés la grande porte.

(Célestine regarde, s'assure de la vérité et exprime sa joie. Alix prend sa place, pendant qu'elle va doucement au fond. Le caporal et ses huit hommes, appuyés sur leurs fusils, sont debout derrière Vincent et rangés de manière à masquer la porte du fond à Philippe. Thomas et Vincent, les coudes sur la table, lui prêtent la plus grande attention.)

PHILIPPE.

Comme je vous l'ai dit, mes amis, ce fut à la fameuse journée de Lissa, où nous fûmes si joliment étrillés par les Prussiens. (*Au caporal.*) Tu t'en souviens; l'aile droite fut enfoncée, la gauche s'enfuit au premier choc, le centre seul tint ferme; j'étais du centre, moi. (*Au caporal.*) Et

toi aussi ; mais nous avions affaire à un ennemi trop supérieur en nombre ; il fallut, bon gré, mal gré, nous replier sur le corps de réserve, et la déroute devint générale. Je fus assailli par trois cavaliers, contre lesquels je me défendis, en m'appuyant contre un arbre, jusqu'à ce qu'enfin mes munitions étant épuisées, je succombai ; alors ils s'enfuirent et me laissèrent parmi les morts, après m'avoir dépouillé.

THOMAS.

Ça fut ben heureux pour vous.

VINCENT.

Mais, je ne vois pas trop ce que tu trouves de si heureux dans tout cela.

THOMAS.

Tiens ! si ces enragés s'étaient aperçus qu'il faisait semblant d'être mort, ils l'auraient tué tout de bon, et pour lors nous n'aurions pas l'plaisir d'l'entendre aujourd'hui.

PHILIPPE.

Il a raison.

THOMAS.

Non, je suis bête, peut-être ?

PHILIPPE.

Oui, mes amis, je reçus dans cette affaire trente-deux blessures bien comptées.

THOMAS.

Ah! qu'c'est joli! trente-deux blessures. On est fier avec ça.

VINCENT.

Ma foi, mon camarade, à ton œil près, il n'y paraît pas.

(Célestine est parvenue, en prenant toutes les précautions convenables, à ouvrir la porte du fond.)

THOMAS.

Comment ? c'est c'jour-là aussi qu'vous avez perdu l'œil gauche ?

PHILIPPE.

Par une balle qui vint s'amortir, et qui, fort heureusement, n'alla pas plus avant.

THOMAS.

Eh ben, il peut s'vanter qu'il n'était pas maladroit celui-là...! Viser juste dans l'œil !

(Célestine est revenue en scène : tout à coup, comme frappée d'une inspiration subite, elle parle bas à Alix, l'envoie au fond, puis elle fait signe à Pauline de boucher l'œil à Philippe.)

PAULINE, *qui a saisi cette intention.*

Et depuis c'temps, vous n'y voyez qu'd'un œil?

PHILIPPE.

Absolument.

PAULINE, *mettant la main sur l'œil droit de Philippe, tout le monde le regarde.*

Bah! ça n'est pas possible, vous devez toujours y voir un peu....

(Célestine fait signe à Évrard de fuir. Celui-ci sort rapidement du pavillon, se glisse vivement jusqu'à la porte du fond qui est entre-ouverte et s'évade. Alix, qui est prévenue, referme la porte, puis elle revient au-devant de la scène. Ce mouvement doit être extrêmement vif et précis.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* EVRARD.

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu, je n'y vois pas du tout.

PAULINE.

En vérité?

PHILIPPE.

Absolument.

PAULINE, *retire sa main.*

C'est dommage!

THOMAS.

C'est triste d'n'y pas voir.

CÉLESTINE, *extrêmement émue, mais affectant de la gaîté.*

C'est souvent fort heureux.

PAULINE.

Mais tout ça est bel et bon, cousin; pendant qu'nous nous amusons ici et qu'nous jasons, not' besogne ne s'fait pas... et il n'en manque pas chez nous. Thomas l'sait ben.

THOMAS.

C'est vrai.

VINCENT.

Allons, mes enfants, pas de gêne; c'est juste cela, il faut que chacun remplisse sa tâche. (*On entend trois coups de canon.*) Qu'est-ce que cela?... On tire le canon sur le rempart. (*On se lève de table.*)

CÉLESTINE, *à part.*

Je tremble!

ALIX, *à part.*

O ciel!... est-ce un signal pour empêcher sa fuite?...

(Le caporal et ses huit hommes rentrent au corps-de-garde.)

PHILIPPE.

Je ne devine pas ce que ce peut être; mais n'importe... débarrassez tout ceci, et qu'il ne reste aucune trace de la petite fête que Vincent nous a donnée.

VINCENT.

Philippe a raison, le lieutenant Olivier pourrait venir et trouver cela mauvais.

(Chacun met la main à l'ouvrage; en un clin d'œil la table, les siéges, tout est enlevé et reporté chez Vincent.)

PHILIPPE, *à Vincent.*

Tu fermeras le pavillon à la clef.

VINCENT, *à Thomas.*

Oui, oui; mes clefs!...

THOMAS, *court les chercher et les lui apporte.*

Les voilà.

CÉLESTINE, *à Alix.*

Adieu, bonne Alix.

PHILIPPE, *à Célestine.*

Allons, mon petit homme, reprends tous tes ustensiles.

CÉLESTINE, *à Philippe.*

Voulez-vous m'aider un petit brin, s'il vous plaît, mon officier?

PHILIPPE.

Je le veux bien.

(Il aide Célestine à remettre sa caisse sur son dos.)

VINCENT.

Rentrez-vous, Mamselle Alix?

ALIX.

Oui, M. Vincent. (*Elle rentre.*)

VINCENT.

Bon! voilà qui est bien. (*Il ferme la porte du pavillon.*)

PHILIPPE.

Tout est dans l'ordre. Au revoir, vous autres. (*Il rentre au corps-de-garde.*)

TOUS.

Au plaisir, M. Philippe.

ALIX, THOMAS.

Au revoir, cousin.

THOMAS.

Au revoir, parrain.

CÉLESTINE.

Au revoir, M. Vincent, je vous remercie de tout mon cœur.

VINCENT.

Cela n'en vaut pas la peine, mon enfant.

CÉLESTINE.

Oh que si! vous ne sauriez croire tout le plaisir que j'ai eu chez vous...; je m'en souviendrai longtemps, je vous en réponds.

VINCENT.

Ma foi, mon garçon, tu en as fait à tout le monde ici: je te promets que tu seras bien reçu chaque fois que tu voudras y venir.

CÉLESTINE.

Je ne crois pas que je revienne sitôt dans ce pays.

VINCENT.

Adieu donc, bon voyage et bonne chance. Adieu, vous tous. Adieu.

PAULINE.

Vous viendrez bientôt nous voir?

VINCENT.

Dès que je pourrai. Adieu, mes enfants.

(Tous s'éloignent. Vincent ferme la porte. On bat le rappel en dehors.)

SCÈNE XII.

VINCENT, ALIX.

ALIX, *à part dans le pavillon.*

Les voilà dehors !..... Pourvu qu'il puisse sortir de la ville !

VINCENT.

Qu'est-ce que tout cela signifie ! il faut qu'il soit arrivé quelque chose d'extraordinaire. En tous cas, cela ne me regarde pas, je suis en règle ; du moins l'on ne m'accusera pas d'avoir trop bu ce matin.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER, *puis* PHILIPPE, ET TOUTE LA GARNISON.

OLIVIER.

Aux armes !....

PHILIPPE, *ouvrant la porte du corps-de-garde.*

Aux armes !.... Qu'y a-t-il de nouveau, Commandant ? ces coups de canon...

OLIVIER.

Sont le salut d'usage. Le comte Adolphe vient d'entrer dans la ville ; qu'une garde d'honneur aille à sa rencontre.

(On ouvre la grande porte, au delà de laquelle on aperçoit une partie de la ville. Un détachement, commandé par Philippe, sort et se range sur deux haies, entre lesquelles passent le comte Adolphe et le Major. Toute la garnison est sous les armes dans la cour. On bat aux champs.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE ADOLPHE, VALBROWN.

OLIVIER.

Déjà de retour, M. le Major ?

VALBROWN.

A moitié chemin, j'ai rencontré M. le Comte. Un courrier extraordinaire arrivé de Vienne, après le départ de l'estafette qu'il m'avait envoyée hier, lui a apporté l'ordre de se rendre sur le champ à la forteresse de Guntzbourg, pour y ouvrir, seulement en présence du chevalier Evrard, des dépêches dont il ignore le contenu.

OLIVIER, *à part.*

Malheureux ami ! c'est sa condamnation.

LE COMTE, *tenant une lettre à la main.*

Conduisez-moi vers le chevalier Evrard.

LE MAJOR.

Veuillez me suivre, M. le Comte, il est au donjon.

OLIVIER.

Je vous demande pardon, M. le Major, il n'y est plus. Pour des raisons que vous saurez plus tard, j'ai cru devoir le transférer jusqu'à votre retour dans ce pavillon, où il a passé la nuit.

VALBROWN.

Fort bien. Vincent !

VINCENT.

M. le Major ?

VALBROWN.

Va prier le Chevalier Evrard de se rendre ici ; tu lui diras que le Comte Adolphe désire le voir et lui parler.

(Vincent ouvre la porte. Alix sort et se présente avec assurance.)

ALIX.

N'allez pas plus loin : le Chevalier Evrard n'est point ici.

VINCENT.

Laissez donc ! c'est une plaisanterie.

ALIX.

Encore une fois, mon maître n'est plus ici.

VALBROWN.

Où est-il ?

ALIX.

Il s'est évadé.

TOUS.

Évadé !

LE COMTE.

Courez aux portes de la ville, et que dès ce moment elles soient fermées pour tout le monde jusqu'à nouvel ordre. (*Un officier sort avec plusieurs soldats.*)

ALIX.

Oui, la ruse d'une femme l'a conduit hardiment à travers les grilles et les sentinelles.

OLIVIER, *à part.*

Juste ciel !....

VALBROWN, *à part.*

Est-il possible qu'Olivier ait à ce point abusé de ma confiance ?

LE COMTE.

Qui l'a fait évader ?

ALIX.

Moi.

VALBROWN ET OLIVIER.

Vous, Alix ?

ALIX.

Moi-même.

LE COMTE.

Par quel moyen ?

ALIX.

C'est mon secret.

LE COMTE.

Vous n'avez pu seule mettre ce projet à exécution.

ALIX.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Nommez vos complices.

ALIX.

Je n'en ai point.

LE COMTE.

De quel côté a-t-il dirigé ses pas ?.... Répondez.

ALIX.

Vous faites courir sur ses traces, peut-être parviendra-t-on à l'atteindre.

LE COMTE.

Ne me forcez pas à employer la violence pour vous arracher un aveu.

ALIX.

Que vous n'obtiendrez pas.

LE COMTE.

Redoutez...

ALIX.

Je ne redoute rien.

LE COMTE.

La vengeance de l'État.

ALIX.

Il ne peut m'ôter que la vie ; depuis dix-sept ans, je l'ai consacrée au chevalier Evrard.

LE COMTE.

Vous ignorez donc qu'un édit de l'Empereur punit de mort quiconque favorise l'évasion d'un prisonnier détenu ou condamné pour crime capital ? (*Au Major.*) Et vous, M. le Major, n'imaginez pas vous soustraire à la responsabilité qui pesait sur votre tête.

VALBROWN.

M. le Comte....

LE COMTE.

Vous répondiez du chevalier Evrard...

VALBROWN.

Il est vrai....

OLIVIER.

(*A part.*) Et je souffrirais que cet homme respectable fût déshonoré ? Non. (*Haut.*) M. le Comte, le Major n'est

point coupable ; cette femme est innocente, c'est moi qui ai fait évader le chevalier Evrard.

VALBROWN.

Vous, Olivier !

ALIX.

(*A part.*) Quelle générosité ! (*Haut.*) M. le Comte, ne le croyez pas ; il vous trompe, pour détourner le coup qui nous menace.

OLIVIER.

J'ai dit la vérité : depuis longtemps j'en cherchais l'occasion.

ALIX.

Il vous trompe encore ; cent fois il a refusé de nous prêter son secours.

OLIVIER.

Oui, tant qu'un autre en répondait. Au prix de tout mon sang, je n'aurais pas voulu compromettre l'honneur et la réputation de mon ami. Mais en me confiant tous ses pouvoirs pendant son absence, il a transporté sur ma tête la responsabilité qui pesait sur la sienne ; c'est donc sur moi seul que doivent retomber la vengeance des lois et le courroux de l'Empereur.

ALIX.

Et cette nuit même, n'a-t-il pas, par sa vigilance, empêché la fuite de mon maître ? Répondez, Philippe.

PHILIPPE, *qui est sorti du pavillon.*

Il est vrai : sans le lieutenant Olivier qui nous a appelés à temps, le prisonnier s'échappait.

OLIVIER.

Oui, mais je ne me suis conduit ainsi que d'accord avec Evrard, et pour exécuter plus sûrement aujourd'hui le plan d'évasion que j'avais conçu.

ALIX.

D'accord avec Evrard ! J'atteste le ciel qu'ils ne se sont point vus depuis hier.

LE COMTE.

Quelle énigme !

VALBROWN.

Je m'y perds ; mais je n'en dois pas moins rendre un hommage éclatant à la bravoure et à la fidélité du lieutenant Olivier. Depuis neuf ans que nous servons ensemble, mes camarades et moi nous l'avons constamment reconnu pour un homme d'honneur, un brave soldat, aussi distingué par ses vertus que par ses talents militaires, et ce sont ces considérations réunies qui m'avaient décidé à lui remettre le commandement de la forteresse pendant mon absence. (*Il va vers Olivier qu'il presse contre sa poitrine.*) Olivier, mon cher Olivier, non, je ne puis me résoudre à te croire coupable ; sans doute un funeste délire égare ta raison ; reviens à toi, c'est ton ami, ton meilleur ami qui te presse sur son cœur... ; il lui serait affreux d'être obligé de te priver de son estime, et de regarder comme un traître celui qu'il voyait pour ainsi dire avec les yeux et le cœur d'un père.

LE COMTE.

Répondez, Olivier, quel motif a pu vous porter à l'oubli de vos devoirs ?

OLIVIER.

La reconnaissance.

ALIX.

Et moi ! ne dois-je donc pas aussi de la reconnaissance au chevalier Evrard ?

OLIVIER.

C'est vainement que vous vous accusez, Alix. Quand même tout ce que vous avez dit serait conforme à la vérité, je n'en serais pas moins coupable, pour avoir manqué à la discipline et aux devoirs qu'elle m'impose. N'augmentez donc pas le nombre des victimes ; retournez vers Evrard, et dites-lui qu'en mémoire de ses bienfaits, le reconnaissant Olivier lui a sacrifié le seul bien qu'il fût en son pouvoir de lui donner.

LE COMTE.

Comment démêler la vérité dans cette étrange discussion ?... Major, que le lieutenant Olivier, que cette femme

soient enfermés séparément et gardés à vue ; que le conseil s'assemble, lui seul peut me mettre à même de prononcer dans cette affaire.

(Le comte et le major s'éloignent avec quelques soldats.)

SCÈNE XV.

OLIVIER, PHILIPPE, ALIX, VINCENT, SOLDATS.

ALIX.

Cruel Olivier ! qu'avez vous fait ?

OLIVIER.

J'acquitte une dette sacrée.

(Alix baise les mains d'Olivier, qu'elle arrose de ses larmes.)

VINCENT.

Il faudra bien que cela se débrouille ; mais je veux que le diable m'emporte si j'y comprends rien, et si je conçois comment le prisonnier a fait pour s'échapper. En tous cas, je n'y suis pour rien ; on ne pourra pas s'en prendre à moi.

PHILIPPE, *à Olivier.*

C'est à regret, mon lieutenant...

OLIVIER, *lui remettant son épée.*

Faites votre devoir.

(On emmène Olivier, Alix rentre dans le pavillon, après avoir témoigné au fils adoptif d'Évrard, toute l'admiration dont elle est pénétrée, et la reconnaissance que lui inspire ce dévouement généreux. Philippe, Vincent et les soldats le regardent avec attendrissement, et paraissent ne remplir qu'à regret le devoir pénible que leur impose la discipline.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la place d'armes de la ville. Au fond, à gauche, une porte extérieure de la citadelle. On y arrive par une allée d'arbres ; à droite, au quatrième plan, la maison où demeure Pauline, nº 10 ; elle occupe en saillie un quart de la largeur du théâtre. Elle a deux portes, une sur la place et une autre dans le jardin, qui est en avant, et qui occupe deux plans. Ce jardin est clos par une palissade ou haie vive, de trois pieds de hauteur. Au premier plan est une petite cabane, couverte en chaume, et qui a deux portes, dont l'une donne dans le jardin, et l'autre sur la place.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, EVRARD.

PAULINE.

(Elle sort de chez elle par la porte qui donne sur le jardin, et regarde de tous côtés pour s'assurer qu'elle n'est point observée, ensuite elle va chercher Évrard qui est toujours vêtu en paysan, et s'avance vers le jardin.)

Suivez-moi, vous s'rez plus en sûreté dans c'te petite cabane que dans la maison où ce qu'vous courrez risque à chaque instant d'être reconnu par quelqu'un du château. Vous resterez-là jusqu'à la brune, alors j'viendrai vous chercher pour vous conduire hors d'la ville, car il est impossible d'songer à la traverser en plein jour. Jusque-là, pas l'moindre mouvement ; surtout n'ouvrez à personne.

EVRARD.

Et ma fille ?

PAULINE

De crainte q'l'arrivée du gouverneur n'occasionne quelque précaution sévère, j'ai profité de l'absence d'mon mari, pour faire reprendre à vot'Célestine les habits d'son sexe.

EVRARD.

Comment ?

PAULINE.

Oui, j'ly en ai prêté des miens. J'dirai qu'elle est une d'mes parentes; pour lors pas la moindre difficulté; vous passez l'premier; j'passe ensuite avec vot' Célestine, j'vous conduis jusqu'auprès du pont; là, vous m'dites adieu, vot'fille m'embrasse, vous partez, je reviens chez nous et vous voilà sauvés.

EVRARD.

Croyez bien, généreuse Pauline, que je n'oublierai jamais....

THOMAS, *en dehors.*

Pauline! Pauline!

PAULINE.

J'entends mon mari... vite... vite... point de bruit et n'ouvrez à qui que c'puisse être.

(Elle enferme Évrard dans la cabane, puis elle rentre dans la maison.)

SCÈNE II.

THOMAS, *puis* PAULINE.

THOMAS, *arrivant avec précipitation.*

Madame Thomas!... ma femme! madame Thomas!

PAULINE, *sortant par la porte qui donne sur la place.*

Qu'est-ce qu'tu as donc à crier si fort?

THOMAS.

Madame Thomas! vite, vite, mon habillement de noce, ma grande culotte jaune, mon plumet jaune, mon habit coquelicot, ma ceinture orange, ma veste puce, mes bas canelle, mes gants blancs, un gros bouquet et mon chapeau à cornes.

PAULINE.

Pourquoi faire tout ça? mon Dieu!

THOMAS.

Tu sais ben, ma femme, que j'suis un des plus futés,

un des plus malins du bourg, et que quand il s'trouve quelque compliment à décocher, quelque cérémonie à ordonner, quelque fête à diriger.

PAULINE.

Quelque bêtise à faire, c'est toujours sur toi qu'ça tombe, j'sais ça. Au fait.

THOMAS.

Comme il y a ben longtemps qu'monseigneur l'Comte Adolphe n'est jamais venu ici, on veut lui faire une belle réception.

PAULINE.

Nigaud, ce n'sera plus une réception, puisqu'il est arrivé.

THOMAS.

N'vas-tu pas disputer pour un mot? qu'est-ce qu'ça fait qu'on le reçoive avant ou après, voyons?

PAULINE.

Allons, soit, on va lui faire une réception. Après?

THOMAS.

Et ben, après; comme il n'y en avait pas d'autre dans l'moment, c'est moi qu'ils ont nommé par préférence, pour marcher à la tête d'la jeunesse, et pour porter la parole à son Excellence.

PAULINE.

Qu'est-ce que tu ly diras à son Excellence?

THOMAS.

Dam! comme j'n'ai pas l'temps d'préparer mon discours, j'ly dirai tout c'qui m'viendra dans la tête.

PAULINE.

Si tu as envie qu'ça soit bien, j'te conseille d'ly dire tout juste l'contraire de c'qui t'viendra.

THOMAS.

(*On entend une ritournelle gaie.*) Tiens, tiens, les voilà déjà qui viennent m'chercher. L'rendez-vous est cheux nous...

PAULINE.

Comment, cheux nous?

THOMAS.

Sans doute, pour être plus près. Ah mon dieu ! je n'srai jamais requinqué assez tôt.

PAULINE.

Eh, va donc ! Va donc !...

THOMAS.

J'y vas. Ne m'rudoyez donc pas comm'ça, Madame Thomas, vous savez ben qu'ça m'fait d'la peine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Le joyeux cortége arrive en dansant. A la vue de Thomas, chacun s'arrête et s'écrie :)

TOUS ENSEMBLE.

Oh ! le paresseux ! il n'est pas encore prêt !

THOMAS.

V'là qu'j'y vas..... j'suis à vous avant qu'il soit deux petites heures. (*Il rentre.*)

TOUS.

Comment, deux heures !

PAULINE.

N'l'écoutez pas. Il s'ra bentôt revenu.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CÉLESTINE, *en Paysanne.*

PAULINE, *à part.*

J'crains ben que c'te fête là n's'en aille en fumée, quand on saura au château que l'prisonnier n'y est plus. Mais si l'on n's'en aperçoit que c'soir, il est sauvé.

CÉLESTINE, *dans le jardin et à demi-voix.*

Pauline !

PAULINE, *s'approche de la palissade.*

Plaît-il, Mamselle ?

CÉLESTINE.

Que signifie le bruit que j'ai entendu ? Pourquoi ce monde rassemblé ?

PAULINE.

N'craignez rien, c'est toute not' jeunesse qui va saluer l'gouverneur. Puisqu'on vous a vue, venez aussi, vous vous mêlerez parmi elle ; j'dirai qu'vous êtes ma cousine. (*Célestine rentre dans la maison. Pauline se tourne vers les paysans et paysannes.*) C'te jeune fille qu'vous avez vue là, c'est une d'mes parentes ; j'ly dis d'venir aussi, elle f'ra nombre avec vous autres.

TOUS ENSEMBLE.

Volontiers, Madame Thomas.

PAULINE, *à Célestine, la prenant par la main.*

Cousine, ce sont là toutes mes camarades, mes bonnes amies, faites connaissance avec elles.

(Célestine fait une révérence niaise à chacune, et leur dit quelques mots. Les jeunes filles paraissent flattées de sa politesse et lui font amitié.)

CÉLESTINE, *bas à Pauline.*

Où est mon père ?

PAULINE.

Dans c'te p'tite cabane.

CÉLESTINE.

Est-il en sûreté ?

PAULINE.

J'en réponds.

CÉLESTINE.

Il n'a été vu...

PAULINE.

Par personne.

(Les garçons s'avancent, et viennent saluer Célestine, qui reprend une contenance simple.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, THOMAS, *en costume à prétention, mais plaisant.*

THOMAS.

Me v'là ! me v'là ! j'espère que j'n'ai pas été longtemps à ma toilette !

PAULINE.

On l'voit ben.

THOMAS.

Si j'suis mal arrangé, c'est vot' faute, Madame Thomas. Mais il n's'agit pas d'ça ; mettez vous sur deux lignes, les garçons d'un côté, les filles d'l'autre, pour que j'compte mon monde, et que j'puisse régler l'ordre et la marche, et ordonnancer mes cérémonies d'une manière distinguée.

(Les garçons se rangent sur une ligne, les filles leur font face. Thomas se promène et les regarde avec importance, puis il va compter les garçons. Quand il se retourne pour compter les filles, il se trouve vis-à-vis de Célestine qui s'est placée la première.)

Une !....

(Il s'arrête tout court, la regarde d'un air stupide, et vient auprès de Pauline qu'il conduit à l'écart.)

PAULINE, *à part.*

Etourdie que je suis ! j'ai oublié de l'prévenir ; pourvu qu'il n'aille pas faire quelque sottise !

THOMAS.

Dis donc, ma femme, qu'est-ce que c'est qu'celle-là ? Je n'la connais pas.

PAULINE.

C'est not' cousine.

THOMAS.

Ça, not' cousine ! est-ce en ligne directe ou ben...

PAULINE.

J'te dis qu'c'est not' cousine.

THOMAS.

Depuis quand est-elle dans not' famille ?

PAULINE.

De tout à l'heure ; j'te conterai ça tantôt.

THOMAS.

Ça fait une jolie parente qui nous est tombée là tout d'un coup ! (*Il la regarde.*) Dis donc, ma femme, plus que j'la reluque, et plus que j'trouve qu'all' ressemble... Mais, oui... je n'me trompe pas, c'est lui....

(Les garçons se sont rapprochés de Thomas et de sa femme et prêtent l'oreille avec curiosité. Il s'en aperçoit, se retourne, et leur dit avec un ton qu'il s'efforce de rendre imposant.)

Comment !.... quand je parle à ma femme ?

(Il leur ordonne de s'éloigner, puis il revient auprès de Pauline et lui dit avec un air sérieux :)

Ah ça, Madame Thomas..... permettez moi donc..... vous savez ben qu'mon honneur m'est cher et que j'n'entends pas raillerie sur c't'article-là ; regardez moi en face..... et répondez moi *ad rem.* C'te fille-là.... c'est un garçon..... j'l'ai reconnu ; c'est l'savoyard d'tantôt....

PAULINE, *lui imposant silence et le menant plus loin.*

Paix ! paix donc, imbécile !

THOMAS.

Comment imbécile ! ça s'rait vrai si je n'm'en étais pas aperçu.

PAULINE.

Tu n'sais c'que tu dis ; j'te conterai tout ça ce soir.

THOMAS.

Ah qu'nenni ! j'veux savoir tout d'suite pourquoi ce p'tit vaurien.....

PAULINE.

Tu te trompes.

THOMAS.

Eh ben, c'te fille....

PAULINE.

C'n'est pas ça.

THOMAS.

Ah, vous allez voir à present, qu'ça n's'ra ni une fille ni un garçon! il serait fort, par exemple!

PAULINE.

Tais toi, nigaud, j'te dis encore une fois qu'c'est une demoiselle de distinction qui a des raisons pour s'cacher; comme on lui a dit que nous étions tous les deux d'bonnes gens, elle s'est adressée à nous d'préférence, j'lui ai promis qu'nous lui rendrions service, et nous en s'rons ben payés.

THOMAS.

Oui, combien donc qu'nous aurons pour ça?

PAULINE.

Le plaisir d'avoir réuni une fille à son père.....

THOMAS.

Ah! nous n'aurons qu'du plaisir!....

PAULINE.

Celui-là vaut mieux que d'l'argent. N'fais semblant de rien, entends-tu! parle lui comme si all' était tout d'bon not' cousine.

THOMAS.

A qui l'dis-tu? tu sais ben que plus fin qu'moi n'est pas bête. (*Il revient vers les jeunes filles.*) J'vous demande ben pardon, c'est qu'j'avais queuqu'chose d'particulier à dire à ma femme. (*Il compte les filles.*) Bon! (*Quand il a fini, il revient au-devant de la scène.*) Ah ça, mes enfants, m'est avis que, pour n'pas être embarrassés quand nous serons devant Monseigneur l'Gouverneur, nous devrions nous recorder un p'tit brin et faire comme une manière d'répétition de c'que nous voulons exécuter en sa présence.

TOUS.

Il a raison! il a raison!

PAULINE.

Oui, ça n'est pas mal pensé.

THOMAS, *à Célestine.*

Savez-vous danser..... cousine?

(Il regarde sa femme avec un air de satisfaction.)

CÉLESTINE, *avec aisance.*

Un peu, cousin.

THOMAS.

Allons donc, en train. (*Il tire son mouchoir et donne son chapeau à Pauline.*) Ah mon Dieu! que d'peine j'vas avoir pour faire marcher tout ça comme il faut; il est quelque fois ben gênant d'avoir autant d'mérite. (*Il va, vient, dispose des groupes.*) Supposez qu'c'est moi que j'suis Monseigneur le Comte Adolphe, et qu'c'est à moi qu'tout ça s'adresse. (*Il se place sur un banc qui touche à la palissade.*) Viens, ma femme, mets-toi là, à côté d'moi. Tu représenteras l'commandant d'la citadelle; t'es la maîtresse d'la maison, ainsi ça revient à peu près au même.

(Pauline s'assied à sa gauche. Tout le monde se met en face de lui, on lui présente des bouquets, on danse. On forme des tableaux et des groupes qu'il approuve ou qu'il improuve, selon son caprice; quelquefois il rectifie ce qui ne lui paraît pas bien.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VINCENT.

VINCENT, *sur le seuil de la porte de la citadelle.*

Thomas! Thomas!

THOMAS.

Plaît-il, parrain?

VINCENT.

Viens vite, vite, j'ai quelque chose de bien essentiel à te dire.

CÉLESTINE, *à part.*

Je tremble!

PAULINE, *à part.*

Qu'est qu'ça peut-être?

THOMAS.

J'y cours. C'est sûrement pour m'dire qu'M. l'Gouverneur veut ben nous recevoir.

VINCENT.

Et bien, viens-tu quand je t'appelle?

THOMAS.

Me v'la, parrain. Continuez, vous autres, qu'ça n'vous dérange pas. Je reviens tout d'suite.

(Il court joindre Vincent, et tous deux entrent dans la citadelle dont la porte se referme.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* VINCENT *et* THOMAS.

(Célestine quitte la danse; elle paraît inquiète et se rapproche de Pauline pour l'entretenir de ce qui cause sa sollicitude; mais celui avec qui elle dansait vient la chercher et la ramène malgré elle au milieu de la danse, et elle est forcée de continuer. Cependant son inquiétude la trahit; à tout moment elle s'arrête et écoute comme si elle avait entendu du côté du château quelque bruit fait pour lui inspirer de l'effroi. Tous les danseurs et danseuses l'imitent et prêtent spontanément l'oreille, en se groupant. Chaque fois que cela arrive, il se fait un silence profond. Après la finale du ballet, Thomas sort de la forteresse et accourt au-devant de la scène.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, THOMAS.

THOMAS, *tout effaré.*

Paix! paix donc!.... en v'la assez!.... c'est fini.... plus d'danse.... plus d'violon, v'la not' fête au diable!...

CÉLESTINE ET PAULINE.

Qu'est-il donc arrivé?

THOMAS.

J'ai été joliment grondé, allez! qu'est-ce qu'c'est donc qu'tout c'tapage-là, qu'm'a dit mon parrain? est-ce que t'es fou?.... tu n'sais donc pas c'qui s'passe? — Non, mon parrain, je n'sais pas c'qui s'passe. — Et ben, dit-il... Ah!

mon Dieu ! qu'c'est donc terrible !.... le Gouverneur.... M. le Major.... la citadelle... le prisonnier....

CÉLESTINE ET PAULINE.

Et bien, le prisonnier ?.....

THOMAS.

Il est décampé.

PAULINE.

Sait-on qu'est-ce-qui l'a fait sauver ?

THOMAS.

Pardine, sûrement.

CÉLESTINE ET PAULINE.

O ciel !

THOMAS.

C'est un officier de la garnison... mais ça n'lui arrivera plus jamais.... car le conseil de guerre....

CÉLESTINE ET PAULINE.

Et bien, le conseil de guerre !

THOMAS.

Vient de l'condamner à mort.

PAULINE *et tous les* PAYSANS.

A mort ! (*Célestine chancelle.*)

THOMAS.

A mort. C'est ici, sur c'te place, que l'exécution va s'faire. Ah ! mon Dieu ! c'que c'est que d'nous, pourtant ! une journée qui avait commencé si gaiment !..... (*Célestine tombe dans les bras de Pauline.*) Qu'est-ce qu'aurait jamais dit ça.... (*Il voit Célestine.*) Et ben ! et ben !..... en v'là ben une autre à présent !.... Qu'est-ce qu'tout ça veut donc dire..... Mais c'est pour en devenir fou. (*On emporte Célestine dans la maison de Pauline. Aux Paysans.*) Allez-vous-en, vous autres, car tout ça n'm'a pas l'air trop gai. (*Les Paysans s'éloignent. Il rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

EVRARD, *seul.*

(Il ouvre avec précaution la porte de la cabane qui donne sur la place, en ne montrant que la moitié du corps.)

Quels mots ont frappé mon oreille!.... j'ai cru entendre parler de conseil de guerre... de condamnation à mort!.... Mon évasion serait-elle la cause de quelque malheur?.... Cependant, ce que j'ai entendu ne peut concerner Alix; il est même impossible que le gouverneur s'oppose à sa liberté... Quel autre pourrais-je avoir compromis?.... Olivier n'en avait point connaissance... Et personne ne vient...! dans cette anxiété cruelle, je ne vois ni Pauline, ni ma fille. (*La porte de la forteresse s'ouvre; le comte Adolphe et le major en sortent.*) J'entends du bruit..... on s'avance de ce côté..... Écoutons.

(Il ferme la porte à moitié, et se tient derrière de manière à être vu par les spectateurs.)

SCÈNE X.

EVRARD, *caché*, LE COMTE, VALBROWN.

VALBROWN, *suivant le comte qui marche avec vivacité.*

Je vous le demande en grâce, M. le Comte, un sursis de trois jours; d'ici-là, peut-être aurons-nous reçu quelque renseignement qui mettra le conseil dans le cas de revenir sur sa décision.

LE COMTE.

Major, vous savez comme moi, qu'un militaire ne compose point avec ses devoirs; il ne m'est pas permis, sans un ordre supérieur, d'apporter la moindre modification à un jugement revêtu de toutes les formalités requises.

VALBROWN.

Pardonnez-moi, si j'insiste encore; mais vous avez daigné souvent me témoigner de l'intérêt, vous avez eu la bonté de m'offrir votre médiation auprès de l'Empereur, pour obtenir un avancement auquel quarante ans de travaux et des blessures honorables m'ont donné des droits incontestables; et bien, rendez-vous à mes prières, accordez-moi la grâce que je sollicite pour mon ami, je la regarderai comme la récompense de mes longs et fidèles services, je n'en demanderai point d'autre; que dis-je? c'est moi qui vous serai redevable encore, puisque vous aurez satisfait à ma plus chère ambition, en conservant l'honneur et peut-être la vie à ce jeune homme, pour lequel je ressens toute l'affection, toute la tendresse d'un père.

LE COMTE.

Brave Major, je suis vraiment fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous me demandez; mais la discipline exige un exemple sévère....

VALBROWN.

Trois jours seulement!... un aussi court délai ne pourra le soustraire au glaive de la justice, s'il est réellement coupable.

LE COMTE.

N'insistez pas plus longtemps, Major: dites-moi, avez-vous rempli votre devoir?

VALBROWN.

Oui, M. le Comte.

LE COMTE.

Comment a-t-il entendu son jugement?

VALBROWN.

Comme un héros. Ah! M. le Comte, que restera-t-il à l'homme innocent et vertueux, si le criminel sait mourir ainsi? Non, dussé-je attirer sur moi votre colère, je ne puis m'empêcher de le dire encore: mon ami n'est point coupable.

LE COMTE.

Vous accusez donc le conseil d'injustice ou de partialité?

VALBROWN.

A Dieu ne plaise que je fasse cette injure à mes camarades! Je sais que tout se réunit pour condamner ce malheureux jeune homme; lui-même avoue sa faute, et j'ai dû, en gémissant d'une inflexible rigueur, oublier tout autre sentiment pour ne me souvenir que de mon devoir; mais il ne me parut jamais plus douloureux, plus pénible à remplir.

LE COMTE.

Il a oublié le sien; vous ne pouvez, vous ne devez plus que le plaindre. Rassemblez la garnison sur cette place, et que le jugement soit exécuté dans une heure.

VALBROWN.

C'est mettre mon cœur à une épreuve trop cruelle. Au nom de l'amitié, au nom de tout ce qui vous est cher, n'exigez pas de moi ce barbare héroïsme, je n'en suis pas capable: qu'un autre soit chargé de ces détails horribles; mais n'espérez pas que je donne l'affreux signal; faites-moi mourir à sa place, j'y consens; j'ai fourni ma carrière, l'Etat n'a plus rien à attendre de moi; mon âge, mes longs travaux, et la douleur d'avoir perdu ce jeune homme, auront bientôt abrégé le peu de jours qui me sont comptés; mais au nom du ciel, n'exigez pas que ce soit moi, son ami, son père... qui donne le coup de la mort au malheureux Olivier.

EVRARD, *ouvre la porte et s'élance vers le Comte.*

Olivier! grand Dieu!... Arrêtez... voici votre victime...

VALBROWN.

Evrard!

LE COMTE.

Evrard!

EVRARD.

Lui-même! qui serait mort de douleur en apprenant que sa fuite aurait causé la perte de son fils innocent.

VALBROWN.

M. le Comte, les dépêches qu'il vous est ordonné de n'ouvrir qu'en présence du chevalier Evrard....

LE COMTE.

Je les ai; mais, hélas!...

EVRARD.

Lisez, Monsieur, je m'attends à tout ; depuis longtemps je suis résigné.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CÉLESTINE, PAULINE, THOMAS, VINCENT, PHILIPPE.

(Attirée par le cri d'Évrard, Célestine est sortie de la maison, elle voudrait s'élancer vers son père ; mais elle est retenue par Pauline et Thomas, qui la forcent à demeurer dans le fond. Vincent et Philippe sont à la porte de la citadelle et écoutent.)

LE COMTE, *ouvre les dépêches.*

Elles sont signées de l'empereur. (*A Valbrown.*) Il est perdu, c'est son arrêt. (*Il lit.*) « Après avoir pris connais-
» sance du mémoire qui nous a été rémis par la fille du
» chevalier Evrard ; après l'avoir relu et médité avec l'at-
» tention la plus sévère et la plus scrupuleuse, comme doit
» le faire un monarque qui veut sincèrement connaître la
» vérité, nous sommes demeuré convaincu que l'homme
» auquel nous avions autrefois supposé des vues utiles et le
» désir de contribuer au bien de l'État, n'est qu'un ambi-
» tieux, un traître, et nous avons cru devoir donner dans
» cette circonstance un exemple éclatant et terrible de notre
» justice ; en conséquence, d'après toutes les preuves qui
» nous sont parvenues de la perfidie que cet homme a si
» longtemps cachée sous les dehors simples de la probité et
» de la vertu, nous condamnons.... »

CÉLESTINE.

(Elle pousse un cri déchirant, s'échappe des bras de Pauline et vient tomber sans connaissance aux pieds de son père.)

Ah ! mon père est mort !....

EVRARD, *la relève.*

Ma fille....

VALBROWN ET LE COMTE.

Votre fille !... sous ces habits ?

EVRARD.

C'est elle qui m'avait sauvé. Reviens à toi, ma Célestine.

(Tout le monde est accouru et s'empresse autour de Célestine.)

VALBROWN.

Ah ! M. le Comte ! cette scène est déchirante... Eh quoi ! l'Empereur.....

LE COMTE.

Voyez vous-même. (*Il lui remet la lettre.*)

VALBROWN.

(Il la parcourt ; quand il arrive à l'endroit où le comte s'est arrêté, sa figure change d'expression, il lit rapidement et sans aller jusqu'à la fin, mais il paraît dans l'ivresse.)

Chevalier Evrard, Mademoiselle, M. le Comte, mes amis... écoutez.... écoutez tous. (*Il lit.*) « En conséquence, nous » condamnons à une prison perpétuelle le ministre prévari- » cateur qui a abusé de notre confiance, nous nommons à » sa place le chevalier Evrard, nous le réintégrons dans » tous ses biens ; nous nous plaisons à le reconnaître pour » un homme intégre, irréprochable, et nous voulons que » notre réparation envers lui soit aussi éclatante, aussi » universellement connue que l'ont été ses persécutions. » Qu'il vienne aussi promptement que je le désire, mon » cœur et mes bras lui sont ouverts ; je mettrai toute ma » gloire à lui faire oublier les torts involontaires dont je suis » coupable envers lui. JOSEPH. »

(Le comte prend la lettre des mains du major et la lit.)

EVRARD.

Célestine, mon amie.... ouvre les yeux à la lumière.... Ma fille... ma fille... (*Célestine ouvre les yeux.*)

CÉLESTINE.

Que me voulez-vous ?... laissez-moi mourir la première...

EVRARD.

Notre sort est changé... lis, mon enfant..., voilà ton ouvrage.....

VALBROWN, *lui présentant la lettre.*

Lisez, Mademoiselle...

(Célestine prend le papier, le parcourt, sa physionomie exprime d'abord la crainte, l'effroi, puis la surprise, la joie, le ravissement et l'ivresse; quand elle a fini, elle se précipite dans les bras de son père, qu'elle couvre de baisers.)

LE COMTE, *à Vincent et à Philippe.*

Allez, de ma part, annoncer cette heureuse nouvelle au lieutenant Olivier.

VALBROWN.

Non pas, M. le Comte, je ne puis céder cette commission à personne; j'avais perdu mon courage pour le conduire à la mort, mais pour lui rendre la liberté et la vie, j'ai recouvré les forces de ma jeunesse. (*Il court vers la citadelle, Vincent l'accompagne.*)

THOMAS, *dans le fond et faisant des signes au dehors.*

Ohé! ohé! vous autres, arrivez, tout l'monde s'porte bien, c'est fini, il n'est plus question de rien. Venez, venez.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER, ALIX, PAYSANS, PAYSANNES, SOLDATS.

VALBROWN, VINCENT, *ramenant Olivier.*

Le voilà! le voilà!....

OLIVIER, *court dans les bras d'Evrard.*

Mon père!

ALIX.

Célestine! (*Elles s'embrassent.*)

OLIVIER, *à Célestine.*

Mademoiselle, je sais tout ce que vous avez fait pour votre père, et il n'est en mon pouvoir que de vous admirer. (*Au Comte.*) Pardonnez, M. le Comte, le premier mouvement était à la nature et à la reconnaissance, le second vous appartient. C'est par vous que mon ami, mon

protecteur, recouvre l'honneur avec la liberté ; le jour qui éclaire la délivrance et la justification de cet homme respectable est le plus beau de ma vie.

VALBROWN.

Embrasse-moi donc, Olivier, tu m'as fait bien du mal.

LE COMTE.

Chevalier Evrard, faites au plus tôt vos dispositions pour notre prompt départ, je veux avoir le plaisir de vous conduire moi-même aux pieds de l'Empereur.

PHILIPPE.

Et bien, je suis encore à comprendre comment M. Evrard a pu s'évader.

PAULINE, *lui mettant la main sur l'œil droit.*

Comment, vous n'y voyez pas, M. Philippe ?

PHILIPPE.

Du tout !... Ah ! ah ! j'y suis. Espiègle !...

PAULINE.

Ça vous prouve, M. Philippe, qu'un homme n'a pas trop de ses deux yeux pour veiller sur les actions d'une femme.

La toile tombe.

FIN DE LA FORTERESSE DU DANUBE.

ROBINSON CRUSOÉ,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE MM. ALEXANDRE PICCINI, DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE, ET GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 2 octobre 1805.

LETTRE D'ALEXANDRE PICCINI,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Boulogne, octobre 1840.

MON CHER ET BON AMI,

Vous avez désiré que je vous fisse une lettre sur *Robinson Crusoé;* c'est un souvenir qui nous est cher à tous deux ; mais l'amitié vous aveugle. Comment voulez-vous que je me mêle d'écrire, moi qui n'ai jamais tenu la plume que pour faire des croches ! C'est une idée bizarre ! Cependant, pour vous être agréable, je me borne à un simple récit des faits dont j'ai été le témoin oculaire.

Lorsqu'on apprit qu'un auteur dramatique s'occupait de mettre à la scène ce roman, bien que cet homme de lettres comptât autant de succès que d'ouvrages, on fut surpris d'une telle tentative, on douta généralement qu'il pût se tirer avec bonheur de ce qu'on appelait un tour de force. En effet, Robinson n'est réellement intéressant que depuis son naufrage, où seul en but à tous les dangers, à toutes les privations, il trouve dans son courage, dans son génie, dans sa confiance en Dieu, la force de lutter contre

tous les obstacles et de les vaincre. Grande leçon pour l'homme qui ne se laisse point abattre !

Dès l'arrivée de Vendredi, l'intérêt qui s'attache à l'homme isolé s'affaiblit ; on ne craint plus pour Robinson, il a fait tant à lui seul, qu'avec l'auxiliaire Vendredi, tout deviendra possible. Les personnages qui surviennent encore après, font de la dernière moitié de ce livre un roman ordinaire. L'anxiété, la terreur, l'espoir, tous ces sentiments que le lecteur partage avec le héros ont disparu.

M. de Pixerécourt, en me confiant le dessein de traiter ce sujet, ne me dissimula pas les difficultés qu'il entrevoyait. Il sentait parfaitement que son héros n'était attachant que dans son isolement. Il fallait cependant créer trois actes : ce nombre était à cette époque (1805) la dimension des drames. Aujourd'hui, on dédaigne cette coupe, on fait cinq actes, souvent précédés d'un prologue ! Tous les sujets ne se prêtent pas à cette grande étendue ; aussi combien de nos ouvrages modernes dont les premiers actes sont inutiles à l'action, nuls, ennuyeux ; mais on veut écrire cinq actes, et surtout en toucher les droits.

Moi-même, je doutais que M. de Pixerécourt pût parvenir à son but ; il fallait toute la confiance que j'avais dans son talent scénique pour ne pas le détourner de cette pensée.

Tout Paris attendait avec curiosité le jour de l'épreuve. Déjà les répétitions donnaient aux initiés l'espoir d'un succès.

Robinson Crusoé parut enfin sur l'affiche du théâtre de la porte Saint-Martin ; les mots *incessamment la 1re représentation*, firent accourir la foule ; c'était une fureur.

Jusque-là, cet empressement était dû à l'immense réputation du roman. La salle se composait, en partie, de personnages sincères, qui venaient voir leur ami d'enfance, Robinson, et s'identifier de nouveau avec ses dangers; quelques autres avaient l'espoir malin de voir échouer le grand dramaturge dans une entreprise que nul n'avait osé tenter. Il n'est pas un auteur qui n'ait eu l'idée de produire ce sujet populaire au théâtre; mais tous l'avaient abandonné.

Le succès fut immense; on dirait aujourd'hui *pyramidal*. Trois actes pleins de gaîté, de sentiment, une mise en scène éblouissante, des costumes sévèrement exacts, des décorations magnifiques, des danses variées, des masses qui se mouvaient sans désordre, voilà ce que l'on dut à M. de Pixerécourt. Il présidait à ce bel ensemble, car il n'était pas seulement l'auteur de ses pièces, mais encore il en dessinait les costumes aux peintres, donnait le plan de ses décorations, expliquait au machiniste le moyen d'exécuter les mouvements. Scène par scène, il donnait aux acteurs des intentions sur leurs rôles. Ses ouvrages eussent beaucoup gagné, s'il eût pu remplir tous les personnages.

J'étais dans la salle le jour de cette première représentation; l'entrée de Robinson avec son costume de peau de chèvre, son parasol surmonté d'un superbe haras vivant, qui criait très-à propos ce qu'il avait à dire, produisit une satisfaction générale; hommes, femmes, enfants, ce n'était que battements de mains, enthousiasme universel.

Cependant, un spectateur mécontent du résultat des deux premiers actes, fit entendre quelques coups de sifflet dans la scène de nuit du troisième acte où les Caraïbes, armés

chacun de petits arbres, viennent, par l'ordre de Vendredi, entourer le méchant matelot et l'envelopper d'une forêt improvisée dont il ne peut sortir. Cette idée originale, puisée d'ailleurs dans les mœurs de ces sauvages, produisit un effet si amusant, si neuf au théâtre, que le public indigné fit justice à l'instant....; le siffleur fut mis dehors.

Rien de plus beau que la vue du grand vaisseau tout pavoisé, couvert de matelots, de mousses qui garnissaient les mâts ; la majesté de ce spectacle, inconnu jusqu'alors, électrisa.

Deux cents représentations consécutives attestent le succès de cet ouvrage.

M. de Pixerécourt a donc trouvé, dans un sujet jugé impossible par ses collègues, le moyen d'amuser, d'intéresser pendant trois grands actes. Il est vrai que son imagination a fait presque tous les frais : il a groupé autour de Robinson et de Vendredi, des scènes étrangères au roman. C'était la seule manière de réussir.

Cet auteur eut toujours des envieux; c'est malheureusement le partage du talent. Son *Robinson Crusoé* avait été précédé au théâtre de la porte Saint-Martin par *la Forteresse du Danube*, drame dont les ressorts sont simples comme ceux de la comédie, et dont les nombreuses représentations remplissaient constamment la salle.

Quelques confrères, blessés des succès qu'il obtenait sur plusieurs théâtres, portaient envie à ce qu'ils appelaient son bonheur, c'est-à-dire, son mérite. Il fut bien dédommagé des misérables tracasseries que les petits lui suscitèrent, par l'estime et l'amitié de ses nobles rivaux.

J'ai l'avantage d'être depuis quarante ans l'ami de cet homme de lettres, et je me plais à dire que toujours je l'ai entendu rendre justice au vrai talent, même à ses détracteurs.

ALEXANDRE PICCINI.

NOTICE

SUR ROBINSON CRUSOÉ.

On ne pouvait choisir pour le héros d'un mélodrame un homme plus connu des petits et des grands que le fameux Robinson : la foule des spectateurs était proportionnée à la vogue du personnage, et jamais le solitaire Robinson ne s'était trouvé en si nombreuse compagnie.

Quelques musards, toujours occupés de niaiseries, se tourmentaient pour savoir comment on pouvait faire un mélodrame d'un homme seul dans son île avec son chien et son perroquet ; ils proposaient dans les journaux et même se vantaient d'avoir créé un nouveau genre de spectacle, qu'ils appelaient monodrame : vanité fondée sur l'ignorance ; car depuis *Arlequin tout seul*, qui a produit beaucoup d'imitateurs, l'insipide genre du monodrame n'est malheureusement que trop accrédité dans la capitale.

Ce n'est donc pas Robinson tout seul qui est le sujet de ce nouveau mélodrame de M. de Pixerécourt, c'est Robinson environné d'hommes et de dangers, et dans des situations très-dramatiques. Ce qui fait le charme du roman, eût été une source d'ennui au théâtre : tous ces détails de l'industrie solitaire de Robinson, très-intéressants dans un récit, auraient fait bailler dans un drame, qui exige du mouvement et de la variété. L'auteur a choisi pour son

action l'arrivée des Anglais dans l'île de Robinson, par suite de la révolte de l'équipage contre le capitaine. Les diverses catastrophes que produit cet événement ont été habilement maniées par l'auteur, et il en résulte l'effet qu'on attend d'un mélodrame: un grand intérêt de curiosité, des surprises continuelles, des coups de théâtre, des scènes toujours animées, des marches, des combats, des prestiges d'optique, beaucoup de bruit et de tumulte, tout cela suivi d'un dénouement heureux. Le merveilleux des mœurs sauvages, en opposition avec celles des hommes civilisés, entrait naturellement dans le sujet, et convient parfaitement à un genre dont l'extraordinaire fait le mérite.

Les plus grands applaudissements ont été pour le premier acte, parce que toute l'attention y est fixée sur les deux personnages les plus intéressants du roman, Robinson et Vendredi. On peut y joindre un troisième personnage, qui mêle aussi son mot au dialogue; c'est le perroquet de Robinson. Dugrand est parfait dans le rôle de Robinson; son costume est une copie fidèle des estampes qui représentent ce fameux solitaire. Avec son grand bonnet, son habit de peau de chèvre, son parasol, tout l'attirail de ses armes, c'est le véritable Robinson en personne, et toutes les caricatures qu'on admire à nos divers théâtres, même celles de M. Vautour et de M. Pillule, sont moins originales et moins curieuses.

Vendredi est peint au naturel; sa vivacité, son agilité, son amour et sa reconnaissance pour son maître, sa simplicité naïve, en font un personnage tout à la fois intéressant et comique, très-bien rendu par Talon. La manière dont il

délivre son père que les sauvages ont amené dans l'île pour le tuer et pour le manger, la frayeur qui le fait tomber comme mort au bruit du coup de fusil qu'il vient de tirer, surtout les extravagances de sa joie quand il embrasse son vieux père, sont autant de tableaux très-attachants.

Lorsque les Anglais débarquent dans l'île, l'intérêt se divise, et quoiqu'on ne perde jamais de vue Robinson et Vendredi, cependant on s'occupe du sort du capitaine et des autres personnes que les révoltés veulent abandonner dans l'île. Il y a surtout un matelot nommé Latrombe, marin déterminé, dont la fougue, les boutades et l'accent provençal font beaucoup rire : ce rôle est joué par Bourdais avec une énergie plaisante.

Atkins, à la tête des rebelles, le capitaine avec les officiers qui lui sont restés fidèles, éprouvent des fortunes diverses qui forment le nœud du mélodrame : il est tellement serré, qu'il serait difficile d'analyser cette foule d'incidents. Vendredi se distingue toujours par ses tours d'adresse ; mais Robinson est un peu éclipsé. Cependant il a retrouvé son frère dans le capitaine, son fils dans un jeune officier du vaisseau, et c'est du succès de l'aventure que dépend son retour dans sa patrie, ce qui le lie plus étroitement à tous les événements. Enfin, après bien des tentatives, des alarmes et des dangers, le destin se déclare pour les honnêtes gens. Atkins et les scélérats de sa suite restent dans l'île ; Robinson s'embarque avec son frère et son fils. La victoire est due principalement au père de Vendredi, qui amène au secours de Robinson une troupe de Caraïbes de sa tribu. Le stratagème qu'il met en œuvre

est fort original; par son ordre, chacun de ces sauvages coupe une grosse branche d'arbre qu'il porte devant lui, de manière que la troupe, invisible à ses ennemis, est une forêt ambulante.

Les décorations ne sont pas la partie la moins curieuse de ce mélodrame, spécialement celle du troisième acte: par malheur, ce sont des beautés dispendieuses. Si les auteurs font quelques frais de talent pour alimenter l'esprit, les entrepreneurs font de grandes dépenses d'argent pour repaître les yeux de l'assemblée; ils pensent, avec quelque raison, qu'il y a plus de spectateurs qui ont des yeux, qu'il n'y en a qui ont de l'esprit. Il est vrai que ces avances de fonds sont presque toujours de grosses usures: la curiosité des spectateurs est rarement ingrate, et l'intérêt qu'on lui fait payer est le plus fort qui existe dans le commerce. Il est probable que la grande variété et les situations piquantes de ce mélodrame, les combats, les danses des sauvages, réunis à la beauté des décorations et à la renommée de Robinson, attireront bien longtemps la foule.

Quant au roman dont on a tiré ce mélodrame, son succès ne s'est jamais démenti; à travers le fatras dont il est rempli, et sous une apparence de simplicité naïve, on y démêle des vues très-profondes et d'une très-saine philosophie. Son but est de faire sentir la nécessité et les avantages de la société pour l'homme; c'est la meilleure réponse qu'on puisse faire à ces sophistes déclamateurs qui, sous le vain prétexte de réformer les abus, décriaient l'ordre social et semblaient vouloir nous ramener à la nature sauvage. Ils sont en effet parvenus à nous donner des sauvages de leur

façon, et nous avons pu reconnaître que les vertus des Cannibales ne valaient pas même les vices des hommes civilisés. L'expérience nous a bientôt appris ce que c'était que la nature brute et nous en a, je crois, dégoûtés pour toujours.

Jean-Jacques Rousseau qui, dans ses écrits, s'est montré l'un des plus grands ennemis de la société, n'avait donc pas saisi l'esprit du roman de *Robinson*, lorsqu'il l'a vanté dans son *Emile* comme le meilleur livre pour les enfants; car cet ouvrage est amusant pour les enfants comme les contes de Perrault; mais il est très-instructif pour les hommes; il leur apprend que la société ajoute aux forces de chaque individu. Robinson lui-même, avec toutes les commodités qu'il a pu se procurer dans son île, n'aspire qu'au bonheur d'en sortir. Au lieu de recommander ce livre aux enfants, Rousseau aurait bien dû le lire lui-même, l'étudier et tâcher de le comprendre : cette lecture eût épargné à sa plume bien des chimères et des sottises éloquentes.

GEOFFROY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des Spectacles. 3 Octobre 1805.

Le titre de ce mélodrame promettait tant de jouissances, qu'à cinq heures, toutes les avenues du théâtre étaient assiégées par une foule immense, avide et empressée. Jamais ni les *Bardes*, ni les *Templiers*, ni *Arlequin dans un œuf*, ni *Fanchon la Vielleuse* n'ont attiré une plus grande affluence : trois mille juges au moins étaient rassemblés pour prononcer sur le sort de *Robinson*. Enfin, il a paru à 7 heures ½ du soir avec son parapluie de poil de chèvre, son bonnet de feutre, ses habits de pelleterie, sa longue barbe, sa carabine, Vendredi et son perroquet. Ce spectacle a d'abord excité des bravos universels, quoique le jury fût composé de plusieurs personnages réfractaires. Les applaudissements sont devenus encore plus vifs, lorsqu'on a vu des Caraïbes venir manger un homme, puis danser, puis s'enfuir épouvantés des coups de carabine tirés par Vendredi.

En général ce premier acte a obtenu un immense succès; les deux autres se sont soutenus par la pompe du spectacle et l'éclat des décorations. Celle du troisième acte, surtout, est d'un effet magique. Les paroles sont de M. de Pixerécourt, la musique de MM. Piccini et Gérardin-Lacour, et les ballets de M. Aumer. Cette représentation a été trop brillante pour que nous ne donnions pas à nos lecteurs le plaisir d'un second article.

Le même. 4 Octobre 1805.

On a vu dans des temps de disette ces files nombreuses et serrées qui assiégeaient la porte de quelques magasins; c'était du pain qu'elles

demandaient. Voyez-les aujourd'hui assiéger avec autant d'empressement et de sollicitude les avenues de nos théâtres; ce sont des spectacles qu'elles demandent. Du pain et des spectacles, voilà donc nos premiers besoins ! c'étaient aussi ceux des Romains ; et n'est-il pas bien glorieux pour des Welches de ressembler à des Romains ? Il est vrai que Robinson est un héros privilégié. Qui de nous, dans ses premières années, n'a pas lu avec un plaisir extrême le détail de ses aventures ? Qui n'a pas admiré son industrie, sa prévoyance, son courage, la fidélité de Vendredi, son intelligence, son dévouement pour son maître ? Jean-Jacques Rousseau regardait ce roman comme le meilleur que l'on pût mettre entre les mains des enfants, et il avait raison. C'était une idée heureuse que de mettre sur la scène ce sujet qui nous a charmés; aussi, combien de jeunes gens, d'hommes faits, d'enfants attendaient cette représentation!

Les décorations sont très-belles; celle du dernier acte surtout, qui représente à droite un bois épais et coupé de sentiers à perte de vue, des rochers à gauche, la mer au milieu, est tout à fait imposante; mais le coup d'œil devient ravissant, lorsque le bois se remplit de Caraïbes, que le rocher se couvre des compagnons d'Atkins suppliants, et que le vaisseau met à la voile; aussi, ce moment a-t-il excité l'enthousiasme.

Les rôles sont en général joués avec intelligence. Dugrand met de la chaleur dans celui de Robinson ; Diégo est bien représenté par Adnet; Iglou, par Dugy; madame Cousin-Picard a fait plaisir dans le personnage d'Isidore, et madame Pothier a bien saisi le caractère de la vieille Béatrix; mais les deux rôles qui ont le mieux soutenu la pièce, en ce qu'ils sont parfaitement joués, sont ceux de Vendredi et de Latrombe.

Dans ce dernier personnage, Bourdais, avec son jargon provençal et sa suffisance a excité des applaudissements universels. Talon, chargé du rôle de Vendredi, a rendu avec beaucoup d'âme et de naïveté toutes les scènes de tendresse et de reconnaissance entre son maître et son père. Fusil et Odry, chargés de deux rôles de rebelles, ont aussi contribué au succès de cette représentation. Enfin,

il ne faut pas oublier ce perroquet qui jase fort agréablement, et ne fait point déshonneur à ses camarades. Le spectacle est terminé par un ballet où les Caraïbes et les matelots font assaut de force et de souplesse. On a remarqué les beaux développements de Mérante, la légèreté de Morand et la danse grotesque de Robillon et de madame Degville dans un pas de nègres.

Ce mélodrame est digne du théâtre où il est représenté; il ne peut manquer de croître en mérite et en profit.

LEPAN.

Journal d'Indications. 4 Octobre 1805.

Ce *Robinson Crusoé*, dont les surprenantes aventures firent les délices de notre jeunesse, et qui feront encore l'admiration de nos derniers neveux, méritait bien d'occuper la scène. Il était réservé au mélodrame de s'honorer lui-même en plaçant tout à la fois avec éclat sur un vaste théâtre, ce fabuleux Robinson, son parapluie, sa mise grotesque, son fidèle Vendredi, et ses amis et ses ennemis. L'entreprise était belle. Le plus célèbre mélodramatiste du siècle des mélodrames a saisi le *Robinson* du roman, et, pendant trois actes, il a présenté ce brave habitant des déserts, roi, sujet, chasseur et cultivateur de son île.

Des situations qui plaisent, des scènes qui excitent la curiosité, des aventures produites par des rencontres imprévues, des combats, des ballets supérieurement exécutés, des costumes soignés, des décors magnifiques et la renommée de Robinson assurent un grand succès à cet ouvrage, et surtout à l'auteur, pour avoir cherché à plaire, plutôt en cédant de ses droits au décorateur, au maître des ballets, aux combattants, qu'en faisant usage de cette connaissance de la scène, de cet intérêt, de ces situations scéniques qui font et feront longtemps le succès de ses mélodrames joués à l'Ambigu-Comique.

Robinson Crusoé, dans la salle de la porte Saint-Martin, avait hier de nombreux amis. Ce nouveau mélodrame a paru fort d'une triple renommée produite par les talents de M. de Pixerécourt, auteur des

paroles; de M. Aumer, maître des ballets; de MM. Piccini et Girardin-Lacour, auteurs d'une musique aimable et bien adaptée au sujet.

Suit l'analyse :

Cet ouvrage a été généralement applaudi : le premier acte a électrisé les spectateurs; mais le second, qui n'offre que des scènes préparatoires et quelquefois comiques, a un peu refroidi l'enthousiasme et servi de texte à la malveillance, qui s'est permis quelques signes d'improbation, étouffés par les applaudissements unanimes et répétés de la multitude. Le *Robinson Crusoé* de la porte Saint-Martin sera vu longtemps avec plaisir. Les principaux rôles sont bien joués par MM. Bourdais, Talon, Adnet et Dugrand. Après la représentation, l'auteur, M. de Pixerécourt, a été demandé et nommé au milieu des bravos de la multitude.

BABIÉ.

Journal de Paris. 3 Octobre 1805.

Robinson Crusoé, seul encore dans son île, offre sans doute des matériaux nombreux pour la narration, mais aucuns pour une action théâtrale. Pour le mettre en scène, l'auteur du mélodrame a donc dû se porter à l'époque où l'arrivée de personnages nouveaux, dans cette île, y devient pour Robinson, tout à la fois, la source des plus graves alarmes, et le présage de la délivrance, y produit, en un mot, ces alternatives d'espérances et de craintes, base précieuse et fondamentale de l'intérêt dramatique.

Mais comment retracer cette succession, variée à l'infini, d'aventures et d'incidents qui se pressent sans se heurter, qui, toujours motivés sans être jamais prévus, étonnent l'esprit, captivent l'attention, agitent l'âme et la promènent vivement de surprises en surprises ? Vendredi arrachant son père aux mains d'une horde de sauvages qui allaient le faire rôtir pour le dévorer ; Robinson, sauvant à son tour un capitaine de vaisseau que quelques-uns des matelots révoltés attachaient à un arbre pour l'abandonner sans défense aux fu-

reurs des animaux qui peuplent l'île, et reconnaissant alors dans ce capitaine son propre frère Diégo, que l'espérance de le retrouver et de le délivrer lui-même avait seule amené dans ces mers lointaines, accompagné de la femme et du fils de Robinson ; les matelots, d'abord vaincus et enchaînés, brisant tout à coup leurs fers et revenant à la charge avec un renfort de rebelles ; le courage du petit nombre croissant avec les dangers, et opposant l'adresse à la force ; la trahison déconcertant les combinaisons de l'industrie, et les séditieux redoublant de rage dans l'ivresse du triomphe ; le génie de la reconnaissance fournissant tout à coup des secours inattendus, qui assurent enfin la punition du crime, la réunion de Robinson à sa famille et leur libre départ pour leur patrie..... Voilà sans doute la matière de bien des émotions et le sujet de tableaux aussi touchants que variés ! et cependant ce n'est là qu'une esquisse très-incomplète, qu'un abrégé trop imparfait de tout ce que fournit à cet égard l'intéressant mélodrame de *Robinson Crusoé*. Combien de situations, dont l'effet admirable à la scène échappe aux applications de l'analyse, parce qu'il consiste à la fois dans le contraste avec les données immédiates du moment qui précède, dans le concours de circonstances trop minutieuses pour être rappelées, et souvent encore dans je ne sais quelle disposition des lieux eux-mêmes ; car, il faut l'avouer, les ressources de l'art des décorations ont été ici mises en œuvre avec un succès dont il y a peu d'exemples.

Ce dernier mérite est celui de l'administration, qui a monté ce mélodrame avec un luxe de soins et de frais, dont l'auteur devrait être fort reconnaissant, et dont elle peut compter, au reste, d'être payée avec usure par la constante affluence des curieux. Chaque acte présente une décoration différente et d'un effet neuf ; mais celle du troisième acte se distingue particulièrement par la perspective d'un lointain admirable et réel ; c'est une montagne à perte de vue, sur laquelle on voit descendre, à travers les arbres de la forêt, une nuée de Caraïbes que le père de Vendredi amène au secours de Robinson, le libérateur de son fils. On aperçoit d'autre part l'immensité des mers, sur lesquelles s'avance majestueusement un vaisseau de grande con-

struction, celui qui doit emmener Robinson et sa famille. Ces deux aspects sont du plus bel effet.

Il y a aussi des combats et des danses ; dans les premières, on a vivement applaudi, entre autres, le bel athlète Mérante, qui, seul contre deux, soutient une lutte au sabre avec une vigueur et une prestesse de mouvements qui ont étonné. Parmi les danses qui couronnent le dénoûment, on voudra revoir souvent celle du *Chica*, danse voluptueuse, s'il en fût, et que Robillon et Mlle Degville exécutent avec une grande énergie d'expression.

Adnet, Bourdais, Dugrand, Fusil, Talon, qui étaient chargés des principaux rôles, les ont remplis avec un talent digne de la brillante assemblée qui les applaudissait, quelquefois avec tous les transports de l'enthousiasme. L'effet général de cette première représentation a été parfait, et les auteurs ont été nommés au milieu des acclamations les plus éclatantes : ce sont, pour les paroles et la mise en scène, M. de Pixerécourt ; pour la musique, MM. Piccini et Gérardin-Lacour ; pour les ballets, M. Aumer, qui mérite une mention distinguée.

DUSAULCHOY.

Gazette de France. Octobre 1805.

Gulistan règne toujours en paix à l'Opéra-Comique ; l'éclat de ses succès n'est troublé que par la renommée de *Robinson*. Robinson arrivé sans rhume, et plus heureux en cela que Gulistan, soutient merveilleusement ses travaux. Dix-huit ans de solitude ont remis sa constitution à l'abri des accidents à la mode. Il psalmodie toujours avec gravité ses réflexions morales et théologiques ; le matelot provençal lâche toujours ses bordées grivoises ; Vendredi gagne beaucoup à la naïveté de Talon ; mais on se plaint que le perroquet n'ait qu'une scène à jouer ; l'auteur aura sans doute craint d'éclipser les autres acteurs. Au surplus, ceux qui aiment les aventures et les combats, trouvent de quoi se satisfaire dans ce mélodrame : l'intrigue s'embarrasse de plus en plus ; les choses ne restent pas longtemps dans la même situation ; il y a toujours quelqu'un de l'un ou de l'au-

tre parti aposté dans le creux d'un arbre ou sous une table pour surprendre et mettre à profit les desseins de l'ennemi ; c'est une guerre active où toutes les ressources et les ruses de l'art sont mises en pratique. On n'a pas un moment de repos ni de sécurité ; la guerre de la succession d'Espagne n'a pas été plus féconde en succès et en revers. Ce mérite n'est apprécié que par les connaisseurs ; mais ce qui est du goût de tout le monde, ce qui ne trouve point de censeurs, ce sont les costumes, les décorations magnifiques, celle du troisième acte surtout : la descente des sauvages, la danse voluptueuse du *chica*, le ballet des matelots et le départ du vaisseau, tout cela offre des tableaux variés qu'on peut opposer aux merveilles de l'opéra ; aussi, cinq représentations successives n'ont fait qu'assurer notre prédiction. Le philosophe de Genève, qui préférait *Robinson* à tous les ouvrages d'Aristote, de Pline et de Buffon, en serait édifié. On se presse pour avoir des loges ; les gens du bel air se mettent en mesure ; personne ne veut s'exposer à rester muet, quand on lui demandera des nouvelles de *Robinson*. Pour moi, quelques graves lecteurs me reprocheront peut-être d'attacher tant d'importance au sort d'un mélodrame ; mais j'en appelle au goût du siècle. Il faut respecter l'opinion publique.

COLNET.

Journal du soir. 4 Octobre 1805.

La vaste salle du théâtre de la porte Saint-Martin se trouvait hier beaucoup trop étroite ; près de 3,000 personnes s'y foulaient pour voir ce Robinson si fameux, si grotesque, si original, et qui faisait depuis un mois l'entretien de tout Paris. Il s'est enfin montré seul dans son île, avec son fidèle Vendredi et un perroquet, dont on aurait bien dû mettre le nom sur l'affiche. La vue de Robinson, surmonté de son vaste parasol, armé de sa carabine, d'une scie, d'une hache, etc., couvert de son chapeau pointu et de ses habits de peau de chèvre, a d'abord excité de nombreux applaudissements. Bientôt la satisfaction des spectateurs s'est accrue en proportion de l'intérêt que présentait le mélodrame.

Une troupe de Caraïbes descend dans l'île pour y manger quelques prisonniers. Déjà les sauvages ont dansé autour de leurs victimes ; le feu est allumé, un garçon gros et gras, qui joue le rôle de rôti, est près d'être mis à la broche, lorsque Robinson fait une décharge de sa mousqueterie. Les Caraïbes effrayés prennent la fuite, et se réfugient dans leurs canots. Cette scène est d'un bel effet ; mais il nous semble qu'elle en eût encore produit davantage, si l'on eût vu réellement un acteur à la broche et rôtir seulement quelques minutes ; c'est alors que l'enthousiasme aurait été complet. Un auteur de mélodrames ne doit point avoir de scrupules, et M. de Pixerécourt a fait, dans cette circonstance, une grande faute, que ses confrères de *l'Ambigu-Comique* et de la *Gaieté* n'auraient pas manqué d'éviter.

Le second et le troisième acte ne sont pas moins intéressants que le premier : Robinson retrouve son frère dans un capitaine de vaisseau que son équipage révolté a abandonné dans l'île. Cette île, tout à l'heure déserte, se peuple bientôt de nombreux habitants; il s'y livre des combats sanglants entre la petite armée de Robinson, grossie par des sauvages et les matelots rebelles. Ceux-ci sont tantôt vainqueurs et tantôt vaincus : à la fin, la victoire se décide pour le parti de Robinson. Un vaisseau paraît à la vue de l'île, le départ s'apprête ; on danse, et tout le monde s'embarque pour San-Salvador.

Tel est en abrégé le fond du nouveau mélodrame, qui a obtenu hier un succès complet. L'administration a dû faire des frais considérables pour établir des décorations aussi belles, aussi variées, aussi pittoresques. Aucun mélodrame n'avait été monté jusqu'à ce jour avec autant de soins et de dépenses, et les sacrifices qu'on a été obligé de faire, prouvent assez la très-grande confiance que les directeurs du théâtre de la porte Saint-Martin ont dans les talents de M. de Pixerécourt.

Parmi les choses neuves qu'on trouve dans *Robinson Crusoé*, on a surtout admiré une marche de sauvages et leur manière de surprendre leurs ennemis en se couvrant de branches d'arbres et présentant ainsi une forêt impénétrable, qui s'abat au moment de combattre.

C'est une idée très-heureuse et qu'on a vivement applaudie. Les ballets sont agréablement dessinés par M. Aumer, et exécutés avec beaucoup d'ensemble.

BEAUMONT.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BOBINSON CRUSOÉ.	M. Dugrand.
D. DIEGO, armateur portugais, beau-frère et ami de Robinson.	M. Adnet.
EMMA, femme de Robinson et sœur de D. Diego.	Mme d'Escuyer.
ISIDOR, fils de Robinson et d'Emma, âgé de 19 ans.	Mme Cousin-Picard.
VENDREDI, jeune Caraïbe, attaché à Robinson.	M. Talon.
ATKINS, anglais, contre-maître du vaisseau de D. Diego.	M. d'Herbouville.
LATROMBE, matelot provençal.	M. Bourdais.
OCROLY, vieux matelot anglais, faux brave, du parti d'Atkins.	M. Fusil.
JAMES, autre matelot, également dévoué à Atkins.	M. Oudry.
BÉATRIX, vieille gouvernante attachée à Emma.	Mme Potier.
IGLOU, père de Vendredi et chef des Caraïbes (1).	M. Dugy.
PAROUBA, chef d'une tribu de Caraïbes, ennemie d'Iglou.	M. Parisot.
Troupe de matelots.	
Troupe de Caraïbes.	
Mousses.	

La scène est dans une île déserte, située près de l'embouchure de l'Orénoque.

(1) Iglou, Vendredi et les autres Caraïbes ne sont pas noirs, mais seulement olivâtres ou légèrement basanés. Cette observation est importante, et je désire que l'on y ait égard partout où l'on montera la pièce.

ROBINSON CRUSOÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la partie de l'île que Robinson appelait sa métairie. Dans le fond est une colline riante, dont la pente douce, dirigée vers la droite, s'étend jusqu'au bord de la mer que l'on n'aperçoit pas. A moitié de la hauteur, dans l'angle à gauche, est la grotte de Robinson, adossée à un rocher : l'entrée en est défendue par un double rang de forts pieux de six à sept pieds d'élévation. On n'y arrive et on n'en sort qu'au moyen de deux échelles, dont l'une conduit au pied de la palissade et l'autre au bas de la colline. A gauche *, sur le devant, est l'enclos qui renferme son troupeau; on y voit des raisins suspendus à des branches d'arbres et à des lianes. A droite, vis-à-vis, est l'entrée d'une forêt. Dans une enceinte cachée par des palmiers, des bananiers, des cocotiers, des lataniers et autres arbres du pays, est un gros cèdre coupé et dont une des extrémités est déjà travaillée dans la forme d'un canot. Dans le milieu du théâtre est un vieux tronc d'arbre. Toutes ces constructions doivent être faites avec assez d'art pour ne pas laisser soupçonner que l'île est habitée. L'action commence vers le milieu du jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDREDI, *vêtu seulement d'un pantalon de matelot.*

(Il sort de la grotte du fond, et en descend au moyen des échelles; il tient à la main un panier rempli de provisions qu'il va porter

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

dans l'enceinte où est le canot, en écartant, pour y entrer, les branches qui ferment le passage.)

Voilà deux gâteaux d'orge et une petite bouteille de rhum que Robinson chargé moi d'apporter ici pour son dîner au retour de la chasse. Moi faire bien exactement tout ce que li ordonner, li si bon maître! sauver pauvre Vendredi des Caraïbes qui allaient le manger. Aussi Vendredi n'être plus à moi, Vendredi sauvage, mais reconnaissant, être tout entier à Robinson, l'aimer de tout son cœur, donner son sang, tout, tout, jusqu'à dernière goutte pour son généreux maître. (*Après avoir vidé le panier, il va dans l'enclos qui est à gauche.*) Ces raisins, bonne provision pour nous quand vient la saison des pluies, et que nous falloir rester tout le jour sans sortir. (*Il remplit son panier des raisins qu'il ôte de dessus les lianes.*) Moi, passer déjà... (*Il compte avec ses doigts.*) douze lunes auprès de Robinson, et moi bien gai, bien content, toujours plus content..... Pourtant moi pleurer tous les jours, en pensant à bon vieux père qui peut-être mourir de chagrin d'avoir perdu son fils. Oh! si premier père à moi être ici avec second père qui a conservé la vie, Vendredi si heureux, tant heureux que li mourir peut-être à force de bonheur.... J'entends marcher.... c'est bon maître à moi.

SCÈNE II.

ROBINSON, VENDREDI.

(Robinson a la barbe longue et épaisse; il porte un haut bonnet fait de peau de chèvre, ainsi que sa veste et ses culottes qui descendent jusqu'à moitié des jambes qui sont nues. Sa chaussure consiste dans une forte semelle attachée avec des courroies en peau et liées jusqu'au dessus de la cheville, à peu près comme un cothurne. Il a un ceinturon assez large, dans lequel est une paire de pistolets et auquel pend à droite une longue scie et à gauche une hache. Deux petites bandouillères de peau soutiennent d'un côté sa poire à poudre et de l'autre son sac à plomb. Il porte derrière

le dos un panier d'osier en forme de hotte et qui lui sert à mettre le gibier qu'il tue. Il tient d'une main son fusil et de l'autre un parasol couvert de peau de chèvre. Son perroquet est perché sur le bâton du parasol. (1)

(Dès que Vendredi aperçoit Robinson, il court à lui, se jette à genoux, baise la terre, et prend un des pieds de Robinson qu'il pose sur sa tête en signe de fidélité.)

ROBINSON, *le relevant.*

Relève-toi ; ce n'est que devant Dieu que l'homme doit s'humilier.

VENDREDI.

Oui, mais toi m'as dit aussi que l'homme bon et bienfaisant être l'image de Dieu sur la terre ; c'est pour cela que moi me prosterner devant toi, parce que moi ne rien connaître de meilleur dans le monde.., aprés père à moi.

ROBINSON, *l'embrasse.*

Excellente créature !... Quel présent tu m'as fait, ô mon Dieu ! et combien je t'en remercie !

VENDREDI, *prend le parasol qu'il porte dans l'enclos à gauche, puis il caresse le perroquet qui bat de l'aile.*

Perroquet mignon, bon jour ! (*Il vient ensuite prendre la hotte de Robinson.*) Oh ! oh ! Maître, toi faire bonne chasse aujourd'hui.

ROBINSON.

Oui, ma promenade a été heureuse. J'ai trouvé une petite tortue sur le rivage auprés de la baie; puis, en revenant, j'ai tué ces deux oiseaux de mer dont la chair est exquise Tiens. (*Il lui présente son fusil.*)

VENDREDI, *recule.*

Non, Maître, moi pas toucher tonnerre.

ROBINSON.

Je t'ai déjà dit que cela s'appelle un fusil.

(1) Si l'on peut se procurer un chien intelligent et docile, on l'emploiera dans cette scène ; il suivra Robinson en portant dans sa gueule un gros oiseau de mer que son maître a tué, puis il ira se coucher dans l'enceinte quand Vendredi lui aura pris son gibier pour le mettre dans la hotte de Robinson.

VENDREDI.

Li faire trop grand' peur à moi.

ROBINSON.

Pour quelle raison ?

VENDREDI.

Li tuer moi si moi toucher li.

ROBINSON.

Je t'ai plus d'une fois expliqué le mécanisme de cette arme, et tu n'as pas vu, depuis un an que nous habitons ensemble, qu'il me soit arrivé le moindre accident, quoique je m'en serve à peu près tous les jours.

VENDREDI.

C'est égal, Maître, moi respecter li beaucoup, mais pas jamais toucher.

ROBINSON.

Et si quelque jour nous étions découverts, attaqués par les hommes de ta nation, et qu'il fallût se servir d'une arme à feu pour nous défendre, tu n'oserais donc pas...

VENDREDI, *avec chaleur.*

Oh! bien différent alors..... Pour défendre bon maître, moi plus craindre rien; moi, prendre fusil, charger fusil, puis donner à toi, toi tirer, pan! pan!... tuer beaucoup sauvages, les autres sauver à la nage, entrer dans canots et plus jamais remettre pied dans l'île... Ah!... ah!

ROBINSON.

Bien, mon enfant! je te faisais injure en doutant de ton courage... Pendant que je vais travailler au canot qui doit servir à notre délivrance, toi, va jusqu'à la grotte où sont renfermés nos troupeaux, tu leur donneras la nourriture dont ils ont besoin, puis tu viendras me retrouver ici; je t'attendrai pour dîner.

VENDREDI.

Oui, Maître, moi courir.

ROBINSON.

Je t'avais dit ce matin d'apporter un chevreau, mais cela n'est pas nécessaire; ma chasse nous a procuré des provisions pour plusieurs jours.

VENDREDI.

Oh ! tant mieux ! car moi bien chagrin quand toi commander de tuer pauvre petit ; la mère suivre moi jusqu'à la porte, puis lécher son enfant, puis regarder moi avec un air si triste, si triste, que moi plus trouver courage pour t'obéir ; laisser pour lors petit chevreau avec la mère, tous deux bien contents, se caresser, bondir, sauter et retourner avec la famille. Moi d'abord sauter aussi en voyant leur joie, puis après pleurer parce que moi penser à pauvre père à Vendredi, qui peut-être jamais plus revoir son enfant. (*Il sanglotte.*)

ROBINSON.

Console-toi, mon ami, je t'en servirai, si le ciel ordonne que votre séparation soit éternelle. Mais pourquoi ne m'as-tu pas instruit de ta répugnance à remplir cette commission, je t'aurais épargné ce chagrin.

VENDREDI.

Pardon, Maître ; mais moi pas oser.

ROBINSON.

Il suffit; c'est moi qui désormais me chargerai de ce soin. Va, et reviens bientôt.

VENDREDI.

Oui, Maître. (*Il saute.*) Oh! moi bien joyeux, bien content, moi, plus tuer chevreau. (*Il s'éloigne. Robinson entre dans l'enceinte et se dispose à travailler. Ses outils sont dans le canot. Le perroquet appelle* Vendredi ! *Vendredi revient sur ses pas.*) Plaît-il, Maître ?

ROBINSON.

Je n'ai rien dit.

VENDREDI.

Toi m'appeler.

ROBINSON.

Tu t'es trompé.

(Vendredi s'éloigne. Le perroquet recommence, Vendredi se retourne et revient encore une fois sur ses pas ; le perroquet l'appelle de nouveau, mais Vendredi s'en aperçoit et vient à lui.)

VENDREDI.

Maître! c'est perroquet à toi, cet oiseau malin s'amuser

souvent à faire revenir moi. Li apprendre mon nom à tous les perroquets de l'île, et puis eux me poursuivre dans la forêt, et sauter d'arbre en arbre, en criant tous ensemble et de tous côtés : Vendredi ! Vendredi !.... (*Plusieurs perroquets dans le fond appellent Vendredi.*) Entends-tu, Maître ?... Eux fâcher moi beaucoup. (*Au perroquet de Robinson.*) Méchant ! fi ! pas beau ! Oh ! si moi pas peur tonnerre, moi faire taire bien vite vous autres tous. (*Il fait le geste d'un chasseur qui tire.*) Pan ! pan !

ROBINSON, *à part.*

Sa colère m'amuse. (*Haut.*) Ne te fâche pas, mon garçon; hélas ! pendant quatorze ans, ces oiseaux et mon chien fidèle ont été les seuls êtres dans le monde qui aient répondu à ma voix.

VENDREDI.

A la bonne heure, Maître ; mais à présent que moi ton compagnon commencer à te comprendre et à te répondre, toi ordonner aux perroquets de se taire.

ROBINSON.

Eh ! mon pauvre ami, cela est aussi impossible qu'il l'est, dans la société, d'empêcher bien des gens de parler mal à propos.

VENDREDI, *au perroquet.*

Moi, t'en prie... ne plus appeler Vendredi, et toi bien beau, bien gentil; moi donner à toi biscuit. (*Le perroquet répond*, Oui ! oui ! oui !) A revoir, Maître. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ROBINSON, *seul.*

Mettons nous à l'ouvrage. (*Il se débarrasse de tout ce qui le gêne et s'assied sur l'arbre pour travailler.*) (1)

(1) Si l'on s'est procuré un chien tel que je l'ai indiqué plus haut, on le nommera *Fidèle*, et Robinson l'enverra successivement chercher sa hache et sa scie qu'il aura ôtées en arrivant de la chasse et que Vendredi aura posées auprès de l'enclos qui est à gauche. Le chien sera dressé à rapporter ces deux outils, puis à revenir se coucher près de son maître.

Trompeuse espérance, dernier bien des malheureux, c'est toi qui m'as fait entreprendre ce travail pénible et presqu'au-dessus des forces d'un homme! Depuis près de deux ans que j'emploie des journées entières et souvent une partie des nuits à façonner cet arbre et à lui donner la forme d'une chaloupe, mon ouvrage est à peine ébauché, et cependant que de sueurs et de fatigues pour le mettre à ce point! combien m'en faudra-t-il essuyer encore avant de parvenir à lui donner la perfection nécessaire pour le mettre à flot! Sans l'arrivée de mon cher Vendredi, j'aurais abandonné ce projet; mais il a ranimé mon courage presque éteint; la présence d'un compagnon robuste tout prêt à seconder mon travail, m'a rendu les forces et l'énergie que j'avais perdues. L'espoir de recouvrer ma liberté, de revoir ma chère patrie, est rentré dans mon cœur; des illusions flatteuses sont venues charmer ma solitude; je me suis cru plus d'une fois transporté, comme par miracle, au milieu de mes possessions du Brésil; j'ai revu mon épouse, ma chère Emma, mon fils Isidor, et vous aussi mon cher Diégo, je vous ai tous embrassés, j'ai versé sur vous les larmes de la joie... Que dis-je? les larmes de la joie!... hélas! elles se changeaient bientôt en larmes amères; mon bonheur n'était qu'un rêve; mais il me laissait du moins l'espérance et des forces pour le réaliser. (*Il travaille.*)

SCÈNE IV.

ROBINSON, VENDREDI.

VENDREDI, *revient en courant.*

Maître! Maître!... (*Il est hors d'haleine et peut à peine parler.*)

ROBINSON.

Eh bien! qu'as-tu donc?... tu es tout tremblant... tu parais effrayé.

VENDREDI.

Oui, et moi raison. Grand beaucoup hommes de nation

à moi venir ici dans beaucoup canots... eux amener prisonnier pour manger.

ROBINSON.

Quelle horreur !... ne t'es-tu pas trompé ?

VENDREDI.

Non, Maître, eux descendre bientôt dans l'île. (*Il court au fond.*) Toi regarder. Tiens, moi les voir d'ici. (*Il compte sur ses doigts.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six canots !...

ROBINSON.

En effet.

VENDREDI.

Nous partir bien vite, Maître.

ROBINSON.

Au contraire, ne nous éloignons pas. Rentrons à ma métairie, ou plutôt restons sur la colline, de là nous pourrons observer à notre aise : peut-être le ciel nous mettra-t-il à même de secourir encore quelque infortuné.

VENDREDI.

Toi bien penser. (*Vendredi porte le parasol dans l'enclos, et serre tous les outils.*) Toi, là haut ; moi, ici ; moi cacher dans canot à nous ; eux pas voir moi, et moi tout voir et tout entendre.

ROBINSON.

Soit. (*Il regarde vers la droite.*) Ils sont à terre... Les voilà qui viennent de ce côté.

VENDREDI.

Vite, vite, Maître !

(Robinson monte sur la colline, tire l'échelle après lui et la cache : puis il se couche à plat-ventre sur la colline pour observer ce qui se passe en bas. Vendredi ôte également la seconde échelle qui sert à monter par dessus la palissade, puis il vient dans l'enceinte, se couche dans le canot et se couvre de feuillages pour n'être pas vu.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, IGLOU, PAROUBA, TROUPE DE CARAÏBES.

(Les Caraïbes arrivent en dansant, en gesticulant, et en faisant mille contorsions bizarres, suivant l'usage de leur pays. Ils allument de grands feux et font les apprêts d'un festin. Quand tout est disposé, Parouba sonne de la conque marine ; c'est le signal pour faire venir le prisonnier. En effet, quelques-uns se détachent et vont chercher Iglou, qu'ils ramènent au son des instruments barbares, sur lesquels ils règlent leurs danses grotesques. Ils placent Iglou devant le tronc d'arbre, et expriment par leurs cris et des attitudes singulières tout le plaisir qu'ils vont avoir à le dévorer. Dans toutes leurs marches et contre-marches, ils sont toujours à la file l'un de l'autre et jamais en rang. Ils agitent des espèces de tambours de basque, en forme de tortue, dans lesquels sont enfermés des cailloux, ce qui produit un grand bruit. Quelques-uns ont des arcs, d'autres des espèces de massues faites d'un bois très-dur et qu'ils appellent *boutou ;* d'autres enfin portent une pique courte, armée d'une dent d'acouti.)

(1) PAROUBA, *à Iglou.*

N'es-tu pas de la tribu qui habite derrière la grande montagne, de cette méchante tribu ennemie de la nôtre, et qui a tué plusieurs de nos pères, de nos frères, de nos femmes et de nos enfants ?

IGLOU.

J'en suis le chef.

(A chaque réponse d'Iglou, Vendredi écoute avec plus d'attention.)

PAROUBA.

Tu te nommes ?

(1) On trouvera dans l'ouvrage du P. *Lafittau*, intitulé : *Mœurs des sauvages Américains*, 2 vol. in 4°, fig. des détails très-circonstanciés et du plus grand intérêt sur la danse et les jeux des Caraïbes, lorsqu'ils mettent à mort un prisonnier, de même que sur la danse du calumet que je place à la fin du troisième acte.

IGLOU.

Iglou.

VENDREDI, *se découvrant tout à fait sans se lever.*

Iglou !... c'est père à moi !

PAROUBA.

Eh bien ! Iglou, puisque nous sommes aujourd'hui maîtres de ta personne, tu ne nous échapperas pas.

IGLOU.

Je le sais.

PAROUBA.

Tu vas recevoir le coup de la mort.

IGLOU.

Quand tu voudras; mais ceux de ma tribu me vengeront, et ma mort vous coûtera cher.

(Tous les Caraïbes vont au fond prendre leurs armes.)

VENDREDI.

Malheureux Vendredi! voir mourir pauvre père!... comment faire?... moi pas assez fort... eux manger moi aussi... (*Il aperçoit le fusil de Robinson.*) Ah! voilà tonnerre! c'est avec li que Robinson sauver Vendredi... Vendredi bien grand beaucoup peur de tonnerre, mais Vendredi mourir s'il le faut pour sauver père à li.

(Les Caraïbes reviennent, Vendredi prend le fusil, non sans faire quelques façons.)

PAROUBA, *à Iglou.*

Eh bien! es-tu prêt à mourir?

IGLOU.

Oui.

(Les Caraïbes ont formé un demi-cercle autour du tronc d'arbre; les uns lèvent leur *boutou*, les autres tendent leurs arcs. Parouba, avec une dent d'acouti à la main, va porter le coup mortel à Iglou, quand Vendredi lâche la détente du fusil et tombe à la renverse. Les Caraïbes effrayés se sauvent en désordre. Cependant, deux d'entre eux, plus intrépides ou plus cruels que les autres, reviennent sur leurs pas, terrassent Iglou, et lèvent leurs massues pour l'assommer, quand Robinson se montre et tire ses deux coups de pistolet. Alors les deux Caraïbes effrayés, lâchent leur proie et se sauvent

du côté de la mer. Robinson suit tous les mouvements des Sauvages en dehors, puis il descend après avoir témoigné qu'ils se sont rembarqués.)

SCÈNE VI.

ROBINSON, IGLOU, VENDREDI.

VENDREDI, *d'une voix lamentable et toujours étendu par terre.*

Au secours! à moi, Maître! au secours!

ROBINSON.

Lui serait-il arrivé quelque malheur?

VENDREDI.

Au secours! au secours!

ROBINSON, *qui est accouru.*

Qu'as-tu donc, mon ami? serais-tu blessé?

VENDREDI.

Non, Maître, moi sis mort!

ROBINSON, *qui a ramassé le fusil et l'a examiné.*

Relève-toi, ce n'est rien.

VENDREDI.

Moi pas oser.

ROBINSON.

Lève-toi, te dis-je, tu n'as rien à craindre; c'est le bruit qui t'a fait peur.

VENDREDI, *se tâtant à mesure qu'il se lève.*

C'est vrai!... voilà tête à moi, bras à moi, jambes à moi... Ah! tant mieux, moi bien content; moi vivre encore pour voir, pour embrasser bon père....viens, viens maître... tiens... voilà... c'est li... c'est Iglou, c'est père à Vendredi! (*Il va près de son père et le voyant immobile.*) Ah! malheureux! moi tuer li peut-être... Maître!... Maître!... li mort aussi... (*Il se désespère.*)

ROBINSON.

Non pas, c'est la frayeur qui lui aura causé un saisisse-

ment assez fort pour le priver un moment de l'usage de ses sens. (*Il relève Iglou et lui délie les mains.*)

VENDREDI, *le caresse.*

Papa Iglou! dis donc que toi pas mort... t'en prie, toi regarder moi... (*Iglou ouvre les yeux.*) Ah! bon! bon! li pas mort!...

(Il saute, danse, embrasse les genoux de son père, et fait mille contorsions plaisantes pour exprimer sa joie. Iglou aperçoit, reconnaît et embrasse son fils, regarde Robinson et paraît effrayé.)

Toi pas peur... li bon maître à moi... sauver la vie quand méchante tribu vouloir manger moi. (*Iglou se jette aux pieds de Robinson qui le relève.*)

ROBINSON.

Que je suis heureux de vous voir réunis!...

VENDREDI, *ne peut se lasser de voir son père, de l'embrasser, de le caresser.*

Oh! bon père!

IGLOU, *à Robinson.*

Quelle que soit ta nation, compte sur ma reconnaissance. Ordonne, je suis le chef d'une tribu nombreuse, tu m'as rendu mon fils, dispose de nous; notre sang, nos bras, notre vie, tout est à toi.

VENDREDI, *à Robinson.*

Moi bien dire que père à moi être bon, aussi, li bien aimé dans tribu, parce que li savoir beaucoup choses.

IGLOU.

Quelques relations de commerce entre ceux de ma nation et les Colons de la Trinité, m'ont mis à même de connaître et de pratiquer quelques-uns des usages d'Europe: c'est pour cela qu'ils m'ont nommé leur chef.

ROBINSON.

Mais comment vous trouvez-vous aujourd'hui entre les mains de ces féroces insulaires?

IGLOU.

J'ai été pris dans un combat qu'ils ont livré à ma tribu, et j'allais subir, sans me plaindre, le sort qu'une coutume

établie de temps immémorial dans nos contrées, réserve aux vaincus.

ROBINSON.

Ces horribles apprêts et les mauvais traitements que vous avez essuyés, ont affaibli vos forces; venez, Iglou, venez vous reposer. Vendredi, cours à la métairie chercher une bouteille de rhum et quelques aliments pour ton père.

VENDREDI, *montrant l'enceinte.*

Maître, toi trouver là tout ce qu'il faut... moi apporter pour dîner à nous; Iglou manger la part de Vendredi.

(Il va prendre le panier de raisins qu'il a cueillis et l'apporte à son père; puis il ôte l'échelle du fond qu'il cache sous des broussailles.)

ROBINSON.

Eh bien! asseyons-nous à l'ombre de ces bananiers.

(Vendredi soutient son père, Robinson le précède, et tous trois vont s'asseoir dans l'enceinte devant le canot.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, OCROLY, JAMES.

OCROLY.

Atkins a raison, cette île me paraît absolument déserte et parfaitement convenable à l'exécution de notre projet.

JAMES.

Du moins nous n'y avons encore aperçu aucune trace d'habitation. Cependant, ces sauvages que nous venons de voir sauter dans leurs pirogues et cingler à force de rames vers le continent, sembleraient indiquer...

OCROLY.

Qu'ils la visitent par fois pour y sacrifier quelques victimes, selon l'usage de ces barbares.

JAMES.

En effet, ces feux, à peine éteints, rendent ta conjecture plus que vraisemblable.

ROBINSON, *bas à Iglou et à Vendredi.*

On a parlé, ce me semble. (*Tous trois prêtent l'oreille.*)

OCROLY.

Conviens que nous avons sagement fait de nous cacher derrière les rochers, pour n'être point aperçus par ces Cannibales.

JAMES.

Sans contredit.

OCROLY.

Oh! la prudence est ma vertu favorite. J'ai toujours eu un talent merveilleux pour me mettre à l'abri du danger. Dans le fait, nous n'étions pas assez nombreux pour leur résister, et d'après le goût qu'ils ont pour la chair humaine, je t'avoue que je ne suis pas du tout curieux de tomber entre leurs mains.

JAMES.

Ni moi non plus.

ROBINSON, *à Iglou et à Vendredi.*

Ce sont des Européens. Ne nous découvrons pas avant de savoir quel dessein les amène.

OCROLY.

Je crois cependant que tu n'aurais rien à redouter de leur part; ta chair doit être tant soit peu dure, et je la crois peu faite pour tenter des palais délicats et exercés comme doivent être ceux de messieurs les Caraïbes.

(Vendredi relève avec précaution les branches qui ferment l'enceinte et les dérobent à tous les regards. Robinson continue d'écouter.)

JAMES.

Le capitaine et son fidèle Latrombe seront bien mieux leur fait.

OCROLY.

Oui : tous deux sont d'un embonpoint piquant.

JAMES.

Le jeune homme a bien aussi son mérite.

OCROLY.

Dix-neuf ans! diable! c'est un morceau fin.

JAMES.

Quant à la vieille Béatrix...

OCROLY.

Coriace, mon ami ; ils n'en viendront jamais à bout.

JAMES.

Ah ! ça, dis-moi donc, Ocroly, car il est temps que je le sache, que prétend Atkins en nous ordonnant de mettre à terre notre Capitaine et ses trois autres acolytes ?

OCROLY.

Ce qu'il prétend ? et parbleu ! une chose toute simple : les abandonner dans cette île à la merci du ciel, à la dent des bêtes féroces ou à celle des sauvages.

JAMES.

En effet, c'est une chose toute simple. Par ce moyen nous devenons maîtres du vaisseau.

OCROLY.

Vous !... Un moment. Voilà pourtant ce que c'est que les subalternes ; on les emploie pour faire réussir une entreprise ; eh bien ! ils ne sont pas contents d'avoir été les instruments du succès, la gloire ne leur suffit pas ; il leur faut une part dans les bénéfices. Ah ! mon Dieu ! quand donc verra-t-on les hommes ne se conduire plus par des vues intéressées ? et que je pense bien différemment ! Non, mon ami, ce n'est pas vous, c'est nous qui devenons les maîtres du vaisseau. Et dans le fait, c'est une chose juste, de toute justice. Atkins est amoureux de cette langoureuse Emma, qui s'avise d'aimer encore après vingt ans de mariage un homme qu'elle ne reverra probablement jamais, et de courir le monde pour le retrouver... Il lui déclare sa flamme, elle s'en offense, se plaint à D. Diégo...

ROBINSON, *à part.*

Emma ! Diégo !... l'ai-je bien entendu ?

OCROLY.

Qui fait mettre Atkins à fond de cale pendant quinze jours ; celui-ci jure de s'en venger, c'est dans l'ordre ; il soulève une partie de l'équipage, et conçoit le projet de se défaire du frère pour avoir la sœur. Il me consulte, et j'approuve. Or, comme il ne veut pas s'abaisser jusqu'à commettre un crime, mais seulement placer tous les opposants

dans l'impossibilité de contrarier ses vues, il ne voit pas de moyen plus doux, plus conciliant, que de faire mettre à terre, dans une île déserte, ou habitée seulement par des sauvages, les trois personnes qui le gênent, savoir : le capitaine Diégo, son neveu Isidor....

ROBINSON, *à part.*

Isidor !

OCROLY.

Et le Bosseman Latrombe. Il me consulte encore, et j'approuve ; mais attendu que la vieille Béatrix, malgré ses soixante ans, s'est montrée rebelle à mes vœux, et qu'elle a rejeté mes tendres propositions, en me disant que j'étais vieux, laid et méchant, j'ai conclu pour mon compte à ce qu'elle fût comprise, par-dessus le marché, dans l'envoi que nous faisons aux habitants de ces forêts. Ainsi, comme tu vois, tout cela est bien, parfaitement bien, car enfin, c'est du fort au faible, et tout est relatif; si le capitaine eût deviné notre projet, il nous eût fait pendre, c'est sûr. Nous avons été les plus fins, il est juste que nous en soyons récompensés : c'est donc pour cela qu'il convient que de contremaître qu'il était, Atkins devienne capitaine ; que moi je devienne contre-maître, et qu'ainsi de suite jusqu'au plus petit mousse, chacun trouve son compte à cette affaire..... parce que.... dans le monde... Enfin, si c'est là ce que tu voulais savoir, te voilà maintenant aussi instruit que moi.

ROBINSON, *à part.*

Les scélérats !

JAMES.

Puis-je espérer du moins que ta nouvelle dignité ne te fera pas oublier notre ancienne amitié, et que tu me conserveras quelque attachement...

OCROLY, *avec importance.*

Compte sur ma protection.... Tout bien examiné, il me semble que cet endroit est assez commode, et que nous pouvons, en toute sûreté, y déposer nos prisonniers.

JAMES.

Soit. (*Ils remontent et font signe aux autres matelots de venir.*)

ROBINSON, *à part.*

Qu'il me tarde de les voir !

OCROLY, *à la cantonnade.*

Allons, arrivez, vous autres.

ROBINSON, *à part.*

O mon Dieu ! fais que ce ne soit point une illusion ! il me serait trop affreux d'être désabusé.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE DE MATELOTS, *qui amènent l'un après l'autre* D. DIÉGO, BÉATRIX, ISIDOR, *puis* LATROMBE. *Tous quatre ont les mains liées ; chacun d'eux est conduit par deux matelots.*

DIÉGO.

Misérables ! poursuivez le cours de vos honteux exploits, mais n'espérez pas qu'ils demeurent impunis.

ROBINSON, *à part avec transport.*

C'est lui ! c'est mon ami, mon frère ! (*Il tombe à genoux.*)

DIÉGO.

Vous éprouverez bientôt peut-être ce que les méchants ont à redouter de l'Être tout-puissant qui pèse dans sa balance les actions des hommes.

OCROLY.

Bah ! bah !

BÉATRIX, *lançant sur Ocroly un regard furieux* !

Oui, oui ! moque-toi. En effet, il a tant épargné de coupables, qu'on serait tenté de ne plus croire à sa justice.

OCROLY.

Ah !... la vieille s'en mêle aussi... Allez, belle indifférente, vous pourrez ici réfléchir à votre aise sur les vicissitudes humaines.

BÉATRIX.

Vieux coquin ! Que ne puis-je t'étrangler sur la place !

OCROLY.

Je le crois ! mais cela ne se peut pas.

ISIDOR, *se débattant et frappant du pied.*

Lâchez-moi, lâchez-moi, vous dis-je ; je veux, avant de mourir, me venger de cet infâme Ocroly.

OCROLY.

Bon ! et le petit Isidor aussi ?

ROBINSON, *à part.*

Serait-ce là mon fils ?

OCROLY.

Tais-toi, mon bon ami, va tranquillement tenir compagnie à ton oncle, et réserve ton courage pour une meilleure occasion.

ISIDOR.

Il est certain que tu ne mérites pas de mourir de la main d'un honnête homme.

OCROLY.

Tu peux dire tout ce que tu voudras; heureusement les injures ne blessent pas.

BÉATRIX.

Oh ! nous savons bien que de ce côté tu es invulnérable.

(A mesure qu'ils arrivent, on les conduit sur le devant de la scène à gauche. On attache D. Diégo à un arbre, on force les trois autres à s'asseoir par terre, et les matelots leur lient les jambes non sans éprouver de leur part beaucoup de résistance.)

LATROMBE, *entrant le dernier.*

Tron de l'air !..... est-il bien possible que le brave Latrombe, le plus intrépide matelot de la marine du Brésil, soit coulé bas par ces enragés Corsaires ? (*A Ocroly.*) Ah ! vieille carcasse démâtée, prie de tout ton cœur les saints anges du paradis que je ne puisse jamais en venir à l'abordage avec toi, car je te jure par le grand St. Nicolas, notre patron, que si je mets une fois le grapin sur ton individu, tu ne sortiras de mes mains que pour entrer incontinent dans le ventre d'un requin.

OCROLY.

Paroles inutiles. Vite ! qu'il soit lié comme les autres et placé à côté d'eux. Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous ?

vous êtes là d'une manière commode pour faire la conversation... Est-ce fini ?

JAMES.

Oui.

OCROLY.

Partons.

BÉATRIX.

Sainte Vierge ! ils s'en vont sans nous donner à manger.

LATROMBE.

Traître maudit ! laisse-nous du moins de quoi boire jusqu'à ce que nous ayons avisé aux moyens de pourvoir à notre subsistance.

OCROLY.

Mes ordres ne s'étendent pas jusque-là.

DIÉGO.

Tes ordres ! et de qui en dois-tu recevoir si ce n'est de ton Capitaine ?

OCROLY.

Mon Capitaine n'est pas ici, il est à bord et je vais le rejoindre.

LATROMBE.

Ton capitaine ! c'est un coquinasse comme toi.

OCROLY.

Adieu. Soyez tranquilles, je crois pouvoir vous assurer que vous ne souffrirez pas longtemps. (*Bas à James.*) Je serais curieux d'entendre ce qu'ils vont se dire et de savoir quel parti ils prendront.

JAMES, *bas.*

Eh bien ! cache-toi, pendant que je vais rassembler nos camarades dont quelques-uns se sont répandus dans l'île ; tu nous attendras à la chaloupe.

OCROLY, *bas.*

Bon. (*Aux quatre prisonniers.*) Adieu donc.

JAMES.

Adieu.

LATROMBE.

Va! va! que mille tonnerres t'écrasent et puissent te réduire en poudre!

(James et les matelots s'éloignent. Ocroly revient doucement et entre dans le tronc d'arbre par une ouverture à gauche. Indépendamment de cette ouverture, le tronc présente, en face du public, quelques crevasses et des trous assez grands pour que l'on distingue la figure d'Ocroly : cet arbre n'est mort que d'un coté, on voit encore sur la droite, une branche assez forte et suffisamment touffue pour porter un homme et le cacher.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JAMES ET LES MATELOTS.

LATROMBE, *après un moment de silence.*

Convenez-en, Capitaine, la bourasque a été violente, et nous voilà rudement engravés.

DIÉGO.

Infâme Atkins!

LATROMBE.

Nous avons donné contre un banc de sable, et nous courons grand risque de demeurer longtemps en panne.

DIÉGO.

Ma pauvre Emma! ma sœur! que vas-tu devenir, livrée à ces brigands?

ROBINSON.

Vendredi, grimpe à cet arbre et vois si les méchants se sont éloignés.

VENDREDI.

Oui, Maître.

LATROMBE.

Eh donc! Capitaine, vous m'avez tout l'air d'un vaisseau de quatre-vingts surpris en pleine mer par un calme plat. Que sont devenus ce courage intrépide, cette bravoure héroïque que vous avez déployés dans maintes et maintes circonstances périlleuses? Allons, mon cher maître, emparez-

vous du gouvernail, déployons les voiles et levons l'ancre s'il se peut, car cette position commence à me paraître diablement fatigante. (*Vendredi grimpe à un palmier qui est dans l'enceinte.*)

DIÉGO.

Quel courage peut-on opposer à de pareils événements?... quel parti prendre?

LATROMBE.

Eh, morbleu! prenons en toujours un, n'importe lequel. Et vous, dame Béatrix, qui avez ordinairement la langue si bien pendue, vous ne dites mot; voyons, que pensez-vous de tout ceci?

BÉATRIX, *d'un air piteux.*

Ce que j'en pense?... hélas!... que nous ne tarderons pas sans doute à être dévorés par quelque monstre du pays.

LATROMBE.

Belle consolation, vraiment!

VENDREDI, *sur l'arbre.*

Maître, eux partis, bien loin, bien loin, dans l'île. Plus entendre nous.

ROBINSON.

Bon! (*Il écarte les branches pour se faire un passage et se présente aux prisonniers.*) Mes amis!

BÉATRIX, *jette des cris perçants.*

Ah!.... ah!.... la vilaine bête!

OCROLY, *à part.*

Qu'est-ce que ceci?

LATROMBE.

Eh! quesacco!

ROBINSON.

Rassurez-vous et surtout point de bruit, vos ennemis sont encore trop près de nous. (*Il appelle Vendredi et son père.*) Iglou, Vendredi, aidez-moi... détachons leurs liens. (*Tous trois s'occupent à délier les prisonniers.*) Je suis votre ami, votre meilleur ami, ce Robinson que vous cherchez.

DIÉGO.

Vous, Robinson!

ISIDOR.

Mon père! (*Ils s'embrassent.*)

ROBINSON.

Oui, mes amis.

OCROLY, *à part.*

C'est bien le diable!

LATROMBE, *riant.*

Ah! ah! ah! voilà bien la plus drôle de rencontre!...

BÉATRIX, *tirant Latrombe à l'écart.*

Êtes-vous bien sûr que ce soit un homme?

LATROMBE.

Eh! allons donc, la vieille!... (*A Robinson.*) Mais comment se fait-il?

DIÉGO.

Mon cher Robinson, mon frère... vous retrouvez un fils, mais, hélas! votre Emma...

ROBINSON.

J'ai tout entendu. Occupons-nous des moyens de la délivrer et de sortir de cette île... Où est votre vaisseau?

DIÉGO.

A l'ancre, à une demi-lieue.

ROBINSON.

Et la chaloupe?

LATROMBE.

A deux pas dans une petite baie.

ROBINSON.

Tout espoir n'est point encore perdu. J'ai des armes, des munitions, nous avons du courage, tâchons d'arriver à la chaloupe avant les matelots et de nous en emparer.

LATROMBE.

Bien vu.

ROBINSON.

Vendredi, monte à la métairie et rapporte-nous toutes les armes que tu y trouveras.

VENDREDI.

Oui, Maître. (*Il va au fond, place l'échelle, monte et entre dans la grotte.*)

ROBINSON, *à Vendredi.*

Prends-les avec précaution, elles sont chargées..... (*A Diégo.*) Je suis toujours en état de défense.

LATROMBE.

Où diable logez-vous donc?

ROBINSON.

Ce n'est ici que ma maison de campagne.

LATROMBE.

Je vous en félicite, vous êtes en bon air.

ROBINSON.

Mais en supposant que nous soyons assez heureux pour arriver jusqu'à votre vaisseau, espérez-vous, mon frère, y trouver encore quelques amis?

DIÉGO.

Je le crois.

LATROMBE.

Moi, j'en réponds, capitaine. Excepté Atkins et Ocroly, ces deux coquins, que la foudre écrase, tout le reste se soumettra sans peine; d'ailleurs, s'il faut en venir aux mains, le capitaine m'a vu travailler, il sait que Latrombe vaut à lui seul tout un équipage. Les Ruyter, les Duquesne, les Jean-Bart, bagassasse! Ce ne sont que des mousses en comparaison de moi. Procurez-nous seulement des armes, et nous verrons beau jeu. Ah! maître Ocroly; fasse le ciel que j'aie le bonheur de te rencontrer, je promets de te faire passer un mauvais quart-d'heure.

VENDREDI, *reparaissant au-dessus de la palissade.*

Me voilà, Maître; mais moi, pas pouvoir descendre cela tout seul.

LATROMBE.

Attends-moi, mon enfant, je vais t'aider... Allons, à l'ouvrage.

(Il monte sur la colline, tout le monde va au fond; Vendredi est sur la palissade, Latrombe sur la première échelle, Iglou sur la colline, Isidor sur la seconde échelle, Robinson, Diégo et Béatrix en bas. Il s'établit ainsi une chaîne au moyen de laquelle les armes nécessaires à chacun sont descendues en un instant. Diégo et Robinson les examinent et les mettent en faisceau.

OCROLY, *à part, par une des ouvertures de l'arbre.*

Parbleu! j'ai été bien avisé de me nicher ici!... maudite curiosité.

LATROMBE.

Eh! M. Robinson, vous avez là un arsenal tout entier: des sabres, des fusils, des pistolets.

VENDREDI.

Plus rien, Maître, moi tout prendre. (*Chacun redescend et revient en scène. En descendant le long de la palissade, Vendredi se retourne, regarde du côté de la mer et s'écrie:* Maître!... Maître!... (*Mouvement spontané. Tout le monde se retourne.*) Moi voir gros canot venir vers nous.

DIÉGO.

Il veut parler du vaisseau sans doute?

VENDREDI.

Non, pas vaisseau; li bien loin, là bas.... autre grand canot.

LATROMBE.

Qu'est-ce à dire?

(Tous remontent. Latrombe grimpe sur la colline et regarde.)

OCROLY, *à part.*

S'ils pouvaient s'éloigner, comme je décamperais!

ROBINSON ET DIÉGO, *à Latrombe.*

Eh bien?

LATROMBE.

C'est, parbleu, notre grande chaloupe.

OCROLY, *à part.*

Ils viennent me chercher, sans doute; je commence à respirer.

LATROMBE.

Ce sont nos gens.... Atkins est avec eux.... je distingue son plumet rouge.

DIÉGO.

Que viennent-ils faire ici?

LATROMBE.

Ils cinglent à pleines voiles et se dirigent précisément vers la baie où nous sommes descendus. Vite, rentrons dans

la rade et faisons en sorte de leur dresser quelque bonne embuscade qui nous en débarrasse pour toujours.

(Il descend ainsi que Vendredi ; on ôte les échelles et on les cache.)

DIÉGO.

Je ne devine pas ce qui peut les attirer dans l'île.

ROBINSON.

Peut-être sont-ils inquiets de ne pas voir revenir leurs camarades.

ISIDOR.

En effet, ce méchant Ocroly nous a fait tenir longtemps derrière les rochers, de crainte d'être aperçus par les sauvages.

DIÉGO.

Si c'était le remords de nous avoir maltraités injustement !

BÉATRIX.

Ah ! bien oui, des remords ! ce serait plutôt pour nous achever tout de suite.

LATROMBE.

Les voilà qui débarquent. Vite, tenons conseil. Capitaine, est-ce vous qui prenez le gouvernail, ou bien si c'est monsieur votre frère ? Je penche pour ce dernier avis, attendu qu'il connaît mieux que nous ces parages, et qu'il nous servira de boussole.

DIÉGO.

Mon frère, chargez-vous de nous conduire.

ROBINSON.

J'y consens.

LATROMBE, *à Robinson.*

C'est dit, je vous reconnais pour le général de l'armée de terre... Qu'ordonnez-vous ?

ROBINSON.

Armons-nous d'abord.

LATROMBE.

C'est la première chose.

(Vendredi, Iglou et Latrombe apportent les armes qui sont appuyées contre le tronc d'arbre et les haies voisines.)

ROBINSON, *les distribuant.*

Tout cela est en bon état.

(Robinson, Diégo, Latrombe et Isidor prennent chacun un fusil et deux pistolets.)

VENDREDI.

Moi aussi vouloir tonnerre!.... moi plus peur à présent. (*Il prend un fusil.*)

IGLOU.

Moi, je prends une hache, et j'en ferai bon usage.

LATROMBE.

Et vous, Mademoiselle Béatrix?.... Allons, armez-vous aussi, ne fut-ce que pour vous défendre en cas d'événement, on ne sait pas ce qui peut arriver; écoutez donc, ce sont des enragés!

BÉATRIX.

Quelle journée! Santa Madona! c'est pour en mourir... Allons donc, puisqu'il le faut. (*Elle prend aussi une hache.*)

LATROMBE, *à Robinson.*

Maintenant, Général, l'ordre de bataille?... Adoptez-vous l'offensive ou la défensive?

DIÉGO.

Je crois qu'il vaut mieux les attendre.

ROBINSON.

Oui, nous pourrons d'ici observer tous leurs mouvements, et pour peu qu'ils s'enfoncent dans l'île, il nous sera facile de nous emparer de la chaloupe.

DIÉGO.

Il est prudent, ce me semble, de nous partager en deux troupes.

LATROMBE.

Sans doute; l'aile droite et l'aile gauche.

ROBINSON.

Mon cher Isidor, et vous Iglou, cachez-vous dans cette enceinte. (*Ils entrent dans l'enceinte.*) Vous, mon frère, avec Vendredi, Latrombe et Béatrix, entrez dans cet enclos. (*Diégo, Vendredi et Béatrix entrent dans l'enclos.*)

LATROMBE.

Non pas, il faut que les forces soient égales ; je formerai le centre à moi seul. Où diable me cacherai-je ?.... Eh, parbleu ! j'avise cet arbre creux... (*Il va à l'arbre.*) Non, toute réflexion faite, il serait facile de me bloquer là dedans..... je préfère monter à la hune, je vous tiendrai lieu de sentinelle avancée. (*Il monte sur l'arbre.*)

OCROLY, *à part.*

Où diable me suis-je fourré ?... si le champ de bataille s'établit ici, c'est fait de moi, il est impossible que j'en réchappe.

LATROMBE, *assis sur une branche.*

Me voilà hissé. L'ennemi s'approche, carguez les voiles, et sitôt qu'il paraîtra, feu de babord et tribord.

OCROLY, *à part.*

Pourvu qu'ils ne tirent pas sur moi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ATKINS, TROUPE DE MATELOTS, *dont quelques-uns sont armés de fusils.*

(Avant d'entrer en scène, les matelots crient pour appeler leurs camarades. On entend nommer successivement James ! Johnson ! Schmidt ! Ocroly !)

ATKINS.

Point de réponse !

OCROLY, *à part.*

Ah ! bien oui ! répondre ; vraiment je n'ai garde.

ATKINS.

Apparemment la voix est trop faible pour se faire entendre d'eux à la distance qui nous sépare... Mais où sont-ils donc ? et quelle peut-être la cause de ce retard ?... il fallait à peine deux heures pour l'expédition dont je les ai chargés, et en voilà bientôt sept qu'ils ont quitté le vaisseau. L'île serait-elle habitée ? auraient-ils rencontré quelque obstacle ?

OCROLY, *à part.*

Je t'en réponds, va !

ATKINS.

Il est plus vraisemblable qu'ils se seront égarés en cherchant une source d'eau vive... Cependant le temps presse, la mer devient houleuse et je crains les courants qui pourraient nous jeter à la côte ; il faut absolument qu'ils nous rejoignent au plus tôt. Ah ! parbleu ! j'imagine un bon moyen pour nous faire entendre et les rappeler ; c'est de faire une décharge générale de notre mousqueterie.

OCROLY, *à part.*

Eh bien ! il est joli ton moyen ! je t'en fais mon compliment.

LATROMBE, *à part.*

Pourvu qu'ils n'aillent pas me tuer au vol.

ATKINS.

S'ils ne répondent pas à ce premier signal, nous recommencerons.

OCROLY, *à part.*

Cela n'est pas sûr.

ATKINS.

Ensemble !... feu !...

(Ils tirent tous leur coup en l'air, puis ils écoutent. A peine la décharge est-elle faite, que Robinson, Isidor et Iglou se montrent et les couchent en joue.)

ROBINSON, ISIDOR, IGLOU.

Bas les armes !

(Les matelots stupéfaits font un mouvement pour fuir à gauche.)

DIÉGO, VENDREDI, ET BÉATRIX, *s'avancent et les menacent de même.*

Bas les armes !

LATROMBE, *du haut de son arbre et les couchant en joue.*

Rendez-vous, forbans !... ou nous faisons feu de toutes nos batteries.

BÉATRIX, *groupée comme les autres et tenant sa hache en l'air.*

Certainement nous faisons feu !

ATKINS.

O contre-temps fatal !

LATROMBE.

Dépêchons, corbleu ! ou je vous lâche ma bordée.

TOUS ENSEMBLE.

Bas les armes !

ATKINS.

Imitez-moi, camarades, périssons en combattant plutôt que de nous rendre lâchement à des hommes qui exerceraient sur nous une vengeance terrible.

ROBINSON, LATROMBE, ISIDOR.

Le premier qui bouge est mort.

DIÉGO.

Sur mon honneur, je promets la vie à tous ceux qui se rendront.

ATKINS.

Ne le croyez pas.

LATROMBE.

Croyez-le, c'est le plus sûr. (*Les matelots déposent leurs armes.*) Voilà ce que c'est. Capitaine, Général, ne les perdez pas de vue, je descends.

ATKINS.

Vous me trahissez, lâches ! eh bien, je me défendrai seul.

(Il se précipite sur Robinson, Vendredi le saisit par le milieu du corps, Diégo et Robinson le tiennent en respect avec leurs armes, jusqu'à ce que Latrombe, étant descendu, saute sur lui et lui arrache son sabre et sa hache. Isidor, Iglou et Béatrix prennent les fusils et les sabres des matelots.)

LATROMBE, *à Atkins.*

Tes armes, voyons, vite, dépêche, je te prie.

ATKINS.

O rage !

LATROMBE.

O quelle grimace !... Eh ! mon ami, chacun a son tour dans ce monde, les plus grands généraux ont éprouvé des revers, tu prendras ta revanche si tu le peux ; mais je ne pense pas que ce soit de sitôt. (*A Robinson.*) Mon général, le désarmement est opéré, qu'ordonnez-vous maintenant ?

ROBINSON.

Liez-leur les mains.

BÉATRIX.

Tenez, tenez, voilà les fers dont ils se sont servis pour nous. (*On leur attache les mains.*)

LATROMBE, *à Atkins en lui montrant la chaîne avec laquelle il va l'attacher.*)

Par pari refertur, dit un vieux proverbe. (*A Robinson.*) Voilà qui est fini, qu'allons-nous en faire ?

ROBINSON.

Vendredi, va les conduire dans la grande caverne où ils seront à merveille jusqu'à ce que nous ayons prononcé sur leur sort.

VENDREDI.

Oui, Maître, dans caverne noire, eux très-bien là, pas voir clair du tout.

LATROMBE.

Un moment, Capitaine, un moment. Il ne serait pas prudent de les confier à un seul homme, quoique notre frère d'armes me paraisse un garçon brave et intrépide ; les coquins n'auraient qu'à faire vent arrière et filer sur les cables, ce serait une affaire flambée. Je pense qu'il est à propos que j'escorte le convoi jusqu'à ce qu'il soit entré dans la rade ; qu'en dites-vous ?

DIÉGO.

Il a raison.

ROBINSON.

Vendredi, c'est à ma grotte que tu viendras nous retrouver. Iglou, accompagnez votre fils.

DIÉGO.

Toi, Latrombe, tu te rendras à la chaloupe dès que les prisonniers seront en sûreté.

LATROMBE.

Suffit, mon capitaine.

DIÉGO.

C'est là que tu nous attendras.

LATROMBE.

Convenu. Allons, marche.

ATKINS.

Non ; vous ne m'arracherez d'ici que mort.

LATROMBE.

Bagasse ! laisse donc, faut-il qu'un grand cœur comme le tien se laisse abattre pour si peu de chose ? que risques-tu, je te prie ?... Tout ce qui peut t'arriver de pis, c'est d'être pendu ce soir à la grande vergue. Eh bien ! cela n'arrive jamais deux fois dans la vie. D'ailleurs, ce sont de ces petits accidents qu'il faut souffrir lorsqu'on ne peut les empêcher.

(Atkins et les matelots sortent par la gauche. Ils sont conduits et escortés par Latrombe, Vendredi et Iglou qui ont une contenance fière et imposante.)

SCÈNE XI.

ROBINSON, D. DIÉGO, ISIDOR, BÉATRIX *et* OCROLY, *caché.*

DIÉGO.

Ne perdons pas un moment, mon frère ; rendons-nous à la chaloupe le plus tôt possible; nous tenons bien le plus mutin, mais le plus dangereux peut-être est encore en liberté.

BÉATRIX.

Ocroly, n'est-ce pas ?

ISIDOR.

Oh ! s'il se présentait devant moi maintenant, je lui ferais sauter la cervelle.

OCROLY, *à part.*

Bien obligé.

ROBINSON.

J'aime à te voir cette ardeur, mon fils.

DIÉGO.

C'est un lâche coquin que cet Ocroly ! toujours prêt à semer la discorde dès qu'il peut en tirer quelque avantage ;

du reste peu entreprenant et se laissant facilement intimider; mais je redoute l'influence que son esprit inventif et sa souplesse le mettent à même d'exercer sur ses camarades.

ROBINSON.

Cependant il est indispensable qu'avant de partir je retourne à mon habitation.

DIÉGO.

Point de retard, mon frère.

ROBINSON.

Peu d'instants suffiront pour y reprendre des effets précieux, de l'or et des papiers importants que j'ai sauvés du naufrage. Ensuite nous partirons pour revoir mon Emma.

DIÉGO.

Votre habitation est-elle éloignée de la mer?

ROBINSON.

Non, elle est adossée au roc qui domine la petite baie... là-bas, à gauche.

DIÉGO.

Allons-y promptement, car il est de la plus grande importance que nous arrivions au vaisseau avant Ocroly.

ROBINSON.

Il est impossible qu'il nous devance; il s'est enfoncé dans l'île avec ses compagnons pour chercher une source. D'ailleurs, s'il se présentait avant nous à la chaloupe, Latrombe et Iglou seront là pour le recevoir.

DIÉGO.

N'importe, partons, mon frère.

ROBINSON.

Partons. (*Ils prennent leurs armes et celles qu'ils ont saisies aux matelots, puis ils s'éloignent.*)

SCÈNE XII.

OCROLY, *puis* **JAMES** *et les six premiers Matelots.*

OCROLY, *passant d'abord la tête hors de l'arbre, puis une jambe après l'autre et enfin tout le corps.*

Ouf!... J'espère que je l'ai échappé belle. Il me semble que tout ceci prend une vilaine tournure; en tout cas, je ferai mon possible pour m'en tirer sans déficit. J'entends du bruit... vite... à l'observatoire. (*Il rentre dans l'arbre.*)

JAMES, *aux matelots.*

C'est à peu près de cette direction que sont partis les coups de fusil que nous avons entendus..... c'est ici ce me semble que nous avons laissé Ocroly.

OCROLY, *par le trou.*

(*A part.*) C'est James. (*Haut.*) Me voici.

JAMES.

Où donc?

OCROLY, *par le trou.*

Ici. Regardez s'il n'y a personne sur les arbres d'alentour.

JAMES.

Non, personne. Mais que fais-tu donc là dedans?

OCROLY, *sortant tout à fait.*

Chut! (*Il les amène mystérieusement au-devant de la scène et leur parle à voix basse.*) Voyez-vous là bas cet homme qui ne ressemble pas mal à un orang-outang? eh bien! c'est précisément le mari d'Emma...

TOUS.

Robinson?

OCROLY.

Lui-même! c'est le diable, je crois, qui nous a conduits dans cette île. Le Capitaine est libre; Atkins est entre leurs mains et Dieu sait ce qu'ils vont en faire. J'ai tout vu, tout entendu. Leur projet est de s'emparer de la chaloupe et de...

JAMES, *vivement.*

Il faut les prévenir et délivrer Atkins.

OCROLY.

Sans doute ; mais cela n'est pas facile.

JAMES.

Le courage triomphe de tous les obstacles.

OCROLY.

Je le sais bien ; mais ils sont aussi nombreux que nous pour le moins.

JAMES.

Et qu'importe le nombre ?

OCROLY.

Le nombre n'y fait rien ; mais ils sont mieux armés, et s'ils nous attaquent de vive force...

JAMES.

Eh bien ! nous périrons les armes à la main.

OCROLY.

C'est très-honorable ; mais ne vaut-il pas mieux trouver le moyen de vaincre sans mourir ?...

JAMES.

Je ne dis pas le contraire.

OCROLY.

La ruse, par exemple ?

JAMES.

Soit, on peut employer la ruse.

OCROLY.

Les suivre de loin pour découvrir la retraite d'Atkins, puis retourner au vaisseau et en ramener du monde pour délivrer nos camarades.

JAMES.

A la bonne heure. Eh bien ! charge-toi de les suivre.

OCROLY.

Non pas. Sans compliment tu t'en tireras infiniment mieux que moi ; tu possèdes au plus haut degré toute l'intelligence nécessaire pour bien remplir cette commission.

JAMES.

Et toi, que feras-tu ?

OCROLY.

Comment, ce que je ferai ? vraiment ! c'est là le coup

de maître ! je m'embarquerai bien vite avec deux ou trois de nos gens, pour retourner au vaisseau, donner l'alerte et tout disposer pour notre défense.

JAMES.

Un moment ! je ne veux pas demeurer seul dans l'île.

OCROLY.

Ah ! voilà ton courage qui baisse !

JAMES.

Pas du tout ; mais encore est-il prudent de me ménager une retraite, dans le cas où nous ne serions pas les plus forts, et si tu pars avec la chaloupe...

OCROLY.

Ne reste-t-il pas celle qui a amené Atkins ?

JAMES.

Tu as raison.

OCROLY.

Va donc ; prends la moitié de notre monde, et ne reviens au vaisseau qu'après avoir tout vu, tout observé et acquis une connaissance exacte des lieux. (*A part, pendant que James désigne ceux qui doivent le suivre.*) Si je ne suis le plus brave, je ne suis pas le moins adroit et surtout le moins prudent. Selon toute apparence, Atkins ne pourra s'échapper, James est perdu, dès lors, plus d'obstacle... l'équipage a besoin d'un maître.... à défaut d'Atkins c'est moi qu'on désigne; ainsi, sans coup férir, me voilà capitaine, je cingle vers l'Angleterre et ma fortune est faite, grâce au plus heureux hasard. Au hasard ! n'est-il pas le grand maître des choses d'ici bas ?... n'est-ce point à lui que nous devons, le plus souvent, nos succès, nos revers, et les plus étonnantes métamorphoses ?

(Ocroly sort par la droite avec trois matelots, James emmène le reste par la gauche, il paraît épier et suivre Robinson.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la grotte de Robinson. Elle est demi-circulaire et taillée dans le roc. La toiture est faite avec des chevrons recouverts de feuilles de cocotier, de bananier, et autres arbres. Elle n'a que trois plans de profondeur. Sur la droite, au second plan, à six pieds envir on de la porte du souterrain, est un pilier grossièrement travaillé, lequel est censé soutenir la voûte. Il y a une peau de lion suspendue à un clou enfoncé dans le pilier. En face des spectateurs, vers la gauche dans le fond, est l'entrée, au-delà de laquelle on aperçoit la palissade formée de pieux comme au premier acte. C'est par là que l'on monte et que l'on descend toujours au moyen d'une échelle. En avant, au second plan à gauche, est une petite barrière ou rampe en bois, qui indique la descente d'un caveau. A droite, au second plan, est une porte qui conduit à un passage souterrain; cette porte est faite d'une pierre plate adaptée dans le roc et tournant sur un pivot. La grotte est garnie de tablettes scellées, sur lesquelles sont étalés non-seulement les meubles et ustensiles que Robinson a tirés du vaisseau, mais encore ceux que son industrie l'a mis à même de faire. On y voit des coffres, des tonneaux, des vases d'argile grossièrement travaillés; quelques vases en cuivre ou en fer; des cartes, des livres, des outils en fer et en bois, tels que haches, scies, tarières, besaiguës, bêches, pioches, etc., des paniers et autres meubles usuels en osier, etc. Tout le côté gauche est garni d'armes suspendues à des chevilles. Dans un des coins est une cheminée et l'espèce de four qu'il avait imaginé pour cuire son pain. Il n'y a que deux chaises et une mauvaise table en bois couverte d'une espèce de tapis fait avec des peaux de chèvres ou du jonc.

Cette décoration est entièrement fermée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBINSON, DIÉGO, ISIDOR, BÉATRIX.

ROBINSON.

Vous le voyez, mes amis, dans quelque situation que

l'homme soit placé, quelque revers qu'il éprouve, il peut se suffire à lui-même ; échappé seul à la fureur des flots, le désir de conserver ma vie a déployé les ressorts de mon imagination : dominé dès ma jeunesse par la passion des voyages, j'avais contracté l'habitude de l'oisiveté ; malgré les conseils de mon père, j'avais négligé d'acquérir la plus légère notion des arts mécaniques; mais à peine jeté dans ce désert, sans secours et sans espoir d'en obtenir peut-être jamais, l'impérieuse loi de la nécessité s'est fait sentir; elle a développé en moi des facultés jusqu'alors inconnues, elle a centuplé mes forces et mon industrie. Le besoin de pourvoir à ma nourriture et de retrouver quelques-unes des aisances de la vie, a suppléé aux connaissances qui me manquaient; je suis devenu tour à tour architecte, charpentier, menuisier, mécanicien; avec du temps et une patience inépuisable, j'ai construit, embelli cette demeure, et me suis procuré tous les meubles que vous voyez ; j'ai cultivé la terre, je l'ai mille fois arrosée de mes sueurs et de mes larmes; elle a répondu à mes soins et m'a procuré constamment une nourriture abondante. Enfin, pendant quatorze ans que j'ai vécu seul dans cette île avant l'arrivée de mon cher Vendredi, tous mes jours se sont partagés entre la chasse, le travail et la prière. Oui, mes amis, mon cœur reconnaissant adressait chaque jour au ciel des actions de grâces pour les bienfaits dont il lui avait plu de me combler dans ma solitude ; mes vœux ardents lui recommandaient une épouse, un fils, un frère, des amis; mais il était sourd à mes prières et il devait l'être, j'avais mérité sa rigueur. Je reconnaissais trop tard, dans tout ce qui m'arrivait, la main invisible d'un Dieu qui m'infligeait ce cruel châtiment pour me punir d'avoir, par ma coupable obstination, abrégé les jours du plus respectable et du meilleur des pères. Puisse cet exemple terrible se graver dans ta mémoire, mon fils, et t'apprendre qu'un respect inviolable, une soumission aveugle aux ordres de ses parents, est la première vertu d'un enfant, et qu'elle est pour celui qui la pratique une source inépuisable de jouissances pures et de prospérité ! (*Il presse con-*

tre son sein Diégo et son fils.) Mais enfin je vous retrouve, je vais revoir mon Emma !.... peut-il être des souffrances dont un moment si doux ne fasse à jamais perdre la mémoire ?

DIÉGO.

Mais comment t'es-tu procuré ces armes ?

ROBINSON.

Par une faveur insigne, le ciel permit que le vaisseau qui me portait et qui avait échoué contre un banc de sable à la vue de cette île, ne fût submergé que trois mois après mon naufrage ; je m'y rendis à la nage, je parvins à construire un radeau avec des planches que je tirai du navire, et dans les différents voyages que j'y fis, je fus assez heureux pour en tirer ces armes, une ample provision de poudre et de plomb, quelques graines et un grand nombre d'ustensiles et d'outils qui m'ont été de la plus grande utilité.

BÉATRIX.

Vraiment ! j'admire l'ordre et l'arrangement de cette demeure, je n'aurais pas mieux fait, moi ! Par exemple, je ne sais pas à quoi peut vous servir ce caveau.

ROBINSON.

Il me sert de magasin à poudre.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu ! (*Elle s'éloigne.*)

ISIDOR.

Voyons. (*Il descend.*)

BÉATRIX.

N'allez pas-là, M. Isidor ; quelle imprudence !

ISIDOR, *revenant de la cave.*

Venez donc voir, mon oncle ; en vérité, cela est arrangé à merveille.. Comment! tout cela est de la poudre, mon père ?

ROBINSON.

Oui, mon ami.

ISIDOR.

Parbleu ! il y a là de quoi brûler la moustache à plus d'un Atkins.

BÉATRIX.

Ah ! ça, mais où couchez-vous donc ?

ROBINSON.

Ici près. (*Il va ouvrir la porte pratiquée dans le roc.*)

BÉATRIX.

Quoi ! Monsieur, c'est-là votre chambre à coucher ? elle doit être fraîche.

ROBINSON.

Du moins j'y dors sans inquiétude. Depuis la première visite que me firent les Caraïbes, il y a douze ans, je tremblais qu'ils ne vinssent à découvrir ma demeure, et je résolus de m'assurer une retraite en cas de surprise. En conséquence, j'imaginai de pratiquer dans le roc ce passage souterrain qui a deux issues également bien cachées, dont l'une aboutit sous le bois des cèdres au bord de la mer, et l'autre dans cette caverne. J'employai trois ans à ce travail pénible. C'est dans cet endroit que j'ai serré les papiers essentiels que j'ai tirés du vaisseau, ainsi qu'une cassette remplie de bijoux et de pierreries.

DIÉGO.

Sans doute celle que tu avais emportée de San-Salvador et qui devait servir à nos échanges dans les comptoirs d'Afrique ?

ROBINSON.

Précisément, mon frère. (*Il va chercher un portefeuille rempli de papiers et une cassette qu'il pose sur la table.*) Tu sais qu'elle contient au moins la valeur de six mille portugaises. Maintenant que nous voilà réunis, nous ne serons pas fâchés de la retrouver intacte. Rassemblons promptement mes effets les plus précieux. Béatrix, apporte un de ces grands coffres, nous le remplirons de tout ce qui peut nous être utile, ou me rappeler des souvenirs agréables. N'oublions pas le journal de mon séjour dans cette île, cela t'amusera, mon fils.

(Béatrix apporte un coffre dans lequel Robinson met effectivement des papiers et quelques petits meubles qu'il se fait apporter par Isidor et Béatrix pendant qu'il continue sa conversation avec Diégo.)

ISIDOR.

Dites qu'il m'intéressera vivement, mon pére. Oh ! je veux l'étudier et le savoir par cœur, pour le raconter à mes enfants.

BÉATRIX.

Quand vous en aurez.

ROBINSON.

Tout est prêt, nous partirions si Vendredi était de retour, car tu te souviens que c'est ici le lieu du rendez-vous.

DIÉGO.

Il tarde bien, ce me semble.

ROBINSON.

A propos, n'oublions pas cette peau de lion, je lui ai de grandes obligations. La reconnais-tu, mon frére ? c'est la même dans laquelle j'étais enveloppé lorsque je m'enfuis de chez les Maures de Salé, il y a vingt-six ans.

DIÉGO.

Et que je te rencontrai en pleine mer, couché dans un frêle esquif, battu par les vents.

ROBINSON.

A moitié mort de fatigue et de faim. Sans toi, sans ta généreuse pitié, j'aurais inévitablement péri ; si je vis encore, si j'ai connu la fortune et le bonheur, c'est à toi, mon cher Diégo, que j'en suis redevable...

DIÉGO.

Ne t'es-tu pas acquitté aujourd'hui ?

ROBINSON.

Mais dis-moi donc quel hasard miraculeux vous a conduits dans ces parages.

DIÉGO.

Peux-tu le demander ? Quatorze ans s'étaient écoulés depuis ton départ du Brésil pour les côtes d'Afrique, et toutes les recherches que nous avions pu faire n'avaient servi qu'à nous donner l'affreuse certitude de ta perte, lorsqu'un vaisseau Danois, chargé pour San-Salvador, nous rapporta à son arrivée, qu'à la hauteur des Antilles, il avait essuyé une horrible tempête qui l'avait écarté de sa route et jeté vers l'embouchure de l'Orénoque ; qu'ayant aperçu la terre à

une grande distance, il avait fait des signaux de détresse, auxquels on avait répondu en allumant des feux; mais qu'en approchant de l'île, on avait distingué sur la partie la plus élevée du roc, un homme qui faisait mouvoir un drapeau blanc, comme pour appeler à son secours.

ROBINSON.

Hélas ! c'était moi. Juge de ma douleur, quand au point du jour, je ne vis plus rien au sein de la vaste mer : le vaisseau sur lequel j'avais fondé mes espérances s'était éloigné, et son départ m'avait de nouveau plongé dans le plus vif désespoir.

DIÉGO.

Le capitaine nous dit qu'il avait voulu s'approcher de l'île et t'envoyer une chaloupe, mais que la force du courant l'avait repoussé avec tant de violence vers la pleine mer, qu'il lui avait été impossible d'accomplir son dessein. Nous savions que ton vaisseau avait péri à cette hauteur, dès-lors l'espoir de te retrouver rentra dans notre âme et nous nous occupâmes des moyens de le réaliser. Secondé par Emma et ton fils, j'équipai à la hâte un bâtiment; tous deux voulurent m'accompagner et m'aider dans cette pénible recherche; nous avons parcouru toutes les côtes, chaque île, jusqu'au moindre rocher, depuis la rivière des Amazones jusqu'à la Trinité ; enfin, nous désespérions de réussir, quand la révolte d'Atkins, qui semblait devoir nous être si fatale, nous a rendu comme par miracle, l'ami que nous avons tant pleuré, et que je presse avec délices contre mon cœur.

LATROMBE, *en dehors.*

Où êtes-vous, Capitaine ?

DIÉGO.

On appelle, je crois ?

ISIDOR.

C'est la voix de Latrombe. (*Il court au fond, monte à l'échelle et passe l'autre en dehors.*)

DIÉGO.

Mais il devait nous attendre à la chaloupe ; pourquoi donc l'a-t-il quittée ?

ROBINSON.

C'est ce qu'il nous dira lui-même.

ISIDOR.

Par ici ! par ici !... là... bon !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LATROMBE.

LATROMBE.

Ouf! j'ai eu diablement de peine à vous retrouver.

DIÉGO.

Pourquoi donc as-tu quitté la chaloupe ? Si les matelots s'embarquaient pendant que tu es ici.

LATROMBE.

Défense à eux, Capitaine.

DIÉGO.

Qui les empêchera ?

LATROMBE.

Impossible, vous dis-je. Ils ne peuvent plus s'embarquer que pour l'autre monde. Ecoutez, je vous prie, le récit de mon expédition, si toutefois vous êtes curieux d'en connaître les détails.

DIÉGO, ROBINSON, ISIDOR.

Nous t'écoutons.

LATROMBE.

Conformément aux instructions que m'avait données le Général de l'armée de terre, après avoir escorté Atkins et ses camarades, je les laisse sous la garde de Vendredi et de son père, et je me rends en toute diligence sur le rivage. J'y trouve nos deux chaloupes amarrées; je saute dans la première, et là je fais mes dispositions pour le combat en cas d'attaque. C'était le ciel qui m'avait inspiré, car à peine mes armes étaient en état, que je vois débusquer le long de la lisière d'un bois, trois de nos coquins conduits par Ocroly, et se dirigeant droit à la chaloupe. Je me dis: ils sont quatre

et je ne suis qu'un, il me faut donc du courage pour quatre. Bref, je me couche à plat-ventre au fond de la chaloupe, le pistolet au poing, la hache à ma ceinture et la carabine à mes côtés. Mes gaillards approchent sans défiance; le premier monte, pan! mort! le second, pan! à bas! le troisième allait infailliblement suivre les deux autres, quand il s'avisa d'une réflexion salutaire, et se mit à fuir avec le brave Ocroly, en poussant de grands cris pour attirer les matelots qui étaient restés en arrière. Je leur envoyai bien quelques dragées avec ma carabine, mais ils étaient déjà hors de la portée, et ce fut un coup perdu. Voilà qui est très-bien, me dis-je, certes, je m'en suis joliment tiré; mais ce n'est pas tout, s'ils reviennent en force, et cela n'est pas douteux, je ne pourrai leur résister; cependant il est de la dernière importance de les empêcher d'arriver avant nous au vaisseau. D'un autre côté, si je m'éloigne un moment pour aller au quartier-général, prendre des ordres et chercher la réserve, les drôles peuvent profiter de mon absence pour revenir à la chaloupe, s'embarquer, retourner à bord et remettre à la voile; alors plus d'espérance!... Il faut, bon gré, mal gré, demeurer dans cette île maudite... Quel parti prendre?... Convenez-en, Général, la position était furieusement embarrassante, et il ne fallait pas moins qu'un trait de génie pour en sortir victorieux. C'est encore ce qui m'arriva.

TOUS, *vivement.*

Achève!

LATROMBE.

Vous ne devinez pas?

TOUS.

Non, achève.

LATROMBE.

Avec ma hache, je brise une des planches du fond et je fais ainsi dans chaque chaloupe un assez grand trou pour que l'eau puisse y entrer en abondance. Cela fait, je saute à bas, je coupe les cables, je pousse les chaloupes à la mer, et j'ai le plaisir de les voir submergées au bout de quelques

minutes. (*Tous paraissent consternés.*) Vous allez me blâmer peut-être; mais vous changerez d'opinion quand vous saurez que je ne me suis décidé à prendre ce parti vigoureux qu'après avoir mûrement réfléchi. Or donc, voici mon plan. Atkins et ses complices sont désarmés, enfermés, garottés, par conséquent nous n'avons rien à redouter de leur part. Nous n'avons donc affaire qu'à Ocroly et aux quatre hommes qui sont venus à terre avec lui, puisque j'en ai expédié deux vers les sombres bords. Nous sommes cinq aussi, sans compter la vieille Béatrix, qui a fait ses preuves ce matin. Nous nous rendons au bord de la mer, nos coquins ne tardent pas à y revenir croyant y retrouver les chaloupes, nous fondons sur eux, nous les tuons tous... tous sans miséricorde! Après cet exploit, je grimpe sur le rocher le plus élevé, je fais des signaux, le bâtiment approche, et nous envoie une barque, nous arrivons à bord, chacun est ravi de nous revoir, le canon retentit jusqu'aux sources de l'Orénoque, on se réjouit, on s'embrasse, grand gala, fête complète, ivresse générale, et c'est à moi que vous devez tout cela. Êtes-vous contents? dites.

DIÉGO.

Pourquoi ai-je consenti à vous suivre, mon frère! cet instant de retard nous sera peut-être bien fatal.

LATROMBE.

Vous n'approuvez donc pas?... (*A part.*) Il me paraît que j'ai fait une faute. (*Haut.*) Eh bien, qui est-ce qui n'en fait pas?

DIÉGO.

Mon frère, armons-nous, sortons d'ici, mettons-nous sur-le-champ à la poursuite de ces misérables et ne lâchons prise qu'après les avoir exterminés.

ROBINSON.

C'est le seul parti qui nous reste à prendre. (*Tout le monde s'arme.*)

(On entend deux coups de fusil dans l'éloignement. Chacun des personnages témoigne sa surprise.

DIÉGO.

Qu'est-ce que cela?

LATROMBE.

Quelque escarmouche peut-être.

ROBINSON.

Entre les matelots et Vendredi.

DIÉGO, ISIDOR, LATROMBE, ROBINSON.

Volons à son secours.

(Mouvement pour partir. A peine sont-ils au bas de l'échelle, que l'on entend crier :)

VENDREDI, *en dehors.*

Maître! Maître!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, VENDREDI, IGLOU.

(On passe l'échelle en dehors, Vendredi et Iglou descendent précipitamment.)

VENDREDI.

Maître! Maître! matelots tous libres.

TOUS.

Libres!

BÉATRIX.

Ah! mon Dieu!

VENDREDI.

Ce n'est pas faute à nous, Maître; nous bien fâchés, mais pas pouvoir empêcher cela.

DIÉGO.

Comment se peut-il?

VENDREDI.

Nous enfermer tous matelots dans caverne noire, comme toi l'avoir ordonné à nous, puis revenir tranquillement avec Iglou, pendant que li, (*Il montre Latrombe,*) aller trouver grand canot pour partir tous ensemble. Au bout d'un moment, nous entendre grands cris par derrière, tour-

ner vivement la tête et voir un, deux, trois, quatre matelots qui avaient suivi nous, courir à la grotte, briser la porte et délivrer camarades. Nous vouloir d'abord combattre, puis après penser que nous être les plus faibles et revenir en courant du côté du château pour avertir toi: pour lors eux poursuivre nous en tirant coups de tonnerre pour tuer nous; mais nous bonnes jambes, courir plus fort, et arriver dans petit bois avant eux. Voilà tout, Maître.

ROBINSON.

Comment résister à tant de monde? S'ils découvrent cette retraite, tout espoir est perdu.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ATKINS.

(Atkins paraît en haut de la palissade. On le voit descendre avec précaution l'échelle intérieure et se glisser vivement dans l'enceinte formée par la palissade et qui entoure la caverne.)

DIÉGO.

Comment la découvriraient-ils? Des arbres touffus l'environnent et la dérobent à tous les yeux. Tu m'as dit toi-même que les Caraïbes avaient cent fois parcouru l'île sans se douter qu'elle fût habitée.

ROBINSON.

Il est vrai; mais les matelots en ont la certitude, et s'ils ont pénétré dans le petit bois, ils remarqueront infailliblement la palissade.

(Vendredi va au fond, retire l'échelle extérieure et revient.)

DIÉGO.

Nous ne pouvons demeurer dans cette incertitude. Combattons, mon frère.

ISIDOR.

Oui, oui, je serai bien aise de voir l'ennemi en face.

ROBINSON.

J'ai partagé cette opinion tant que j'ai cru entrevoir pour

nous un avantage à peu près certain; mais maintenant que cet Atkins, que vous paraissez redouter plus que les autres, se trouve en liberté, il me semble au moins imprudent de jouer notre existence contre celle de pareils misérables, avant d'avoir épuisé tous les autres moyens de nous en défaire.

IGLOU, *à Robinson.*

Brave homme, veux-tu accepter mes services?

ROBINSON, DIÉGO.

Volontiers.

IGLOU.

La tribu, dont je suis le chef, habite sur le bord du continent. Quelques heures suffisent pour m'y rendre; les hommes de ma nation sont braves et surtout reconnaissants; quand ils sauront que c'est à toi que mon fils et moi devons la vie, et que tes jours sont menacés par des méchants, ils accourront d'eux-mêmes à ta défense. La nuit approche, les matelots ne peuvent rien entreprendre contre vous avant le point du jour; je te jure par le Dieu que nous adorons, d'être de retour avant le lever du soleil, avec des forces suffisantes pour te délivrer ainsi que ta famille et te remettre en possession de ton vaisseau. J'ai trop longtemps éprouvé ce que l'on souffre séparé de ceux qu'on aime, pour ne pas compatir à ta peine. Je te parle sans art et d'après mon cœur, mes offres sont franches, prouve-moi ton estime en les acceptant.

ROBINSON.

Avec reconnaissance. (*A Vendredi qui pleure.*) Qu'est-ce donc qui t'afflige, Vendredi?

VENDREDI.

Affliger, Maître, au contraire; moi pleurer de joie de ce que bon père à moi, penser comme Vendredi, et vouloir exposer sa vie pour sauver généreux bienfaiteur. (*Il saute au col de son père.*) Tiens, père, moi t'aimer encore une fois plus pour si bonne action.

BÉATRIX, *à part.*

C'est un bien aimable garçon que ce monsieur Vendredi!

LATROMBE.

Il est vraiment gentil le petit Caraïbe.

DIÉGO.

Comment vous rendrez-vous au continent? nos chaloupes sont submergées.

ROBINSON.

Vous trouverez dans une petite anse, sous une pointe de rocher, un canot que j'ai construit, il y a douze ans, et avec lequel j'ai fait le tour de mon île.

IGLOU.

Il me suffira pour la traversée.

DIÉGO.

Allez, brave Indien; puisse le Ciel exaucer vos vœux et les nôtres!

ROBINSON.

Nous allons vous conduire jusqu'à l'extrémité du souterrain.

LATROMBE.

Je vous suis; je ne serai pas fâché de connaître ce passage.

ISIDOR.

Et moi aussi.

BÉATRIX.

Vous allez donc me laisser seule?

DIÉGO.

Qu'as-tu à craindre? Il n'y a point d'issue par laquelle on puisse arriver ici.

ROBINSON.

D'ailleurs nous revenons bientôt. Et tenez, bonne Béatrix, vous trouverez-là des gâteaux d'orge, des raisins secs et d'autres provisions; préparez, en nous attendant, un repas frugal dont nous aurons besoin, puisqu'il nous faut encore passer cette nuit dans l'île.

BÉATRIX.

Cela suffit, Monsieur, soyez tranquille; vous aurez lieu d'être satisfait de mon adresse et de mon intelligence.

(Robinson ouvre la porte du souterrain, tout le monde sort et l'on referme la porte.)

SCÈNE V.

BÉATRIX, *puis* ATKINS.

BÉATRIX, *parlant après que tout le monde est parti, comme si on pouvait l'entendre.*

Oh ! certainement, Monsieur, on n'a jamais douté de mon habileté, de ma dextérité, de ma sagacité, dans tout ce qui concerne l'ordre et la tenue d'un ménage... Ah ! ah ! ah ! il fallait me voir à San-Salvador !.... Une maison immense, des détails à n'en plus finir... Il n'y avait qu'une tête comme la mienne qui pût résister à tout... Mademoiselle Béatrix par-ci, Mademoiselle Béatrix par-là, monter, descendre, ordonner, répondre à des facteurs, à des commis, à des matelots, à tout le monde enfin !... Eh bien ! je m'en tirais avec une aisance, une prestesse, une souplesse, une adresse, une grâce !... Réellement je puis dire sans vanité, que je possède en ce genre des qualités essentiellement rares, précieuses, introuvables peut-être !.... Mais je ne suis pas ici pour faire mon éloge, parce que la modestie étant la première vertu du beau sexe... Enfin, suffit... voyons ces provisions.

(Elle va, vient et cherche dans les coffres et les paniers.)

ATKINS, *se montrant dans le fond, sans être vu de Béatrix.*

Je n'entends plus rien... (*Il regarde dans la grotte.*) La vieille est seule... Où sont-ils donc ?... Sans doute dans une grotte voisine... le moment est favorable, profitons-en.

(Il monte à l'échelle, replace l'échelle extérieure et fait signe à ses camarades de venir, puis il descend.)

BÉATRIX, *apportant sur la table un panier rempli de gâteaux.*

Ce sont là sans doute ces gâteaux d'orge dont monsieur Robinson m'a parlé.... (*Elle y goûte.*) Ah fi ! le mauvais ragoût !.... j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à une pareille cuisine.

(Elle en met sur la table, puis elle retourne au fond.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *puis* OCROLY, JAMES ET LES MATELOTS.

(Sept ou huit matelots franchissent la palissade et descendent dans l'enceinte. Ocroly paraît ensuite. Il reste à moitié de l'échelle intérieure, et l'on voit James qui passe la tête au-dessus de la palissade.)

ATKINS, *à voix basse.*

C'est assez de huit hommes avec nous. Toi, James, avec le reste de la troupe, va du côté du bois des Cèdres, et demeure là pour observer.

JAMES.

Et où est-il, ce bois des Cèdres ?

ATKINS.

Sur le bord de la mer. Va.

JAMES.

Faudra-t-il vous attendre, ou revenir ici ?

ATKINS.

Tu nous attendras.

BÉATRIX, *apportant des raisins secs et un flacon.*

Voilà des raisins secs et un flacon, je crois que c'est du rhum.

(James disparaît. Les matelots se tiennent à l'écart.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JAMES.

BÉATRIX, *débouche le flacon et en verse dans une tasse de coco.*

Effectivement et du bon !

ATKINS, *bas aux matelots.*

Saisissons-nous de la vieille.

BÉATRIX.

Je puis bien sans indiscrétion prendre un à-compte sur la collation de ce soir. C'est que vraiment ces vilains matelots m'ont fait une frayeur, mais une frayeur inimaginable ; j'en ai encore les nerfs dans un état !... oh ! les méchantes gens ! les coquins ! les scélérats !

OCROLY, *bas.*

Elle parle de nous.

ATKINS, *se montrant ainsi que les autres qui la cernent.*

Grand merci ! dame Béatrix.

BÉATRIX, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu !

OCROLY.

L'éloge est tout à fait aimable.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu !

ATKINS, *du côté droit.*

Paix !

BÉATRIX.

Monsieur Robin...

OCROLY, *du côté gauche.*

Silence !

BÉATRIX.

Monsieur le cap...

ATKINS.

Chut !

BÉATRIX.

Au secours...

OCROLY.

Pas le mot !...

BÉATRIX.

Voudriez-vous me tuer, Messieurs ?

OCROLY.

Peut-être bien.

ATKINS.

Cela dépend de toi.

BÉATRIX.

Que faut-il faire pour ne pas mourir ?

OCROLY.

Parler.

BÉATRIX.

Je ne demande pas mieux.

OCROLY.

J'en étais sûr.

ATKINS.

Où est le capitaine ?

OCROLY.

Et Latrombe ?

BÉATRIX.

Ils n'y sont pas.

OCROLY.

Nous le voyons bien.

ATKINS.

Où sont-ils ?

BÉATRIX.

Je l'ignore.

ATKINS.

Ils étaient ici tout à l'heure.

BÉATRIX.

C'est vrai.

OCROLY.

Où sont-ils maintenant ?

BÉATRIX.

Je n'en sais rien.

ATKINS.

Ah ! tu es vieille et discrète.

OCROLY.

C'est étonnant !

BÉATRIX.

N'est-ce pas ? oh ! j'ai toujours passé pour un prodige.

ATKINS.

Nous ne plaisantons pas. Réponds.

OCROLY.

Non, certainement, nous ne plaisantons pas.

BÉATRIX.

Je vous assure, Messieurs, que je ne vous trouve pas du tout plaisants.

ATKINS.

Répondras-tu ?

BÉATRIX.

Je vous ai dit tout ce que je savais.

ATKINS.

Nous allons t'enfermer dans ce caveau.

BÉATRIX.

Dans le magasin à poudre. Je suis perdue !

ATKINS ET OCROLY.

Ah ! c'est le magasin à poudre... c'est bon à savoir.

BÉATRIX, *à part.*

Qu'ai-je dit ? Santa Madona !... Ils vont me faire sauter!

ATKINS, *aux matelots.*

Voilà des armes, prenez-en tous, nous trouverons ici des munitions. Visitons ce caveau... emmenons la vieille et ne la perdons pas de vue... Au premier mot... (*Les matelots prennent des fusils et des sabres.*)

OCROLY.

Au moindre geste...

ATKINS.

Au plus petit cri...

OCROLY.

Nous te brûlons la cervelle.

BÉATRIX.

Cela suffit, Messieurs : je me tiens pour avertie.

ATKINS.

Allons, montre-nous le chemin.

OCROLY.

Descends la première.

ATKINS.

Malheur à toi si tu nous trompes, ou si tu nous conduis dans quelque piége..(*Ils descendent et entraînent Béatrix.*)

SCÈNE VIII.

VENDREDI, *rentrant par la porte du souterrain.*

C'est moi, mazelle. Maître dire à moi : mazelle Béatrix pas brave, mazelle Béatrix peur toute seule, va toi tenir compagnie à elle ; et moi répondu : bien volontiers, Maître; et puis revenir pour aider vous à préparer repas, parce que vous pas savoir où sont toutes provisions... Oh ! bien drôle !... elle faire encore l'enfant.. jouer à cachette avec Vendredi... (*Il fait le tour du pilier ; ne la trouvant pas, il va vers le fond.*) Elle pas là... (*Il regarde.*) Non... ah ! elle dans caveau à nous... moi tout doucement, tout doucement surprendre.... (*Il va en tapinois vers l'entrée du caveau..*) C'est drôle, elle parler beaucoup toute seule... Oh ! moi distinguer encore autre voix... (*Il écoute.*) Matelots entrer peut-être... nous perdus... la vieille tout dire à eux... moi courir et tout raconter à maître. (*Il va droit à la porte du souterrain.*) Eux remonter ! .... eux entendre moi.... moi pris... moi pas aller plus loin.

SCÈNE IX.

VENDREDI, *puis* **ATKINS, OCROLY, Les Matelots,** *excepté deux qui sont censés garder Béatrix.*

VENDREDI, *blotti à droite contre le pilier qui soutient la voûte et de manière à n'être pas vu.*

Si moi pouvais sortir par passage souterrain... Oh ! non, Vendredi, toi montrer à eux la seule retraite qui reste à Robinson.... Cependant si eux voir toi.... Eh bien ! si eux voir toi, toi bien défendre ; eux tuer toi peut-être, à la bonne heure ; mais du moins Vendredi pas trahir secret à Maître. (*Il se glisse sous la peau de lion qui est accrochée au pilier.*)

ATKINS.

Je te le répète, ils étaient tous là... à cette place...; j'étais trop éloigné pour bien entendre leur conversation : tout ce que j'ai pu distinguer, c'est qu'ils se donnaient rendez-vous à l'entrée du bois des Cèdres; James y est allé, ainsi il nous en donnera des nouvelles.

OCROLY.

Mais, enfin comment ont-ils pu sortir d'ici sans que tu les aie vus?

ATKINS.

Je n'y comprends rien. Et la vieille qui s'obstine à se taire !

OCROLY.

En vérité, c'est jouer de malheur.

ATKINS.

Il faut qu'il y ait dans cette caverne quelque issue secrète que nous n'avons point aperçue.

OCROLY.

Quelque trappe... Cherchons... sous cette table par exemple... (*Il regarde sous la table.*) Rien.

ATKINS.

Dans le fond... là bas... derrière ces grands coffres...

(Ils vont au fond et cherchent. Les matelots se répandent au dehors.)

VENDREDI, *à part, se montrant un peu du côté gauche.*

Comment échapper à eux ?

OCROLY.

Eh ! mais... ce pilier pourrait bien être creux, et cacher une échelle ou un escalier...

VENDREDI, *à part.*

Moi pris.

ATKINS.

Quelle idée !... comment veux-tu qu'un homme seul ait pu construire...

OCROLY.

Et qui sait ?... voyons toujours.

(Pendant qu'ils redescendent et qu'ils visitent le derrière du pilier, Vendredi se glisse sous la table qui est placée à gauche à un pied

de distance du pilier et sur le même plan. Le tapis qui la couvre doit être un peu plus court du devant que des trois autres côtés.)

ATKINS, *qui a frappé le pilier avec la poignée de son sabre.*

Tu vois bien qu'il n'y a rien.

OCROLY, *venant tout à fait sur le devant.*

Et tiens, sous cette peau... (*Il lève la peau.*) Ma foi !... rien non plus!.. Il faut cependant qu'ils soient sortis par un endroit ou par l'autre..; en tout cas, ce ne peut être par les fenêtres, car il n'y en a point.

ATKINS.

Au demeurant, tout annonce que c'est ici qu'habite ce Robinson; quelque part qu'ils soient allés, il est certain qu'ils reviendront : ces effets rassemblés, ces coffres, tous ces apprêts annoncent, à n'en pas douter, l'intention de quitter cette demeure. Puisque un heureux hasard nous a rendus les maîtres de la place, attendons-les de pied ferme ; nous sommes en force, nous tenons les armes, les munitions...

OCROLY.

Et les vivres.

ATKINS.

Ainsi, la victoire ne sera pas longtemps disputée. Camarades, buvons à la mort de Diégo.

OCROLY.

De Latrombe!

ATKINS.

De Robinson!

OCROLY.

D'Isidor et de Vendredi!

VENDREDI, *à part.*

Merci pour moi.

(On verse du rhum dans des tasses de coco que les matelots ont dans leur ceinture, et on boit en chœur autour de la table.)

TOUS.

A la santé d'Atkins, notre nouveau capitaine!

ATKINS.

Vous vous engagez par serment à me seconder de toutes

vos forces et à ne jamais souffrir surtout, quoi qu'il arrive, que Diégo reprenne le commandement.

TOUS.

Par serment!

ATKINS.

Je nomme Ocroly capitaine en survivance, si je péris dans le combat: jurez-vous de le reconnaître?

TOUS.

Nous le jurons.

OCROLY, *à part.*

Dépêche-toi de mourir.

ATKINS.

Allons, mes amis, distribuons-nous les différents postes, entourons cette retraite de manière qu'aucun d'eux ne puisse nous échapper. Les chaloupes sont coulées à fond, il ne leur reste donc pas plus de moyen qu'à nous de sortir de l'île ; ainsi, c'est au plus brave ou au plus rusé que doit appartenir la victoire. Trois hommes aux poudres avec la vieille.

OCROLY.

Il y en a déjà deux.

ATKINS.

Un de plus. (*Un matelot descend dans le caveau.*) Trois là, cachés dans l'enceinte... les deux autres en dehors avec moi, savoir un à l'entrée du petit bois pour communiquer avec James, un au pied de la colline et moi sur l'échelle.

OCROLY.

Oui, tu resteras sur l'échelle.

ATKINS, *à Ocroly.*

Toi?...

OCROLY.

Je reste ici pour voir s'il ne se trouverait pas dans tout cela quelque chose qui pût nous convenir.

ATKINS.

Le camarade Ocroly est un homme prévoyant... Ah! ça, point de fraude au moins; nous partagerons loyalement tout ce que tu prendras.

OCROLY.

Parole d'honneur!

ATKINS.

J'y compte...: à vos postes. Silence, adresse, courage! alerte au moindre signal.

(On exécute les dispositions ci-dessus ordonnées. Atkins sort avec deux hommes, et trois autres se cachent derrière l'entrée de la caverne, à droite et à gauche.)

SCÈNE X.

OCROLY, VENDREDI, *sous la table, mais toujours vu par le public.*

OCROLY.

Partager! ah! bien oui, compte là-dessus... Nous avions tous deux les mêmes droits dans cette circonstance, et c'est lui seul qui en tire avantage puisqu'il s'empare du vaisseau. Or, si les honneurs sont d'un côté, il est juste que le profit soit de l'autre. Cherchons d'abord et trouvons; le partage sera bientôt fait. (*Il fouille dans les coffres qui sont sur la table.*)

VENDREDI, *à part.*

Eux perdus si eux reparaître.

OCROLY.

Il n'y a là que des papiers; passons à un autre. (*Il prend la cassette où sont les bijoux.*)

VENDREDI, *à part,*

Comment faire pour prévenir eux?

OCROLY, *faisant de vains efforts pour l'ouvrir.*

Ah! de la résistance? (*Il fait sauter la serrure avec son sabre.*) Bonne découverte!... des bijoux!... des pierres précieuses!... de l'or!... il ne serait pas juste de tout prendre... d'ailleurs, l'or est trop lourd, il me gênerait. Il peut y avoir là cinq cent Portugaises environ... les pierreries en valent au moins six mille...; je prends les pierreries et je laisse l'or; j'espère que c'est de la délicatesse.

VENDREDI, *à part.*

Li pas difficile ! prendre meilleure part...Oh ! toi rendras tout à moi, coquin !

OCROLY, *tirant une espèce d'écrin de la cassette.*

Où cacherai-je tout cela ? il ne serait pas prudent de porter ces bijoux sur moi avant le partage..; je trouverai bien le moyen de les reprendre après..; le tout est de choisir une cachette.

(Il va au fond à gauche et cache la petite boîte dans un vase de terre placé sur une des tablettes.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DIÉGO, ROBINSON *et* LATROMBE.

(Pendant ce mouvement d'Ocroly, on entr'ouvre la porte du souterrain; c'est Diégo qui paraît le premier. Le pilier qui est entre lui et Ocroly le cache entièrement aux regards de ce dernier. D'ailleurs la porte s'ouvre en dedans, et ne laisse voir que par les spectateurs ceux qui sortent du souterrain.)

VENDREDI, *qui a les yeux fixés de ce côté.*

Oh ! mon Dieu ! voici maître !

(Il fait un geste expressif à Diégo pour lui indiquer de faire silence et de ne pas aller plus loin. Robinson et Latrombe témoignent leur étonnement.)

OCROLY.

Quelle excellente aubaine !

(Robinson, Diégo et Latrombe prêtent l'oreille ; mais dociles aux avis de Vendredi, ils demeurent immobiles. Vendredi cherche à leur faire comprendre, en pantomime, que les matelots ont découvert la caverne, qu'ils sont cachés dans le caveau, qu'ils sont dix, qu'il n'y a pas moyen de leur résister, et qu'ils n'ont d'autre parti à prendre que de fuir sans bruit. Diégo lui fait signe de venir avec eux, il témoigne qu'il ira les rejoindre dès qu'il le pourra sans être vu. Ils cèdent aux instances de Vendredi et rentrent dans le souterrain. Vendredi exprime combien il est satisfait d'avoir pu les avertir à temps et les soustraire au péril qui les menaçait.)

SCÈNE XII.

VENDREDI, OCROLY, *puis* ATKINS, *et les Matelots.*

OCROLY, *revenant près de la table.*

Cherchons encore... peut-être n'ai-je pas tout découvert... (*Il cherche dans le fond de la cassette.*) Diable! mais j'y songe... si quelqu'un de ces vauriens m'avait vu soustraire ces bijoux, il me ferait un mauvais parti; car ce sont réellement de vilaines gens... des coquins à pendre!... je suis là en détestable compagnie.

(En regardant autour de lui s'il n'est point épié, il fait tomber un des coffres. Au même instant les trois hommes qui sont dans le caveau, et les trois qui sont dans l'enceinte paraissent en montrant seulement la moitié du corps. Atkins paraît également au-dessus de la palissade.)

ATKINS.

Qu'est-ce?

OCROLY.

Rien, sinon que j'ai trouvé de l'or.

ATKINS, *et les matelots.*

De l'or, partageons.

(Tous viennent se ranger autour de la table et tendent la main.)

ATKINS.

L'un après l'autre, et que personne ne bouge.

OCROLY.

Il faudra faire la part des absents.

ATKINS.

Les absents ont tort.

OCROLY, *à part.*

J'ai donc bien fait de me servir.

ATKINS.

Procédons.

OCROLY, *à part.*

Oui, procède. J'ai procédé.

ATKINS.

(Il prend une poignée d'or, se donne la première, donne la seconde à un matelot, puis revient à lui, en sorte qu'il en a deux pour lui chaque fois qu'il en donne une.)

Pour moi, pour toi, pour moi.

OCROLY.

C'est fort bien; mais à ce train-là, je ne crois pas qu'il y en ait pour tous ceux qui sont présents.

ATKINS.

Je n'aime pas les observations.

OCROLY.

Non, quand elles te sont défavorables.

ATKINS, *d'un ton menaçant.*

Paix!

OCROLY.

Avant de trancher du maître, attends donc que tu le sois.

ATKINS.

Pour le punir de son insolence, je confisque sa part... à votre profit.

OCROLY, *à part.*

Heureusement ils n'auront pas la meilleure.

ATKINS.

Prenez. (*Il abandonne le reste aux matelots qui paraissent satisfaits.*) Vous le voyez, mes amis, rien ne me coûte pour récompenser dignement les braves qui me secondent.

OCROLY, *à part.*

Il est sûr que cela ne te coûte pas cher.

(Un coup de feu part du côté du souterrain, tout le monde paraît surpris et écoute. On entend un grand bruit, des cris confus, un cliquetis d'armes.)

ATKINS.

C'est de ce côté.

(Guidé par le bruit, il s'avance vers la porte, ses matelots le suivent.)

VENDREDI, *à part.*

Eux découverts! (*Le bruit redouble et approche.*)

ATKINS.

Cette pierre me semble mobile... elle tourne sur un pivot!

(*Il ouvre la porte.*) Elle nous cachait un souterrain!... quatre hommes avec moi, les autres à leur poste.

(Il entre dans le souterrain avec quatre hommes, les autres retournent à leur poste.)

OCROLY, *à part.*

Voici le mien!... tenons-nous à l'écart jusqu'après l'événement, afin d'en profiter.

(On se bat dans le souterrain, tumulte, confusion.)

VENDREDI, *à part.*

Oh! moi, bonne envie pour battre; mais sans armes, moi bientôt battu, et pour lors plus utile à maître... Allons, moi, rester encore sans mot dire.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ROBINSON, DIÉGO, LATROMBE, JAMES *et le reste des Matelots.*

(Ils entrent en combattant.)

ROBINSON.

Misérables!

DIÉGO.

Infâmes!

LATROMBE.

Corsaires maudits! (*Il aperçoit Ocroly.*) S'il faut que je meure, que j'aie du moins le plaisir de te pourfendre auparavant. (*Il fond sur lui le sabre à la main.*)

OCROLY, *l'évitant.*

Non pas, s'il vous plaît. (*On désarme Robinson, Diégo et Latrombe.*)

JAMES.

Ah! ah! vous comptiez vous échapper, n'est-il pas vrai? Mais James était là; je les ai aperçus qui sortaient d'une espèce de caverne située effectivement sous le bois des Cèdres; ils marchaient mystérieusement et en silence, quand je me suis brusquement présenté devant eux; ils ont re-

broussé chemin et sont rentrés dans le souterrain ; mais il était trop tard, j'ai fondu sur eux... nous avons combattu...

OCROLY, *d'un air conquérant.*

Et nous avons vaincu !

ATKINS, *à James.*

Tu es un brave.

JAMES.

Je le sais bien.

ATKINS.

Compte sur une récompense proportionnée au service que tu nous as rendu.

DIÉGO.

Sommes-nous destinés à entendre longtemps de pareilles injures ?

ATKINS.

Non, sois tranquille ! sous deux heures tu ne nous entendras plus. Qu'on amène la vieille... (*On va chercher Béatrix.*) et qu'on les conduise tous sur le roc escarpé qui domine la mer, là.... près de l'endroit où nous sommes descendus. Une fois arrivés, leur affaire ne sera pas longue.

OCROLY.

Non, ils seront tous portés...; ils n'auront qu'un saut à faire.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Santa Madona ! qu'est-ce que je viens d'entendre ? Monsieur Atkins, grâce ! grâce !

DIÉGO.

Viens, Béatrix, ne t'abaisse point à prier de pareils brigands. Hâtez-vous de mettre le comble à vos forfaits, en portant une main criminelle sur un homme qui n'eut d'autre tort envers vous, que de vous avoir traités avec trop de bonté... Hâtez-vous, je vous le répète.

LATROMBE.

Eh ! non, de par tous les diables !... je ne suis pas pressé, moi.

ATKINS.

Mais à propos, où donc est le petit bonhomme ?

OCROLY.

Il se sera échappé.

ATKINS.

Nous le retrouverons ; d'ailleurs, il n'est pas dangereux.

ROBINSON, *à part.*

Je te rends grâce, ô Ciel ! d'avoir sauvé mon fils !

ATKINS.

Allons, camarades, rendez-vous aux vœux de votre ci-devant capitaine, et ne le faisons pas languir ; il est beau d'avoir des procédés pour un ennemi vaincu.

LATROMBE.

Écoute, Ocroly, mon ami, fais moi un plaisir ; laisse-moi t'étrangler avant de partir... (*Il s'élance sur Ocroly.*)

OCROLY, *se sauvant.*

Je ne suis pas pressé.

ATKINS, *se plaçant entre deux.*

Tout doux, maître Latrombe... Chacun à son tour, me disais-tu ce matin... Profite de l'avis et montre-toi plus docile. Partons...

(Les matelots entraînent Robinson, Diégo, Latrombe et Béatrix.)

ATKINS, *à Ocroly.*

Est-ce que tu ne viens pas ?

OCROLY.

Va toujours devant, je te rejoins bientôt. (*Atkins sort.*) Je veux avant de partir jeter un dernier coup d'œil sur tout ceci.

SCÈNE XV.

OCROLY, VENDREDI.

(Tandis qu'Ocroly, qui est resté dans le fond, s'assure que ses camarades s'éloignent, Vendredi sort de dessous la table et aperçoit les pistolets d'Ocroly qu'il a posés sur cette même table quand il a voulu mettre l'écrin dans sa ceinture.)

VENDREDI.

Oh! voilà petits tonnerres!... eux bons pour faire peur à li sans faire mal à moi.

OCROLY, *revenant en scène.*

Les voilà partis... Reprenons mon trésor. (*Il se frotte les mains.*)

VENDREDI, *à part.*

Attends, attends, moi frotter toi tout à l'heure.

(Il se met devant le pilier avec un pistolet à chaque main.)

OCROLY, *reprend la boîte qu'il met dans sa ceinture.*

M'est avis que je ne ferais pas mal de visiter la chambre à coucher de M. Robinson, peut-être y trouverai-je encore quelque chose à prendre.

VENDREDI, *se présentant brusquement à lui et cachant ses pistolets.*

Non pas, au contraire, toi trouver quelque chose à rendre.

OCROLY.

D'où diable sort-il donc, celui-là?

VENDREDI.

Toi rendre trésor à maître.

OCROLY, *élevant la voix.*

Qu'est-ce que c'est que rendre? A moi, mes armes!... (*Il court à la table.*)

VENDREDI.

Les voici!... toi parler bas, toi, rendre trésor, ou moi brûler cervelle. (*Il lui présente vivement les pistolets.*)

OCROLY.

Bah ! bah ! je n'ai pas peur.

VENDREDI.

Ah ! toi pas peur... prends garde à petits tonnerres.

OCROLY.

Oui, oui, tire. Cela fera du bruit... mes camarades reviendront, et si tu me manques, c'est fait de toi.

VENDREDI.

(*A part.*) Li raison. (*Haut.*) Eh bien, moi prendre grand couteau à maître et couper tête à toi sans faire bruit du tout.

OCROLY.

Un moment ! un moment ! ce n'est pas là mon compte. Peste, comme il y va !

VENDREDI, *a remis les pistolets dans sa ceinture, et a pris un sabre suspendu à une cheville. Il le tient à deux mains et l'élevant au-dessus de sa tête, se prépare à fondre sur Ocroly.*

Trésor à maître !... voyons... vite !

OCROLY, *l'évite et fait le tour du pilier.*

Oh ! si j'osais !...

VENDREDI.

Toi oser pas.

OCROLY.

Si je pouvais !...

VENDREDI.

Toi pouver pas ! vite !

(Il le poursuit en frappant la terre à grands coups de sabre.)

OCROLY.

Un moment !... écoute-moi...

VENDREDI.

Rien, trésor à maître !...

OCROLY.

Il n'y a pas moyen... C'est un enragé que ce sauvage-là... composons...

VENDREDI.

Pas composons.

(Après plusieurs lazzis, Ocroly se voyant serré de près, tire la boîte de sa ceinture et la pose à terre.)

A la bonne heure !...

(Pendant que Vendredi va ramasser la boîte, Ocroly se sauve et grimpe à l'échelle ; Vendredi s'en aperçoit, court au fond et tire l'échelle par le pied ; mais Ocroly qui se trouvait presque en haut, s'accroche à l'extrémité des pieux et franchit la palissade. Vendredi replace l'échelle, y monte rapidement, mais il ne peut atteindre Ocroly.)

Ah ! poltron, toi pas vouloir attendre... Moi, pas jambes assez longues pour attraper toi ! tiens, voilà petit plomb qui courir plus vite que Vendredi. (*Il lui lâche ses deux coups de pistolet.*) Li, bien loin ! trop loin ! moi, manquer !... Allons, Vendredi, courir à présent au secours de bon maître. (*Il redescend, revient en scène, et se met à genoux.*) Dieu de Robinson ! toi qu'il m'a appris à adorer comme grand maître de toutes choses, écouter prière à pauvre sauvage ; toi, ordonner aux Caraïbes de venir délivrer Robinson, ou bien donner à Vendredi assez de force pour combattre et tuer, à li seul, tous les méchants qui vouloir faire du mal à bon maître! (*Il sort vivement par le souterrain.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la plage où Robinson a été jeté par la tempête. Sur le devant, à gauche, est un poteau, sur lequel sont gravés ces mots : *Je suis venu dans cette île le* 30 *septembre* 1659. On voit à chaque angle du poteau les crans au moyen desquels il comptait les jours. A gauche, dans le fond, s'élève un roc escarpé qui donne sur la mer, et au sommet duquel on arrive par un sentier tortueux. Toute la droite est occupée par le bois des Cèdres qui, vers le fond, s'élève en amphithéâtre et s'étend à perte de vue, toujours en longeant la côte. Tout près de la mer, sous le bois des Cèdres, on voit l'entrée du passage souterrain qui communique à la grotte de Robinson. La mer occupe tout le fond de la scène et baigne le pied des rochers à droite et à gauche. Cette décoration doit offrir l'aspect d'un site âpre et sauvage : on n'y voit que des rochers et des cèdres. Elle n'est éclairée, au lever du rideau, que par le crépuscule du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISIDOR, *seul, dans le fond, sur le sommet du rocher et attisant un grand feu dont la flamme s'élève à plusieurs pieds.*

Mon père m'a ordonné de rester ici jusqu'au retour d'Iglou et d'allumer un grand feu sur ce rocher, pour éclairer de loin les Caraïbes qui doivent venir nous délivrer. J'ai ponctuellement obéi; mais, hélas! pendant cette nuit, qui m'a paru bien longue, j'ignore ce qui s'est passé dans l'île; des cris confus, un bruit sourd et quelques coups de feu partis dans l'éloignement, m'ont seulement donné lieu de craindre qu'il ne se soit engagé un nouveau combat entre les matelots et mes malheureux parents. Et personne ne vient à moi! J'ai beau regarder, Iglou n'arrive pas: peut-

être a-t-il trop présumé du courage et de la générosité des Caraïbes; peut-être ont-ils refusé de le suivre et de combattre pour des Européens! O mon Dieu! tire-moi de cette affreuse incertitude.!

SCÈNE II.

ISIDOR, VENDREDI.

VENDREDI, *sortant de la caverne de Robinson par l'issue qui est sous le bois des Cèdres.*

Ah! voilà moi dehors, et moi pas sans peine, car faire nuit si grande dans souterrain, que moi briser à tous moments pauvre tête contre roc bien dur. A présent chercher Robinson et imaginer quelque moyen pour délivrer li... Oh! oh! moi voir du feu sur montagne voisine... tout près un homme, moi pas peur, moi vouloir connaître li avant de montrer moi.

ISIDOR, *se retournant.*

On a parlé, je crois.

VENDREDI, *sautant.*

O joie! ò bonheur! c'est petit maître à moi! c'est fils à maître.

ISIDOR.

C'est Vendredi!

VENDREDI.

Viens, toi, petit maître, viens vîte.

ISIDOR, *descendant précipitamment.*

Me voilà.

VENDREDI, *l'embrassant.*

Moi bien content de voir toi.

ISIDOR.

Tu m'apportes donc quelque nouvelle heureuse?

VENDREDI, *avec tristesse.*

Au contraire, moi bien triste; matelots méchants entrer dans grotte à Robinson, prendre li prisonnier, prendre tout le monde, jusqu'à vieille mazelle.

ISIDOR.

Qu'en ont-ils fait?

VENDREDI.

Emmener eux pour manger.

ISIDOR.

Non pas; mais sans doute pour les faire mourir.

VENDREDI.

Toi pas peur; père à moi venir bientôt avec grands beaucoup Caraïbes.

ISIDOR.

Hélas! je les attends en vain depuis le milieu de la nuit: sans doute ils nous ont abandonnés.

VENDREDI.

Comment eux pas venir encore? Dieu, toi pas bon, toi pas exaucer prière à Vendredi.

ISIDOR.

Ne l'accuse pas, mon ami, ses desseins sont impénétrables à l'œil des mortels. Qui sait si ce n'est pas pour nous employer à la délivrance de ma famille, qu'il a permis que nous ayons échappé seuls aux piéges de nos ennemis. Prions, espérons, mettons en lui notre confiance entière.

(Vendredi se prosterne contre terre, mais Isidor lui montre le ciel et lui indique que c'est lui qu'il faut implorer. Vendredi regarde attentivement son jeune maître, suit tous ses mouvements et les imite. Tous deux se mettent à genoux et adressent à Dieu leur fervente prière. On entend en dehors le son de la conque marine. C'est le signal dont les Caraïbes se servent à la guerre.)

VENDREDI, *se lève.*

Écoute... (*Le son recommence.*) C'est Iglou! c'est père à moi! (*Il saute de joie.*)

ISIDOR.

Eh bien! tu le vois, l'Eternel ne repousse jamais l'hommage d'un cœur pur et sincère.

VENDREDI, *courant au bord de la mer. Il est dans l'ivresse.*

Oui, oui, jeune maître! voilà beaucoup canots, beaucoup Caraïbes. Eux débarquer là-bas de l'autre côté du bois.

ISIDOR.

Cours à leur rencontre et amène-les de ce côté. Moi, je vais éteindre ce feu qui pourrait nous trahir.

VENDREDI.

Au contraire, nous faire briller la flamme bien haut pour attirer matelots par ici. Nous cacher, nous bien forts, et nous surprendre eux tous, pour délivrer bon maître.

ISIDOR.

Non pas, il serait imprudent d'en agir ainsi avant de nous être concertés avec ton père. Va.

(Isidor monte sur le rocher et éteint le feu ; Vendredi gravit la colline qui couvre la caverne et s'enfonce dans le bois des Cèdres. On le perd de vue un instant.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, IGLOU, *Troupe de Caraïbes, dont quelques-uns sont armés de sabres.*

(On voit bientôt reparaître Vendredi et son père ; tous deux précèdent et dirigent les Caraïbes que l'on voit défiler dans le bois, descendre devant l'entrée du souterrain et se grouper sur la droite. Isidor descend et vient embrasser Iglou.)

IGLOU.

Tu le vois, j'ai tenu ma parole.

ISIDOR.

Brave Iglou, ton secours nous est bien nécessaire.

IGLOU.

J'ai choisi, de préférence, ceux de ma tribu qui, par suite de nos échanges avec les Européens, possèdent des armes de ton pays, et qui ont appris à les manier avec assez d'adresse pour résister à ceux de ta nation.

ISIDOR.

Mais ils auront sur nous l'avantage des armes à feu.

VENDREDI.

C'est vrai ! eux prendre tous les tonnerres à maître, si

n'est deux petits là qui plus rien dedans. (*Il montre les pistolets qui sont à sa ceinture.*)

IGLOU, *aux Caraïbes.*

Entrez dans la forêt, et que chacun de vous y coupe une branche assez forte et assez touffue pour le cacher.

ISIDOR.

Quel est ton dessein ?

IGLOU.

Tu le sauras. (*Les Caraïbes s'enfoncent à droite dans la forêt. On entend le bruit qu'ils font en coupant les branches avec leurs sabres.*) Les moyens d'attaque et de défense que les peuples soit-disant civilisés ont inventés pour se détruire, sont inconnus dans nos climats ; mais nous avons aussi notre art de la guerre, qui consiste à nous tendre des piéges et à nous surprendre par des ruses plus ou moins ingénieuses. Rejoignons seulement tes ennemis, et je doute qu'ils puissent résister à cette nouvelle tactique.

ISIDOR.

Je m'abandonne à toi, brave Iglou ; mais au nom de tout ce qui t'est cher, je te supplie de préserver ma malheureuse famille de la fureur de ces méchants.

VENDREDI.

Laisse faire père à moi, li premier capitaine de toutes les tribus du continent.

(Les Caraïbes rentrent en scène, tous portent une grosse branche de cèdre.)

IGLOU.

C'est bien !

OCROLY, *en dehors, à droite.*

Atkins !... James !

ISIDOR.

J'entends Ocroly... Tenez-vous à l'écart, je vais l'attirer de ce côté. (*Il déguise sa voix et crie :*) Eh bien ?

OCROLY, *de même.*

Ne partez pas sans moi.

ISIDOR, *toujours en diminuant sa voix pour faire croire qu'il est très-éloigné.*

Nous t'attendons. Viens vite.

OCROLY, *de même.*

C'est ce que je fais.

(Iglou, Vendredi et les Caraïbes se tiennent dans le fond. Le plus grand nombre même entre dans la caverne.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, OCROLY.

OCROLY, *traversant le théâtre de droite à gauche.*

Ah! parbleu! je ne suis pas tenté de demeurer plus longtemps dans cette île maudite, j'y ai couru trop de risques; les dangers se renouvellent à chaque instant pour moi, je ne puis faire un pas sans rencontrer des gens tous prêts à me brûler la cervelle; je ne vois partout que des fusils et des pistolets dirigés contre moi...

(Pendant ce couplet, Isidor a pris un des pistolets de Vendredi et lui a expliqué l'usage qu'il doit faire de l'autre. Quand Ocroly touche au poteau qui est à gauche vis-à-vis le deuxième plan, Isidor qui s'est tenu derrière, lui présente son pistolet.)

Ah! mon Dieu, encore un pistolet!

ISIDOR.

Silence! ou tu es mort.

OCROLY.

Il est décidé que je ne sortirai pas d'ici. (*Il veut faire demi-tour à gauche.*)

VENDREDI, *se trouve là et lui présente également son pistolet.*

Silence, ou toi morte!

IGLOU, *s'approchant et parlant bas à Isidor.*

Il faut le forcer d'appeler ses camarades.

ISIDOR.

Excellente idée!

OCROLY.

Que voulez-vous faire de moi?

ISIDOR.

Tu vas le savoir. Appelle tes camarades et crie-leur de venir te rejoindre.

OCROLY.

Mais c'est une trahison infâme.

ISIDOR.

Crie, coquin !

VENDREDI.

Crie, coquin !

OCROLY.

Lequel faut-il que j'appelle ?

ISIDOR.

Tous !

VENDREDI.

Tous !

OCROLY.

Mais c'est un guet-à-pens !

ISIDOR.

Répète après moi, ou morbleu !

VENDREDI.

Répète, coquin, répète.

OCROLY.

Allons donc, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

ISIDOR, *à demi voix.*

Camarades !...

OCROLY.

Camarades !

ISIDOR, *de même.*

Plus haut !... Atkins !

OCROLY, *plus fort.*

Atkins !

ISIDOR.

Encore plus haut.

OCROLY.

Je ne le peux pas ; je suis enrhumé.

ISIDOR.

Tant pis pour toi, crie toujours. James !

OCROLY, *plus haut.*

James !

JAMES, *en dehors.*

Ohé !... est-ce toi, Ocroly ?

ISIDOR, *soufflant à Ocroly.*

Oui, c'est moi.

OCROLY.

Oui, c'est moi.

ISIDOR.

Je me suis égaré dans la forêt.

OCROLY.

Je me suis égaré dans la forêt.

ISIDOR.

Viens me chercher, je t'en prie.

OCROLY.

Je ne veux pas dire cela.

ISIDOR.

Comment, tu ne veux pas? (*Il fait un geste menaçant.*)

VENDREDI, *imite en tout Isidor.*

Ah ! toi veux pas !

OCROLY.

Si fait !... je le veux !. . Viens me chercher, je t'en prie.

JAMES, *en dehors.*

J'y vais...

OCROLY, *à part.*

Encore un d'attrapé ! c'est toujours autant de pris.

JAMES, *en dehors.*

Justement j'ai affaire du côté de la petite baie où nous sommes débarqués.

ISIDOR, *à Ocroly.*

Tâche de savoir par lui quels sont les projets des matelots ; fais en sorte de les attirer de ce côté; emploie tous les moyens possibles de séduction pour détacher James du parti d'Atkins, aide-nous enfin à sauver mon père et ton capitaine, ta vie est à ce prix. Songe que nous ne te quittons pas de vue ; cachés derrière ce buisson, nous ne perdrons pas un mot de votre conversation : si tu fais la moindre tentative

pour t'échapper, si j'aperçois le moindre signe, le plus petit geste, nous t'envoyons rejoindre tes ancêtres.

VENDREDI.

Pan! pan!

IGLOU.

Bien!

ISIDOR, *à part en riant, à Iglou et à Vendredi.*

Nous serions bien embarrassés pour lui tenir parole! (*Haut.*) Tu m'entends?

OCROLY.

Oui, soyez tranquilles, je ferai tout ce que vous exigez.

(Isidor, Iglou et Vendredi se cachent derrière un buisson à droite.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JAMES.

JAMES.

Où donc es-tu?

OCROLY, *toujours tenu en respect par Isidor, Iglou et Vendredi, et n'osant bouger de sa place.*

Me voici.

JAMES.

Pourquoi es-tu resté en arrière?

OCROLY.

Ah! mon ami, ne me parle pas de cela, tu renouvelles ma douleur. C'est, je crois, le diable qui s'en mêle; mais rien ne me réussit aujourd'hui: j'avais trouvé dans la grotte de Robinson une cassette remplie de pierreries... que je comptais partager avec toi.

JAMES.

Eh bien?

OCROLY.

Eh bien! mon ami, il m'a fallu la rendre.

JAMES.

A qui?

OCROLY.

A Vendredi ; ah ! c'est un vrai démon. Je m'estime fort heureux d'avoir pu m'échapper sain et sauf, car au train dont il y allait, j'ai vu le moment où je lui laissais au moins une de mes oreilles. C'est en fuyant de cette grotte infernale que je me suis perdu dans le bois. Et vous autres, qu'avez-vous fait ?

JAMES.

Rien.

OCROLY.

Qu'avez-vous résolu ?

JAMES.

Pas grand'chose.

OCROLY.

Encore ?

JAMES.

Atkins était d'avis qu'on se débarrassât pour toujours de nos captifs en les jetant à la mer ; mais il a trouvé de l'opposition parmi nos gens. « Qu'on les abandonne dans l'île, » qu'ils deviennent ce qu'ils pourront, qu'ils meurent de » faim... à la bonne heure, ont-ils dit; mais nous ne voulons » pas être complices d'un assassinat prémédité, d'un crime » inutile, car tu n'as pas besoin de leur mort pour t'empa- » rer du vaisseau, puisque nous consentons à te reconnaître » pour notre capitaine. » Atkins contraint de céder à la volonté presque générale, m'a désigné comme étant l'un des plus intrépides nageurs de l'équipage, pour aller au vaisseau annoncer ce qui se passe et chercher une barque qui nous reconduise tous à bord.

ISIDOR, *à part.*

Bonne découverte.

OCROLY.

Cela n'est pas mal imaginé.

JAMES.

C'est en exécution de cet ordre que je m'acheminais vers la baie où nous sommes descendus, afin d'avoir moins d'espace à parcourir et d'arriver plus vite au bâtiment. Sais-tu

si nous sommes encore loin de cette baie ? J'avais remarqué, près de la mer, un poteau qui servirait à me la faire reconnaître s'il fesait jour.

OCROLY.

J'ai cru l'apercevoir un peu plus loin... à ta droite .. là. encore... (*James s'éloigne en cherchant le poteau.*)

ISIDOR, *s'approchant vivement d'Ocroly et à voix basse.*

Charge-toi d'aller au vaisseau à sa place, et dis-lui d'amener ses camarades en ce lieu.

OCROLY, *à Isidor.*

Comment ?...

ISIDOR.

Obéis si tu veux vivre encore. (*Il se retire.*)

JAMES.

Le voilà ce poteau, j'y suis ; la mer doit être tout près dans le fond.

OCROLY, *à part.*

Oui, j'obéirai, mais il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer.

JAMES.

Que dis-tu donc là ?

OCROLY.

Je dis que je puis aussi bien que toi me charger de ce message.

JAMES.

Quoi, tu voudrais aller à ma place ?

OCROLY.

Oui vraiment, si toutefois cela ne te déplaît pas.

JAMES.

Au contraire, tu ne saurais me faire un plus grand plaisir.

OCROLY.

Et bien ! c'est une affaire convenue. Toi, retourne vers nos camarades et dis-leur de se réunir tous ici pour y attendre l'arrivée de la barque que je vais leur envoyer.

JAMES.

Bon ! hâte-toi, car il me tarde de me retrouver à bord.

OCROLY, *à part.*

Pas plus qu'à moi ! (*Haut.*) Sois tranquille. Au revoir.

(Il accompagne James jusqu'au fond du théâtre à gauche : pendant qu'ils paraissent s'entretenir encore un moment à voix basse, Iglou, qui est convenu avec Isidor de toutes les dispositions ultérieures, le quitte, va vers la caverne et en fait sortir les Caraïbes. On les voit défiler le long de la mer, et occuper la gauche du théâtre de manière à cerner Ocroly. Le jour commence à poindre.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JAMES.

ISIDOR, *à Vendredi.*

Pendant que ton père exécutera tout ce dont nous sommes convenus, viens avec moi, jetons-nous dans une des pirogues qui ont amené les sauvages, cinglons à force de rames vers le navire pour rassurer ma pauvre mère et chercher du secours.

VENDREDI.

Toi commander, jeune maître, moi toujours obéir, tant que cœur battre à moi.

(Ils remontent : on les voit gravir la montagne et s'enfoncer dans le bois des Cèdres.)

SCÈNE VII.

OCROLY, IGLOU, CARAÏBES.

OCROLY, *à part, revenant en scène.*

O fortuné hasard !... pour cette fois, je ne laisserai point échapper l'occasion qui se présente. Oui, oui, j'y vais au vaisseau, mais c'est pour annoncer à l'équipage la défection totale d'Atkins et de nos camarades. Je dirai que tout le monde, jusqu'à la vieille Béatrix, a péri dans ce massacre, et que les habitants de l'île ont passé la nuit entière à ras-

sembler leurs forces pour venir attaquer le bâtiment à la pointe du jour. La frayeur s'empare des esprits, la consternation est générale, j'en profite pour donner le signal du départ, on lève l'ancre et je suis au comble de mes vœux.

IGLOU, *à part.*

Tu n'es pas encore parti !

(Pendant ce monologue, Iglou qui tient la droite a dirigé la manœuvre des Caraïbes. Ils ont formé un demi-cercle qui occupe toute la largeur du théâtre et se sont cachés derrière les branches qu'ils portent, en sorte que l'on n'aperçoit plus qu'un bois taillis de sept à huit pieds d'élévation et assez épais pour qu'on ne puisse le franchir.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ISIDOR, VENDREDI.

(On voit Isidor et Vendredi dans un canot traverser le théâtre de droite à gauche et se diriger vers le vaisseau qui est censé à gauche.)

SCÈNE IX.

OCROLY, IGLOU, CARAÏBES.

OCROLY, *qui a fait un mouvement sur la droite pour aller vers la mer et qui se trouve arrêté par les arbres.*

Eh bien ! je me croyais hors de la forêt ! (*Il retourne sur ses pas pour s'en aller par la gauche et y rencontre le même obstacle.*) Voilà un bois qui a poussé bien vite.... ouais ! que veut dire ceci ? (*Il veut sortir par le milieu et n'y trouve point de passage.*) Où suis-je donc ? mais, quand le diable y serait, il n'y avait point d'arbres à cet endroit lorsque j'ai reconduit James... (*Il fait le tour de l'enceinte à plusieurs reprises et se désespère.*) Me voilà bien s'il faut rester ici longtemps... Allons, à tout hasard et au risque de ce qu'il en peut arriver, essayons de couper quelques-uns de ces arbres et de me frayer un passage à travers.

(Il tire son sabre ; comme il va pour frapper sur une des branches, les Caraïbes les baissent spontanément et se montrent en faisant des grimaces horribles. Ocroly tombe à genoux et se cache la figure.)

Haï ! haï ! haï ! les vilaines figures !

IGLOU.

Tais-toi et suis nous.

OCROLY.

J'y consens ; mais pour vous suivre, il faudrait vous regarder et je n'en ai pas le courage.

IGLOU.

Donne-moi la main.

OCROLY.

Pas possible.

IGLOU, *la lui saisissant avec force.*

Donne, te dis-je.

OCROLY, *se couvre les yeux avec sa main droite.*

Où me conduisez-vous ?

IGLOU.

Dans les entrailles de la terre.

(Les Caraïbes l'escortent en marchant d'une manière grotesque et le conduisent dans la caverne où on le laisse sous la garde de quelques-uns.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* OCROLY.

(On entend à gauche en dehors un bruit qui annonce que les matelots s'approchent. Tous les Caraïbes se groupent et écoutent.)

IGLOU, *qui a prêté l'oreille.*

Ce sont les matelots qui s'approchent, vite, exécutez mes ordres...

(Les Caraïbes se placent indistinctement dans tout le théâtre par groupes de cinq et six. Ils s'accroupissent et se cachent derrière leurs branches de manière à former comme des bouquets d'arbres isolés. Il ne fait encore que demi-jour.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ATKINS, JAMES, *puis* ROBINSON, DIÉGO, LATROMBE, *et* BÉATRIX, *conduits par les matelots.*

JAMES.

Et bien, que faisons-nous de nos prisonniers?

ATKINS.

Leur sort est décidé, nous les laissons dans l'île.

JAMES.

C'est bien!

(Pendant ce dialogue, on amène successivement les quatre prisonniers gardés chacun par deux matelots, et on les place assez près des groupes d'arbres figurés par les branches des Caraïbes, de manière que chacun d'eux se trouve vis-à-vis d'un de ces groupes.)

ATKINS.

N'est-ce point ici que nous sommes descendus hier?

JAMES.

Précisément. C'est aussi là que j'ai rencontré Ocroly et qu'il m'a dit que nous devions l'attendre. Oui; c'est bien ici, voilà un poteau que j'ai remarqué en débarquant et qui sans doute a été planté par quelque navigateur.

ATKINS.

A quoi peut-il servir?

JAMES.

Je me suis déjà fait la même question.

ATKINS ET JAMES, *s'approchent.*

Voyons.

ATKINS, *lit.*

« Je suis venu dans cette île le 30 septembre 1659. » Ah! ah! c'est le mémorial de notre solitaire.

JAMES.

Que signifient ces crans gravés sur tous les angles?

ATKINS.

Ce sont les jours peut-être. (*Il compte.*) En effet, celui-

là, plus grand que les autres et placé de sept en sept, indique assurément le dimanche. Il faut en convenir, cet almanach est assez curieux.

(Les matelots font quelques pas en avant pour regarder le poteau. Les quatre prisonniers sont restés seuls à leur place. Iglou se montre vivement à eux, leur fait un signe d'intelligence, puis, par un geste, il désigne les prisonniers aux Caraïbes, en leur ordonnant de les entourer. En effet, chaque groupe s'ouvre et se referme vivement après avoir reçu dans le milieu un des prisonniers qui se trouve entièrement caché par les branches. Iglou fait un autre geste, sur lequel les groupes s'éloignent insensiblement en reculant vers le bois et finissent par disparaître entièrement à la vue des spectateurs.)

SCÈNE XII.

ATKINS, JAMES, MATELOTS.

JAMES, *cessant de regarder.*

Vraiment, c'est assez drôle !

ATKINS, *se retournant.*

Où sont donc nos prisonniers ?

JAMES.

Là. (*Il se retourne.*) Eh bien ?

ATKINS, *aux matelots.*

Maladroits ! vous les avez laissés s'évader !... volez à leur poursuite.

JAMES, *à la tête des matelots va jusqu'à l'entrée du bois.*

Les voilà libres et accompagnés d'un grand nombre de sauvages.

ATKINS.

Préparons-nous au combat. En bataille !

(Ils se rangent en bataille sur une ligne qui occupe toute la gauche en bordant la coulisse. Il fait grand jour.)

SCÈNE XIII.

ROBINSON, DIÉGO, LATROMBE, ATKINS, JAMES, BÉATRIX, IGLOU, Matelots et Caraïbes.

(Les Caraïbes s'avancent aussi sur une seule ligne qui occupe toute la droite et fait face aux matelots. C'est Iglou qui les commande. Robinson, Diégo et Latrombe, armés chacun d'un sabre, viennent ensuite. Dès que les deux lignes sont en présence, Atkins ordonne à ses gens de faire feu. Au moment où les matelots tirent, Iglou et les Caraïbes se jettent ventre à terre, puis se relèvent en poussant de grands cris, fondent sur leurs ennemis et les forcent à reculer. Robinson, Diégo et Latrombe se mêlent au combat. Tout le monde s'éloigne.)

BÉATRIX, *passant la dernière et traversant le théâtre un sabre à la main.*

Où sont-ils, ces coquins-là ?... où sont-ils ?

(Elle voit revenir les combattants de son côté et se sauve aussi précipitamment qu'elle est venue.

Robinson, Diégo, Latrombe, Iglou et quatre sauvages rentrent en se battant à outrance contre un nombre égal de matelots, à la tête desquels sont Atkins et James. On se bat de tous côtés. Les Caraïbes se sauvent en désordre; on les voit regagner les montagnes voisines et fuir à travers la forêt, poursuivis par les matelots qui leur tirent de temps en temps des coups de fusil.)

SCÈNE XIV.

Les précédents, EMMA, ISIDOR, VENDREDI, Matelots, Mousses.

(La fortune paraît avoir entièrement abandonné Robinson et ses amis, lorsque, au moment le plus désespéré, Isidor, suivi de quelques matelots fidèles, s'élance du haut des rochers de gauche, fond sur Atkins et délivre son père. Vendredi, qui a rallié une bande de Caraïbes, entre également par la gauche et se précipite sur ceux des matelots qui allaient frapper Diégo vaincu.

Les Caraïbes enhardis par ce renfort, font volte-face et redescendent la montagne en poursuivant les matelots qui, à leur tour, prennent la fuite et reviennent sur le devant où ils sont vaincus, désarmés et terrassés. Atkins et ses gens, surpris à l'improviste, ont fait un mouvement pour fuir vers la droite; mais ils sont arrêtés par les sauvages et se trouvent pris des deux côtés. C'est Vendredi qui s'est chargé d'Atkins; mais au moment où il le saisit, Béatrix sort de la forêt et le prend au collet. Tout est groupé depuis le fond du théâtre jusqu'à l'avant-scène.

Isidor est dans les bras de son père, de son oncle, et leur montre le vaisseau qui paraît et sur lequel on voit Emma entourée de matelots et de mousses qui poussent des cris de joie en voyant leur capitaine et leur maître.)

EMMA.

Robinson!

ROBINSON.

Emma!

DIÉGO.

Ma sœur!

LATROMBE.

Que Dieu et notre patron soient bénis! la victoire nous reste; mais, corbleu! ce n'a pas été sans peine.

BÉATRIX.

Certainement, ce n'a pas été sans peine!

(Une petite barque s'est avancée sur le flanc du vaisseau; on y a jeté une planche qui sert à débarquer. Emma se trouve dans les bras de Robinson, de Diégo et de son fils.)

EMMA.

Cher époux! après seize ans d'une séparation cruelle, il m'est enfin permis de te revoir, de te presser contre mon sein. Ah! le jour qui nous réunit après tant de périls et de chagrins, est le plus beau de ma vie!

ROBINSON.

Brave Iglou! et toi, mon cher Vendredi, que vous m'avez bien payé le faible service que je vous ai rendu! (*Il les presse contre son cœur.*)

DIÉGO, *aux matelots fidèles.*

Vous avez vu, mes amis, quel sort ce monstre et ses

dignes complices réservaient à votre capitaine et à mon malheureux frère. Je pourrais, usant de représailles, leur faire subir à tous une mort prompte et terrible ; mais je veux bien leur accorder la vie. Qu'ils demeurent dans cette île : grâce aux travaux de l'industrieux Robinson, ils pourront s'y procurer une nourriture abondante. Qu'ils y vivent en paix, si la chose est possible ; mais, non, tout leur instinct se dirige vers le mal, et sans doute ils ne tarderont point à se détruire entre eux : du moins leur méchanceté ne s'exercera point sur des victimes innocentes. C'est rendre service à la société, que de la purger de ces êtres turbulents qui n'aiment que la confusion et la licence, parce que ce n'est qu'à la faveur des troubles et des orages qu'ils peuvent parcourir avec audace le vaste champ de l'intrigue, donner une libre carrière à leur ambition, et se livrer impunément à leur affreuse perversité. Quant à vous, qui m'êtes restés fidèles, vous pouvez tout attendre de ma reconnaissance.

LATROMBE.

Mais où diable s'est donc fourré le brave Ocroly? aurait-il péri dans la bagarre ? ce serait bien dommage.

IGLOU.

Non pas : il est là-bas qui écoute et qui probablement n'est pas fort à son aise. (*Il va à la caverne.*) Paraissez, tout est fini.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, OCROLY.

(Ocroly sort de la caverne et s'avance lentement ; il a l'air confus, ne dit mot et regarde tristement ses camarades.)

LATROMBE.

Arrive, arrive, mon brave. Eh bien! tu le vois, il n'y a rien à gagner en servant les méchants. Il faut toujours se ranger du parti des braves gens, toujours. Il arrive bien

par-ci par-là quelque grain, quelque bourrasque; mais morbleu! ils finissent toujours par prospérer. Va te jeter à la mer.

DIÉGO.

Qu'il aille tenir compagnie à ses dignes camarades. Mon frère, le temps est favorable, le vent enfle les voiles, partons.

(On emmène Atkins, Ocroly, James et les autres matelots.)

IGLOU.

Permets qu'avant de te quitter, pour ne plus te revoir sans doute, nous t'offrions le calumet de paix; c'est le plus grand honneur que nous puissions faire à ceux que nous aimons et dont nous recherchons l'alliance.

DIÉGO.

J'y consens.

ISIDOR, *à Robinson.*

Mon père, l'équipage demande aussi à célébrer votre délivrance et la victoire de son capitaine.

ROBINSON.

Oui, mes amis, livrez-vous à l'épanchement de vos cœurs; unissez vos danses et vos jeux, et qu'après tant de traverses, ces heureux instants soient consacrés au plaisir.

VENDREDI, *tristement.*

Maître, moi fâché, moi bien triste.

ROBINSON.

Pourquoi, mon enfant?

VENDREDI.

Toi plus aimer Vendredi, toi partir sans li.

ROBINSON.

Non pas: j'espère bien que nous ne nous quitterons qu'à la mort.

VENDREDI.

A la bonne heure! moi plus chagrin. (*Par ressouvenir.*) Oui, mais père à moi?... Comment faire pour suivre toi sans quitter li?... Ah! moi trouver un moyen. (*A Iglou.*) Donner ma personne à bon maître, mais laisser mon cœur à bon père, pour lors tous trois contents... hein?

ROBINSON.

Consolez-vous, Iglou, vous ne le perdrez que pour un

temps, je vous le ramènerai. J'espère, avant de mourir, revoir encore cette île, témoin de mes longues souffrances.

VENDREDI.

Maître, laisser dans pays à moi bien bonne amie ; si nous pouvoir emmener elle aussi ?

BÉATRIX, *avec une prétention comique.*

Soyez tranquille, Monsieur Vendredi, vous en trouverez d'autres à San-Salvador.

LATROMBE.

Prends-y garde, mon garçon : si tu veux une femme sauvage, je te conseille d'emmener celle-là ; car je ne crois pas que tu en trouves beaucoup en Europe, heureusement pour nous !

(Les matelots s'avancent et exécutent une danse vive et bien caractérisée. Les Caraïbes viennent offrir le calumet de paix à Robinson et à Diégo : ensuite les uns et les autres se mêlent, s'entrelacent et offrent un tableau très-animé. A la fin du ballet, Vendredi et Isidor, qui sont allés dans la grotte chercher la cassette, le perroquet, le parasol de Robinson, la peau de lion et les divers objets qu'il avait mis de côté au second acte, les rapportent; on s'embrasse, on se donne tous les témoignages possibles d'affection. Robinson fait ses adieux à son île, puis il monte sur le vaisseau ; les matelots sont à leur poste, les mousses sont grimpés aux cordages. Latrombe dirige la manœuvre. Robinson est sur le tillac entre les bras de sa femme et de son fils. Vendredi grimpe à la hune pour voir plus longtemps son père et les Caraïbes qui sont groupés dans le bois et devant la grotte, de manière à occuper toute la droite du théâtre. Atkins, Ocroly, James et leurs camarades viennent sur le rocher, et témoignent par leur attitude suppliante, tout le repentir qu'ils éprouvent. Diégo rejette leur prière. La toile tombe.)

FIN DE ROBINSON CRUSOÉ.

L'ANGE TUTÉLAIRE,

OU

LE DÉMON FEMELLE.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI, DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 2 juin 1808.

LETTRE DE M. CONSTANT BERRIER,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Paris, le 27 août 1841.

MONSIEUR ET CHER DOYEN,

Aussitôt que notre ami, M. Pellissier, m'a parlé de la réimpression de votre théâtre et du système dans lequel elle se faisait, j'ai désiré m'associer aux hommes de lettres auxquels étaient confiées les notices. J'ai obéi soudainement au mouvement de mon cœur, où vous n'avez point cessé d'occuper une large place. Je remercie notre ami de m'avoir offert cette occasion de manifester ma vraie admiration pour un homme de votre talent, et de satisfaire au vif sentiment que j'éprouvais. Vous avez bien voulu depuis, Monsieur et cher doyen, adhérer à ma proposition, et vous l'avez fait de manière à me prouver que vous m'aviez compris. Je vous en sais un gré infini, et j'en suis bien heureux, je vous assure.

Je n'ai pas donné à la notice que je vous envoie sur l'*Ange tutélaire* toute la perfection que j'y aurais voulu mettre. Je suis obligé de penser vite, et j'y suis habitué. Il faut par conséquent, et à plus forte raison, que j'exécute également avec promptitude, car j'ai le malheur de manquer de temps

et de repos, deux conditions essentielles, indispensables même, du bien, du bon et du beau.

Telle qu'elle est cependant, j'ai la conviction que cette notice reproduit ma première impression, sinon aussi vive et aussi colorée que je l'ai éprouvée jadis, du moins autant consciencieuse que possible. Les couleurs de l'imagination s'affaiblissent avec le temps, mais la vérité fondamentale survit, et c'est elle qui nous donne encore la force de peindre ce que nous avons vu et d'exprimer à peu près ce que nous avons senti. C'est ainsi que le raisonnement succède à l'imagination et à l'enthousiasme; et cela, comme à notre insu, et sans que nous puissions l'empêcher ni même nous en trop apercevoir.

Adieu, mon cher doyen; croyez au bonheur que vous m'avez procuré en m'adressant une lettre que je n'ai pu lire sans attendrissement, et qui malgré ce que vous m'avez dit de votre état de santé, laisse à vos nombreux amis l'espoir de vous conserver longtemps encore, et de vous posséder de tête et de cœur.

Agréez l'expression bien vive et bien profonde de mon ancienne admiration et de mon attachement absolu et inaltérable.

CONSTANT BERRIER.

NOTICE

SUR L'ANGE TUTÉLAIRE.

Qui de nous n'a pas conservé précieusement au fond de l'âme avec amour, avec religion, comme en un sanctuaire adoré, la première impression du jeune âge? Qui n'aime à s'en pénétrer, à s'en nourrir, à s'en faire pour tout le reste de la vie un culte aimable et révéré, une sorte d'idolâtrie, et comme un point de départ auquel se rattacheront perpétuellement, à mesure que nous avancerons, les plus doux souvenirs de la jeunesse, les plus intimes affections du cœur? Quels tableaux se représenteront jamais à nous plus vifs, plus colorés, plus frappants? Tout ce qui, jeunes, nous a délicieusement affectés par le sentiment ou par les sens, nous accompagne et nous reste, sinon avec cette vivacité fugitive du premier âge et cette naïveté soudaine qui fait les charmes de l'enfance, du moins avec une poésie plus profonde et plus mélancolique : l'image s'en reproduit sans cesse avec un redoublement de force et d'amour, avec une acquisition progressive et toujours nouvelle d'harmonie et d'entraînement. « *Vires acquirit eundo* », s'écrierait le professeur ; *J'aime en vieillissant*, pense tout simplement le poëte.

C'est sous l'influence d'un de ces chers souvenirs que je me suis rappelé *l'Ange tutélaire ;* et c'est ici qu'il m'est doux de sentir que la mémoire du cœur est impérissable.

J'étais bien jeune, bien enfant même, lorsque, pour la première fois, j'assistai à la représentation du mélodrame de M. de Pixerécourt. Qui m'eût dit alors, qu'un jour j'aurais

à rendre compte au public de l'impression produite en moi par ce spectacle tout nouveau, et qu'une aussi favorable occasion me serait offerte, à moi qui de rien que j'étais alors, suis encore aujourd'hui peu de chose, de rendre à l'auteur un hommage dont je suis heureux, au devant duquel j'ai couru, et dont j'ose assurer qu'il sera fier, car cet hommage est aussi sincère qu'il est mérité. Avais-je quinze ans? Je ne sais au juste ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je me sentais déjà passionné pour le théâtre, plutôt par instinct sans doute, que par raisonnement; et ce qui me le prouve, c'est que je me laissais impressionner, entraîner; c'est qu'en moi le sentiment passait avant l'intelligence; je ne réfléchissais pas; je m'identifiais. C'était au théâtre de la Gaîté, dangereux voisin de l'Ambigu-Comique, rival redoutable, et bien souvent ma passion balançait entre eux; mais hélas! dans cette alternative si délicate, dans cette lutte qui se renouvelait si souvent, que de fois la considération du prix des places dut l'emporter sur l'inclination!.... Temps généreux où j'étais si pauvre!.... Ce bonheur si grand du spectacle, je ne l'achetais que par les plus douloureuses économies... et ces privations d'alors, de quel droit les regretterais-je aujourd'hui?... Ah! c'est qu'aujourd'hui, je fais, comme on dit, mon *purgatoire* en ce monde, et alors... alors j'étais tous les soirs au *paradis*, c'est à dire aux dernières places.

On a longtemps parlé de la simplicité de la tragédie des Grecs; on en parlait bien plus encore à l'époque où l'on accusait Voltaire et Beaumarchais d'avoir été les avant-coureurs du mélodrame. Eh bien! comparons seulement le mélodrame de l'Empire et des premières années de la Restauration au mélodrame actuel. Dans celui-ci, la vie entière d'un homme se déroule et se développe; la tombe et le berceau se rencontrent, se heurtent; les distances se confondent comme les âges ; le temps même, le temps cesse

d'être défini ! Si bien que dans le court espace d'un acte à l'autre, voire même du tableau qui précède au tableau qui suit, le premier venu peut avoir vécu pour dix. Le mélodrame de M. de Pixerécourt, au contraire, se gardait rigoureusement de pareils écarts ; nul empiétement d'un siècle à l'autre ; unité parfaite, sinon de lieu, ce qui eût été par trop aristotélicien en 1808, du moins unité d'action ; et encore, les vingt-quatre heures obligées s'y trouvaient-elles quelquefois remplies... Oui, Messieurs, les vingt-quatre heures des classiques grecs et latins dans l'ancien mélodrame, dans le mélodrame du bon temps... les vingt-quatre heures... pas davantage !

Mais revenons à L'*Ange tutélaire.*

L'Ange tutélaire, ou *Le Démon femelle :* cette opposition d'*ange et démon* ne vous paraît-elle pas, au premier coup d'œil, une sorte d'antithèse faite à plaisir, de jeu de mots puérilement combiné pour l'unique effet de l'affiche ? Pas le moins du monde ! détrompez-vous ; l'auteur est plus grave ; l'auteur y a beaucoup moins pensé que moi qui vous le fais remarquer ; l'auteur n'y a pas pensé du tout ! Ce double titre lui est venu tout naturellement du fond du sujet, de la nature composée du principal personnage, du caractère si original qu'il a si ingénieusement créé, si heureusement développé dans un mélodrame où vous trouverez unis tout à la fois le pétillant de la comédie d'intrigue et le sérieux de la tragédie moderne. L'auteur n'a pas joué sur les mots, il avait trop de bonnes choses à nous dire.

Le sujet est une conspiration ; l'action, le développement quelquefois hasardé, mais toujours ingénieux, des ressorts employés pour la déjouer. Un frère veut détrôner son frère et le remplacer. Voilà tout. Rien de plus simple assurément pour le fond ; voyons la forme.

Au premier acte, *Flora,* l'Ange tutélaire, qui, pour mieux assurer le salut d'Alphonse, duc de Ferrare, et la

perte de l'ambitieux Amaldi, feint d'être éprise de ce dernier, s'est préparée, depuis deux ans, par tous les moyens qui lui sont familiers, au résultat vers lequel tendent ses efforts et qu'elle a juré d'obtenir. Le mobile de sa persévérance est l'amour de son pays, et la conservation d'un bon prince, qui est en même temps un honnête homme. Alphonse ne croit pas aux piéges qu'on lui tend : comme tous ceux de son espèce, il doute du mal ; et dans son incorrigible incrédulité, il ne serait pas éloigné d'accuser, de haïr même ceux qui lui donnent l'éveil et qui s'évertuent à le protéger. Il se refuse donc aux avertissements mystérieux de la femme incompréhensible qui s'est dévouée à lui, et qui, tantôt en jeune et séduisante bohémienne, tantôt sous le vêtement galant et léger d'un page, ou l'austère manteau du vieillard, lui indique le rendez-vous fatal, lui signale les conjurés, lui met le doigt sur sa propre plaie.

Au deuxième acte, les assassins sont apostés dans la forêt désignée ; les rôles distribués ; Flora, qui n'a cessé de veiller, parce que telle est sa mission, fait croire à l'un des conjurés subalternes, moitié bandit, moitié naïf, véritable type des brigands facétieux, qui s'est principalement chargé de porter le coup, que la victime a déjà péri, qu'il a été prévenu par un poignard plus expéditif, et pour preuve, elle lui remet le manteau bleu du duc Alphonse. Le brigand croit, car il ne demande pas mieux que de gagner son argent sans *travail*, et l'Ange tutélaire, vrai démon femelle, retourne à sa mission céleste. Le duc Alphonse, de moins en moins converti, paraît seul sans escorte ; il est sans défiance, et s'étonne dans son imperturbable sécurité, de ne voir personne, pas même celle qu'il regarde comme son génie, comme son ombre, comme le sylphe insaisissable qu'il ne peut expliquer, mais qui le domine, contre lequel il se révolte involontairement, mais

qu'il ne peut s'empêcher d'aimer comme on admire. L'Ange ou le Démon reparaît pendant que le prince goûte un sommeil auquel il n'a pu résister ; par un billet qu'elle vient de tracer rapidement et qu'elle dépose sur la toque d'Alphonse, Flora fait savoir au prince, dont elle blâme l'imprudence, qu'il s'est précisément endormi au milieu des conspirateurs. Bientôt il ne peut plus douter ; deux des assassins, Andréa et Salvator, mauvais sujets dégénérés, qui comptaient sur leur grossier complice, entourent le Duc, qui n'a que le temps de mettre l'épée à la main, et qui succomberait infailliblement sans le secours que lui apporte Flora. Il est sauvé pour la seconde fois dans la même heure, et pour ajouter une dernière preuve aux témoignages qu'elle lui a déjà donnés, elle lui assigne un rendez-vous au palais d'Amaldi, en lui recommandant de s'y présenter sous l'habit d'un magicien, et de manière à se faire reconnaître d'elle, à l'aide d'un signe qu'elle lui indique.

Au troisième acte, nous retrouvons Amaldi, certain d'un double triomphe ; le mauvais frère se croit sûr d'épouser Flora et de monter sur le trône qu'il regarde comme vacant. Tous ses préparatifs sont faits ; puis, par un retour assez naturel aux cœurs coupables, il se prend à douter tout à coup, il craint que Flora ne le trahisse, et remarque avec anxiété qu'elle ne s'est point trouvée dans son appartement lorsqu'il s'y est présenté. Du doute il revient au même instant à l'espoir. Flora qui ne perd jamais de vue sa résolution, vient le rassurer par des protestations dont le double sens n'échappe qu'à lui seul, aveuglé qu'il est par l'ambition. Elle lui fait accroire qu'il n'a plus de frère, et cette nouvelle, Diabolo, l'aimable bandit, auquel l'auteur a su ménager ici une scène très-plaisante et du meilleur comique, vient la confirmer, dans son langage grotesque, mais toujours sur la foi du récit de Flora, au deuxième acte. C'est

pour le coup qu'Amaldi recommence à triompher ; mais sa joie ne sera pas de longue durée, et le châtiment suivra de près la désillusion, comme vous allez voir. Le Duc Alphonse respire ; l'affidé d'Amaldi, Gianetti, l'annonce avec terreur au plus beau moment de la fête, et, de plus, le Duc est dans le bal.... dans le bal ! près de son frère... il circule, se répand, se communique ; tout se trouble, on s'arrête... Ici le dénoûment se précipite et se manifeste d'une manière aussi théâtrale qu'inattendue. Flora, voyant tous les poignards levés sur la tête d'Alphonse, attire la foudre sur elle-même en enlevant avec la subtilité de l'éclair, du bonnet d'Alphonse, la plume rouge qui le surmontait et qui devait servir à le faire reconnaître, pour en parer le sien : c'est elle alors qui se trouve menacée; mais Alphonse, non moins généreux, se jette entre elle et son frère Amaldi, lequel s'apprêtait à la frapper. L'Ange tutélaire se découvre, et les nobles amis qui l'ont secondée jusqu'ici contiennent les conjurés confondus, et s'en rendent maîtres.

Telle est la forme.

Et tout ce rôle charmant, si varié, si ingénieux, si pittoresquement incidenté, se résume par ces seuls mots que l'auteur a placés dans la bouche de Flora et qu'il me serait impossible de ne pas citer : « Je me fais gloire de vous avoir » trompé, dit-elle au perfide Amaldi ; ce jour est le plus » beau de ma vie. Je n'ai feint d'entrer dans vos vues que pour » déjouer ce complot odieux. J'ai été plus d'une fois sur le » point d'échouer; mais dans ce cas, mon parti était pris. Je » me serais percé le cœur plutôt que d'appartenir à un vil » meurtrier. » — Et plus loin, lorsque l'homme qu'elle a sauvé la remercie et lui demande quelle récompense l'acquittera jamais envers elle, cette même femme ajoute: « en est-il » de plus belle, de plus glorieuse que l'honneur d'avoir sauvé » son pays ! »

J'aime ce dernier trait. Ceci n'est pas un banal et froid lieu commun patriotique, une de ces ridicules maximes toutes faites, et par lesquelles l'auteur se substitue au personnage, dans le but unique d'appeler l'applaudissement de rigueur à la fin du drame. Ces dernières paroles disent plus et mieux; elles signifient que le duc Alphonse est un bon prince, et que conserver un bon prince au pays qu'il a l'honneur de gouverner, et qui lui-même a le bonheur de le posséder, c'est la plus méritoire et la plus sainte de toutes les actions.

Maintenant, j'ai à cœur de compléter mon opinion sur l'ouvrage qu'on va lire ; et c'est par là que je terminerai cette notice que je n'ai pas eu le temps de faire plus courte, et que j'aurais voulu rendre moins indigne du talent des honorables confrères auxquels m'associe aujourd'hui une ancienne et bienveillante amitié.

Cette pièce, d'un genre tout à fait neuf, et qui sort de la manière habituelle de Pixerécourt, avait été précédée, à des intervalles très-rapprochés, de quelques-unes des pièces à succès de notre auteur, telles que *la Forteresse du Danube, Robinson Crusoé*, *Koulouf ou les Chinois,* opéra comique auquel la musique de Dalayrac ajoute une garantie de plus de durée; elle fut immédiatement suivie de la *Citerne,* ce mélodrame qui a occupé toutes les imaginations de l'époque, charmé tous les âges, dont il serait impossible d'énumérer les représentations; si brillant de couleur locale, d'un dialogue si vif, espagnol et français tout à la fois, amusant, varié, qu'on croirait imité de Gilblas et de don Quichotte, soit pour la donnée, soit pour la forme, et dans lequel on ne reconnaît cependant que Pixerécourt tout entier, Pixerécourt généralement remarquable par le génie comique, ce qui ne l'empêche pas d'avoir été surnommé, à bon droit, *le Corneille des boulevards.*

L'Ange tutélaire est donc du bon temps de l'auteur et de l'Empire. L'Empire en était à ses plus beaux jours de

gloire et d'abondance. L'Allemagne avait fléchi ; l'Espagne ne résistait pas encore; la Russie était encore loin. Ce sujet, qui ne rappelait en rien, ni la victoire, ni la conquête ; qui paraissait plutôt avoir été conçu dans les loisirs d'un temps pacifique, appartenir aux temps de la chevalerie, des cours d'amour, de cette bonne vieille féerie qui s'en est allée pour toujours ; ce sujet, vif reflet du moyen âge, fut cependant merveilleusement adapté aux besoins dramatiques du moment. Peut-être, avec quelques recherches et tant soit peu de bonne volonté d'y démêler l'allusion politique ou les préoccupations de la circonstance, ne serait-il pas impossible d'y apercevoir l'intention de rappeler certain attentat aux jours de l'homme qui tenait alors dans sa main la destinée universelle. Le duc Alphonse pourrait bien cacher l'empereur Napoléon ; un de ces fougueux universitaires d'Allemagne, sous les coups desquels tomba plus tard Kotzebüe, moins heureux que Napoléon, apparemment en sa qualité de poëte, pourrait bien avoir été traduit pas l'astucieux Amaldi: et quant à *Flora, Flora*, ce type animé de la femme dévouée, de la femme telle que Dieu l'a faite.... Mais qu'en sais-je? A quoi bon chercher des rapprochements et des allusions là où l'auteur n'a voulu qu'amuser et plaire, instruire et donner de bons exemples, populariser d'utiles enseignements? Ce qu'il y a de plus probable, c'est que notre judicieux et habile Pixerécourt s'occupa des moyens de faire briller une actrice très-remarquable, dont j'entends encore aujourd'hui la voix sonore et douce, dont j'admire encore aujourd'hui par les yeux du souvenir la pantomime expressive et variée, le jeu plein de finesse et de verve; Melle *Bourgeois,* que tous les hommes de mon temps se rappellent avec bonheur. Hâtons-nous d'ajouter qu'il y a complétement réussi, car je n'ai vu la pièce qu'en 1811 ou 1812, et cette fois la

Russie était moins loin de nous ! la situation de la France avait changé avec le rôle de l'homme auquel ses destinées semblaient être attachées. Or, depuis 1808, *l'Ange Tutélaire* n'avait pas disparu du répertoire; la salle était toujours remplie; la foule applaudissait comme au premier jour, et je l'ai dit, j'étais de la foule. Mais il n'y a plus de répertoire possible aujourd'hui : Tout passe vite, rien ne reste, pas même les saintes leçons de l'expérience, les tendres avertissements de l'amitié.

CONSTANT BERRIER.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal de l'Empire. 3 juin 1808.

C'est à la salle des Jeunes-Artistes qu'on représente cette nouveauté : hélas ! le berceau des spectacles du Boulevard, la métropole des pantomimes et des féries, l'ancienne patrie des farces et des mélodrames, a succombé sous l'injure du temps ; ce n'est plus qu'un monceau de ruines. Pendant qu'on élève un nouveau palais plus digne des chefs-d'œuvre de ce genre populaire, les acteurs de la Gaîté se sont réfugiés à la salle dite des Jeunes-Artistes : ils ont signalé leur entrée dans cet asile par un mélodrame du grand faiseur, intitulé l'*Ange Tutélaire*, ou *Le Démon Femelle.* Ce grand faiseur est M. de Pixerécourt, si connu pour ses prodigieux succès aux théâtres de la porte Saint-Martin et de l'Ambigu-Comique, qui lui ont mérité le titre de *prince du mélodrame.* Celui-ci est fondé, comme les autres, sur le triomphe de l'innocence arrachée aux persécutions de la méchanceté et de la scélératesse ; il faut que cet intérêt ait été jugé le plus puissant de tous, puisqu'on en a fait la base invariable de tous ces ouvrages, qui n'ont d'autre règle et d'autre mérite que l'intérêt et l'effet théâtral.

Le héros persécuté est Alphonse, duc de Ferrare ; le méchant et le scélérat est le prince Amaldi, frère du duc. Cet

homme, dévoré d'ambition et de jalousie, veut détrôner et même assassiner son frère Alphonse, dont il ne reçoit que des témoignages d'une amitié vraiment fraternelle. L'Ange tutélaire, c'est Flora, fille d'une comtesse Salviati, femme intrigante, bannie de la cour, et ne respirant que la vengeance. Cette comtesse mérite bien le nom de *Démon femelle ;* car, ayant remarqué que le prince Amaldi était amoureux de sa fille, elle ne lui promet sa main qu'à condition qu'il enlèvera le trône et la vie à Alphonse. Flora ne fait semblant de consentir à cet odieux traité, que pour avoir occasion de veiller sur les jours d'Alphonse. Cette Flora, dont le cœur est si généreux, a des inclinations militaires, et elle est exercée au métier des armes. A ne considérer que son intrépidité et la violence de son caractère, on pourrait aussi la regarder comme un démon femelle. C'est un diable quand elle défend le duc contre les brigands et les assassins apostés par son frère ; mais c'est un ange quand elle l'avertit des dangers qui le menacent, et veille à la conservation de ses jours. Le duc, noble et généreux, ne peut se résoudre à soupçonner son frère d'un pareil attentat ; sa confiance le rend difficile à sauver ; mais Flora en vient à bout, aidée du brave Verner, capitaine des gardes du duc, lequel, pour mieux servir son maître, se déguise en brigand. Ces deux rôles sont très-bien joués, l'un par Melle Bourgeois, l'autre par M. Marty. Il y a aussi un personnage d'assassin, nommé Diabolo, que M. Dumesnil a eu l'art de rendre plaisant.

Ce mélodrame est très-intéressant et d'un grand effet théâtral. Il ne faut pas parler des invraisemblances ; il est

convenu qu'elles sont rachetées par l'intérêt. Un des grands charmes de ce spectacle, qui attire la foule depuis quelques jours, c'est un ballet dessiné d'une manière ingénieuse et originale par M. Hullin : ce ballet est une mascarade dont le compositeur a tiré le plus heureux parti pour varier l'expression de ses danses. On a singulièrement goûté une troupe d'enfants des deux sexes déguisés en vieux et en vieilles, et sous ces costumes exécutant des danses antiques. L'exécution est parfaite et beaucoup au-dessus de ce qu'on pouvait attendre de l'intelligence de ces enfants ; ce qui suppose un rare talent dans le maître. L'entrepreneur n'a rien négligé pour seconder l'auteur, le musicien, le compositeur. Les décorations et les habits sont d'une grande fraîcheur, et tout semble garantir qu'il a fait une bonne spéculation pour le plaisir du public et pour son intérêt.

GEOFFROY.

Courrier de l'Europe. 3 Juin 1808.

La troupe de la Gaîté a fait hier l'ouverture du théâtre des ci-devant Jeunes-Artistes d'une manière très-brillante. On sait que ce n'est que pour quelque temps qu'elle a transporté ses pénates rue de Bondi, et en attendant qu'un temple plus digne du mélodrame s'élève sur les débris de l'antique salle de Nicolet.

On prétend que le nouvel édifice qui va être construit sera exclusivement consacré au mélodrame, et que les féeries n'y paraîtront que rarement. Ce dernier genre a eu une grande vogue il y a quelques années ; mais les *pieds* et les *têtes* seraient aujourd'hui un mets peu goûté du public. Le mélodrame vient de signaler sa rentrée dans ses droits par le plus grand succès. *L'Ange tutélaire* paraît avec éclat à la tête du cortége. C'est un ouvrage qui se distingue par la force des situations, la variété des incidents, et par tout le prestige dont s'en-

toure le mélodrame. Il y a bien par-ci par-là quelques invraisemblances ; mais quel mélodrame en est exempt ? Du reste, la réussite a été complète ; la force des situations, la beauté des spectacles, la fraîcheur des décorations, l'originalité des ballets, tout a concouru au grand succès de cette représentation.

Suit l'analyse :

Les divertissements qui composent la fête du troisième acte, sont une des plus agréables compositions de M. Hullin. On y a surtout applaudi un pas très-original dansé par une foule d'enfants habillés de la manière la plus grotesque. Ce ballet seul suffirait pour piquer la curiosité du public.

Les auteurs sont, pour les paroles, M. de Pixerécourt, et pour la musique, M. Piccini, le même qui a été trois ans chef d'orchestre au théâtre de la porte Saint-Martin.

Les principaux rôles de ce mélodrame sont joués d'une manière distinguée. On a remarqué surtout M. Tautin, ci-devant acteur de l'Ambigu-Comique, et Mlle Bourgeois. Le premier a rempli avec dignité le rôle d'Alphonse, et Mlle Bourgeois s'est montrée digne de toute sa réputation dans le beau rôle de l'Ange tutélaire.

SALGUES.

Journal d'Indication. 3 Juin 1808.

L'Ange tutélaire, si longtemps désiré, si longtemps attendu, parut hier pour la première fois sur le Théâtre de la Gaîté (ci-devant Jeunes-Artistes). Cet Ange est une femme : si cette femme est un ange, comment peut-elle être démon ? si elle est démon, elle ne peut être un ange. Voyons comment l'auteur en a fait à la fois un ange et un démon.

A Florence, il y avait deux frères ; l'un gouvernait le duché, l'autre était fatigué de ne pas gouverner : Alphonse était un bon prince, Amaldi un ambitieux, livré à toutes les passions et maîtrisé par un scélérat. Ce frère coupable a résolu de s'emparer du pouvoir et de faire assassiner son frère ; mais le bon ange veille sur les jours d'Alphonse, et ce bon prince ne doit pas succomber.

Or, vous saurez que *L'Ange tutélaire* ou *Démon femelle* est une jeune princesse qui aime Alphonse et déteste Amaldi. Sous les habits d'une femme, elle est l'objet des vœux et des hommages de tous ceux qui la connaissent. Lorsqu'elle se travestit, c'est un diable ; elle menace, tonne, frappe, se bat, et fait même peur aux brigands. Dans la nuit, c'est un esprit qui lutine ; pendant le jour, c'est tantôt une bohémienne, une guerrière, un pâtre ou un vieillard. Comme un bon ange, elle ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse ; et comme elle a l'esprit très-romanesque, elle ne fait usage que de grands moyens, et néglige les simples précautions qui la feraient réussir sans danger pour elle et les siens.

Amaldi a conspiré ; l'heure du crime va sonner ; Alphonse doit être assassiné pendant une chasse qui va se donner : l'Ange tutélaire sait tout cela par cœur ; il a lutiné Amaldi, mais inutilement ; il a deux confidents, l'un capitaine de la garde allemande du duc : celui-ci s'arrange avec l'ange ; il fera le brigand, l'ange fera la bohémienne. Le brigand paraît tout à coup chez Amaldi ; là il fait un beau sermon, s'empare de la liste des conjurés, et fait sauter par la fenêtre, dans les fossés du château, le pauvre confident. La bohémienne s'empare d'un anneau que venait d'enlever Amaldi au duc de Ferrare. Malgré ces deux enlèvements, le pauvre benêt n'en persiste pas moins dans ses projets : il y avait de quoi épouvanter le plus imprudent ; mais la pièce finissait là avec le mélodrame, et ce n'était pas l'intention de l'auteur.

Au second acte, on est dans la forêt. Amaldi s'y trouve déjà, Alphonse s'y trouvera. Ces deux frères font assaut d'imprudence avec une sincérité et une bonne foi inconcevables. Almadi est au milieu des assassins ; il distribue les rôles, et donne le premier à un certain Diabolo. Le prince Alphonse va se trouver seul et sans armes dans la forêt ; mais l'Ange tutélaire est là : pour réussir, il fait le démon, désarme, épouvante, maîtrise ce pauvre Diabolo, lui donne un manteau et le charge d'aller à Ferrare annoncer à Almadi que lui Diabolo a frappé le duc. Diabolo obéit. Alphonse est au rendez-vous de chasse. Deux brigands paraissent. L'Ange tutélaire, aidé du capitaine des gardes allemandes, fait merveille. Les brigands sont tués, et tous

les personnages partent pour Florence, et se donnent rendez-vous au bal.

Au troisième acte, Amaldi est au comble de ses vœux. La fête commence : des masques, en dominos noirs, abondent à cette fête. On danse; après le bal, des archers conduisent Diabolo qui annonce la mort du duc. Amaldi ne peut contenir sa joie; mais il traite Diabolo comme on traite les mannequins dont les puissants se servent pour commettre des forfaits. Le pauvre Diabolo était dans une cruelle position, lorsqu'on vint annoncer à Amaldi que la mort du duc est une fable, qu'Alphonse vit, qu'il est au bal, déguisé en bohémienne, avec une plume rouge sur la tête. C'est l'Ange tutélaire qui a la plume rouge. Il quitte son domino, et paraît avec tous les charmes de Flora. Amaldi veut le poignarder; mais aussitôt tous les dominos noirs disparaissent, on n'aperçoit plus que les soldats du duc. Ils fondent sur les assassins, qui sont désarmés et livrés à la justice. Le duc épouse son bon ange.

Il y a dans ce mélodrame nouveau des scènes très-intéressantes, de belles situations, et des effets surprenants; la morale en est excellente. Il sera longtemps vu avec plaisir. Cet ouvrage est monté avec le plus grand soin et avec beaucoup de magnificence. Les costumes sont de la plus grande richesse, et les décors sont dignes de l'opéra. Le ballet, qui occupe une partie du troisième acte, a été applaudi avec enthousiasme. On a surtout remarqué un pas fort plaisant, dansé par des enfants habillés en vieillards du dernier siècle.

L'ouvrage a été joué avec beaucoup d'ensemble. Mlle Bourgeois a très-bien joué le rôle de Flora, qui convient à ses moyens; M. Tautin, qui pour la première fois paraissait sur ce théâtre, a rempli le rôle du duc de Ferrare avec beaucoup de dignité.

Les auteurs ont été demandés à grands cris. On est venu nommer M. de Pixerécourt pour les paroles, M. Piccini pour la musique, et M. Hullin pour le ballet.

Babié.

Petites Affiches. 3 Juin 1808.

Première représentation de *l'Ange tutélaire* ou *le Démon femelle.* Parmi les nombreux auteurs dont la fécondité alimente les théâtres des Boulevards, il n'en est pas un qui ait acquis plus de réputation, et dont les succès aient été plus multipliés, que l'auteur de *Tékéli.* Tout le monde, et ses rivaux mêmes, se réunissent pour lui accorder la palme dans un genre qui exige beaucoup d'imagination, et surtout une grande habitude de la scène : c'est en cela principalement que consiste le talent de M. de Pixerécourt. Personne jusqu'ici n'a su mieux que lui émouvoir et attacher la multitude par des situations frappantes, des événements rapides et multipliés, et des tableaux tour à tour agréables et imposants. Il excelle surtout dans ces petits détails de scène qui font le plus grand effet; il les accumule tellement dans chacune de ses pièces, que le spectateur, pour ainsi dire étourdi par cette foule d'incidents plus extraordinaires les uns que les autres, n'a pas le temps de s'apercevoir de leur invraisemblance; et tout entier aux situations qu'on lui présente et qui l'intéressent, il s'embarrasse très-peu des moyens que l'auteur a employés pour les faire naître. *L'Ange tutélaire* est donc, comme toutes les autres pièces de M. de Pixerécourt, plein de mouvement et de situations attachantes. Il serait impossible de donner à nos lecteurs une analyse exacte de la pièce; l'intérêt qu'elle inspire naît d'une infinité de détails que la pantomime et le jeu des acteurs font valoir, et qui ne paraîtraient que froids et bizarres à la lecture.

Suit l'analyse :

Ce mélodrame, comme nous l'avons déjà dit, a obtenu de grands applaudissements à la première représentation; son succès ne s'est point démenti à la seconde. M. Tautin et Melle Bourgeois y ont sans doute contribué pour beaucoup; le premier, par sa bonne tenue en scène (car son rôle est peu de chose); la seconde, par sa chaleur et la vivacité qu'elle a montrées dans le personnage de Flora; mais ils ont été bien secondés par leurs nouveaux camarades, principalement par MM. Marty, Lafargue et Dumesnil. En général, la pièce a été jouée avec beaucoup d'ensemble. Les ballets ne peuvent qu'augmenter la réputation déjà connue de M. Hullin; le divertissement du nou-

veau mélodrame l'emporte sur tous ceux qu'il a composés jusqu'ici, par sa fraîcheur et son originalité.

DUCRAY-DUMINIL.

Journal des Arts. 3 Juin 1808.

L'administration qui a quitté momentanément la salle du boulevard du Temple pour les travaux nécessaires à sa reconstruction, vient de signaler son ouverture sur le théâtre ci-devant des Jeunes-Artistes, par un succès brillant et mérité. Le nouveau local, par son étendue, suffira à peine à contenir le nombre de curieux qui afflueront de toutes parts pour voir *l'Ange tutélaire*, ou *le Démon femelle*, mélodrame en trois actes. Le théâtre seul est un peu agrandi; mais cette gêne ne sera que de quelques mois, et le public jouira, aux approches de l'automne, sur l'ancien terrain de Nicolet, d'une nouvelle salle commodément bâtie et élégamment distribuée.

Le sujet de *l'Ange tutélaire* paraît être d'invention. L'intrigue est fortement conçue, et les détails, ainsi que les situations, sont habilement tracés. L'auteur de ce mélodrame est M. de Pixerécourt, avantageusement connu par plusieurs autres productions.

DUSAULCHOY.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ALPHONSE, duc de Ferrare.		M. TAUTIN.
AMALDI, son frère.		M. LAFARGUE.
VERNER, chef de la garde allemande.		M. MARTY.
GIANETTI, confident d'Amaldi.		M. FRÉDÉRIC.
FLORA, jeune personne promise à Amaldi.		Mlle BOURGEOIS.
MARCO, intendant d'Alphonse.		M. PASCAL.
DIABOLO, bandit subalterne.		M. DUMÉNIL.
ANDRÉA,	conjurés déguisés en Spadassins.	M. FERDINAND.
SALVATOR,		M. LAFITTE.
PÉDRO,	valets d'Amaldi.	M. BEUZEVILLE.
MARTING,		M. BOULANGER.
Gardes.		
Pages.		
Conjurés.		
Chasseurs.		
Masques.		

L'action se passe à Ferrare, vers le milieu du seizième siècle.

L'ANGE TUTÉLAIRE,

OU

LE DÉMON FEMELLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie du palais des ducs de Ferrare. A gauche, une aile de bâtiment à laquelle on arrive par une galerie couverte et donnant sur des jardins que l'on voit à droite, ce qui ressemble beaucoup à un cloître. Cette galerie, fermée dans le fond par de grandes fenêtres garnies de vitraux, donne sur un canal au delà duquel on aperçoit des bosquets. Un banc, à droite, devant une touffe de lilas et de chèvre-feuille. Il fait nuit. On entend gronder le tonnerre, et l'on voit des éclairs sillonner le ciel à travers les vitraux du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORA, *enveloppée de la tête aux pieds dans une mante noire;* **MARCO** *, *une lanterne sourde à la main.*

(Ils arrivent le long de la galerie, et n'avancent qu'avec précaution.)

MARCO, *précédant Flora.*

Paix!... n'avancez pas... J'ai cru entendre...

FLORA, *avec indifférence.*

Rien que la foudre qui gronde... Ah! Marco, j'aime ce

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

temps orageux. Qu'il peint bien la situation de mon âme! Puisse la journée qui commence sous ces tristes auspices, voir, à son déclin, un ciel pur et sans nuages!

MARCO.

Pardon, Madame; l'entreprise que vous tentez...

FLORA.

Est périlleuse... téméraire même; tant mieux! Le succès en sera plus glorieux. Je veux prouver que rien n'est impossible à une femme animée par le désir de s'illustrer.

MARCO.

Les moyens que vous employez...

FLORA.

Sont bizarres; c'est pour cela que je les ai choisis: ils frapperont davantage.

MARCO.

Si l'événement trompait votre attente?

FLORA.

Je mourrai avec le Duc, mais ce ne sera pas sans l'avoir vengé du perfide Amaldi.

MARCO.

Le monstre! attenter aux jours de son frère!

FLORA.

Il succombera, Marco... il le faut...; je le veux, pour la gloire de mon sexe. Demain, Ferrare apprendra la chute du traître, en même temps que ses projets criminels. Mais le temps presse; attends, et veille pour moi pendant que je vais, par un dernier avertissement qu'il croit recevoir d'une ombre échappée au séjour de la mort, engager Alphonse à se tenir sur ses gardes. (*Au moyen d'un ressort qu'elle fait mouvoir, le panneau de la porte du bâtiment occupé par le duc, fait la bascule.*) C'est à toi, bon Marco, que je suis redevable de ce moyen; l'amitié se chargera de te récompenser.

MARCO.

Sauvez mon maître, belle Flora; c'est Marco qui vous devra de la reconnaissance. Craignez d'être surprise.

FLORA.

Je ne crains rien. En tout cas, si quelque accident imprévu nous sépare, nous nous retrouverons dans la chapelle antique, située au milieu de ces bosquets, et où nous avons tout disposé pour les grands événements de cette journée: nous seuls en avons la clef; dès lors nulle inquiétude. Ne t'éloigne pas, je reviens bientôt.

(Elle entre en se baissant, et Marco remet le panneau en place.)

SCÈNE II.

MARCO.

Quelle femme extraordinaire! quelle énergie! En vérité, ce projet de s'opposer seule au bouleversement de son pays et de sauver les jours d'Alphonse, aux dépens de sa vie, me paraîtrait un rêve de la part d'un être aussi faible, s'il n'était inspiré par l'âme la plus noble et la plus courageuse!.... Oh! je la seconderai de toutes mes forces. Que n'en ai-je assez pour renverser, d'un seul coup, tous ces misérables armés en secret contre le meilleur des hommes! Cher Alphonse, mon respectable maître, pendant que tu jouis du sommeil paisible, qui est toujours la suite des bonnes actions, tu ignores que des méchants ont conspiré ta perte, et que tu n'as pour défenseurs qu'une femme et un vieillard. Ah! si le ciel ne vient à leur aide, quel sera demain ton sort et le nôtre! (*A genoux.*) Mais tu nous protégeras, ô mon Dieu! Plus d'une fois tu t'es servi de la faible main d'un enfant pour raffermir des trônes ébranlés par de vils factieux; seras-tu moins équitable aujourd'hui? Non, sans doute; tu connais le fond de nos cœurs, la pureté de nos intentions; tu nous guideras à travers les écueils, et nous aurons la douce satisfaction d'avoir conservé les jours d'un homme vertueux, et préservé notre pays des horreurs de la guerre civile. (*On entend le son d'une cloche, à droite, dans l'éloignement.*) Le duc appelle... Imprudente Flora!..

Mais, que dis-je ?... c'est ma faute... J'ai oublié de lui dire qu'Alphonse voulant connaître l'auteur de ces apparitions nocturnes, a fait placer, ce matin, une petite cloche qui donne dans la chambre du chef de la garde Allemande et dans la mienne, afin de nous appeler au besoin... On vient de ce côté...; que dire ?... que faire ?... comment empêcher qu'elle ne soit surprise ?... (*Il se tient à l'écart dans le bosquet à droite.*)

SCÈNE III.

MARCO, VERNER.

VERNER, *accourant par la galerie.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-il donc arrivé ?

(*Il va droit à la porte.*)

MARCO, *appelant Verner et se montrant avec sa lanterne.*

Monsieur Verner !

VERNER, *se retournant.*

Qui m'appelle ?

MARCO, *à part.*

Donnons à Flora le temps de s'évader. (*Haut.*) C'est moi, Marco ; venez, de grâce, m'aider à retrouver la clef de l'appartement du Duc ; j'accourais, comme vous, au signal qu'il vient de nous donner, lorsque j'ai trébuché contre ce banc, et la clef m'est échappée. (*Pendant ce temps on sonne toujours.*)

VERNER.

Volontiers. Cherchons bien vite, car il paraît qu'il y a urgence.

MARCO.

Je suis tout tremblant. (*Il fait semblant de chercher, mais il a continuellement les yeux tournés vers la porte.*)

VERNER.

Oh ! cela se découvrira.

MARCO, *à part.*

J'en ai peur !

VERNER.

Tu as peur? allons donc, un ancien militaire avoir peur des esprits!

MARCO.

Il y en a de si méchants!

VERNER.

Baisse donc ta lanterne, je n'y vois pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FLORA.

(Flora fait mouvoir le panneau de la porte et sort. Dans ce moment, Verner se retourne vers Marco, qui regarde Flora; mais celui-ci, pour l'empêcher de voir ce qui se passe au fond, lui met la lanterne devant les yeux.)

MARCO.

C'est que je regardais...

VERNER.

Qu'est-ce que tu fais? prends donc garde, tu vas me brûler la figure. (*Flora s'échappe et court vers le bosquet.*)

MARCO.

Pardon!... (*A part.*) Elle est dehors! (*Haut.*) La voilà, je la vois d'ici. (*Il ramasse la clef qu'il avait laissée tomber auprès du banc.*) Venez, Monsieur Verner, dépêchons.

(Ils vont ouvrir la porte de l'appartement d'Alphonse. Flora reparaît, passe devant le banc et se perd dans le bosquet.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SOLDATS, *avec des flambeaux, arrivant par la galerie.*

VERNER, *à Marco.*

Entre toujours... je vais te rejoindre... (*Aux soldats.*) Restez-là, vous autres; vous attendrez que je vous appelle.

(Comme il va pour entrer chez le duc, celui-ci sort avec un air effaré. Il est en désordre, comme un homme qui n'a eu qu'à peine le temps de se vêtir.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à Verner.*

Vous n'avez rien vu ?

VERNER.

Moi, non, Seigneur.

ALPHONSE.

Et toi, Marco ?

MARCO.

Non plus.

ALPHONSE, *avec humeur.*

Pourquoi ces flambeaux ? ces soldats ? ce tumulte ?

VERNER.

D'après les ordres que j'ai reçus de vous hier, Seigneur...

ALPHONSE, *avec humeur.*

Il suffit, qu'on s'éloigne. (*A part.*) Je n'ai déjà que trop de témoins de ma faiblesse. (*Les soldats sortent. Le jour commence à paraître. — A Verner qui s'éloigne.*) Ah ! pardon, Verner ; je suis injuste, demeurez. Et toi aussi, Marco. Mon cœur vous est ouvert : où pourrais-je plus sûrement déposer mes peines que dans le sein de deux serviteurs, de deux amis aussi fidèles, aussi zélés que vous ?

VERNER.

Parlez, Seigneur ; faut-il, pour vous défendre, affronter mille dangers, me précipiter au milieu des lances, des épées ? j'y cours. J'y trouverai la mort, sans doute ; mais, morbleu ! quand je n'en tuerais que six, j'aurais diminué d'autant le nombre de vos ennemis, et les jours de Verner seraient trop payés.

ALPHONSE, *avec effusion.*

Brave homme ! que de tels cœurs sont rares à la cour !

MARCO, *à part.*

Voilà du renfort. S'il est sincère, nous serons trois maintenant.

ALPHONSE.

Chers amis, vous méritez toute ma confiance, et vous la possédez sans réserve... (*A Verner.*) Vous ignorez le motif des précautions que j'ai prises : je vais vous l'apprendre. Depuis quelque temps, je reçois, à peu près toutes les nuits, la visite d'une femme....

VERNER.

Je ne vois rien là de si effrayant pour votre Altesse.

ALPHONSE.

Du moins le son de sa voix, qui ne m'est pas tout à fait étrangère, me fait croire qu'elle appartient à ce sexe aimable.

VERNER.

Vous ne la connaissez donc pas ?

ALPHONSE.

Je ne sais qui elle est, d'où elle vient, ni même comment elle pénètre chez moi.

VERNER.

Cependant, cela ne peut être surnaturel.

ALPHONSE.

Je n'y conçois rien. Mon appartement n'a d'autre issue que cette porte dont je garde ordinairement la clef. Hier, pour la première fois, je l'ai remise à Marco, afin qu'il pût entrer à mon premier signal.

VERNER.

Et par où donc s'introduit ce personnage mystérieux ?

ALPHONSE.

Je l'ignore.

VERNER.

C'est quelque fourberie. Il fallait, dès la première visite, vous saisir de ce lutin et le forcer à vous mettre dans sa confidence.

ALPHONSE.

Sans doute ; mais elle a tellement su frapper mon imagination ; j'ai même éprouvé (je ne m'en défends pas) tant de

plaisir à l'entendre, que je n'ai pu lui refuser, dès la première nuit, de m'engager, par serment, à ne pas faire la moindre tentative pour la retenir ou m'approcher d'elle (car elle se tient toujours à une grande distance); à ne point épier sa sortie, et surtout à ne révéler à personne les avis importants qu'elle me confie.

VERNER.

La précaution n'est pas maladroite. Quel est le but de ces apparitions?

ALPHONSE.

Elle me l'a expliqué : elle se nomme mon Ange tutélaire. Elle vient, dit-elle, veiller sur moi, sur mon pays, parce que nous sommes tous deux menacés d'un grand malheur.

VERNER.

D'un grand malheur! Morbleu! Seigneur, vous avez été bien endurant.

ALPHONSE.

Qu'avais-je à craindre d'une femme?

VERNER.

Je ne sais; mais pourquoi ces moyens bizarres? Si ses intentions sont pures, si elle dit vrai, elle ne doit pas craindre de paraître au grand jour.

ALPHONSE.

Peut-être sait-elle que je fus toujours avide de choses extraordinaires. Dès lors, elle aura pensé que, pour captiver ma confiance, il était à propos de séduire mon esprit par des illusions, qui, du reste, ne m'ont rien présenté d'alarmant jusqu'ici. D'ailleurs, je dois convenir qu'elle ne m'a pas trompé une seule fois. Tout ce qui m'est arrivé depuis huit jours, elle me l'avait annoncé la veille.

VERNER.

En vérité?

MARCO, *à part.*

Cela n'est pas étonnant!

VERNER.

Oh! oh! ceci devient sérieux.

ALPHONSE.

Hier, ses confidences ayant pris un caractère plus inquiétant, je m'étais décidé, malgré ma promesse, à la surprendre cette nuit ; mais comme elle est venue plus tard que de coutume, j'étais profondément endormi, et elle s'est encore échappée, après m'avoir dit quelques mots qui ont jeté le trouble dans mon âme.

VERNER ET MARCO.

Que vous a-t-elle donc appris ?

ALPHONSE.

Elle m'a prévenu qu'aujourd'hui même, on attenterait à ma liberté et peut-être à ma vie.

VERNER ET MARCO.

O ciel !

ALPHONSE.

Dans la forêt...., pendant la chasse.

VERNER ET MARCO.

Et vous irez ?

ALPHONSE.

Pourquoi pas ?

VERNER ET MARCO.

Qui vous défendra ?

ALPHONSE.

L'amour de mon peuple. Ce serait leur faire injure que de témoigner des craintes pour ma vie, quand je suis au milieu de mes enfants. Mais ce n'est pas le coup le plus sensible que m'ait porté cette femme étonnante ; tout mon cœur a frémi, quand elle a désigné comme mon ennemi le plus acharné...

VERNER ET MARCO.

Qui ?...

ALPHONSE.

Amaldi !... mon frère !...

VERNER ET MARCO.

Grand Dieu !

VERNER.

Seigneur, ce dernier trait explique tout. Il est évident

que c'est quelque ennemi de votre frère, qui veut troubler la tranquillité de ce pays, en armant l'un contre l'autre deux hommes que la nature appelle à s'aimer et à se défendre. Je crois, moi, que le conseiller mystérieux est un traître, et je regrette fort que vous ne m'ayez point permis de veiller près de vous pendant une des nuits précédentes... Souffrez, Monsieur le duc, que Marco et moi nous nous établissions ce soir dans l'intérieur de votre appartement. Fût-ce le Diable lui-même, je vous réponds qu'il ne pourra nous échapper.

ALPHONSE.

J'y consens.

MARCO, *à part.*

Heureusement, il ne s'en est pas avisé plus tôt.

ALPHONSE.

Non, je ne puis croire qu'Amaldi soit coupable à ce point.

VERNER.

Je parierais ma tête que c'est une imposture. Je n'ai point l'honneur d'être attaché au seigneur Amaldi, par conséquent je le connais peu; mais son goût pour la dissipation et les plaisirs, son caractère léger, frivole, ne s'allient point avec la réflexion et la profondeur qu'exigent les hardis projets enfantés par l'ambition. Ce n'est pas au milieu des fêtes, ce n'est pas au sein des voluptés que l'on conspire.

MARCO.

Sans vouloir aigrir ici son Altesse contre un frère, à qui elle n'a cessé de prodiguer les marques de l'amitié la plus tendre, qu'il me soit permis de hasarder quelques observations qui contribueront, je l'espère, à l'entretenir dans une juste défiance.

ALPHONSE.

Parle, bon Marco.

MARCO.

Pour quel motif le seigneur Amaldi s'est-il éloigné de la cour? La véritable cause de son départ fut la jalousie qu'il ne pouvait plus dissimuler.

ALPHONSE.

La jalousie!...

MARCO.

En vain cherchait-il à la déguiser sous les transports de la joie la plus extravagante; elle perçait dans tous ses traits le jour que vous succédâtes à votre père.

ALPHONSE.

Tu l'as jugé trop sévèrement.

MARCO.

Pendant les quatre années qu'il vient de passer à Messine, quelle a été sa société intime? La comtesse Salviati, que vous crûtes devoir exiler de ce pays, pour obéir à la voix publique.

ALPHONSE.

Peut-être était-il attiré chez elle par le désir de voir Flora, sa fille.

MARCO.

Fort bien! Mais depuis près d'un mois qu'il est de retour à Ferrare, quels hommes l'a-t-on vu fréquenter?... Un Piétro, un Vivaldi, un Taddéo, un Salvator, tous plus méprisables et plus corrompus les uns que les autres. Qu'est-ce enfin que ce Gianetti, auquel il semble avoir voué une affection particulière, sinon un débauché, un lâche intrigant, dont les lois auraient fait justice depuis longtemps, si elles frappaient tous ceux qui le méritent?

ALPHONSE.

Je conviens que la conduite d'Amaldi peut paraître inconséquente; mais cela tient à son âge, à son caractère, et je me plais à croire que je n'ai jusqu'à présent aucun tort réel à lui reprocher. Cependant, je ne négligerai pas entièrement les précautions que semble commander la prudence.

MARCO.

Oh! je vous en supplie, mon cher maître, ne rejetez pas ces avis salutaires. Conservez des jours précieux auxquels est attachée la félicité de tout un peuple.

ALPHONSE.

Sois sans inquiétude, mon brave et fidèle intendant. C'est

à midi que nous partons pour la chasse, et je veux auparavant me rendre au conseil. On devait y discuter demain un projet qui intéresse un grand nombre de malheureux; ils en attendent l'issue avec impatience, et je me reprocherais de prolonger leur peine, quand je puis l'abréger d'un jour. Verner, vous préviendrez mes pages.

VERNER, *qui a été rêveur pendant toute la dernière partie de cette scène.*

Oui, Monsieur le duc. (*Alphonse rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

VERNER, MARCO.

MARCO, *à part, regardant Verner, qui est retombé dans sa rêverie.*

Je vais tout lui dire. Si c'est une imprudence, le motif qui me la fait commettre doit la rendre excusable. D'ailleurs, en sa qualité de chef de la garde allemande, il peut nous être d'une grande utilité. (*Haut et d'un ton pénétré.*) Monsieur Verner, vous êtes un honnête homme.

VERNER.

Je ne m'en glorifie pas; c'est une obligation que nous contractons en entrant dans la société.

MARCO.

Vous êtes capable de garder un secret?

VERNER.

Autant vaut me demander si je suis fidèle à l'honneur.

MARCO.

Mais un secret duquel dépend le salut de l'État.

VERNER.

Plus il est important, plus il est sacré.

MARCO.

Il y a de la gloire à acquérir.

VERNER.

Tant mieux! c'est le but de toutes les grandes actions.

MARCO.

Peut-être aussi trouverons-nous la mort.

VERNER.

Qui ne risque rien, n'a rien.

MARCO.

Quant à la récompense....

VERNER.

Vous m'avez parlé de gloire, cela suffit.

MARCO, *à part.*

Je n'hésite plus. (*Haut.*) Tout ce que le Duc vient de vous raconter est vrai.

VERNER.

Vrai!

MARCO.

Il dort sur le cratère d'un volcan, dont l'éruption terrible va nous engloutir.

VERNER.

Morbleu!

MARCO.

Du calme! Monsieur Verner.

VERNER.

Du calme!

MARCO.

Il en faut, ou nous échouerons.

VERNER, *se modérant à peine.*

J'en aurai.

MARCO.

Cet Amaldi, que vous défendiez à l'instant, est un monstre.

VERNER.

La preuve?

MARCO.

Vous l'aurez avant une heure... Tout est prêt, les postes sont assignés, les récompenses promises. C'est aujourd'hui qu'ils frappent le grand coup. Aujourd'hui, le soleil éclairera les ruines de Ferrare...

VERNER, *avec beaucoup d'énergie.*

La mort des traîtres, Marco! Courons instruire le Duc.

MARCO.

Il ne nous croirait pas... Sa belle âme se refuse à supposer le mal. Il faut, pour le convaincre, des preuves matérielles. La vue seule du danger peut le sauver en lui faisant connaître ses ennemis, et en le forçant à sévir contre eux.

VERNER.

Quelle digue opposer à ce torrent d'iniquités?

MARCO.

L'adresse et un dévouement absolu. Jusqu'à présent, deux êtres faibles s'étaient chargés seuls du soin glorieux de veiller sur Alphonse; mais une tête ardente et deux cœurs intrépides sont-ils des armes suffisantes à opposer à des scélérats capables de tout oser? Il nous manquait un bras vigoureux...

VERNER.

Le mien est à vous. Dirigez-le seulement; il fera des prodiges.

MARCO.

Je ne crains plus rien... Le Duc est sauvé... (*Il se jette dans les bras de Verner, qui le presse affectueusement sur son sein.*)

VERNER.

Bon Marco, je mériterai ton choix!

MARCO, *regardant à droite.*

J'aperçois Amaldi.

VERNER.

Le monstre! si j'en croyais ma fureur....

MARCO.

Modérez-vous, brave Verner: il n'est pas temps d'éclater. Gianetti l'accompagne; dérobons-leur notre intelligence. Allez prévenir les pages que le Duc va se rendre au conseil; puis vous viendrez me trouver dans la chapelle du bosquet...: c'est là que vous apprendrez tout ce que je n'ai pu vous dire encore; c'est là que vous verrez l'Ange tutélaire dont vous a parlé Monseigneur.

VERNER.

Quoi! ce lutin prétendu...

MARCO.

N'est autre que Flora Salviati.

VERNER.

Quelle énigme !

MARCO.

Elle s'expliquera. Adieu.

VERNER.

Au revoir. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VIII.

AMALDI, GIANETTI, MARCO.

AMALDI, *gaîment.*

Eh bien ! Marco, mon frère est-il prêt ? partons-nous pour la chasse ?

MARCO.

Pas encore, Seigneur ; Son Altesse doit aller d'abord au conseil.

AMALDI, *bas à Gianetti.*

Tant mieux ! (*Haut et reprenant son ton léger.*) Le devoir avant tout... cela est d'un bon prince.

MARCO, *à part.*

Méchant homme ! tu n'agirais pas ainsi.

AMALDI.

Va lui dire, cependant, qu'Amaldi sollicite la faveur de le voir et de lui présenter son hommage.

MARCO.

J'obéis. (*Il entre chez le Duc.*)

SCÈNE IX.

AMALDI, GIANETTI.

AMALDI, *changeant de ton.*

La faveur !... l'hommage ! Oh ! Gianetti, qu'il m'en coûte de proférer ces mots !

GIANETTI.

Patience, Seigneur ; demain ils s'adresseront à vous, et ils vous sembleront bien doux alors !... Demain vous verrez tout Ferrare à vos pieds.

AMALDI.

Flatteuse espérance !... Puisse-t-elle n'être pas déçue !

GIANETTI.

Notre plan est tellement hardi, il est si bien combiné, que toutes les précautions que l'on pourrait y opposer échoueraient infailliblement. D'ailleurs le Duc est sans défiance.

AMALDI.

O bonheur, dont la seule idée me ravit et m'enchante ! Demain je posséderais Flora ! je la verrais assise à mes côtés sur le trône de Ferrare ! Ah ! c'est trop peu sans doute ! Qu'est-ce qu'une couronne pour celle qui mérite les hommages et l'amour de l'univers entier ?

GIANETTI.

Flora est belle, il est vrai ; mais l'amour, cette passion du vulgaire, mérite-t-il d'occuper la première place dans votre âme ? L'ambition, Seigneur, l'ambition ! voilà le sentiment qui doit régner exclusivement sur un cœur tel que le vôtre.

AMALDI.

Tu ne connais pas les charmes de l'amour !

GIANETTI.

Quand vous aurez bu à longs traits dans la coupe de la volupté, tous ces prestiges s'évanouiront ; au bout de quelques mois, cette Flora, tant aimée, rentrera pour vous dans la classe des autres femmes.

AMALDI.

Jamais ! Gianetti.

GIANETTI.

Mais le charme du pouvoir, la domination absolue, le plaisir de voir tous vos vœux accomplis, même avant que d'être formés !... cette supériorité si flatteuse pour l'orgueil, la libre disposition des trésors d'un État... voilà... voilà des

plaisirs véritables qu'aucun dégoût n'accompagne, et qui, loin de produire la satiété, s'augmentent encore par la jouissance.

AMALDI.

Qu'y a-t-il dans tout cela pour le cœur ?

GIANETTI.

Le cœur !... expression banale dont on se sert pour justifier les faiblesses ou le manque d'énergie ! L'or et la puissance sont les seuls biens réels.

AMALDI.

Ta morale est tout à fait édifiante !

GIANETTI.

Est-ce à vous de la blâmer, quand vous la mettez en pratique, quand vous allez lui devoir le bonheur et vos plus beaux jours ?... Je sais que les esprits faibles nous regardent comme des criminels.... peut-être même iront-ils jusqu'à nous nommer scélérats ! Mais je leur pardonne volontiers cette erreur.

AMALDI, *souriant.*

Il y a dans tes discours une force de raisonnement, une logique supérieure qui m'entraînent et ne laissent matière à aucune observation. D'ailleurs, à la haine violente que je conserve depuis l'enfance pour mon frère, et qui trouve sa source dans la préférence injurieuse que mes parents lui accordèrent en tout temps sur moi ; à une soif ardente des honneurs et des richesses, se joint un amour sans bornes pour la belle Flora. Depuis huit ans, Alphonse est duc de Ferrare ; il est temps que je règne à mon tour ; enfin, la chute de ce frère détesté est le prix que la mère de Flora met à la main de sa fille. Certes, tous ces motifs sont trop puissants pour que je veuille les combattre... Un coup hardi peut satisfaire à la fois mon ressentiment et mes vœux.... Je n'hésiterai pas.

GIANETTI.

J'aime à vous voir dans ces nobles dispositions. Voici le Duc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, MARCO.

(Alphonse est en costume de cour.)

AMALDI, *allant s'incliner devant Alphonse.*

Seigneur...

ALPHONSE, *le relevant et lui parlant avec bonté.*

Amaldi, pourquoi ce ton cérémonieux? d'où naît cette réserve, je dirais presque cet éloignement que vous marquez pour un frère qui vous aime? Gai, vif et sémillant avec tout le monde, vous ne m'abordez jamais qu'avec un air froidement respectueux, qui me blesse et m'afflige. Vous me connaissez mal, si vous pensez que le pouvoir dont je suis dépositaire ait altéré ma tendresse. Ce n'est pas le Duc de Ferrare, c'est toujours Alphonse qu'Amaldi trouvera près de moi, quand il voudra se livrer aux sentiments affectueux qui doivent constamment régner entre deux frères.

AMALDI, *toujours avec le ton de la soumission.*

Mon Prince...

ALPHONSE.

Encore une fois, je suis Alphonse, ton ami, ton frère.

(Il l'embrasse, Amaldi s'y prête à regret.)

ALPHONSE, *à part.*

Quelle froideur!... Cette femme m'aurait-elle dit la vérité?

AMALDI, *se remettant et affectant un air de légèreté.*

Je venais savoir si nous partirons bientôt pour la chasse... Marco m'a dit...

ALPHONSE.

Que ma présence est nécessaire au conseil; mais je ne veux pas que mon devoir soit un obstacle à vos plaisirs. Allez; nous nous retrouverons dans la vallée des Chênes, auprès des ruines du vieil aqueduc.

MARCO, *à part.*

Quelle imprudente opiniâtreté!

AMALDI.

Il suffit, mon frère. (*Huit pages arrivent; ils sont de taille différente. Quelques-uns paraissent âgés de dix-huit à vingt ans.*

MARCO.

Seigneur, voici vos pages.

ALPHONSE, *tendant la main à son frère.*

Je vous quitte, Amaldi; nous nous reverrons bientôt.

AMALDI.

Mon cœur s'en réjouit. (*Alphonse s'éloigne précédé de ses pages; Amaldi et Gianetti le regardent aller.*)

MARCO, *à part.*

La joie brille déjà dans ses regards homicides... Va, traître! tu ne tiens pas encore ta victime. Allons trouver Verner; il est temps d'agir. (*Il salue Amaldi et entre dans le bosquet du côté où l'on a indiqué la vieille chapelle.*)

SCÈNE XI.

AMALDI, GIANETTI.

AMALDI.

Cette affectation de bonté me le rend toujours plus odieux. S'il fallait dissimuler plus longtemps, je n'en aurais pas la force.

GIANETTI.

Quelques heures encore, et vous pourrez librement exhaler votre haine. Mais n'oubliez pas que jusque-là, et dans ce palais surtout, la prudence doit diriger toutes vos démarches.

AMALDI.

A propos : tu ne m'a pas remis la clef dont je t'ai confié l'empreinte avant hier. N'est-elle point faite encore?

GIANETTI.

Pardon, Seigneur; la voilà.

AMALDI.

Donne.

GIANETTI.

Oserais-je vous demander ce que c'est que cette clef?

AMALDI *le conduit sur le banc qui est à l'entrée du bosquet, et lui fait signe de s'asseoir près de lui.*

C'est celle d'une armoire où est renfermée une émeraude gravée servant de cachet particulier à Alphonse.

GIANETTI.

Et quel usage voulez-vous faire de cet anneau ?

AMALDI.

Le voici. Quoiqu'il entre dans notre plan de perdre Alphonse, cependant, malgré l'aversion qu'il m'inspire, je ne veux répandre son sang qu'à la dernière extrémité. Mais pour n'avoir point d'ennemis à combattre, j'ai imaginé d'écrire au nom du Duc, d'abord à la garde allemande de rester dans son quartier ; ensuite, à ses amis, à ses serviteurs, enfin à tous ceux qui ne se sont pas déclarés pour nous, et qui pourraient traverser nos projets.

GIANETTI.

Bien !

AMALDI.

Cet ordre leur enjoint, pour des raisons d'un intérêt majeur, de ne point sortir d'ici à demain, et de ne s'immiscer en rien aux affaires publiques, quoi qu'il arrive. Quand ces lettres seront revêtues du cachet d'Alphonse, elles porteront un caractère d'authenticité auquel on ne pourra se refuser.

GIANETTI.

Trés-bien !

AMALDI.

Je les envoie par un émissaire au moment où le Duc partira pour la chasse, et viendra se livrer sans défense aux mains de ses ennemis ; par conséquent nous n'avons pas la moindre opposition à redouter.

GIANETTI.

Et quel sort préparez-vous à ce cher Alphonse ?

AMALDI.

Je le force à signer une proclamation par laquelle il annoncera au peuple que de grands intérêts et un événement

inattendu l'obligent à s'absenter de ses États, et qu'il me confie le gouvernement jusqu'à son retour. Content de cet acte d'obéissance, je lui laisse la vie et l'envoie sous bonne escorte dans un vieux château situé sur les bords de l'Adriatique, et dont le commandant m'est dévoué.

GIANETTI.

Il faut être bien sûr de ceux que vous choisirez pour le conduire à sa destination ; c'est une commission difficile qui demande de l'adresse et du courage.

AMALDI.

Je n'ai jeté les yeux sur personne encore ; n'as-tu pas sur toi la liste de nos amis ?

GIANETTI.

Elle ne me quitte jamais.

AMALDI.

Voyons ; que je la consulte. (*Gianetti lui donne un papier.*) Toi, d'abord... puis... Bianco... Vivaldi... Piétro...

GIANETTI.

C'est plus qu'il n'en faut ; nous vous en répondons.

AMALDI.

Je vous recommande d'avance les égards... (*Il lui rend la liste.*)

GIANETTI.

Sans doute... Si cependant il tentait de s'évader ?

AMALDI.

Alors...

GIANETTI.

Point de grâce ?

AMALDI.

Je vous laisse les maîtres.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, VERNER, *déguisé en mendiant. Il doit être défiguré par une barbe et un nez postiches ; son costume est misérable, son aspect hideux.*

VERNER, *séparant les branches qui sont derrière le banc et plaçant sa tête entre celles d'Amaldi et de Gianetti.*

Bravo, camarades !...

AMALDI, *se levant avec effroi.*

Qu'est-ce ?

GIANETTI.

Nous sommes trahis. (*Il remet la liste dans sa ceinture.*)

VERNER, *sans se déranger.*

C'est dommage !

AMALDI

Que faisais-tu là ?

VERNER.

J'écoutais.

AMALDI.

Et tu as...

VERNER.

Tout entendu. (*Il quitte sa place et vient entre deux.*) Mon intention n'était pas de me montrer ; mais je n'ai pu résister au mouvement d'admiration que vous m'avez inspiré, et je me suis trahi.

GIANETTI.

Qui t'a conduit en ces lieux ?

VERNER.

Le désir de voir de près deux grands coquins, et j'avoue que vous avez surpassé mon attente.

GIANETTI.

Misérable !...

AMALDI.

Et nous sommes sans armes !.... Holà.... (*Allant vers le fond.*)

VERNER, *l'interrompant d'une voix menaçante quoique étouffée.*)

Paix!...

GIANETTI, *imitant le mouvement d'Amaldi.*

Soldats...

VERNER, *se jette au-devant d'eux, tire des pistolets de son sein et en menace Amaldi et Gianetti qui sont à sa droite et à sa gauche.*

Paix! vous dis-je; ou, foi de bandit, je vise au noir en vous perçant le cœur.

AMALDI.

Je suffoque de rage.

GIANETTI.

Tu ne nous connais donc pas?

VERNER, *à Gianetti.*

Toi... la justice t'attend.

AMALDI.

Quelle audace!...

VERNER, *se retournant vers Amaldi.*

Toi!... tu es parmi les hommes ce qu'est le tigre parmi les animaux. La nature t'a produit dans un moment de colère, pour être le fléau de l'humanité.

AMALDI.

Je suis hors de moi! Gianetti, cours...

VERNER.

Gianetti, je te défends de bouger. Croyez-vous d'ailleurs que le Duc ne me pardonnerait pas lorsque je lui découvrirais votre scélératesse? Je ne voudrais d'autre avocat que ce papier... (*Il enlève adroitement la liste que porte Gianetti,*) que je prends pour mon instruction.

AMALDI, *faisant un mouvement pour s'élancer sur lui.*

C'en est trop!... rends-nous ce papier...

VERNER, *met la liste dans sa bouche, recule et fait mine de prendre ses pistolets.*

Encore!... vous voulez donc me forcer à vous tuer?... Ce serait dommage; vous n'êtes pas faits pour mourir obs-

curément... vous devez finir vos jours d'une manière éclatante et sur un plus grand théâtre...

AMALDI, *à part.*

Nous ne sommes pas en force. (*Haut.*) Pour la dernière fois, que demandes-tu? une aumône; voilà ma bourse.

VERNER.

Garde ton or pour une bonne action, ce sera la première de ta vie.

AMALDI.

Que viens-tu faire ici?

VERNER.

J'y viens comme ton ami, pour éclairer ton cœur, ou comme brigand, pour t'offrir mes services : choisis.

AMALDI.

Je n'ai besoin ni de tes conseils, ni de ton bras.

VERNER.

Tant pis pour toi, car tous deux te seraient fort utiles. Cela ne m'empêchera pas de te dire ce que je pense. Que vas-tu faire, Amaldi?... Tu t'es mis à la tête d'une troupe de scélérats, pour attenter à la liberté et peut-être à la vie de notre souverain, de ton frère!... Vous conspirez contre un prince doué de mille qualités précieuses, car il n'est pas seulement le premier, mais aussi le meilleur de son peuple; et s'il est dans l'ordre de la nature qu'un homme commande à d'autres, je ne connais personne qui en soit plus digne que lui. Et tu oses désirer d'être élevé à une place pour laquelle il faudrait réunir toutes les perfections d'un Dieu, toi, qui as tous les vices d'un homme!... Va, ton fol orgueil, ton ambition misérable ne mériteraient que pitié, si tu n'étais encore plus criminel qu'insensé.

AMALDI.

C'est assez.

VERNER.

Tu m'entendras jusqu'au bout. Sais-tu ce que c'est qu'un fratricide?... c'est un forfait inouï, épouvantable et qui fait frémir la nature... Le monstre qui s'en rend coupable, rejeté par les hommes, repoussé par le ciel, en horreur à lui-

même, dévoré par les remords, ne trouve plus ni paix, ni repos.... En s'éloignant des lieux témoins de son crime, il espère éprouver quelque soulagement; mais c'est sa conscience qu'il faudrait fuir, et il ne peut l'éviter... Partout, à chaque instant, il entend les cris de sa victime; son image le poursuit jusque dans le sommeil. Enfin, après avoir traîné pendant quelque temps sa douloureuse existence, la mort qu'il appelle sans cesse, vient à son secours, et il expire dans d'horribles angoisses. Trop heureux quand il peut se soustraire à l'échafaud qui le réclame. Tel sera ton sort demain, si tu réussis.

AMALDI.

Je savais tout cela; mais, en vérité, je ne m'attendais pas à entendre pareille morale sortir de la bouche d'un homme de ton espèce.

VERNER.

Nous avons changé de rôle : tu parles et agis en brigand; il est tout simple que je parle et que j'agisse en honnête homme.

AMALDI

Laisse-nous.

VERNER.

J'y consens.

AMALDI.

Rends-moi ce papier.

VERNER.

Non pas. Tu as refusé mes offres, mais je te servirai malgré toi : adieu. (*Il s'éloigne lentement.*)

AMALDI.

L'audace de ce coquin est bien extraordinaire. (*Bas à Gianetti.*) Ne le perds pas de vue... Tu le feras arrêter dès qu'il sera sorti du palais... Pendant ce temps, j'entre chez Alphonse pour y dérober ce cachet si précieux pour mes desseins.

GIANETTI.

Fiez-vous à moi. (*Amaldi entre dans l'appartement d'Alphonse.*)

SCÈNE XIII.

GIANETTI, VERNER.

GIANETTI.

Qui que tu sois, tu ne m'échapperas point. (*Il va pour sortir du côté où Verner a disparu.*)

VERNER, *revenant brusquement sur ses pas.*

J'ai deviné ton intention. Où vas-tu?... Je n'aime pas qu'on me suive. Passe devant... Tu ne veux pas?... Sais-tu nager?

GIANETTI.

Oui, pourquoi?

VERNER, *ouvre une des croisées du fond.*

Voilà ton chemin.

GIANETTI.

Par cette fenêtre?

VERNER.

Oui.

GIANETTI.

Il y a un canal au bas.

VERNER.

Tant mieux! cela calmera ton sang... Allons, vite!

GIANETTI.

Mais...

VERNER.

Point de réflexions.

GIANETTI.

Conçoit-on que la témérité...

VERNER.

Allons... que de cérémonies! (*Il prend Gianetti par le bras et le fait sauter par la fenêtre.*)

SCÈNE XIV.

VERNER, *ensuite* MARCO, FLORA.

VERNER, *appelle de la main Flora et Marco qui sont en dehors; ils paraissent. Flora est vêtue en Bohémienne.*

Amaldi est entré chez le Duc pour lui dérober son anneau.

MARCO.

Je frémis de l'usage qu'il peut en faire. (*Il va écouter près de la porte.*)

FLORA.

Il ne le tient pas encore.

MARCO.

Écoutons. (*Pendant le moment de silence qui suit, Verner montre à Flora la liste qu'il a dérobée à Gianetti. Flora tire de son sein un papier qu'elle ploie de même.*) Il referme l'armoire. O ciel! ne permets pas qu'il consomme ses affreux projets!...

FLORA.

Éloignons-nous pour lui laisser le temps de sortir.

(Tous trois s'éloignent et s'enfoncent dans le bosquet.)

SCÈNE XV.

AMALDI, *ensuite* FLORA.

AMALDI, *sortant.*

Personne ne m'a vu!... Le ciel me sert à souhait... Je tiens la bague! (*Il la met à sa main gauche.*) Hâtons-nous de la mettre en usage. (*Il s'éloigne précipitamment; mais il est arrêté par Flora qui vient à sa rencontre; elle a la tête couverte d'un voile.*)

FLORA, *déguisant sa voix et baragouinant l'allemand.*

Bermettez, seignair...

AMALDI.

Pardonnez, belle dame; mais je n'ai pas le temps.

FLORA, *le retenant.*

Ne bouvoir vous mé abbrendre où ché trouferai la seignair Amalti?...

AMALDI.

Ici; c'est lui que vous voyez... Que désirez-vous?

FLORA.

Rendre vous ein serfice signalé. Ché avé la poufoir té téfoiler lé afenir et te lire tans le main tes hommes, comme tans la lifre tes testins.

AMALDI.

J'entends; tu es Bohémienne...

FLORA.

Ia, frelich!

AMALDI.

Et ce pouvoir, tu voudrais l'exercer avec moi, n'est-il pas vrai?... Dans un autre moment.

FLORA, *l'arrêtant.*

Di tout, di tout... Ti l'être pien bressé.

AMALDI.

Parle vite, car j'ai hâte...

FLORA.

M'y foilà. Ti fiens d'être insilté par ein mentiant?

AMALDI.

Oui, une espèce de bandit.

FLORA.

Lui t'y a téropé ein babier d'imbortance.

AMALDI.

Il est vrai... qui t'a dit?...

FLORA.

C'était li-même. Cet prigand brétendu il être ein tes nôtres. Ché l'afé rencontré en endrant tans cette balais. Li aller borter cette babier au tic, tans l'espoir t'en tirer ein grand régombense... Mais pas di tout; moi, ché avé bien fite embêché li...; il être amoureuse de moi peaucoup, et

ché afé brofité té ma ascentant pour enlefer à lui cette babier, qui pouvé defenir peaucoup fatale.

AMALDI.

Dis-moi donc à qui je dois ce bienfait?

FLORA.

Yésus! d'apord à ton bon étoile, puis à Maria Bonaventura.

AMALDI.

Maria Bonaventura!

FLORA.

Ia, frelich!

AMALDI.

Oh! ce nom est à jamais gravé dans mon cœur par la reconnaissance. Ne me permettras-tu pas au moins d'admirer les traits qui recèlent une âme aussi généreuse?

FLORA.

Di tout, di tout. Ché vouloir qué toi m'aimer pour mes actions, afant té connaître mon fiquire.

AMALDI.

Sans doute, je t'aimerai... Hâte-toi donc de remettre en mes mains...

FLORA, *lui montrant de loin un papier qu'elle tient de la main gauche.*

Lé foilà. Mais quelle sera le régombense te le bauvre Bémienne?

AMALDI.

Demande-moi ce que tu voudras. De l'or...

FLORA.

Mein Gott! Ce n'est point afec té l'or qué l'on payé eine bareile serfice.

AMALDI.

Que veux-tu? Demande tout ce qui est en mon pouvoir.

FLORA.

Toi réfiser moi, bi-t'être?

AMALDI.

Non.

FLORA.

Hé pien, buisque ti bromettre té aimer moi bien, ché

foudrais récéfoir te toi ein betite soufenir, bour rabeler à moi l'enquagement flatter qué ti condracter auchourthui. La sympole d'ein amidié sans pornes, li être ein betit anneau. Aussi la moins bréciése dé ceux qué t'y borté serait bour moi d'ein brix inestimable.

AMALDI.

Je te donnerais bien volontiers ce que tu me demandes; mais, de ma vie, je n'ai porté de bagues.

FLORA, *avec tristesse et en désignant la main d'Amaldi.*

Cependant chen fois eine.

AMALDI.

Celle-ci ne m'appartient pas... D'ailleurs, elle a une destination particulière... Mais, pour te prouver que je suis sincère dans mes promesses, présente-toi demain à mon palais, et l'on t'y donnera de ma part un riche anneau de diamants.

FLORA, *avec grâce.*

Ah! toi ne lavre pas borté... et c'est là sirtout...

AMALDI.

Aimable candeur!... je le porterai jusqu'au moment où tu viendras le chercher.

FLORA.

Ah! ché suis pien hérése... Mein Gott!... Sois pien sire qué ché né manguerais bas; merci, peaucoup! mais afant dé quitter toi; ché foudrais té tonner ein betite chantillon te ma savoir faire... montrer à moi ton main... qauche... Ti méditer eine entrebrise pien tanchérése...

AMALDI.

Il est vrai.

FLORA.

Qué ti l'être toute brête à exéquiter.

ALMADI.

Hé bien?...

FLORA.

Il roussira.

AMALDI, *avec joie.*

Elle réussira!...

FLORA.

Ya, mein herr; tut il annonce que ta sort il fa chancher: afant pé... démain, pi-t'être, ti recefras le chiste régombense de tes longues trafaux.

AMALDI, *avec transport.*

Suis-je assez heureux!

FLORA, *profitant du moment où Amaldi fait cette exclamation pour tirer adroitemement la bague de son doigt.*

Je la tiens!...

AMALDI, *se retournant vivement et courant après Flora qui fuit.*

Ma bague!...

FLORA *lui jette un papier.*

Voilà ce que je t'ai promis.

ALMADI *ramasse le papier, l'ouvre et le regarde.*

Soldats!... pages!... Marco!... Ruse infernale!... ce n'est point là ma liste... Je suis joué... trahi!... Vite... vite... parcourez les bosquets! cherchez partout... arrêtez une femme vêtue en bohémienne. (*Il a le dos tourné au fond et se tient à l'entrée du bosquet.*)

(Flora qui était sortie par la troisième coulisse à droite, rentre par le fond, ôte rapidement sa robe, sa coiffe et son voile, fait de tout un paquet qu'elle jette par la croisée que Verner a laissée ouverte, et paraît en habit de page.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, VERNER, *sous son premier costume*, MARCO, SOLDATS, PAGES.

VERNER.

Qu'est-il arrivé?...

AMALDI.

Courez sans perdre un moment; elle ne peut être loin. Une femme vient d'entrer chez mon frère et y a dérobé sa bague d'émeraude.

FLORA, *s'est mêlée aux autres pages; elle vient sur le devant de la scène et dit à Marco et à Verner, en leur montrant la bague.*

La voilà!

TOUS.

Courons!... courons!... (*Tout le monde sort en courant vers le bosquet. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la Vallée des Chênes. Sur le devant, à gauche, un petit tertre ombragé par une touffe d'arbustes. A travers les arbres qui garnissent le milieu du théâtre, on distingue dans le fond les restes d'un aqueduc, dont on voit à droite, au second plan, un regard à demi ruiné. C'est une construction en maçonnerie de quatre pieds carrés et couverte de mousse. Dans la partie qui est en face du spectateur, est une ouverture demi-circulaire, fermée par une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORA.

(Elle est déguisée en vieillard, avec une barbe, une perruque, etc. Elle arrive rapidement par le fond à gauche, en se glissant derrière des arbres, pour n'être point vue des chasseurs. Tout en approchant de l'avant-scène, elle se déshabille et paraît vêtue en pâtre.)

Je respire à peine!... Pourvu qu'il ne m'ait pas reconnue!... Cachée sous l'habit d'un vieillard, je m'étais approchée furtivement d'un groupe de chasseurs, au milieu duquel se trouvait Amaldi, lorsque ses regards sont tombés sur moi...Un froid mortel s'est répandu dans mes veines...; Amaldi, qui parlait avec véhémence, s'est arrêté tout d'un coup; puis, après m'avoir fixée pendant quelques instants avec inquiétude, il s'est avancé vers moi... La crainte d'être surprise m'a redonné des forces, je me suis élancée dans la forêt, et en me glissant rapidement d'arbre en arbre, je me suis bientôt dérobée à sa vue... Mais je tremble...

SCÈNE II.

FLORA, AMALDI, CHASSEURS *dans la forêt.*

AMALDI, *en dehors.*

Cherchez... et qu'on arrête ce vieillard.

FLORA.

Il vient!... où me cacher?... (*Elle se couche devant le tertre qui est à gauche.*) Mon Dieu! lorsqu'un jour au plus suffit pour terminer le grand ouvrage auquel je travaille depuis deux ans, permettras-tu que j'échoue dans cette noble entreprise?

(Des chasseurs traversent la forêt de gauche à droite en regardant de tous côtés; on les perd de vue. Flora est cachée par les arbustes qui ombragent le tertre; les chasseurs passent tout près d'elle.)

AMALDI, *dans le fond, à un chasseur.*

Où donc est Gianetti?

LE CHASSEUR.

De ce côté, Seigneur. (*Il montre la droite.*)

AMALDI.

Je vais le rejoindre. Rassemble nos amis, et que tous se dirigent vers la Fontaine du Sanglier... C'est là qu'ils me trouveront... (*Le chasseur s'éloigne vers la gauche et Amaldi vers la droite.*)

SCÈNE III.

FLORA.

La Fontaine du Sanglier!... C'est ainsi que l'on appelle un des regards de l'aqueduc...; il doit se trouver près d'ici. (*Elle se lève avec précaution et porte sa vue sur les objets qui l'environnent.*) Je me rappelle que dans mon enfance, je m'y cachai un jour. (*Elle aperçoit le regard à travers les arbres.*) Le voilà!... S'il pouvait m'offrir un asile en ce

pressant danger! (*Ne voyant personne dans la forêt, elle court auprès du regard.*) La grille se lève!... il est à sec... Je n'ai ni le temps de la réflexion, ni le choix des moyens...

(Elle entre dans le regard, après y avoir jeté son habit de vieillard, et baisse la grille.)

SCÈNE IV.

FLORA, *cachée*, ALMADI, GIANETTI.

GIANETTI.

Quoi! Seigneur, vous penseriez que ce vieillard...

AMALDI.

Sa coiffure et sa barbe ne m'ont point permis d'examiner ses traits; mais il s'est troublé quand ma vue s'est arrêtée sur lui... J'ai voulu m'approcher, et il a pris la fuite avec une vivacité qui me prouve qu'il est tout autre que ce qu'il paraissait.

GIANETTI.

Il se pourrait que ce fût un espion envoyé pour surprendre nos secrets. Tenez, Seigneur, tout ce qui nous est arrivé aujourd'hui ne me présage rien de bon... Ce mendiant... cette bohémienne...

AMALDI.

Je conviens qu'il y a dans tous ces événements une bizarrerie...

GIANETTI.

Qui m'inquiète. Pardon, Seigneur, la question que je vais vous adresser vous semblera peut-être étrange, mais mon zèle devra lui servir d'excuse.

AMALDI.

Parle.

GIANETTI.

Êtes-vous bien sûr de Flora?

AMALDI.

Pourquoi?

GIANETTI.

C'est à regret que j'ose diriger mes soupçons sur celle que vous aimez ; mais, d'après tout ce qu'on raconte de son caractère original, d'après ce que vous m'avez-dit vous-même de la tournure romanesque de son esprit, il se pourrait que, maîtresse de tous vos secrets, elle en eût abusé.

AMALDI.

Quel intérêt pourrait la porter à me trahir ?

GIANETTI.

L'ambition se glisse par fois aussi dans le cœur des femmes.

AMALDI.

Que lui restera-t-il à désirer, si je réussis, puisque alors elle deviendra mon épouse?

GIANETTI.

Est-il certain qu'elle le désire ?

AMALDI.

Tout me l'assure. La démarche qu'elle a faite en m'accompagnant à Ferrare, n'est-elle pas la plus forte preuve d'amour qu'une femme puisse donner ? C'est-elle qui a pressé sa mère d'y consentir.

GIANETTI.

Je n'en voudrais pas conclure...

AMALDI.

C'est assez. Je te défends de m'entretenir désormais de tes doutes injurieux.

GIANETTI, *à part.*

L'événement prouvera jusqu'à quel point ils étaient fondés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CONJURÉS, *en chasseurs*, *puis* ANDRÉA, SALVATOR *et* DIABOLO.

AMALDI.

Approchez, fidèles amis, venez entendre les expressions de ma reconnaissance.

GIANETTI.

Ils n'ont rien fait encore pour la mériter.

AMALDI.

N'importe ; je dois croire que leur zèle ne se serait pas démenti si j'avais été forcé de le mettre à l'épreuve, et je leur sais gré de l'empressement qu'ils m'ont témoigné. Êtes-vous tous rassemblés ?

GIANETTI.

Pas tout à fait ; il nous manque les auxiliaires.

AMALDI.

Que veux-tu dire ?

GIANETTI.

Nous sommes convenus de nommer ainsi ceux qui doivent porter les grands coups.

AMALDI.

J'entends. Eh bien ! où sont ils ?

GIANETTI.

Tout près d'ici.

AMALDI.

Fais les venir.

ANDRÉA, SALVATOR DIABOLO *paraissent ; ils ont des figures horribles.*

Nous voilà.

AMALDI.

Quels épouvantables coquins !

ANDRÉA, SALVATOR, DIABOLO.

Grand merci !

AMALDI, *à Gianetti.*

Où donc as-tu rencontré ces figures patibulaires ?

ANDRÉA.

Parmi tes amis.

AMALDI, *offensé.*

Hein ? cette réponse...

SALVATOR.

Est exacte. Comment, tu ne nous reconnais pas ?

AMALDI.

Je ne crois pas vous avoir jamais vus.

SALVATOR.

Tu plaisantes!...

ANDRÉA.

Eh! quoi, tu méconnais ton fidèle Andréa?

AMALDI.

Andréa!... se peut-il?

SALVATOR.

Ingrat! ton cœur ne t'avertit pas que tu presses la main de Salvator, l'inséparable compagnon de tes plaisirs?

AMALDI.

Salvator! en effet. Mais comment deviner, à travers ces formes hideuses et sous cet aspect effrayant, deux des plus fieffés libertins de Ferrare? Je le donnerais au plus habile physionomiste. Et toi, (*à Diabolo*) te comptai-je également parmi les aimables débauchés qui m'entourent?

DIABOLO.

Je n'ai pas cet honneur.

GIANETTI.

Non; celui-là est tout à fait auxiliaire.

AMALDI.

Qui es-tu?

DIABOLO.

Tout ce qu'on veut pour de l'argent. Je connais toutes les ruses, toutes les ressources de mon état. Je suis prêt à tout faire, à tout entreprendre pour ton service, pourvu cependant que ce ne soit pas une bonne action; j'y suis gauche à faire pitié.

GIANETTI.

Sois tranquille; ce n'est pas pour cela qu'on t'a mandé.

DIABOLO.

Je m'en doute bien.

ALMADI.

Comment t'apelles-tu?

DIABOLO.

Diabolo.

AMALDI.

Ce nom promet!

DIABOLO.

Je tiens parole.

AMALDI.

N'es-tu pas Sicilien?

DIABOLO.

Justement. Tu as pu entendre parler de moi à Messine; j'y ai fait des coups superbes.

AMALDI.

C'est cela. Tu jouis d'une réputation brillante.

DIABOLO.

Je la mérite, et je fais de mon mieux pour la soutenir.

AMALDI.

Combien t'a promis Gianetti?

DIABOLO.

Je ne fais jamais mon prix d'avance. On me paie selon l'importance du sujet et la manière dont je m'acquitte de la commission.

GIANETTI.

Nous n'aurons point de contestations.

AMALDI.

Venons au fait. Mes dignes amis, je craignais que l'on ne nous opposât de la résistance, et j'avais pensé qu'il était prudent de vous réunir tous pour me seconder; mais, grâce à la protection visible que le ciel nous accorde, votre secours m'est inutile, les auxiliaires seuls seront chargés d'agir.

DIABOLO.

Cela s'entend.

AMALDI.

Je vais vous communiquer le billet qu'Alphonse m'a écrit ce matin. (*Il lit.*) « Amaldi, on cherche à vous perdre dans mon esprit. La calomnie veut nous désunir; on m'assure que vous avez formé le dessein criminel d'attenter à ma vie aujourd'hui même, pendant la chasse. Persuadé, comme je le suis, qu'un tel forfait ne peut entrer dans l'âme d'un frère, je crois ne pouvoir mieux vous venger de vos ennemis qu'en me remettant tout à fait entre vos mains. Je

vous préviens donc que je me rendrai dans la forêt, sans suite et sans armes... »

DIABOLO.

J'aime mieux cela.

AMALDI, *continuant.*

» Je m'y croirai autant en sûreté, auprès de vous, que dans mon palais, au milieu de mes gardes. Au revoir. »

DIABOLO.

Voilà ce que dans le monde on appelle de la grandeur d'âme.

AMALDI.

Je n'en suis point la dupe. Cette confiance affectée, cette sécurité sans bornes, trouvent leur source dans un orgueil démesuré. Elles sont encore un nouvel outrage; mais celui-là sera le dernier. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de voir les événements s'enchaîner de manière à combler tous mes vœux, sans exposer vos jours, ni même votre réputation. Gianetti, explique-leur notre nouveau plan. Je te laisse avec eux, et retourne à Ferrare pour disposer tout, comme nous en sommes convenus. Au revoir, chers amis, je vous attends avec impatience. (*Les conjurés paraissent mécontents. Ils le regardent aller et murmurent tout bas.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* AMALDI.

ANDRÉA.

Il me semble extraordinaire qu'Amaldi se sépare de nous au moment décisif. Nous ne sommes plus, sans doute, ces nobles conspirateurs dont il était beau de partager les périls; il ne daigne plus s'associer à notre gloire, et ne voit plus en nous que de vils meurtriers, dont il croira trop payer les services en leur jetant une poignée d'or?

GIANETTI.

Tu te trompes, Andréa. Les circonstances ont changé,

et avec elles les desseins d'Amaldi; mais son cœur est toujours le même. De nouvelles réflexions, produites par des événements inattendus, une entrevue avec Alphonse, la facilité avec laquelle celui-ci s'offre à nos coups, votre intérêt, le sien, tout enfin a déterminé Amaldi à un sacrifice entier et nécessaire. C'est à trois d'entre nous seulement qu'il confie l'exécution d'un projet pour lequel un seul homme déterminé suffirait.

DIABOLO.

Certainement; je réponds qu'à moi seul...

GIANETTI.

Un reste de sensibilité, bien naturelle, ne lui a pas permis d'entrer avec vous dans ces détails; mais il m'a chargé de vous les transmettre, et il espère que vous n'en tirerez aucune conséquence désavantageuse, ni pour son cœur, ni pour vos intérêts.

ANDRÉA.

C'est fort bien. Explique-nous donc le motif qui l'a fait nous quitter.

GIANETTI.

D'ici à une heure à peu près, le Duc doit se rendre dans cette forêt pour n'en jamais sortir. Revenu à Ferrare, par un autre chemin, Amaldi va se montrer dans la ville; une indisposition, sa légèreté connue, le moindre prétexte enfin suffira pour motiver cette fantaisie. D'ailleurs, il donne une fête ce soir dans son palais; on ne sera point surpris qu'il ait renoncé à la chasse afin de veiller aux préparatifs et d'inviter ses amis. Il compte se rendre lui-même chez Alphonse pour l'engager à honorer de sa présence cette réunion brillante, de laquelle nous serons tous. Cependant, la nouvelle du fatal événement se répand dans la ville, et la fête est interrompue; on vient annoncer à Amaldi que son frère, qui était allé se promener seul dans la forêt, a péri sous les coups de quelques brigands. On le plaint, on le regrette; mais personne n'est surpris de ce malheur, dont l'imprudence d'Alphonse paraît être seule la cause. L'Etat a besoin d'un chef, et dans la nuit même, sans secousses, sans orage, nous proclamons

Amaldi duc de Ferrare, et chacun de nous reçoit du nouveau souverain le prix de son dévouement et de son zèle.

ANDRÉA.

Il faut en convenir, mes amis, ce plan est tracé de main de maître.

GIANETTI, *avec une fausse modestie.*

Il est mon ouvrage. Sans moi, jamais Amaldi n'eût été capable d'une résolution aussi courageuse. A son exemple, nous allons retourner à Ferrare, séparément et par des routes opposées. Nous nous répandrons aussitôt dans la ville, afin d'écarter les soupçons qui pourraient naître dans l'esprit des nombreux partisans d'Alphonse. Nous aurons soin de publier que le Duc ne pouvant être de la chasse, à cause de la séance du conseil, ce qui est bien connu, elle a été remise à un autre jour. Cette circonstance doit ajouter à la nouvelle de la mort d'Alphonse, un degré de vraisemblance, un caractère de vérité, auxquels les plus soupçonneux mêmes seront forcés de se rendre. Partons. Andréa, Salvator et toi, Diabolo, nous vous laissons... : vous savez ce que vous avez à faire...; c'est de ce côté qu'il arrivera... vous le reconnaîtrez à son manteau bleu ...; placez-vous de manière qu'il ne puisse vous échapper... Un ici... le second dans les ruines de l'aqueduc... et le troisième dans le chemin creux. Outre les récompenses honorifiques qu'Amaldi se propose de distribuer entre tous ceux qui l'auront servi, celui de vous trois qui lui présentera le manteau d'Alphonse, recevra une prime de cinq cents ducats.

DIABOLO.

C'est comme si je la tenais !

GIANETTI.

Adieu. (*Aux autres.*) Rendons-nous vite à Ferrare, et par des sentiers détournés, afin de ne pas rencontrer Alphonse. (*Il sort par la droite avec tous les conjurés.*)

SCÈNE VII.

FLORA, *cachée*, ANDRÉA, SALVATOR, DIABOLO.

ANDRÉA.

Or, ça, distribuons les postes.

DIABOLO.

Tenez, sans façon, moi, je reste où je suis. Je ne sais quelle inspiration secrète me dit que c'est le bon endroit. Vous autres grands seigneurs, la gloire vous suffit; mais, moi, pauvre diable! j'ai besoin de la prime. Oui, j'avoue que les cinq cents ducats me tentent furieusement. D'ailleurs, vos mains délicates et peu exercées pourraient ne porter que des coups mal assurés, au lieu que moi... (*Il fait le geste.*) C'est immanquable!

ANDRÉA.

Soit! tu peux rester ici. Toi, Salvator, tu te cacheras dans les ruines, et moi dans le chemin creux. Bonne chance!

DIABOLO.

Merci.

ANDRÉA, *revenant.*

Comme il serait possible que nous eussions mutuellement besoin de secours, prenons pour signe de ralliement Flora.

DIABOLO.

Vous serait-il égal d'en choisir un autre?

ANDRÉA.

Pourquoi?

DIABOLO.

Je n'aime pas ce nom-là.

ANDRÉA.

C'est cependant celui d'une charmante femme!

DIABOLO.

Flora, une femme!... dites donc un diable!... une jeune personne de vingt ans, qui s'habille en homme, monte à cheval, tire des armes à feu et manie une épée aussi adroitement que le plus habile spadassin des états de Rome; et

vous appelez cela une femme!... malheur à celui qu'elle choisira pour son époux!

ANDRÉA.

Nous ne pensons pas de même, et je voudrais de tout mon cœur être à la place de l'heureux Amaldi.

DIABOLO.

Quoi! le seigneur Amaldi veut l'épouser?... je le plains!...

ANDRÉA.

D'où la connais-tu?

DIABOLO.

Je la connais pour l'avoir vue une seule fois; mais il m'en souviendra toute ma vie! voyez-vous cette cicatrice à mon col?

ANDRÉA.

Oui.

DIABOLO.

Eh bien! c'est un cadeau de Flora..., de cette charmante femme!

ANDRÉA.

Tu veux railler!

DIABOLO.

Non, vraiment, elle m'a déshonoré.

SALVATOR.

Déshonoré!

ANDRÉA.

Cela n'est pas possible!

DIABOLO.

C'est elle qui m'a forcé de quitter Messine, où, depuis plus de quarante ans, de père en fils, nous exercions notre profession avec un talent distingué et un succès prodigieux. Voici le fait. J'avais été chargé par un riche seigneur d'enlever une demoiselle très-jolie, qui refusait de céder à ses désirs. Sachant qu'elle était à la campagne, je m'introduis le soir dans le jardin de ma Lucrèce; je l'aperçois qui se promenait avec une jeune personne, que j'étais loin de soupçonner devoir être un obstacle à mes desseins. Au détour d'une allée, je me présente brusquement et je veux forcer la belle à me suivre jusqu'à la voiture qui m'attendait à vingt

pas... Jugez de ma surprise, lorsque je me sens arrêté!... Flora, (car c'était elle) par un mouvement plus rapide que la pensée, s'était élancée vers moi et m'avait désarmé. D'une main elle tenait mon poignard, et de l'autre mon épée qu'elle m'avait passée au travers du col... « Misérable, me dit-elle, » apprends que l'on n'outrage jamais impunément une femme » en présence de Flora Salviati. Je pourrais te tuer, tu n'en » vaux pas la peine...; te faire pendre, d'autres s'en charge- » ront...; je me contente de te laisser un souvenir de ma fa- » çon : mais je t'ordonne de quitter la Sicile sous vingt- » quatre heures; si j'apprends que tu y sois resté, quelque » part que tu te caches, je punirai ta désobéissance. Va, et » deviens honnête homme, si la chose est possible. » Alors elle retire l'épée, la brise en plusieurs morceaux qu'elle me jette à la figure, et s'éloigne tranquillement avec son amie, en me laissant bien honteux, comme vous pouvez le croire.

ANDRÉA.

L'aventure est tout à fait piquante.

DIABOLO.

Oui, très-piquante, assurément !

ANDRÉA.

Il me paraît que tu n'as pas trop bien profité de ses avis; elle t'avait conseillé de devenir honnête homme.

DIABOLO.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais inutilement. Les circonstances, un penchant naturel...

ANDRÉA.

Je conçois volontiers, d'après cela, que son nom ne te soit pas très-agréable à entendre.

DIABOLO.

Jugez par la frayeur qu'il m'inspire, de celle que j'éprouverais, si jamais le hasard me la faisait rencontrer. Quelque brave que l'on soit, on ne se fait point à de semblables manières, surtout de la part d'une femme.

ANDRÉA.

Eh bien ! au lieu de Flora, ce sera Diabolo.

DIABOLO.

Diabolo !.... soit ! C'est convenu.

ANDRÉA.

Séparons-nous. Le temps s'écoule et le Duc ne doit pas tarder.

DIABOLO.

Allez, je suis ferme comme un roc... Adieu... à vous la gloire, à moi l'argent. (*Andréa et Salvator s'éloignent.*)

SCÈNE VIII.

FLORA, *cachée*, DIABOLO.

DIABOLO.

Me voilà seul... c'est de ce côté qu'il doit venir. (*Il montre la gauche.*) Plaçons-nous en face, pour n'être pas pris au dépourvu... Les buissons qui ombragent cette ruine sont propres à me cacher...Oui... (*Il s'assied le dos tourné au regard.*) Je suis très-bien ainsi, et je jure...

FLORA, *toujours cachée, avec une voix sépulchrale.*

Ne jure pas !

DIABOLO.

Hein ?... Qu'est-ce ? on a parlé. (*Il écoute.*) C'est une plaisanterie... Je te connais.

FLORA.

Je te connais !

DIABOLO, *se lève.*

C'est un de mes acolytes qui veut éprouver ma bravoure... On ne m'intimide pas ainsi... Je ne suis pas un lâche.

FLORA.

Lâche !

DIABOLO, *qui a entendu la voix partir du devant de la ruine.*

Oh ! que je suis simple... c'est l'écho produit par cette cavité... Eh bien ! je veux être un brigand...

FLORA.

Brigand !

DIABOLO.

Si tout autre que moi... Mais, par réflexion, la nymphe de cette fontaine, n'est pas du tout polie... On dirait qu'elle met de la malice dans le choix des mots qu'elle répète.

(Il fait le tour. Flora ouvre la grille et sort du regard, pendant que Diabolo est derrière. Quand il est arrivé près de l'ouverture, il se baisse pour voir dans l'intérieur. Flora profite de ce moment, d'une main elle le saisit au collet, et de l'autre elle lui prend son épée, dont elle le menace.)

DIABOLO.

Haï !... haï !...

FLORA.

Paix !... me reconnais-tu ?

DIABOLO, *la fixant, s'écrie, avec surprise.*

Flora !

FLORA.

Paix! te dis-je... ou j'appelle quelqu'un qui saura te forcer au silence.

DIABOLO.

Ah! vous avez là quelqu'un....

FLORA.

Oui: à deux pas.

DIABOLO.

A deux pas... c'est bien près... (*A part.*) Oh! que je suis fâché d'avoir changé le signe de ralliement... on viendrait à mon secours.

FLORA.

Te souviens-tu de ce que je t'ai promis si jamais tu retombais sous ma main?

DIABOLO.

Oui. Mais je ne suis pas pressé de voir acquitter cette dette... D'ailleurs, j'ai fidèlement rempli mes engagements; je suis sorti de la Sicile au jour dit... (*A part.*) Cette femme m'inspire une terreur que je ne puis vaincre.

FLORA.

Tu murmures, je crois?

DIABOLO.

Du tout. Je me félicite au contraire de cette rencontre aussi heureuse qu'inattendue... Mais par quel hasard?...

FLORA.

Ce n'est point par hasard; tout ce que je fais est médité, prévu, calculé.

DIABOLO.

Je vous en félicite. (*A part.*) Si j'avais pu prévoir que je te rencontrerais...

FLORA.

Je sais que tu es ici pour assassiner le duc de Ferrare, scélérat!

DIABOLO.

Puisque vous le savez, il n'y a pas moyen...

FLORA.

Eh bien! c'est une chose faite.

DIABOLO.

Faite?

FLORA.

Oui.

DIABOLO.

Par qui?

FLORA.

Par moi.

DIABOLO.

Par vous!

FLORA.

Ou par mes ordres...; cela t'étonne?

DIABOLO.

Rien ne m'étonne de votre part.... seulement je regrette que vous ne m'ayez pas donné la préférence.

FLORA.

Tu n'as pas assez de caractère... Il me fallait un homme sûr, dévoué... un homme que rien ne pût corrompre.

DIABOLO.

Et vous l'avez trouvé!... Je vous en fais mon compliment. Mais oserais-je vous demander quelle raison a pu vous in-

spirer contre Alphonse une haine assez forte pour attenter à ses jours?

FLORA.

Te dois-je compte de mes pensées?

DIABOLO.

Ah! bon... je devine... On dit que vous aimez Amaldi... et l'ambition... c'est tout naturel. En attendant voilà une affaire qui me coûte cinq cents ducats, et vous conviendrez que c'est jouer de malheur... car jamais je ne fus mieux disposé.

FLORA.

Tu me fais plaisir. Oui, je suis contente du zèle que tu montres pour mes intérêts.

DIABOLO.

Je vous demande pardon, c'était d'abord pour les miens.

FLORA.

Dans le fait, il n'est pas juste que tu perdes cette bonne aubaine, je veux que tu reçoives les cinq cents ducats.

DIABOLO.

Sans rien faire? J'ai trop de conscience...

FLORA.

Laisse-là ta conscience et attends-moi... Tu vas voir de quoi je suis capable. (*Elle va au bord de la coulisse à gauche et fait des signes en dehors.*)

SCÈNE IX.

DIABOLO, FLORA, VERNER, *habillé en brigand, comme au premier acte. Il tient un manteau bleu sur le bras.*

FLORA.

Approche, Barbaro.

DIABOLO.

Barbaro!... où diable a-t-elle été chercher ce monstre?... il est encore plus laid que moi.

FLORA.

Diabolo, je te présente un confrère.

DIABOLO.

Enchanté de faire sa connaissance.

FLORA.

Vous êtes dignes l'un de l'autre.

DIABOLO.

Cela fait son éloge !

VERNER, *tendant la main à Diabolo.*

Bonjour, camarade !

DIABOLO, *avec timidité.*

Bonjour, camarade. (*A part.*) Le diable m'emporte si je voudrais le rencontrer seul dans un bois. (*Haut à Flora.*) C'est donc lui qui...

FLORA.

Oui ; voilà le manteau bleu que portait le Duc et auquel est attachée la récompense brillante que tu désires si vivement... Je n'en ai pas besoin... Je suis satisfaite. Barbaro a reçu le prix dont nous étions convenus... Prends ce manteau, et cours le porter à Amaldi...Tu lui diras que c'est toi...

DIABOLO.

Est-il possible que vous soyez assez bonne...

FLORA.

Tu orneras ton récit de toutes les circonstances que tu croiras propres à le rendre plus piquant... Je garde tes armes, tu seras censé les avoir jetées à dessein dans la forêt.

DIABOLO, *hésitant.*

Oui... oui... (*Flora pose l'épée à l'entrée du regard.*) Mais il faudrait prévenir les camarades qui sont postés là-bas.

FLORA.

Sans doute, si tu veux partager avec eux ?

DIABOLO.

Non, en vérité !

FLORA.

Tu as donc oublié que les cinq cents ducats appartiennent à celui qui apportera le premier la nouvelle ?

DIABOLO.

Ah! ça, vous m'assurez qu'il est bien mort, n'est-ce pas?

VERNER, *le tirant vers la gauche.*

Viens le voir... à deux pas d'ici... ; sept coups de poignard, appliqués de main de maître.

DIABOLO.

Je m'en rapporte à toi, camarade!

VERNER.

Viens...

DIABOLO.

Non, c'est inutile. Je vois bien que tu n'es pas homme à faire les choses à demi. Signora, un bon procédé en vaut un autre... Si jamais vous avez quelque ennemi qui vous gène, dites un mot, et je vous en débarrasserai... gratis!

FLORA.

J'espère n'avoir jamais besoin de toi. Adieu, Barbaro t'accompagnera jusque hors de la forêt... Je connais un sentier qui vous y conduira en quelques minutes... Je vais vous l'indiquer. (*Ils s'éloignent par la droite en passant devant le regard.*)

SCÈNE X.

ALPHONSE, (*Il arrive lentement par la gauche; il est sans armes et porte un manteau bleu; il a les bras croisés et paraît absorbé dans ses réflexions.*)

Me voilà parvenu, sans m'en apercevoir, au lieu du rendez-vous... et je ne vois personne! pas le moindre bruit, rien qui annonce une chasse... A moins qu'elle ne se soit beaucoup éloignée. Ce calme, que rien n'interrompt, ce silence absolu, qui laisse une libre carrière aux pensées, plaisent mieux à mon âme que les plaisirs bruyants dont ma cour est avide...J'aime à respirer le frais sous cet ombrage... il invite au repos... (*Il s'assied sur le tertre.*) La chaleur est accablante aujourd'hui. (*Il ôte sa toque et la pose sur*

une branche à sa gauche.) Si je m'étais laissé intimider par les terreurs de Marco, ou par les avis mystérieux de mon sylphe, je ne serais pas venu ici... et cependant je n'y ai rien vu jusqu'à présent qui doive m'inspirer la moindre inquiétude, le plus léger soupçon sur mon frère. Comme le disait Verner, c'est quelque ennemi secret qui veut semer entre nous la division et la haine, dans l'espoir d'en tirer avantage. Il n'y parviendra pas, du moins de mon côté. Quelle raison pourrait armer Amaldi contre moi? Toute ma vie n'est-elle pas consacrée à faire le bien? Je n'ai d'autre pensée, d'autre but, que le bonheur de ceux qui m'entourent! Je me suis dès longtemps pénétré d'une maxime, qui, si elle n'est pas généralement vraie, est du moins consolante pour l'humanité et encourageante pour l'homme de bien : c'est que celui qui vit en repos avec sa conscience, n'a rien à redouter du sort. *(Il appuie sa tête sur la main droite, s'étend sur le tertre et tombe dans une profonde rêverie.)*

SCÈNE XI.

ALPHONSE, FLORA.

FLORA, *revenant par la droite.*

Ils sont déjà loin! Nous voilà sortis heureusement de la crise la plus dangereuse...Il paraît que le Duc a renoncé au projet plus que téméraire... Que vois-je un manteau bleu! *(Elle approche.)* Grand Dieu! c'est lui .. *(Elle regarde autour d'elle avec beaucoup d'inquiétude.)* Pourvu qu'il n'ait point été aperçu par Andréa et Salvator! *Elle tire des tablettes de son sein, et écrit sur un feuillet qu'elle déchire et qu'elle pose sur la toque d'Alphonse. Pendant qu'elle écrit, on voit Andréa traverser le fond, de gauche à droite. Quand Flora a fait ce qu'on vient d'indiquer, elle va soulever un pierre qui est au pied d'un chêne et y dépose la bague d'émeraude et la liste des conjurés, enveloppés dans du papier; puis elle vient se*

placer à droite entre la ruine et un gros arbre, de manière à ne point être vue d'Alphonse. Alors elle appelle d'une voix douce : Alphonse ! Alphonse ! *Elle est à genoux, l'inquiétude se peint sur tous ses traits ; elle porte alternativement ses regards vers le ciel et sur Alphonse.*)

ALPHONSE.

Qu'est-ce?... il m'a semblé qu'on m'appelait... (*Il se lève.*) Je ne vois personne. (*Il veut prendre sa toque et aperçoit l'écrit de Flora*) Quel est ce papier ? (*Il le prend et lit.*) « Imprudent, c'est en vain que ton Ange tutélaire veille au-» tour de toi pour écarter les dangers qui te menacent...Ta » fatale incrédulité te met à deux doigts de ta perte. Sou-» lève la pierre qui est au pied du vieux chêne placé der-» rière toi, et tu y trouveras la preuve des homicides projets » de ton barbare frère. Adieu : fuis sans perdre un moment ; » tu es environné d'assassins. » (*Il va soulever la pierre et prend le papier que Flora y a placé.*) Que vois-je ?... mon anneau ! qui me l'a dérobé ?... dans quelle intention ?... Quel mystère !... (*Il déploie la liste.*) LISTE DES PERSONNES QUI SE SONT ENGAGÉES, PAR SERMENT, A PLACER AMALDI SUR LE TRÔNE DE FERRARE. Gianetti ! Piétro ! Vivaldi ! Taddeo ! Biancol ! Andréa ! Salvator ! Les monstres ! que leur ai-je fait ? C'en est trop ; je ne puis résister à tant de preuves, et je vais...

SCÈNE XII.

LES PÉCÉDENTS, ANDRÉA, SALVATOR.

ANDRÉA, *dans le fond.*

Hé ! j'aperçois le manteau bleu !

SALVATOR.

C'est Alphonse lui-même.

ALPHONSE, *voyant Andréa et Salvator qui approchent tous deux et paraissent disposés à lui barrer le chemin.*

Je vois trop tard que j'ai eu tort de négliger les conseils salutaires de mes amis.

ANDRÉA.

Où donc est Diabolo ! et comment n'a-t-il pas encore rempli sa tâche ?

SALVATOR.

Nous la remplirons pour lui.

ALPHONSE.

Et je suis sans armes !...

ANDRÉA, *de loin.*

Duc de Ferrare, dis adieu au monde.

SALVATOR.

Salue le ciel pour la dernière fois.

FLORA *se lève, prend vivement l'épée de Diabolo et s'élance au devant d'Alphonse.*

Brigands, avant tout vous aurez à faire à moi.

(En se mettant en garde, elle prend son sifflet de la main gauche et siffle à plusieurs reprises. Andréa et Salvator fondent sur Flora, qui se défend avec intrépidité, mais en reculant ; on voit qu'elle ne tardera pas à succomber.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, VERNER.

VERNER, *accourant.*

Me voici !... me voici !...

ANDRÉA, *s'arrêtant.*

Ah ! c'est un camarade.

VERNER.

Détrompez-vous, coquins, c'est vous que je viens combattre et jusqu'à la mort.

ANDRÉA.

Comme tu voudras.

(Il s'engage un combat à quatre. Flora et Verner tiennent Alphonse au milieu d'eux et se battent de l'autre main. Andréa et Salvator les attaquent vigoureusement, mais ils tombent percés de coups mortels.)

FLORA, *à Alphonse.*

Tu n'as plus rien à craindre.

ALPHONSE.

Intrépide jeune homme ! que je sache...

FLORA.

Il n'est pas temps encore... Va, retourne à ton palais ; fais en sorte d'y entrer sans être aperçu. Tu y trouveras une invitation d'Amaldi pour une fête qu'il donne ce soir en réjouissance de la mort à laquelle il croit que tu n'as pu échapper.

ALPHONSE.

L'infâme !... et tu veux...

FLORA.

Tu t'y rendras ; il le faut pour l'entier accomplissement de mes desseins. C'est là que tu connaîtras tes ennemis, c'est là que je prétends te les livrer tous... Tu seras déguisé en magicien, et je te reconnaîtrai à une plume rouge attachée sur ton bonnet ; n'y manque pas. Adieu, nous veillons sur toi.

(Alphonse, étonné, s'éloigne par la gauche. Flora et Verner le suivent, en se tenant enlacés.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une magnifique salle, dans le palais d'Amaldi : dans le fond, un jardin terminé par une grille.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AMALDI, GIANETTI.

GIANETTI.

Cette particularité me semble bien étrange, Seigneur.

AMALDI.

Non, mon ami, Flora n'était point chez elle, lorsque je suis revenu de la chasse. Je me suis présenté à son appartement pour l'instruire, comme je le fais tous les jours, de ce qui s'est passé entre nous; ses femmes m'ont répondu qu'elle n'était pas visible. J'y suis retourné une heure, deux heures après...; toujours même réponse.

GIANETTI.

Il fallait insister.

AMALDI.

Faire un éclat! offenser celle que j'aime!

GIANETTI.

La prudence l'exigeait. La femme que demain vous devez conduire à l'autel, celle qui va recevoir de vous la couronne ducale, n'aurait pu vous blâmer de vouloir connaître la cause d'un refus...

AMALDI.

Qui m'étonne d'autant plus, que je ne l'avais point encore éprouvé. Flora, venue secrètement avec moi, et cachée dans mon palais, a constamment paru recevoir mes visites avec un nouveau plaisir. Elle n'a cessé de me montrer l'empres-

sement le plus flatteur. Pourrais-je supposer un autre motif que l'amour à sa touchante sollicitude, à cette curiosité sans cesse renaissante, qui lui fait désirer de connaître notre projet jusque dans les moindres détails, qu'elle écoute avec un intérêt toujours croissant?... Me préserve le ciel...

GIANETTI.

Quelle raison a pû l'empêcher de vous recevoir ?

AMALDI.

Je l'ignore.

GIANETTI.

Peut-être n'était-elle point au palais !

AMALDI.

Sortie de Ferrare à l'âge de dix ans, elle n'y connait personne.

GIANETTI.

Je n'ose approfondir...

AMALDI.

Ah ! Gianetti ! si Flora me trahissait !... L'univers armé pour la défendre ne la déroberait point à ma vengeance... la mort, Gianetti !... une mort terrible ! (*Se remettant.*) Mais cela ne se peut pas.

GIANETTI.

Je suis loin de l'accuser, Seigneur. Je crois cependant que dans la circonstance où nous sommes, un demi-soupçon équivaut à une preuve, du moins quant aux mesures à prendre pour notre sûreté. Il est difficile que le Duc échappe aux piéges que nous lui avons tendus; mais si ce malheur arrivait, il faut qu'il trouve en ces lieux une mort inévitable. Nous devons donc être bien assurés du dévouement des personnes qui seront admises à la fête que vous donnez ce soir. Je vous propose, pour plus de tranquillité, de changer les cartes d'entrée que vous avez distribuées à vos amis. Cette précaution me paraît d'autant plus sage, que Flora les ayant eues à sa disposition, puisque tous vos projets lui sont connus, elle a pu en abuser, s'il est vrai que mes soupçons soient fondés.

AMALDI.

Je loue ta prévoyance, mon cher Gianetti ; mais ce serait la pousser trop loin. D'ailleurs, comment retrouver maintenant tous ceux que nous avons invités ? Hé non !... tes craintes sont puériles, elles sont injurieuses pour Flora. Bornons-nous à exécuter ponctuellement tout ce dont nous sommes convenus. Va donner un coup d'œil aux préparatifs. Place toi-même les gardes chargés d'admettre nos affidés, et reposons-nous du reste sur la fortune qui semble enfin décidée à me combler de ses faveurs.

GIANETTI.

Fiez-vous à mon zèle, Seigneur ; je n'omettrai rien.

(Comme il sort, Flora entre par la gauche, il la salue et s'éloigne.)

SCÈNE II.

AMALDI, FLORA, *parée.*

FLORA.

On vient de me dire, Seigneur, que vous vous êtes présenté plusieurs fois à mon appartement.

AMALDI, *froidement.*

Il est vrai, Madame.

FLORA.

Pourquoi n'êtes-vous pas entré ?

AMALDI.

J'ai respecté vos ordres.

FLORA.

Vous savez bien qu'Amaldi est excepté de toutes les défenses que je puis faire. Je n'imaginais pas que vous dussiez revenir sitôt de la chasse, et pour n'être point distraite des grands intérêts qui m'occupent, j'avais fait fermer ma porte, afin de n'être point obligée de recevoir la visite de quelques-uns des jeunes seigneurs que vous avez admis dans notre confidence. Mais, encore une fois, cet ordre ne vous concernait pas. C'est un excès de zèle de la part de mes

femmes, et je les ai sévèrement réprimandées de m'avoir privée du plaisir de vous recevoir.

AMALDI.

Quoi ! vraiment, Flora, vous vous occupiez de moi ?

FLORA.

Je vous jure, Seigneur, que vous n'avez pas cessé de m'être présent.

AMALDI.

Vous prenez donc un intérêt sincère aux événements de cette journée ?

FLORA.

Oh ! plus grand mille fois que je ne puis vous le dire. J'y attache ma félicité, mon honneur, ma gloire, tout le charme de ma vie.

AMALDI.

Je vous remercie, Flora. (*A part.*) Cet enthousiasme part du cœur, on ne saurait s'y méprendre. Gianetti est un visionnaire ; je suis aimé comme on ne le fut jamais.

FLORA, *à part.*

Je crois avoir entièrement détruit ses soupçons.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, PÉDRO.

PÉDRO.

Seigneur, un homme de très-mauvaise mine demande à être introduit près de vous ; il s'agit, dit-il, d'un objet de la plus haute importance.

AMALDI.

Son nom ?

PÉDRO.

Il a refusé de le dire.

AMALDI.

Fais entrer. (*Pédro sort.*) C'est sans doute un des auxiliaires. Ceci est encore une énigme pour vous, Flora, mais

elle va bientôt s'expliquer. Rentrez; peut-être ce que cet homme vient m'apprendre vous serait pénible.

FLORA.

Au contraire, Seigneur, j'entendrai tout avec le plus vif intérêt.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DIABOLO, *enveloppé d'un manteau noir.*

DIABOLO, *paraît surpris en voyant Flora; celle-ci lui fait signe de se taire.*

(*A part.*) Comment, la voilà!... il faut que cette femme-là soit le diable en personne.

AMALDI.

Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau? (*Diabolo veut tirer Amaldi à l'écart.*) Tu peux parler devant la signora... elle sait tout... les mêmes intérêts nous unissent.

DIABOLO.

Ah! c'est différent. (*Il se place entre Amaldi et Flora.*) Seigneur, le Duc est mort.

AMALDI.

Andréa et Salvator...

FLORA, *bas, à Diabolo.*

Tués.

DIABOLO, *regarde Flora avec étonnement et répète.*

Tués. Du reste, rien qui mérite de vous être raconté.

AMALDI.

Comment! Andréa et Salvator ont péri?

DIABOLO.

Oui, Seigneur, ils sont morts glorieusement.

AMALDI.

Le Duc s'est donc défendu?

DIABOLO.

Comme un lion!

AMALDI.

Il était armé?

DIABOLO.

Jusqu'aux dents.

FLORA, *serre la main de Diabolo.*

(*A part.*) Bien!

AMALDI.

Il m'avait trompé.

DIABOLO.

Adossé contre un arbre, il a longtemps résisté à nos efforts; mais enfin la victoire s'est déclarée pour le parti de la justice.

AMALDI.

Et toi, n'es-tu pas blessé!

DIABOLO.

Pas la moindre égratignure. J'ai vraiment joué de bonheur dans cette affaire-là.

FLORA, *à part.*

A merveille!

DIABOLO, *montrant le manteau bleu qu'il cachait sous le sien.*

Voilà la preuve...

AMALDI.

Suis-moi; je vais te compter la somme convenue.

DIABOLO.

Trés-volontiers.

AMALDI.

Mais, non... demeure. Il est inutile que l'on te voie au palais. Tu as un costume et un air trop remarquables pour ne pas faire sensation. Il vaut mieux...

DIABOLO.

Comme il vous plaira. (*Bas, à Flora.*) Comment diable vous trouvez vous ici avant moi!

FLORA, *bas, à Diabolo.*

Je t'ai indiqué le chemin le plus long. (*Haut, à Amaldi.*) Je vous suis, Seigneur.

AMALDI, *qui s'est arrêté au fond, revenant sur ses pas.*

Je fais une réflexion.

DIABOLO, *à part.*

Haï! haï!

AMALDI.

Je t'ai promis cinq cents ducats et te les promets encore.

DIABOLO, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte.

AMALDI.

Tu les auras. En voilà déjà cent...

DIABOLO, *à part.*

Je ne perdrai pas tout.

AMALDI.

Dans cette bourse que le Duc a portée et dont il m'a fait présent. (*Il lui donne une bourse.*)

DIABOLO.

Qu'à cela ne tienne, Seigneur; gardez la bourse si elle vous fait plaisir, pourvu que vous me donniez l'argent.

AMALDI.

J'ai des raisons pour en agir ainsi. Écoute-moi... Je veux me concilier l'estime du peuple... et je n'ai pas de moyen plus sûr pour y parvenir, que de prendre en apparence un grand intérêt à l'événement qui vient de se passer, et de montrer beaucoup d'empressement à connaître et à punir les auteurs de cet horrible attentat.

DIABOLO, *à part.*

Mauvais début! (*Haut.*) Certainement, Seigneur...

FLORA, *à part.*

Où veut-il en venir?

AMALDI.

Tu vas sortir par une petite porte qui donne sur la campagne...

DIABOLO.

Tout de suite, Seigneur.

AMALDI.

Non pas... Attends que j'aie fini; je te ferai suivre par deux de mes gens...

DIABOLO.

Cela n'est pas nécessaire, j'irai très-bien seul.

AMALDI

Tu reviendras à Ferrare par le chemin qui conduit à la forêt...

DIABOLO.

Mais je ne vois pas...

AMALDI.

Avant d'entrer dans la ville, tu seras arrêté par mes deux valets, qui te conduiront pieds et poings liés au tribunal de l'Inquisition.

DIABOLO.

Bah ! et pourquoi faire ?

AMALDI.

Ils déposeront entre les mains des juges le manteau du Duc et cette bourse que tu seras censé lui avoir dérobée.

DIABOLO.

Dans ce cas, j'aime autant que vous la gardiez.

AMALDI.

Non. Il faut que cela soit ainsi. Ils annonceront qu'ils viennent de trouver Alphonse mort dans la forêt et te dénonceront comme le meurtrier.

DIABOLO.

Ils feront là une belle chose... et puis ?

AMALDI.

On te conduira devant moi.

DIABOLO.

A la bonne heure. Je respire. Vous me renverrez...

AMALDI.

Au contraire. Je t'interrogerai... tu nieras tout.

DIABOLO.

Bien entendu !

AMALDI.

Alors je te renverrai par devant le tribunal qui te condamnera à mort.

DIABOLO, *avec effroi.*

Permettez, Seigneur...

AMALDI.

Sois sans inquiétude. Tout cela n'aura lieu que pour la

forme... Un fidèle émissaire te procurera les moyens de t'évader, et te portera la récompense promise, sans compter ce que je te donne.

DIABOLO.

C'est comme si je n'avais rien, puisque cela sera déposé entre les mains de la justice... Permettez, encore une fois: si par hasard quelque circonstance, que vous ne prévoyez pas, empêchait l'effet de vos bonnes intentions...; si votre émissaire arrivait trop tard?...

AMALDI.

Sois tranquille.

DIABOLO.

Je ne suis pas tranquille du tout.

AMALDI.

Point de réflexions. Les hommes de ton espèce sont de vils instruments que l'on brise quand on n'en a plus besoin. Songe que ta vie est entre mes mains. S'il t'échappe un mot qui contrarie mon plan, je te livre à l'Inquisition, et ton supplice ornera mon triomphe.

DIABOLO.

Jolie perspective! me voilà bien avancé!

FLORA, *bas, à Diabolo.*

Obéis et ne crains rien; je te sauverai.

AMALDI, *dans le fond.*

Holà! Pédro!... Martini!...

DIABOLO, *bas, à Flora.*

Parbleu! vous m'avez fait un joli cadeau! Où est-il donc le camarade Barbaro? je lui céderais volontiers ma place.

FLORA.

Tais-toi! je te réponds qu'il ne te sera pas fait le moindre mal.

DIABOLO, *voyant entrer Pédro et Martini.*

Ah! ce sont-là mes écuyers... (*A part.*) Il n'y aura pas moyen de s'en débarrasser. Faisons contre fortune bon cœur.

AMALDI, *qui a parlé bas à ses valets.*

Suis ces gens... ils savent ce qu'ils ont à faire.

DIABOLO.

Oui, Seigneur... N'allez pas m'oublier au moins?

AMALDI.

Sois discret.

FLORA, *bas, à Diabolo.*

Compte sur Flora. (*Diabolo sort en se grattant l'oreille; il est précédé par Pédro, et suivi par Martini.*

SCÈNE V.

AMALDI, FLORA.

(On voit plusieurs personnes qui se présentent à la grille du fond.)

AMALDI.

Maintenant, Flora, retournez à votre appartement. J'aperçois déjà des personnes qui se rendent à la fête; il ne faut pas que l'on vous y voie. Vous ne vous montrerez que lorsque l'événement sera connu. Demain, j'espère pouvoir vous présenter à tous mes amis, comme mon épouse.

FLORA, *avec une double intention.*

Oh! oui, demain tout sera terminé.

AMALDI.

A moins cependant qu'il vous soit agréable de revenir sous un déguisement que vous me ferez connaître.

FLORA.

Me déguiser, moi!... Non, je veux me montrer telle que je suis. Au revoir, Seigneur.

AMALDI.

Respect, amour pour la belle Flora! (*Il lui baise la main; elle s'éloigne par la gauche.*)

SCÈNE VI.

AMALDI, GIANETTI, Seigneurs et Dames.

GIANETTI, *amenant deux soldats qu'il place de chaque côté de la grille du fond.*

Songez à suivre exactement la consigne que je vous ai donnée. (*A Amaldi.*) Seigneur, j'ai fait tout ce dont nous sommes convenus.

(On ouvre la grille ; les personnes qui se présentent montrent leurs cartes aux sentinelles qui les laissent passer. Les soldats ont leurs hallebardes croisées en forme de barrière.)

AMALDI.

Bien ! A propos, Diabolo sort d'ici.

GIANETTI.

Eh bien !

AMALDI.

Plein succès.

GIANETTI.

Dieu soit loué !

AMALDI.

Nous avons perdu nos amis.

GIANETTI.

Tant mieux : c'étaient de mauvais sujets. On vient de me faire dire que ma présence est nécessaire chez moi, et j'y cours.

AMALDI.

Songe qu'elle ne l'est pas moins ici.

GIANETTI.

Je reviens bientôt. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AMALDI, SEIGNEURS ET DAMES.

AMALDI, *aux personnes qui sont entrées.*

Soyez les bienvenus!... Seigneurs, et vous, Mesdames, livrez-vous au plaisir; que cette nuit soit une nuit de délices: que les mets les plus délicats, les vins les plus recherchés soient servis avec profusion; qu'une musique harmonieuse écarte loin d'ici le sommeil, que des milliers de flambeaux chassent les ténèbres et devancent l'aurore en ces lieux; enfin, que la joie soit universelle.

(Les convives se disposent à la danse; on entend en-dehors une musique gaie et vive. On danse. Ballet.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DEUX MAGICIENS, *masqués.*

(Peu-à-peu il arrive des masques; il y en a de grotesques et qui fixent l'attention; ils dansent à leur tour. On voit, vers la fin du bal, un masque vêtu en magicien, se présenter à la grille; il porte une plume rouge sur son bonnet. Il est bientôt suivi d'un autre masque dont le costume est en tout pareil au sien, à la plume près. Le second magicien suit le premier partout dans les groupes, il ne le perd pas de vue. Parmi les masques, il y en a qui se promènent par petits groupes; d'autres qui se reconnaissent et qui paraissent s'entretenir à voix basse. Amaldi, qui n'est point masqué, est arrêté par plusieurs personnes avec lesquelles il cause.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DIABOLO, *enchaîné et conduit par des soldats. Le chef de la garde remet un papier à Amaldi.*

AMALDI.

De la part de l'Inquisiteur suprême!.... Pardon, Mesdames, il s'agit, selon toute apparence, d'un délit grave;

consentez, je vous prie, à vous réunir dans la salle du festin, où je ne tarderai pas à me rendre, avec mes amis, pour en faire les honneurs. (*Les femmes sortent en dansant. Amaldi lit la lettre qu'on lui a remise et feint le plus grand étonnement.*) (*Aux gardes.*) Éloignez-vous un moment, que j'interroge ce monstre. Dis-moi, misérable, quel motif a pu t'engager à porter une main criminelle sur un prince justement adoré de tout son peuple. (*Quand il voit que les gardes se sont éloignés, il change de ton.*) Mes amis, le voilà, l'homme intrépide et courageux dont le bras a frappé notre ennemi. Alphonse n'est plus! (*Presque tous les conjurés se démasquent.*)

DIABOLO, *à Amaldi.*

Vous êtes donc bien sûr des personnes qui vous entourent pour oser?...

AMALDI.

Ce sont tous ceux que tu as vus tantôt dans la forêt. D'ailleurs, nos mesures sont bien prises.

DIABOLO, *avec assurance.*

Oui, Seigneurs, c'est moi qui suis cet homme intrépide. Je puis, sans vanité, vous dire que ceci est un des coups les plus étonnants que j'aie faits de ma vie. C'est au point que je n'y conçois rien moi-même. Enfin, Seigneurs, tant il y a que j'ai réussi, et que vous devez être contents de moi.

TOUS.

Assurément.

AMALDI.

Aussi seras-tu magnifiquement récompensé.

DIABOLO, *à part.*

Allons, cela commence à prendre une bonne tournure.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GIANETTI, *accourant.*

GIANETTI, *à Amaldi.*

Seigneur, Alphonse n'est pas mort!

DIABOLO, *à part.*

Haï! haï!

AMALDI, *et tous les conjurés.*

Il n'est pas mort!

GIANETTI.

Il est venu dans la forêt, sans armes, ainsi qu'il l'avait annoncé. Attaqué par Andréa et Salvator, il a été défendu et sauvé par deux inconnus de très-mauvaise mine, qui ont vaincu nos amis. Salvator est resté sur la place; mais Andréa, quoique grièvement blessé, a pu se traîner jusqu'au bord de la forêt. Là, ses cris ont attiré quelques passants. Il s'est fait porter chez moi, et c'est de sa bouche que je tiens ces détails.

AMALDI, *à Diabolo.*

Traître! tu m'as donc abusé?

DIABOLO.

Écoutez, Seigneur. Je suis trop honnête homme pour vous tromper. Je crois bien que le Duc est mort; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que ce n'est pas moi qui l'ai tué.

AMALDI.

Et qui donc?

DIABOLO, *regarde autour de lui.*

Je vais vous le dire.

AMALDI.

Hé bien!... parleras-tu?

DIABOLO.

C'est que je regarde auparavant si je ne connaîtrais point parmi ces beaux masques... (*Avec mystère.*) cette jeune dame... Pardon, Seigneur... cette jeune dame qui était ici quand je suis venu, y est-elle encore?

AMALDI.

Qu'importe cette jeune Dame?

DIABOLO.

Il importe beaucoup.

AMALDI.

Elle n'y est point... Réponds... qui a frappé le Duc ? qui t'a donné son manteau ?

DIABOLO.

Flora, sous l'habit d'un pâtre et accompagnée de Barbaro, un épouvantable coquin qu'elle m'a présenté comme le ministre de sa vengeance et de la vôtre. « Va, m'a-t-elle dit, je te veux du bien. Alphonse n'est plus... Voilà son manteau. Porte-le chez Amaldi, tu y recevras la récompense promise au meurtrier de son frère. » Connaissant votre amitié, je l'ai crue sur parole, d'autant que le camarade avait bien l'air...

AMALDI.

Flora m'a trahi !... La perfide!... elle mourra. Je vais la chercher. C'est devant vous, amis, que je veux...

GIANETTI.

Un moment. Flora ne peut nous échapper; mais il est un autre point, non moins important, qu'il faut éclaircir avant tout. (*A demi-voix*) Andréa m'a dit aussi que, d'après les ordres du plus jeune de ses libérateurs, le Duc devait se rendre au bal, déguisé en magicien, et qu'on le reconnaîtrait à une plume rouge placée sur son bonnet.

(Dans ce moment les deux magiciens se sont approchés, ils entendent ce que dit Gianetti, et avant qu'il ait fini, par un mouvement plus prompt que la pensée, le deuxième détache la plume rouge, qui est au bonnet du premier, et la place au sien.)

AMALDI.

Une plume rouge !... Voyons...

(Amaldi et tous les conjurés regardent à gauche, puis à droite.)

La voilà !...

(Dans le mouvement qui s'est fait, quelques masques ont entouré le premier magicien et l'ont séparé de l'autre.)

C'est le Duc !...

FLORA *ôte son masque, son habit et parait vêtue comme au commencement de l'acte.*

Vous vous trompez, ce n'est pas lui.

AMALDI, *reculant de surprise.*

Flora!... Perfide! ta dernière heure a sonné. Rien ne peut te soustraire à la mort, et c'est moi qui veut te la donner.

UN MASQUE, *d'une voix forte.*

Scélérat!

AMALDI, *s'élançait sur Flora ; cette voix le frappe et il s'arrête.*

Mes amis, Alphonse est parmi nous. Il vient de se trahir! J'ai reconnu sa voix...

ALPHONSE, *se démasquant.*

Oui, monstre! il y est pour te punir.

AMALDI.

Point de pitié. Amis, nous tenons nos deux victimes, frappons-les à la fois.

(Il s'avance vers Alphonse, tous les conjurés l'imitent; il se fait un mouvement général; Marco couvre Alphonse de son corps; Verner se place devant Flora. Une ligne entière de masques, qui garnissait les côtés et le fond de la salle, jette habits et masques, et présente des soldats de la garde allemande, qui renversent les conjurés, les désarment et sont prêts à les frapper.)

AMALDI.

Quoi, Flora! vous m'avez trompé?

FLORA.

Je m'en fais gloire. Ce jour est le plus beau de ma vie. Je n'ai feint d'entrer dans vos vues, que pour déjouer ce complot odieux. J'ai été plus d'une fois sur le point d'échouer; mais, dans ce cas, mon parti était pris; je me serais percé le cœur, plutôt que d'appartenir à un vil meurtrier.

ALPHONSE.

Amaldi, et vous ingrats, que je n'ai cessé de combler de bienfaits, vous vous êtes rendus indignes de pardon; je vous livre tous à la sévérité des lois : elles mettront un terme aux effets de votre perversité. (*On emmène Amaldi et tous les conjurés. — A Flora.*) O mon Ange tutélaire! sans toi, je

succombais aux piéges de ces brigands! Femme étonnante que ne te dois-je pas! Quelle récompense...

FLORA.

En est-il de plus belle, de plus glorieuse, que l'honneur de sauver son pays!

FIN DE L'ANGE TUTÉLAIRE.

LA CITERNE,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI, DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 4 janvier 1809.

NOTICE

SUR LA CITERNE (*).

Ce mélodrame, longtemps attendu, a surpassé l'attente; il a excité un enthousiasme extraordinaire, et attiré une foule telle qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu aux Boulevards une pareille. C'est, en effet, dans le genre du mélo-

(*) Le sujet de cette pièce m'a été inspiré par une citerne profonde que l'on voit encore aujourd'hui au milieu des ruines du vieux château de l'Avant-Garde, qui domine la Moselle, au-dessus du village de Pompey. C'est là que j'aimais à aller souvent, dans ma jeunesse, rêver à un passé que me rappelaient si bien ces vénérables murs; et à un avenir que mon imagination créait et embellissait déjà à sa manière; c'est là que, dans mon imprudente insouciance, j'aimais à folâtrer (de loin, il est vrai) avec les nombreuses vipères à qui ces vieilles murailles servaient d'abri, et qui venaient se désaltérer dans les eaux bourbeuses de la citerne.

A cet égard, je dois dire ce qu'une tradition populaire rapporte sur l'origine de ce reptile dangereux qui précédemment était inconnu dans la contrée. On raconte qu'un apothicaire de Nancy étant allé acheter en Allemagne, il y a quelques siècles, une assez grande quantité de vipères, dont il avait besoin pour son commerce, les avait renfermées dans un gros tonneau, et qu'arrivé entre Marbache et Pompey, sa voiture se cassa, que le tonneau fut défoncé, et que de là ces horribles bêtes se répandirent dans les bois et les rochers des environs, où malheureusement elles se sont conservées et multipliées depuis. *(Note de l'auteur).*

drame un chef-d'œuvre, parce qu'il réunit à l'intérêt le plus vif, le merveilleux d'une foule d'incidents imprévus qui se succèdent sans confusion, et fournissent de continuels aliments à la curiosité. C'est une pièce entièrement d'imagination. L'auteur, M. de Pixerécourt, que j'ai déjà décoré du titre *de Prince du mélodrame*, vient d'acquérir par cet ouvrage un nouveau droit à la couronne.

Quelques personnes se sont imaginé, sous ce nom de citerne, qu'il était question de la citerne où Joseph fut jeté par ses frères : c'est une erreur. La citerne dont il s'agit, sert à la fois de retraite au crime et de refuge à la vertu : elle est dans un vieux château abandonné ; l'entrée en est pratiquée dans le piédestal d'une statue placée dans une salle basse. Ce mélodrame, comme tous les autres, a pour base le triomphe de l'innocence opprimée, la punition du crime et de la tyrannie : la différence est dans les moyens qui amènent ce triomphe et cette punition.

Je ne puis qu'indiquer ici légèrement le sujet : une analyse plus détaillée ôterait aux spectateurs le plaisir de la surprise, et m'entraînerait moi-même dans un labyrinthe d'incidents dont je sortirais avec peine.

Don Raphaël, brave marin, célèbre pas ses exploits, a été fait prisonnier par des pirates d'Afrique : dans son absence, il a été calomnié et condamné comme traître à la patrie. Un faux ami, nommé Fernand, est en possession de sa fille et de sa fortune, en qualité de tuteur : il voudrait épouser sa pupille Séraphine ; mais elle a un amant. Fernand, pour écarter cet amant, emploie un intrigant nommé Picaros, qui l'avait servi autrefois, et qu'il retrouve dans

les prisons de l'Inquisition. C'est un caractère à peu près pareil à celui de Figaro, mais plus prononcé, plus voisin de celui d'un filou. Ce Picaros joue le rôle du père de Séraphine : par son autorité paternelle, il éloigne sa fille de son amant, et la conduit au vieux château où est la citerne. La citerne se trouve occupée par des voleurs et des pirates; le hasard veut aussi que le véritable père de Séraphine soit dans ce même château : une petite sœur de Séraphine, déguisée en jockey, s'y trouve de même, et y joue un rôle charmant. C'est mademoiselle Caroline Soissons qui prête à ce rôle sa jolie figure; c'est son début dans la parole; et quand on parle aussi bien, on a raison de ne pas se borner à la danse muette.

Séraphine court mille dangers; elle est continuellement sur le point de tomber aux mains des pirates : à chaque instant, on frémit pour elle. Sa petite sœur l'accompagne comme son bon ange; Picaros lui-même éprouve des remords, se convertit et devient un des libérateurs de Séraphine. Il y a de grands combats à la fin; le château embrasé s'écroule : au milieu des feux et de la fumée, on reconnaît don Raphaël, Séraphine et la petite Clara, échappés à l'incendie et à la fureur de leurs ennemis. C'est un dénouement à grands fracas, et chacun sort émerveillé de ce qu'il a vu.

Le ballet est court, mais agréablement dessiné. Le compositeur, M. Hullin, a contribué lui-même à l'exécution de son ballet où il a donné plusieurs entrées, à la grande satisfaction du public. Il n'y a qu'une voix sur l'agrément singulier de ce mélodrame, très-digne de la ré-

putation de son auteur, et très-propre à grossir longtemps la foule accoutumée à se porter au Théâtre de la Gaîté.

Je ne suis pas surpris de la foule qui assiége continuellement ce théâtre depuis qu'on y donne *La Citerne*. Cette pièce flatte singulièrement les yeux par la fraîcheur des décorations et des costumes, par l'agrément du spectacle et des danses, surtout par un pas très-divertissant de petits nègres, armés de petits bâtons qui se choquent en mesure les uns contre les autres. L'esprit n'est pas moins occupé par l'incroyable variété des incidents qui se succèdent sans interruption. *La Citerne* est, dans la classe des mélodrames, une pièce forte d'intrigues et singulièrement compliquée, sans cependant que la multitude des combinaisons produise obscurité ou embarras dans la marche de l'action. L'intérêt n'est point refroidi par des lieux communs; le dialogue est rapide et souvent très-spirituel : dans ce genre, c'est une conception rare.

Ces ouvrages ne prétendent qu'au mérite d'exciter vivement la curiosité; et ce mérite là se rencontre dans *La Citerne* au plus haut degré. Le dénouement est terrible. Les combats qui se livrent à la lueur des feux sortant de la citerne embrasée, font frémir les spectateurs. Le rôle de Picaros est joué avec une vivacité franche par Tautin. Un autre acteur, nommé Marty, met beaucoup de noblesse et d'énergie dans le personnage de don Raphaël. Vingt-quatre représentations de ce mélodrame n'ont fait encore que mettre la curiosité en haleine.

GEOFFROY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal de Paris. 15 Janvier 1809.

La première représentation de la *Citerne*, au théâtre de la Gaîté, vient d'obtenir un brillant succès.

Ce mélodrame était attendu depuis plusieurs années ; mais les conceptions de M. de Pixerécourt, le Corneille du Boulevard, ne sont-elles pas toutes à l'épreuve de l'attente la plus prolongée ? Ne surpassent-elles pas toujours l'idée qu'on s'en forme d'avance, quelque bizarres que puissent être les conjectures auxquelles elles ont donné lieu ? Quelle imagination, si vive et si extravagante qu'elle fût, pourrait se figurer seulement la dixième partie des inventions extraordinaires que M. de Pixerécourt vient de prodiguer, comme en se jouant, dans son nouveau chef-d'œuvre, et dont nous sommes encore tout émerveillés ?

Suit l'analyse :

Il y a sans doute dans cette pièce beaucoup plus d'incidents qu'on n'en trouverait dans les trois théâtres réunis de Corneille, Racine et Voltaire ; ce n'est pourtant qu'une faible partie des miracles qui remplissent les premiers de ces quatre grands actes, où, suivant le précepte d'Horace, la surprise et l'admiration vont toujours croissant jusqu'au dernier, qui représente l'intérieur de la citerne, construction du genre le plus neuf et le plus bizarre. La pièce se termine par l'entier écroulement de cette voûte souterraine, et la salle elle-même est près de crouler, tant l'enthousiasme des spectateurs fait alors partir d'applaudissements.

Il ne faut pas songer à suivre ici dans tous leurs développements les imbroglio-mélodramatiques de M. de Pixerécourt ; il ne serait

même pas facile d'expliquer nettement à nos lecteurs, comment il a su appliquer tant de choses extraordinaires sur un aussi faible canevas.

On doit laisser quelque aliment à la curiosité des spectateurs ; disons pourtant que rien n'a été ménagé pour leur satisfaction : élégance et richesse de costumes, hardiesse et grandiose de décorations, tout rappelle à notre souvenir cette magnificence si vantée du théâtre de la porte Saint-Martin, laquelle rappelait, comme chacun sait, les antiques prodiges d'*Athènes et de Rome*.

Une actrice qui jusqu'ici ne s'était distinguée que par la danse pantomime, Mlle Caroline, a rendu le rôle de *Clara* avec beaucoup d'intelligence.

Les ballets sont de M. Hullin, la musique est de M. Piccini. Tout a été applaudi avec transport, et l'auteur du poëme demandé par des milliers de voix, au moment où nous quittions la salle, a sans doute été forcé de se rendre au vœu de la foule enivrée.

DUSAULCHOY.

Gazette de France. 15 Janvier 1809.

Première représentation de la *Citerne*.

M. de Pixerécourt vient de faire un pas de géant dans l'art mélodramatique. Jusqu'ici l'on s'était contenté de nous donner des mélodrames en trois actes, et encore les trouvait-on souvent d'une assez bonne longueur : la nouvelle pièce intitulée la *Citerne* en a quatre, et cependant elle a paru trop courte aux nombreux amateurs qui ont assisté à la première représentation. Ce mélodrame est le plus intéressant, le plus chargé d'incidents, de situations romanesques, de surprises, de coups de théâtre, qui ait encore paru aux Boulevards. M. de Pixerécourt, en imaginant de construire sa pièce en quatre actes, s'est donné ses coudées franches, et il en a usé tout à son aise. Ce canevas est enrichi par tant d'imbroglios, par la richesse si pompeuse des costumes et des décorations, qu'il a séduit facilement la multitude. Ce qui a surtout excité l'enthousiasme, c'est la vue assez singulière de l'intérieur de la citerne et son écroulement qui a lieu avec un fracas épouvantable. Y a-t-il en effet rien de plus beau dans un

mélodrame que le bruit des coups de fusils et des combats au sabre, que la fumée de la poudre qui enveloppe toute la salle dans un épais brouillard, et que l'écroulement d'un château ou d'une forteresse? Aux Boulevards, il ne s'agit pas de frapper juste, mais de frapper fort. C'est aussi l'avis de M. de Pixerécourt et de bien d'autres.

Deuxième représentation de la *Citerne*.

Annoncée depuis longtemps, attendue avec impatience, la *Citerne* vient enfin d'ajouter un nouveau titre à la gloire de son auteur, et de satisfaire les vœux d'un public dont l'esprit ne peut se rassasier de merveilles. Les premières représentations de ce nouveau mélodrame seront à jamais célèbres dans les annales du théâtre de la Gaîté et passeront sans doute jusqu'à nos derniers neveux, comme des monuments du bon goût de leurs pères. Jamais, en effet, le temple de Melpomène n'a vu sous ses portiques, même dans un jour consacré aux chefs-d'œuvres des grands-maîtres de la scène, la foule se presser avec autant d'avidité qu'elle le faisait à l'entrée de la *Citerne*, sous les modestes abris de la petite maison de Momus. L'affluence des équipages, le concours des piétons, le merveilleux de la Chaussée-d'Antin luttant dans la foule avec le rustique habitant du faubourg Saint-Antoine; tant de mouvement, tant de peine pour se procurer du plaisir; tout cela formait pour l'observateur philosophe, un spectacle aussi piquant et plus instructif que celui qui l'attendait dans l'intérieur de la salle; et la fameuse citerne, en s'écroulant à la fin de la pièce, n'a pas produit plus d'effet que la chute des fatals guichets annonçant à la multitude consternée que les bureaux étaient fermés irrévocablement. Au reste, tandis que tant de malheureux se livraient au dehors à tout leur désespoir, la foule des élus s'étouffait en dedans. Là, tout ordre était anéanti, tous les rangs étaient confondus, les premières loges avaient cessé d'être les seules places où l'on pût décemment paraître; les secondes loges, le paradis même brillaient d'un éclat inaccoutumé. On dit qu'on a même vu, dans ce désordre affreux, des femmes enfouir au parterre du théâtre de la Gaîté, des toilettes dignes des plus beaux jours de l'Opéra; ce qui prouve, en passant, que l'amour propre le cède quelquefois, chez les femmes, à l'amour du plaisir.

M. de Pixerécourt, le Corneille du genre mélodramatique, en connaît tous les secrets, en possède à fond toutes les ressources. Il dispose avec un art infini tous ces petits moyens qui, dans l'occasion, produisent l'effet le plus surprenant ; il fait passer tour à tour dans l'âme du spectateur la crainte et l'espérance, l'horreur et le plaisir.

Les guerriers de la Gaîté sont depuis longtemps renommés pour leur valeur et pour leur adresse ; mais je ne dois pas oublier les décorations ; en général elles laissent peu de chose à désirer. Et lorsqu'au dénoûment la fameuse citerne s'écroule au milieu des coups de fusils, des combats et des flammes, le délire des spectateurs a été à son comble, et des applaudissements multipliés ont semblé présager à l'immortel ouvrage plus de cent représentations.

COLNET.

Courrier de l'Europe. 15 Janvier 1809.

Je ne crois pas qu'il y ait eu un mélodrame plus longtemps attendu que celui-ci : il devait être représenté il y a deux ans à la porte St.-Martin ; il devait l'être dans l'ancienne salle de Nicolet; mais la suppression de l'un de ces spectacles, la vétusté et l'exiguité de l'autre, ont forcé d'ajourner avec la pièce les jouissances du public. Enfin, la restauration de la salle de la Gaîté a permis d'établir cet ouvrage, qui sort de la classe des pièces ordinaires, et qui doit faire époque dans les annales du mélodrame. Il est en quatre actes : c'est une nouveauté qui doit avoir des suites étonnantes. Qui pourra en effet arrêter maintenant l'ardente imagination de jeunes auteurs, dont les têtes aussi fécondes que le cerveau de Jupiter, produisent des héros de mélodrame tout armés de pied en cap! Ils ne voudront plus être circonscrits dans un cercle trop étroit ; et bientôt, par émulation, on ne verra plus que des mélodrames en quatre et même cinq actes. Ajoutez aux moyens que ce genre possède pour séduire la multitude, l'étalage des grands sentiments, la pompe du style, l'éclat des décorations, la variété des ballets, le bruit des combats, et tout ce que l'on est convenu d'appeler les grands effets du théâtre, et la muse du mélodrame règnera, sans rivale, sur le théâtre de sa gloire, sur les Boulevards. Aussitôt que l'affiche annonce une première re-

présentation, l'affluence assiége les portes de la salle privilégiée qui a l'avantage d'offrir une nouveauté. C'est ce qui arriva hier au soir : toutes les places furent occupées de bonne heure, tant était grande l'impatience des curieux. Dès le premier acte, on s'aperçut que l'ouvrage que l'on allait entendre exigeait une attention soutenue, tant les fils de l'intrigue parurent nombreux et compliqués. L'auteur paraît cependant avoir été maître de son sujet, de manière à ce que tous les incidents se rattachent à l'objet principal. Il a atteint le but qu'il s'était proposé ; il a cherché à intéresser, et son ouvrage offre dans son genre tout ce qui peut satisfaire les amateurs. — *Suit l'analyse.*

On doit rendre justice à l'auteur, qui a su répandre de l'intérêt sur un personnage odieux par lui-même, et que la force des circonstances parvient à ramener dans le sentier de l'honneur. Son Picaros est en effet un rôle fortement conçu, c'est la cheville ouvrière de la pièce. Ce rôle était dans l'origine destiné à Bourdaix, lorsqu'il était au théâtre de la porte Saint-Martin. Hier, il a été confié à Tautin, qui l'a joué en acteur habile.

L'auteur a été demandé avec enthousiasme à la fin de la représentation ; c'est M. de Pixerécourt.

SALGUES.

Le même. 16 Janvier 1809.

Jamais la citerne où Joseph fut jeté par ses frères n'eut une plus grande célébrité que celle qui vient de s'ouvrir sur nos Boulevards. Le succès de ce mélodrame va toujours croissant ; rien ne saurait refroidir l'empressement des amateurs : que le ciel se charge de nuages et verse des torrents de pluie, que la neige tombe en flocons sur la terre et intercepte les communications, qu'un dégel subit couvre le pavé d'une glace périlleuse, rien n'arrêtera l'ardeur du public ; qu'importe un bras de plus ou de moins, pourvu que la curiosité soit satisfaite ! le jour même où la prudence retenait auprès de ses pénates la moitié de la population de la capitale, les curieux ont affronté tous les dangers, et la salle s'est trouvée remplie comme aux plus beaux jours. A quoi tient cet enthousiasme ? A la richesse du spectacle, à la variété des situations, à l'intérêt du sujet, à l'exécution

très-agréable des ballets, enfin, à tout ce prestige qui donne tant de prix au mélodrame et répand sur lui tant d'éclat.

Tout y est soigné ; les rôles secondaires même n'y sont pas négligés : objet digne de remarque dans un genre où l'on s'attache plutôt à flatter les yeux qu'à occuper l'esprit.

Parmi les décorations de la *Citerne*, il en est une qui mérite une attention particulière ; elle e st digne de fixer l'attention des amateurs : c'est celle qui représente la citerne elle-même ; la voûte qui couvre cette enceinte, l'escalier en spirale qu'on y a pratiqué, et quelques autres parties, sont des ouvrages fort curieux, et dont le mérite prouve qu'on n'a rien négligé pour contribuer au succès de la pièce et aux plaisirs du public.

SALGUES.

Petites affiches. 15 Janvier 1809.

La *Citerne* est, au dire des amateurs, ce qu'on a vu de plus fort en mélodrame jusqu'à ce jour. Il faut convenir aussi que M. de Pixerécourt, à qui l'on doit cet ouvrage, est un de nos auteurs qui entendent le mieux les effets, les situations et ce qu'on appelle la charpente des pièces. Sa nouvelle production est une véritable encyclopédie du mélodrame, et doit nécessairement attirer longtemps la foule. Comme l'intrigue de la *Citerne* est extrêmement compliquée, nous en supprimons l'analyse.

Les deuxième et troisième représentations de la *Citerne* ont été aussi brillantes que la première ; tout porte à croire que ce mélodrame aura un succès durable, et attirera longtemps la foule aux Boulevards, comme l'ont toujours fait presque tous les ouvrages de M. de Pixerécourt, que l'on a surnommé le Schakespeare français. Personne ne peut disputer à cet auteur la supériorité que lui ont acquise dans ce genre de littérature une suite continue de triomphes plus éclatants les uns que les autres ; et la palme qu'il a méritée n'a pu jusqu'ici lui être ravie par aucun des nombreux rivaux qui se sont élancés après lui dans la vaste carrière du mélodrame.

La *Citerne* paraît être une des pièces de l'auteur qu'il a le plus soignées, tant pour le fond de l'intrigue, que pour le style et les dé-

tails. Cet ouvrage est digne d'être placé à côté de *l'Homme à trois visages*, de *Tékéli*, de la *Femme à deux maris*, etc.

Les décorations et les costumes sont de la plus grande beauté. L'écroulement de la citerne, qui se fait avec un bruit épouvantable, est d'un effet admirable. Les ballets sont tracés avec élégance et exécutés d'une manière brillante.

Tous les acteurs ont joué avec un ensemble et une intelligence dignes d'éloges. Le rôle principal, celui de Picaros, est confié à M. Tautin, qui l'a joué avec un rare talent ; les autres sont remplis par MM. Marty, Ferdinand, Paschal, etc.

DUCRAY-DUMINIL.

Journal d'Indications. 15 Janvier 1809.

Première représentation de la *Citerne*. Le désir de voir la première représentation d'un mélodrame depuis si longtemps annoncé, avait attiré avant-hier au théâtre de la Gaîté, une société nombreuse et brillante. On s'attendait à trouver dans la pièce nouvelle des décorations magnifiques, des costumes riches, des coups de théâtre, du fracas, enfin tout ce qui constitue essentiellement le mélodrame ; l'espoir des spectateurs n'a point été trompé ; la *Citerne* fera certainement époque dans les annales des Boulevards. Il y a longtemps qu'on n'avait donné de pièce où les incidents fussent aussi multipliés, les coups de théâtre plus fréquents et mieux exécutés que dans le mélod rame nouveau : l'auteur, pour être plus sûr de plaire, a réuni dans son ouvrage tout ce qui pouvait flatter les différents goûts des spectateurs ; il a eu l'art d'intéresser et de faire rire tout à la fois ; aussi son mélodrame a-t-il eu le succès le plus brillant.

Les ballets ont aussi été très-applaudis ; ils sont de la composition de M. Hullin. M. Tautin a rendu le rôle de Picaros d'une manière très-remarquable ; longtemps le public le verra avec plaisir dans ce rôle ; il a été bien secondé par ses camarades et par l'aimable Mlle Picard. L'auteur de la *Citerne*, dont le succès est maintenant et pour toujours assuré, est M. de Pixerécourt.

BABIÉ.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
D. FERNAND, riche seigneur espagnol.	M. LAFARGUE.
D. RAPHAEL, père de Clara et de Séraphine.	M. MARTY.
D. ALVAR, fils du gouverneur de l'île Majorque, amant de Séraphine.	M. FRÉDÉRIC.
CLARA, fille aînée de D. Raphaël.	Mlle CAROLINE SOISSONS.
SÉRAPHINE, sa sœur.	Mme PICARD.
PICAROS, (*) aventurier, autrefois compagnon d'Octar.	M. TAUTIN.
GONZALÈS, majordome attaché à D. Fernand.	M. GENEST.
LOUISA, fille de Gonzalès.	Mlle RIVET.
D. MESQUINOS, vieux gentilhomme ridicule, amoureux de Louisa.	M. PERROUD.
OCTAR, chef de corsaires barbaresques.	M. FERDINAND.
JENNARO, } corsaires.	M. PASCAL.
SPALATRO, } corsaires.	M. CAMEL.
Le Chef des Alguazils.	M. LAFITTE.
Un Nègre.	M. LEDÉ.
Paysans, Paysannes.	
Alguazils.	
Corsaires.	

La scène est dans l'île Majorque.

(*) Ce rôle appartient à l'emploi des premiers comiques.

LA CITERNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une plage couverte de ruines moresques. La mer s'étend depuis le troisième plan jusqu'au fond ; elle doit offrir une étendue immense de tous côtés. A droite, au deuxième plan, un belvéder en chaume, construit sur des ruines, et d'où l'on descend par une rampe qui conduit au bord de la mer. Ce belvéder est censé à peu de distance du château de Belmonté, habité par Gonzalès. A droite et à gauche, au premier et au deuxième plans, des arcades, des restes de colonnes, des débris de divers monuments, au milieu desquels croissent des arbustes, des fleurs et des plantes rampantes. A droite, vis-à-vis le premier plan, est un sarcophage antique. Quelques pointes de rochers s'élèvent au-dessus de la mer, vers le milieu du théâtre. A gauche, au sixième plan, est un roc escarpé, couvert de broussailles. L'ensemble de cette décoration doit être très-pittoresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONZALÈS, PAYSANS ET PAYSANNES *.

(Au lever du rideau, la mer est couverte de pêcheurs ; les uns jettent le filet, les autres le retirent, tandis que les femmes, dont une partie est sur les premières barques, et l'autre sur les degrés qui mènent au belvéder, forment une chaîne, et se passent de main en main des paniers pleins de poissons, ce qui présente une suite de tableaux très-animés. Gonzalès, au bord de la mer, donne des ordres et préside à tout.)

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnes en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DON MESQUINOS, *vêtu ridiculement et avec une grande rapière au côté.*

D. MESQUINOS.

Bonjour, Seigneur Gonzalès.

GONZALÈS.

Salut à don Mesquinos. (*A part.*) Nous avions bien à faire de cet importun.

D. MESQUINOS.

La pêche est-elle abondante ?

GONZALÈS.

Mais, pas mal, Dieu merci.

D. MESQUINOS.

Tant mieux, je vous en fais mon compliment. C'est un plaisir que j'aime beaucoup ; j'y suis fort adroit, et surtout très-heureux ; en général, je brille dans tous les exercices du corps, particulièrement dans ceux qui demandent de la souplesse, de la force et de l'agilité. Ce n'est pas l'embarras... je n'ai que des grâces à rendre à la nature : vous voyez, elle m'a vraiment traité avec une libéralité sans égale ; elle m'a tout donné avec profusion. Ah ! ça, dites-moi, quel est donc le motif de cette grande pêche ? vous n'avez pas coutume...

GONZALÈS.

Quoi ! vous arrivez de la capitale, et vous ignorez que don Fernand, mon maître, marie dans trois jours sa pupille, la jeune Séraphine ?

D. MESQUINOS.

A don Alvar, fils du gouverneur de l'île, n'est-ce pas ? Effectivement, j'en ai entendu parler ; mais je ne croyais pas que D. Fernand osât prendre sur lui de conclure ce mariage avant de s'être bien assuré que le père de la jeune personne a cessé de vivre.

GONZALÈS.

Hélas ! il n'est plus permis d'en douter. Depuis quinze ans que le malheureux don Raphaël a été pris par les Africains et emmené en esclavage à Alger, avec Clara, la plus jeune de ses filles, il n'a donné aucun signe d'existence ; l'état a perdu là un marin distingué, et ce qui est plus encore, un brave homme qui lui a rendu de grands services et envers lequel le roi s'est montré bien ingrat. Quelle injustice ! flétrir par un édit infamant...

D. MESQUINOS.

Soit dit sans médisance, Gonzalès, on assure que don Fernand, sous l'apparence d'une amitié sincère, n'a pas peu contribué à la disgrâce de don Raphaël, dans l'espoir de s'emparer de ses biens en se chargeant de la tutelle de la jeune Séraphine.

GONZALÈS.

Seigneur Mesquinos, je ne dois pas permettre...

D. MESQUINOS.

Vous avez raison ; j'oubliais qu'il est votre maître. Parlons d'autre chose ; du motif qui m'amène à Belmonté, par exemple ; de mon mariage avec votre charmante fille, la belle Louisa.

GONZALÈS.

Votre mariage ! C'est une plaisanterie. Je ne consentirai jamais à cette union.

D. MESQUINOS.

Songez que je suis riche.

GONZALÈS.

Je ne vends pas ma fille ; elle est douce, bonne, vertueuse, jolie...

D. MESQUINOS.

Ah ! jolie... Ce n'est pas l'embarras... la plus jolie personne de l'île Majorque et des îles environnantes.

GONZALÈS.

Dites de toute l'Espagne. C'est pour cela qu'elle doit choisir.

D. MESQUINOS.

Vous me permettrez bien au moins de me mettre sur les rangs ?

GONZALÈS.

Je ne m'y oppose pas ; mais je suis tranquille.

D. MESQUINOS.

Vous ne connaissez pas tous mes moyens de séduction ; patience! nous allons voir. (*Pendant cette scène, les paysans et les paysannes sont descendus ; tous sont au bord de la mer.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISA, *arrivant par le belvéder ; elle apporte un panier rempli de provisions ; deux valets qui la suivent portent des outres pleines.*)

D. MESQUINOS.

Ah! la voilà. Arrivez donc, bel ange. Loin de vous je languis, je meurs, je dessèche ; regardez-moi plutôt.

LOUISA, *sans répondre à don Mesquinos et presque sans le regarder, passe devant lui et s'adresse à son père en lui montrant les paniers.*

Mon père, voilà ce que vous m'avez demandé.

GONZALÈS.

Bien, ma fille.

D. MESQUINOS.

Quel accueil ! quelle froideur ! après une absence de six semaines.

LOUISA.

Déjà six semaines ? C'est singulier ; je croyais qu'il y avait à peine trois jours que nous ne vous avions vu.

D. MESQUINOS.

Cruelle personne ! pouvez-vous déchirer ainsi le cœur de l'amant le plus épris, le plus tendre, le plus... Ah !... dites, belle Louisa, quelle preuve vous faut-il de mon amour ?

LOUISA.

Que vous ne m'en parliez plus.

D. MESQUINOS.

Vous le voulez, ingrate ! eh bien ! je me résigne. Oui, je saurai réduire mon amour au silence ; ce ne sera désormais que par mes regards, mes soupirs et mes actions que je vous entretiendrai de ma flamme.

GONZALÈS.

Bien cela, seigneur Mesquinos ; tel est le langage qui convient à un noble Castillan. (*Aux paysans.*) Allons, mes enfants, c'est assez travailler, reposez-vous, et venez...

D. MESQUINOS, *à Gonzalès.*

Un moment, Gonzalès, un moment. Pour commencer à tenir parole, je vais donner à votre fille un échantillon de mon savoir faire.

(Il ôte sa rapière, son manteau, son chapeau, pose le tout sur une pierre, puis se tourne gravement vers Louisa, et lui dit avec un air important et ridiculement tendre.)

Je vais pêcher pour vous.

LOUISA.

Ne vous donnez pas la peine.

GONZALÈS, *à Louisa.*

Laisse-le faire.

(Don Mesquinos entre dans une barque ; il prend un filet et se dispose à le jeter. Tout le monde s'est rangé des deux côtés du théâtre ; la rampe du belvéder est couverte de curieux.)

D. MESQUINOS, *à des pêcheurs qui sont près de lui.*

Eloignez-vous, laissez-moi ; je veux avoir seul la gloire d'offrir à la dame de mes pensées le tribut de mon adresse.

(Les pêcheurs s'éloignent et se tiennent à l'écart. Quand tout est disposé comme l'a demandé Mesquinos, il se place à l'extrémité de la barque et jette le filet ; mais le poids le fait chanceler, il perd l'équilibre et tombe dans la mer. Le premier mouvement des spectateurs est de rire.)

GONZALÈS, *aux paysans.*

Secourez-le.

(Les barques se rapprochent ; quelques pêcheurs se jettent à l'eau.

On laisse tomber un grand filet avec lequel on retire Mesquinos tenant entre ses bras un énorme poisson.)

D. MESQUINOS.

Je savais bien que je l'attraperais... Ce n'est pas l'embarras, il a voulu m'échapper, mais j'ai couru plus fort que lui, et le voilà. (*Il sort de la barque.*) Belle Louisa, je le dépose à vos pieds. (*Il présente le poisson à Louisa, qui recule en le voyant sauter.*) N'ayez pas peur, je suis là; il n'osera pas vous faire de mal.

GONZALÈS, *bas à don Mesquinos.*

Serait-ce là, par hasard, un de vos moyens de séduction?

D. MESQUINOS.

Eh! bien, il n'est peut-être pas joli ?.. Vous êtes difficile.

GONZALÈS.

Suivez-moi, Seigneur; je vais vous conduire au château, et vous donner d'autres vêtements... Vous, mes enfants, livrez-vous à la joie. Après le travail vient la récompense, c'est trop juste.

D. MESQUINOS.

Vous voyez, belle Louisa, dans quel état m'a mis mon amour : je suis trempé de la tête aux pieds; j'ai le corps transi, mais le cœur brûle toujours !

GONZALÈS.

Eh bien! venez-vous ?

D. MESQUINOS.

Adieu, tigresse. (*Il va rejoindre Gonzalès, et monte au belvéder.*)

SCÈNE IV.

LOUISA, PAYSANS, PAYSANNES.

(Tous les Paysans sont redescendus à terre.)

LOUISA.

Asseyez-vous, mes amis.

(Tous s'asseient, les uns à terre, les autres sur les ruines, d'autres

le long de la rampe. Louisa et les deux valets qui l'ont suivie, distribuent à boire et à manger à tout le monde.)

TOUS.

A la santé de la belle Louisa! (*Ils boivent.*)

LOUISA.

Je vous remercie. (*Après un moment de silence pendant lequel tous mangent et boivent.*) Quand vous voudrez, j'ouvrirai la danse ; nous commencerons par le Fandango.

TOUS. (*Ils se lèvent vivement.*)

Nous voilà prêts. (*On danse.*)

(A la fin du ballet, qui doit être court et très-vif, on entend un coup de tonnerre dans l'éloignement. Le ciel s'obscurcit ; en un instant la mer est couverte de nuages épais d'où jaillissent mille éclairs ; les vagues se soulèvent et bientôt poussées avec violence par les vents furieux, viennent se briser contre les rochers.)

LOUISA.

Sauvons-nous, nous danserons à notre aise dans la grande salle basse du château.

TOUS.

Oui, oui, sauvons-nous.

(Tous remontent la rampe et fuient par le belvéder ; les femmes ont relevé le derrière de leurs jupons pour s'en couvrir la tête.)

SCÈNE V.

(La tempête augmente, les coups de tonnerre se succèdent avec rapidité ; l'air est en feu, les flots amoncelés s'élancent à une hauteur prodigieuse. La grêle et la pluie tombent avec un fracas horrible ; toute la nature est en convulsion. On aperçoit, dans l'éloignement, un vaisseau battu par la tempête, et qui fait des signaux de détresse ; il tire plusieurs coups de canon, dont on voit le feu et dont le bruit ne se fait entendre que longtemps après. Plusieurs petits bâtiments démâtés passent successivement ; l'un d'eux fait explosion, et s'abîme à la vue des spectateurs.)

SCÈNE VI.

D. RAPHAEL.

(On le voit lutter contre les flots ; il cherche à atteindre à la nage une pointe de rocher qui s'élève au milieu de la mer ; mais il est souvent repoussé par les vagues. Enfin, il arrive; son premier mouvement est de lever les mains vers le ciel.)

Dieu tout puissant! tu as daigné jeter un regard sur ta créature ; mais ce bienfait n'est rien, s'il ne s'étend point jusqu'à ma fille. Reprends, ô mon Dieu! la vie que tu m'as conservée, si je ne dois plus revoir la fidèle compagne de mes malheurs... Clara ! ma chère Clara ! es-tu perdue pour moi ?... Quel épouvantable chaos! de tous côtés des abîmes sans fond, des gouffres entr'ouverts ! O ma fille ! ma fille ! sans doute elle a péri.

CLARA, *dans l'éloignement à droite, et d'une voix faible.*

D. Raphaël ! mon père !

D. RAPHAEL.

Elle m'a répondu... Clara ! me voici. Grand Dieu, soutiens encore un instant son courage et ses forces... (*Il se jette à la mer, et nage du côté d'où est venue la voix.*) Où es-tu ? réponds-moi...

CLARA, *de même.*

Secourez-moi, je meurs...

(D. Raphaël disparaît un moment. La tempête redouble, la mer est plus agitée, plus furieuse qu'auparavant; mais le ciel moins sombre permet de distinguer ce qui se passe dans la partie qui est le plus près du bord de la scène.)

SCÈNE VII.

D. RAPHAEL, CLARA.

(On voit D. Raphaël soutenant sa fille d'un bras, et de l'autre faisant tous ses efforts pour gagner le roc escarpé qui est à gauche. Tour à tour portés jusque-là et repoussés par les vagues, ils parviennent

cependant au bas de ce rocher : un arbre à moitié mort et courbé par les vents, laisse pendre la seule branche qui lui reste vers la mer. Clara, aidée par son père qui la soulève, touche à l'extrémité de cette branche, s'en saisit, et gravit le rocher ; elle est presque parvenue au sommet, quand la foudre tombe sur l'arbre et le brise. Clara jette un cri, et retombe dans la mer avec la branche à laquelle elle était suspendue. D. Raphaël la ressaisit et se dirige vers l'endroit le moins élevé ; là, il la place sur ses épaules, et en la soulevant par degrés, elle parvient à l'aide des broussailles auxquelles elle s'accroche, à gravir le roc. Quand elle est arrivée au sommet, elle aide à son père qui gravit comme elle. Dès qu'ils se voient hors de danger, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, puis à genoux. La tempête commence à se calmer ; on n'entend plus le tonnerre que par intervalles et dans l'éloignement. Après avoir rendu grâce à Dieu, ils se lèvent.)

CLARA.

Où sommes-nous, mon père ! de quel côté porterons-nous nos pas ?

D. RAPHAEL.

Non loin de ce belvéder, j'aperçois un édifice assez considérable ; mais comment feras-tu pour arriver jusque-là ?

CLARA.

En vous revoyant, mon père, j'ai recouvré mes forces ; je ne sens presque plus la fatigue.

D. RAPHAEL.

Dirigeons-nous vers cette habitation : sans doute le ciel ne laissera point son ouvrage imparfait ; il permettra que nous trouvions-là un asile et des secours. (*Ils s'enfoncent dans le taillis qui couvre le roc, et on les perd de vue.*)

SCÈNE VIII.

OCTAR, JENNARO, SPALATRO, CORSAIRES.

(Tous entrent par la droite ; ils sont chargés de butin.)

OCTAR.

Maudite soit la tempête qui nous a forcés de relâcher dans cette île.

SPALATRO.

Ma foi, Capitaine, il est fort heureux que nous n'ayons point échoué comme trois ou quatre bâtiments que nous avons vus s'abîmer à demi-portée de canon. Corps et biens, tout a péri.

JENNARO.

Quel dommage ! si du moins nous avions pu leur faire une visite auparavant.

OCTAR.

Tu ne songes qu'au pillage.

JENNARO.

C'est le genre de commerce le plus facile et le plus répandu.

OCTAR.

Trêve de plaisanteries. Ces ruines ne nous cachent point assez pour ne pas craindre d'être découverts. Nous avions autrefois un grand nombre de retraites sur tous les points de l'île; mais ce coquin de Picaros les a toutes indiquées au gouverneur pour obtenir sa grâce, et je n'en connais pas une seule maintenant où nous soyons en sûreté.

SPALATRO.

Pardon, Capitaine, il en est une près d'ici que Picaros ne connaissait pas, du moins je le présume, et qui probablement vous est inconnue à tous. Le hasard la fit découvrir au fameux corsaire Machmoud sous les ordres duquel j'avais l'honneur de servir, avant que je fusse des vôtres. C'est une citerne spacieuse et profonde, située près du vieux château de Belmonté, que vous voyez, sur la hauteur, à trois cents pas d'ici. Elle communiquait jadis au château, et avait été construite pour conserver de l'eau en cas de siége; mais aujourd'hui, elle est à sec et ne paraît avoir d'autre issue qu'un long souterrain qui aboutit sur cette plage.

OCTAR.

Fort bien!

SPALATRO.

L'entrée était pratiquée dans une espèce de sarcophage antique caché par des arbustes. (*Il regarde les ruines qui*

sont autour de lui.) Il est très-possible qu'elle ait été découverte et comblée depuis. Eh! m'y voilà. En poussant la pierre qui le couvre, on trouvait une trappe à bascule, puis un petit escalier. (*Aidé d'un de ses camarades, il fait glisser la pierre qui couvre le sarcophage.*) C'est cela... vite! un flambeau! je vais reconnaître les lieux, et reviendrai bientôt vous dire s'ils sont en état de nous recevoir.

OCTAR.

Bien, Spalatro; tu es intelligent et brave, nous ferons quelque chose de toi.

SPALATRO.

Avec votre exemple, Capitaine, on ne saurait manquer de réussir. (*On allume un flambeau avec du phosphore. Spalatro descend dans le souterrain.*)

OCTAR.

Trois hommes avec lui en cas d'événement. (*Trois pirates suivent Spalatro.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* SPALATRO.

OCTAR.

Si cette retraite nous convient, nous y passerons quelques jours pour nous remettre de nos fatigues, puis nous débarquerons nos prises pour en faire le partage et les déposer dans notre nouveau magasin. Qui sait? il est possible que cette citerne devienne bientôt un de nos meilleurs comptoirs. Que tiens-tu là Jennaro?

JENNARO.

Une cassette.

OCTAR.

Que renferme-t-elle?

JENNARO.

Je ne sais.

OCTAR.

De l'or, sans doute; car je te connais, tu t'attaches au solide.

JENNARO.

Non, Capitaine; elle est enveloppée de toile cirée, sans doute de peur d'avarie, et cela n'annonce rien de bon.

OCTAR.

Où l'as-tu donc trouvée?

JENNARO.

Je ne l'ai pas trouvée, Capitaine, c'est elle qui est venue s'offrir.

OCTAR.

La réponse est plaisante.

JENNARO.

Elle est vraie. Cette cassette flottait sur la mer; elle m'a été apportée par une vague qui a inondé la chaloupe au moment où nous allions aborder. Je me suis bien douté qu'un objet aussi léger ne pouvait être très-précieux; mais cependant, à tout hasard, et pour n'en pas perdre l'habitude, je l'ai prise. Elle appartenait sans doute à quelqu'un de ces malheureux qui ont péri sous nos yeux, à quelque pauvre diable qui est maintenant au fond de l'eau, et qui regrette son trésor.

OCTAR.

Tu n'y songes pas; s'il est au fond de l'eau, comment veux-tu?...

JENNARO.

Vous avez raison, Capitaine. Ma foi, qu'il vive s'il lui plaît, dussé-je restituer la cassette; foi d'honnête corsaire, je la lui rendrais de bon cœur.

OCTAR.

Voici Spalatro, son voyage n'a pas été long.

(La tempête s'est apaisée tout à fait; la mer est calme, l'horizon s'est éclairci, tout est rentré dans l'ordre.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SPALATRO.

SPALATRO.

Je ne suis pas allé jusqu'au fond, Capitaine; j'ai retrouvé les choses dans le même état où nous les avions laissées il y a trois ans, et je crois pouvoir vous assurer que nous serons à merveille dans cette demeure souterraine.

OCTAR.

Eh bien! conduis-nous; allons prendre possession de notre nouvelle capitale. Toi, Jennaro, dont je connais la vigilance et l'adresse, tu resteras en sentinelle ici, dans l'intérieur de ce monument ou aux environs, pour observer ce qui se passe et indiquer notre retraite à ceux de nos gens qui sont restés au vaisseau.

JENNARO.

En ce cas, il faudrait me laisser cet habit de mendiant qui nous sert pour aller à la découverte; il pourra m'être utile. Qui de vous s'en est chargé?

SPALATRO, *désignant un des pirates.*

Lui.

JENNARO.

Donne. Tout y est-il? la barbe, la perruque, le manteau, le bâton, la mandoline?

SPALATRO.

Tout, jusqu'à l'habit de matelot de mon petit conducteur. Nous nous en sommes servis avant-hier à Barcelone.

JENNARO.

Bon! (*Il prend le tout et le cache entre des pierres derrière le sarcophage.*) Tiens, Spalatro, charge-toi de ma cassette? tu me la rendras... sans l'ouvrir?

SPALATRO.

Fi donc! pour qui me prends-tu?

(Tous les corsaires, conduits par Spalatro et Octar, descendent dans le souterrain; Jennaro descend le dernier.)

JENNARO.

Me voilà à mon poste. On vient, motus. (*Il entend parler à la cantonnade et baisse la pierre.*)

SCÈNE XI.

Don MESQUINOS, LOUISA.

LOUISA, *de loin.*

Laissez-moi, don Mesquinos, laissez-moi.

D. MESQUINOS, *poursuivant Louisa qui descend précipitamment la rampe du belvéder. Il tient un écrin à la main.*)

Vous avez beau me fuir, cruelle Louisa, vous ne m'échapperez point ; je vous suivrai partout.

LOUISA.

Laissez-moi, vous dis-je ; vos éternelles poursuites me fatiguent.

D. MESQUINOS.

Vous me haïssez donc ?

LOUISA.

Je ne vous hais point, mais je ne vous aime pas.

D. MESQUINOS.

Et pourquoi ne m'aimez-vous pas ?

LOUISA.

Parce que vous ne me semblez point aimable.

D. MESQUINOS.

Touchante ingénuité ! ce n'est pas l'embarras, cette injuste prévention ne saurait durer.

LOUISA.

Toujours.

D. MESQUINOS.

Jolie perspective ! Avec le temps et des soins assidus, vous changerez peut-être de sentiments à mon égard.

LOUISA.

Jamais.

D. MESQUINOS.

Flatteuse espérance ! tout ce que vous me dites est-il bien vrai, Louisa ? je ne saurais vous croire inhumaine à ce point.

LOUISA.

Croyez-le, don Mesquinos, car je ne mens jamais.

D. MESQUINOS.

Ingrate! vous ne savez pas tout ce que vous refusez : indépendamment de mon cœur et de mon amour, présents bien précieux sans doute, je vous destinais un trésor. Voyez cet écrin...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JENNARO.

(Ici Jennaro soulève doucement la pierre du sarcophage. Don Mesquinos lui tourne le dos.)

LOUISA.

Que m'importe?

D. MESQUINOS.

Il renferme tous les bijoux de ma mère, de mon aïeule et de ma bisaïeule. (*Jennaro paraît convoiter l'écrin et rêver aux moyens de l'avoir en sa possession.*) C'était vous, ingrate, que j'avais jugée digne de les porter ; mais vous les dédaignez : eh bien, une autre moins difficile saura les prendre. (*Il pose l'écrin sur une pierre qui touche le sarcophage. Jennaro étend le bras, prend l'écrin et disparaît.*) Une autre! ah! que dis-je? (*Il se jette aux genoux de Louisa*) Est-il en mon pouvoir de ressentir pour une autre ce feu dévorant, cette flamme inextinguible?... Cruelle Louisa! prenez pitié d'un malheureux qui va périr à la fleur de l'âge, victime d'une passion funeste. Encore une fois, rendez-moi mon cœur ou prenez mon écrin. Voyez, admirez l'éclat de ces diamants, la blancheur de ces perles. (*Il se retourne pour prendre l'écrin.*) O ciel!... qu'est-il devenu?... mon écrin! mon cher écrin!

LOUISA, *effrayée.*

Que dites-vous, Seigneur?

D. MESQUINOS.

Il était là... je le jure. J'en prends à témoin le ciel, la mer, ces ruines et les ombres des Sarrazins qui les ont habitées. (*Jennaro soulève la pierre; don Mesquinos, qui est à la droite de Louisa, l'aperçoit et jette un cri perçant.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu!... à moi! à l'aide!

LOUISA.

Qu'avez-vous?

D. MESQUINOS, *en fuyant.*

Un Sarrazin... non... c'est le diable! (*Il se sauve à toutes jambes.*)

SCÈNE XIII.

JENNARO, LOUISA.

LOUISA, *allant prendre un panier que l'on a laissé sur un monceau de ruines à droite.*

Vraiment le pauvre homme a perdu la tête.

JENNARO, *à part.*

Si je pouvais prendre la fille aussi, elle en vaut bien la peine... essayons. (*Il sort doucement du sarcophage, armé de deux pistolets; quand Louisa se retourne pour remonter au belvéder, elle se trouve presque nez-à-nez avec Jennaro, et pousse un cri d'effroi.*) Ne craignez rien, la belle enfant, je ne veux vous faire aucun mal.

LOUISA *tremblante.*

Vous m'avez fait grand'peur.

JENNARO.

Si ce sont ces armes qui vous effraient, je vais les déposer. (*Il met ses pistolets sur la même pierre où don Mesquinos a posé son écrin.*) Mais cette complaisance me vaudra-t-elle un baiser? (*Il veut s'approcher; Louisa s'éloigne.*)

LOUISA, *cherchant à s'échapper.*

Laissez-moi, Monsieur le voleur, ne m'approchez pas, car vous me feriez mourir.

JENNARO.

Bah! bah! on n'en meurt pas. (*Il approche en étendant les bras pour lui barrer le passage.*) Oh! il n'y a rien à faire, il me faut un baiser.

LOUISA, *à genoux et les mains jointes.*

Oh! je vous en prie, Monsieur le voleur, ne m'embrassez pas.

JENNARO.

Vous prenez un mauvais moyen pour m'attendrir.

LOUISA.

Que faut-il que je fasse?

JENNARO.

Ne soyez pas si jolie.

LOUISA.

Cela ne dépend pas de moi.

JENNARO.

Aussi me faut-il... (*Il s'avance.*)

LOUISA, *se lève et se blottit contre un monceau de ruines.*

Au secours!.. mon Dieu!.. au secours!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, CLARA.

CLARA, *accourt, voit les pistolets, les prend, et se tenant en attitude menaçante.*

Scélérat! Arrête ou tu es mort.

JENNARO, *se retournant, avec un air ironique et dédaigneux.*

Tiens! ce petit bonhomme! il est drôle. Rends-moi ces armes, mon ami, tu vas te faire mal. (*Il s'éloigne un peu de Louisa qui profite de ce moment pour s'enfuir.*)

LOUISA, *en remontant les degrés du belvéder.*

Merci, aimable jeune homme! que le ciel vous le rende.

JENNARO.

Elle m'échappe. (*Il la poursuit jusqu'au bas de la rampe.*)

CLARA.

Tu n'iras pas plus loin. (*Elle tire un coup de pistolet sur Jennaro.*)

JENNARO, *avec un grand sang froid.*

Ce n'est pas cela, mon ami, vise donc plus juste. (*Clara tire le second coup et le manque.*) A mon tour maintenant. (*Il vient à la rencontre de Clara avec un air menaçant.*)

CLARA.

Mon père ! mon père !

D. RAPHAEL, *en dehors.*

Me voilà.

JENNARO, *à part.*

Ils sont deux, je décampe.

(Il s'échappe par la droite. Clara fait mine de le poursuivre, alors Jennaro, pour l'arrêter, lui jette le paquet qu'il a ramassé derrière le sarcophage.)

SCÈNE XV.

DON RAPHAEL, CLARA.

D. RAPHAEL, *accourant.*

Qu'est-il arrivé ? Ces coups de pistolet... ces cris...

CLARA.

Ce n'est rien, mon père; c'est moi; j'ai voulu tuer ce méchant homme qui se sauve.

D. RAPHAEL.

Le tuer ! pourquoi ?

CLARA.

Il faisait violence à une jeune paysanne que j'ai délivrée de ses mains.

D. RAPHAEL.

Toi, ma fille !

CLARA.

Oui, en vérité. Je suis encore tout étonnée de ma bravoure.

D. RAPHAEL.

Dis donc de sa poltronnerie.

CLARA.

J'ai pris un air méchant, une grosse voix; cela lui a fait peur, je l'ai mis en fuite, et voilà le prix de ma victoire. (*Elle ramasse le paquet.*)

D. RAPHAEL.

Qu'est-ce que cela? (*Clara défait le paquet.*) Un vieux manteau...

CLARA.

Un mauvais feutre...

D. RAPHAEL.

Une ceinture...

CLARA.

Une perruque...

CLARA, *gaîment.*

Un habit de matelot pour moi! Oh! mon père, c'est un trésor que le ciel nous envoie.

D. RAPHAEL.

Nous cherchions tout à l'heure sous quel déguisement nous pourrions nous introduire chez don Fernand, pour revoir ta sœur et déjouer les desseins criminels de ce perfide ami...

CLARA.

Le voilà trouvé.

D. RAPHAEL.

Bien perfide, sans doute. Le traître serait le premier à me livrer à la justice, s'il avait le moindre soupçon de mon existence. Grand Dieu! à quel abaissement tu me réduis! Don Raphaël contraint à se déguiser dans des lieux qui furent si souvent témoins de sa gloire! Ingrate patrie! Monarque plus ingrat encore!

CLARA.

Mon père, nous avons été bien malheureux, sans doute; mais toujours à côté de nos revers, j'ai trouvé des motifs de consolation.

D. RAPHAEL.

Quinze ans de captivité! Des traitements barbares!

CLARA, *tendrement.*

Mais Clara portait la moitié de vos chaînes.

D. RAPHAEL.

Échappé par un miracle, trouver à mon retour mon nom flétri et placé parmi ceux des traîtres !

CLARA.

Qu'importe le nom, mon père, quand la gloire vous reste !

D. RAPHAEL.

Mon épouse au tombeau !

CLARA.

Vous avez encore deux filles.

D. RAPHAEL.

Hélas ! je n'en ai qu'une. (*Il presse Clara contre son cœur.*) Reverrai-je jamais Séraphine ? lui sera-t-il permis d'embrasser son père ?

CLARA.

Mon cœur me dit que nous trouverons ici le terme de nos douleurs.

D. RAPHAEL.

Comment veux-tu que je m'abandonne à ces illusions ? la mer ne vient-elle pas d'engloutir mon dernier espoir, les preuves de mon innocence ?

CLARA.

Des preuves ! Vous en trouverez dans le cœur de tous vos compagnons d'armes ; il doit battre encore au souvenir de vos exploits. Quel bruit se fait entendre ? (*Elle regarde vers le belvéder.*) Ce sont des paysans armés qui accourent de ce côté. Vite, vite, mon père, prenez ce déguisement... Là, derrière ces ruines...pour n'être pas vu...(*Don Raphaël disparaît un moment à gauche.*) Ah ! encore un bâton, une mandoline... Hé ! mais j'y songe... feignez d'être aveugle... Vous vous nommez Ambrosio... moi, Carlo, votre petit conducteur... Comme une autre Antigone, je guide mon père à travers les écueils... Puissé-je, après tant d'orages, le conduire au port ! (*Don Raphaël ne tarde pas à revenir travesti. Il s'assied sur une pierre. Clara le quitte et disparaît à son tour pour se revêtir de l'habit de matelot.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, GONZALÈS, DON MESQUINOS, PAYSANS *armés de fusils, de bâtons, etc.*

MESQUINOS.

C'est là, derrière cette grosse ruine, que je l'ai vu. Il avait une grande barbe noire et une figure... ah! mon Dieu, quelle figure! Descendez, mes amis, cherchez partout; vous le trouverez, ce coquin-là. Surtout ne manquez pas l'écrin. (*Il reste au haut du belvéder, les paysans descendent. Don Raphaël et Clara s'avancent vers les paysans.*)

CLARA *chante en s'accompagnant avec la mandoline.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Un pauvre aveugle va périr
De faim et de misère;
Si l'on ne vient le secourir,
C'est son heure dernière.
Ne refusez pas au malheur
Une légère offrande;
Je prierai Dieu de tout mon cœur
Afin qu'il vous le rende.

DEUXIÈME COUPLET.

Nous étions en captivité
Sur des rives lointaines;
Par un miracle, en sa bonté,
Le ciel brisa nos chaînes.
Ne refusez pas au malheur
Une légère offrande,
Je prierai Dieu de tout mon cœur
Afin qu'il vous le rende.

D. MESQUINOS.

Hé, mes amis, n'allez pas plus loin. Voilà mon voleur.

Ce n'est pas l'embarras, il a changé d'habit, mais c'est absolument la même tête.

GONZALÈS.

Vous venez de nous dire qu'il avait la barbe noire, et celle de ce bonhomme est blanche.

D. MESQUINOS.

Du blanc au noir, ce n'est pas l'embarras... Je n'ai pas eu le temps d'y regarder de si près; arrêtez-le toujours, quitte à le relâcher ensuite.

D. RAPHAEL.

Carlo, est-ce à nous qu'on en veut?

CLARA, *aux paysans qui entourent D. Raphaël et le menacent.*

Hélas! mes bons Messieurs, vous vous trompez, mon maître est un pauvre aveugle.

D. MESQUINOS.

Peste! quel aveugle! Tu ne l'étais pas quand tu m'as volé mes bijoux.

CLARA, *à genoux.*

Mon père est incapable du crime dont on l'accuse.

D. MESQUINOS.

Tiens, comme il s'embrouille! Tout à l'heure, c'était son maître, à présent c'est son père.

CLARA.

Sans doute, puisque c'est lui qui me nourrit. Il se nomme Ambrosio, et moi, Carlo.

D. MESQUINOS.

Taratata! rébus que tout cela. Je veux qu'on nous confronte. Il faudra bien qu'il me reconnaisse.

GONZALÈS.

Vous êtes fou, D. Mesquinos, comment voulez-vous être confronté avec un aveugle?

D. MESQUINOS.

Vous avez raison, je n'y pensais pas. (*Il vient se placer derrière le sarcophage et se lève par degrés.*) Il était là... comme cela, derrière cette masse de pierres; je l'ai vu se lever doucement et me faire la grimace.

GONZALÈS.

Vous vous trompez, cet homme n'a point l'air d'un voleur.

D. MESQUINOS.

Raison de plus pour s'en méfier ; ces gens-là savent prendre tous les airs possibles. Et certainement Gonzalès, majordome de D. Fernand...

D. RAPHAEL, *bas à Clara.*

Entends-tu ? D. Fernand !

D. MESQUINOS.

L'un des plus riches seigneurs de l'île Majorque, ne donnera point, le premier, l'exemple de l'infraction aux lois et... à la subordination que tout homme sage, prudent... enfin... suffit.

D. RAPHAEL.

Ce que je viens d'entendre est-il possible, Seigneur Gonzalès ? Vous appartenez à D. Fernand ?

GONZALÈS.

J'ai l'honneur d'être majordome de Belmonté, l'un de ses châteaux, situé tout près d'ici.

D. RAPHAEL, *à part.*

Belmonté ! quel souvenir ce nom me rappelle !... (*Haut.*) Votre maître habite-t-il ce château ?

GONZALÈS.

Non. Quand il vient dans l'île, c'est à Palma, dans la capitale, qu'il fait sa résidence.

CLARA.

Y a-t-il encore loin d'ici à Palma ?

GONZALÈS.

Environ quatre milles.

D. RAPHAEL.

C'est beaucoup.

D. MESQUINOS.

Soyez tranquilles, vous ne ferez point la route à pied ; nous vous camperons à cheval sur un mulet, et vite en prison. Je me charge de les conduire, moi. Cette capture-là me fera honneur dans la ville. Ramener deux vagabonds... à mes risques et périls ! Gonzalès, vous me donnerez six de

vos gens pour les contenir en cas qu'ils soient tentés de faire les mutins. Le corrégidor est mon parent, arrière petit cousin, rien que cela ; il sera flatté de voir que je me distingue... Allons, marche.

CLARA.

Seigneur Gonzalès, ayez pitié de nous ; ne nous livrez point à ce méchant homme.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISA.

LOUISA, *du haut du belvéder*

Que vois-je, c'est lui !

D. MESQINOS.

N'est-ce pas que c'est lui ?... Là, vous l'entendez. La belle Louisa le reconnaît aussi. Venez, venez, je vous en prie, gentille signora, venez confondre ces incrédules.

LOUISA.

Eh oui ! c'est lui-même.

D. MESQUINOS.

Allons, vite.

LOUISA.

C'est ce bon jeune homme qui m'a sauvé la vie, au moment où la lâcheté du seigneur Mesquinos m'avait mise au pouvoir d'un brigand.

D. MESQUINOS.

Hein ? merci !

GONZALÈS.

Que dis-tu ?

CLARA.

Oui, Signora, j'ai eu ce bonheur. Je ne demande rien pour cela, mais ne souffrez pas du moins qu'on nous mène en prison.

LOUISA.

En prison ! et qui donc aurait cette méchanceté ?

CLARA, *montrant D. Mesquinos.*

Ce vieux vilain monsieur que voilà.

D. MESQUINOS.

Ceci change la thèse...

LOUISA.

Mon père, au lieu de maltraiter ces bonnes gens, offrez-leur plutôt une récompense. Ils semblent bien malheureux; il faut leur donner l'hospitalité, les garder tant qu'ils voudront rester avec nous.

D. MESQUINOS, *à part.*

Allons, la voilà coiffée du petit bonhomme.

GONZALÈS.

Oui, oui, braves gens, ma fille a raison. J'ignorais quelles obligations j'ai contractées envers vous, et je brûle de m'acquitter : venez au château, vous y serez bien reçus.

D. RAPHAEL ET CLARA.

C'est trop de bonté !

CLARA, *bas à son père.*

Je ne puis résister à mon impatience, et au désir de voir ma sœur. (*Haut.*) Père Ambrosio, il n'y a pas loin d'ici à la ville ; si vous y consentez, j'irai voir ce brave capitaine qui nous a amenés... vous savez bien?

D. RAPHAEL.

A quoi bon, mon enfant?

CLARA.

Il nous a promis sa protection en cas d'événement; je lui conterai ce qui vient de nous arriver, et il pourra nous être utile.

D. RAPHAEL.

Demain, nous irons ensemble.

LOUISA.

Demain! n'espérez pas que nous vous laissions partir sitôt. Carlo fera bien seul cette commission; vous vous passerez de lui pendant deux heures.

D. MESQUINOS.

Certainement, qu'il s'en aille.... (*A part.*) au diable, et qu'il ne revienne plus.

CLARA, *à D. Raphaël.*

Vous n'avez pas besoin de moi, je vous laisse en bonne compagnie.

LOUISA.

Oh! nous aurons bien soin de lui, soyez tranquille.

D. RAPHAEL.

N'est-il pas trop tard?

CLARA.

J'ai de bonnes jambes, je serai de retour avant la nuit. Voulez-vous? je vous en prie, laissez-moi aller. Vous le voulez bien, n'est-ce pas?

LOUISA.

Sans doute.

D. RAPHAEL.

Va, mon enfant, puisque cela te fait plaisir. (*Bas.*) Mais reviens vite.

CLARA.

Au revoir père Ambrosio... (*Bas en l'embrassant.*) Soyez sans inquiétude, mon père, je reviens bientôt. (*Haut.*) Au revoir, aimable Signora... et vous, Seigneur Gonzalès... au revoir tout le monde. (*A don Mesquinos en lui faisant la grimace.*) Adieu, méchant!

D. MESQUINOS.

On ne vous demande pas votre avis.

CLARA.

C'est égal, je le donne. A propos, de quel côté est-il, le chemin de la ville?

LOUISA.

Là-bas, toujours tout droit.

GONZALÈS.

Vous ne sauriez vous tromper.

CLARA.

Grand merci.

LOUISA, *à don Raphaël.*

Donnez-moi la main, bonhomme, je vais vous conduire moi-même. (*A son père, en montrant don Mesquinos.*) Voyez donc quelle mine fait le seigneur Mesquinos!

D. MESQUINOS.

C'est bon ! c'est bon ! Rira bien qui rira le dernier.

(Tout le monde remonte au belvéder. Clara sort par la gauche. D. Mesquinos monte le dernier, en témoignant sa mauvaise humeur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente un joli pavillon d'architecture moresque ; il est fait en rotonde, et laisse voir, à travers la colonnade qui le soutient, un jardin très-agréable, terminé par une grille qui donne sur la campagne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PICAROS, *seul.*

(Il entre mystérieusement par la petite porte du fond. Il est enveloppé dans un manteau, et a la tête couverte d'un grand chapeau. Il n'avance qu'avec précaution et en examinant bien les lieux.)

Le diable m'emporte si je sais où je suis, ni où je vais ; mais c'est égal, je crois que me voilà arrivé. (*Il regarde autour de lui.*) Oh ! nul doute. Allons, Picaros, réjouis-toi ; c'est sans doute encore ici une de ces brillantes aventures dont ta vie est semée. Celle-ci promet beaucoup, elle s'annonce d'une manière tout à fait originale et piquante. Surpris avec des pirates, que j'avais l'honneur de commander par intérim et pour la première fois, je tombe dans une embuscade ; c'est jouer de malheur pour un début ! Mes compagnons s'échappent à la faveur de la nuit et regagnent le bâtiment ; moi seul je suis arrêté, coffré, interrogé et condamné. Je m'attendais, en conséquence, à figurer au premier jour dans un auto-da-fé, et je faisais tristement mes dispositions pour le grand voyage, quand ce matin j'entends ouvrir la porte de ma prison ; un nègre vient à moi et me présente en silence un billet conçu dans ces termes : « Adroit coquin ! (c'est sûrement quelqu'un de » connaissance qui m'écrit) tu m'intéresses, je t'envoie ta

» grâce et veux faire ta fortune. (Le style est laconique, » mais il a son mérite.) Ce soir, à cinq heures... à droite, » en sortant de la ville... une porte grillée, un jardin, un » pavillon moresque, trois coups dans la main... et on t'in- » troduira. Tu m'entends? Sois exact. » Après m'avoir fait relire ce mystérieux écrit, qui s'est sans peine gravé dans ma mémoire, mon nègre, toujours sans mot dire, me l'arrache des mains, le déchire en mille morceaux, me remet un autre papier qui contenait ma grâce, et sort en me recommandant d'être discret. Alors, sans perdre le temps en réflexions inutiles et peut-être dangereuses, je me lève; mon paquet est bientôt fait, la justice ne m'a rien laissé. Je montre au geôlier l'ordre de mon élargissement; il fait la grimace, mais pour cette fois je ne m'en fâche pas. Il m'ouvre la porte de la rue, je m'y précipite et me mets à courir à toutes jambes, de peur qu'il ne prenne fantaisie au corrégidor de changer d'avis. Pauvre d'argent, mais riche en espérances, je sors de la ville et je gagne une méchante hôtellerie, où moyennant quelques maravédis échappés à mon désastre, on me sert un mauvais repas, pendant lequel je me perds en conjectures aimables sur le riant avenir qui m'attend. Enfin, j'entends sonner cinq heures, je vole, j'entre, et me voilà. Poursuivons jusqu'au bout, car j'attends avec impatience l'issue de cette aventure. (*Il frappe trois coups dans la main.*)

SCÈNE II.

PICAROS, UN NÈGRE.

PICAROS.

On vient! (*Il regarde à la cantonnade.*) Ah! c'est encore le moricaud de ce matin!

(Le nègre entre, paraît satisfait de voir Picaros, va fermer la porte du fond, revient à Picaros, et lui fait signe d'attendre là pendant qu'il va prévenir son maître de son arrivée.)

PICAROS.

Jolie conversation ! je n'y comprends rien.

(Il veut sortir avec le nègre ; celui-ci l'arrête, le ramène par la main dans le pavillon, lui donne un siége et l'invite à s'asseoir en attendant qu'on vienne le trouver.)

PICAROS.

Voilà qui commence à devenir plus clair. Il faut que je reste ici ? A la bonne heure. (*Le nègre sort, après lui avoir fait signe de ne pas s'impatienter.*)

SCÈNE III.

PICAROS, *seul.*

J'avoue que ce mystère pique furieusement ma curiosité... Ah ! qu'il me tarde de connaître l'héroïne d'un roman qui commence aussi bien ! Je dis l'héroïne, car ce ne peut être qu'une femme. Oh ! certainement, c'est quelque femme sensible qui m'aura vu passer quand on me conduisait en prison, et qui aura été frappée de mes manières et de ma tournure. Ma physionomie, certain air de noblesse, tout cela l'aura touchée. Elle n'est pas la première sur qui j'ai produit cet effet-là. Quel dommage, aura-t-elle dit, de laisser périr ainsi, pour une vétille, un homme... qui peut se rendre utile dans le monde ; et de suite on aura résolu de me sauver. Voilà ce que c'est. Vivat ! Picaros ! Oh ! quelle bonne fortune !... Paix !... j'entends marcher. (*Il écoute.*) Qu'elle est légère ! son pied effleure à peine le gazon... Je vole au devant d'elle. (*Le nègre paraît le premier.*) Ah ! Mada... (*Il aperçoit D. Fernand, et s'arrête stupéfait.*) (*A part.*) Aye ! aye ! (*Il se mord les doigts.*)

SCÈNE IV.

D. FERNAND, PICAROS.

D. FERNAND, *au nègre.*

Reste aux environs pour observer ce qui se passe et m'avertir aussitôt que tu verras quelqu'un. (*Le nègre se retire.*)

PICAROS, *à part, sans le regarder.*

Je connais cette voix-là.

D. FERNAND.

Picaros...

PICAROS, *à part.*

Il sait mon nom.

D. FERNAND.

Je suis content de ton exactitude.

PICAROS.

(*En s'inclinant respectueusement.*) Seigneur, je viens déposer à vos pieds...

D. FERNAND.

Allons, trêve d'humilités. Quinze années m'ont-elles donc changé à tel point que tu ne reconnaisses pas D. Fernand, ton ancien maître?

PICAROS.

Ah! pardon!... Il me semblait en effet... mais, soit dit sans vous fâcher, Seigneur; dans quinze ans, au train dont vous alliez, lorsque j'avais l'honneur de vous servir, on fait un furieux chemin dans la carrière de la vie.

D. FERNAND.

Fripon! tu ne le cédais guère à ton maître, et cependant je te vois toujours le même.

PICAROS.

Oserais-je vous demander, Seigneur, comment vous avez su que j'étais dans les prisons de l'île Majorque?

D. FERNAND.

Je me trouvai chez le corrégidor, mon ami intime, lors-

qu'on t'y amena, il y a huit jours; et avant que d'entendre prononcer ton nom, j'avais déjà reconnu l'adroit Picaros qui m'a rendu de si grands services.

PICAROS.

Et qui est tout prêt à vous en rendre encore.

D. FERNAND.

Parles-tu vrai?

PICAROS.

Vous me connaissez, Seigneur.

D. FERNAND.

Je suis sensible à ton attachement; mais je ne veux point enchaîner ce génie inventif et brillant qui t'appelle peut-être à de hautes destinées.

PICAROS.

A ne vous rien déguiser, Seigneur, je suis las de la vie errante et vagabonde que je mène depuis quelques années. C'était pour en finir, et assurer ma fortune par un coup hardi, que je m'étais enrôlé parmi ces pirates qui m'ont si lâchement abandonné.

D. FERNAND.

Tu t'en es bien vengé, en découvrant leurs retraites au corrégidor. Au reste, cet aveu n'a pas peu contribué à me faire obtenir ta grâce.

PICAROS.

Je ne me suis pas moins vu sur le point de payer pour tous; mais le danger que j'ai couru m'a fait faire de sérieuses réflexions, et décidément je change de conduite.

D. FERNAND.

Ah! (*à part.*) diable! tant pis.

PICAROS.

Oui, je veux me ranger dans la classe de ces hypocrites adroits qui ont l'art de se faire passer pour d'honnêtes gens, et que je nomme, moi, par modération, des demi-coquins. Vous savez ce que je veux dire. Ce sont ces caméléons obscurs, mais rusés, qui changent de forme vingt fois par jour, qui ne cherchent pas précisément l'occasion de faire le mal, mais qui ne la laissent point échapper quand elle se

présente, surtout lorsqu'ils peuvent le faire dans l'ombre, qu'ils sont certains de l'impunité, et qu'il en résulte quelque bien pour eux. Modestes par orgueil, simples par calcul, moralistes sévères et censeurs impitoyables des actions d'autrui, blâmant en public les défauts et les vices auxquels ils se livrent en secret; ayant sans cesse à la bouche les grands mots de probité, de devoir, d'honneur, de vertu, quand ils ne connaissent et n'écoutent que le plaisir ou l'intérêt, seules idôles auxquelles ils sacrifient. Hein, que dites-vous de mon plan de réforme?

D. FERNAND.

Il est édifiant et me rassure.

PICAROS.

Comment?

D. FERNAND.

Tu m'as fait trembler d'abord. J'ai craint qu'il ne te prît fantaisie de devenir honnête homme tout à fait.

PICAROS.

Fi donc! c'est un métier de dupe.

D. FERNAND.

Tu aimes donc toujours l'argent?

PICAROS.

Demandez-moi plutôt si j'aime la vie. Plutus est de tous les dieux, celui qui trouve le moins d'inconstants.

D. FERNAND.

Eh bien! mon cher Picaros, pour ton début dans la nouvelle carrière que tu veux parcourir, j'ai à te proposer une affaire d'or.

PICAROS.

Ce sont celles-là dont je me charge le plus volontiers. De quoi s'agit-il?

D. FERNAND.

De gagner mille piastres.

PICAROS.

En cas de réussite. Mais si l'on échoue?

D. FERNAND.

Entre tes mains le succès est infaillible.

PICAROS.

Je me sens enflammé du plus ardent désir de vous prouver mon zèle. Déjà mon imagination... l'enthousiasme... l'amour des piastres... je veux dire de la gloire... Vous pouvez me payer d'avance.

D. FERNAND.

Il faut du moins que tu saches ce que tu auras à faire.

PICAROS.

C'est trop juste.

D. FERNAND.

Tu te souviens d'avoir vu souvent chez moi, lorsque j'habitais Carthagène, un marin distingué, nommé don Raphaël?

PICAROS.

Je m'en souviens.

D. FERNAND.

Nous fûmes liés d'une amitié... sincère...

PICAROS.

Oui, cela se dit ainsi.

D. FERNAND.

Jusqu'au moment où il fut fait prisonnier par des corsaires d'Afrique, et emmené en esclavage à Alger avec Clara, la plus jeune de ses filles. On l'accusa près du roi, et alors... je cessai...

PICAROS.

J'entends, vous l'abandonnâtes pour ne point déroger à l'usage. Je ne vois rien là que de très-ordinaire.

D. FERNAND.

Au bout de quelques temps, il mourut dans sa captivité, ainsi que sa fille; du moins le bruit s'en répandit en Espagne, et le silence le plus absolu, pendant quinze années, a dû le confirmer. La douleur que son épouse en ressentit ne tarda pas à la conduire au tombeau; enfin, il ne resta bientôt plus de cette famille qu'une orpheline charmante, appelée Séraphine, dont je fus nommé tuteur.

PICAROS.

Et dont vous êtes amoureux?

D. FERNAND.

Tu te trompes, Picaros. Autrefois j'eusse attaché sans doute un grand prix à la possession d'une femme aimable et belle ; mais l'âge et l'expérience m'ont enfin éclairé. J'abandonne à la jeunesse ces vains plaisirs, ces feux passagers qui, semblables aux météores, ne brûlent qu'un moment, et ne laissent après eux que le vide et l'ennui. Mes vues sont plus sérieuses et mes goûts plus solides : ce sont les biens de Séraphine que je désire; ils sont immenses, et je voudrais...

PICAROS.

Les avoir ? Rien de plus simple : épousez-la.

D. FERNAND.

Je ne le puis.

PICAROS.

Qui vous en empêche ?

D. FERNAND.

Un obstacle que je n'avais point prévu.

PICAROS.

Elle vous refuse peut-être ?

D. FERNAND.

Je m'y attendais ; ce n'est pas là ce qui m'eût arrêté.

PICAROS.

Je m'en doute bien. Un rival?

D. FERNAND.

Mais un rival aimé, jeune, riche et puissant; Don Alvar, le fils du Gouverneur de cette île.

PICAROS.

En effet, cela me paraît redoutable. Y a-t-il longtemps qu'elle l'aime ?

D. FERNAND.

Deux mois.

PICAROS.

Tant pis ; il vaudrait mieux qu'il y eût deux ans, nous aurions plus d'espoir de l'en détacher.

D. FERNAND.

L'en détacher ! ils se marient dans trois jours.

PICAROS.

Sans votre consentement?

D. FERNAND.

Je n'ai pu le refuser. Cette alliance est avantageuse sous tous les rapports, et je n'avais aucune raison valable à y opposer. Juge de la fatalité qui me poursuit! Pour triompher des refus de Séraphine, j'avais quitté l'Espagne sous prétexte que des affaires du plus grand intérêt exigeaient ma présence à Majorque; ne pouvant laisser ma pupille seule pendant mon absence, je l'avais emmenée avec moi. J'espérais que se trouvant ici sans amis, sans parents, entièrement livrée à mon autorité, et ne pouvant prendre conseil de personne, je parviendrais enfin à vaincre sa résistance. Fatale précaution! c'est elle qui m'a perdu. Elle voit Don Alvar...

PICAROS.

Et la même étincelle embrâse à l'instant ces deux cœurs.

D. FERNAND.

Le jeune homme avoue son amour à son père...

PICAROS.

Il obtient son agrément....

D. FERNAND.

Tous se réunissent pour solliciter le mien...

PICAROS.

Et vous l'accordez... en enrageant.

D. FERNAND.

En effet, si ce mariage se conclut, il faut que je rende compte à Séraphine de la gestion de ses biens: et comment le pourrai-je? tu sais que je hais le calcul, encore plus l'économie.

PICAROS.

C'est une justice à vous rendre.

D. FERNAND.

Comptant sur un mariage qui devait rétablir mes finances, je n'ai point mis de bornes à mon goût pour la dépense et le plaisir; enfin, le croirais-tu? j'ai dissipé cent mille piastres sur les biens de Séraphine.

PICAROS.

Vous en êtes capable.

D. FERNAND.

Toute ma fortune est engagée : si je ne l'épouse point, mes créanciers m'accablent, je suis déshonoré, perdu sans ressource ; on me traîne en prison, et j'y meurs bientôt de désespoir et de honte.

PICAROS.

De tous les partis, c'est le dernier à prendre.

D. FERNAND.

Tu le vois, ma position est affreuse.

PICAROS.

J'en conviens.

D. FERNAND.

Eh bien ! mon cher Picaros, il dépend de toi de la changer aujourd'hui même, et de me rendre à la fois ma tranquillité, le bonheur et cette brillante fortune après laquelle je soupire depuis si longtemps.

PICAROS.

Ordonnez, Seigneur.

D. FERNAND.

Il faut rompre le mariage projeté, et me faire épouser Séraphine.

PICAROS.

Sans doute, c'est là le dénouement ; mais comment y arriver ?

D. FERNAND.

En recourant à une autorité plus forte que la mienne, et qui annulle le consentement que j'ai donné.

PICAROS, *réfléchissant.*

Or, je n'en connais point de supérieure à celle d'un tuteur, si ce n'est celle d'un père ; donc il faut ressusciter le père.

D. FERNAND, *vivement.*

Tu m'as deviné. (*Il l'embrasse.*) Oui, mon cher Picaros, c'est le père, que l'on dit mort, que je prétends faire re-

vivre dans ta personne. Oui, mon ami, c'est à toi que je destine ce rôle brillant et difficile.

PICAROS.

Quoique j'aie joué plus d'un père dans ma vie, ce rôle sera nouveau pour moi. Au reste, je m'en tirerai...

D. FERNAND.

Très-bien. C'est parce qu'il exige beaucoup d'art, de profondeur et d'audace, que je ne pouvais le confier en de meilleures mains.

PICAROS.

Il y a de tout dans cet éloge-là.

D. FERNAND.

Étranger dans cette île, tu n'y es connu que du corrégidor, du geôlier et de ce nègre qui m'est dévoué. Séraphine n'avait que six ans lors du départ de son père, et n'en a conservé qu'une idée très-imparfaite. Tu peux donc te présenter hardiment, certain de ne point trouver d'incrédules. Tu arrives d'Alger; par un hasard miraculeux, un de ces coups du ciel...

PICAROS.

Comme on en trouve dans les romans...

D. FERNAND.

Tu es parvenu, au bout de quinze ans, à rompre ta captivité; tu vas te jeter aux pieds du roi pour le détromper et confondre tes accusateurs; mais tu veux que ta fille t'accompagne; tu comptes sur sa jeunesse et ses larmes pour fléchir le monarque. Voilà, j'espère, un motif bien légitime et plus que suffisant pour reculer le mariage. On t'oppose de la résistance, des pleurs...

PICAROS.

Ah! bien oui!

D. FERNAND.

Mais tu es inflexible.

PICAROS.

Inexorable!

D. FERNAND.

Tu pars ce soir même avec ta prétendue fille, tu t'embar-

ques sur un vaisseau qui fait voile pour Valence, où je ne tarde point à me rendre pour y recevoir de tes mains une dot immense, une jolie femme, et te compter mille piastres, juste salaire du plus éminent service. Que dis-tu du projet?

PICAROS.

Vite! à l'exécution.

D. FERNAND.

Certain d'avance de ton consentement, j'ai fait apporter dans un cabinet qui touche à ce pavillon tout ce qui t'est nécessaire. Chût! quelqu'un vient... c'est mon nègre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE NÈGRE.

D. FERNAND.

Que veux-tu? (*Le nègre exprime en pantomime l'arrivée de D. Alvar.*) Il m'annonce que D. Alvar s'approche avec une suite nombreuse.

PICAROS.

Ah! diable, tant pis!

D. FERNAND.

Point du tout, c'est encore là une de mes dispositions. Tu conçois que cette reconnaissance faite vis-à-vis de moi seulement, pourrait paraître suspecte. Pour lui donner un caractère plus authentique, j'ai voulu qu'elle eût beaucoup de témoins. En conséquence j'ai engagé notre jeune amoureux à ménager une surprise à Séraphine, et c'est au milieu de la fête qu'il lui donne ce soir dans ce pavillon, que tu paraîtras.

PICAROS.

Honneur aux grands génies! je reconnais l'excellence du moyen, mais j'avoue que je ne l'aurais pas imaginé.

D. FERNAND.

Entrons, viens dans ce cabinet. Pendant que tu prendras ton nouveau costume, je t'instruirai de certains détails qu'il est à propos que tu connaisses pour n'être pas mis en défaut.

PICAROS.

Allons, Picaros, il y a ici de l'argent à gagner et de la gloire à acquérir; montre-toi digne de ta réputation.

D. FERNAND, *au nègre.*

Cours au port pour savoir à quelle heure le Capitaine compte mettre à la voile. (*Ils entrent dans le cabinet à gauche. Le nègre sort et salue D. Alvar en passant.*)

SCÈNE VI.

D. ALVAR, *parlant à la cantonnade.*

Voici l'heure où chaque jour ma chère Séraphine vient se livrer, dans ce pavillon, aux charmes de la lecture et de la musique. Secondez-moi, mes amis; n'oubliez rien... surtout beaucoup de précision... tenez-vous cachés dans les bosquets. Voici Séraphine... silence et attention. (*Il entre dans le cabinet de droite.*)

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE.

(Séraphine s'avance lentement et en lisant; elle suspend de temps en temps sa lecture pour soupirer et lever les yeux au ciel. Au moment où elle entre dans le pavillon, on voit descendre de la coupole un faisceau de guirlandes de verdure et de fleurs dont les extrémités viennent s'attacher aux colonnes du pavillon de manière à former un dôme. Séraphine jette un cri de surprise, regarde de tous côtés et ne voit personne.)

SÉRAPHINE.

Cher D. Alvar, puis-je te méconnaître à ce nouveau trait de galanterie? la main de l'amour peut seule opérer de tels prodiges; ah! viens donc compléter mon bonheur.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, D. ALVAR, BAYADÈRES, NÈGRES.

(Au même instant, tous les personnages qui doivent exécuter la fête accourent et forment des groupes dans le fond. La surprise de Séraphine redouble ; elle paraît enchantée.)

D. ALVAR, *sortant du cabinet et se précipitant aux pieds de Séraphine.*

Rien ne manque au mien, adorable Séraphine, puisque vous êtes sensible à ces témoignages de mon amour.

(Il fait asseoir Séraphine sur de riches carreaux que les nègres apportent. Vers la fin du ballet, on voit D. Fernand sortir furtivement du cabinet de gauche et gagner le jardin sans être aperçu d'aucun des personnages.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, D. FERNAND.

(D. Fernand rentre par le fond ; il paraît extrêmement agité ; il respire à peine, et vient tomber sur un siége à gauche.)

SÉRAPHINE ET D. ALVAR, *quittant vivement leur place.*

Qu'avez-vous, Seigneur?

D. FERNAND, *comme suffoqué.*

Le saisissement.... la joie.... le bonheur dont vous allez jouir... Ah! Séraphine, quel beau jour pour vous!

SÉRAPHINE ET D. ALVAR.

Que voulez-vous dire?

D. FERNAND.

Pardon, j'aurais dû ménager votre sensibilité... peut-être une émotion trop vive... je n'ai pas été maître de modérer l'élan de mon cœur.

SÉRAPHINE ET D. ALVAR.

Expliquez-vous.

D. FERNAND, *comme se parlant à lui-même.*

Après quinze ans d'absence!

SÉRAPHINE ET D. ALVAR.

Quel soupçon !

D. FERNAND.

Ce cher ami !

SÉRAPHINE.

De qui me parlez-vous ?

D. FERNAND.

D'un homme qui vous est bien cher.

SÉRAPHINE.

Mon père...

D. FERNAND.

Lui-même !

SÉRAPHINE.

Auriez-vous appris ?...

D. FERNAND.

Il n'est pas mort.

SÉRAPHINE, *tombant à genoux.*

O mon Dieu ! prends ma vie pour un si grand bienfait.

D. FERNAND.

Rendu à la liberté...

SÉRAPHINE.

Où est-il !

D. FERNAND.

Dans ce palais.

SÉRAPHINE.

Conduisez-moi vers lui... Mon père !... mon père !...

D. FERNAND, *très-haut.*

Paraissez, don Raphaël, embrassez votre fille.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, PICAROS, *vêtu en marin.*

PICAROS, *sortant du cabinet et se jetant dans les bras de Séraphine.*

Mon enfant !... je te revois enfin. (*Il l'embrasse à plusieurs reprises, tire son mouchoir, essuie ses yeux.*)

SÉRAPHINE.

Mon père !

D. FERNAND, *à part, avec transport.*

Oh ! que cela fait de bien !

PICAROS.

Que je t'embrasse encore !... je le sens, tu m'auras bientôt fait oublier tous les maux que j'ai soufferts depuis notre séparation.

SÉRAPHINE.

Il est donc vrai que ma sœur...

PICAROS.

Ah ! ne me rappelle pas ce douloureux souvenir. Je n'ai plus que toi, ma Séraphine; tu es mon seul bien, mon unique espérance. Toi seule me tiendras lieu de tout ce que j'ai perdu. Voyez donc, Fernand, ce sont tous les traits, toutes les grâces de sa mère. Ma pauvre... (*Bas et vivement à D. Fernand, pendant qu'il feint d'essuyer ses larmes.*) Comment s'appelait-elle, ma femme ?

D. FERNAND, *bas.*

Camille.

PICAROS.

Cette chère Camille ! Mais écartons ces images lugubres... Soyons tout entiers au plaisir de nous revoir. Tu ne t'attendais pas à cette agréable surprise ?

SÉRAPHINE.

Non, sans doute, j'étais loin de me croire aussi heureuse.

PICAROS.

Tout a été concerté entre ce bon ami et moi. Je lui avais annoncé mon retour, et il a tout disposé, comme tu viens de le voir, de manière à amener naturellement une reconnaissance qui eût été dangereuse peut-être.... (*par réflexion.*) pour toi, si nous ne l'avions préparée.

SÉRAPHINE.

Touchante attention !

PICAROS.

Cher D. Fernand, c'est à vos tendres soins que je dois le bonheur d'embrasser cette fille chérie.

D. FERNAND.

Croyez, D. Raphaël, que ce moment comble mes plus chères espérances.

SÉRAPHINE.

Mais racontez-nous donc, mon père, comment, après avoir passé si longtemps pour mort, nous jouissons aujourd'hui...

PICAROS.

C'est une histoire extraordinaire, un roman tout entier. Je vous dois le récit de ce qui m'est arrivé depuis quinze ans, et je satisferai votre curiosité, mais dans un autre moment. Laisse-moi, quant à présent, ma fille, ne m'occuper que de toi, de ce qui t'intéresse plus particulièrement.

D. FERNAND, *à Picaros.*

Mon ami, je vous présente D. Alvar, le fils du gouverneur de cette île ; il recherche la main de Séraphine, et, croyant avoir le droit d'en disposer, je la lui ai promise.

D. ALVAR.

Puis-je espérer, Seigneur, que vous ne refuserez pas votre approbation à une alliance...

PICAROS.

Certainement, je ne vois rien qui doive s'opposer à ce qu'a fait mon ami.

D. ALVAR.

Du côté de la naissance, de la fortune...

PICAROS.

Fi donc! parle-t-on de cela? Vous aimez ma fille, n'est-ce pas?

SÉRAPHINE.

Oui, mon père.

D. ALVAR.

Ah! je l'adore!

PICAROS.

C'est l'essentiel!... Touchez-la, jeune homme. (*Il tend la main à D. Alvar, qui lui donne la sienne respectueusement.*) C'est une affaire terminée.

D. ALVAR.

Ah! Seigneur!

SÉRAPHINE.

Mon père ! que de bonté !

PICAROS.

Eh quoi ! mon enfant ! cela t'étonne ? As-tu donc imaginé que je venais ici pour contraindre le penchant de ton cœur, pour te tyranniser ? Fernand connaît mes principes, il sait que je ne suis pas de ces pères... comme on en voit tant ! Non, non, ma fille, tu ne m'auras point retrouvé pour maudire l'instant heureux qui nous a réunis.

SÉRAPHINE.

Je le bénirai jusqu'à mon dernier jour.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CLARA.

(On entend en dehors, sur la mandoline, la ritournelle de la romance chantée au premier acte.)

PICAROS.

De la musique !... tant mieux ! j'aime qu'on se réjouisse.

D. ALVAR, *qui regarde au fond.*

C'est un petit matelot qui est auprès de la grille.

(En effet, on voit Clara. Quand elle est sûre d'avoir été remarquée, elle pose sa mandoline à terre, et fait quelques pas de danse, en s'accompagnant avec ses castagnettes, puis elle passe la main à travers les barreaux de la grille.)

SÉRAPHINE.

Il demande l'aumône, il faut le faire entrer.

(D. Alvar va ouvrir la grille et fait entrer Clara, qui s'avance avec timidité, en tenant son chapeau à deux mains et en faisant de grandes salutations à droite et à gauche ; puis elle tire de sa ceinture un papier qu'elle présente à Séraphine. Picaros le prend, le parcourt, puis le donne à Séraphine.)

SÉRAPHINE, *lit.*

« Ames charitables, prenez pitié d'un pauvre orphelin » échappé des prisons d'Alger, et privé de la parole ; Dieu » vous récompensera. » Pauvre jeune homme !

PICAROS.

Ah ! tu étais esclave à Alger? (*Clara fait signe que oui.* — *A part.*) Que le diable t'emporte !

SÉRAPHINE.

Mon père, que voilà, en arrive aussi; le connais-tu ? (*Clara fait signe que non.*)

PICAROS.

En effet, cette figure-là ne m'est pas tout à fait inconnue.

SÉRAPHINE.

Vous l'avez peut-être vue, mon père, pendant votre captivité.

PICAROS.

Oh ! probablement... de loin.

SÉRAPHINE.

C'est un motif de plus pour nous intéresser en sa faveur. D. Fernand, mon père, souffrez que je fasse une petite quête pour lui.

PICAROS.

Oui, ma chère Séraphine.

CLARA, *à part.*

Séraphine ! c'est elle !

PICAROS.

Ce mouvement généreux est bien naturel, et je vois avec plaisir que ton cœur est sensible au cri de l'infortune. Voilà pour ma part.

CLARA, *à part.*

Quel est donc cet homme qui se dit son père ?

PICAROS, (*Il fouille dans ses poches.*)

(*A part.*) Ah ! Diable, je n'ai pas le sou. (*Haut.*) D. Fernand, voulez-vous acquitter ma dette ?

D. FERNAND.

Voilà deux piastres.

D. ALVAR.

Autant pour moi.

SÉRAPHINE.

Il est juste, quand je retrouve un père, qu'un orphelin

n'implore pas en vain mon assistance. Que ne puis-je les consoler tous de même !

CLARA, *à part.*

Ma pauvre sœur ! comment faire pour l'instruire ?

SÉRAPHINE.

Tenez, mon ami.

(Séraphine met l'argent dans le chapeau de Clara, qui le laisse tomber pour se précipiter sur la main de sa sœur, qu'elle baise à plusieurs reprises avec tous les transports de la plus vive reconnaissance.)

PICAROS.

Ce petit bonhomme a le cœur tendre.

SÉRAPHINE.

Il m'intéresse vivement... Voilà pour moi maintenant.

(Elle donne une pièce d'or à Clara ; celle-ci la baise et la met sur son cœur, en indiquant qu'elle ne la quittera jamais. Elle témoigne ses regrets de ne pouvoir exprimer par la parole ce qu'elle sent ; mais elle proteste qu'elle n'oubliera jamais ce moment heureux.)

PICAROS, *à qui D. Fernand a fait signe de renvoyer Clara.*

C'est bien. Adieu, mon petit, tu as tout ce qu'il te faut, n'est-ce pas ? (*Clara s'incline.*) Tu peux poursuivre ta route ; je souhaite qu'il t'arrive partout d'aussi bonnes aubaines.

D. ALVAR ET D. FERNAND.

Adieu !

SÉRAPHINE.

Bon voyage.

(Clara baise encore une fois la main de Séraphine, et s'éloigne conduite par les gens de la fête, qui lui ouvrent la grille et la referment sur elle. Séraphine la regarde avec intérêt jusqu'à ce qu'elle soit partie ; on voit que Clara ne s'éloigne qu'à regret.)

D. FERNAND, *bas à Picaros, pendant cette pantomime.*

Picaros, une idée me vient qui nous était échappée. Vous aurez besoin d'une personne pour vous servir, soit pendant la traversée, soit après. Cet enfant muet vous garantit une discrétion à toute épreuve ; d'ailleurs, ayant été longtemps esclave à Alger...

PICAROS.

Bien vu !

D. FERNAND, *de même.*

Arrange cela toi-même, pour te donner auprès de Séraphine le mérite d'une bonne action.

PICAROS.

Hé !... petit... Ecoute. (*Clara était sortie, la grille était fermée, et elle faisait, dans ce moment, un dernier adieu à tout le monde Elle doute un moment que ce soit à elle que Picaros s'adresse.*) Oui, c'est toi... Viens. (*Elle accourt en témoignant la joie la plus vive.*) Où vas-tu ? (*Clara répond en pantomime qu'elle va où la Providence la dirigera.*) Où le ciel te conduira, j'entends. Qu'est-ce que tu sais faire ? (*Clara répond : peu de chose, mais que son zèle et le désir de plaire suppléeront à son ignorance.*) Peu de chose ; mais son zèle et le désir de plaire, suppléeront à ce qu'il ignore. A merveille ! Serais-tu bien aise d'entrer à mon service et à celui de ma fille ? (*Clara se précipite aux pieds de Picaros, de D. Fernand et de Séraphine.*) Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! voilà qui est décidé, tu nous appartiens dès ce moment. (*Clara exprime sa joie par les transports les plus vifs, par des sauts, etc.*) A propos, puisque tu ne parles pas, sais-tu écrire ? (*Clara indique qu'elle sait écrire un peu.*) Un peu... Comment t'appelles-tu ? (*Clara trace des lettres par terre avec le doigt. Tout le monde suit des yeux.*)

SÉRAPHINE, *épelant.*

Carlo.

D. FERNAND.

Il faut qu'il soit vêtu d'une manière conforme à son nouvel état. Carlo, mes gens vont te conduire au palais.

CLARA, *remercie, puis elle dit à part.*

Cher D. Raphaël, quelle sera ton inquiétude en ne me voyant pas revenir !

D. FERNAND, *bas à Picaros.*

Congédie D. Alvar.

PICAROS, *à D. Alvar, pendant que D. Fernand paraît donner des ordres à ses gens, relativement à Clara.*

D. Alvar, la nuit approche et j'ai besoin de repos. Pardon, j'en use sans façon avec mon gendre; permettez que nous nous séparions ce soir pour nous revoir demain de bonne heure: nous vous attendrons pour déjeûner.

D. ALVAR.

Ordonnez, Seigneur; votre fils respectueux et soumis se fera toujours un devoir de regarder vos moindres désirs comme des lois.

CLARA.

(Elle s'est approchée de D. Alvar; elle le tire par son manteau, et lui dit vivement et à voix basse, de manière à n'être entendue que de lui.)

On vous trompe. Revenez dans une heure.

(D. Alvar se retourne et témoigne son étonnement; mais Clara, pour obéir à D. Fernand, qui lui fait signe de sortir, s'est déjà éloignée et sort accompagnée de tous les gens de la maison. D. Fernand et Picaros paraissent se réjouir du succès de leur ruse. D. Alvar baise tendrement la main de Séraphine, qui témoigne tous ses regrets de se séparer de lui. D. Alvar est très-agité, très-ému; il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire; il craint de quitter Séraphine et revient deux fois auprès d'elle après s'en être éloigné. Enfin, il sort suivi de tous les personnages de la fête. D. Fernand et Picaros ont eu continuellement les yeux sur les amants pour les empêcher de se parler. D. Fernand conduit D. Alvar jusqu'à la grille et la ferme. Tout, dans cette scène de pantomime, doit être mystérieux. Quand tout le monde est sorti, Séraphine fait un mouvement pour retourner au palais; elle en est empêchée par Picaros qui la ramène dans le pavillon.)

SCÈNE XII.

D. FERNAND, SÉRAPHINE, PICAROS.

PICAROS, *à Séraphine, qui témoigne sa surprise.*

Je désire te parler sans témoins. (*A D. Fernand qui fait mine de se retirer.*) Demeurez, D. Fernand; mon ami ne

saurait être de trop dans un entretien duquel va dépendre mon bonheur, et peut-être ma vie.

SÉRAPHINE.

Vous m'effrayez, mon père.

D. FERNAND.

Si je n'étais persuadé que D. Raphaël ne peut rien vouloir qui soit contraire aux sentiments d'un bon père, j'avoue que ce ton mystérieux m'intimiderait aussi.

PICAROS.

Mon cœur gémit d'avance du coup que je vais vous porter; mais l'affreuse nécessité m'y contraint. Il faut nous séparer, ma fille.

SÉRAPHINE ET D. FERNAND.

Qu'entends-je ! à peine réunis, vous voulez...

PICAROS.

Je ne puis demeurer plus longtemps sans exposer mes jours.

SÉRAPHINE.

Et qui donc oserait ?...

D. FERNAND.

En effet... je n'avais pas songé... Ah ! malheureux ami !

SÉRAPHINE.

Quel est donc ce revers qui nous menace ?

PICAROS.

D. Fernand a dû te raconter comment, après le fatal événement qui m'enleva à ton amour, je fus accusé, flétri, condamné...

SÉRAPHINE.

Hélas !

PICAROS.

L'édit du roi subsiste encore.

D. FERNAND.

Il est vrai.

PICAROS.

Partout la mort m'environne...; elle plane sur ma tête... Avant une heure, peut-être...

SÉRAPHINE, *l'interrompant vivement.*

Oh ! n'achevez pas, mon père !

D. FERNAND.

Si du moins vous étiez ignoré dans ces lieux ! Mais votre retour a eu tant de témoins ! Fatale imprudence !

PICAROS.

D. Alvar lui-même, dans les transports de sa joie, ne manquera pas d'instruire son père.

SÉRAPHINE.

Le gouverneur est incapable d'abuser de cette confidence ; il est humain, sensible, généreux. Allons-nous jeter dans ses bras.

PICAROS, *à part.*

Je m'en garderai bien.

SÉRAPHINE.

Vous y trouverez un asile inviolable.

PICAROS.

Non, ma fille, cet acte de désobéissance le perdrait sans retour. Il est bien peu d'hommes qui soient capables d'un si beau dévouement. Je ne puis me le dissimuler, l'acharnement de mes ennemis est tel que, malgré l'union prochaine de nos familles, le père de D. Alvar serait contraint de déployer contre moi la plus grande sévérité.

D. FERNAND.

D'autant qu'il est inflexible sur tout ce qui tient aux devoirs de sa charge.

SÉRAPHINE.

Je frémis des dangers auxquels vous êtes exposé !

D. FERNAND.

Il est vrai qu'ils sont imminents.

PICAROS.

Je n'ai pu résister au désir de te voir, ma fille ; mais maintenant je ne puis songer sans effroi...

SÉRAPHINE.

Grand Dieu ! je serais la cause de cet affreux malheur ! Quel moyen ? Que faire ? Parlez, mon père. Quel est votre projet ?

PICAROS.

De partir.

SÉRAPHINE.

A l'instant même!

PICAROS.

Je vais à Madrid me jeter aux pieds du roi.

SÉRAPHINE.

Vous ne partirez pas seul.

PICAROS.

Quoi! tu veux...

SÉRAPHINE, *avec énergie.*

Vous suivre partout... partager vos périls... votre sort quel qu'il soit... J'ai retrouvé mon père et je l'abandonnerais!... Non, non, je ne vous quitterai plus; la mort seule pourra nous séparer.

PICAROS, *jouant l'attendrissement.*

Charmante enfant! j'étais sûr de ton cœur.

D. FERNAND, *de même.*

La belle âme!...

SÉRAPHINE.

Comme vous j'embrasserai les genoux du monarque. Je l'attendrirai, mon père... je l'attendrirai... Il révoquera l'arrêt injuste, et je reviendrai dans ces lieux, heureuse et triomphante.

PICAROS.

Mais D. Alvar....

SÉRAPHINE.

Le ciel permettra que je le retrouve fidèle.

D. FERNAND.

N'en doutez pas. Ce beau dévouement ne pourra que vous rendre plus intéressante à ses yeux.

PICAROS.

Hé bien! mon enfant, j'accepte le sacrifice que tu me proposes, et j'espère t'en récompenser en t'unissant bientôt à celui que ton cœur a choisi.

SÉRAPHINE.

Partons, mon père... car je tremble...

PICAROS.

(*A part.*) Et moi aussi. (*Haut.*) Le bâtiment qui m'a amené, fait voile dans une heure pour l'Espagne. Va ras-

sembler tes effets les plus précieux. N'oublie pas tes diamants, tes bijoux...

D. FERNAND.

(*A part.*) Il songe à tout. (*Haut.*) A quoi bon, puisque vous devez revenir dans peu?

PICAROS.

Il faut que la fille de D. Raphaël paraisse à la cour avec un éclat proportionné à son nom et au rang distingué qu'occupait son père. Va, ma fille. D. Fernand, (*Bas*) ne la quittez pas, (*Haut.*) j'ai besoin de mille ducats, vous me ferez plaisir de me les prêter ; nous réglerons à mon retour.

D. FERNAND.

Très-volontiers, je vais les chercher.

PICAROS, *à Séraphine.*

Hâte tes préparatifs et reviens vite me trouver ici.

SÉRAPHINE.

J'obéis.

PICAROS.

Surtout ne dis à personne...

D. FERNAND, *à part.*

Coquin! il quadruple la somme et se fait payer d'avance. N'importe, je suis engagé, il faut aller jusqu'au bout. (*Il sort avec Séraphine.*)

SCÈNE XIII.

PICAROS, *seul.*

Ouf!... respirons un peu... Ce rôle est fatigant en diable, et je ne suis pas fâché de pouvoir de temps en temps redevenir moi. (*Il s'assied.*) Le plus fort du danger est passé ; je craignais la reconnaissance, mais j'en suis quitte. La petite est vraiment charmante... Elle a mis dans tout ceci une grâce, une sensibilité parfaites... C'est un ange. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! qu'il est simple, ce D. Fernand, de croire que j'enlèverai une jeune et jolie femme pour un autre! Pendant qu'il me racontait son plan, je faisais le mien de mon

côté. En arrivant à Valence, au lieu d'attendre complaisamment que le Seigneur D. Fernand vienne jouir du fruit de mon adresse, je me dirige vers la France : Séraphine ne connaît point la route de Madrid, partant, nul obstacle. Je m'arrête au pied des Pyrénées, dans une de ces vallées riantes arrosées par la Garonne ; c'est là que je borne ma carrière. Je fais argent de tout : sous un nom supposé, j'achète une belle et bonne métairie. A force de soins, je parviens à plaire à la jeune personne, et... je l'épouse. Mes jours s'écoulent ainsi filés par la main du bonheur, et je vois enfin, après de longs orages, se réaliser les brillantes chimères de ma jeunesse, et renaître pour moi cet âge d'or tant vanté par les poëtes... à moins que le hasard, les circonstances, ou mon intérêt n'en ordonne autrement. On vient ! reprenons mon rôle de père... Ah ! ah ! C'est le petit muet.

SCÈNE XIV.

PICAROS, CLARA, *vêtue en jockey et apportant des cartons.*

PICAROS.

Peste ! Carlo ! te voilà magnifique ! comment, diable, cet habit lui sied à merveille !... il a tout à fait bonne mine là-dessous... Eh bien ! mon ami, es-tu content d'être entré à mon service ? (*Clara fait signe que oui.*) Tu seras docile et fidèle ? (*Clara fait toutes sortes de protestations.*) C'est une bonne fortune pour toi que cette condition... Tu vas venir à la Cour, tu verras du pays.

CLARA, *à part.*

J'espère bien t'en faire voir aussi !

PICAROS.

Qu'est-ce que tu portes là ?

(Clara indique que ce sont des robes de Séraphine.)

PICAROS.

Ce sont des dentelles à ta jeune maîtresse : pose tout cela là-dessus. (*Il lui montre une table à droite.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, D. FERNAND.

(D. Fernand arrive avec précipitation. Il tient un étui de pistolets qu'il pose sur la table. Il fait signe à Clara de s'éloigner : celle-ci feint d'obéir, mais elle reste cachée derrière une des colonnes du pavillon.)

D. FERNAND.

Ah! mon cher Picaros, quel contre-temps!

CLARA, *à part.*

Ecoutons.

D. FERNAND.

Mon nègre arrive du port.

PICAROS.

Eh bien?

D. FERNAND.

Le capitaine me mande que les vents contraires l'empêchent de mettre à la voile, et qu'il ne prévoit pas pouvoir partir avant deux jours.

PICAROS.

Et que faire d'ici là?

D. FERNAND.

Tu ne peux demeurer ici.

PICAROS.

Tout serait bientôt découvert.

D. FERNAND.

Si D. Alvar a annoncé l'arrivée de D. Raphaël à son père, le maudit gouverneur s'empressera de venir nous féliciter.

PICAROS.

Diable! un moment.

D. FERNAND.

Il y a bien quelques rapports dans la taille, peut-être même une légère ressemblance dans la figure; mais...

PICAROS.

C'est jouer trop gros jeu. D'ailleurs, cela pourrait nous mener loin. Si le gouverneur prenait sur lui de me faire

rester dans l'île et d'écrire pendant ce temps à Madrid, pour demander la grâce du prétendu D. Raphaël, adieu le voyage...

D. FERNAND.

La dot...

PICAROS.

La récompense...

D. FERNAND.

Nous serions perdus tous deux.

PICAROS.

Allons, morbleu! du courage!.. C'est dans les revers qu'un grand cœur... N'avez-vous pas ici quelque chambre bien isolée, quelque retraite inconnue, où je puisse être en sûreté?

D. FERNAND.

Tu m'y fais songer : vous seriez à merveille à Belmonté.

PICAROS.

Qu'est-ce que c'est que Belmonté?

D. FERNAND.

Un vieux château à quatre milles d'ici... sur le bord de la mer.

CLARA, *à part.*

Belmonté! bon.

PICAROS.

Que ne parliez-vous donc? voilà bien notre affaire. Nous resterons là parfaitement ignorés, jusqu'à ce qu'il plaise à ce maudit vent, qui s'élève exprès pour nous contrarier, de nous permettre de partir.

D. FERNAND.

Cependant, j'annoncerai à tout le monde votre départ.

PICAROS.

Bien entendu.

D. FERNAND.

Puis, aussitôt que le temps le permettra, je vous enverrai un petit bâtiment qui vous prendra au pied du château, pour vous conduire en Espagne.

(Vers la fin de cette scène, on voit D. Alvar à la grille du fond. Clara l'aperçoit et lui fait signe de se cacher et d'attendre un moment.)

PICAROS.

Bravo! nous voilà en mesure ; la nuit dérobera notre fuite.

D. FERNAND.

Je vais faire préparer ma chaise... C'est mon nègre qui te conduira ; il connaît le chemin... Je garderai Carlo pour te l'envoyer quand vous mettrez à la voile. Avant trois minutes, je suis à toi avec notre Hélène.

PICAROS.

Et les mille ducats ?

D. FERNAND.

Tiens, fripon. C'est quatre fois plus...

PICAROS.

En proportion du danger.

D. FERNAND.

D'ailleurs, nous compterons.

PICAROS, *prenant la bourse.*

Fi donc! je m'en rapporte à vous.

D. FERNAND.

Que tu réussisses seulement, et je ne croirai pas t'avoir trop payé. Je ne crains pas que tu me trahisses, ton intérêt te commande d'être fidèle. Tu n'oublieras pas que si j'ai pu te faire mettre en liberté, je pourrais, à plus forte raison, te replonger dans les fers pour le reste de ta vie.

PICAROS.

Vous me connaissez, Seigneur, c'est tout ce que j'ai à répondre. (*A part.*) Que j'aie seulement le pied en Espagne, et je ne te crains plus.

D. FERNAND, *montrant la boîte qu'il a posée sur la table.*

Je t'ai apporté une boîte de pistolets ; ils sont chargés et en bon état. (*Clara doit voir le mouvement et entendre ce que dit D. Fernand.*)

PICAROS.

Utile précaution!

D. FERNAND.

Attends-moi. La chaise, Séraphine, mon nègre, deux mots à Gonzalès, majordome de Belmonté, et je suis à toi. (*Clara s'enfonce dans un bosquet pour laisser passer D. Fernand.*)

SCÈNE XVI.

PICAROS, CLARA, *dans le fond.*

PICAROS.

Je tiens les ducats, c'est l'essentiel; mais comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je crois qu'il est prudent, à tout hasard, de me ménager une retraite et des moyens d'évasion; en cas d'événement, l'habit que j'ai laissé là-dedans pourrait m'être utile; il m'aiderait à redevenir Picaros; j'abandonnerais la petite à sa destinée, et ne serais plus qu'un chétif prisonnier, sorti de sa cage en tout bien, tout honneur, et n'ayant plus rien à démêler avec la justice. La prévoyance et l'audace... voilà les deux grands nerfs de l'intrigue... après l'argent. Allons chercher l'habit. (*Il entre dans le cabinet de gauche.*)

SCÈNE XVII.

CLARA, D. ALVAR.

(Clara suit tous les mouvements de Picaros. Quand il est entré dans le cabinet et qu'il en a fermé la porte, elle court à la grille, et appelle D. Alvar, puis elle vient vivement ouvrir la boîte d'armes; elle en tire les pistolets dont elle ôte l'amorce.)

CLARA.

Otons l'amorce; du moins ils ne feront de mal à personne.

(Elle fait signe à don Alvar de venir auprès d'elle; il accourt avec précipitation, elle l'arrête à l'entrée du pavillon et lui dit d'une voix concentrée et avec beaucoup d'émotion.)

Don Raphaël est un imposteur, don Fernand est d'intelligence... on enlève Séraphine... prévenez votre père et courez au château de Belmonté.

D. ALVAR.

Que dis-tu ?

CLARA.

Vite... on vient... fuyez.

(D. Alvar se sauve. Clara remet les pistolets dans la boîte ; quand tout est en ordre, elle prend un des cartons qu'elle a apportés précédemment, et paraît arriver dans le pavillon au moment où Picaros sort du cabinet avec son premier habit dont il a fait un paquet. Elle marche nonchalamment pour lui donner le change.)

SCÈNE XVIII.

CLARA, PICAROS.

PICAROS.

Ah! c'est toi, mon garçon!... Eh bien! j'ai changé d'avis, tu ne m'appartiens plus, je te laisse à don Fernand; oui, tu resteras ici, et j'emmènerai son nègre à ta place...

(Clara paraît très-affligée, et supplie Picaros de l'emmener avec lui.)

PICAROS.

Cela ne se peut pas, mon enfant; ce doit être la même chose pour toi. (*Clara témoigne que c'est bien différent, et fait semblant de pleurer.*) Allons ne pleure pas, mon petit... Il est vraiment gentil... C'est singulier, comme il s'est promptement attaché à moi. Console-toi, mon enfant!... (*Il essuie la figure de Clara avec son mouchoir.*) Il n'y a pas assez longtemps que nous sommes ensemble pour devoir t'affliger ainsi. Bah! bah! ton chagrin sera bientôt passé. (*Il ouvre la boîte où sont les pistolets, les prend et les met à sa ceinture. Clara rit sous cape.*)

SCÈNE XIX.

D. FERNAND, SÉRAPHINE, CLARA, PICAROS, LE NÈGRE.

D. FERNAND, *à Picaros.*

Partez, don Raphaël. (*Il lui remet une lettre pour Gonzalès.*) Pour que Séraphine ne soit pas reconnue dans la route, ou au château, par quelqu'un de mes gens, ce qui pourrait compromettre la sûreté de son père... il est pru-

dent qu'elle se couvre d'un voile, et qu'elle ne le quitte que lorsque vous serez seuls.

SÉRAPHINE.

Donnez, Seigneur; rien ne me semblera difficile pour prouver à don Raphaël ma tendresse et mon dévouement.

D. FERNAND.

Sortez par cette porte; vous trouverez ma voiture au bout de l'avenue. (*Au nègre.*) Domingo, prends ces effets. (*A Clara, qui s'avance pour prendre un des cartons, espérant trouver le moyen de parler à sa sœur.*) C'est inutile, on n'a pas besoin de toi. Adieu. Puisse votre voyage être aussi heureux que je le désire!

PICAROS.

Nous nous reverrons bientôt.

CLARA, *à part.*

Plus tôt qu'ils ne l'imaginent. (*Picaros et D. Fernand s'embrassent. Clara s'approche furtivement de Séraphine, et lui dit à voix basse :*) Adieu, ma sœur!....

(Surprise de Séraphine, qui n'ose la témoigner. Clara lui fait signe qu'elle va la suivre. Picaros, Séraphine et le nègre sortent par la petite porte du fond. Don Fernand les regarde aller, puis quand il les a perdus de vue, il rentre avec Clara, et retourne au palais.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une grande salle gothique, dans le milieu de laquelle est un piédestal carré, surmonté de la statue d'un guerrier armé de toutes pièces, et foulant aux pieds un Africain qu'il menace de son sabre. Deux portes latérales, deux tables et quelques siéges. Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SPALATRO, JENNARO, PIRATES.

(On entend un bruit souterrain qui s'accroît par degré. Le devant du piédestal s'ouvre et laisse voir Jennaro, Spalatro et deux ou trois de leurs camarades, groupés et éclairés par une torche.)

SPALATRO, *à celui des pirates qui tient la torche.*

Demeure sur l'escalier pour nous éclairer au retour. Cette lanterne nous suffit. (*Tous entrent dans la salle; il referme l'entrée du piédestal.*) Je ne vous ai pas trompés en vous disant que la citerne communique au château de Belmonté; nous voilà dans la grande salle basse.

JENNARO.

Fort bien. Y a-t-il quelque chose à prendre ici?

SPALATRO.

Toujours le même! que diable espères-tu trouver dans un vieux château abandonné par le propriétaire, et qui n'est habité que par un triste concierge et quelques valets? du moins cela était ainsi quand j'y vins, il y a trois ans, avec mon ancien patron.

JENNARO.

C'était bien la peine de me déranger! de me faire monter cent degrés au moins, au risque de me rompre le col!... et tout cela pour rien.

SPALATRO.

Allons, allons, Jennaro! tu ne dois pas être mécontent de ta journée, l'écrin de tantôt était assez bien garni.

JENNARO.

Sans doute, s'il ne fallait pas partager avec vous autres, gens inhabiles et maladroits, qui ne savez donner que des coups de sabre et en recevoir. Joli talent ma foi ! Faites comme moi ; depuis plus de cinquante ans que je suis dans le commerce, je n'ai pas reçu la moindre égratignure. En revanche, j'ai pris tout ce qui s'est offert.

SPALATRO.

Et surtout ce qu'on ne t'offrait pas.

JENNARO.

Moyen sûr pour arriver à la fortune ! Mais, enfin, pourquoi sommes-nous venus ici ?

SPALATRO.

Pour visiter ce château, qui, par sa position isolée sur le bord de la mer, nous offre une habitation commode et agréable. Machmoud avait conçu le projet de se l'approprier.

JENNARO.

Cela ne doit pas être difficile, d'après ce que tu dis.

SPALATRO.

Non, sans doute, en employant la force ; mais nous serions bientôt débusqués par les sbires et les alguazils. Mon patron, plus adroit, voulait forcer les habitants à fuir en les effrayant par ces prestiges qui sont si puissants sur l'esprit de la multitude.

JENNARO.

C'est mieux, cela. Hé bien, à qui faut-il faire peur ? je m'en charge.

SPALATRO.

Paix !... j'ai cru entendre... (*Il tourne sa lanterne ; tous se blottissent dans les coins de la salle. Jennaro et Spalatro sont accroupis derrière les tables.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, D. MESQUINOS.

D. MESQUINOS, *entrant avec un bougeoir à la main; il ouvre doucement la porte du fond, passe d'abord la tête et n'avance qu'avec précaution.*

Ce n'est pas l'embarras, si mamselle Louisa est jolie, il faut convenir qu'elle est bien maligne. Elle a toujours quelque niche à me faire. Par exemple, elle sait que je n'aime point à parcourir seul, la nuit, les longs corridors et les salles immenses de ce vieux château... parce qu'enfin la prudence... écoutez donc...

JENNARO, *à part.*

C'est l'homme à l'écrin !...

D. MESQUINOS.

Hein !... (*Il écoute.*) Il me semble toujours !... Eh bien ! cette maudite espiègle me dit avec son petit air doucereux : « Allons, Seigneur Mesquinos, puisque vous voulez absolument me plaire, faites donc le galant; vous savez que » nous allons danser dans la grand'salle basse, et vous » n'êtes point encore parti pour tout disposer ? Courez, tâ» chez de faire le jeune homme... » Des épigrammes, toujours des épigrammes... et moi d'accourir bien vite pour la satisfaire !... Je vous demande un peu s'il n'était pas plus simple de charger de cette commission, quelqu'un de ces grands gaillards qui sont là-bas. Elle avait à choisir entre cinquante au moins !... car le château est plein de ces maudits pêcheurs.

SPALATRO, *à part.*

Nous avons mal pris notre moment.

D. MESQUINOS.

Hein ? Les oreilles me cornent... Ce n'est pas l'embarras, je ne suis pas rassuré du tout... Heureusement que personne ne me voit.

JENNARO, *à part.*

Oui, heureusement !

D. MESQUINOS.

Mais je puis bien m'avouer cela à moi-même : je n'entre jamais dans cette salle, surtout la nuit, sans me sentir tout bouleversé. Cette grande statue blanche qu'on a campée là-haut, m'inspire une frayeur mortelle. C'est celle d'un fameux marin don... don... don... le nom n'y fait rien... (*Il allume une lampe posée sur une table à gauche. A peine a-t-il le dos tourné, que Spalatro placé derrière la table, souffle la lampe.*) Et puis on dit que ce château a été habité jadis par les Maures, et je ne sais pourquoi... Ce n'est pas l'embarras, ces Maures-là sont bien morts, ils ne reviendront pas exprès de l'autre monde pour m'effrayer... (*Il se retourne et voit la lampe éteinte.*) C'est singulier...je croyais... (*Au moment où il s'approche de la table pour rallumer la lampe, Spalatro se lève et lui montre une figure effroyable. La peur le suffoque, il n'a pas la force de crier; il recule en tremblant; quand il est devant le piédestal, il se retourne et se trouve en face de Jennaro, qui lui fait une horrible grimace et souffle sa lumière; il tombe à plat ventre en se cachant le visage, et en poussant des cris aigus.*) Haï! haï! à moi!... je suis mort!...

SPALATRO.

Fuyons, nous reviendrons plus tard. (*Ils ouvrent la porte du piédestal et descendent dans la citerne.*)

SCÈNE III.

D. RAPHAEL, D. MESQUINOS, GONZALÈS, LOUISA, PAYSANS, PAYSANNES. (*On accourt avec des lumières.*)

LOUISA, *avec une grosse voix.*

Téméraire espagnol!

D. MESQUINOS.

Je ne suis pas téméraire.

LOUISA.

Avoue donc que tu n'es qu'un lâche.

D. MESQUINOS.

Je l'avoue.

LOUISA.

Indigne de posséder jamais Louisa.

D. MESQUINOS.

A la bonne heure.

LOUISA, *gaiment et avec sa voix ordinaire.*

Mon père, je prends acte de sa déclaration.

D. MESQUINOS, *se relevant.*

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est ?

(Tout le monde lui rit au nez. Louisa est restée en attitude menaçante. Plus Mesquinos paraît stupéfait, plus les éclats de rire redoublent.)

GONZALÈS.

Bravo, mon gendre! voilà un beau trait.

D. MESQUINOS.

Quand vous ririez jusqu'à demain !... Si j'avais su que vous étiez là, je n'aurais pas eu peur.

LOUISA.

En vérité ?

D. MESQUINOS.

Certainement. (*On rit, il regarde Louisa.*) Comment, c'était vous ?.... Allons donc, cela n'est pas possible... vous n'êtes pas si laide que cela... (*On rit.*)

GONZALÈS.

Voilà, j'espère, un compliment bien tourné...

D. MESQUINOS.

Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire... j'ai vu ici des maures...

GONZALÈS.

Allons, il a vu des morts, à présent !...

D. MESQUINOS.

Hé non, ce n'est pas cela! ce sont des maures vivants...

LOUISA.

Ce que c'est qu'une imagination vive !...

D. MESQUINOS.

Je n'ai point d'imagination, Mamselle.

GONZALÈS.

D'accord.

LOUISA.

Mais, c'est assez nous occuper du seigneur Mesquinos.

D. RAPHAEL, *à part.*

Oh! ma chère Clara! pourquoi tarder autant à revenir?... Je tremble.

LOUISA.

Dansons, c'est pour cela que nous sommes venus ici.

D. MESQUINOS.

Voulez-vous que je vous chante une ronde?

LOUISA.

Quoi, vous chantez, seigneur Mesquinos?

D. MESQUINOS.

Comment! si je chante!... tel que vous me voyez, dans ma jeunesse, je chantais comme un cigne...; on m'appelait le rossignol de la contrée... Mais...

LOUISA.

C'est juste, en hiver les rossignols ne chantent plus.

GONZALÈS.

Priez le père Ambrosio de vous chanter une ronde, il doit en savoir, lui.

LOUISA.

Bon vieillard, savez-vous des chansons?

D. RAPHAEL.

Hélas! non, gentille signora.

LOUISA.

Et votre petit conducteur?

D. RAPHAEL.

C'est différent.

LOUISA.

Mais, à propos, où donc est-il? est-ce qu'il n'est pas encore de retour?

D. RAPHAEL.

Non, son absence est bien longue; ce retard commence à m'inquiéter.

GONZALÈS.

En effet, il y a plus d'une heure qu'il fait nuit.

D. RAPHAEL, *à part.*

Lui serait-il arrivé quelque malheur?

D. MESQUINOS.

Je vous dis que vous serez forcée de vous adresser à moi; mais pour vous punir, je me ferai prier.

LOUISA.

Hé bien! pas du tout; nous nous passerons du rossignol, c'est moi qui chanterai.

D. RAPHAEL.

Nous ne perdrons pas au change, puisque nous entendrons la fauvette.

GONZALÈS.

Vous êtes galant, bon vieillard.

LOUISA, *à D. Mesquinos.*

Vous ne me diriez pas une chose comme celle-là, vous!

D. MESQUINOS.

Parbleu! ce n'était pas difficile à trouver; une fauvette, une alouette, une chouette... (*Tout le monde rit.*)

GONZALÈS.

Il est vrai qu'il ne fallait pas grand esprit pour trouver cela.

D. MESQUINOS.

Le naturel, c'est par-là que je brille. (*A part.*) Chien d'aveugle! je t'en veux, va!

GONZALÈS.

Louisa, sans chercher plus loin, redis-nous les exploits du fameux guerrier dont nous possédons ici la statue, du malheureux don Raphaël.

(D. Raphaël oublie un moment son rôle et tourne involontairement la tête du côté de la statue.)

D. MESQUINOS.

D. Raphaël, c'est cela! (*A part, il a remarqué le mouvement de D. Raphaël.*) Tiens! comme il a regardé juste! si celui-là est aveugle, par exemple!...

D. RAPHAEL, *avec beaucoup d'émotion.*

D. Raphaël, dites-vous?

GONZALÈS.

L'auriez-vous connu, cet intrépide marin? vous êtes ému en prononçant son nom.

D. RAPHAEL.

Oui, nous avons longtemps servi ensemble.

D. MESQUINOS, *avec une maligne curiosité.*

Ah! vous l'avez connu! Quel homme était-ce? ressemblait-il à sa statue? (*A part.*) Voyons s'il recommencera.

LOUISA.

Belle question! il faudrait que le père Ambrosio pût voir la statue pour la confronter avec l'original.

D. MESQUINOS.

Ce n'est pas là l'embarras.

GONZALÈS.

C'était un brave homme ; les habitants de cette île ne l'oublieront jamais : ils lui doivent une reconnaissance éternelle ; c'est lui qui les a délivrés des attaques continuelles des pirates d'Afrique. Ce château a été, il y a vingt ans, le théâtre d'une de ses plus belles actions.

D. RAPHAEL, *embarrassé.*

J'étais à cette affaire... j'y combattis avec lui...

GONZALÈS.

Puisque vous avez été le compagnon d'armes de ce brave Espagnol, vous n'apprendrez pas sans intérêt que le maître de ce château, pour éterniser le souvenir de sa délivrance, a fait ériger dans cette salle une statue de don Raphaël. D. Fernand, qui en est maintenant le propriétaire, l'a conservée précieusement par respect pour la mémoire de son ami.

D. RAPHAEL, *à part.*

De son ami! le perfide!

GONZALÈS.

Tous les ans, nous célébrons une petite fête en l'honneur de ce héros ; j'y raconte ses exploits à nos jeunes gens pour les enflammer du désir de la gloire... Et tenez, vous ne serez pas fâché d'entendre les couplets que l'on a composés dans le temps sur cette action brillante, dont je viens de vous parler... Bon Ambrosio, devant le piédestal, vous représenterez D. Raphaël... Chante, Louisa.

LOUISA.

Mais, mon père, je ne sais pas ces couplets-là.

D. MESQUINOS.

Je les sais, moi. (*Il chante.*)

COUPLETS.

Le vieux château de Belmonté
Était sans armes, sans défense ;
Un jour l'Africain indompté,
De le surprendre eut l'insolence.
De cette insigne offense
Le châtiment fut prompt.
Écoutez, et vous saurez comme,
Par don Raphaël, ce grand homme,
Fut vengé notre affront.

(Les paysans répètent en chœur les trois derniers vers de chaque couplet.)

De ces farouches ennemis,
Don Raphaël bravant le nombre,
Suivi de fidèles amis,
Vers le milieu d'une nuit sombre,
A la faveur de l'ombre,
Escalade le fort.
L'Africain surpris dans son somme,
Veut combattre ; mais le grand homme
A frappé : tout est mort.

L'astre du jour en pâlissant,
Éclaire un horrible carnage ;
De rage et d'effroi frémissant,
L'ennemi quitte ce rivage.
Ce haut fait, d'âge en âge,
A tous sera transmis.

(En s'adressant à la statue devant laquelle est D. Raphaël.)

On t'admire partout, grand homme ;
Mais le cœur ici te surnomme
Le sauveur du pays.

(En répétant ces trois derniers vers, tout le monde se prosterne.)

D. RAPHAEL, *attendri.*

Quelle épreuve pour mon cœur !

GONZALÈS.

Vous pleurez! tant mieux, j'aime à voir couler des larmes des yeux d'un soldat; cela m'assure que son cœur n'est point fermé à la pitié, et qu'il ne sera pas sourd au cri de l'infortune, si jamais il s'élève devant lui. (*On sonne en dehors.*) Qui peut sonner à cette heure? Allez voir. (*Un paysan sort.*)

D. RAPHAEL.

C'est sans doute ma... mon petit Carlo... (*A part.*) Imprudent!

LOUISA.

Oh! sans doute, c'est lui... Soyez tranquille, Ambrosio, je vais bien le gronder de ne s'être pas trouvé ici pour nous faire danser, et d'avoir inquiété son père nourricier. (*Elle va au fond.*) Mais, non, ce n'est pas lui. Voyez donc, mon père.

GONZALÈS, *regardant aussi.*

Le nègre de D. Fernand! un étranger avec lui!

LOUISA.

Une dame couverte d'un voile!

D. MESQUINOS.

Oh! oh!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PICAROS, SÉRAPHINE, LE NÈGRE.

(Picaros et Séraphine voilée entrent, précédés d'un valet qui porte un flambeau, et de Domingo qui est chargé de leurs effets.)

PICAROS, *à Gonzalès, qui vient à sa rencontre.*

Est-ce vous que l'on nomme Gonzalès?

GONZALÈS.

Oui, Seigneur.

PICAROS.

Lisez cette lettre de votre maître. (*Gonzalès prend la lettre et lit.—Bas à Domingo qui a déposé sur une table tout ce qu'il portait.*) Retourne à Palma; tu diras à D. Fernand que nous sommes arrivés sans accident, et que

j'attends avec impatience qu'il me procure les moyens de mettre notre trésor en sûreté. (*Le nègre sort.*)

D. RAPHAEL, *qui a entendu ces mots, à part.*

Que veut dire ceci?

GONZALÈS, *à Picaros, après avoir lu.*

D. Fernand me mande que vous êtes son meilleur ami; il m'ordonne de vous bien recevoir, ainsi que la Signora votre fille, et d'avoir pour vous pendant le séjour que vous ferez dans son château, les mêmes égards qu'il aurait droit d'exiger pour lui-même. Croyez, Seigneur, que je répondrais dignement à la confiance de mon maître. Je mettrai tous mes soins à vous plaire, et à vous rendre agréable cette demeure.

PICAROS.

J'en suis persuadé.

LOUISA, *s'approchant de Séraphine, et faisant le mouvement d'ôter son voile.*

Permettez, Signora, que je vous débarrasse de ce voile qui vous gêne.

PICAROS, *vivement.*

Ne vous donnez pas la peine; ma fille est dans l'usage de se servir elle-même.

LOUISA, *reculant.*

Je vous demande pardon.

D. MESQUINOS, *à part.*

Je parierais que cette femme-là est laide.

D. RAPHAEL, *à part.*

Quel mystère! je me sens troublé... mon cœur bat avec force... Ce que j'éprouve est bien étrange.

PICAROS, *regardant autour de lui, et voyant que son mouvement a excité la curiosité de tous ceux qui sont présents.*

Gonzalès, vous avez ici bien nombreuse compagnie. Mon ami m'avait annoncé que ce château isolé n'était habité que par vous et quelques domestiques.

GONZALÈS.

Il est vrai, Seigneur; mais j'ai fait une grande pêche ce matin; ces gens que vous voyez sont, pour la plupart, des paysans des environs qui sont venus m'aider. Vous n'igno-

rez pas, sans doute, que D. Fernand marie dans trois jours sa pupille, la jeune Séraphine...

D. RAPHAEL, *à part.*

On marie ma fille! O ciel! qu'ai-je entendu?

PICAROS.

Je le sais.

SÉRAPHINE, *à part.*

Hélas! quand s'accomplira cet hymen? (*Elle s'assied.*)

GONZALÈS.

Le fête sera brillante, c'est pour cela qu'il m'a ordonné...

PICAROS.

Fort bien. Congédiez ces gens, ou faites-moi conduire dans un appartement où je puisse être seul.

GONZALÈS.

C'est trop juste, Seigneur; je vais donner des ordres pour que vous soyez promptement satisfait et que rien ne vous manque. (*Aux paysans:*) Retirez-vous, mes amis; allez prendre du repos.

(Les paysans sortent. Gonzalès parle bas à Louisa, qui entre dans l'appartement de droite. Il paraît également donner des ordres à ses valets.)

D. RAPHAEL, *à part.*

Cette femme voilée... cet homme m'inquiètent... tout cela m'inspire des soupçons; si je pouvais... (*En feignant de n'y pas voir, il vient passer devant Picaros et Séraphine*).

PICAROS, *le repoussant.*

Prenez-donc garde, mon ami.

D. RAPHAEL, *à Picaros.*

Pardon, Seigneur. (*A part*). Je ne te perdrai pas de vue.

D. MESQUINOS.

Gonzalès, envoyez donc coucher ce maudit aveugle!... il dérange tout le monde. De quel côté est sa chambre?

GONZALÈS.

Là-bas... au fond du corridor, tout près de la vôtre.

D. MESQUINOS, *à part.*

Tant mieux, cela me tranquillise; il aura l'œil sur moi.

(Gonzalès ordonne à un paysan de prendre une lumière et de conduire D. Raphaël.)

GONZALÈS.

Bonsoir, père Ambrosio, dormez bien. (*D. Raphaël sort.*)

(Gonzalès va et vient jusqu'à la rentrée de Louisa.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, GONZALÈS, PUIS LOUISA.

GONZALÈS.

Dans un moment on vous servira.

PICAROS.

Quelques fruits seulement; tu n'as pas besoin d'autre chose, n'est-ce pas, ma fille?

SÉRAPHINE.

Non, mon père.

LOUISA, *rentrant par la droite.*

Tout est prêt pour vous recevoir.

PICAROS.

Entrons.

GONZALÈS.

Permettez que j'aie l'honneur de vous conduire; je veux m'assurer par moi-même...

PICAROS, *à Louisa.*

Merci, belle enfant.

(Il donne la main à Séraphine, et tous deux, précédés de Gonzalès qui les éclaire, entrent dans l'appartement de droite.)

SCÈNE VI.

D. MESQUINOS, LOUISA.

D. MESQUINOS.

Eh bien! comment le trouvez-vous? il ne me dit seulement pas bonsoir.

LOUISA.

C'est affreux !

D. MESQUINOS.

Oh ! je sais bien que toutes les fois que l'on m'adressera un mauvais compliment ou que l'on me fera une malhonnêteté, vous serez de moitié.

LOUISA.

De moitié ? Ah ! vous êtes trop modeste.

(Ici un valet entre portant des corbeilles remplies de fruits, qu'il pose sur la table à gauche.)

D. MESQUINOS.

Je vous dis, moi, que ce n'est pas grand chose que ce nouveau venu.... Il y a quelque micmac là-dessous.... un homme qui court les champs pendant la nuit avec une femme.... qui ne quitte pas son voile....

LOUISA.

J'avoue que cette circonstance me paraît étrange.

D. MESQUINOS.

Je vous dis que cela m'a tout l'air d'un enlèvement.

LOUISA.

Quelle idée !

D. MESQUINOS.

Et dans ce cas, savez-vous que votre père courrait de grands risques. Favoriser un rapt !

LOUISA

Vous commencez à me faire peur.

D. MESQUINOS

Il ne faut pas que cela vous effraie... mais c'est qu'il n'y va rien moins que de la vie.

LOUISA.

Allons, vous êtes fou !

D. MESQUINOS

Nous verrons, nous verrons.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PICAROS, GONZALÈS.

PICAROS, *sortant de la chambre de droite.*

Je suis sensible à vos soins, Gonzalès ; vous avez l'air d'un brave homme.

GONZALÈS.

Je m'estime heureux, Seigneur, d'avoir pu vous prouver mon zèle.

PICAROS.

Maintenant que vous avez pourvu à tout, vous pouvez me laisser seul. (*Il regarde sur la table.*) Bon, voilà ce qu'il me faut pour écrire. (*Il pose ses pistolets.*)

GONZALÈS.

Nous allons donc nous retirer.

D. MESQUINOS, *bas à Louisa.*

Il s'en est allé sans me rien dire tout à l'heure, je vais lui rendre la pareille.

PICAROS.

Bonne nuit.

GONZALÈS ET LOUISA.

Bonsoir, Seigneur.

(D. Mesquinos tourne brusquement le dos à Picaros qui ne s'en aperçoit pas. D. Mesquinos, qui croit l'avoir piqué, est enchanté de ce qu'il imagine être une espièglerie. Picaros s'assied près de la table. Gonzalès passe d'un côté du piédestal et Louisa de l'autre.)

D. MESQUINOS, *arrêtant Louisa comme elle passe devant l'appartement de gauche.*

Eh bien ! il a été joliment attrapé.

LOUISA.

Il n'a pas seulement fait attention à vous.

GONZALÈS.

Bonne nuit, Seigneur Mesquinos.

LOUISA.

N'allez pas rêver au spectre, du moins !

D. MESQUINOS.

Méchante ! vous connaissez mieux que personne le spectre qui me lutine jour et nuit; c'est vous.

GONZALÈS.

Charmant !...

(D. Mesquinos envoie un baiser à Louisa et entre dans le corridor à gauche. Gonzalès et Louisa sortent par le fond.)

SCÈNE VIII.

PICAROS.

(Dès que D. Mesquinos est sorti, Picaros se lève, va visiter toutes les portes, regarde en dehors, écoute un moment, puis revient en scène.)

Tout est calme, et j'espère que la nuit se passera sans événement. Jusqu'à présent, rien n'a retardé ma marche ; je devrais être satisfait... et cependant je ne sais quelle inquiétude vague... J'ai dit à Séraphine que l'agitation de mes esprits ne me permettant pas de me livrer au repos, je passerais la nuit à écrire... La vérité est que je ne suis pas tranquille... qu'il me tarde d'être à demain; car j'espère qu'enfin il me sera possible de quitter cette île... Je ne serai certain de ma proie, qu'après avoir mis la mer entre le crédule D. Fernand et moi. O mon étoile ! toi qui m'as si souvent guidé dans des entreprises difficiles, et qui toujours m'as conduit au port, ne m'abandonne pas aujourd'hui. (*On sonne en dehors; il écoute et paraît inquiet.*) Et bien! mon cœur, paix donc...pourquoi tressaillir ainsi ?... je ne me reconnais plus ; que sont devenus cette froide intrépidité, ce courage presque stoïque qui ne me quittèrent jamais? Allons, Picaros... songe aux mille ducats... à ta fortune enfin... car c'est là ton seul but... Un jour encore, et tu renonces pour jamais à l'intrigue.

SCÈNE IX.

PICAROS, GONZALÈS, LE NÈGRE.

GONZALÈS, *introduit le nègre et lui montre Picaros.*

Le voilà.

(Le nègre remet une lettre à Picaros, en indiquant qu'il vient de la recevoir près du château.)

PICAROS.

Je te remercie. (*Il leur fait signe de sortir.*)

SCÈNE X.

PICAROS.

(Dès qu'il est seul, il ouvre la lettre et lit avec beaucoup d'émotion.)

« Tout est découvert, mon cher Picaros. Je ne puis con-
» cevoir comment D. Alvar a su que tu n'es pas le père de
» Séraphine; mais à peine étiez-vous partis, que l'on est venu,
» de la part du gouverneur, me constituer prisonnier dans
» mon palais. Le jeune homme est parti lui-même pour
» Belmonté, à la tête d'une troupe d'alguazils. L'amour et
» le désir de la vengeance lui donneront des ailes, et peut-
» être y arrivera-t-il aussitôt que vous. Il vous est donc im-
» possible de songer à la fuite; vous seriez infailliblement
» arrêtés. En tous cas, fais bonne contenance, ne te décon-
» certe pas, soutiens hardiment que tu es D. Raphaël; il ne
» reviendra pas de l'autre monde pour prouver le contraire.
» Enfin, gagnons du temps, c'est l'essentiel; je ferai jouer
» ici tous mes ressorts pour te tirer d'affaire. Je soupçonne
» fort le petit muet... Il a disparu peu de temps après ton
» départ; je te le recommande, si le hasard te le fait ren-
» contrer.

» *P. S.* (*) Par réflexion, je pense qu'il est prudent de

(1) Le *Post-scriptum* doit être au verso du feuillet. Il faut que Picaros le tourne visiblement pour lire.

» ne pas te trouver en présence de l'ennemi ; commence donc » par te mettre en sûreté ; nous verrons après ce que nous » aurons à faire. Sous une des cours du château est une » vieille citerne qui n'est connue que de moi ; la porte en » est pratiquée dans le piédestal d'une statue placée dans la » grande salle basse... Elle s'ouvre au moyen d'un ressort » caché sous la corniche, au côté gauche de la statue... Des- » cends dans cette retraite...; fais en sorte d'y porter quel- » ques provisions.....; entraînes-y Séraphine, et qu'elle y » meure s'il le faut, plutôt que de retomber au pouvoir de » mon rival. »

Qu'elle y meure !... un moment. Je pourrais bien partager son sort, et je ne m'en soucie pas. Cherchons, cependant ; le cas échéant et à défaut d'autre ressource, j'emploierai celle-là. (*Il parcourt la lettre.*) Dans le piédestal... sous la corniche....

(Il fait le tour du piédestal, en commençant par la gauche du spectateur, passe les mains partout et regarde avec la plus grande attentention. La lettre lui échappe et tombe entre le piédestal et la porte du corridor de gauche.)

SCÈNE XI.

PICAROS, D. RAPHAEL, *puis* D. MESQUINOS.

D. RAPHAEL, *sortant avec précipitation de l'appartement de gauche, pendant que Picaros cherche du côté droit du piédestal, ce qui les empêche de se voir.*

On a sonné, et je n'ai pu résister au désir de savoir si ma fille est enfin de retour. (*Ses regards tombent sur la lettre qui est à terre. Il la ramasse pour la mettre sur la table.*) Que vois-je ? mon nom ! celui de Séraphine, écrits de la main de D. Fernand ? (*Il parcourt rapidement la première page de la lettre en donnant tous les signes de la plus grande surprise.*)

PICAROS.

Ah ! je l'ai trouvé !

(Il pousse un ressort qui fait ouvrir le devant du piédestal.)

D. MESQUINOS, *en habillement de nuit, sort de l'appartement de gauche; il tient un bougeoir à la main.*

Où va-t-il donc ce chien d'aveugle? je l'ai vu marcher tout seul. (*Il aperçoit D. Raphaël, vient en tapinois derrière lui, et lui frappe sur l'épaule.*) Ah! tu ne diras pas maintenant que tu es aveugle!

PICAROS, *effrayé, quitte sa place.*

Qu'est-ce? (*Il voit sa lettre entre les mains de D. Raphaël, se précipite sur lui, et la lui arrache.*) Misérable!

D. MESQUINOS.

Hai! hai!... (*Il se sauve dans sa chambre.*)

SCÈNE XII.

PICAROS, D. RAPHAEL.

D. RAPHAEL.

O contretemps! (*Il cherche à s'évader.*)

PICAROS, *le poursuit et l'arrête.*

Qui es-tu?... Quel intérêt te porte à épier mes démarches? Réponds... as-tu lu cette lettre?

D. RAPHAEL.

Oui, je l'ai lue...

PICAROS.

Traître! tu es mort.

(Il court prendre ses pistolets, et menace don Raphaël.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CLARA.

CLARA, *entrant avec la rapidité de l'éclair, s'écrie du fond:*

Ne craignez rien, D. Raphaël.

PICAROS, *à part et changeant de visage.*

D. Raphaël!

CLARA.

Les pistolets sont vides.

D. RAPHAEL, *embrassant sa fille.*

O providence !

PICAROS, *un moment déconcerté, mais se remettant bien vite.*

(*A part.*) Rusons. (*Haut avec dignité,*) Jeune homme, croyez-vous que je veuille faire usage de ces armes contre un vieillard sans défense ? Mon intention n'était que de l'effrayer. (*Il jette les pistolets.*)

CLARA, *à D. Raphaël.*

Ma sœur est ici.

PICAROS.

(*A part.*) C'est Clara... Maudit Jokei !

CLARA.

D'accord avec D. Fernand, ce misérable l'enlevait sous votre nom...; mais j'étais là, je veillais sur eux.

D. RAPHAEL.

O secours inattendu !

CLARA.

D. Alvar m'accompagne avec une escorte nombreuse.

D. RAPHAEL.

Où est ma chère Séraphine ? il me tarde de l'embrasser.

PICAROS.

Respectez son sommeil... Songez aux danger d'une telle secousse... l'émotion qu'elle a éprouvée ce soir est trop vive, pour la renouveler sans ménagement.

D. RAPHAEL.

Malheureux ! c'est toi...

PICAROS, *avec un ton patelin.*

Je l'avoue, je dois vous paraître bien coupable ; mais quand vous connaîtrez les circonstances étranges qui m'ont conduit ici, vous verrez qu'il m'a été impossible de résister à l'ascendant de l'homme adroit qui ne m'a tiré de prison que pour me faire l'instrument de ses astucieux projets. Le ciel sait si mon cœur répugnait à cette fourberie !... mais j'ai été séduit, entraîné par ses prières, ses menaces.

D. RAPHAEL.

Dis plutôt par son or.

PICAROS, *jetant la bourse loin de lui, mais regardant où elle tombe.*

Le voilà, cet or méprisable; je le déteste, puisqu'il m'allait faire commettre une action lâche et déshonorante. (*Il se jette à genoux et prend les mains de D. Raphaël.*) Cher D. Raphaël!... croyez-en ma franchise, mon repentir sincère... je bénis le hasard qui nous réunit, et me procure le moyen d'être utile à un illustre infortuné. Accordez-moi la vie, c'est l'unique récompense que je sollicite pour prix de l'important service que je vais vous rendre.

D. RAPHAEL.

Je te la promets.

(Picaros se relève, s'essuie les yeux, donne toutes les marques du plus sincère attendrissement; il paraît suffoqué par la reconnaissance; mais, à part, il sait indiquer que tout ceci ne tend qu'à tromper don Raphaël en surprenant sa bonne foi.)

PICAROS.

Le roi a révoqué l'arrêt injuste qui vous condamne.

D. RAPHAEL ET CLARA.

Il se pourrait!...

PICAROS.

Votre grâce est entre les mains de D. Fernand.

D. RAPHAEL et CLARA.

Entre ses mains!

PICAROS.

Il me l'a montrée.

D. RAPHAEL ET CLARA.

O bonheur!

PICAROS.

Il faut la lui dérober.

CLARA.

Mais comment?

PICAROS, *à part.*

Tâchons de les éloigner. (*Haut.*) Faites venir D. Alvar sans escorte, sans suite... (*D. Raphaël et Clara paraissent*

concevoir de l'inquiétude.) Je suis repentant, désarmé... vous êtes en nombre... comment pourrais-je inspirer la moindre défiance?... Je veux apprendre à ce jeune seigneur dans quel lieu D. Fernand cache le trésor que nous voulons lui enlever, et je crois qu'il serait imprudent de rendre trop de témoins dépositaires d'un tel secret. Cependant, si vous l'exigez, je suis prêt à faire cet aveu publiquement.

D. RAPHAEL, *après avoir réfléchi.*

Non, la prudence exige que nous en soyons seuls instruits.

PICAROS.

D. Alvar m'accompagnera à Palma; nous irons chez D. Fernand; soit par ruse, soit par force, nous obtiendrons de lui cet écrit précieux, qu'il ne manquerait pas d'anéantir, s'il avait le moindre soupçon de votre existence et surtout de votre retour.

CLARA.

Venez, mon père, courons chercher D. Alvar. (*Ils s'éloignent.*)

PICAROS, *à part.*

M'en voilà débarrassé!

CLARA, *revenant sur ses pas.*

Mais non, mon père, allez seul au-devant de lui. Pendant ce temps, je vais trouver ma sœur; elle m'a vue tantôt chez D. Fernand, elle me croit attachée à son prétendu père, et ma présence sera sans danger pour elle. Je la préparerai doucement au bonheur dont elle va jouir.

PICAROS, *à part.*

Me voilà pris encore une fois.

D. RAPHAEL.

Va, ma fille, je te rejoins à l'instant. (*Il sort.*)

PICAROS, *qui a réfléchi.*

(*A part.*) Bon! (*Haut.*) Oui, venez aimable personne, venez embrasser votre sœur. (*Il prend une lampe et montre à Clara la porte latérale à gauche.*) Par ici... quel plaisir pour mon cœur sensible, de vous voir réunies après tant de revers et de calamités... quels doux transports! quels tendres épanchements! (*Clara passe la première.*)

SCÈNE XIV.

PICAROS, *puis* SÉRAPHINE.

(A peine Clara a-t-elle passé la porte, que Picaros la tire et la ferme à double tour. Il court ensuite fermer les verroux de celle du fond, puis vient ramasser la bourse.)

PICAROS.

N'oublions rien. (*Il prend le paquet qui renferme son premier habit, puis il entre dans l'appartement de droite, d'où il ramène Séraphine tremblante et sans voile.*) Je suis découvert!... le château est investi... fuyons, ma fille.

SÉRAPHINE.

Je vous suivrai partout.

(Il pousse le ressort du piédestal, ouvre la porte de la citerne et y descend avec Séraphine. Ils emportent une lampe et un panier de provisions qui est resté sur une des tables. Pendant ce mouvement, qui doit être extrêmement rapide, Clara ne cesse de frapper à la porte et d'appeler D. Raphaël.)

SCÈNE XV.

D. RAPHAEL, D. ALVAR, CLARA, GONZALÈS, D. MESQUINOS, LOUISA, *Alguazils, Paysans et Paysannes.*

D. RAPHAEL, *en dehors, faisant des efforts pour ouvrir la porte du fond.*

Ma fille!

D. ALVAR.

Séraphine!

(Voyant que la porte résiste à leurs efforts, ils enfoncent les croisées et sautent dans l'appartement, suivis d'alguazils. D. Raphaël va ouvrir à Clara.

GONZALÈS, *conduisant D. Alvar dans l'appartement de droite.*

C'est de ce côté. (*D. Alvar y entre avec Louisa et des femmes.*)

D. RAPHAEL, *à Clara.*

Où est-il, ce traître?

CLARA.

Je ne sais ; sans doute il a fui.

GONZALÈS.

Par où?... je ne connais pas d'issue.

D. ALVAR ET LOUISA, *sortant de l'appartement de droite.*

Personne !

D. RAPHAEL.

O désespoir !

D. ALVAR.

O rage !

CLARA.

Ma sœur !

D. RAPHAEL.

Courons, cherchons, visitons partout... Mes amis, si vous avez conservé quelque reconnaissance pour D. Raphaël, ce marin qui vous protégea plus d'une fois contre les entreprises des farouches Africains, donnez-lui-en des preuves aujourd'hui en l'aidant à retrouver sa fille.

GONZALÈS ET D. ALVAR.

Quoi ! vous seriez?...

D. RAPHAEL *jetant son costume d'aveugle.*

D. Raphaël lui-même.

CLARA.

Oui, c'est mon père, (*Tout le monde se prosterne devant D. Raphaël.*)

D. RAPHAEL.

Jurons de retrouver Séraphine, ou de nous ensevelir sous les ruines de ce château. Amis, répétez avec moi, vengeance!

(Les alguazils et les paysans, armés de diverses manières, viennent en tumulte sur l'avant-scène, en agitant leurs armes.)

Vengeance !

(Tout le monde répète le même cri, puis on sort en courant de tous côtés.)

D. MESQUINOS, *à qui on a donné une escopette, la tient d'une main, et de l'autre son bougeoir. Il sort lentement, et crie d'une voix tremblante.*

Vengeance !...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente une vaste citerne construite en briques et à demi-ruinée. L'intérieur est tapissé de mousse, de lierre, et autres plantes rampantes. Au premier plan à gauche, dans la partie du mur qui fait face aux spectateurs, sont deux grandes croisées ogives, garnies de barreaux et à travers lesquelles on voit un escalier tournant intérieur, qui est censé communiquer au piédestal que l'on a vu au troisième acte. Cet escalier aboutit à une porte de fer qui donne dans la citerne. On aperçoit çà et là des blocs de briques et de pierres qui se sont détachées de la voûte, et qui attestent la vétusté de cette construction. Tout le fond est occupé par un couloir élevé et horizontal garni d'une rampe de fer, et qui conduit à l'ouverture du souterrain; au bout de ce couloir, à droite, est un escalier à deux rampes douces, dont la première va de droite à gauche et la seconde de gauche à droite jusqu'au sol. Cette décoration doit être entièrement fermée. Dans le haut de la voûte et à peu près dans la ligne parallèle au troisième plan, est une ouverture qui servait jadis à l'écoulement des eaux de la pluie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAR, PIRATES.

(Au lever du rideau, la rampe est baissée; quelques torches allumées et placées çà et là éclairent d'une manière pittoresque les groupes de pirates que l'on voit dans différentes attitudes, mais tous endormis. Octar est étendu sur le petit escalier de gauche. Les uns sont assis sur des blocs et dorment appuyés sur leurs camarades; d'autres sont couchés par terre sur les rampes du grand escalier et le long du couloir.)

SPALATRO, *par l'ouverture du haut.*

Capitaine! capitaine!

(Au second cri, plus fort que le premier, tous les pirates se réveillent, et lèvent la tête sans se déranger. Ils écoutent.)

OCTAR.

Eh bien! que veux-tu, Spalatro?

(Il se met au-dessous de l'ouverture, et prête l'oreille.)

SPALATRO, *de même.*

Je viens d'entendre une fusillade du côté de l'entrée du souterrain.

OCTAR.

Serions-nous trahis?

SPALATRO, *de même.*

Je vais à la découverte pour savoir ce que ce peut-être; mais je crois que vous ne feriez pas mal de sortir pour soutenir nos gens en cas d'attaque.

OCTAR.

Il a raison. Jennaro n'a tout au plus avec lui qu'une douzaine d'hommes. Alerte, camarades! volons à la défense des braves qui veillent pour nous.

(Tous les pirates étaient descendus insensiblement pour mieux entendre Spalatro. Octar se met à leur tête; tous remontent et sortent en ordre; ils emportent les torches qui éclairaient la citerne, de sorte qu'il y règne la plus profonde obscurité après leur départ.)

SCÈNE II.

PICAROS, SÉRAPHINE.

(A travers les croisées ogives qui sont à gauche, on voit descendre Picaros et Séraphine par l'escalier intérieur. Picaros tient la lampe d'une main et de l'autre soutient Séraphine qui porte le panier de provisions.)

SÉRAPHINE.

Où me conduisez-vous, mon père?

PICAROS, *à part.*

Ma foi! je ne le sais pas moi-même. (*Haut.*) Tu le sauras bientôt, mon enfant; mais tu ne dois rien craindre; n'es-tu pas avec ton meilleur ami, ton premier défenseur?

SÉRAPHINE.

Aussi je ne crains rien.

PICAROS.

Cependant, tu trembles?

SÉRAPHINE.

Cette émotion est bien naturelle.

PICAROS.

Il est vrai que tu as éprouvé aujourd'hui bien des sensations différentes ; mais il ne faut qu'une crise heureuse pour nous mettre tout à fait à l'abri des revers ; jusque-là, mon enfant, de la patience, du courage!

SÉRAPHINE.

J'en aurai.

(Tout ce dialogue a eu lieu pendant la descente, alors ils sont en face de la porte de fer; Picaros l'ouvre avec la clé qui était en dedans et ils se trouvent sur le palier.)

PICAROS, *regardant de tous côtés.*

C'est cela, nous voilà arrivés.

SÉRAPHINE.

Où sommes-nous donc?

PICAROS.

Dans une vieille citerne, qui n'est connue d'aucun des habitants de ce château, et où nous n'avons rien à redouter des poursuites de mes ennemis.

SÉRAPHINE.

Que le ciel vous entende, et qu'il exauce les vœux que je forme pour votre bonheur! (*Ils descendent les degrés.*)

PICAROS, *à part.*

Voilà un joli logement que D. Fernand m'a indiqué!... Je commence à me repentir de m'être mêlé de cette affaire... cependant, mille ducats! cela mérite considération... (*Haut à Séraphine, qui s'est assise sur un bloc de pierre, et qui paraît accablée par la fatigue et l'inquiétude.*) Allons, mon enfant, ne te laisse point abattre. Tu tiens là de quoi remettre tes esprits et te rendre des forces; profites-en pendant que je vais reconnaître ces lieux.

SÉRAPHINE.

Quoi ! vous me laissez seule ?

PICAROS.

Sois tranquille, je ne m'éloigne pas... D'ailleurs, quand j'en aurais la volonté, je doute que cela me fût possible... mais qui sait, je découvrirai peut-être quelque issue par laquelle nous pourrons nous échapper.

SÉRAPHINE.

Si vous le permettez, je préfère vous accompagner.

PICAROS.

Eh ! non, te dis-je, demeure, tu es fatiguée.

SÉRAPHINE.

J'obéis, mais n'oubliez pas que, loin de vous, je n'aurai pas un instant de repos.

PICAROS.

Calme-toi, mon enfant. (*Il l'embrasse et monte le grand escalier du fond.*) Ce corridor souterrain a sans doute une ouverture dans la campagne, voyons.

SÉRAPHINE.

N'avancez qu'avec précaution. (*Picaros s'enfonce dans le couloir, et on le perd de vue.*)

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, *seule.*

Quelle affreuse demeure ! que deviendrions-nous, grand Dieu ! s'il fallait l'habiter pendant plusieurs jours ?.... Cet acharnement à poursuivre D. Raphaël me paraît bien étrange.... Cependant, quinze années d'esclavage et de malheur auraient dû, ce me semble, ralentir l'animosité de ses ennemis... Non, le père de celui que j'aime ne saurait être cruel à ce point... Que signifient ces mots échappés au jeune Carlo : *adieu ma sœur*... Se pourrait-il, en effet, que ce fût là cette Clara que je n'ai jamais vue ?... mais pourquoi ce mystère, ce déguisement ?... O ciel ! quel horrible soupçon

vient troubler mon âme ! Si tout ce qui s'est passé depuis quinze heures, n'était que la suite d'une combinaison perfide... d'une trame ourdie par D. Fernand !... si ce méchant tuteur, trompé dans son espoir, et forcé de me donner à un autre, n'avait inventé cette ruse que pour me livrer sans défense au pouvoir de quelque misérable vendu à ses honteux projets !... Ah ! malheureuse Séraphine !

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, PICAROS.

(On entend du bruit, et l'on voit bientôt Picaros traverser le couloir et descendre précipitamment les deux rampes.)

SÉRAPHINE, *qui était retombée sur le bloc de pierre, se lève avec inquiétude, et va au devant de Picaros.*

Quel bruit! c'est lui !.. comme il paraît agité... qu'avez-vous ?

PICAROS, *cherchant à se contraindre.*

Ce n'est rien, mon enfant, ce n'est rien... (*A part.*) Où la cacher ? si ces misérables la voient, c'est fait d'elle.

(Il regarde de tous côtés. Pendant cette scène et la suivante, on entend une musique sourde qui peint la marche des pirates et annonce leur approche.)

SÉRAPHINE.

Vous m'effrayez... que vous est-il arrivé ?... qu'avons-nous à craindre ?

PICAROS.

Nous sommes tombés dans un repaire de bandits, je les ai reconnus...

SÉRAPHINE, *avec effroi.*

Reconnus !

PICAROS.

Je veux dire que je les ai vus à la lueur des flambeaux qui les guident... Ils approchent... entends-tu le bruit de

leur marche, répété par l'écho de ces longues voûtes?... dans un moment, ils seront ici.

SÉRAPHINE.

Grand dieu! prends pitié de moi!

PICAROS, *à part.*

Oh! mon génie, ne m'abandonne pas... jamais je n'eus plus grand besoin de tes conseils... (*Il se frappe la tête et paraît accueillir une idée qui lui vient.*) C'est cela... dans une crise difficile, il faut choisir le parti qui laisse une porte ouverte à l'espérance. Ma fille, vite, prends cette lampe... ce panier... remonte et reste cachée là...

SÉRAPHINE.

Oui, oui.

PICAROS.

Quelque chose que tu entendes, n'en sois ni effrayée, ni surprise.

SÉRAPHINE.

Est-ce que vous ne venez pas avec moi?

PICAROS.

Non, je reste; il le faut pour ton salut...(*A part.*)et le mien.

SÉRAPHINE.

Quel mystère!

PICAROS.

Il se dévoilera... Sois immobile... adieu.

(Il souffle la lampe et ferme la porte quand Séraphine est entrée. Il remet la clé dans sa ceinture et descend précipitamment.)

SCÈNE V.

PICAROS, *seul.*

Pauvre enfant!... que deviendra-t-elle si je péris?... Maudite soif de l'or, que tu m'as fait faire de sottises! Oui, je voulais être riche, et c'est ce qui m'a perdu, comme tant d'autres, car j'étais né pour être honnête homme... le sort ne l'a pas voulu... Quand donc se présentera-t-il une circonstance où je pourrai... (*Il prête l'oreille.*) Ils sont tout

près... ce sont eux... Fatale rencontre ! ils doivent être furieux contre moi, et j'ai tout à redouter de leur vengeance. Allons, Picaros, dis adieu au monde... car, pour cette fois, il est impossible que tu échappes à ta destinée... Mais... j'y songe ! (*Il regarde le paquet qui renferme son premier habit, et qu'il a posé sur une pierre.*) cet habit... Utile prévoyance !... un mensonge hardi ! je n'ai que ce moyen pour les attendrir...; s'il ne réussit pas, c'est fait de moi... Destin, providence, hasard, qui que tu sois, puissance invisible qui régis ce vaste univers, fais que cette fois encore j'échappe à la mort, et je promets de réparer mes erreurs, en réunissant une famille infortunée... Les voilà ! (*Il s'enfonce dans une cavité et on le perd de vue.*)

SCÈNE VI.

PICAROS, OCTAR, PIRATES.

(A mesure que les pirates paraissent, la citerne est éclairée par les flambeaux qu'ils portent. Il faut bien ménager les effets de lumière dans cet acte ; on peut en tirer parti.)

OCTAR.

Pas moyen de sortir ! nous n'étions pas en force, et les ruines sont remplies d'alguazils... Je ne conçois pas comment on a découvert cette nouvelle retraite... à moins que ce coquin de Picaros, qui peut-être la connaissait, ne l'ait indiquée au gouverneur avec les autres... Oh ! le traître !... si jamais il tombe entre nos mains, quel plaisir j'aurai à lui plonger ce poignard dans le cœur. Jurez de m'imiter, camarades ! comme votre chef, je réclame l'honneur de le frapper le premier ; mais il est juste que chacun de vous contribue à la punition du perfide ; vous le frapperez tous.

LES PIRATES, *d'une voix sombre et tirant leurs poignards.*

Tous !

(En faisant ce mouvement, les pirates se sont approchés d'Octar et ont formé un demi-cercle, de manière qu'ils tournent le dos à Pi-

caros. Celui-ci profite de ce moment pour quitter sa cachette et monter le grand escalier du fond ; mais il ne le peut qu'avec les plus grandes précautions.)

OCTAR.

En attendant que nous puissions nous mesurer avec la Sainte-Hermandad, prenons quelques minutes de repos. Jennaro est allé faire une reconnaissance ; à la faveur de la nuit, il se glissera jusqu'aux environs du château pour savoir ce qui se passe et découvrir les forces de l'ennemi. Le drôle est adroit : sans doute il ne tardera pas à nous apporter quelque nouvelle. (*Picaros est sur le couloir, et indique qu'il se croit sauvé.*) Cependant, nous pouvons être tranquilles, nous ne serons point surpris sans défense ; quatre des nôtres veillent à l'entrée intérieure du souterrain ; ainsi, nul espoir pour les transfuges ou les traîtres ! (*Ici Picaros s'arrête en témoignant que la fuite lui est interdite; il paraît indécis, incertain.*) Les compagnons d'Octar ne peuvent ni fuir, ni se rendre ; ils ne doivent songer qu'à combattre et à effacer par une mort courageuse les taches qui ont souillé leur existence.

TOUS.

Tu seras content de nous, Capitaine.

OCTAR.

J'y compte. (*Tous s'asseient.*)

PICAROS *à part.*

Arrive qui pourra, je n'ai que ce parti à prendre. (*Haut.*) Eh ! les voilà ces chers amis ! parbleu ! je savais bien que je les trouverais.

OCTAR.

Picaros !

TOUS.

Picaros !

(Ils se lèvent en portant la main sur leurs poignards ou leurs cimeterres ; tous sont en attitude menaçante et attendent le signal d'Octar.)

OCTAR.

Traître ! c'est donc toi ! tu vas payer cher ta perfidie !

PICAROS, *leur montrant la bourse de mille ducats qu'il tire de sa ceinture.*

Pas si cher que je l'ai vendue...; voilà mille ducats que je vous apporte.

OCTAR.

Mille ducats!

(Les pirates remontent la scène; Picaros tient la bourse en l'air et la laisse tomber. Les pirates regardent Octar pour savoir ce qu'ils doivent faire.)

OCTAR, *après un moment d'hésitation.*

Prenez. (*Il remet son poignard. Les pirates en font autant, se jettent sur la bourse et la partagent entre eux.* (*A Picaros.*) Descends, et viens te justifier si tu le peux.

PICAROS.

Cela ne sera pas difficile. (*Il descend.*) Bonsoir, mes chers camarades. (*A part.*) Mes pauvres ducats! dans quelles mains je vous vois! c'était bien la peine... (*Haut.*) Ouf! je l'ai échappé belle! si vous saviez combien j'ai couru de dangers!... j'en tremble encore!... Depuis que nous ne nous sommes vus, j'ai failli à être brûlé vif, rien que cela. J'étais condamné, et la sentence allait être mise à exécution, quand le corrégidor me fit dire, que j'obtiendrais ma grâce et la liberté, si je voulais indiquer les retraites que nous occupions dans l'île. Je savais que vous étiez repartis pour voler... à de nouvelles conquêtes, et j'acceptai ses offres en y mettant toutefois la condition expresse qu'il me serait compté une somme de mille ducats. Le ciel sait si je vous les destinais! aussi je n'en ai pas distrait un maravédis. Marché conclu de part et d'autre, je me mets en route sous bonne escorte, et je conduis les sbires dans toutes nos cachettes, du moins ils le croient; mais j'ai eu la sage précaution d'en conserver une sur chaque point de l'île, et comme vous pouvez croire, celle-ci est du nombre.

OCTAR.

Comment pouvais-tu la leur montrer? Tu ne la connaissais pas?

PICAROS.

La preuve que je la connaissais, c'est que j'y suis venu seul et de mon plein gré.

OCTAR.

Les rapports de nos espions te présentent comme un traître, et nous avons juré ta mort. J'avoue que j'ai peine à te croire exempt de reproche. Quelle preuve peux-tu nous offrir de ta sincérité?

PICAROS.

Quelle preuve, Capitaine! vous en faut-il d'autre que mon retour près de vous? si j'avais voulu fuir, vous tromper enfin, qui m'en eût empêché? cet or était plus que suffisant pour m'assurer partout une existence heureuse et indépendante. Mais j'ai préféré à tout l'honneur de vous appartenir et de combattre sous vos ordres, avec de braves camarades que j'aime, que j'estime comme ils le méritent. Au reste, si ma conduite passée a pu vous inspirer quelque défiance, je jure, sur ma tête, d'en changer à l'avenir, et de mériter désormais l'approbation générale.

OCTAR.

C'est bien! je suis satisfait.

PICAROS, *à part.*

M'en voilà quitte!

OCTAR.

Mais ces alguazils que nous venons de voir roder dans les ruines...

PICAROS.

Ne songent point à nous. Ils sont à la poursuite d'une jeune fille que j'ai enlevée pour plaire à un seigneur qui m'avait témoigné quelque intérêt pendant ma détention.... C'est une aventure singulière... Je vous en régalerai à notre premier repas.

SÉRAPHINE, *sur l'escalier tournant et à part*

Je ne m'étais pas trompée; je suis la dupe de ces deux misérables. Oh! mon Dieu! quel sort m'est réservé!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CLARA, JENNARO, D. MESQUINOS.

(On entend du bruit en dehors.)

JENNARO, *sans être vu et de loin.*

Marcherez-vous ?

CLARA, *d'une voix ferme.*

Non.

D. MESQUINOS, *moins fort.*

Non.

OCTAR.

Ah ! voici du nouveau ...; j'ai entendu la voix de notre fidèle Jennaro,

JENNARO, *plus près sans être vu.*

Il n'y a rien à faire, il faut que je vous conduise au quartier général.

D. MESQUINOS, *de même.*

Eh bien ! il est joli ! je vous en fais mon compliment... C'est une vieille cave... Ce n'est pas l'embarras, il se pourrait bien que ce fût ici le quartier général des hiboux de la contrée.

JENNARO, *les montrant.*

Capitaine, je t'amène deux prisonniers.

PICAROS, *à part.*

Ah ! diable ! c'est l'imbécile et la petite sœur ! pourvu qu'ils n'aillent pas occasionner ici quelque quiproquo qui déconcerte mes projets.

D. MESQUINOS.

Oui, ils ne vous ont pas coûté cher ces prisonniers-là. Ils sont tombés sur nous comme des bombes ; ils étaient au moins douze ! Ce n'est pas l'embarras, ils ont bien fait de s'y prendre de cette manière, parce que...

PICAROS, *à part.*

Il faut que je me débarrasse de ce nigaud. (*Haut.*) Oui

camarades, vous avez bien fait, car le seigneur D. Mesquinos est un lion dans le combat...

D. MESQUINOS.

Tiens! il sait mon nom, celui-là! Eh mais! je ne me trompe pas... c'est l'homme de tantôt... Oh! le coquin!

OCTAR, *à Picaros, en souriant*,

Il me paraît que tu es en pays de connaissance.

CLARA.

Infâme ravisseur!.. scélérat!

PICAROS.

Comme vous le voyez, Capitaine. Du moins, aux douceurs qu'ils m'adressent, on ne nous accusera pas d'être d'intelligence.

CLARA.

Qu'as-tu fait de Séraphine?

OCTAR.

Quelle est cette Séraphine?

PICAROS.

C'est cette jeune personne dont je vous parlais à l'instant.

CLARA.

Qu'en as-tu fait? réponds.

PICAROS.

Il est drôle, ce petit bonhomme, il m'interroge, je crois?

JENNARO, *à Clara.*

Paix! regarde, écoute et tais-toi.

SÉRAPHINE, *à part.*

On m'a nommée! (*Elle regarde.*) C'est Carlo.

PICAROS, *venant à la droite de Clara.*

Il a raison, le camarade; regarde (*Bas.*) à droite, (*Haut.*) écoute et tais-toi.

CLARA, *pousse un cri de surprise en voyant sa sœur.*

Ah!

PICAROS.

Oui, mes amis, vous voyez don Mesquinos, le plus vaillant, le plus intrépide seigneur de toutes les Espagnes.

D. MESQUINOS.

Moi ! allons donc ; on voit bien que vous ne me connaissez pas.

JENNARO.

C'est singulier, il s'est rendu sans faire la moindre résistance.

D. MESQUINOS.

N'est-ce pas, que je me suis rendu tout de suite ?

PICAROS.

Ruse que cela ! je le connais très-bien, vous dis-je, et je vous assure, moi, que nous n'avons pas d'ennemi plus dangereux. Capitaine, je t'engage à ne pas le perdre de vue... Eh ! mais ! vraiment, j'imagine un moyen de le rendre utile. (*Il parle bas à Octar.*)

OCTAR, *à Picaros.*

Bonne idée ! (*A D. Mesquinos.*) Dis-moi, l'ami, connais-tu les détours de cette plage ?

D. MESQUINOS, *à part.*

On va peut-être me relâcher. (*Haut.*) Parfaitement, monsieur le voleur.

OCTAR, *avec un ton menaçant.*

Heim ?

D. MESQUINOS.

Excusez, je ne sais pas votre nom... Comme je vous disais donc, il n'y a pas un coin dans les ruines que je n'aie visité cent fois.

OCTAR.

Pourrais-tu nous indiquer un sentier qui nous conduisît sans danger près du cap Pédro ?

D. MESQUINOS.

Oh ! certainement, un joli petit sentier à travers les rochers, où vous ne serez vus de personne. (*A part.*) Chemin faisant, je me sauverai.

OCTAR.

Qu'on le déshabille...

D. MESQUINOS, *avec effroi.*

Pourquoi donc faire ?

OCTAR.

Et qu'on lui mette des vêtements pareils aux nôtres, puis nous le placerons à l'avant-garde.

D. MESQUINOS.

A l'avant-garde !... moi !

OCTAR.

Tu nous serviras de guide.

JENNARO.

Bien vu ! je me charge de le tuer au moindre mouvement qu'il fera pour s'enfuir.

D. MESQUINOS.

Miséricorde !

OCTAR.

Adopté.

JENNARO.

Vite.

(On emmène D. Mesquinos dans le fond, et on le force à se revêtir d'un habit de pirate.)

PICAROS, *montrant Clara.*

Quant à ce petit mutin, qui a l'air de nous braver, je suis d'avis, pour le réduire et le rendre plus doux, de le laisser ici jusqu'à notre prochain voyage.

CLARA, *avec assurance.*

Je ne demande pas mieux.

OCTAR.

Avant de partir, nous aurons soin de fermer l'entrée, de manière qu'il ne puisse s'échapper.

PICAROS.

A moins qu'un génie protecteur n'opère quelque miracle en sa faveur... (*En souriant ironiquement,*) ce qui pourrait bien arriver.

CLARA.

Peut-être.

OCTAR.

Oui, compte là-dessus.

PICAROS, *à part.*

Bon, j'ai réussi.

OCTAR.

Mais j'y songe, Picaros : tu t'es montré loyal et fidèle ; tu as généreusement partagé entre tes camarades mille ducats qui t'appartenaient...

JENNARO.

C'est un beau trait.

PICAROS.

Tout autre, à ma place, en eût fait autant.

JENNARO.

Cela n'est pas sûr.

OCTAR.

Il est juste que tu aies ta part des prises que nous avons faites pendant ton absence ; et la voici. (*Il va prendre la cassette que Jennaro a montrée au premier acte.*)

JENNARO, *bas à Octar.*

Joli cadeau que tu lui fais-là !

PICAROS.

J'accepte avec reconnaissance, quoique cela soit un peu léger. Tout ce qui vient de vous, Capitaine, ne peut que m'être infiniment cher et précieux.

(Les pirates rient sous cape en se regardant malignement pendant qu'il ouvre la cassette.)

CLARA, *à part.*

O ciel ! ce sont les papiers de mon père !

PICAROS, *prend un papier qu'il déploie, et lit :*

« D'Alger, le..., etc.

« Le consul d'Espagne, à Sa Majesté Très-Catholique.» (*Tous éclatent de rire.*) Qu'est-ce que c'est donc que cela, Capitaine ?

OCTAR.

Ce sont des papiers qui attestent l'innocence d'un certain don Raphaël.

JENNARO.

Que probablement la mer a englouti, car c'est pendant la tempête que j'ai fait cette belle trouvaille.

PICAROS.

Je t'en fais mon compliment.

JENNARO, *ironiquement.*

Comme tu vois, le Capitaine ne pouvait mieux te récompenser.

PICAROS.

Non, certainement, et je lui en sais autant de gré que s'il m'avait donné ma part d'une tonne d'or.

JENNARO.

Toujours facétieux, le camarade !

OCTAR.

C'est vrai, il n'a pas perdu sa gaîté.

PICAROS.

Jamais, Capitaine, jamais. La gaîté, morbleu ! c'est le premier bien de la vie ; et je la conserverai jusqu'à mon dernier soupir, à moins que les circonstances...

(Il lève la main comme pour indiquer qu'il pourrait être pendu.)

JENNARO.

Fi donc ! ne parle pas de cela.

PICAROS.

Ecoutez donc, on ne sait pas ce qui peut arriver. Mais tout cela n'empêche pas d'être généreux... Un beau trait en amène un autre. Nous allons peut-être nous battre ; les chances de la guerre sont incertaines : je puis être pris, tué... que sais-je ? et je ne veux pas mourir sans avoir fait une bonne action, qui me réconcilie avec moi-même et avec les autres.

OCTAR.

Où veut-il en venir ?

JENNARO.

Quelque plaisanterie.

PICAROS, *donnant la cassette à Clara.*

Tiens, mon petit, c'est pour toi cela. (*Tous les pirates rient.*)

OCTAR.

Le beau présent !

PICAROS.

C'est ce que je puis te donner de mieux.

JENNARO.

Quelle générosité !

CLARA, *prenant la cassette, et avec un accent pénétré.*

Merci, mon bon Seigneur.

JENNARO.

Il remercie vraiment comme si cela en valait la peine ! Ah ! ah ! c'est très-plaisant !

(Clara est au comble de la joie, sa figure exprime la plus vive reconnaissance ; elle semble demander pardon à Picaros de l'avoir outragé, et serre la précieuse cassette contre son cœur.)

OCTAR.

Mais, mon ami, tu ne comprendras rien à tout cela.

CLARA.

Oh ! que si fait, Monseigneur le Capitaine : cela n'est pas si difficile, d'après tout ce que j'ai déjà vu et entendu.

PICAROS.

D'ailleurs, il cherchera la clef, cela l'occupera.

(Il tire de sa ceinture la clef de la porte de fer et la montre furtivement à Clara.)

CLARA.

Certainement, j'espère bien la trouver.

(Elle entr'ouvre la cassette et fait signe à Picaros de mettre la clef dedans en passant auprès d'elle ; mais il en est empêché par le mouvement de ses camarades et par Octar qui demeure constamment entre deux. Clara fait l'inventaire des papiers contenus dans la cassette.)

JENNARO, *qui est allé au fond revient en scène tenant D. Mesquinos par la main. Le costume effrayant qu'on lui a donné doit contraster plaisamment avec sa figure.*

Capitaine, je te présente notre nouveau camarade.

OCTAR.

Il est très-bien !

PICAROS.

Bel homme tout à fait.

D. MESQUINOS, *avec un air piteux.*

Ah ! mon Dieu ! que dirait mon parent le corrégidor s'il me voyait affublé de la sorte ?

JENNARO.

Heim !... quoi !... qu'est-ce qu'il dit ?

OCTAR.

Ah ! vous êtes parent du corrégidor ?

JENNARO.

C'est bon à savoir.

PICAROS, *à part.*

Peste soit du bavard ! il va déranger mon plan.

OCTAR.

Comment donc, mais c'est un personnage très-intéressant que le seigneur Mesquinos.

JENNARO.

Assurément, et cette découverte doit changer tout à fait nos dispositions à son égard. Je pense, Capitaine, qu'il faut le garder ici pour nous servir d'ôtage.

PICAROS, *à part.*

Voilà ce que je craignais ; tâchons de détourner ce coup imprévu. (*Haut.*) Le camarade a raison, il faut le garder, et si le capitaine y consent, je m'en charge, moi. On peut être tranquille, je réponds qu'il ne s'échappera pas sans que je le veuille bien.

OCTAR.

Je préfère que ce soit Jennaro. Tu peux nous rendre des services plus essentiels.

PICAROS.

Comme vous voudrez, Capitaine.

OCTAR.

Entends-tu, Jennaro ? je t'établis gardien de ces deux prisonniers jusqu'à notre retour.

JENNARO.

Ah ! ça, un moment ; comme votre retour peut être fort éloigné, vous n'oublierez pas de nous laisser des vivres.

OCTAR.

Sans doute.

PICAROS, *à part.*

Comment remettre la clef à cette aimable enfant et l'instruire de ce qu'elle doit en faire ?

SPALATRO, *par l'ouverture du haut.*

Camarades ! êtes-vous là ?

OCTAR.

Oui, qu'est-ce ?

SPALATRO.

Les alguazils sont rentrés au château. Vous pouvez sortir.

OCTAR.

Bon !

PICAROS, *qui a regardé de son côté et qui témoigne sa surprise.*

Si je ne me trompe, c'est la voix de Spalatro.

JENNARO.

Précisément ; il nous sert de sentinelle avancée.

PICAROS.

Voilà un moyen de correspondance tout à fait original. (*Il regarde Clara du coin de l'œil.*) Effectivement... ce trou servait jadis à l'écoulement des eaux de la pluie... si je m'en souviens bien, il est pratiqué...

JENNARO.

Dans le petit bois.

PICAROS.

Certainement, dans le petit bois...là au-dessus...parbleu !

JENNARO.

Prés des murs du château.

PICAROS.

Je vois cela d'ici.

JENNARO.

A deux pas de la grande tour.

PICAROS.

Oui, à l'angle même.

JENNARO.

Non pas ; en face.

PICAROS.

Je sais.

JENNARO.

Il était masqué par une grosse pierre que nous avons dérangée pour établir nos communications.

OCTAR.

Picaros sait tout cela aussi bien que toi.

JENNARO.

Oui, Capitaine ; mais je le lui répète, parce que dans le cas d'événement imprévu, je ne serais pas fâché de savoir ce qui se passe.

OCTAR.

Sois tranquille.

PICAROS.

Je me charge de te prévenir. (*Il regarde Clara avec intelligence.*) Il faut prendre garde à ce trou. (*Comme tous les yeux sont dirigés sur lui, il change d'intention et s'adresse à D. Mesquinos.*) Entendez-vous, Seigneur Mesquinos... Il pourrait vous tomber une pierre sur la tête, et vous savez que cela rend...

D. MESQUINOS.

Oh ! je ne suis pas dans ce cas-là.

PICAROS.

C'est vrai !

OCTAR.

Allons, mes amis, profitons de l'avis que nous a donné Spalatro pour tenter une sortie. Jennaro, tu seras instruit sous peu du parti que nous aurons pris. Le mot d'ordre.

PICAROS, *bas et vivement à Clara.*

Comptez sur moi.

(Les pirates se rangent sur une ligne qui part de la droite de la citerne, occupe les deux rampes et le couloir. Picaros est à la tête, Jennaro est à gauche avec Clara et D. Mesquinos. Octar donne le mot d'ordre à Picaros qui le rend à son camarade de droite ; celui-ci le transmet à son voisin, ainsi de suite. Ce mouvement de tête doit être rapide et régulier.)

D. MESQUINOS, *à genoux.*

Monseigneur le Capitaine !...

OCTAR.

Paix !

(Les pirates sortent sur une marche très-mesurée ; ils emportent les flambeaux ; on n'en laisse qu'un à Jennaro, avec un panier qui est censé contenir des provisions. D. Mesquinos les regarde aller avec un air piteux.)

SCÈNE VIII.

CLARA, JENNARO, D. MESQUINOS, SÉRAPHINE, *cachée.*

D. MESQUINOS.

Ce n'est donc pas pour rire ?

JENNARO.

Nous ne rions jamais.

D. MESQUINOS.

Ce n'est pas l'embarras, nous voilà bien lotis.

CLARA.

Bah ! bah ! il faut prendre son parti, cela ne durera pas longtemps.

JENNARO.

Tu crois ?

CLARA.

J'en suis sûr.

JENNARO.

C'est ce que nous verrons.

CLARA.

C'est tout vu.

JENNARO.

Mais l'entendez-vous ? comme il raisonne.

CLARA.

On ne vous fera pas ce reproche-là.

JENNARO.

Heim ? il me semble qu'il fait l'insolent. Ne t'avise pas de me manquer.

CLARA.

Cela m'est arrivé ce matin à mon grand regret, mais j'espère bien prendre ma revanche à la première occasion.

JENNARO.

Oui, oui, attends l'occasion, je te le conseille.

CLARA.

C'est ce que je fais.

JENNARO.

Allons, silence ! qu'est-ce que c'est que cela ? on a bien de la peine à réduire ce petit mutin.

CLARA.

Vous n'y êtes pas ; je compte bien vous donner de l'occupation.

D. MESQUINOS.

Ce n'est pas comme moi, je suis pacifique et bénin. (*Il est assis sur un bloc de briques à droite. Jennaro vient près de lui.*)

JENNARO.

Oui, tu es un bon enfant, toi.

D. MESQUINOS.

Oh ! bon enfant... Ce n'est pas l'embarras, si je m'abandonnais à la pétulance de mon caractère, je vous ferais trembler.

JENNARO.

Je ne crois pas cela.

D. MESQUINOS, *à part.*

Ni moi non plus ! (*Haut.*) C'est une manière de parler. Mais c'est pour vous dire que je suis abattu par le malheur. Oui, les revers ont glacé mon courage et anéanti mes facultés... Imaginez-vous, Monsieur le pirate, que tel que vous me voyez, j'étais venu dans ce château, qui est tout près d'ici, pour épouser une jeune et jolie fille qui ne veut pas de moi, ce n'est pas l'embarras... mais c'est égal. Je lui avais apporté, pour la séduire, un écrin rempli de bijoux, dont l'origine remonte à huit ou dix générations.

JENNARO, *à part.*

Il ne m'a pas reconnu. (*Haut.*) Eh bien ?

D. MESQUINOS.

Eh bien ! pendant que je causais avec ma prétendue, le diable est venu me les enlever.

JENNARO.

Oh ! le diable est bien fin.

D. MESQUINOS.

Quand je dis le diable, ce n'est pas l'embarras, je crois bien plutôt que c'est quelque coquin de votre bande.

JENNARO.

Cela pourrait bien être. (*A part.*) Ah! la bonne dupe! (*Haut.*) Oh! oui, voilà ce que c'est.

(Pendant ce dialogue, Clara a écrit quelques mots sur des tablettes, puis elle est montée sur un monceau de ruines qui se trouve au-dessous des croisées ogives, et là elle les présente à Séraphine. Clara se lève sur la pointe de ses pieds, Séraphine se baisse et prend les tablettes. Clara saisit sa main et la baise tendrement.)

CLARA, *sautant à terre.*

Oui, voilà ce que c'est.

JENNARO.

Encore?... je te conseille pour la dernière fois de filer doux, parce que je n'entendrais pas raillerie.

(On voit descendre de la voûte, par l'ouverture du milieu, une petite corde à laquelle est attachée une clef enveloppée d'un papier.)

CLARA, *qui s'en aperçoit, craint que Jennaro ne se retourne.*

Allons, faisons la paix, Seigneur Jennaro, mon intention n'est pas de vous fâcher.

JENNARO.

A la bonne heure. (*Clara s'approche de lui, se place à sa droite, et s'appuie familièrement sur son épaule. Jennaro, de son côté, est appuyé sur celle de Mesquinos.*) Ah ça, mais ce que vous me dites là me semble bien singulier. Comment est-il possible qu'on vous ait pris ces bijoux?

D. MESQUINOS.

Ce n'est pas l'embarras, je n'y connais rien. C'était là haut... dans les ruines... au pied du belvéder... je pose l'écrin sur une pierre auprès de moi... je me jette aux genoux de mon inhumaine...

(Il se tourne à droite et se met à genoux, ce qui rompt l'équilibre de Jennaro qui trébuche.)

JENNARO.

Oui, supposons que ce soit l'inhumaine.

D. MESQUINOS.

Et pendant que je cherche à l'attendrir... crac! c'est autant de pris. Ah! mon Dieu, il n'a pas fallu plus de temps que j'en mets à vous le raconter.

CLARA.

(Elle a profité de ce mouvement pour se saisir adroitement de la corde avec la main droite ; elle détache la clef et le papier et serre le tout dans sa veste. Picaros retire vivement la corde.)

(*A part.*) Comment faire usage de cette clef et lire ce billet? Ah! Picaros, ta bonne volonté demeure sans effet, si tu n'imagines pas quelque ruse pour éloigner mon gardien.

PICAROS, *par l'ouverture du haut.*

Jennaro! Jennaro!

JENNARO.

Eh bien?

PICAROS.

Sauve-toi, mon ami, sauve-toi vite.

D. MESQUINOS.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! encore une alerte!

PICAROS.

La citerne est cernée par les alguazils... ils vont la démolir ou la faire sauter.

D. MESQUINOS, *courant ça et là comme s'il craignait que les pierres ne lui tombassent sur la tête.*

Démolir!... sauter!... c'est mon dernier jour.

JENNARO.

Sauvons-nous.

D. MESQUINOS.

Sauvons-nous.

CLARA.

Oui, sauvons-nous.

(Elle laisse passer D. Mesquinos et Jennaro, tous deux la devancent. A mesure qu'ils courent, elle ralentit sa marche, ensorte qu'elle se trouve seulement à moitié de la première rampe quand les deux autres ont disparu.)

SCÈNE IX.

SÉRAPHINE, CLARA.

CLARA. *Elle revient vivement en scène, monte le petit escalier et ouvre la porte de fer en appelant.*

Séraphine ! ma sœur !

SÉRAPHINE, *se jette dans les bras de Clara.*

Oh ! ma chère Clara !

CLARA.

Voyons ce que dit Picaros. (*Elles redescendent après s'être embrassées ; Clara tire de son sein le billet de Picaros et lit.*) « Remontez l'escalier qui mène au piédestal : » je cours au château prévenir votre père et vous ouvrir la » porte. » Viens, ma sœur.

SÉRAPHINE.

Je te conduirai. (*Elles remontent l'escalier intérieur.*)

SCÈNE X.

JENNARO, *puis* D. MESQUINOS, *revenant sur leurs pas et poursuivis par deux ou trois alguazils.*

D. MESQUINOS, *fuyant.*

Encore une fois, Messieurs, je vous répète que je ne suis pas de la bande.... je suis le parent du corrégidor !.... c'est un mauvais tour que ces coquins-là m'ont joué.... ils m'ont forcé de mettre un de leurs habits... mais je vous demande si j'ai l'air d'un pirate... Au secours ! au secours !

(Les alguazils descendent et courent l'arme haute sur D. Mesquinos et Jennaro ; mais ils sont bientôt obligés de se défendre contre plusieurs pirates qui paraissent sur la galerie, et descendent après avoir fait feu. Il s'engage un combat pendant lequel D. Mesquinos se cache derrière des blocs de pierre.)

JENNARO, *à un de ses camarades en lui montrant la porte de fer que Clara et Séraphine ont laissée ouverte.*

Une porte ouverte !... vois donc ce qu'est devenu le petit bonhomme !

(Pendant que les pirates et les alguazils se battent dans la citerne, celui des pirates à qui Jennaro a parlé, a monté l'escalier intérieur. Les alguazils sont obligés de céder au nombre et de se replier. Ils remontent en combattant, et on les perd de vue. Cependant, le pirate a atteint Séraphine et l'enlève malgré ses cris. Il redescend l'escalier intérieur en l'emportant dans ses bras. Clara suit de près le ravisseur en le menaçant.)

CLARA.

Misérable ! rends-moi ma sœur.

(Mesquinos a ramassé une arme qui est restée sur le champ de bataille, et la tient à la main en tremblant de tous ses membres.)

Oh ! si j'avais une arme !

D. MESQUINOS.

En voilà une. (*Il donne l'épée à Clara qui attaque le pirate. Celui-ci, forcé de se défendre, lâche sa proie et combat Clara. Mesquinos appelle Séraphine.*) Par ici.... là... mettez vous devant moi. (*Il excite Clara de la voix et du geste.*) Bien.... c'est cela !... fort !... n'ayez pas peur !... en avant.... tuez-le, ce coquin-là.... voilà ce que c'est.... (*Effectivement, le pirate tombe percé d'un coup mortel; alors D. Mesquinos quitte sa place, et dit d'un air fanfaron :*) Enfin, nous l'avons donc tué !... Victoire !

CLARA.

Profitons-en pour échapper, s'il se peut, à nos ennemis. Remontons au château et tâchons de seconder les vues de Picaros.

(Ils se disposent à remonter.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SPALATRO, PIRATES.

SPALATRO, *paraît sur la galerie suivi de sept ou huit de ses gens.*

Non, non, vous n'irez point au château... vous ne rejoindrez pas cet infâme Picaros. Envoyez-leur la mort !

(Il fait un signe à ses gens qui tirent sur Mesquinos, Clara et Séraphine. Tous fuient, en poussant un cri d'effroi et se jettent devant l'escalier tournant, ce qui les soustrait à un trépas inévitable. Dans le même moment, on entend une explosion terrible. Le mur du fond s'écroule, les rampes de l'escalier s'affaissent et se rompent. La galerie n'étant plus soutenue, s'abîme avec un fracas horrible, entraînant avec elle Spalatro et ses gens. On voit dans le fond les cours du château éclairées par les torches, les flammes, et remplies de combattants. Par suite de cette même secousse, le devant de la citerne, à droite, s'ébranle, des blocs énormes se détachent et laissent voir un bois rempli d'alguazils et d'ouvriers qui travaillent à démolir ce repaire. Pendant qu'on agrandit l'ouverture, des alguazils attachent des cordes à des troncs d'arbres, et se laissent glisser dans la citerne en se suspendant aux branches et aux jointures des pierres. Le groupe qui est devant l'escalier s'est mis à genoux.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, D. ALVAR, *puis* D. RAPHAEL, PICAROS, GONZALÈS, LOUISA, PAYSANS, PAYSANNES, ALGUAZILS.

(D. Alvar descend un des premiers par la brèche que l'on a faite à droite : à mesure que les alguazils arrivent dans la citerne, ils s'élancent au fond pour combattre les pirates. On se bat partout avec acharnement. D. Alvar et Clara sont devant Séraphine, et combattent pour la protéger. La victoire est longtemps disputée; enfin, un nouveau renfort vient la décider.)

PICAROS, *descendant le premier par l'escalier tournant.*

Par ici! par ici!... Seigneur D. Raphaël, suivez-moi. Puissions-nous arriver à temps pour les sauver!

(On voit descendre précipitamment par cet escalier D. Raphaël, Gonzalès, des alguazils et des paysans portant des flambeaux.)

PICAROS.

Bas les armes, coquins!

(Les alguazils couchent en joue les pirates à travers les croisées; d'autres alguazils, qui paraissent à l'extrémité de la galerie, en font autant: on en voit sur le palier, dans le bois, sur la brèche; enfin, de tous côtés on présente la mort aux pirates, qui, ne voyant aucune espèce de salut, se rendent et mettent bas les armes.)

D. RAPHAEL.

Mes enfants!

CLARA ET SÉRAPHINE, *volent dans les bras de leur père.*

Mon père!

PICAROS.

Ah! voilà ce que c'est! Enfin nous en sommes venus à bout.

D. MESQUINOS.

Ce n'est pas l'embarras, j'ai eu bien peur.

PICAROS, *à D. Raphaël.*

Seigneur, je me remets entre vos mains; j'ai eu bien des torts!...

D. RAPHAEL.

Je les oublie en embrassant mes enfants.

LE CHEF DES ALGUAZILS, *à Picaros.*

Au nom du roi, je vous fais mon prisonnier.

D. RAPHAEL, *à Picaros qui implore son appui.*

Obéis, mais sois tranquille; nous partons demain pour Madrid.

CLARA, D. ALVAR ET SÉRAPHINE.

Nous vous suivrons tous.

GONZALÈS *et les paysans.*

Tous.

PICAROS.

Seigneur...

D. RAPHAEL.

J'intercéderai pour toi. Mais que la soif de l'or ne t'écarte plus du chemin de l'honneur. Rentres-y aujourd'hui pour ne le quitter jamais.

FIN DE LA CITERNE.

LA

ROSE BLANCHE

ET LA ROSE ROUGE,

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. P. GAVEAUX.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Opéra-Comique, le 20 juin 1809.

DÉDIÉ

A MADAME LA COMTESSE DUCHATEL,

DAME DU PALAIS DE L'IMPÉRATRICE-REINE.

LETTRE DE MÉHUL,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Paris, le 20 décembre 1808.

Mon cher camarade, Campenon m'a communiqué ta pièce. Je l'ai lue avec un immense plaisir, et j'en aurai au moins autant encore à la mettre en musique, si tu veux bien me donner ton consentement. Je ne doute pas que mes inspirations ne soient heureuses, car ton poëme est merveilleusement coupé pour la musique. Je te demande un an pour te livrer ma partition; mais je ne peux me mettre à l'ouvrage qu'à la fin de l'été prochain. D'ici là, je dois terminer *Amphion* ou *la fondation de Thèbes*, grand opéra, auquel Jouy tient beaucoup, et je me suis engagé à finir la musique pour le premier août au plus tard. Je fais le mieux possible, mais je travaille lentement. Tu trouveras six compositeurs au moins qui bâcleront ta musique en trois semaines; mais avant un an, ce sera fait de l'ouvrage, on n'y pensera plus. Il n'en sera pas de même de l'œuvre auquel je veux travailler sous tes auspices. Je t'ai entendu dire souvent qu'à l'Opéra-Comique, le poëme seul réussit à la première représentation, et la musique à la centième: une bonne partition dure vingt-cinq ans, donc j'aspire à te faire obtenir un succès de longue durée. Gavaudan, avec sa

pétulance ordinaire, voudra donner ton poëme à son beau-frère Gaveaux; mais, je te le répète, si tu cèdes, avant six mois, il ne sera plus question de *la Rose blanche*. Elleviou désire depuis longtemps un grand ouvrage qui présente de l'intérêt et un beau rôle pour lui, dans lequel il puisse déployer son talent chevaleresque, et la sensibilité exquise qu'il nous a montrée dans *le Roi et le Fermier*. Ces éléments réunis te procureront un succès durable et productif. Crois-moi, accepte ma proposition; je te demande un an. Que si tu ne veux pas m'attendre, donne au moins ton manuscrit à Berton. A mon défaut, c'est le seul qui te convienne; du moins il te fera de la musique appropriée à ton poëme. Adieu, cher ami.

C'est un bon camarade qui te donne un bon conseil, ne le repousse pas.

MÉHUL.

Nota. La prédiction de Méhul s'est accomplie. Gaveaux a terminé sa partition en trois semaines. L'ouvrage a été joué le 20 mars 1809; il a obtenu 42 représentations à Paris, et environ 300 en province; depuis lors, il n'en a plus été question. Si cet opéra avait été composé par Méhul, on le jouerait probablement encore.

NOTICE

SUR LA ROSE BLANCHE ET LA ROSE ROUGE.

Ce sont les noms de deux factions qui longtemps ont déchiré l'Angleterre. Ces factions n'inspirent aujourd'hui aucun intérêt; mais on est convenu de s'intéresser dans tous les temps au sort des amants malheureux: c'est là l'intérêt banal du théâtre et des romans. Le comte de Derby, l'un des principaux chefs de la Rose rouge, forcé de céder à la Rose blanche, s'était refugié en France, laissant en Angleterre la belle Anna, fille du lord Mortimer, à laquelle il était près de s'unir.

Déplorant la honte de sa défaite, indigné de l'insolence du vainqueur, mais surtout désespéré de perdre l'objet de ses amours, sans pouvoir se venger, telle est la situation du comte de Derby. L'amour, la jalousie, la vengeance, ramènent en Angleterre cet illustre proscrit: il vient voir Anna; il vient l'enlever ou mourir à ses yeux. Sous ce seul rapport, c'est une espèce d'Oreste. Voilà un personnage bien théâtral, parce qu'il est bien amoureux, bien furieux, bien fou. Quelques spectateurs en prennent occasion de réfléchir sur l'aveuglement et le malheur des passions; tous les autres s'abandonnent sans réflexion au sentiment qui les entraîne; et leur cœur, en s'intéressant aux passions

d'autrui, acquiert une disposition prochaine à éprouver lui-même les mêmes passions et à n'y point résister.

Le comte de Derby apprend, en arrivant en Angleterre, que tout va au plus mal pour sa faction et pour ses amours : La Rose rouge n'a plus de partisans, et l'on va marier sa maîtresse. Il ne peut rien pour la Rose rouge; mais il se flatte de pouvoir enlever sa maîtresse. Il n'est pas aisé d'enlever une fille bien gardée, à moins qu'elle ne fasse la moitié des frais. Derby est convenu avec Anna que si elle pouvait le suivre, elle laisserait sa fenêtre fermée, sinon qu'elle la tiendrait ouverte. Malheureusement elle s'évanouit dans l'intervalle, et un officieux troubadour ouvre la fenêtre pour lui donner de l'air. A ce funeste signal, Derby, n'écoutant plus que sa rage, se présente au château comme un chevalier qui demande l'hospitalité : il entre la visière baissée. Il est bien reçu par le lord Mortimer, père d'Anna; par le lord Seymour, à qui appartient le château; mais quand on propose de boire à la Rose blanche, il n'y tient plus; il lève sa visière, et sans s'embarrasser des suites, il boit à la Rose rouge. Grand scandale ! Le roi fait arrêter ce téméraire; on lui fait son procès. Le lord Seymour s'introduit dans la prison de Derby, change avec lui d'habit et lui procure la liberté : dévouement héroïque et très-extraordinaire, je ne dis pas de la part d'un ami, mais de la part d'un rival; car Seymour est amoureux d'Anna et prêt à l'épouser. Derby, en s'évadant, a fait jurer à Seymour que s'il se trouvait en danger par suite de cette évasion, il sonnerait la cloche du beffroi pour le rappeler. Bientôt la belle Anna arrive avec un ordre du roi qui accorde la

grâce du prisonnier actuellement dans la tour. Derby n'y étant point, à la lettre, la grâce ne le regarde pas. Mortimer arrive avec un second ordre, accordant à Derby nominalement, sa grâce et la main d'Anna : c'est là le moment de sonner la cloche. Derby, rappelé par Seymour, arrive pour profiter de ce double bienfait du roi.

Si le troisième acte de l'opéra nouveau répondait aux deux premiers, l'ouvrage aurait encore plus de mérite : tel qu'il est, il offre des situations théâtrales, un intérêt très-vif. Le caractère du comte de Derby est plein de mouvement, de chaleur et d'énergie : avec de beaux vers, il deviendrait tragique. Gavaudan, l'Elleviou des drames, fait bien valoir ce personnage : il est pour les amants désespérés, ce qu'Elleviou est pour les mauvais sujets. Lord Seymour, personnage secondaire, est aimable et touchant par son héroïque générosité. Paul s'acquitte assez bien de ce rôle ; c'est un acteur laborieux, qui a de la bonne volonté, et qui s'élève maintenant fort au-dessus de l'emploi des Colins, auquel il s'était d'abord destiné : la nature a peu fait pour lui ; il y supplée par le travail. La belle Anna est très-bien nommée ; elle est vraiment belle ; mais elle ne se borne pas là : elle intéresse par sa noblesse, par sa grâce, par sa sensibilité ; et l'actrice qui la représente, loin de lui dérober quelques charmes, lui en prête probablement plus qu'elle n'en eut jamais. Cette actrice est madame Belmont, que toute la France a applaudie dans *Fanchon la Vielleuse.*

Quelques rôles subalternes répandent une agréable variété dans la pièce. L'intendant du château, Robert, est

un vieillard assez revêche, qui cependant a la prétention des romances mélancoliques ; Raymond, écuyer du comte de Derby, est un joyeux ménestrel : l'un est joué par Lesage, excellent comique, bon musicien, gouvernant admirablement sa faible voix ; l'autre, par Moreau, acteur naturel, mais qui a une gaîté franche, une voix fraîche, et un chant simple bien assorti à son jeu. Il y a une scène charmante, où ces deux personnages semblent jouter ensemble, en opposant des couplets gais à des couplets tristes.

On croit écraser un drame lyrique en l'appelant un mélodrame : une injure n'est pas une critique. Aujourd'hui, mélodrame signifie tragédie du Boulevard, moitié sérieuse, moitié bouffonne, dont les entrées et les sorties sont accompagnées de musique. Cette définition ne peut s'appliquer à *la Rose rouge* et *à la Rose blanche :* c'est un drame mêlé de musique, qui n'est souillé d'aucune bouffonnerie, et où l'on trouve toute la dignité, toute la décence qu'exige un grand théâtre. Il offre des invraisemblances, d'accord : je pourrais citer telle tragédie, même des plus fameuses, où il y en a de plus nombreuses et de plus fortes. Ce n'est jamais le défaut de vraisemblance qui nuit à un drame, soit au Théâtre français, soit à l'Opéra-Comique ; c'est le défaut d'intérêt. Puisque l'Opéra-Comique croit devoir admettre un genre qu'il juge utile à la recette, on n'est point autorisé à désigner ces drames, quelque larmoyants qu'ils puissent être, par l'injurieuse et maligne qualification de mélodrame. Les caractères constitutifs du mélodrame sont : l'abus de la pantomime et des machines,

les combats, les danses, le mélange du tragique et du bas comique, les déclamations et l'enflure ; or, la pièce de M. de Pixerécourt n'ayant aucun de ces caractères, l'auteur peut avoir action contre ceux qui la qualifieraient de mélodrame. Il y a beaucoup d'ouvrages au théâtre Feydeau qui mériteraient beaucoup mieux ce titre, et qui ont eu beaucoup de succès.

Que si l'on reproche au théâtre lui-même d'admettre des drames, il répondra comme cet écrivain satyrique au Lieutenant de police : « Monseigneur, il faut que je vive. » Des gens qui paient ont droit d'exiger des amusements de leur goût, et s'embarrassent peu des règles de l'art : les lecteurs ne veulent point d'autres livres que des romans ; les spectateurs ne demandent pas d'autres pièces que des drames, qui sont des romans en action. Ils ont tort, mais ils paient ; et le théâtre doit entendre cette raison-là. D'ailleurs, les pièces comiques se font difficilement, réussissent plus difficilement encore. Le public, si indulgent sur le pathétique, juge avec la dernière rigueur les plaisanteries. Satisfaire l'esprit est une chose mal aisée : le cœur est une bonne dupe qu'on surprend avec des niaiseries et des balivernes.

Ce qui donne beaucoup d'éclat à la *Rose rouge* et *à la Rose blanche*, c'est la musique de Gaveaux. Cet artiste, qui tire des sons si gracieux du flageolet et de la musette, a fait voir, dans cet ouvrage, qu'il n'était pas moins habile à manier la lyre, et qu'il sait, quand il veut, réunir la science et l'agrément. Plusieurs morceaux d'ensemble, plusieurs morceaux de chant, des couplets et des romances ont mé-

rité les suffrages des gens de l'art et des amateurs qui ne cherchent dans la musique que le plaisir.

GEOFFROY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal de l'Europe. 21 Mars 1809.

Première représentation de *la Rose blanche* et *la Rose rouge.*

En 1377, Edouard III, se sentant près de mourir, désigna pour son successeur Richard, son petit-fils, âgé de dix ans, et fils du prince de Galles, au préjudice de Jean, duc de Lancastre, son fils aîné. Edouard avait cru par cette précaution empêcher les divisions qu'il prévoyait devoir régner après sa mort entre ses enfants; mais il arriva tout le contraire, et ce fut là l'origine des guerres sanglantes qui désolèrent l'Angleterre pendant près de cent cinquante ans, sous le nom de Rose blanche et de Rose rouge.

L'auteur, en choisissant cette époque intéressante de l'histoire, n'a cependant mis en scène aucun personnage historique. Tout, dans sa pièce, est d'invention. Il ne s'agit que d'un intérêt individuel qui n'a nul trait à la politique : il suppose que Henry, comte de Derby, partisan de la Rose rouge, a été exilé en France au moment où il venait d'être fiancé avec Anna Mortimer. Pendant son absence, Richard II, pour augmenter les forces de la Rose blanche, ordonne à lord Mortimer de marier sa fille au lord Seymour, ami intime du comte de Derby. Celui-ci, après un an de séparation, revient en Angleterre pour chercher sa fiancée et la conduire en France. Il débarque près du château de son ami, chez lequel il croit trouver une retraite assurée, le jour même où Anna, conduite par son père, doit s'y rendre pour apprendre la volonté du roi qui la force de donner sa main à Seymour. Henri, déguisé en montagnard, parvient à s'introduire dans ce château rempli de partisans de la Rose blanche. Anna, qu'il accusait, se justifie, et les deux amants se jurent une fidélité à toute épreuve. Henri, forcé

de s'éloigner, supplie Anna de fuir avec lui. La croisée de son appartement ouverte ou fermée est le signal auquel il connaîtra sa résolution. Sur ces entrefaites, on s'assemble ; Mortimer communique à sa fille la lettre formelle de Richard ; Anna s'évanouit ; la fatale croisée est ouverte ; Henri se croyant abandonné par celle qu'il aime, vient se livrer à ses ennemis. On le traîne à la tour d'Yorck ; mais il est bientôt suivi par lord Seymour, déguisé en ménestrel, qui lui donne les moyens de fuir et demeure à sa place. C'est Richard qui, étant instruit d'avance du projet de Seymour, donne des ordres qui en ont facilité l'exécution. Lorsque le généreux ami croit avoir sauvé le comte, il apprend qu'il l'a placé dans une position plus fâcheuse que jamais. Anna est allée se jeter aux pieds du roi ; celui-ci, feignant de pardonner et poursuivant toujours son premier plan, ordonne qu'elle soit unie sans délai au prisonnier qui se trouve dans la tour et qu'il sait n'être pas le comte. Seymour sonne le béfroi de la tour ; à ce signal convenu avec Henri, en cas de danger, le comte revient. Le gouverneur, prêt à exécuter l'ordre de Richard, reconnaît Henri, et voyant le roi trompé dans son espoir, suspend la cérémonie du mariage, quand lord Mortimer, qui a vaincu par son énergie la résistance de Richard, apporte la grâce entière et la permission aux époux de retourner en France.

Cet opéra offre beaucoup de mouvement ; les scènes sont bien filées, et plusieurs situations présentent beaucoup d'intérêt. On aurait désiré que l'auteur eût employé au troisième acte moins de ces effets qui séduisent ou l'oreille ou les yeux, et dont on ne doit que très-rarement faire usage sur les grands théâtres. Cependant il a réussi.

Les rôles sont bien tracés ; il en est deux surtout qui contribuent puissamment au succès de la pièce ; ce sont ceux de Henri et de Seymour ; ils ont été d'ailleurs joués avec un grand talent par MM. Gavaudan et Paul. L'un déploie dans le sien une grande énergie, et l'autre beaucoup de sensibilité. Mme Belmont représente avec éclat Anna Mortimer. Elle a mis beaucoup d'expression dans plusieurs scènes pathétiques, et y a mérité de vifs applaudissements.

La musique est d'un compositeur estimé qui, dans cette nouvelle production, a soutenu la réputation dont il jouit. Son ouverture est

fort belle, et plusieurs morceaux, entre autres un grand air : *Puissant Dieu d'amour*, chanté par Mme Belmont ; les deux romances du ménestrel et du troubadour, chantées au premier et au troisième actes, par MM. Moreau et Paul, ont été très-goûtés du public. La dernière romance surtout mérite une mention particulière ; elle est pleine de grâce et d'expression, et je ne doute pas qu'elle ne soit recherchée et longtemps applaudie par les amateurs.

L'auteur de cet opéra est M. de Pixerécourt, et celui de la musique M. Gaveaux.

SALGUES.

Petites Affiches. 21 Mars 1809.

Première représentation de *la Rose blanche* et *la Rose rouge*.

Si l'on doit juger de la bonté d'une pièce par le succès qu'elle obtient, il en est peu de meilleures que celle représentée avant-hier à Feydeau.

Cette pièce a été applaudie d'un bout à l'autre.

L'auteur de cet opéra est M. de Pixerécourt; et celui de la musique, M. Gaveaux.

ROJARE.

Journal du soir. 21 Mars 1809.

Première représentation de *la Rose blanche* et *la Rose rouge*, opéra en trois actes.

Ce titre rappelle les cruelles factions qui divisèrent si longtemps les familles d'Yorck et de Lancastre en Angleterre; mais on sait que cette partie de l'histoire figurait assez mal au théâtre de l'Opéra-Comique ; l'auteur s'est donc contenté de mettre en scène un fait réel ou supposé qui se rapporte à cette époque.

Suit l'analyse ;

Nous ne faisons qu'expliquer le sujet principal, et nous omettons une foule de détails qu'il serait trop long de rappeler ici ; ce court exposé suffira pour donner l'idée du mouvement qui règne dans cet opéra. On y trouve plusieurs situations intéressantes ; mais l'intrigue en est très-compliquée, et l'auteur paraît surtout s'être attaché à

produire de l'effet. L'ouvrage a obtenu beaucoup de succès ; il est de M. de Pixerécourt. La musique fait honneur au talent de M. Gaveaux ; elle est pleine d'expression et de goût ; plusieurs morceaux ont été vivement applaudis.

BEAUMONT.

Journal des Arts. 21 Mars 1809.

La première représentation de *la Rose blanche* et *la Rose rouge* vient d'obtenir le succès le plus complet au théâtre de l'Opéra-Comique. On trouve dans cet opéra beaucoup d'action, des scènes bien filées, de l'intérêt dans les situations. La pièce a été jouée avec beaucoup de talent et d'ensemble par MM. Gavaudan, Moreau, Paul et par Mme Belmont. L'auteur des paroles est M. de Pixerécourt. M. Gaveaux en a composé la musique, et il ne s'y est pas montré au-dessous de la réputation brillante dont il jouit.

DUSAULCHOY.

Journal de l'Europe. 23 Mars 1809.

La troisième représentation de *la Rose blanche* et *la Rose rouge* avait attiré une assemblée nombreuse ; l'ouvrage a généralement fait plaisir. L'auteur s'est soumis sagement aux observations de la critique ; il en a profité pour faire quelques retranchements au troisième acte de sa pièce, qui marche bien et présente beaucoup d'intérêt. A chaque représentation, la musique est de plus en plus goûtée. Les acteurs rivalisent de talent et de zèle, et se montrent dignes de leur réputation. Gavaudan est parfait dans le personnage de Derby, l'un de ses plus beaux rôles ; Paul joue Seymour avec une sensibilité touchante ; Mme Belmont est à la fois noble, intéressante et surtout très-belle dans celui d'Anna ; Lesage, Solié, Moreau et Mme Desbrosses méritent des éloges pour la manière dont ils s'acquittent de leurs rôles peu importants. En général, ces deux rôles tiennent bien leur place parmi les jolies fleurs qui composent le répertoire de ce théâtre, et tout porte à croire qu'elles ne se faneront pas de sitôt.

SALGUES.

Journal du Commerce. 21 Mars 1809.

La première représentation de *la Rose blanche* et *la Rose rouge* a obtenu beaucoup de succès. L'Angleterre, dans le XIVe siècle, fut en proie à des guerres longues et sanglantes entre deux partis qui se désignaient sous les noms de la Rose blanche et la Rose rouge, dont l'image était empreinte sur leurs étendards. Ces dénominations, pleines de souvenirs importants, sont cependant la seule chose que l'auteur de ce mélodrame lui ait empruntée; car ses personnages sont d'invention, de même que son intrigue, dont la marche est trop compliquée pour que l'on puisse en prendre une idée sans le secours d'une longue analyse. Du reste, l'ouvrage offre du mouvement et des situations attachantes; les scènes sont bien filées, bien conduites et bien enchaînées; seulement, les incidents sont trop multipliés. Parmi les personnages, il en est deux particulièrement qui produisent beaucoup d'effet; l'un par son énergie, l'autre par sa sensibilité.

Une grande partie du succès de cette production est due toutefois, il faut le dire, au charme de la musique. Il a été facile d'y reconnaître un compositeur connu par de nombreux succès, et qui possède bien surtout l'art du chant, et du chant gracieux. L'ensemble de cet opéra prouve qu'il n'est pas moins bon harmoniste. L'ouverture est du plus bel effet. On citera sans doute plusieurs airs d'éclat; mais ce sont les romances qui ont fait reconnaître le talent de M. Gaveaux: elles sont pleines de grâce et d'expression, et ont excité les plus délicieuses sensations parmi les spectateurs.

L'auteur des paroles est M. de Pixerécourt.

COUPART.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HENRI, comte de Derby, l'un des chefs du parti de la Rose rouge.	M. GAVAUDAN.
SEYMOUR, ami d'Henri, } partisans de la	M. PAUL.
MORTIMER, père d'Anna, } Rose blanche.	M. SOLIÉ.
ANNA, fille de Mortimer, promise à Henri, puis à Seymour.	Mme BELMONT.
RAYMOND, ménestrel, écuyer d'Henri (*).	M. MOREAU.
LOWEL, intendant du château de Seymour.	M. LESAGE.
Mistriss NORTON, compagne d'Anna.	Mme. DESBROSSES.
WILLIAMS, gouverneur de la tour d'Yorck.	M. DARANCOURT.
Sir AKINSON, officier intime du roi.	M. ALLAIRE.
Un Ecuyer.	
Une Sentinelle.	
Seigneurs partisans de la Rose blanche.	
Soldats.	
Paysans.	

L'action se passe en 1399, dans la province d'Yorck.

(*) Les Auteurs et le Comité de l'Opéra-Comique ont décidé que *Raymond* étant un rôle de chant, il appartient exlusivement et de droit à l'acteur chargé de l'emploi de Martin; de même que le *vieux Lowel* doit être joué par un grime. MM. les Directeurs des départements sont priés de ne point s'écarter de cette distribution.

LA

ROSE BLANCHE

ET LA ROSE ROUGE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les dehors d'un château gothique habité par Seymour, et situé à quelques milles d'Yorck. Il occupe toute la gauche, et s'étend obliquement depuis le premier plan jusqu'au cinquième. Il est flanqué de tourelles, et défendu par un pont-levis et des fossés. Les croisées des appartements s'ouvrent sur le rempart, qui est peu élevé. A droite, un parc garni d'arbustes, de plantes exotiques et de fleurs. Au fond, la rivière d'Ouze, au delà de laquelle se dessine un joli paysage.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, RAYMOND *.

(Ils arrivent dans une barque en remontant la rivière, et s'arrêtent au pied du château. Henri est déguisé en montagnard écossais. C'est lui qui tient l'aviron : Raymond est vêtu en ménestrel ; il porte un luth en sautoir.)

HENRI, *qui est descendu le premier.*

Amarre notre barque derrière ces roseaux. (*Raymond*

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

obéit et disparaît un moment. Henri découvre sa tête et se jette à genoux.) Je te salue, terre de mes aïeux ! Dieu de ma patrie, protégez le comte de Derby ! Ce n'est pas pour renouveler de sanglantes querelles qu'il reparaît sur ces bords ; il y vient, au péril de sa vie, pour chercher une épouse qui lui fut solennellement promise. (*Il se lève.*) Chère Anna ! seconde mes projets, et ton fidèle Henri verra sans s'émouvoir les chocs de l'ambition, la fureur des partis. Oui, je le jure, loin des orages de la cour, et fier de régner sur ton cœur, je ne désirerai plus d'autre empire, je mettrai mon bonheur et ma gloire à le conserver toujours.

RAYMOND, *revenant.*

Seigneur, j'ai caché la nacelle de manière que personne...

HENRI.

Chut !..... n'oublie donc pas qu'en mettant le pied sur le sol de l'Angleterre, nous avons changé de rôle. Je ne suis plus qu'un obscur montagnard écossais, qui a conduit sur cette rive le brave Raymond sous l'habit d'un ménestrel fameux par ses romances.

RAYMOND.

Il ne veut l'être que par son dévouement et sa fidélité.

HENRI.

Nous voilà parvenus à peu près au terme de notre voyage. Ce château appartient au lord Seymour, dont je t'ai si souvent entretenu. C'est dans le sein de cet ami fidèle que je viens chercher un asile, et déposer mes espérances. Seymour apprendra mes projets ; il m'aidera de ses conseils, de son bras s'il est nécessaire ; je puis, je dois tout attendre de cette âme noble et généreuse.

RAYMOND.

Tenez-vous à l'écart : je vais, comme nous en sommes convenus, tâcher de m'introduire dans le château pour savoir si milord y est en ce moment, et si vous pouvez être admis sans craindre d'être reconnu.

HENRI.

Tu me trouveras dans l'allée de saules qui borde la rivière. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE II.

RAYMOND, *puis* LOWEL.

RAYMOND, *s'approche du rempart, prélude sur son luth et chante en s'accompagnant.*

ROMANCE DU MÉNESTREL.

PREMIER COUPLET.

De châteaux en châteaux,
Errant à l'aventure,
Je chante les héros,
L'amour et la nature.
Voulez-vous tour à tour
Pleurer, danser et rire ?
Parlez au ménestrel ; il accorde sa lyre
Aux accents de la gloire, ainsi qu'aux chants d'amour.

LOWEL, *paraissant sur le rempart ; il a l'air rébarbatif et le ton sévère.*

Que le ciel te conduise !

RAYMOND, *à Lowel.*

DEUXIÈME COUPLET.

Jeune et beau damoisel,
Issu de haut parage,
Si quelque objet cruel
Tient ton cœur en servage ;
Ouvre-moi ce séjour,
Conte-moi ton martyre ;
Il sait, le ménestrel, comment on peut réduire
Jeune fille insensible aux plaisirs de l'amour.

LOWEL, *à part.*

Il se moque de moi, je pense. (*Haut.*) Passe ton chemin, l'ami ! nous n'avons besoin ni de toi, ni de tes chansons.

RAYMOND.

Vous me rendriez cependant un grand service en me per-

mettant de m'arrêter quelques heures dans ce château, car je tombe de lassitude et de besoin.

LOWEL.

Éloigne-toi, te dis-je.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MISTRISS NORTON.

MISTRISS NORTON, *qui s'est approchée doucement de Lowel pendant le deuxième couplet.*

Ah! M. Lowel, un peu d'humanité.

RAYMOND, *à part.*

Il faut la flatter pour la mettre dans nos intérêts.

TROISIÈME COUPLET.

Un tyran ombrageux,
Sous sa garde cruelle,
Vous tient-il en ces lieux,
Aimable jouvencelle?
Avant la fin du jour,
Sortirez d'esclavage.
Du tendre ménestrel l'adresse ou le courage,
Saura vous délivrer et vous rendre à l'amour.

MISTRISS NORTON.

Comment donc?... il est très-aimable, ce ménestrel.

LOWEL.

Parce qu'il vous dit des douceurs. Ah! les femmes, les femmes!... (*A Raymond.*) Décampe au plus vite.

MISTRISS NORTON.

Doucement, M. Lowel, comme vous le traitez!

LOWEL.

Obéis, ou sinon...

SEYMOUR, *dans le château.*

Lowel! Lowel!

LOWEL.

Plaît-il, Milord?

SEYMOUR, *de même.*

D'où naît ce bruit?

MISTRISS NORTON.

Ah! nous allons voir si milord sera aussi sévère que vous.

LOWEL.

Nous allons voir. (*Tous deux rentrent au château.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, *s'approchant du rempart.*

C'est sans doute lord Seymour... écoutons.

SEYMOUR, *de même.*

Ta prévoyance va trop loin, fais venir ce ménestrel.

RAYMOND.

Bon!

LOWEL, *sans être vu.*

Si vous l'ordonnez, Milord...

SEYMOUR, *de même.*

Oui, je le veux.

RAYMOND.

C'est lui... allons en prévenir mon maître; et puis, je ne serai pas fâché de faire courir un peu ce vieux Lowel. On vient. (*Il s'enfonce dans le parc.*)

SCÈNE V.

LOWEL, *puis* SEYMOUR *et* MISTRISS NORTON.

LOWEL *sortant du château,* (*Avec humeur.*)

Entrez, puisque milord le veut. Hé bien!... où donc est-il?... Il a pris son parti, sans doute.... tant mieux. (*A Seymour, qui s'avance.*) Milord, je ne vois plus personne, le ménestrel s'est éloigné.

SEYMOUR.

Cours après lui. J'exige que tu le ramènes; ses chants pourront égayer la fête.

LOWEL, *mécontent.*

Milord semble douter de mon intelligence, de ma sagacité.

SEYMOUR.

Hé ! non, mon vieil ami, je connais ton talent. Hâte-toi, car il s'éloigne : il te sera peut-être difficile de le rejoindre.

LOWEL.

D'autant que je ne suis plus aussi alerte qu'autrefois. (*Il sort en criant.*) Hé l'ami ! l'ami !

SCÈNE VI.

SEYMOUR, MISTRISS NORTON.

SEYMOUR, *à part.*

Profitons de ce moment pour interroger Norton et connaître les dispositions de sa maîtresse à mon égard. (*Haut, à Mistriss, qui rentre au château.*) Un mot, Mistriss. Sans doute lord Mortimer et sa fille arriveront bientôt ?

MISTRISS NORTON.

Je ne les ai devancés que de douze à quinze milles ; si rien n'a retardé leur marche, ils seront ici dans une heure.

SEYMOUR.

J'irai les recevoir à l'entrée du parc. Dites-moi, Lowel vous a-t-il fait voir l'appartement que je destine à miss Anna ? (*Il remonte le balcon qui donne sur le rempart.*)

MISTRISS NORTON.

Oui, Milord.

SEYMOUR.

Pensez-vous qu'il doive plaire à votre belle maîtresse ?

MISTRISS NORTON.

J'en suis sûre ; seulement elle regrettera de ne pas l'occuper plus d'un jour.

SEYMOUR, *vivement.*

Vous croyez, Mistriss ?... Je serais bienheureux si j'osais me flatter qu'elle n'eût pas d'autres regrets !

MISTRISS NORTON.

Qui pourrait lui en causer ?

SEYMOUR.

Peut-être... ce qu'elle apprendra....

MISTRISS NORTON.

Vous m'effrayez, Milord. Auriez-vous reçu quelque nouvelle fâcheuse? Son cher Henri....

SEYMOUR, *avec trouble.*

(*Apart.*) Son cher Henri! (*Haut.*) Non, Mistriss, non. Tranquille à la Cour de France, le comte de Derby est loin sans doute de soupçonner ce qui se passe ici.

MISTRISS NORTON.

Ce qui se passe, Milord! Le parti de la Rose rouge serait-il encore menacé?

SEYMOUR.

La Rose rouge! elle n'existe plus.

MISTRISS NORTON.

Plus?

SEYMOUR.

Tous ses partisans l'ont abandonnée.

MISTRISS NORTON.

Tous! Non pas. Il lui en reste encore deux : lord Mortimer et lord Seymour. Ceux-là lui seront toujours fidèles.

SEYMOUR, *avec embarras.*

Ceux-là aussi l'abandonnent.

MISTRISS NORTON, *douloureusement.*

Vous aussi, Milord?.... Vous, le compagnon inséparable du brave et malheureux Henri!

SEYMOUR.

Il le faut. Richard, pour ôter au comte tout espoir de retour, ordonne que j'épouse Anna.

MISTRISS NORTON.

La fiancée de votre ami!.... et vous y consentez?

SEYMOUR

Si je refuse, Mortimer et sa fille, accusés d'intelligence avec le comte, meurent bientôt victimes de leur dévouement et de la vengeance du monarque. Si cet hymen se conclut, Mortimer est nommé gouverneur de la province d'Yorck: on lui promet la faveur la plus éclatante. Je ne

parle pas de moi : Richard me comble aussi d'honneurs et de richesses ; mais je mourrais plutôt que de les obtenir à ce prix, si le sacrifice de ma vie pouvait soustraire Anna et son père au sort qui les menace.

MISTRISS NORTON, *à part.*

Malheureuse Anna !

SEYMOUR.

C'est aujourd'hui, en présence de la noblesse des environs, rassemblée dans mon château, que lord Mortimer fera connaître à sa fille la volonté du roi.

MISTRISS NORTON, *à part.*

Quel coup il va lui porter !

SEYMOUR.

Bonne Norton, vous, la compagne ou plutôt l'amie d'Anna, dites-moi sans détour ce que je dois craindre ou espérer. Pensez-vous qu'elle se soumette sans répugnance?...

MISTRISS NORTON, *avec une double intention.*

Puisque milord a cru pouvoir sacrifier aux ordres de son maître les devoirs que lui prescrivait le plus beau, le plus noble de tous les sentiments, puisqu'il juge nécessaire d'immoler l'amitié à de plus grands intérêts, sans doute miss Mortimer s'efforcera d'imiter ce généreux dévouement.

SEYMOUR, *toujours plus embarrassé.*

Allez, Mistriss. Noubliez pas que c'est de son père seul que miss Mortimer doit apprendre ces détails.

MISTRISS NORTON.

Il suffit, Milord, (*A part.*) Ma pauvre maîtresse ! (*Elle salue et rentre au château.*)

SCÈNE VII.

SEYMOUR, *seul.*

C'est vainement que je voudrais me faire illusion ; je ne puis m'abuser sur le sentiment qui me domine : j'aime Anna ! depuis longtemps je l'aime avec idolâtrie ! Cepen-

dant, j'ai su me contraindre et renfermer dans mon sein ce fatal secret. Mais tu pars, Henri !.... un ordre cruel te bannit de l'Anglerre! que dis-je? tu n'y reparaîtras jamais, tant que Richard vivra. Anna ne peut donc être à toi. Faut-il pour cela la condamner à perdre son rang, sa fortune et peut-être la vie? Je me flatte sans doute, mais il me semble que toi-même, Henri, me prescrirais la conduite que je tiens aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

SEYMOUR, HENRI, RAYMOND, LOWEL.

LOWEL, *amenant Henri et Raymond.*

Milord, je vous amène le ménestrel. Il a de bonnes jambes; il m'a fallu courir pour le rattraper. J'avais beau crier : l'ami! l'ami! ah bien oui! il semblait qu'il fît exprès de doubler le pas pour me faire enrager.

RAYMOND, *à part.*

C'est vrai.

LOWEL, *à Raymond.*

Parlez à Milord.

SEYMOUR, *se tournant vers Raymond, sans faire grande attention à Henri qui se tient derrière.*

Ah! ils sont deux?

RAYMOND.

Ce bon paysan m'a servi de guide dans les montagnes d'Écosse; il s'est attaché à moi et m'a proposé de me suivre tant que je resterais en Angleterre.

SEYMOUR.

Fort bien. Vous êtes troubadour?

RAYMOND.

Oui, Milord. Je compose des ballades, des romances, des virelais; je les mets en musique et je les chante en m'accompagnant avec le luth ou la harpe.

SEYMOUR.

On vous nomme?

RAYMOND.

Raymond.

SEYMOUR.

Eh bien, Raymond, je vous retiens pour plusieurs jours. Je vous mettrai à même d'exercer vos talents; suivez Lowel, il vous instruira de ce que vous aurez à faire. (*A Lowel.*) Je vais au-devant de mes amis, tu t'entendras avec Mistriss pour que rien ne manque.

LOWEL.

Allez, Milord, soyez tranquille; j'aurai l'œil à tout.

(Il passe le premier et entre au château, après avoir fait signe à Henri et à Raymond de le suivre.)

SCÈNE IX.

HENRI, SEYMOUR.

(Seymour s'éloigne par la droite; il est près d'entrer dans le parc. Henri suit Lowel et Raymond jusqu'à la porte, puis il revient sur ses pas après s'être assuré qu'il ne peut être vu.)

HENRI, *à demi-voix.*

Seymour!

SEYMOUR *se retourne, regarde Henri, paraît douter un moment que ce soit lui.*

Qui m'appelle?... que vois-je?... se peut-il! Henri!...

(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

DUO.

Imprudent, toi dans ces lieux?
Ah! d'effroi mon cœur se glace.

HENRI.

Moi, Seymour, je suis heureux,
Je te vois et je t'embrasse.

SEYMOUR.

Ton danger me fait frémir;
C'est la mort qui t'environne.

HENRI.

Près d'Anna s'il faut mourir,
A mon sort je m'abandonne.

SEYMOUR, *à part.*

O malheureux Henri!
Quel supplice!
Affreux devoir!

HENRI.

Ami tendre et chéri!
Quel délice
De te revoir!

SEYMOUR.

Mais dans ces lieux que viens-tu faire?

HENRI.

Chercher l'objet de mon amour.

SEYMOUR.

Anna! tu veux...

HENRI.

Oui, cher Seymour;
Fuir pour jamais de l'Angleterre.

SEYMOUR.

Avec Anna?

HENRI.

Oui, dès ce jour.

SEYMOUR.

Cette entreprise...

HENRI.

Elle est hardie.

SEYMOUR.

Si le succès...

HENRI.

N'en doute pas.

SEYMOUR.

Tes ennemis...

HENRI.

Je les défie.

SEYMOUR.

Ils sont nombreux.

HENRI, *avec énergie.*

J'aurai ton bras.
Nous les vaincrons, tu peux m'en croire.
Seymour armé pour son ami,

Henri marchant auprès de lui,
Sont assurés de la victoire.

SEYMOUR.

Compte sur moi. *(A part.)* Cruel moment!

HENRI.

Ah! je connais ton dévouement.

SEYMOUR, *à part.*

Ami perfide! cœur infidèle!
Là, du remords le cri perçant...
Il me déchire! affreux tourment!
Mort, frappe-moi, viens, je t'appelle.

HENRI.

O des amis, parfait modèle!
Va, va, mon cœur reconnaissant
Conservera fidèlement
Le souvenir de tant de zèle,

HENRI.

Je n'ai pu supporter plus longtemps mon exil; pendant un an que j'ai passé à la cour de France, j'ai souffert chaque jour des tourments affreux... Toi, qui n'as jamais aimé...

SEYMOUR, *à part.*

Hélas!

HENRI.

Tu ne sais pas ce que l'on souffre loin d'un objet adoré! Puisses-tu ne l'éprouver jamais, Seymour! cela fait trop de mal.

SEYMOUR, *à part.*

Bientôt peut-être.....

HENRI.

Le cruel Richard savait bien qu'en me séparant d'Anna, il me donnait cent fois plus que la mort. Décidé à la revoir, à la posséder à quelque prix que ce soit, j'ai quitté la France, une barque m'a conduit en ces lieux, elle me servira à transporter Anna jusqu'au vaisseau qui m'attend à Ravenspur; c'est là que je dis à l'Angleterre un éternel adieu.

SEYMOUR.

Tu n'as donc pas songé aux périls....

HENRI.

Quelque grands qu'ils soient, peuvent-ils être comparés au suprême bonheur de revoir Anna? de la voir, ne fût-ce qu'un instant?... Ah! je donnerais ma vie pour un moment si précieux. Mais, j'ai besoin de toi, Seymour; j'ai compté

sur ton amitié. Nous partirons cette nuit pour nous rendre chez lord Mortimer; je le sommerai de sa promesse, je le presserai de m'accompagner en France.

SEYMOUR.

Il refusera.

HENRI.

Hé bien, je pars avec Anna.

SEYMOUR.

Crois-tu qu'elle y consente?

HENRI.

Elle le doit.

SEYMOUR.

Ravir une fille à son père!

HENRI.

Elle est mon épouse.

SEYMOUR.

Pas encore.

HENRI.

Elle a juré de l'être.

SEYMOUR.

Promesse imprudente sur laquelle il serait peu sage de compter.

HENRI.

J'y compte cependant, comme sur mon honneur, comme sur le tien, Seymour, et je ne puis dire plus. Anna n'est point de ces femmes vulgaires, qu'entraînent la perfidie et la faiblesse; elle m'a promis sa main, et j'ose croire que si elle n'est point à moi, du moins elle ne sera jamais à un autre. (*Seymour fait un mouvement involontaire..*) En douterais-tu Seymour? penserais-tu qu'Anna pût devenir inconstante, parjure?

SEYMOUR.

Je suis loin d'accuser son cœur; cependant, si son père exigeait qu'un autre engagement....

HENRI.

Anna mourrait plutôt que d'obéir. Va, Seymour, la voix

d'un père est bien faible auprès de celle d'un amant; elle n'hésitera point à me suivre.

SEYMOUR.

Je tremble....

HENRI.

Rassure-toi.

SEYMOUR.

La prudence....

HENRI.

Je te le dis : je ne connais d'autre crainte que de la perdre, d'autre espoir que de la posséder.

SEYMOUR.

Je t'en conjure, Henri, renonce à ce projet.

HENRI.

Quand j'ai surmonté les plus grands obstacles; quand je touche au moment de voir combler mes vœux !..

SEYMOUR.

Tu ne sais pas.... si tu étais trahi !

HENRI.

Par qui ?... Ne suis-je pas auprès de mon ami ? toi seul sais mon secret.

SEYMOUR, *troublé.*

Je veux dire, si tu étais reconnu... Défie-toi de tout ce qui t'environne. Les passions nous entraînent, nous égarent... le plus honnête homme peut quelquefois....

HENRI.

Où tend ce discours ? d'où naît cette agitation ?....

SEYMOUR.

Si tu savais !

HENRI.

Quel trouble !.... parle..., au nom de l'amitié !....

SEYMOUR, *à part.*

Mon secret m'échappe. (*Haut.*) Apprends donc....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LOWEL.

LOWEL, *accourant.*

Milord, Milord, je viens d'apercevoir du haut du donjon la litière du lord....

SEYMOUR, *l'interrompant avec vivacité.*

Il suffit.

LOWEL.

Elle entrait dans le parc; la compagnie a mis pied à terre et s'avance le long de la grande avenue.

SEYMOUR, *à part.*

O ciel! comment l'éloigner?... (*Lowel va, vient, fait l'empressé.*)

HENRI.

Entrons au château....

SEYMOUR, *l'arrêtant.*

Où vas-tu, malheureux? tu cours à ta perte.

HENRI.

A ma perte, dis-tu?

SEYMOUR.

Ce château est rempli de tes ennemis.

HENRI.

Mes ennemis, chez toi!

SEYMOUR.

Tu sauras tout; éloigne-toi vite par ce sentier que tu dois connaître. Il te conduira à la petite ferme; j'irai t'y retrouver dès que la nuit sera venue. Jusque-là, ne te montre à personne... à personne, entends-tu?

HENRI.

Mais pourquoi....

SEYMOUR.

Cède à ma prière, il y va de ta vie.

HENRI.

Que m'importe!

SEYMOUR.

Peut-être de la mienne.

HENRI.

Que ne l'as-tu dit d'abord? j'obéis.

SEYMOUR.

Dans trois heures au plus, tu me reverras.

HENRI.

Dans trois heures!... n'y manque pas, Seymour. Songe que chaque instant passé loin de toi, va me sembler un siècle, au gré de mon amour et de mon impatience. Adieu.

(Il l'embrasse avec la plus tendre émotion, et rentre dans le parc.)

SCÈNE XI.

SEYMOUR, LOWEL, Paysans.

(Lowel appelle des paysans qui sortent du château, et qu'il fait entrer dans le parc en leur indiquant ce qu'ils auront à faire. Il se trouve dans le nombre des montagnards vêtus comme Henri.)

SEYMOUR.

Est-il une situation plus cruelle? A quelle épreuve me met ce retour imprévu? Anna est tout pour moi; je meurs si je la perds. Mais Henri!... que résoudre? que faire?

LOWEL.

Tout est prêt, Milord, ils peuvent arriver.

SEYMOUR, *préoccupé.*

Rentrons, Lowel, je crains....

LOWEL.

Non pas, Milord, il faut que vous restiez pour bien juger l'ordonnance de ma fête. Ici, Milord, c'est le vrai point de vue.

SEYMOUR.

Hé non, te dis-je, tout cela s'éxécutera de même dans l'intérieur.

LOWEL.

Impossible, Milord.

SEYMOUR.

Mais encore une fois....

LOWEL.

Demeurez; vous allez voir. (*Il se sauve et rentre au château, dont on ferme la porte.*)

SCÈNE XII.

SEYMOUR, *puis* LORD MORTIMER, ANNA, SUITE DE MORTIMER.

SEYMOUR, *regardant dans l'allée à droite.*

La voici. Qu'elle est belle! et il me faudrait renoncer à tant de charmes?... Henri, ne l'espère pas; ce sacrifice est au-dessus de mes forces.

(Il va au devant d'Anna qui paraît, conduite par son père; elle est précédée de quelques écuyers et suivie de ses femmes.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LOWEL, MISTRISS NORTON, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Des paysannes élégamment vêtues accourent et garnissent les remparts; elles tiennent à la main des corbeilles remplies de fleurs et des guirlandes. Les paysans que Lowel a placés dans le parc, grimpent aux arbres et étendent des rameaux au-dessus de Mortimer et de sa fille. Les croisées du château s'ouvrent et sont occupées par des seigneurs richement parés. Mistriss Norton vient baiser la main de sa maîtresse. Lowel, qui présente à lord Mortimer les clefs du château, complète ce tableau, qui doit se poser avec beaucoup de vivacité et de précision.)

LOWEL.

Ensemble, tout le monde. C'est cela.... ne bougez pas. Là... bien... voilà ce que c'est. (*Il est dans l'enchantement, se frotte les mains, et manifeste sa joie de la manière*

la plus vive. Bas à Seymour, avec importance.) Hé bien, Milord, qu'en dites-vous?

SEYMOUR, *à Anna.*

Vous le voyez, Miss, le désir de vous plaire... Tout ceci est l'ouvrage de Lowel.

ANNA.

En vérité? je vous remercie, bon Lowel.

LOWEL.

Je n'ai voulu céder à personne, pas même à milord, le plaisir de vous fêter.

LORD MORTIMER.

C'est très-bien. (*On entend préluder sur un luth dans le château.*)

LOWEL.

Paix donc, ce n'est pas encore à toi.

SEYMOUR.

Qu'est-ce?

LOWEL, *avec humeur.*

C'est ce ménestrel, Milord; il veut chanter avant moi. Jalousie de métier! mais nous allons voir.

(Il invite miss Mortimer, son père et Seymour, à s'asseoir sous un berceau à droite, puis se place à la tête des jeunes filles et des paysans.)

CHANSONNETTE.

PREMIER COUPLET.

Avec mon destrier,
Revenais de la guerre;
Nous suivions un sentier
Tracé sur la bruyère:
Au bord d'un clair ruisseau
Vis gente pastourette,
Qui gardait son troupeau
En gémissant seulette.
Belle, séchez vos pleurs:
La vie est un passage;
Et, comme a dit un sage,
Faut y semer des fleurs.

(Le chœur répète le refrain, sur lequel on danse.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

RAYMOND *sort du château, et chante en s'accompagnant.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Sur un rocher qui borde l'autre rive,
Les yeux fixés vers le flambeau des nuits,
Aux sons d'un luth mêlant sa voix plaintive,
Le jeune Arthur soupirait ses ennuis.

LOWEL.

SECOND COUPLET.

Qui vous tient en émoi,
Gente bergeronnette?
Beau sire, plaignez-moi :
Hélas! mon cœur regrette
Un joli pastoureau,
Qui me contait fleurette,
Lorsque sous cet ormeau
Filais ma quenouillette.
Belle, sèchez vos pleurs;
Oubliez un volage.
La vie est un passage,
Faut y semer des fleurs.
(Refrain et danse comme au premier couplet.)

RAYMOND.

SECOND COUPLET.

Je t'aimerai, chère âme de ma vie,
Toi qu'on retient en ce lointain séjour :
A ma tendresse en vain l'on t'a ravie,
Je t'aimerai jusqu'à mon dernier jour.

LOWEL.

TROISIÈME COUPLET.

Laissant là mon coursier,
Vins m'asseoir sur l'herbette;

En galant écuyer,
Consolai la pauvrette.
Que vous êtes savant
Au doux jeu d'amourette !...
Beau sire, maintenant
Plus rien je ne regrette.
Belle, séchez vos pleurs,
Vengez-vous d'un volage :
La vie est un passage,
Faut y semer des fleurs.
(Refrain et danse.)

RAYMOND, *qui s'est aperçu de l'attention que lui prête Anna, chante ce dernier couplet avec une expression particulière.*

TROISIÈME COUPLET.

Dans mon absence, ô ma fidèle amie,
Si l'on tentait de me ravir ta foi,
Ah ! dis un mot, au péril de ma vie,
Tu me verras accourir près de toi.

HENRI, *en dehors et de loin, répète le dernier vers.*

Tu me verras accourir près de toi.

(Surprise générale. Tout le monde tourne la tête du côté où est venue la voix.)

ANNA *se lève vivement, et dit à part, avec beaucoup d'émotion.*

Me trompé-je ?.... (*Douloureusement.*) Ah ! c'est une illusion.

RAYMOND, *à part.*

Imprudent !

MORTIMER.

Quelle est cette voix !

RAYMOND, *embarrassé.*

Milord, c'est.... c'est mon compagnon qui se promène dans le parc.

LOWEL.

Ah oui, c'est le montagnard. (*Il se met en place comme pour chanter encore.*)

SEYMOUR, *qui a reconnu la voix de Henri.*

Rentrons maintenant.

LOWEL.

Excusez, Milord, il y a encore... vous allez voir.

SEYMOUR.

Hé non, c'est assez.

ANNA.

Pourquoi donc, Milord, vous opposer au désir de ce bon Lowel? il s'acquitte si bien de son emploi !

LOWEL, *mînaudant.*

Miss est bien indulgente. (*Il fait placer lord Mortimer, Seymour et tous les seigneurs à gauche, le long du rempart ; Anna est debout, dans le milieu, pour recevoir les bouquets.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI, *à part, il reparaît par la droite.*

J'ai reconnu de loin la suite du lord Mortimer.... peut-être Anna... C'est elle !

RAYMOND, *qui a vu Henri, s'avance vivement vers lui, l'arrête et le cache en se plaçant devant lui.*

Ne vous montrez pas.

HENRI, *bas à Raymond.*

Je veux qu'elle me voie.

FINALE.

CHOEUR *de paysans et de jeunes filles.*

Jeune beauté, recevez notre hommage :
Nul ne pourrait vous flatter davantage ;
Car dans nos cœurs
Et dans ces fleurs,
Vous retrouverez votre image.

(Pendant que l'on chante le chœur, les jeunes filles et les paysans défilent devant Anna, qui reçoit leurs bouquets avec grâce, et les remet à mistriss Norton, placée près d'elle. Lowel est tout occupé de faire marcher son monde. Seymour et Mortimer, après

avoir regardé les premières personnes qui se sont présentées, s'entretiennent avec les seigneurs qui les entourent.)

ANNA.

Croyez, mes bons amis,
Que mon cœur sent le prix
D'un si touchant hommage.

(Henri se mêle aux paysans qui sont vêtus comme lui. Il s'approche d'Anna le dernier, et lui présente une rose rouge qu'il a détachée du bouquet de Raymond.)

ANNA, *avec étonnement et douleur.*

Une rose! (*Elle lève les yeux sur son amant, le reconnaît, et s'écrie à demi-voix:* Henri!

(Sa figure exprime le saisissement de la joie la plus vive. Henri et Raymond lui font signe de ne pas se trahir. Anna, en prenant la rose, a laissé tomber le bouquet qu'elle tenait. Mistriss Norton se baisse pour le ramasser, ce qui donne à Henri le temps de prendre la main d'Anna, qu'il pose sur son cœur. Anna, de son côté, presse la rose sur ses lèvres. Mistriss Norton se relève; Henri et Raymond rentrent dans la foule.)

LOWEL, *à Seymour.*

Quand vous voudrez, Milord.

CHOEUR.

Venez, venez embellir ce séjour.

SEYMOUR.

Avant que, par votre présence,
Fut embelli ce paisible séjour,
On n'y voyait régner que le silence;
Mais vous y ramenez le bonheur, l'espérance:
Il devient aujourd'hui le temple de l'amour.

(Le Chœur répète.)

HENRI, *à part.*

Il deviendra pour moi le temple de l'amour;
Ne détruis pas, ô ciel! cette douce espérance!

(Seymour présente la main à Anna, et la conduit au château entre deux haies de jeunes filles et de paysans; mistriss Norton, chargée d'une énorme quantité de bouquets, suit Anna, qui retourne plusieurs fois la tête pour revoir Henri, resté sous un arbre à droite avec Raymond. Tout le monde rentre au château.)

SCÈNE XVI.

HENRI, RAYMOND.

HENRI.

Conçois-tu mon bonheur ?
Raymond, je l'ai revue !
Ah ! quel trouble enchanteur
L'a surprise à ma vue !

RAYMOND, *à part.*

Dois-je lui raconter
Ce que je viens d'entendre !
De moi doit-il l'apprendre ?
Quel coup à lui porter !

HENRI.

Tu gardes le silence !
Me serais-je abusé ?

RAYMOND, *à part.*

Tout mon cœur est brisé !
(*Haut.*) Peut-être l'apparence...

HENRI.

Parle.

RAYMOND.

On dit que demain...

HENRI.

Achève.

RAYMOND.

Un autre hymen...

HENRI.

Ciel ! un autre !... Avec qui
(D'une voix menaçante.)
Avec qui ?

RAYMOND.

Je l'ignore.

HENRI.

Oh ! si j'étais trahi
Par celle que jadore,
Pour elle il vaudrait mieux

Qu'elle eût perdu la vie!
Viens; je veux à tes yeux
Punir sa perfidie.

RAYMOND.

Vous courez à la mort.

CHOEUR *dans le château.*

Parons de fleurs les autels d'hyménée !

HENRI *avec fureur.*

Entends-tu ?... les autels d'hyménée !

CHOEUR.

Oui, l'amour tressera la chaîne fortunée
Qui va de ces amants unir la destinée.

HENRI.

L'amour !

RAYMOND.

Calmez-vous.

HENRI.

Cet effort...
Je ne puis... Entends-tu leur ivresse ?
Je veux en cris de mort
Changer leur allégresse.

RAYMOND.

Vous courez à la mort.

HENRI.

Je déteste la vie.

RAYMOND.

Réprimez ce transport :
Raymond vous en supplie.

HENRI.

Non, je veux...

RAYMOND.

Cette nuit,
Dans une heure... auprès d'elle,
(Il montre la croisée de l'appartement d'Anna.)
Par moi-même introduit...

HENRI.

Hé bien, ami fidèle,
J'y consens, j'attendrai.

RAYMOND.

Dans ces lieux.

HENRI.

J'y viendrai.

HENRI.	*Ensemble.*	RAYMOND.
Femme ingrate et perfide !		Femme ingrate et perfide !
Va, frémis de ton sort :		Je frémis de ton sort :
La vengeance me guide ;		La vengeance le guide ;
Je t'apporte la mort,		Il t'apporte la mort.

(Henri rentre dans le parc, et Raymond au château. Pendant toute la fin du morceau, le Chœur continue dans l'intérieur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théatre représente un salon gothique dans le château de Seymour. Au premier plan, à droite et à gauche, une croisée pratiquable, avec des vitraux de couleur ; à gauche, une table avec des lumières.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, *seule.*

Je l'ai revu, le bien-aimé de mon cœur ; c'est de sa main que j'ai reçu cette rose, fatal emblême d'un parti devenu bien malheureux. Va ! je te serai toujours fidèle... (*Elle presse à plusieurs reprises, sur ses lèvres, la rose que Henri lui a donnée.*) A quels dangers il s'expose pour moi !.... O le plus aimable, le plus chéri des hommes ! si ta loyauté, ta valeur n'avaient pas dès longtemps fixé mon choix, l'étonnante marque d'amour que tu me donnes aujourd'hui, ne suffirait-elle pas pour t'assurer une tendresse éternelle ?

CANTABILE.

Je t'ai revu, cher objet que j'adore,
Toujours tendre, toujours aimant !
Comme un éclair a fui ce doux moment.
Rendez-le-moi, vous que ma voix implore !

POLONAISE.

Puissant dieu d'amour,
Entends ma prière ;
Tu peux de ce jour
Faire un jour prospère.
En toi seul j'espère ;
Entends ma prière,
Puissant dieu d'amour.

Dès que la nuit sombre
Aura, de son ombre,
Voilé l'univers ;
Que ton flambeau guide
L'amant intrépide
Vers ces lieux ouverts ;
Que sous ton égide,
Il passe à travers
La foule ennemie,
Les dangers divers ;
Qu'il vienne à sa mie
Jurer de nouveau,
D'aimer sans partage
Et jusqu'au tombeau,
Celle qui l'engage.

Puissant dieu d'amour,
Entends ma prière ;
Tu peux de ce jour
Faire un jour prospère.
En toi seul j'espère ;
Entends ma prière,
Puissant dieu d'amour.

SCÈNE II.

ANNA, HENRI, RAYMOND.

RAYMOND, *précédant Henri qui entre mystérieusement.*

Entrez, et soyez sans crainte : je veille sur vous.

(Henri ôte le manteau qui l'enveloppe et le remet à Raymond, qui se tient en dehors.)

ANNA, *jetant un cri de surprise.*

C'est lui.

HENRI, *avec amertume.*

Oui, c'est moi.

ANNA.

A l'instant même, je demandais au ciel de me faire jouir de ta présence ; il a exaucé ma prière.

HENRI, *à part.*

La perfide !

ANNA.

Quels regards !... Henri, pourquoi ta figure n'exprime-t-elle pas le bonheur et la joie ! tourne les yeux vers moi ; s'ils peignent bien ce qui se passe en mon âme, les miens sont remplis de tendresse et d'amour.

HENRI, *à part.*

Qui la croirait coupable ?

ANNA.

Henri, fais que je puisse dissiper ce sombre nuage.

HENRI.

Est-elle encore présente à votre pensée, cette nuit où tous deux, à genoux, dans la chapelle antique où reposent les cendres de mes aïeux, nous fûmes solennellement fiancés l'un à l'autre?

ANNA.

Je la regarderai toujours comme la plus heureuse de ma vie.

HENRI.

Hé bien! dans cette nuit mémorable, dont le souvenir fait battre aujourd'hui mon cœur (*Bas.*) d'une manière si différente, (*Haut.*) que promîtes-vous à Henri ?

ANNA.

Je jurai de n'aimer jamais que lui, de n'être jamais à d'autre.

HENRI.

Ce serment, l'avez-vous tenu ?

ANNA.

Henri ! c'est toi qui me le demandes !

HENRI.

Quel motif vous amène en ces lieux ?

ANNA.

J'ai suivi mon père.

HENRI.

On parle d'un mariage...

ANNA.

Je l'ignore.

HENRI, *recouvrant l'espérance, et changeant de ton.*

Tu l'ignores!... comment? on ne t'a point parlé d'un autre hymen?

ANNA.

Me crois-tu capable de te tromper?

HENRI.

Mais cette fête, ces apprêts... ces chants qui m'ont déchiré l'âme?

ANNA.

J'en ignore le motif.

HENRI.

Cette réunion des partisans de la Rose blanche dans le château de Seymour?

ANNA.

M'étonne autant que toi, sans que j'en devine la cause.

HENRI, *après un instant de réflexion.*

Ah!... je frémis du soupçon! Seymour serait-il un traître?

ANNA.

Tu lui fais outrage; le tendre intérêt qu'il prend à ton malheur, ses soins constants, mais respectueux, ne permettent pas de s'arrêter à cette supposition offensante.

HENRI.

Ton père a donc abandonné notre parti? (*Anna soupire.*) Ton silence explique tout. N'en doutons pas, d'après le rapport de mon écuyer, on médite quelque dessein funeste à notre amour. Anna, si l'on t'ordonnait de manquer à la foi que tu m'as jurée, que ferais-tu?

ANNA.

Ce que tu ferais, Henri, si l'on voulait te contraindre à trahir ton amie.

DUO.

HENRI.

Ah! plutôt que d'être parjure,
Cent fois je braverais la mort.

ANNA.

Anna, cher Henri, je le jure,
La recevrait avec transport.

HENRI.

Pardonne, je t'ai fait injure ;
Anna, tu me vois à tes pieds.

ANNA *le relève.*

Va, je pardonne cette injure ;
Torts d'amour sont vite oubliés.

HENRI.

Quand par les vertus, par l'estime,
Deux cœurs sincères sont liés,
Douter n'est-il donc pas un crime ?

ANNA.

Heureux, oui, ce serait un crime ;
J'excuse un amant malheureux,
Qui craint de perdre ce qu'il aime.

HENRI.

Si tu voulais, aujourd'hui même,
D'un mot tu comblerais mes vœux.

ANNA.

Parle.

HENRI.

Sans toi, je ne puis vivre.

ANNA.

Suis-je plus heureuse que toi ?

HENRI.

En France consens à me suivre.

ANNA.

Moi, fuir !

HENRI.

Viens recevoir ma foi.

ANNA.

Henri, de grâce, éloigne-toi.
N'es-tu pas certain de ma foi ?

HENRI.

Oui, mais sans toi je ne puis vivre.

ANNA.

Suis-je plus heureuse que toi?
Henri, sans toi je ne puis vivre.

HENRI.

Hé bien, s'il faut partir....

ANNA.

Il le faut, à l'instant.

HENRI.

Qu'un même serment nous unisse.

ANNA.

Qu'un même serment nous unisse.

HENRI.

Et que le ciel, qui nous entend,

ANNA.

Et que le ciel, qui nous entend,

HENRI.

Si nous pouvons l'oublier un instant,

ANNA.

Si nous pouvons l'oublier un instant,

HENRI.

Par notre prompt trépas se venge et nous punisse.

ANNA.

Par notre prompt trépas se venge et nous punisse.

(Après avoir chanté ces quatre derniers vers l'un après l'autre, ils tombent à genoux et les répètent ensemble avec inspiration et énergie; puis ils s'embrassent.)

SCÈNE III.

Les précédents, SEYMOUR.

SEYMOUR, *dans le fond.*

Que vois-je?.... Henri! (*Henri et Anna se relèvent et courent vers Seymour.*)

TRIO.

HENRI ET ANNA.

Seymour, Seymour, on veut nous séparer;

Mais nous comptons sur vous / toi pour nous défendre.

SEYMOUR, *à part.*

O ciel !

HENRI ET ANNA.

A l'Éternel nous venons de jurer
De nous aimer de l'amour le plus tendre.

SEYMOUR, *avec embarras.*

De vous aimer de l'amour le plus tendre !...

HENRI.

Mais d'un seul mot tu peux nous rassurer.
Raymond m'a dit qu'un autre ose aspirer...

SEYMOUR.

Il t'a dit vrai.

HENRI.

Oh ! fais-le moi connaître.

SEYMOUR.

Il t'est connu.

HENRI, *avec énergie.*

Nomme-le donc ce traître !

ANNA, *à Henri.*

Modère-toi.

HENRI, *à Seymour.*

Viens courons le trouver.

SEYMOUR, *à part.*

Affreux tourment !

HENRI.

Viens, c'est sa dernière heure.

SEYMOUR.

Eh quoi ! tu veux...

HENRI.

Seymour, il faut qu'il meure.
De ma fureur rien ne peut le sauver.

SEYMOUR ET ANNA.

Malheureux, quelle est ton envie ?

HENRI.

De me venger ou de mourir.

SEYMOUR ET ANNA.

Insensé ! tu perds ton amie !...

HENRI, *douloureusement.*

Et si je pars, ils vont me la ravir !

ANNA.

Non, non, compte sur ton amie.

HENRI.

Mais ce rival ?

SEYMOUR.

Je saurai le punir.

HENRI, *lui prenant la main.*

Tu le promets ?

SEYMOUR, *solennellement.*

Oui, sur ma vie.

HENRI.

A ta promesse je me fie ;
Sous ta garde je la remets.

(Il lui présente Anna).

A l'amitié je la confie ;
Ne souffre pas que jamais
A mes vœux elle soit ravie.

SEYMOUR.

Sur l'honneur je te le promets.

Ensemble.

HENRI.

Cette assurance m'encourage,
Je te quitte moins malheureux ;
Espérons qu'à ces jours d'orage,
Succèderont des jours heureux,

ANNA.

Va, cher Henri, reprends courage ;
Grâce à cet ami généreux,
Espérons que ces jours d'orage
Se changeront en jours heureux.

SEYMOUR, *à part.*

Cette promesse me soulage ;
Je me trouve moins malheureux ;
O ciel ! achève ton ouvrage :
Que je meure, et qu'ils soient heureux

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

RAYMOND, *entrant.*

Lord Mortimer s'avance.

ANNA.

Mon père!

SEYMOUR, *montrant la porte d'une galerie à gauche*

Entre dans cette galerie.

ANNA.

Vite!...

HENRI, *à Anna.*

Tu le veux?

ANNA, *d'une voix suppliante.*

Je t'en conjure.

(Henri entre dans la galerie dont Seymour remet la clef à miss Mortimer.)

SCÈNE V.

SEYMOUR, ANNA, MORTIMER, RAYMOND.

SEYMOUR, *bas à Anna.*

Ne vous troublez pas, Miss.

MORTIMER.

Je te cherchais, ma fille. Vous voilà, Seymour? (*Bas.*) J'ai cru nécessaire de la prévenir, et je viens...

SEYMOUR, *de même à Mortimer.*

Attendez, Milord.

MORTIMER.

A quoi bon tarder davantage?

SEYMOUR.

Au moins qu'elle ignore le nom de celui que vous lui destinez; j'ai d'importantes raisons pour désirer qu'elle ne l'apprenne que de moi.

MORTIMER, *à part.*

Quelle bizarrerie ! (*Haut.*) Allons, Milord, vous le voulez, j'y consens.

(Seymour salue et sort avec Raymond.)

SCÈNE VI.

MORTIMER, ANNA, *assise devant une table, près de la porte de la galerie.*

MORTIMER.

Ma fille, j'ai cru devoir, pour ménager ta sensibilité, te cacher jusqu'à présent les motifs de notre voyage ; il est temps de te les faire connaître.

ANNA, *à part.*

Je tremble !

MORTIMER.

Ton union avec le comte de Derby est devenue impossible.

ANNA.

Impossible, mon père !

MORTIMER.

Oui. Je n'examine point s'il est coupable, si l'arrêt qui le bannit est injuste. Richard l'a proscrit, il suffit pour nous. Tu dois surmonter un penchant que l'intérêt de notre maison m'avait fait approuver, quand ce même intérêt ordonne qu'il soit réprimé. J'ai fait un autre choix, et j'espère trouver dans ta conduite la soumission et l'obéissance que j'ai droit d'attendre de ma fille.

ANNA *se lève.*

Milord, je ne prétends point me soustraire à votre autorité ; je connais toute l'étendue de votre pouvoir et je le respecte ; mais si je ne puis être à Henri, à cet époux que vous m'aviez donné, souffrez que je ne vive que pour vous seul. Epargnez-moi toute idée d'engagement ; il n'en est point qui ne doive m'être odieux. Voudriez-vous que votre fille se rendît coupable d'un parjure, que sa bouche pro-

nonçât des vœux démentis par son cœur? Non, Milord, non, je ne porterai point à l'autel un cœur brûlant d'amour pour un autre. J'aime Henri, je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

MORTIMER.

Errant dans une autre contrée, Henri ne peut plus être à toi; quel est donc ton espoir?

ANNA.

S'il était heureux, mon père, je pourrais croire qu'il n'a pas besoin de ma tendresse; mais, dans ce moment, la certitude d'être aimé d'Anna peut seule lui faire surmonter sa douleur et l'empêcher de se livrer aux sentiments qui l'agitent. S'il me croyait assez vile pour former d'autres nœuds, rien ne pourrait le retenir, il se précipiterait au devant de la mort. Mais ne crains rien, cher Henri, absent comme présent, je braverai tout pour te conserver ma foi!

MORTIMER.

Réprimez ces transports qui m'offensent. Je vous le répète, j'ai promis votre main : celui que je vous destine est d'une naissance égale à la vôtre; cette alliance est convenable, avantageuse; elle aura lieu. Je vais rejoindre les chevaliers conviés à la fête. Votre nouvel époux ne tardera point à se présenter; je vous ordonne de le recevoir avec les égards dus à son rang, à son mérite, et au titre qu'il doit avoir bientôt près de vous.

(Anna veut répondre; lord Mortimer lui impose silence par un regard sévère. Anna le suit jusqu'à la porte, puis elle revient vivement ouvrir la galerie.)

SCÈNE VII.

HENRI, ANNA.

ANNA.

Tu l'as entendu! fuis, malheureux.

HENRI.

Je ne sors pas d'ici.

ANNA.

Henri ! je t'en conjure, dérobe-toi aux regards de tes ennemis ; s'ils te découvraient, j'aurais la douleur de te voir expirer sous leurs coups.

HENRI.

La mort est moins affreuse que l'idée de te voir passer dans les bras d'un autre.

ANNA.

Tu doutes de ma sincérité, de mon courage ?

HENRI.

Si je ne puis empêcher ce fatal hymen, au moment où tu iras à l'autel, je cours porter ma tête à Richard.

ANNA.

Cruel !... tu ne crois donc point à mon amour ?

HENRI.

Hé bien, chère Anna, s'il est sincère, cet amour, donne-m'en la preuve. Consens à suivre ton époux : cette fête nous favorise; j'ai tout préparé, un vaisseau m'attend à Ravenspur, viens.

ANNA.

Mais l'honneur...

HENRI.

N'es-tu pas mon épouse ? pour toi j'ai bravé tous les périls, et tu m'abandonnerais! Anna, j'embrasse tes genoux : je ne les quitte point que tu n'aies cédé à ma prière ; j'y resterai jusqu'à ce que les cruels viennent percer ce cœur qui t'adore, et ne peut supporter plus longtemps sa douleur.

ANNA.

Que résoudre ? on vient !... éloigne-toi.

HENRI.

Anna, promets-tu?

ANNA.

Je n'ose...

HENRI.

Je t'en conjure.

ANNA.

Fuis, cher Henri. (*Elle va ouvrir une croisée à droite.*) Cette croisée donne sur le rempart, tu n'as plus d'autre issue...

HENRI.

Tu le veux!... J'obéis et vais tout disposer. Avant une heure, je serai au pied de ces remparts : si tu consens à me suivre, cette fenêtre sera fermée ; si elle est ouverte, au contraire, ce sera la preuve que tu refuses, que tu m'abandonnes, et je reviens sur-le-champ me livrer à mes ennemis. (*Il baise la main d'Anna et disparaît par la croisée.*)

ANNA.

Qu'exiges-tu ?

HENRI, *en dehors.*

Tu m'entends ?... si elle est ouverte, c'est fait de moi. Adieu, chère Anna.

SCÈNE VIII.

ANNA, SEYMOUR, *puis* MORTIMER, WILLIAMS, LOWEL, MISTRISS NORTON, SEIGNEURS, *dont quelques-uns sont vêtus en chevaliers* (*tous portent une rose blanche sur le côté gauche*), ECUYERS, SUITE.

ANNA, *ferme vivement la croisée.*

Cruelle alternative!

SEYMOUR *entre avec vivacité, et en regardant partout avec inquiétude. Il s'approche d'Anna et lui dit à voix basse.*

Est-il parti ?

ANNA.

Oui, Milord.

SEYMOUR.

J'ai frémi pour lui ; je tremblais qu'il ne fût reconnu par quelque soldat de la suite de lord Williams.

ANNA.

Le gouverneur de la tour d'Yorck est ici ?

SEYMOUR.

Le voilà qui s'avance avec votre père.

(Lord Mortimer paraît suivi de Williams et d'un grand nombre de seigneurs ; il s'avance vers Anna. Comme, au premier acte, Lowel

dirige tous les mouvements et indique à chacun la place qu'il doit occuper.)

MORTIMER, *bas à sa fille.*

Ce n'est plus un père irrité qui commande, Anna, c'est un ami qui te prie de te soumettre à la volonté du sort. Songe que du parti que tu vas prendre, dépendent tes jours et les miens. (*A part.*) Je vais la mettre dans l'impossibilité de refuser. (*Se tournant vers les Seigneurs.*) Milords, vous avez cru peut-être que notre réunion n'avait pour objet qu'un simple amusement; détrompez-vous : elle a un but important pour nous, pour l'état ; l'anéantissement total du parti de la Rose rouge. (*Anna lève les yeux au ciel.*)

SEYMOUR, *bas à Mortimer.*

Milord, vous m'aviez promis...

MORTIMER, *à demi-voix à Seymour.*

Il le faut, un plus long retard serait une désobéissance formelle aux ordres du roi. (*Haut.*) Ma fille, c'est à vous qu'est réservé l'honneur d'apaiser ces divisions intestines, et de rendre la paix à notre pays ; cette lettre du roi vous fera connaître ses intentions. Lisez, Miss, et félicitez-vous d'avoir à remplir une tâche aussi glorieuse.

MISTRISS NORTON, *à part.*

Que je la plains !

ANNA *lit d'une voix altérée ; tout le monde écoute avec le plus vif intérêt. Seymour, les yeux attachés sur Anna, voudrait pouvoir la rassurer; mais elle est tout entière à sa douleur.*

« Lord Mortimer, quoique votre bravoure m'ait été sou-
» vent fatale, vous ne possédez pas moins toute mon estime.
» J'ai besoin de votre bras et de votre expérience ; je les
» réclame, j'ai droit de les exiger. Vous et lord Seymour
» êtes les seuls qui soyez restés fidèles au parti de la Rose
» rouge. En vous attachant à moi, il est anéanti sans retour.
» Je sais quels liens devaient unir votre famille à celle du
» comte de Derby ; je veux, en les rompant, détruire à ja-
» mais l'espoir de Henri, et vous rendre ennemis irréconci-
» liables. Vous marierez votre fille...(*Ici l'altération d'Anna*

» *augmente.*) à Seymour. Cet hymen sera conclu sous huit » jours, en présence des principaux seigneurs de la province. » A ce prix, je vous nomme gouverneur d'Yorck ; un refus » me prouverait qu'un proscrit vous est plus cher que votre » maître, et vous savez s'il est dangereux de m'inspirer des » craintes.

RICHARD. »

(Anna a souvent interrompu cette lecture par des soupirs et des larmes ; on voit qu'elle fait tous ses efforts pour se contraindre ; sa voix s'affaiblit de plus en plus ; enfin, elle s'évanouit, et tombe dans les bras de mistriss Norton.)

SEYMOUR, *à Mortimer.*

Qu'avez-vous fait, Milord ?

MORTIMER.

Mon devoir.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

O ciel !

MISTRISS NORTON.

Ah ! ma pauvre maîtresse !

SEYMOUR.

A la secourir qu'on s'empresse.

(On lui prodigue des secours ; mistriss Norton fait signe à Lowel d'ouvrir les croisées, ce qu'il fait avec beaucoup d'empressement. Il est nécessaire que l'on voie bien qu'il ouvre la croisée par laquelle Henri est sorti.)

MORTIMER.

Anna, pourquoi cette douleur ?
Peux-tu douter de ma tendresse ?
Va, je ne veux que ton bonheur.

CHOEUR.

Voyez, comme son cœur palpite !
Voyez comme son sein s'agite !

MORTIMER.

Anna !

CHOEUR.

Rendez-vous à nos vœux.

MISTRISS NORTON.

Fatal hymen !

SEYMOUR, *à part.*

O peine affreuse !

CHOEUR.

Ah ! croyez bien que dans ces lieux
Chacun voudrait vous voir heureuse.

(Anna ouvre les yeux, revient à elle, porte sa vue sur les objets qui l'environnent, voit la croisée de gauche ouverte, et regarde vivement à droite.)

ANNA, *à mistriss Norton avec effroi, mais de manière à n'être entendue que d'elle.*

Mistriss, fermez cette croisée... vite! vite! je vous en prie. (*Mistriss Norton obéit. — A Mortimer.*) Pardon, Milord, je n'ai pas été maîtresse... (*A part.*) Je tremble que Henri ne soit venu.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER, *à Seymour.*

Milord, un chevalier se présente aux portes du château.

ANNA, *à part.*

Malheureuse! c'est lui.

SEYMOUR.

Son nom.

L'ÉCUYER.

Il a refusé de le dire. Il paraît même vouloir demeurer inconnu, car il porte la visière de son casque baissée.

SEYMOUR.

Que demande-t-il ?

L'ÉCUYER.

L'hospitalité pour cette nuit.

SEYMOUR.

Je ne la refusai jamais à personne.

ANNA, *bas et vivement à Seymour.*

C'est Henri, refusez.

SEYMOUR, *changeant d'intention.*

Mais dans ce moment, la présence d'un étranger pouvant être importune, peut-être même dangereuse, (*Il regarde Anna*) exprimez-lui tous mes regrets de ne le point recevoir; dites-lui qu'en toute autre circonstance, il me trouvera prêt à le servir, fût-ce même au péril de ma vie.

MORTIMER, *arrêtant l'Ecuyer.*

Pourquoi donc, Seymour, déroger aux nobles usage de la chevalerie? le droit de l'hospitalité ne fut-il pas, de tout temps, sacré parmi nous?

WILLIAMS.

Milord a raison.

MORTIMER, *à l'Écuyer.*

Qu'on l'introduise. (*L'Écuyer sort.*)

ANNA, *à part.*

Comment le sauver?

SEYMOUR, *à part.*

Détournons les soupçons. (*Haut.*) J'y songe, Milord; le chevalier qui se présente pourrait bien être le roi; il est depuis deux jours à Yorck; instruit de notre réunion, je ne serais pas étonné qu'il ait eu la fantaisie d'en être témoin, sans se faire connaître.

MORTIMER.

Il se pourrait, en effet...

ANNA, *à Seymour, avec toute l'expression de la reconnaissance.*

Vous avez là, Milord, une excellente idée.

MORTIMER.

Plaçons-nous pour le bien recevoir.

(On ouvre les portes du fond, et l'on voit dans une vaste galerie brillamment illuminée, une table magnifiquement servie. On se dispose à se rendre dans cette salle. Seymour présente la main à Anna pour la conduire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI, *vêtu en chevalier, la tête couverte d'un casque, dont la visière est baissée. Il entre brusquement, porte la main à sa visière pour la lever.*

Milord, je viens.....

SEYMOUR *s'avance vivement vers Henri, et l'empêche d'achever son mouvement.*

Non, Chevalier, non, laissez votre visière baissée; nous savons que vous désirez de rester inconnu: quels que soient vos motifs, ils seront respectés.

ANNA.

Oui, Seigneur, ils seront respectés.

MORTIMER.

Chevalier, soyez le bien venu. Milord, avant de nous mettre à table, nous ne pouvons, je le crois, fêter mieux notre nouveau convive, qu'en célébrant à la ronde les brillants exploits de la Rose blanche.

(Henri fait un mouvement d'impatience qui n'est aperçu que par Seymour et Anna; tous deux font des efforts pour le contenir.)

ANNA.

Milords, s'il est vrai que l'alliance ordonnée par le roi doive éteindre pour jamais nos dissensions civiles, donnez-m'en la preuve aujourd'hui. Jurez sur l'honneur que, dès ce moment et jusqu'à la conclusion de cet hymen, aucun de vous n'exercera son ressentiment ou sa haine envers qui que ce soit. Jurez de n'accepter et de ne provoquer le combat avec aucun de vos ennemis, et de les protéger, au contraire, si le hasard vous en présentait.

TOUS LES SEIGNEURS.

Nous le jurons.

WILLIAMS.

Oui, pourvu que ce ne soit pas un ennemi de l'état, un partisan de la Rose rouge. Dans ce cas, point de grâce.

MORTIMER.

LES DEUX ROSES.

PREMIER COUPLET.

Au pays d'Angleterre,
Deux rosiers fleurissaient ;
Nés sur la même terre,
Tous deux se chérissaient.
L'aveugle jalousie
Les désunit un jour :
Rose blanche est choisie ;
L'autre meurt sans retour.

(Anna est dans une affreuse perplexité ; elle tremble que Henri ne se découvre, et suit tous ses mouvements.)

DEUXIÈME COUPLET.

Du fond de nos campagnes,
Au milieu des cités,
Par l'écho des montagnes
Ses exploits sont portés.
L'active renommée
Va redire aux vaincus :
« Rose blanche est aimée,
» Rose rouge n'est plus. »

(L'agitation de Henri est au plus haut degré ; Anna, en signe de fidélité, baise la rose qu'il lui a donnée et qu'elle a cachée dans son sein. Pendant ces couplets, des écuyers ont présenté des coupes pleines aux seigneurs.)

MORTIMER.

A la Rose blanche !

(Tous les convives élèvent spontanément leur coupe en l'air, et répètent le toast. Henri, Anna et Seymour demeurent immobiles. Un écuyer présente une coupe à Henri qui refuse de la prendre.)

MORTIMER, *à Henri.*

Quoi, Chevalier, vous ne partagez pas notre enthousiasme?

HENRI, *hors de lui, prend la coupe, et se place fièrement au milieu des seigneurs.*

A moi.

TROISIÈME COUPLET. (1)

Que vos chants d'allégresse
S'élèvent dans les airs !
Célébrez votre ivresse
Par de joyeux concerts !...

(Changeant de ton, et avec beaucoup d'énergie.)

Mais...

Cette rose, peut-être,
Qu'on flétrit en ce lieu,
Vous la verrez renaître
Et fleurir avant peu !

A la Rose rouge !...

(Il jette son casque, vide sa coupe, et découvre sa poitrine, sur laquelle on voit une rose rouge.)

TOUS.

Henri !

ANNA ET SEYMOUR.

Il est perdu !

FINALE.

HENRI.

Oui, c'est moi ; je viens ici,
Me livrer à votre haine.

SEYMOUR.

Malheureux !

ANNA.

Mon cher Henri !

SEYMOUR, MORTIMER, ANNA, NORTON.

Quel fatal dessein t'amène ?

LES SEIGNEURS, *qui se sont avancés vers Henri, l'épée à la main.*

Bénissons l'heureux hasard
Qui le livre à notre haine ;
Frappons-le, vengeons Richard.

(1) On passera ce couplet à la représentation, si on le juge convenable, pour donner plus de rapidité à la scène.

SEYMOUR *se jette au devant de Henri, qu'il couvre de son corps. Il tient aussi l'épée à la main.*

Jusqu'à lui pour qu'on parvienne,
Il vous faut percer mon cœur.

ANNA, *en attitude suppliante, s'efforçant d'arrêter les seigneurs.*

Ah ! Milords, qu'il vous souvienne
D'un serment fait sur l'honneur ;
Apaisez votre fureur.

LES SEIGNEURS.

Frappons-le.

MORTIMER, ANNA, SEYMOUR, NORTON.

mes
Voyez ses larmes.
nos

SEYMOUR.

Il est seul ! il est sans armes !

LES SEIGNEURS.

Frappons-le.

SEYMOUR.

Rougissez de cette cruauté.

LES SEIGNEURS, *à part.*

Tant de générosité
Pour un rival !... A peine on peut le croire.

MORTIMER, SEYMOUR.

C'est Richard seul qui peut le condamner.

LES SEIGNEURS.

Hé bien ! devant Richard nous allons l'entraîner.

(Williams sort.)

SEYMOUR ET ANNA.

Non, non, jamais.

HENRI, *fièrement.*

Pour vous ce serait trop de gloire.
Je vais seul vers Richard.

SEYMOUR.

Je veux t'accompagner.

HENRI.

Que fera-t-il de plus qu'ordonner mon supplice ?
Ce sera de sa part un signalé bienfait.

ANNA.

Ah ! ne crains pas que par un tel forfait,
Notre Monarque s'avilisse.

HENRI.

Je pars.

SEYMOUR, *protégeant la sortie de Henri.*

N'approchez pas.

(Henri, protégé par Seymour qui contient les seigneurs, s'avance vers le fond avec noblesse et fierté.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, WILLIAMS, SOLDATS.

(Williams paraît, suivi de ses soldats.)

WILLIAMS, *à Henri.*

De par le roi, Seigneur, il faut nous suivre.

Ensemble.

ANNA, SEYMOUR, NORTON.	LES SEIGNEURS.
Quel malheur !	Quel honneur !
O douleur !	O bonheur !

HENRI.

Mortimer, au trépas ta faiblesse me livre.
Fidèle à l'amitié que vous méconnaissez,
J'ai tenu mes serments, et vous les trahissez.
Je croyais près de vous trouver un sûr refuge ;
Mais un vil intérêt subjugua votre cœur...
Je meurs pour mon parti, mais je meurs plein d'honneur.
C'est la postérité qui sera notre juge !
Adieu !

TOUS.

Partons.

ANNA.

Quel sera son appui ?
Ah ! laissez-moi le suivre.

HENRI.

Demeure, chère Anna !

ANNA.

Non, laisse-moi te suivre ;
Quel sera ton appui ?

MORTIMER, SEYMOUR.

Je serai son appui !

LES SEIGNEURS.

Qu'importe votre appui ?
C'est la mort ; oui, la mort qui l'attend aujourd'hui.

SEYMOUR.

Il faut que Seymour le délivre,
Ou qu'il meure avec lui.

(Henri sort au milieu des soldats. Seymour veut suivre son ami; Williams s'y oppose ; Anna est dans les bras de son père et de mistriss Norton. Les seigneurs se disposent à suivre Henri ; ils paraissent au comble de la joie.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un vaste parloir dans l'intérieur de la tour d'Yorck. A gauche, au deuxième plan, la porte de la prison de Henri. En face, un large escalier à plusieurs révolutions, qui conduit à un rempart que l'on aperçoit à travers une galerie ogive, très-élevée et fermée par une grille à claire-voie. Au fond, sous l'escalier, un arceau par lequel on descend aux étages inférieurs.)

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAMS, UN PORTE-CLEFS.

WILLIAMS, *sortant de la prison de Henri* (*au porte-clefs qui le suit.*)

Laisse la porte ouverte; il est permis au prisonnier de se promener dans ce parloir, dont les issues sont gardées de manière qu'il ne peut échapper à notre vigilance. Du reste, la plus grande sévérité. J'interdis toute autre faveur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Un officier du Roi demande à parler à milord gouverneur.

WILLIAMS.

Je vais le trouver : faites-le conduire à mon appartement.

LE SOLDAT.

Il a voulu me suivre.

WILLIAMS, *sévèrement.*

Pourquoi l'a-t-on laissé pénétrer jusqu'ici ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SIR AKINSON.

SIR AKINSON, *paraissant par l'arceau du fond.*

Parce que le message dont je suis chargé ne doit éprouver aucun retard.

WILLIAMS.

N'importe; il m'est expressément défendu par le Roi....

SIR AKINSON.

C'est lui qui m'a ordonné de vous chercher, quelque part que vous fussiez. Je me nomme Akinson; j'ai l'honneur de posséder la confiance intime de Sa Majesté.

WILLIAMS.

Voyons vos dépêches.

SIR AKINSON.

Je n'en ai point; l'ordre que je vous apporte n'étant pas de nature à être confié au papier, Richard m'a chargé de vous le transmettre de vive voix.

WILLIAMS.

Qui m'assurera que je dois vous croire?

SIR AKINSON.

La moitié de cet anneau. Vous devez avoir l'autre.

WILLIAMS *tire de sa poche l'autre moitié de l'anneau, qu'il ajuste avec celle qui lui est présentée.*

Parlez. (*Il fait signe au porte-clefs et au soldat de se tenir dans le fond.*)

SIR AKINSON.

Richard est instruit, jusque dans les moindres détails, de tout ce qui s'est passé chez lord Seymour.

WILLIAMS.

Plus bas, le prisonnier pourrait vous entendre. (*Il le conduit du côté opposé à la chambre de Henri.*)

SIR AKINSON, *mystérieusement.*

Il sait aussi, par des avis certains, que ce jeune seigneur a juré de sauver son ami, et de l'enlever ce matin même de sa prison.

WILLIAMS, *en colère.*

Enlever un prisonnier à Williams!... le téméraire!... il paiera de sa vie...

SIR AKINSON.

Le Roi vous ordonne au contraire de favoriser, sans qu'il s'en doute, l'évasion du comte de Derby.

WILLIAMS.

Son évasion!...

SIR AKINSON.

En sortant de ces lieux, il se réfugiera sans doute au château de Seymour, pour regagner de là Ravenspur, où son vaisseau l'attend; mais de fidèles émissaires placés de trois en trois milles sur la route...

WILLIAMS.

Je conçois.

SIR AKINSON.

Après avoir heureusement terminé cette première expédition, les mêmes émissaires iront à Ravenspur, et forceront le bâtiment à faire voile pour la France, afin de persuader à toute l'Angleterre que Henri est retourné au lieu de son exil.

WILLIAMS.

Fort bien. Que ferai-je du lord Seymour?

SIR AKINSON.

Vous l'empêcherez de suivre son ami, et le retiendrez sous différents prétextes, jusqu'à ce que Sa Majesté vous ait fait connaître ses dispositions ultérieures. Elle a d'importantes raisons pour en agir ainsi.

WILLIAMS.

Il suffit.

SIR AKINSON.

Vous m'avez bien entendu?

WILLIAMS.

Parfaitement. Dites au Roi que ses ordres seront exécutés à la lettre.

SIR AKINSON.

Il connaît votre exactitude.

WILLIAMS.

Je vais de suite changer la consigne que j'avais donnée aux différents postes.

(Il reconduit sir Akinson, puis ordonne au porte-clefs de sonner le beffroi dont la corde est attachée à un pilier à droite.)

SCÈNE IV.

WILLIAMS, SOLDATS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHOEUR DE SOLDATS, *que l'on entend en dehors et que l'on voit successivement paraître; les uns arrivent par le rempart et descendent le grand escalier; d'autres viennent des étages inférieurs, et montent par l'arceau du fond.*

L'airain nous appelle,
Amis, courons tous;
Vite, rendons-nous
Où l'on nous appelle.
(Quand il sont réunis.)
Parlez; qu'attendez-vous,
Milord, de notre zèle?

WILLIAMS.

Vous allez le savoir.

(Il parle bas à chaque chef de peloton, qui transmet le mot aux soldats qui sont sous ses ordres; puis il envoie un des mêmes soldats en faction près de la grille du haut, après lui avoir donné des instructions particulières.)

CHOEUR. (*A demi-voix et de l'un à l'autre.*)

Quel étrange caprice!
Bon! c'est un artifice;
Hé mais, dans quel espoir?

WILLIAMS.

Faites votre devoir.
Allez, qu'on obéisse.

(Les soldats font un mouvement pour retourner à leur poste. On entend préluder sur le luth, en dehors, sur le rempart.)

Arrêtez ;
Ecoutez. (*Ils obéissent.*)

SEYMOUR, *sans être vu.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

(Pendant ce couplet, les soldats montent doucement et garnissent les degrés pour découvrir le chanteur.)

Sous les habits d'un troubadour,
Alfred voulant revoir sa mie,
Ose, sur le déclin du jour,
Traverser l'armée ennemie.
Un guerrier qui suivait ses pas,
Près de lui doucement s'écrie :
« Grand roi, dois-tu, loin des combats,
» Sans gloire, ainsi risquer ta vie ? »

WILLIAMS, *à part.*

Cette voix,
Je le crois,
Ne m'est point étrangère.
(*A part.*) Si c'était lord Seymour...

LE CHOEUR, *à demi-voix, à Williams.*

C'est un vieux troubadour
Accablé de misère.

WILLIAMS, *à part.*

Richard est bien instruit :
C'est lord Seymour lui-même.
(*Aux soldats*) Vous, descendez sans bruit.

CHOEUR.

Paix, descendons sans bruit.
(*A part.*) Singulier stratagème.

(A mesure que Seymour s'avance, les soldats descendent, en sorte qu'il ne peut les voir.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SEYMOUR, *déguisé en ménestrel.*

SEYMOUR.

(Il se montre à la première arcade.)

DEUXIÈME COUPLET.

Sur les pas d'Alfred on accourt,
Vers lui le vieux guerrier s'élance ;
Contre le luth du troubadour
Change son armure et sa lance.
Bientôt il tombe sous les coups
D'une soldatesque en furie ;
Mais ce trépas lui semble doux :
D'Alfred il a sauvé la vie.

CHOEUR.

Courons tous le saisir.

WILLIAMS, *les arrêtant.*

Le saisir ! au contraire,
Laissons-lui, pour agir,
Liberté tout entière.

CHOEUR.

Liberté tout entière ?

WILLIAMS.

Vous devez obéir.

CHOEUR, *à part.*

La chose est singulière !

WILLIAMS.

C'est par ordre du roi.

CHOEUR, *avec étonnement.*

C'est par ordre du roi !

WILLIAMS.

Venez, tous ; suivez-moi.

(Tous se retirent sous l'arceau, et y restent groupés.)

SEYMOUR, *qui a regardé de tous côtés, pendant la fin du*

morceau, s'approche de la sentinelle placée à la porte de la grille.

Soldat, n'est-ce point dans cette partie de la tour qu'est enfermé le comte de Derby?

LA SENTINELLE.

Oui, bon ménestrel.

SEYMOUR.

Cent pièces d'or, si tu me laisses pénétrer jusqu'à lui.

(La sentinelle prend la bourse et ouvre la porte de la grille à Seymour; les soldats descendent l'escalier qui est sous l'arceau : Williams reste caché dans le fond pour observer.)

SEYMOUR, *à la sentinelle.*

De quel côté?

LA SENTINELLE.

La bas... à droite.

SCÈNE VI.

HENRI, SEYMOUR, WILLIAMS, *caché.*

SEYMOUR, *appelant à demi-voix.*

Henri! Henri!

HENRI, *sortant de la prison.*

Qui m'appelle? c'est toi, Seymour!..... quel dessein t'amène?

SEYMOUR.

Je viens te sauver. Ce garde est séduit; couvert de ce vêtement, il te prendra pour moi. Tu te rendras dans une chaumière située près d'ici sur la route de Norling, et qui appartient à mon vieux serviteur; c'est là que ton fidèle Raymond t'attend.

HENRI.

Et toi?...

SEYMOUR.

Je reste.

HENRI.

A ma place!... ami trop généreux ! crois-tu que je puisse accepter ce noble sacrifice ?

SEYMOUR.

Fuis, cher Henri.

HENRI.

Que j'expose tes jours !...

SEYMOUR.

Qu'ai-je à craindre ?

HENRI.

Tout, du ressentiment de Richard, s'il voyait sa vengeance trompée par l'amitié.

SEYMOUR.

Quel que soit son courroux, il n'osera s'y livrer. Au reste, si je me trompais, si le moindre péril menaçait ma tête, je promets de t'en avertir par le son de ce beffroi ; il parviendra facilement jusqu'à la chaumière de Lowel. Tu seras maître alors de suivre l'élan de ton cœur, et je ne m'opposerai point à ce qu'il te prescrira.

HENRI.

Non, non, présente-moi des obstacles au lieu de les aplanir.

SEYMOUR.

Mais Anna qui t'appelle !...

HENRI.

N'affaiblis pas mon courage.

SEYMOUR.

Qui meurt loin de toi !...

HENRI.

Cruel ! pourquoi rouvrir ma blessure ? ah ! je donnerais tout mon sang pour la revoir encore !...

SEYMOUR.

Hé bien ! pars donc ; prends ce fer, il pourra t'être utile. (*Il lui donne une épée cachée sous son habit.*)

HENRI.

Tes instances... le désir de voir Anna... tout m'entraîne

malgré moi. (*Ici Williams sort en témoignant sa satisfaction.*) Mais avant de partir, je veux connaître ce rival.

SEYMOUR.

Que t'importe?

HENRI.

Je veux laver mon offense dans le sang du perfide. Nomme-le moi, Seymour ; ce n'est qu'à ce prix que je consens à fuir.

SEYMOUR.

Que me demandes-tu ?

HENRI.

Nomme-le moi.

SEYMOUR.

Tu le veux ?

HENRI.

Je l'exige.

SEYMOUR.

Et tu partiras ?...

HENRI.

A l'instant. Foi de chevalier !

SEYMOUR.

Frappe donc.

HENRI.

Quoi ! ce rival ?...

SEYMOUR.

C'est moi.

(Jusque-là cette scène doit être dite mystérieusement.)

HENRI.

Toi, Seymour !... (*Il a un premier mouvement de fureur, qu'il réprime bien vite. Il laisse tomber son épée.*) O dévouement rare et sublime !... et tu viens me sauver ?...

SEYMOUR.

Puis-je faire moins pour toi ?

HENRI.

Va, je t'excuse et te plains à la fois ; s'il est impossible de voir Anna sans l'adorer, je sens qu'il doit être affreux de l'aimer sans espoir de retour, car sans doute...

SEYMOUR, *avec empressement.*

Elle ignore mon secret, et n'a reçu qu'hier la lettre du roi, qui lui ordonne de m'épouser.

HENRI, *entièrement rassuré, se jette dans les bras de son ami.*

Cher Seymour !...

SEYMOUR.

Mais, songeons à tes dangers ; prends ce vêtement et cours à la chaumière.

HENRI.

N'espère pas que je te laisse après un tel aveu.

SEYMOUR, *avec fermeté.*

Il était à ce prix; tu n'as plus le droit de me refuser.

HENRI.

Au moins tu n'attendras pas, pour me donner le signal, que le danger soit imminent?

SEYMOUR.

A la moindre apparence...

HENRI.

Tu me le jures?

SEYMOUR.

Sur l'honneur.

HENRI.

Hé bien! j'accepte tes offres généreuses.

SEYMOUR.

Ah ! je suis au comble de mes vœux. Viens.

(Ils se retirent dans le fond, pour n'être pas vus de la sentinelle. Pendant que Henri se revêt du costume de ménestrel, l'orchestre joue la ritournelle du morceau suivant. Avant de se quitter, ils s'embrassent avec la plus tendre effusion. Henri déguisé monte les degrés, passe devant la sentinelle, qu'il remercie d'un geste, et s'éloigne rapidement le long du rempart. Seymour ne cesse de le regarder, que lorsqu'il est tout à fait hors de sa vue.)

LA SENTINELLE.

Allons prévenir le gouverneur, ainsi qu'il me l'a ordonné. (*Elle s'éloigne par la droite.*)

SCÈNE VII.

SEYMOUR, *seul.*

AIR.

(Il se jette à genoux.)

Mon Dieu, mon Dieu, je te rends grâce !
(*Il se lève.*) Des dangers qu'il court en ces lieux,
Préserve un ami malheureux,
Ou fais-moi mourir à sa place.
Sans moi, sans mon fatal amour,
Il serait heureux et tranquille.
Il croyait, auprès de Seymour,
Rencontrer un paisible asile :
Et c'est moi qui le perds !
O fatale disgrâce !
O funeste revers !
Que tout mon sang l'efface.
Des dangers qu'il court en ces lieux,
Grand Dieu ! préserve un malheureux,
Ou fais-moi mourir à sa place.

ANNA, *en dehors.*

Milord, conduisez-moi vers lui.

SEYMOUR.

Quelle voix! c'est Anna; quel motif l'amène en ces lieux?... (*Il va regarder au fond.*) Le gouverneur l'accompagne... dérobons-nous à leurs regards... Henri n'est point assez éloigné... (*Il entre dans la prison de Henri.*)

SCÈNE VIII.

ANNA, WILLIAMS.

ANNA, *en désordre.*

Ah ! Milord, quelle faveur inespérée !... je ne sais comment vous dire... l'excès de la joie m'égare... j'ai couru me

jeter aux genoux du Roi... j'étais éplorée, éperdue... mais l'amour m'inspirait... il m'a donné un courage dont je ne me croyais point capable. — Sire, me suis-je écriée, avec cette énergie, cet enthousiasme qui partent d'une âme bien pénétrée... je suis l'épouse de Henri; c'est pour me revoir qu'il a bravé tous les dangers. Accordez-moi sa grâce, ou faites-moi mourir avec lui.—Relevez-vous, m'a dit Richard. Puis, après avoir réfléchi quelques instants..... portez cet écrit au gouverneur; il contient mes intentions formelles et irrévocables... Allez, Miss, puissiez-vous être heureuse! Muette d'attendrissement et de joie, je saisis sa main, que je baigne de mes larmes... je pars, je me précipite... j'arrive enfin dans ce séjour de deuil!... Encore une fois, Milord, excusez mon délire...; on ne passe pas sans trouble du dernier degré de l'affliction au comble du bonheur.

WILLIAMS.

Mais... cet écrit?

ANNA.

Comment, je ne vous l'ai pas encore donné. Le voilà; lisez, Milord.

WILLIAMS, *lit.*

« Je fais grâce.....

ANNA.

Vous voyez, Milord, il fait grâce!

WILLIAMS, *continuant.*

» Au prisonnier qui se trouve dans la tour... (*A part.*) Je comprends. (*Il continue de lire bas.*) Le piége est adroit!... (*Il parcourt rapidement le reste de la lettre.*) Je la plains, mais l'ordre est positif. (*Haut.*) Miss, je vais tout disposer, conformément aux intentions de Sa Majesté; je reviens bientôt, et vous laisse, en attendant, la liberté d'annoncer cette nouvelle au prisonnier. (*Il lui montre la prison de Henri, et s'éloigne.*)

SCÈNE IX.

ANNA, SEYMOUR.

ANNA, *s'avançant vers la prison de Henri.*

Cher Henri.... apprends que Richard... (*Elle pousse un cri d'effroi en voyant sortir Seymour.*)

FINALE.

Grand Dieu! ce n'est pas lui!

SEYMOUR.

Henri n'est plus ici;
De ces lieux il a fui.

ANNA.

Suis-je assez malheureuse?

SEYMOUR.

Pourquoi cette douleur?

ANNA.

Doux espoir du bonheur,
Illusion flatteuse,
Vous abusiez mon cœur!

SEYMOUR.

Pourquoi cette douleur?

ANNA.

Suis-je assez malheureuse?...
Au prisonnier que renferme la tour,
Richard veut que je sois unie...

SEYMOUR.

Qu'as-tu fait, malheureux Seymour?
Tu le prives de son amie!

ENSEMBLE.

O ciel! inspire-nous!
Fais luire dans notre âme
Un rayon de ta flamme;

SEYMOUR ET ANNA.

Réunis ces / Protège deux } époux!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI *paraît sur le rempart. Il revient avec précipitation.*

Anna !

ANNA.

C'est lui !

SEYMOUR.

Que vois-je ?

ANNA ET SEYMOUR, *vivement et avec inspiration, pendant que Henri descend.*

O providence !
Doit-on jamais
Douter de tes bienfaits ?

ANNA, *à Henri.*

Richard pardonne.

HENRI.

Lui ! jamais.

ANNA.

Tu sauras tout.

SEYMOUR.

Contre toute espérance,
Qui te ramène ici ?

HENRI.

De ces remparts
J'allais franchir l'enceinte ; alors je vois paraître
Un officier du Roi. Bientôt, de toutes parts,
On s'empresse, on s'émeut. Par ordre de son maître,
Il vient sans doute apporter mon arrêt.
Ma place est en ces lieux, et j'accours la reprendre.
Qu'il vienne, je suis prêt.

ANNA.

Non, non, rassure-toi.

SEYMOUR.

Je saurai te défendre,
Ou mourir avec toi.

HENRI.

Fuyez un malheureux ; chers amis, laissez-moi.

ANNA ET SEYMOUR.

Non, non, rassure-toi.

COEUR, *en dehors.*

Vive Richard! vive notre bon Roi !

ANNA ET SEYMOUR.

Tu l'entends ! ô douce espérance !

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, WILLIAMS, AKINSON, SOLDATS.

CHOEUR, *en entrant.*

De Richard chantons la clémence.

WILLIAMS, *à Henri.*

Mortimer a du roi vaincu la résistance.

AKINSON, *de même.*

Sa Majesté vous fait grâce, Seigneur ;

WILLIAMS.

Mais elle y met un prix auquel il faut souscrire.

HENRI, *avec noblesse et énergie.*

Oui, s'il ne blesse en rien la loyauté, l'honneur.

WILLIAMS.

A l'union où votre cœur aspire,
Richard enfin consent ;
Mais il exige qu'à l'instant,
Tous deux, et pour jamais, vous quittiez l'Angleterre.

HENRI, *avec un mélange d'amour et de crainte.*

Il faut choisir entre un époux, un père ;
Anna, que répondrai-je au roi ?

ANNA.

Puis-je être heureuse loin de toi ?

HENRI, *avec transport.*

Aveu charmant ! ô jour prospère !
L'univers n'a plus rien qui soit digne de moi !
De tous les biens que m'offre l'Angleterre,
Je n'en désirais qu'un, mais le plus précieux ;

(Richard, en l'accordant, en ce jour, à mes vœux,
M'a, de tous les mortels, rendu le plus heureux.
A Seymour.) Adieu, Seymour, ami de mon enfance ;
Qu'avec regret je m'éloigne de toi !
Mais nos cœurs, chaque jour, franchissant la distance,
Pourront s'entendre encor des rives de la France.

HENRI ET SEYMOUR.

Oui, nos cœurs, chaque jour, franchissant la distance,
Pourront s'entendre encor des rives de la France.

(Ils s'embrassent.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

De Richard chantons la clémence :
Vive Richard ! vive notre bon roi !

FIN DE LA ROSE BLANCHE ET DE LA ROSE ROUGE.

MARGUERITE D'ANJOU,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 11 janvier 1810.

LETTRES DE J. MEYERBEER,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Paris, 27 septembre 1825.

MONSIEUR ET CHER DIRECTEUR,

J'étais venu pour vous faire voir la traduction (1) de notre *Marguerite d'Anjou* et en causer avec vous; on me dit que vous êtes occupé actuellement, et je viendrai vers les quatre heures et demie, si cela vous convient.

Agréez l'expression de mes sentiments distingués.

JACQUES MEYERBEER.

Paris, 30 octobre 1825.

MON CHER ET AIMABLE AMI,

Je me suis présenté dernièrement à votre théâtre pour avoir l'honneur de vous voir, mais vous n'y étiez pas. Je

(1) *Marguerite d'Anjou*, traduite en italien et mise en musique par Meyerbeer, a été représentée dans différentes villes d'Italie, et par suite au théâtre de l'Odéon, ainsi que sur tous les grands théâtres de France. (*Note de l'auteur*).

voulais vous dire que je dois dîner aujourd'hui avec ma femme chez Madame la comtesse de Bruce, à sa campagne à Aulnay, et vous demander si vous y alliez aussi. Dans ce cas, je serais bien heureux si vous vouliez me faire l'honneur d'accepter une place dans ma voiture. La route me paraîtrait de moitié raccourcie, si je la faisais dans votre aimable compagnie ; chemin faisant, nous nous occuperions de la distribution de notre *Marguerite d'Anjou*. Veuillez me faire dire si vous acceptez, et dans ce cas, j'aurai l'honneur de venir vous prendre à trois heures et demie.

Agréez l'expression des sentiments distingués de votre très-humble et dévoué serviteur.

JACQUES MEYERBEER.

Berlin, 20 juin 1827.

MON CHER ET AIMABLE DIRECTEUR,

Je travaille sans relâche à notre *Robert-le-Diable*, et j'y suis bien avancé ; tout sera fait pour mon arrivée à Paris au premier novembre, époque où j'aurai l'honneur de me présenter à vous avec ma partition. Au reste, je viens de lire dans vos journaux, que vous préparez les *Deux nuits* de M. Boïeldieu pour la fin de l'été, et je crains bien que cela ne recule de plusieurs mois l'époque où vous comptiez donner *Robert*. Veuillez me dire votre opinion là-dessus, non comme directeur, mais comme mon sincère

ami, tel que vous vous êtes toujours montré envers moi. Veuillez aussi me dire si vous avez déjà fini vos *Natchez*, et quand vous comptez les donner : tout ce qui sort de votre plume m'intéresse prodigieusement, et je suis sûr que j'en ferai un opéra pour l'Italie, quand vous les aurez fait imprimer. Il y a plus de quinze ans que je suis amoureux de vos drames ; ils ont été tous traduits en Allemagne, en Italie, et mis en musique avec un succès formidable. Vous ne sauriez vous imaginer quelle immense réputation vous avez à l'étranger. J'ai eu l'honneur de vous le dire souvent, je n'ai jamais laissé échapper une seule de vos pièces sans la lire, et j'en ai composé beaucoup ; elles sont toutes merveilleusement coupées pour la musique.

Veuillez me rappeler au souvenir de Madame la comtesse de Bruce, et de la jolie et spirituelle baronne de Jomini.

Agréez l'expression des sentiments les plus distingués de votre dévoué serviteur.

JACQUES MEYERBEER.

Berlin, 5 septembre 1827.

MON CHER ET AIMABLE AMI,

Je savais déjà par les gazettes françaises que vous aviez renoncé à la direction du théâtre Feydeau. Vous auriez peine à vous imaginer quelle douloureuse impression cette

nouvelle m'a faite. Outre l'estime et l'admiration que je vous professe, l'idée que vous prêteriez à la mise en scène de *Robert*, votre expérience théâtrale et le goût que vous possédez à un si haut degré pour l'arrangement scénique, m'avait singulièrement encouragé à entreprendre ce travail. Jugez si j'ai été désappointé, quand j'ai vu qu'il fallait renoncer à l'appui de votre amitié et de votre inimitable talent. Ce qui m'a fait presque plus de peine encore, c'est de voir, par votre lettre, que vous êtes tellement dégoûté des affaires directoriales dramatiques, que vous n'en voulez plus rien savoir pour la vie. Moi, je m'étais imaginé, au contraire, que vous tâcheriez d'obtenir le privilége d'un second théâtre lyrique, pour montrer au monde entier ce que vous sauriez faire d'un théâtre d'Opéra-Comique, que vous pourriez gouverner librement et sans entraves aucunes. Au reste, si, pour mon bonheur, vous vouliez consentir à reprendre le théâtre royal de l'Opéra-Comique, vous n'auriez pas besoin de m'exciter au travail; vous savez comme j'aime ce théâtre, et comme j'aime le poëme de *Robert-le-Diable*. Vous devez connaître aussi les sentiments d'estime et d'amitié que je vous professe, et qui me font doublement désirer de travailler pour le charmant théâtre que vous avez dirigé avec un si grand succès : aussi, n'ai-je commencé aucun travail depuis que j'ai interrompu celui de *Robert*, et je m'y remettrai de suite, dès que vous pourrez m'assurer que les voix pour lesquelles je dois composer ma musique sont là pour l'exécuter. Quant à votre proposition de vous envoyer les morceaux de musique au fur et à mesure, pour les faire étudier en attendant mon arrivée à Paris,

permettez-moi de vous rappeler que vous-même avez condamné tout à fait cette manière, puisque vous m'avez raconté que vous vous êtes opposé, dans les temps, à ce qu'on commençât les répétitions de la *Dame Blanche*, quoiqu'il n'y manquât alors que six morceaux. Je partage là-dessus entièrement votre opinion d'alors.

Ma femme vous remercie mille fois pour l'aimable souvenir que vous avez bien voulu lui garder ; elle partage la haute estime et la sincère admiration que je vous professe, et avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

JACQUES MEYERBEER.

NOTICE

SUR MARGUERITE D'ANJOU.

C'est un ouvrage du grand faiseur en ce genre, de M. de Pixerécourt, le Corneille et le Racine du mélodrame. Marguerite d'Anjou aurait pu être le sujet d'une tragédie : Cahusac en a fait une sous ce titre qui est tombée ; La Harpe a placé cette fameuse reine d'Angleterre dans sa tragédie de Warwick. Le courage extraordinaire de Marguerite, ses succès, ses malheurs, son caractère toujours supérieur à sa fortune, sont faits pour intéresser, soit dans une histoire, soit dans une tragédie, soit dans un mélodrame.

L'abbé Prevost a composé la vie de Marguerite d'Anjou. On l'accuse d'être un peu romanesque ; elle est du moins fort amusante : on fera bien de la lire pour se préparer à la représentation du mélodrame. C'est ainsi qu'en allant à la Gaîté, on peut faire un cours d'histoire, non que l'histoire soit fidèlement conservée sur ce théâtre et sur les autres, mais parce que le théâtre est un motif d'étudier l'histoire, pour voir en quoi le poëte l'a falsifiée : on peut aussi être sûr d'engager efficacement les jeunes gens à lire un beau morceau d'histoire en le leur présentant comme une préparation à la représentation d'une pièce de théâtre.

L'auteur de *Marguerite d'Anjou* a profité fort habilement des scènes que l'histoire lui fournissait ; il en a ima-

giné qui ne sont pas moins intéressantes : les premières représentations promettent un grand succès. Je parlerai plus amplement de cet ouvrage que je ne fais qu'annoncer aujourd'hui.

Le sujet du mélodrame est le rétablissement momentané de Marguerite et de son fils Edouard sur le trône d'Angleterre ; mais quelle suite de dangers et d'infortunes précède ce rétablissement ! Ici, le roman prête à l'histoire son intérêt, et l'histoire prête au roman sa dignité. Marguerite, fille de René, roi de Sicile, de Naples et de Jérusalem, épousa Henri VI, roi d'Angleterre. Elle était pauvre, mais elle était belle : son père avait trois royaumes où il ne possédait pas un pouce de terre ; il vendit sa fille à un jeune roi amoureux, pour le duché d'Anjou et le comté du Maine ; ses noces furent célébrées à Nancy en Lorraine. M. de Pixerécourt, qui est de Nancy, avait un intérêt particulier à mettre sur la scène un sujet pour lui national.

Il nous montre cette reine détrônée réfugiée à Exham, sur les frontières de l'Écosse, avec son fils Edouard, âgé de onze ans. Le duc de Glocester a poignardé son époux, et marche contre elle ; elle n'a qu'une armée assez faible, avec quinze cents Français qui lui ont été amenés par le duc de Lavarenne, riche seigneur, chevalier galant et intrépide, amant de Marguerite, quoique marié à la belle Isaure, qui, déguisée en homme, court après lui. Glocester surprend Marguerite ; mais un de ses espions surpris lui-même par les gens de la reine, révèle le dessein formé par l'ennemi de faire sauter le pont quand son armée sera passée. On exécute ce dessein, avec la différence qu'on fait

sauter le pont quand il est couvert d'Anglais. Cette explosion termine le premier acte de la manière la plus brillante. Le second est plein d'incidents merveilleux et d'aventures touchantes. La reine se retire dans la forêt d'Exham, pleine de voleurs déguisés en bûcherons et qui sont vendus au duc de Glocester. Une reine avec son fils dans une forêt remplie de brigands, cela est bien romanesque, mais n'en est pas moins véritable. La reine voyant un de ces brigands s'avancer sur elle, lui présente son fils, en criant : *Sauve le fils de ton roi !* Le brigand tombe à ses pieds ; la voix de Marguerite désarme ce scélérat, comme autrefois la voix de Marius désarma un esclave libre. Cette situation est plus intéressante que toutes les féeries, et c'est l'histoire qui la fournit : la vie de Marguerite est un amas de matériaux pour un mélodrame. Carl, ce brigand attendri par Marguerite, et devenu son protecteur, fait exécuter par les bûcherons des danses joyeuses dont l'objet est d'attirer l'attention et de cacher Marguerite : ces danses, de la composition de M. Hullin, sont pittoresques et originales ; il y danse lui-même avec beaucoup de légèreté et de précision.

Enfin, Carl désespérant de pouvoir dérober la reine à ses nombreux ennemis, lui offre un asile dans sa chaumière ; mais Glocester vient lui-même dans la chaumière du brigand ; il veut y mettre le feu, ainsi qu'à toutes les chaumières de la forêt : on tremble à chaque instant pour Marguerite. Elle est découverte par l'indiscrétion de son fils ; mais le brigand protecteur saisit Glocester, l'attache à un arbre, fait évader la reine. Ce n'est qu'un secours passager ; Glocester se dégage de ses liens, appelle ses soldats. Marguerite est

prise. Elle brave le tyran qui est sur le point de la faire massacrer, lorsque les quinze cents Français, conduits par Lavarenne, fondent sur les Anglais et les taillent en pièces.

Il y a dans ce mélodrame une grande variété d'incidents et d'aventures qui se succèdent sans confusion, beaucoup de situations et de coups de théâtre d'un grand effet. L'enfant est très-intéressant. Le rôle d'Isaure est à peu près nul. Marty joue avec noblesse celui de Lavarenne. Lafargue représente très-bien Glocester. Le drame est égayé par un certain Michel-Morin, chirurgien, gascon fort comique, et très-bien joué par Dumesnis. Les applaudissements, les marques d'étonnement et de joie, les éclats de rire qui accompagnent les représentations, annoncent que ce mélodrame amusera longtemps le public.

GEOFFROY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal des Spectacles. 12 Janvier 1810.

Plusieurs auteurs ont introduit Marguerite d'Anjou sur la scène tragique ; cette reine altière et malheureuse joue un grand rôle dans les tragédies monstrueuses, mais éminemment terribles et théâtrales de Henri VI et de Richard III, par l'anglais Shakespeare.

Suit l'analyse :

Il n'y a d'historique en tout cela que les noms de Marguerite, de son fils et de Glocester ; mais les faits y sont représentés avec art, et produisent de nombreuses situations dramatiques et théâtrales. Cette pièce, pleine de mouvements et de tableaux variés, théâtrals, et de situations touchantes, se fait aussi remarquer, par des décorations pittoresques et des costumes riches et brillants. Les événements sont adroitement amenés, surtout dans la scène où Isaure retrouve son mari, qui ne la reconnaît pas. Il y a dans le rôle de Marguerite beaucoup de vigueur et d'énergie. Le rôle de Lavarenne est chevaleresque ; celui d'Isaure intéresse. Tous les acteurs ont été applaudis avec enthousiasme.

La pièce a été jouée avec ensemble. Marty a mis de la chaleur dans le rôle de Lavarenne ; Mlle Bourgeois, de la noblesse et de la force dans celui de Marguerite ; Lafargue, Tautin, Dumesnis et Mme Picart ont mérité les suffrages du public. Les auteurs sont MM. de Pixerécourt, pour les paroles ; Girardin-Lacour, pour la musique, et Hullin, pour les ballets.

DUSAULCHOY.

Petites affiches. 12 Janvier 1810.

Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, dont le mari, Henri VI, a été massacré par son frère le duc de Glocester, est de retour en Albion d'un voyage qu'elle a fait en France pour demander des secours ; l'usurpateur la poursuit, et gagne sur les débris de son armée et sur les Français auxiliaires la bataille d'Exham. Marguerite, fuyant avec son fils dans une forêt, tombe entre les mains des voleurs ; au moment où elle va périr, elle s'écrie avec l'accent d'un noble désespoir au chef des brigands : *Sauve le fils de ton roi !* Ce chef est ému, devient le protecteur de Marguerite et la défend contre plusieurs atteintes du féroce Glocester. Celui-ci parvient néanmoins à s'emparer de ses nobles victimes ; mais, au moment où il va les conduire en triomphe à Londres, les Français, guidés par le duc de Lavarenne, viennent les délivrer, et le tyran périt dans l'incendie de la forêt qu'il a lui-même allumé, et dont l'embrasement produit sur le théâtre l'effet le plus imposant. Le dévoûment de la jeune épouse du duc de Lavarenne délaissée par lui, mais constamment au service de son volage mari, sans être connue ; le genre de vie des brigands de la forêt, et les frayeurs ridicules de Michel-Morin, médecin gascon, sont des épisodes fort agréables.

La pièce fait infiniment d'honneur à M. de Pixerécourt, l'un des coryphées du mélodrame. Dernièrement, il se trouvait dans une fête de famille, et le roi (le roi de la fève) improvisa en son honneur le couplet suivant, sur l'air des Visitandines :

Je regarde comme un mérite
De compter parmi mes sujets
L'aimable auteur de *Marguerite ;*
Connu par de si beaux succès ; *(bis.)*
Il faut ici, je le proclame,
A sa santé boire soudain :
Si je suis le roi du festin,
Il est le roi du mélodrame. *(bis.)*

DUCRAY-DUMINIL.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARGUERITE D'ANJOU, veuve de Henri VI, Roi d'Angleterre.	Mlle Bourgeois.
ÉDOUARD, Prince de Galles, son fils, âgé de onze ans.	Mlle Élisa.
Le Duc de Lavarenne, grand Sénéchal de Normandie.	M. Marty.
ISAURE, épouse du Sénéchal, sous le nom d'Eugène.	Mme Picard.
RICHARD, Duc de Glocester.	M. Lafargue.
CARL, charbonnier et chef de voleurs.	M. Tautin.
MORIN, chirurgien gascon.	M. Duménis.
BELLEPOINTE, canonnier français.	M. Camel.
HORNER, Officier dans l'armée de Marguerite.	M. Adam.
STOFFEL, voleur de la troupe de Carl.	M. Pascal.
CROFT, voleur.	M. Tony.
UN SOLDAT anglais.	M. Lafite.

Soldats français.
Soldats anglais.
Bûcherons écossais, déguisés en voleurs.
Paysannes écossaises.

La scène se passe en 1462, près d'Exham, petite ville du Northumberland, non loin des frontières d'Écosse.

MARGUERITE D'ANJOU.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une plaine traversée par une rivière, sur laquelle est un pont de pierre ruiné, et dont les arches du milieu sont réparées en charpente. La partie qui est en deçà de la rivière est occupée par un camp en désordre, quelques tentes, des toiles jetées sur des branches et des pieux, des baraques, etc. Aux trois premiers plans, la tente de la Reine ; elle est ouverte au lever du rideau, et laisse voir le site qu'on décrit. On voit des paysans armés, mêlés avec des soldats, tous groupés diversement ; les uns boivent, les autres dorment, jouent, mangent, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELLEPOINTE, HORNER*, *appuyés contre une pièce de canon. Ils jouent aux dés sur un tambour.*

BELLEPOINTE.

Douze. Warwick sera vaincu.

HORNER.

Je le désire. Mais je me souviens de la bataille de Northampton, où il commandait l'aile droite. Journée fatale qui nous coûta dix mille hommes, et dans laquelle notre bon roi fut fait prisonnier !

BELLEPOINTE.

Puis traîné à Londres comme un criminel, et poignardé

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

dans la tour par l'infâme Glocester. Nous sommes ici pour venger ce forfait inoui, et remettre la courageuse Marguerite sur le trône qui lui appartient; notre mission sera remplie.

HORNER.

J'y verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

BELLEPOINTE.

Nous l'emporterons, brave Horner! Les champs de Wakefield et de Saint-Alban retentissent encore de vos cris de victoire.

HORNER.

Oui; mais combien d'autres attestent nos défaites, et semblent prouver que le ciel protége le criminel Édouard!

BELLEPOINTE.

Dans ces jours de désastre, votre cause n'était pas soutenue par le duc de Lavarenne; Marguerite n'avait point encore paru à la cour de Louis XI, et enflammé le cœur de notre jeune noblesse. Vous ne comptiez point alors quinze cents Français dans votre armée!... Savez-vous, Horner, ce que peuvent quinze cents Français animés par la gloire et le désir de s'illustrer aux yeux de la beauté? C'est plus qu'il n'en faut pour conquérir les trois royaumes. Allons, mille bombes! à notre entrée dans Londres! (*Ils trinquent.*)

HORNER.

Puisse l'événement justifier votre enthousiasme!

BELLEPOINTE.

Il le justifiera.

SCÈNE II.

ISAURE, MORIN, BELLEPOINTE, HORNER.

(On voit Isaure et Morin se présenter à la tête du pont. Ils sont arrêtés par la sentinelle, et paraissent se quereller avec elle.)

MORIN, *très-haut.*

Hé donc, jé n'ai pas dé compte à té rendre. La consigne?...

Jé m'en bats l'œil! Jé veux parler à la Reine... Entends-tu, c'est à la Reine qué jé veux parler... Où est-elle? Que fait-elle?... Hein? Elle visite le camp?... Eh bien, va la chercher. Donne-moi ta hallebarde, jé gardérai ton poste.

BELLEPOINTE.

Plaisante proposition!

HORNER.

Que demande cet étranger?

BELLEPOINTE.

Il est facétieux! Je me trompe fort, ou son accent et sa gaîté m'annoncent un compatriote. N'est-il pas vrai, l'ami, vous êtes Français?

MORIN.

Certainément! et jé m'en fais honneur. (*A la sentinelle.*) Qué diable! laissé-moi donc passer... Tu vois bien qué jé suis en pays dé connaissance. (*A Isaure.*) Viens ça, pétit. (*Ils traversent tous deux le pont. A Bellepointe.*) Oui, mon brave, jé suis Français, originairé dé Bordeaux, naturalisé à Caudébec, en Normandie. Jé mé nomme Morin, j'ai pour prénom Michel.

BELLEPOINTE.

Ah! Michel Morin!

MORIN.

C'est céla même. A l'exemple dé mon patron, j'ai su mettre à profit les talents universels qué la bienfaisanté nature m'a départis; hé donc, jé fais un peu dé tout. Jé compose des vers, qué jé mets en musique, et qué jé chante divinément bien, quoi qu'en disent les envieux; car, attendu qué les ignorants sont en très-grandé majorité dans cé bas mondé, jé n'ai rencontré partout qué des antagonistes et des censeurs; mais jé m'en bats l'œil. Dé plus, jé danse à faire plaisir; jé rase à faire peur (pour la vivacité s'entend); jé saigne jusqu'à extinction; jé coupe les cheveux, les bras, les jambes, et même les oreilles à quiconqué s'avisé dé douter de mon mérite.

(Il se tourne vers les paysans qui se sont approchés, et qui paraissent s'égayer de sa jactance.)

BELLEPOINTE.

Je ne crois pas que personne ici ait cette hardiesse.

MORIN.

J'ai su qué la reine Marguérite faisait un appel à tous les hommes braves, déterminés et amants dé la beauté, et jé mé suis mis aussitôt en campagne. J'apprends à Dieppe qu'on équipe un bâtiment pour l'Angleterre. Jé mé présente au comte dé Longuéville, chargé dé rassembler des hommes pour l'armée de la reine Marguerite ; il est, comme dé raison, enchanté dé ma bonne mine, et m'enrôle dé suite en qualité dé chirurgien. J'ai ma patente en poche... Oh ! jé suis en règle, et tout prêt à exercer mes fonctions. Si jé né guéris pas tous ceux qui useront dé mon ministère, du moins jé mé flatte d'en faire rire quelques-uns ; et après la mort, a dit jé né sais quel auteur, la gaîté est lé rémède à presque tous les maux.

BELLEPOINTE.

Très-bien conclu, mon camarade.

HORNER, *d'un ton sévère.*

Vous montrerez vos papiers au duc de Lavarenne, lieutenant de Marguerite.

ISAURE, *à part, avec joie.*

Il est ici !

HORNER.

Car vous pensez bien que la prudence ne permet pas d'admettre des étrangers, sans savoir d'où ils viennent, et par qui ils sont envoyés.

MORIN.

Certainément ! c'est très-naturel... aussi jé né m'offensé pas...

BELLEPOINTE.

Si l'on recevait indistinctement tous ceux qui se présentent, la sûreté de l'armée serait bientôt compromise. Aussi, M. le Duc a-t-il établi là-dessus l'ordre le plus sévère.

ISAURE, *à part.*

Comment rester inconnue ?

BELLEPOINTE.

Ce jeune homme t'appartient sans doute?

MORIN.

Mais...

ISAURE, *bas et vivement.*

Dites que oui.

MORIN.

A peu près. Il était sur le même bâtiment qué moi, et m'a suivi depuis Berwick, où nous avons débarqué.

BELLEPOINTE.

Comment l'appelles-tu?

MORIN.

Comment jé l'appelle? C'est sélon, tantôt d'uné façon, tantôt...

HORNER.

N'a-t-il pas un nom?

MORIN.

Parbleu! sans doute. Il faut bien qué chacun ait lé sien. Par exemple, jé m'appellé Morin. (*A Horner*) Vous... (*Bas àIsaure.*) Dis-moi donc ton nom.

HORNER.

Horner.

MORIN, *à Bellepointe.*

Toi? (*Bas à Isaure.*) Ton nom?

BELLEPOINTE.

Bellepointe.

ISAURE, *bas à Morin.*

Eugène.

MORIN.

Bellépointé! Ah! il est joli ce nom-là! Il conviendrait bien à un canonnier.

BELLEPOINTE.

Aussi le suis-je.

MORIN.

Jé t'en félicité. Hé donc! puisses-tu pointer si bien les Anglais, qu'il n'en échappe pas un.

HORNER.

Saurons-nous enfin comment s'appelle ton compagnon ?

MORIN.

Est-cé qué jé né vous l'ai pas encore dit ? Eugène, n'est-cé pas ?

ISAURE, *timidement.*

Oui.

MORIN.

Vous l'entendez; il s'appelle Eugène.

BELLEPOINTE.

Ah ! ça, tu le connais, au moins ?

HORNER.

Arrangez-vous ; vous en répondez sur votre tête.

MORIN.

Sur ma tête !... Un moment.

ISAURE, *bas.*

Ne craignez rien.... Ne m'abandonnez pas, vous saurez tout. (*Elle lui met une bague au doigt.*)

MORIN, *à part.*

Qué signifie ?... Cetté bagué est tout à fait jolie.

BELLEPOINTE.

Eh bien ! tu balances ?

MORIN.

Non, jé né balancé pas. Mais où donc est cetté grandé Reine ? Né puis-je être admis à l'honneur dé la voir ?

BELLEPOINTE.

Elle visite les postes avec le prince de Galles son fils, et le duc de Lavarenne. Nous allons à sa rencontre pour lui annoncer l'arrivée d'un homme qui, selon toute apparence, nous sera fort utile ; car, d'après la disposition des deux partis, on se portera des coups vigoureux. (*Il s'éloigne.*)

MORIN.

Tant mieux; sandis ! c'est cé qué jé démande pour mé faire connaître avantageusement...Allez, jé vous attends dé pied ferme.

(Horner, en s'en allant par le pont, les désigne à la sentinelle, et semble lui recommander de ne pas les perdre de vue.)

SCÈNE III.

MORIN, ISAURE.

MORIN.

Ah ! ça, petit gaillard, vous allez mé dire, jé pense, dans quel lieu vous avez dérobé cé bijou.

ISAURE.

Plus bas, je vous en prie.

MORIN.

Comment, sandis ! plus bas !

ISAURE.

Mon cher Morin !

MORIN.

Jé né suis pas votré cher Morin. Né croyez pas mé séduire avec des paroles emmiellées. Lé cher Morin n'a jamais été pendu, et né commencera point pour vous. Voyons, expliquons-nous vite. Vous l'avez entendu ; jé réponds dé vous. Il faut qué ma conscience soit intacte.

ISAURE.

Quoique votre caractère ne soit pas de nature à justifier la confidence que je vais vous faire, elle devient excusable par la nécessité. La situation embarrassante où je me trouve, et de laquelle vous seul pouvez me tirer, exige que je vous apprenne un secret que je m'étais bien promis de ne confier à personne ; mais j'ose croire que vous n'en abuserez pas.

MORIN.

C'est sélon. Au fait, dé quoi s'agit-il ?

ISAURE.

De me cacher aux yeux d'un époux.

MORIN.

D'un époux ?... Pétit séducteur !... N'espérez pas qué jé favorise...

ISAURE, *avec dignité.*

Vous ne me comprenez pas, Morin. C'est mon époux que je viens chercher en ces lieux.

MORIN.

Votre !... Eh quoi ! vous seriez ?...

ISAURE.

Isaure, duchesse de Lavarenne.

MORIN.

L'épouse du grand Sénéchal dé Normandie ! Excusez Madame ; jé suis bien coupable d'avoir osé... On dit en effet qué M. lé Duc...

ISAURE.

J'avais à peine quinze ans lorsque mes parents formèrent cette union, fondée sur les convenances, mais pour laquelle l'amour ne fut point consulté. Des intérêts de famille exigèrent même qu'elle demeurât secrète ; et, si j'en excepte nos parents les plus proches, personne ne soupçonne peut-être encore aujourd'hui que le duc de Lavarenne ait changé d'état. Mon cœur, libre encore, vola au devant de l'époux que l'on me présentait ; mais celui-ci, comblé des dons de la nature et de la fortune, enorgueilli de la faveur dont il jouissait à la cour, et des succès constants qu'il y avait obtenus, dédaigna la conquête facile d'un enfant, et me quitta bientôt pour aller cueillir les doubles lauriers que lui offraient la gloire et la galanterie.

MORIN.

Passé pour la gloire, mais...

ISAURE.

La fatalité qui semblait vouloir m'enlever sans retour le cœur du Sénéchal, permit que la reine Marguerite vînt alors à Paris pour solliciter de Louis XI les moyens de venger le meurtre de son époux et de reconquérir ses états ; je ne connais pas cette princesse, mais on m'a dit souvent que sa beauté, son esprit et son courage la rendent digne de régner sur l'univers. Sa vue ralluma l'ardente passion que le duc avait conçue pour elle à la cour de Lorraine ; car j'ai su depuis qu'il se trouvait à Nancy, lorsque le marquis de Suffolck vint y demander à René d'Anjou la main de sa fille pour Henri VI son maître, et qu'il avait mis en usage tous

les moyens que peuvent suggérer l'amour et la jalousie pour empêcher cette alliance.

MORIN.

Peiné perdue, Madame, peiné perdue! toutes les fois qu'un rival peut mettre un trôné dans la balancé, alors l'amour, quelqué grand qu'il soit, né pèse pas une once.

ISAURE.

Marguerite, devenue bien plus intéressante encore par ses malheurs, se vit bientôt entourée d'une cour nombreuse; mais de tous les chevaliers qui accoururent lui présenter leurs services, le duc de Lavarenne fut le plus empressé et le mieux accueilli. Il offrit sa fortune et son bras; la reine accepta l'un et l'autre, et il parvint à rassembler en peu de temps une petite armée, à la tête de laquelle il se flatte de la replacer sur le trône.

MORIN.

Cé n'est pas parcé qué j'en fais partie; mais maintenant jé né doute pas qué cetté petite armée né devienne avant peu uné pépinière dé héros. Mais êtes-vous bien sûre qué M. le Duc ait oublié lé nœud charmant qui l'unit à une épouse égalément intéressante par sa jeunesse et par ses grâces?

ISAURE.

Oui, Morin, je n'en saurais douter. Des amis...

MORIN.

Ils avaient peut-être intérêt dé vous tromper.

ISAURE.

Le bruit public...

MORIN.

Est presque toujours menteur ou exagéré. Il se pourrait qué lé duc de Lavarenne, aussi distingué par sa courtoisie qué par ses hauts faits d'armes, n'eût embrassé la causé dé Marguerite qué par enthousiasme, et pour signaler son ardeur chévaleresque.

ISAURE.

Il n'est que trop vrai qu'il m'a totalement bannie de son cœur. Résolue à mourir, si je ne puis ramener l'ingrat qui m'abandonne, j'ai voulu du moins connaître ma redoutable

rivale, et savoir jusqu'à quel point elle est aimée. Seule et sans autre guide que ma tendresse, j'ai quitté mes domaines. Sous ce déguisement, je veux approcher de mon époux, le voir, veiller sur lui sans être connue, sans qu'il puisse soupçonner ma présence. Trop heureuse si je puis détourner le coup qui viendrait le frapper, et le diriger vers ce cœur rempli de son image. Vous voilà maître de mon secret.... Secondez-moi dans le dessein généreux qui m'a conduite ici. Ah Morin ! si de l'or peut payer votre discrétion, je la mets à tel prix que vous exigerez. Mais, je vous en conjure, ne trahissez pas la malheureuse Isaure.

MORIN.

Vous trahir, sandis ! A Dieu né plaise qué jé la commette cette action infâme. (*Avec emphase.*) Non, Madame, vous n'aurez pas vainement compté sur mon sécours. Réprenez cetté bagué et acceptez mes services. Jé sérais indigne du beau nom dé Français, si jé pouvais demeurer insensible aux prières dé l'innocencé persécutée et dé la beauté dans les larmes. Hé donc, disposez dé Michel Morin ; il est à vous à la vie, à la mort. (*On entend battre aux champs.*) Cé bruit annonce lé rétour dé la reine.

ISAURE, *regardant en dehors.*

Le Duc l'accompagne... L'ingrat ! aprés une aussi longue séparation, est-ce auprès d'une rivale que je devais le revoir !

MORIN.

Madame, il n'est pas prudent dé vous offrir d'abord à sa vue ; outre que votre émotion vous trahirait infailliblement, il sé pourrait qué M. lé Duc vous reconnût.

ISAURE.

Je n'avais que quinze ans quand il me quitta, et cinq années à cet âge...

MORIN.

Ont dû vous dévélopper et occasionner un changément considérable, d'accord ; mais n'importe. Jé pense qué pour plus dé sûreté, il faut ajouter encore à votre déguisement. Céci, c'est dé mon ressort. Vous êtes blonde ; en un clin-d'œil jé veux vous faire brune. Cetté jolie figure n'annonce

rien de mâle ; deux petites moustaches, artistément placées, vous donneront un air martial. Oui, sandis ! avant qu'il soit deux jours, jé veux qué la reine Marguerite meure d'amour pour vous. Suivez-moi... J'ai dans mon havresac tout cé qu'il faut... Eclipsons-nous... là, à deux pas... derrière ces grands arbres...

ISAURE.

Fortune ! amour ! je m'abandonne à vous !

(Ils s'enfoncent, à droite, à travers les arbres.)

SCÈNE IV.

HORNER, LE SÉNÉCHAL, MARGUERITE, ÉDOUARD, BELLEPOINTE.

(A l'entrée de la reine, tout le monde accourt et se tient sous les armes.

TOUS.

Dieu sauve la Reine !

MARGUERITE.

Braves amis ! combien ces témoignages de votre amour me touchent. Ah ! si je désire de recouvrer ma puissance, c'est surtout pour avoir les moyens de reconnaître dignement tant d'affection et de fidélité.

LE SÉNÉCHAL.

Vous la recouvrerez, Madame ; jamais le ciel n'eut à protéger une cause aussi belle.

MARGUERITE.

Que demandé-je aux Anglais ? L'héritage de mon fils, le trône que lui a transmis son père, qui lui appartient légitimement à titre de succession, et n'a pu lui être ravi que par la coupable mobilité d'un parlement toujours prêt à se ranger du côté du plus fort.

LE SÉNÉCHAL.

Bientôt il se déclarera pour vous.

MARGUERITE.

Il le devrait, sans doute. Si l'amour des peuples est la

juste récompense du bien qu'on leur a fait, qui jamais eut plus de droit que la veuve de Henri (1) ? Souvent chargée par mon époux de tenir les rênes de l'État, ai-je abusé de sa confiance et de mon empire ? Le bonheur de l'Angleterre n'a-t-il pas été l'unique objet de ma constante sollicitude ? Et, cependant, quel a été le prix de tant de soins ?... Après un règne de trente-huit ans, Henri est regardé comme un usurpateur, et c'est un Plantagenet qui occupe sa place ! Le farouche Glocester, ce tigre de la maison d'Yorck, a trempé ses mains homicides dans le sang du meilleur des rois !... Et la veuve et le fils de Henri, naguères environnés de la splendeur du trône, sont réduits à mendier dans des cours étrangères !

LE SÉNÉCHAL.

Que dites-vous, Madame ? ce mot est un outrage. Il ferait croire que les Français ont cessé d'être les défenseurs du beau sexe ! Ah ! s'ils avaient pu se montrer à ce point ennemis de leur gloire et démentir leur réputation, jusqu'à abandonner les bannières de la beauté, un seul de vos regards aurait suffi pour les y ramener tous. Qu'il vous souvienne, Madame, de l'empressement avec lequel notre jeune noblesse vola au devant de vous !... Louis vous avait permis d'engager à votre service tous ceux qui se présenteraient volontairement ; mais il fut obligé de restreindre cette permission ; vous eussiez bientôt dépeuplé ses états.

MARGUERITE, *avec affection.*

Je sais aussi, cher Duc, à qui je suis redevable de tant de zèle ; ce cœur ne l'oubliera jamais. (*Se tournant vers l'armée.*) Si le sort, devenant plus juste, permet que, grâce à votre courage, mon fils règne un jour sur la Grande-Bretagne, les malheurs de Henri seront une leçon frappante pour sa vie entière. Formé à l'école de l'adversité, il aura

(1) Henri VI n'était pas mort à l'époque où j'ai placé l'action. Il n'a péri que cinq ans plus tard; mais outre que sa vie a été purement passive, depuis la bataille de Northampton, il est resté presque sans interruption à la tour de Londres : la supposition de sa mort devenant favorable à mon drame, j'ai cru pouvoir me permettre ce léger anachronisme. (*Note de l'auteur.*)

sur son père l'avantage d'avoir fait l'utile épreuve de l'infortune. Peut-être le ciel n'a-t-il voulu lui donner qu'à ce prix l'instruction nécessaire pour gouverner avec sagesse. Je ne croirai pas qu'il l'ait payée trop cher, si je la fais servir au bonheur de la nation.

ÉDOUARD.

Oh oui! quand je serai Roi, je veux que tout le monde soit heureux.

(On baisse à demi la draperie qui ferme la tente de la Reine, de manière à la faire remarquer.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN, ISAURE, *avec une perruque brune et des moustaches.*

BELLEPOINTE, *s'avançant avec respect.*

Les deux Français dont nous avons annoncé l'arrivée à sa Grâce, sollicitent l'honneur d'être admis devant elle.

MARGUERITE.

Qu'ils s'approchent. Bons Français, soyez les biens venus! Je contracte chaque jour des dettes immenses envers votre nation; (*Elle regarde Lavarenne d'une manière significative.*) un seul instant peut les acquitter. Que mes vœux s'accomplissent, et cet instant sera le plus heureux de ma vie.

ISAURE, *à part, avec inquiétude.*

Quelle expression! Comme elle a regardé le Sénéchal!

BELLEPOINTE, *à Morin.*

Tes papiers.

(Morin les lui donne, et Bellepointe les remet au Sénéchal qui les examine.)

MORIN, *à part.*

Prouvons qué jé suis modeste quoiqué gascon. (*Haut, après avoir salué respectueusement Marguerite.*) Grandé Reine, il est vrai qué jé possède des talents prodigieux; mais

il est encore plus vrai qué mon zèle pour votre service est millé fois au-dessus de mes talents

ÉDOUARD, *à Isaure.*

Et toi, viens-tu aussi te battre pour nous?

ISAURE.

Oui, mon Prince. Vaincre ou mourir fut toujours la devise des Français; je sens mieux que jamais aujourd'hui que c'est la seule qui me convienne.

MARGUERITE.

Ce jeune homme a une figure tout à fait distinguée.

MORIN, *à part.*

Grâce à mes moustaches!

LE SÉNÉCHAL.

Et une voix bien touchante.

ISAURE, *à part.*

L'ingrat la méconnaît!

MORIN, *à part.*

Puissé-t-elle arriver jusqu'à son cœur!

LE SÉNÉCHAL.

Il s'exprime avec une grâce parfaite.

MARGUERITE.

Ce serait dommage de l'exposer aux dangers des combats.

MORIN, *bas à Isaure.*

Lé charme opère. Hé donc! quand jé vous ai dit....

ÉDOUARD, *à sa mère.*

Je supplie votre Grâce de permettre qu'il me serve de page.

MARGUERITE.

Mais... oui. N'y consentez-vous pas... (*Elle paraît désirer de savoir son nom.*)

BELLEPOINTE.

Il se nomme Eugène.

MARGUERITE.

Eugène?

ÉDOUARD.

Dis oui, je t'en prie.

ISAURE.

Tout ce qui me rapprochera de votre auguste personne, Madame, ne peut que m'honorer et combler mes plus chers désirs.

ÉDOUARD, *à Isaure.*

Oh! tu es bien aimable! embrasse-moi... La Reine le permet. Ecoute, tu ne me quitteras plus... Sais-tu manier la lance, l'épée?

ISAURE.

Je suis bien novice encore.

ÉDOUARD.

Tant pis! tu m'aurais appris ce que tu sais. Eh bien, c'est moi qui serai ton maître. Nous nous escrimerons du matin au soir. Je veux devenir bien habile, afin de battre nos ennemis. Quand on veut être Roi, il faut s'accoutumer de bonne heure à donner l'exemple.

MARGUERITE.

Oui, mon fils : n'oubliez jamais que le trône impose tous les devoirs et ne dispense d'aucun.

LE SÉNÉCHAL.

Il sera le digne héritier des vertus et du courage de sa mère. Bellepointe, je te charge de l'éducation militaire du jeune Prince et d'Eugène.

BELLEPOINTE.

Monsieur le Duc, j'accepte avec transport cet honorable emploi, et je m'en acquitterai...

MARGUERITE.

Comme un Français; c'est tout dire.

HORNER, *avec humeur.*

Toujours les Français! Toutes les faveurs, tous les éloges sont pour eux.

BELLEPOINTE.

C'est tout simple, mon camarade. D'abord, sans amour propre, ils le méritent; et puis, la Reine est Française : voilà, j'espère, des raisons sans réplique,

ÉDOUARD.

Allons, Bellepointe, viens nous donner une première leçon.

BELLEPOINTE.

Je suis à vos ordres, mon Prince.

ÉDOUARD, *à Isaure.*

Viens.

(Isaure hésite, on voit qu'elle est fâchée de laisser son époux avec la Reine.)

MARGUERITE.

Allez, Eugène.

MORIN.

Moi, jé vous suis pour chanter lé vainqueur.

(Édouard sort en tenant Isaure par la main. Ils sont suivis de Bellepointe et de Morin.)

MARGUERITE, *à Horner.*

Laissez-nous... (*Horner sort.*)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, LE SÉNÉCHAL.

(La tente est entièrement fermée.)

MARGUERITE.

Eh bien, Sénéchal, que pensez-vous de l'événement qui se prépare et qui va décider de mon sort?

LE SÉNÉCHAL.

Tout vous présage le plus heureux succès, Madame. Le Northumberland retentit partout du bruit des armes; le Roi d'Écosse vous envoie des secours; le duc de Sommerset s'avance à la tête de douze mille hommes, le peuple vient de toutes parts se ranger sous vos drapeaux.

MARGUERITE.

Le peuple! Ah! Sénéchal, qui plus que moi a fait l'épreuve de son inconstance? Il se presse, il me flatte aujourd'hui, dans l'espoir des récompenses, parce qu'il croit

au retour de mon pouvoir. Que demain un nuage obscurcisse l'éclat passager qui m'environne, cette foule empressée se dissipera comme une ombre légère, et je ne trouverai plus que des ennemis, des assassins peut-être, dans ces hommes en apparence si fidèles et si dévoués.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! Madame, ce tableau affligeant...

MARGUERITE.

Est vrai. Il est justifié par l'expérience de tous les temps. Je n'ai qu'un ami, un ami sûr et véritablement sincère. L'homme qui pour me suivre et défendre ma cause, a abandonné son pays et sa famille, s'est dépouillé pour moi de tout ce qu'il possédait, a renoncé à son rang, à ses titres, à sa fortune, est le seul sur qui je puisse compter; celui-là seul mérite tous mes sentiments.

LE SÉNÉCHAL.

Ce que j'ai fait pour vous, Madame, est loin de ce que vous méritez. (*A part.*) Qu'il m'en coûte pour retenir ce fatal secret toujours prêt à s'échapper.

MARGUERITE.

Vous soupirez, Sénéchal! Vous avez des peines.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, Madame... Mais parlons de vos espérances.

MARGUERITE.

Non, mon ami, parlons avant tout de vos chagrins; je veux les connaître.

LE SÉNÉCHAL.

Permettez que nous nous occupions de vos seuls intérêts.

MARGUERITE.

Mon cher Sénéchal, depuis longtemps je respecte vos secrets; si j'ai mérité votre confiance, ne balancez pas à m'ouvrir votre cœur. Ce n'est pas la curiosité qui me fait désirer de lire dans votre âme; c'est l'intérêt le plus vif, l'amitié la plus tendre.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Honneur, devoir, soutenez mon courage.

MARGUERITE

Demain, aujourd'hui peut-être, nous volerons au combat. Qui sait le sort qui nous attend, et si le signal redoutable ne sera point celui de notre séparation. Au nom du ciel, ne me cachez pas vos chagrins ; leur poids sera plus léger, si une amie véritable les partage. Quels sont les maux que ne peuvent guérir le temps et l'amitié !

LE SÉNÉCHAL.

Les miens. Luttant sans cesse avec moi-même ; à jamais privé de l'espérance de les voir terminés ; entièrement livré à une passion insurmontable, qui fait le charme et le tourment de mon existence... De grâce, Madame, ne me forcez pas à vous en dire davantage ; ne m'exposez pas à perdre à la fois votre estime et la vie ; laissez-moi mourir digne d'être plaint, d'être regretté par votre âme sensible, qui ne doit jamais connaître la cause de mon désespoir.

MARGUERITE.

Quoi ! Sénéchal, aimeriez-vous ?

LE SÉNÉCHAL.

Dites-donc que j'adore, que j'idolâtre !... Oui, le sort en est jeté ! Dussé-je en périr, il faut que ma bouche confirme ce que mon trouble a dû vous apprendre. Mon amour est trop violent pour vous le taire plus longtemps. Oui, Marguerite, je vous aime ; je vous adore : cette passion, chère et fatale, fera le destin de ma vie ; je ne puis rien opposer à son invincible puissance. C'est en vain que j'ai combattu ce sentiment impérieux. Je suis coupable, je l'avoue, je suis indigne de pardon ; je sens que je vous fais une mortelle offense...; mais la force humaine ne peut résister à tant d'assauts. Connaissez toute la violence de l'amour que vous m'avez inspiré : votre colère, le temps, l'absence, le bouleversement de la nature entière, ne pourraient vous bannir de ce cœur où vous régnez, et qui battra pour vous tant qu'une goutte de ce sang que vous animez circulera dans mes veines.

MARGUERITE.

Relevez-vous, Sénéchal. Loin de m'irriter, votre aveu me touche.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'avez-vous dit?

MARGUERITE.

Que je ne puis me défendre d'éprouver la plus vive reconnaissance pour un guerrier digne de toute mon admiration. Oui, Sénéchal, je ne crains pas de l'avouer : si je recouvrais ma couronne et qu'il me fût permis de la partager avec vous, je croirais ne pouvoir mieux servir ma nation qu'en m'associant un héros qui mettrait son bonheur et sa gloire à défendre mes droits.

LE SÉNÉCHAL, *anéanti.*

Qu'entends-je ?

MARGUERITE.

La vérité.

LE SÉNÉCHAL.

Oh ! moment délicieux et cruel !

MARGUERITE.

Je le pourrais sans crime, puisque je n'appartiens qu'à moi seule.

LE SÉNÉCHAL.

Sans crime ! et moi, moi !... (*Il se cache la tête dans les mains.*) Oh ! jour à la fois heureux et terrible !... Marguerite, s'il arrivait que nous fussions séparés, promettez-moi du moins que vous me conserverez votre estime.

MARGUERITE.

Elle fut et sera toujours la base de mes sentiments pour vous. Mais vous me cachez encore quelque secret qui vous afflige. Cher Lavarenne, je vous en conjure, expliquez-moi la cause du trouble où je vous vois.

LE SÉNÉCHAL.

Vous la connaîtrez un jour. Alors, loin de m'accuser, vous me plaindrez ; oui, Marguerite, vous me plaindrez, car je suis bien malheureux. (*A part.*) Quel mal tu me fais, cruelle Isaure !

SCÈNE VII.

MARGUERITE, ISAURE, LE SÉNÉCHAL.

ISAURE, *ouvrant la tente.*

Que désire Monseigneur ?

MARGUERITE.

Rien. Laissez-nous.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, ÉDOUARD, BELLEPOINTE, ISAURE, LE SÉNÉCHAL.

ÉDOUARD, *accourant avec une lance à la main.*

Viens-donc, Eugène. Pourquoi as-tu quitté la le çon ?

ISAURE.

Pardon, mon Prince ; j'ai cru que l'on m'appelait. (*Douloureusement.*) Mais je me suis trompée.

ÉDOUARD.

La reine veut-elle permettre que je lui montre ce que je sais ?

MARGUERITE.

Oui, mon fils.

ÉDOUARD.

Allons, Bellepointe ; d'abord l'exercice de la lance. (*Aux différents signes de Bellepointe, il exécute, en marchant, tous les mouvements que l'on peut faire avec la lance et le javelot.*) Maintenant, l'arme blanche. (*Il remet sa lance à Bellepointe qui lui donne une épée. Il s'escrime avec Isaure, et déploie beaucoup d'adresse et de vivacité dans ce petit combat, à la fin duquel Isaure laisse échapper son arme. Edouard, au comble de la joie, court dans les bras de Marguerite.*) La reine voit bien que j'en sais maintenant plus qu'il ne faut pour battre les Anglais.

MARGUERITE, *à Bellepointe.*

Voilà un élève qui vous fera honneur.

SCÈNE IX.

BELLEPOINTE, MARGUERITE, ÉDOUARD, HORNER, LE SÉNÉCHAL, ISAURE, STOFFEL.

HORNER, *à la reine.*

Un courrier, qui arrive à l'instant, apporte cette lettre du duc de Sommerset, pour votre Grâce.

MARGUERITE, *ouvre la lettre.*

(Pendant qu'elle lit, Stoffel passe derrière les personnages et se glisse, sans être vu, dans un coin de la tente, à droite. Après avoir lu, Marguerite s'approche de Lavarenne et lui dit :)

Le duc me mande qu'il s'avance vers nous à marches forcées, et qu'il espère nous rejoindre peut-être aujourd'hui. Des feux allumés sur le sommet des montagnes voisines annonceront son arrivée.

STOFFEL, *à part.*

Des feux sur les montagnes !... Bon !

MARGUERITE.

Ils nous serviront de signal pour attaquer le féroce Glocester dans ses lignes, avant que Warwick ait pu le rejoindre, et qu'il ait eu le temps de rassembler toutes ses forces. Surpris de notre audace, il ne nous opposera qu'une faible résistance, et Sommerset, qui tombera à l'improviste sur ses flancs, achèvera sa défaite.

LE SÉNÉCHAL.

Ce plan est bien conçu.

STOFFEL, *à part.*

Je vais le déranger. (*Il sort furtivement.*)

SCÈNE X.

BELLEPOINTE, ISAURE, ÉDOUARD, MARGUERITE, LE SÉNECHAL, HORNER.

MARGUERITE.

Pendant que je vais parcourir la droite de l'armée, pour concerter avec les chefs les divers mouvements qu'ils doivent exécuter, vous, Sénéchal, faites, avec vos braves Français, toutes les dispositions que vous jugerez convenables pour empêcher le passage de la rivière, et surtout pour la défense du pont. (*A demi-voix.*) Nous nous reverrons bientôt, et j'espère alors connaître tous vos secrets. (*Haut.*) Suivez-moi, Edouard; venez montrer à nos défenseurs celui qui doit être leur roi.

(Elle sort suivie de son fils et d'Horner. Bellepointe et Isaure se retirent.)

SCÈNE XI.

ISAURE, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Oui! je dois le faire cet aveu, qui va détruire à jamais mon bonheur et renverser mes plus chères espérances. Si je le retardais plus longtemps, Marguerite pourrait croire que j'ai voulu la tromper. Elle aurait le droit de m'accuser de perfidie, de lâcheté. Grand Dieu! Mes maux sont à leur comble; mais ce serait là le plus affreux de tous. (*Il s'assied près d'une table, placée à droite dans un coin de la tente.*)

ISAURE, *à part, entr'ouvrant doucement la tente.*

Mon cœur me dit de voler dans ses bras; mais la crainte, plus forte, me retient et semble enchaîner ma volonté.

LE SÉNÉCHAL, *écrivant.*

« Pardonnez, grande Reine, si la crainte d'attirer sur moi

» votre courroux, m'a fait vous cacher le secret redoutable » qui cause mon malheur. »

ISAURE, *à part.*

S'il blâmait une démarche inspirée par l'amour... s'il me repoussait de son sein!... ah! j'en mourrais, je le sens.

LE SÉNÉCHAL, *écrivant.*

« En vain vous m'avez flatté du plus heureux espoir ; le » sort nous sépare à jamais. Hélas! ces mots si doux qui » pourraient nous unir, je les ai prononcés. »

ISAURE, *à part.*

Ses regards douloureux se portent vers le ciel; on dirait qu'il l'accuse. (*A genoux.*) Mon Dieu! quelle que soit la cause de sa peine, daigne l'adoucir; ramène ses pensées vers celle qui lui a donné son cœur, et qui voudrait lui consacrer chaque instant de sa vie.

LE SÉNÉCHAL, *continuant d'écrire.*

» Oui, une autre a reçu mes serments, et je ne puis me » le dissimuler, elle mérite toute mon estime; elle mérite- » rait tout l'amour d'un cœur qui ne serait pas rempli de » l'image de Marguerite. »

ISAURE, *à part, avec tristesse.*

Il a parlé de Marguerite.

LE SÉNÉCHAL, *écrivant.*

« Je suis donc coupable en vous aimant, et l'honneur veut » que je vous empêche de vous livrer à un sentiment que » je ne puis éprouver sans crime. Adieu, Marguerite; je » vais chercher dans les combats un repos que je ne puis » plus connaître près de vous. Adieu, vous ne verrez plus » l'infortuné LAVARENNE. » (*Il se lève après avoir plié et cacheté la lettre.*) Maintenant que j'ai satisfait à ce qu'exigeaient l'honneur et la loyauté, je me sens moins malheureux; mon cœur bat plus librement. Il est là, l'éternel sentiment de notre devoir; nul ne peut s'y soustraire... Par qui ferai-je tenir cette lettre à la reine? (*Il aperçoit Isaure.*) Te voilà, Eugène? tant mieux! quoique je ne te connaisse que depuis un moment, cependant je te préfère à tout autre pour la commission délicate dont il s'agit. Ta figure, ta ma-

nière de t'exprimer, annoncent une âme honnête et de l'intelligence.

ISAURE.

Ce que je désire le plus au monde, c'est de plaire à M. le duc.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Sa voix a je ne sais quelle inflexion... (*Haut.*) Écoute, Eugène. Selon toute apparence, aujourd'hui, ou demain au plus tard, on se battra.

ISAURE.

Ciel !

LE SÉNÉCHAL.

Eh bien! tu as peur ?

ISAURE, *avec une sensibilité naïve.*

Non pas pour moi, Monseigneur.

LE SÉNÉCHAL.

Et pour qui donc ?

ISAURE.

Mais pour vous... pour la reine. (*A part.*) Sachons jusqu'à quel point il l'aime.

LE SÉNÉCHAL.

N'est-ce pas que tu n'as pu te défendre en la voyant d'une impression subite ?

ISAURE.

Il est vrai, Monseigneur; j'ai éprouvé...

LE SÉNÉCHAL.

Ce qu'elle inspire à tous ceux qui ont le bonheur d'être admis près d'elle.

ISAURE.

Monseigneur paraît bien pénétré de toutes ses perfections.

LE SÉNÉCHAL.

Je ne le cache point, elles ont excité mon enthousiasme et mon admiration. L'espoir d'illustrer mon nom, en défendant les droits d'une princesse malheureuse, a dû exalter mon courage, et je suis résolu à mourir, s'il le faut, pour replacer Marguerite sur le trône qui lui appartient.

ISAURE.

Mourir ! Et M. le duc ne regrettera rien ?

LE SÉNÉCHAL.

Rien ! Qui t'a dit ?...

ISAURE.

Je pensais bien qu'un seigneur aussi galant, aussi aimable, devait avoir laissé en France....

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

En France !... Oui !... (*Il soupire.*) Je ne puis, je ne dois jamais l'oublier.

ISAURE, *à part.*

Je n'ai pas perdu toute espérance.

LE SÉNÉCHAL.

Mais vous êtes curieux, Eugène.

ISAURE.

Pardon, Monseigneur; je ne me consolerais pas de vous avoir offensé.

LE SÉNÉCHAL.

Revenons à l'objet dont je te parlais. L'emploi que t'a donné la reine t'attache à sa personne et à celle de son fils ; ainsi, tu ne les quitteras point.

ISAURE.

Et vous, Monseigneur, vous ne serez donc pas auprès d'elle?

LE SÉNÉCHAL.

Non.

ISAURE, *à part.*

Tant mieux !

LE SÉNÉCHAL.

Je commande l'aile droite, et la reine doit demeurer au centre. Après la bataille, et quelle qu'en soit l'issue, tu remettras cette lettre à Marguerite. Tu me jures sur l'honneur de ne point la lui donner auparavant?

ISAURE.

Oui, Monseigneur. (*Elle prend la lettre.*)

LE SÉNÉCHAL.

J'aime à croire que tu rempliras fidèlement ta promesse,

et je veux t'en récompenser d'avance. (*Il lui offre une bourse.*) Il y a là de quoi assurer ta fortune.

ISAURE, *avec dignité.*

On n'achète point la fidélité, Monseigneur : de l'or ne saurait la payer.

LE SÉNÉCHAL.

Tu as raison. Je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé sur ton compte. Tiens, ce souvenir te flattera d'avantage. (*Il lui donne un anneau.*)

ISAURE.

Je n'en avais pas besoin ; mais je l'accepte avec transport. Il ne me quittera jamais.

LE SÉNÉCHAL.

Adieu, Eugène. (*Il ouvre la tente, dont on relève la draperie comme au commencement de l'acte.*)

ISAURE.

Est-ce que je ne dois plus revoir Monseigneur ?

LE SÉNÉCHAL.

Je vais parcourir la partie du camp qui est confiée à mon commandement, et je reviendrai bientôt trouver ici la reine pour lui rendre compte de l'exécution des ordres qu'elle m'a donnés.

ISAURE.

Si j'osais...

LE SÉNÉCHAL.

Parle.

ISAURE.

Je prierais Monseigneur de me permettre de l'accompagner.

LE SÉNÉCHAL.

Viens, mon ami.

ISAURE.

Ah ! Monseigneur... (*Elle se précipite sur sa main.*)

LE SÉNÉCHAL.

Bon Eugène !

ISAURE.

Vous comblez tous mes vœux !

LE SÉNÉCHAL.

Il m'intéresse vivement !

(Ils sortent tous deux par la gauche.)

SCÈNE XII.

STOFFEL.

(Il était caché derrière la tente. Il suit de loin le Sénéchal et Isaure, en jetant les yeux de tous côtés. Dans les mouvements qui vont être indiqués, il n'agit que quand la sentinelle du pont a le dos tourné. Il tient un arc à la main.)

Je viens de lancer de l'autre côté du fleuve un avis qui annonce au Duc de Glocester l'arrivée prochaine de Sommerset et le signal convenu. Je ne doute pas qu'il n'en fasse promptement usage, et que nous ne voyons bientôt paraître sur le sommet des montagnes des feux trompeurs, qui éclaireront la défaite de Marguerite, au lieu du triomphe dont elle se flatte. Il me reste maintenant à remplir l'objet principal de mon message. Je dois placer sur ce pont cette boîte remplie de je ne sais quelle composition diabolique, dont l'explosion terrible et subite, au passage de la reine, doit la frapper d'une mort inévitable. C'est à l'insu de Carl, de notre chef, que j'ai sollicité cette commission. Quelle serait sa colère s'il savait qu'un autre que lui est chargé de donner la mort à cette reine altière, dont il est, depuis douze ans, l'implacable ennemi ! Quoique je ne me pique pas du tout de sensibilité, j'avoue que ce moyen me répugne. Mais j'ai promis ; on me paie pour cela ; un honnête homme n'a que sa parole. (*Il va placer adroitement sous le pont une boîte qu'il tenait cachée sous son manteau.*)

SCÈNE XIII.

STOFFEL, MORIN, *puis* BELLEPOINTE ET DES SOLDATS.

MORIN, *de loin, à Stoffel.*

Hé ! camarade...

STOFFEL, *se retourne, voit Morin, et change sur-le-champ d'attitude; il feint d'être aveugle et boiteux.*

(*A part.*) On vient! Changeons de rôle.

MORIN.

N'avez-vous pas vu...

STOFFEL.

Vu! Hélas! je le voudrais bien. Mais je suis privé de cet organe si nécessaire. (*Il se dirige vers la rivière.*).

MORIN.

Comment, vous êtes aveugle?... Eh bien, prenez donc garde, vous allez tomber dans la rivière. (*Il regarde autour de lui.*) Eh! Bellépointe! Bellépointe! viens donc.

BELLEPOINTE.

Que veux-tu?

MORIN.

Avez-vous perdu la tête?... Qué diable faites-vous ici dé cet aveugle? Il sé noyait si jé né fusse arrivé.

BELLEPOINTE.

Qu'est-ce que tu dis? Je ne connais point d'aveugle dans l'armée.

(Il arrive successivement plusieurs soldats qui sont attirés par les cris de Morin.)

STOFFEL, *à part.*

Haï! haï!

MORIN.

Tu né connais pas!... (*A part.*) Dans lé fait, dé loin il m'avait paru ingambe. (*Bas, à Bellepointe.*) Jé soupçonne lé drôle! Interrogé-le.

BELLEPOINTE.

Qui es-tu, l'ami?

STOFFEL.

Hélas! je suis un malheureux que la nature a cruellement maltraité.

BELLEPOINTE.

Que viens-tu faire dans ce camp?

STOFFEL.

Implorer quelques secours de la pitié.

MORIN.

Y a-t-il longtemps que tu es aveugle ?

STOFFEL.

Depuis ma naissance.

MORIN.

Tant mieux, sandis ! (*Bas, à Bellepointe.*) Nous allons savoir la vérité. (*Haut.*) Vite, uné lancette, un bistouri, qué jé lui fasse l'opération.

STOFFEL.

Miséricorde ! je ne la supporterai jamais.

MORIN, *bas, à Bellepointe.*

Il a peur : c'est un fourbe. Mais jé veux en être encore plus sûr. (*Haut.*) Voyons qué j'examine ses yeux. (*Il s'approche de Stoffel, qui est tenu par deux ou trois soldats.*) C'est cé qu'il mé faut. Lé malade a tous les symptômes réquis. Jé vais l'opérer devant vous. (*Bas, à Bellepointe.*) Il n'est pas plus aveugle qué moi.

STOFFEL.

Grâce, Monsieur le Docteur.

MORIN.

Mais non; j'y songe. C'est lé ciel qui mé l'envoie. Dépuis longtemps jé cherche l'occasion dé faire usage d'une eau admirable dont la découverte doit m'immortaliser.

STOFFEL, *à part.*

Ouf! je respire. Feignons d'être guéri par l'effet de cette eau. (*Haut.*) Oui, Monsieur le Docteur, je préfère ce moyen ; il offre moins de dangers.

MORIN.

Qué l'on m'apporte ma pharmacie. (*Bas, à Bellepointe.*) Un peu d'eau dé la rivière. (*Avec emphase.*) Vous allez être témoins d'une cure miraculeuse. Faites asseoir l'aveugle. Ah ! ah ! les cent bouches de la Renommée seront insuffisantes pour publier cette étonnante guérison.

STOFFEL, *à part.*

La bonne dupe !

(On apporte un siége, on fait asseoir Stoffel. Bellepointe revient et apporte de l'eau dans un verre.)

MORIN.

Bien ! Voilà la précieuse fiole... la voilà cette liqueur divine, dont la composition m'a coûté tant dé veilles. Attention ! tout lé monde. (*Il laisse tomber quelques gouttes d'eau sur les yeux de Stoffel.*)

STOFFEL, *ouvrant les yeux, et paraissant frappé de l'éclat du jour.*

Quelle eau miraculeuse ! O mon bienfaiteur !

MORIN, *à tous ceux qui l'entourent.*

Hé donc ! vous avez vu lé prodige !... Mais il mé semble qué lé miracle est imparfait et qué tu né distingues pas encore bien les objets ?

STOFFEL.

A merveille !

MORIN.

J'en veux juger. Dé quelle couleur est cé vêtément ?

(Il lui montre une étoffe rouge.)

STOFFEL.

Rouge.

MORIN.

Bravo ! Et célui-ci ?

STOFFEL.

Jaune.

MORIN.

Bravissimo ! Et cet autre ?

STOFFEL.

Noir.

MORIN.

Rusé scélérat ! Tu es aveugle dé naissance, dis-tu, et tu connais les couleurs !

STOFFEL, *à part.*

Oh ! maladroit ! Le drôle est plus fin que moi.

MORIN.

Ah ! triple coquin ! né bougé pas... Si mon bras sé lève sur toi, tu peux regarder à tes pieds : c'est comme si ta fosse y était creusée. Mais, selon toute apparence, tu n'es pas plus boiteux qué tu n'étais aveugle. Hé donc ! c'est cé

qué nous allons voir. Viens ça, bélitre, espion maudit. (*Il le place à droite de la scène.*) Bellépointe, ton sabre! (*Morin tire le sien; tous les soldats en font autant.*) Maintenant, sauté coquin, ou nous té coupons les jambes.

STOFFEL.

Qu'exigez-vous de moi? Je puis à peine me soutenir.

MORIN.

Sauté, té dis-je. (*Stoffel saute à plusieurs reprise par-dessus les sabres, et se sauve à toutes jambes à travers le camp. Morin le poursuit et l'arrête.* Tu voudrais t'échapper, jé pensé. Nenni dà! jé veux avoir l'honneur dé té conduire moi-même à la garde du camp. (*Il place Stoffel entre quatre soldats, et marche à leur tête d'un air triomphant.*) Ah! première victoire, en attendant la seconde. En avant, marche.

SCÈNE XIV.

ISAURE, LE SÉNÉCHAL, MARGUERITE, ÉDOUARD, BELLEPOINTE, HORNER, SOLDATS FRANÇAIS, PAYSANS *armés.*

(On voit briller des feux sur les montagnes du fond. On entend battre la générale.)

HORNER.

Voici la reine.

BELLEPOINTE.

Et monsieur le Sénéchal.

MARGUERITE, *entrant par la droite, au Sénéchal, qui vient à sa rencontre.*

Sénéchal, voilà les feux qui nous annoncent l'arrivée de Sommerset.

SÉNÉCHAL.

Madame, j'ai parcouru l'armée, et j'ai trouvé tous les cœurs animés d'un égal enthousiasme : officiers, soldats, tous se disputent l'honneur d'occuper les postes les plus pé-

rilleux. Je crois que vous pouvez tout espérer d'une si belle ardeur, et qu'il est prudent de ne la point laisser se ralentir. Donnez sur le champ le signal du combat.

(Au signe de Marguerite, Bellepointe et Horner crient aux armes. Ce cri est répété dans le camp. L'armée se rassemble.)

MARGUERITE.

Avant tout, demandons au ciel de nous être favorable. (*Au signe de Marguerite, toute l'armée se prosterne.*) Protecteur éternel du juste, exauce les vœux d'une mère infortunée. O mon Dieu! j'adore tes décrets; mais s'il faut que le jour qui nous éclaire soit le dernier de ma puissance, fais du moins que je rencontre l'assassin de mon époux; donne-moi la force de le combattre. Viens, mon fils, malgré ta jeunesse, viens apprendre comment on doit reconquérir un trône.

(La reine présente sa main au Sénéchal, qui la baise avec tendresse, puis elle sort en traversant le pont, à la tête d'une partie de l'armée. Isaure la laisse aller et vient auprès de son époux; mais le jeune prince, qui l'appelle, l'oblige à s'éloigner du Sénéchal.)

SCÈNE XV.

LE SÉNÉCHAL, Soldats français.

LE SÉNÉCHAL, *à ses soldats.*

Pour vous, il suffit d'un mot: Vous êtes Français; l'ennemi est là; c'est vous montrer la victoire.

(Marche vive. Bellepointe commande l'artillerie. Tous sortent par la gauche.)

SCÈNE XVI.

HORNER, Soldats et Paysans de l'armée de Marguerite.

(Le canon gronde. On entend le bruit du combat. Bientôt l'armée de Marguerite est repoussée. On voit passer des corps en déroute.

HORNER, *en fuyant.*

O trahison infâme! ces feux nous ont trompés. Au lieu de Sommerset, nous avons trouvé l'ennemi.

(Des soldats des deux partis passent en combattant. Les Lancastriens sont battus.)

SCÈNE XVII.

ISAURE, MORIN.

ISAURE.

Cher Sénéchal, où êtes-vous?

MORIN, *l'entraînant en deçà du pont.*

Tout est désesperé! Songeons à nous soustraire à un trépas inévitable. Venez, Madame, cachons-nous derrière cette tente.

ISAURE.

Cher Lavarenne!

(Ils se cachent dans un coin de la tente à droite, derrière un faisceau d'armes.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE, EDOUARD, FRANÇAIS, SOLDATS ANGLAIS.

(Un gros d'Anglais veut prendre la reine et son fils, qui sont entourés et défendus par des Français; ceux-ci barrent le pont, tandis que Marguerite passe avec Edouard.)

MARGUERITE, *en fuyant.*

O journée désastreuse! les éléments eux-mêmes semblent conspirer contre moi!... (*A ses Officiers.*) Cherchez partout le duc de Lavarenne, et dites-lui qu'il me trouvera dans la forêt d'Exham. (*Elle disparaît par la droite.*)

SCÈNE XIX.

STOFFEL, ISAURE, MORIN.

STOFFEL, *paraissant à gauche.*

Malédiction! je suis arrivé trop tard.

MORIN, *à part.*

Encore l'espion maudit! ils l'ont laissé s'échapper.

STOFFEL.

Cependant l'occasion était belle!... Dans la forêt d'Exham, a-t-elle dit. Allons vite porter cette nouvelle au duc de Glocester. (*Il remonte du côté du pont.*)

MORIN, *a parlé bas à Isaure; tous deux viennent surprendre Stoffel par derrière.*

Misérable!... Oui, c'est encore moi!... Viens ça, coquin, couché-toi là... S'il t'échappe un mot, un geste, un regard, jé té percé lé cœur.

(Ils l'entraînent auprès d'eux. Morin ne le perd pas de vue, et lui tient un poignard sur la poitrine.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, GLOCESTER.

(Glocester traverse le pont; il est précédé et suivi de Soldats Anglais.)

GLOCESTER.

Point de prisonniers; que tous les vaincus soient passés au fil de l'épée. Que l'on cherche partout Marguerite, son fils, et le Sénéchal de Normandie. Je promets mille pièces d'or et ma protection à celui qui me les ramènera. (*Stoffel fait un mouvement.*)

MORIN, *bas et le contenant.*

Silencé, coquin! ou j'enfonce.

GLOCESTER.

A-t-on vu Stoffel? Sait-on ce qu'il est devenu? Le mi-

sérable n'a point exécuté l'ordre que je lui ai donné. Cependant le moyen était infaillible. Il était chargé de faire sauter ce pont au passage de la reine; Marguerite devait périr, et nous coupions à l'ennemi le chemin de la retraite. Sans doute l'avis qu'il nous a fait parvenir a été utile; mais je regarderai ma victoire comme incomplète tant que je n'aurai point en mon pouvoir cette femme redoutable. Il était facile de culbuter des milliers de paysans armés à la hâte, et peu faits à la discipline; mais il nous reste à vaincre Lavarenne et ses intrépides Français. Je ne les ai point aperçus dans la mêlée. Tenons-nous sur nos gardes; il serait possible que ce calme apparent ne fût que le précurseur d'une tempête.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, LAVARENNE, *suivi de quelques Soldats Français.*

LAVARENNE, *arrivant par le pont.*

Tu l'as dit, Glocester, la tempête va fondre sur toi.

(Il s'élance sur Glocester, et tous deux se battent. Isaure quitte sa place, et veut combattre avec Lavarenne.)

LAVARENNE.

Non, non, Eugène; laisse-moi le vaincre tout seul.

(Il s'engage entre la suite de Lavarenne et celle de Glocester un combat très-vif, dans lequel les Français sont vainqueurs.)

GLOCESTER, *à la cantonnade, à droite.*

A moi, Anglais! (*Une ligne d'Anglais s'avance à droite, et repousse les Français qui se trouvent trop inférieurs en nombre.*)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, BELLEPOINTE, *et des* SOLDATS FRANÇAIS.

BELLEPOINTE, *sur le pont.*

En avant, Français; exterminez ces farouches insulaires.

(Les colonnes Françaises débusquent par la gauche, et se forment en ligne de bataille, en marchant au pas de charge, et la lance en avant; protégées par l'artillerie que commande Bellepointe, elles ont bientôt culbuté les Anglais, qui ne peuvent soutenir ce choc terrible. Glocester et Lavarenne sortent en se battant. Isaure suit Lavarenne.

SCÈNE XXIII.

BELLEPOINTE, STOFFEL, MORIN.

(Après la déroute des Anglais, on voit reparaître Stoffel qui s'est échappé pendant le combat. Il cherche à s'esquiver; mais le vigilant Morin est à sa poursuite.)

MORIN.

Tu as beau faire, sandis! tu ne m'échapperas pas. (*Stoffel veut fuir en traversant le pont. Morin crie à tue-tête.*) Bellepointe! Bellepointe! arrête l'aveugle! arrête-le, mon ami.

(Bellepointe, la mèche à la main, s'élance à la rencontre de Stoffel et le force à rétrograder.)

BELLEPOINTE.

Encore ce coquin! il faut le mettre à la bouche du canon.

MORIN.

Non pas, sandis! ce serait un coup perdu; hé donc, nous allons en faire une capilotade. Sais-tu? lé monstre était chargé dé faire sauter cé pont au passage dé la reine.

BELLEPOINTE.

Scélérat! tu vas périr.

STOFFEL.

Miséricorde! à moi, Anglais !

BELLEPOINTE.

Te tairas-tu ?

MORIN.

Laisse-le crier.

(On entend le bruit d'une troupe qui s'approche.)

STOFFEL, *d'un air fanfaron.*

Frappez, si vous l'osez. Voilà les Anglais qui s'approchent.

MORIN.

Tant mieux, sandis ! du moins cé plan ingénieux recevra son exécution ; seulement il n'aura fait qué changer d'objet.

STOFFEL.

Quoi, tu veux...

MORIN.

Que tu donnes toi-même la mort à tes compatriotes.

STOFFEL, *se retourne à gauche, et fait signe aux Anglais de ne pas avancer.*

N'approchez...

(Bellepointe lui ferme la bouche et l'entraîne à droite, pendant que Morin va déployer la mèche de la boîte combustible.)

BELLEPOINTE, *à Stoffel.*

Obéis : prends cette mèche.

MORIN.

Tiens-le bien ; attends, attends que je m'empare de sa jambe. (*Il vient prendre la jambe gauche de Stoffel, pendant que Bellepointe, qui le menace de la main gauche, le force de l'autre à tenir sa mèche près du conduit.*) Attention, Monsieur le canonnier...

(Une colonne anglaise paraît et traverse le pont. Quand il en est entièrement couvert, Bellepointe dit à Stoffel : Feu ! Celui-ci obéit en tremblant ; la machine fait explosion, et le pont saute avec un fracas épouvantable, entraînant tous ceux qui sont dessus. *Stoffel se sauve, Morin et Bellepointe courent à sa poursuite.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une épaisse forêt. Dans le fond, une montagne escarpée, du haut de laquelle se précipite un torrent écumeux, que l'on traverse sur un arbre rompu. A gauche, au second plan, un vieux arbre creux. Du même côté, tout près de l'avant-scène, une trappe cachée par un buisson épais. Il fait clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

CROFT, VOLEURS, *puis* CARL.

(Au lever du rideau, on voit des bûcherons assis autour d'un grand feu. Pendant l'introduction, on en voit d'autres arriver de différents points. Tous ont une coignée, quelques-uns portent des fagots, qu'ils posent çà et là. On les voit s'arrêter, se faire des signes d'intelligence[1], et enfin se réunir à leurs camarades. Tous regardent vers la droite et paraissent inquiets jusqu'à l'arrivée de Carl.)

CROFT, *avec humeur.*

Comment! Carl, ordinairement si exact, n'est point encore au rendez-vous?

CARL, *avec un ton brusque.*

Me voici, ne vous impatientez pas. Je suis en retard, j'en conviens; il est bientôt huit heures. J'en suis d'autant plus fâché, que la nuit doit être bonne; mais je voulais être informé du résultat de la bataille. Je suis au comble de mes vœux! le ciel semble avoir pris soin de ma vengeance. L'armée de Marguerite est en pleine déroute. A l'exception du duc de Lavarenne et de ses vaillants compagnons, tout a été dispersé. Les fuyards ne manqueront pas de chercher un asile dans cette forêt, et nous pouvons compter sur une récolte abondante. Allons, que l'on répare le temps perdu.

CROFT.

Nous ne demandons pas mieux.

(Carl tire une clef de sa ceinture et la donne à Croft, qui écarte les broussailles qui sont à gauche, et ouvre une trappe qui couvre un trou, dans lequel sont cachés les habits qui servent à déguiser les faux bûcherons. Tous s'affublent de haillons, s'arment jusqu'aux dents, et se défigurent d'une manière horrible. On referme la trappe.)

CARL.

Votre toilette est-elle terminée ?

CROFT *et les autres.*

Tu vois. (*Tous se rangent en demi-cercle autour de Carl.*)

CARL, *examinant ces figures hideuses.*

Bien ! bien ! très-bien ! Je défierais à vos femmes de vous reconnaître. Vite, en campagne. A propos, où est donc Stoffel ?

CROFT.

Nous ne l'avons pas vu.

CARL.

Il reviendra. Que personne ne s'écarte de ce qui est ordonné par nos statuts. Attaquez pour combattre ; pillez après la victoire, c'est juste ; mais n'assassinez pas.

CROFT.

A moins que...

CARL, *d'un ton menaçant.*

Jamais. (*A Croft.*) Je te confie la clef de la trappe, tu m'en rendras bon compte. (*Il divise sa troupe par petits pelotons, qu'il dirige de différents côtés, et sort lui-même par la droite.*)

SCÈNE II.

CROFT, VOLEURS, *puis* MORIN.

CROFT, *contrefaisant Carl.*

Jamais ! Quel ton impérieux ! il semble que nous soyons forcés de lui obéir. Que m'importe qu'il ait été jadis officier dans les troupes du Roi ; il n'est plus aujourd'hui qu'un

soi-disant charbonnier comme nous. En le reconnaissant pour notre chef, je n'ai pas prétendu me donner un maître, et je ne souffrirai pas qu'il s'arroge des droits... (*On entend chanter à gauche.*) Paix ! quelqu'un s'approche en chantant ; c'est sans doute un poltron. (*Il fait signe à ses camarades de se tenir à l'écart, et se blottit lui-même derrière l'arbre creux.*)

MORIN, *achevant son air d'une voix mal assurée.*

Voilà du feu qui sé présente bien à propos, car jé suis tout dé glace. Jé né sais pas bien précisément si c'est lé froid ou la peur qui produit cet effet ; c'est peut-être bien l'un et l'autre. Quoi qu'il en soit, j'ai beau chanter, jé né puis parvenir à mé tranquilliser. Cet espion maudit est cause qué jé n'ai pu réjoindre la colonne française. Depuis près dé deux heures, jé trotte dans cette immense forêt sans avoir vu âme qui vive. Après tout, au lieu dé m'en plaindre, jé dois plutôt m'en féliciter ; car, dans un pays où chaque voyageur fait, dit-on, d'avance une bourse pour les voleurs, on doit désirer dé né rencontrer personne.

(Pendant ce monologue, il s'est assis auprès du feu, et Croft a fait signe à ses camarades d'approcher, ce qu'ils ont fait avec précaution.)

Heureusement jé n'ai rien entendu qui puisse m'effrayer. Il mé semble qué jé mourrais dé peur au premier coup de sifflet.

(A l'instant même, tous les voleurs qui l'entourent lâchent un coup de sifflet. Morin regarde ces vilaines figures ; il veut crier, mais son effroi est si grand, qu'il ne laisse échapper que des sons mal articulés. On entend dans l'éloignement un autre coup de sifflet.)

Encore ? Voilà la correspondance établie.

CROFT.

On nous a répondu.

MORIN.

Jolie conversation ! (*Tous mettent la main sur son havre-sac, qu'il a posé près de lui.*) Me voilà ruiné !

CROFT.

Ton argent ?

MORIN.

Je suis gascon.

CROFT.

Tes bijoux ?

MORIN.

Sont là-dedans : c'est un vrai trésor. (*Tous se précipitent sur le havresac qu'ils ouvrent avec empressement.*) Vous y trouverez des bistouris, des rasoirs, des bandélettes, enfin, tout cé qui constitue une pharmacie ambulante. (*Les voleurs abandonnent leur proie.*)

CROFT.

Tu es donc apothicaire ?

MORIN.

Pour vous servir. Dé plus, jé suis barbier, chirurgien, médecin consultant, exerçant.

CROFT.

Et guérissant ?

MORIN.

Comme un autre, quand il plaît au hasard.

CROFT.

Bonne découverte, mes amis ! il n'y a rien là-dedans qui nous convienne; qu'on respecte ses propriétés et sa vie. (*Il lui rend son havresac.*) Cet homme peut nous être utile, nous en ferons le médecin de la troupe.

MORIN.

Cé m'est infiniment d'honneur. Vous mé voyez ravi d'avoir fait cette heureuse rencontre. Allez, allez, vous pouvez être malades impunément, jé vous aurai bientôt guéris... (*A part.*) dé tous les maux.

CROFT.

Viens avec nous. Il faut que tu sois témoin de notre expédition : peut-être auras-tu quelque chose à faire.

MORIN.

Volontiers. (*A part.*) Trop heureux d'en être quitte à si bon marché! Jé compte bien m'évader à la prémière occasion.

(Comme ils se disposent à s'éloigner, Stoffel arrive en courant).

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, STOFFEL.

STOFFEL, *entrant tout essoufflé.*

Me voilà, camarades, me voilà ; grâce aux coups de sifflet qui m'ont remis sur la voie.

MORIN, *à part.*

Fatale rencontre !

CROFT.

D'où diable viens-tu ?

STOFFEL.

De gagner de l'argent. Le duc de Glocester... Je vous conterai cela. L'essentiel dans ce moment est de venir bien vite... (*Apercevant Morin.*) C'est toi !

MORIN.

C'est lui !

CROFT.

Quoi ! vous vous connaissez ?

STOFFEL.

A mon tour maintenant ! Coquin, tu vas avoir affaire à moi.

MORIN.

Misérable ! Oses-tu mé regarder en face, lorsqué sans moi on allait té suspendre à un arbre ?

STOFFEL.

Assommez ce traître ?

MORIN.

Ingrat ! c'est à toi que cé châtiment est dû. Vous êtes d'honnêtes gens ; jé né puis mieux m'adresser pour trouver des juges équitables... Hé donc ! il faut qué vous sachiez...

STOFFEL.

Ne l'écoutez pas.

CROFT.

Remettons la cause à un autre moment.

STOFFEL, *à ses camarades.*

Prenez garde de le laisser échapper.

MORIN.

Jé suis trop bien ici.

CROFT, *à Stoffel.*

Tu avais, ce me semble, quelque bonne nouvelle à nous annoncer?

STOFFEL, *à Croft.*

Une capture magnifique! La reine Marguerite et son fils se sont réfugiés dans la forêt; tous deux sont couverts d'or, de pierreries...

CROFT.

Excellente aubaine! Courons.

STOFFEL.

Et des armes?

CROFT.

Prends-en, voilà la clef.

(Stoffel ouvre la trappe et prend des armes.)

MORIN, *à part.*

L'arsenal est ici, c'est bon à savoir.

CROFT.

Prends aussi ton costume.

STOFFEL.

Je n'ai pas le temps.

MORIN, *à part.*

Il paraît qué c'est aussi lé cabinet dé toilette.

STOFFEL.

Qu'allons-nous faire de ce drôle?

(Isaure paraît à moitié de la montagne et se retire en entendant les voleurs.)

CROFT.

L'emmener avec nous.

STOFFEL.

Il nous gênera. Il vaut mieux le tuer.

MORIN.

Non, non, jé né vous gênerai pas! Laissez-moi vivre,

qué diable ! Vous allez vous battre : on né sait pas cé qui peut arriver ; du moins, jé suis là pour vous couper bras et jambes.

STOFFEL.

A la bonne heure. Mais hâtons-nous pour ne pas laisser à d'autres l'honneur et le profit d'une si belle capture. (*Ils sortent précipitamment.*)

SCÈNE IV.

ISAURE, *descendant avec précaution.*

A travers ces voix confuses, j'ai cru distinguer celle de Morin. Si j'avais pu lui parler, il m'aurait dit peut-être si mon époux a rejoint la reine. A l'entrée de la forêt, le Duc a divisé sa troupe en petits détachements, et m'a contraint à le quitter pour chercher Marguerite. L'obscurité m'a séparée de ma suite, et me voilà seule, sans savoir de quel côté je dois porter mes pas. (*Douloureusement.*) O Marguerite ! Marguerite !

(Elle s'avance vers la gauche, mais elle est bientôt arrêtée par plusieurs voleurs qui se présentent brusquement à elle et la menacent.)

SCÈNE V.

ISAURE, VOLEURS, *puis* MORIN.

ISAURE.

Grâce, grâce, Messieurs.

MORIN, *revenant sur ses pas.*

Encore un contre-temps ! C'était bien la peine de m'échapper.

ISAURE, *aux voleurs qui la poursuivent.*

Je vous proteste que je ne possède rien.

MORIN, *à part.*

Hé! c'est madame Isaure. (*Haut, et s'élançant entre Isaure*

et les voleurs.) Lé pétit a dit vrai, mes amis, jé lé connais ; cé n'est pas vous qué jé voudrais tromper. Jé suis des vôtres, maintenant ; jé viens, dé la part des camarades, chercher des armes dans lé magasin ; et jé m'en félicite, sandis ! puisqué jé suis arrivé à temps pour vous empêcher dé commettre une méchante action, en tuant cé malheureux jeune homme qui n'est pas plus riche qué moi.... Qué moi, ai-je dit ? Hé ! sandis ! jé possède un trésor dont jé veux vous rendre maîtres... Un véritable trésor qu'on voudrait vous ravir...; mais moi jé né connais qué la droiture... Approchez tous. Vous connaissez Stoffel ? Eh bien ! il est allé dé cé côté, à la rencontre dé la reine Marguerite et dé son fils, (*Il leur montre le côté opposé à celui par où est sorti Stoffel*) dans l'intention dé la dépouiller. C'est une riche proie ; il est juste qué chacun en ait sa part. C'est un adroit fripon que cé Stoffel, il voudrait tout pour lui seul ; mais moi, jé porte un cœur loyal, et jé né souffrirai pas qu'il vous trompe. Allez bien vite dé cé côté ; il n'y a pas vingt minutes qu'il est parti. (*Les voleurs sortent vivement par la gauche.*) Ouf ! nous en voilà quittes : l'expédient n'est pas mauvais.

ISAURE.

Que de grâces, mon cher Morin !... Sans vous...

MORIN.

Fuyons, Madame. Ces coquins-là mé donnent furieusement dé tablature !... Dieu veuille que... (*Comme ils vont pour sortir à droite, on entend plusieurs sons de cor*). On vient !... Allons, nous n'en sortirons pas. (*On voit des voleurs traverser le fond et parcourir la montagne. Morin ramène Isaure au-devant de la scène.*) Dérobons-nous à leur vue. (*A voix basse.*) Eh mais ! ils ont là un magasin d'armes et d'habillements. (*Il écarte les broussailles.*) Dans son empressement, Stoffel a oublié la clef ! Cé trou mé semble peu profond, descendez-y, Madame, pendant que jé ferai sentinelle.

(Quelques voleurs s'approchent. Isaure et Morin se baissent pour les laisser passer; Isaure ouvre la trappe et prend des armes. Morin veille. L'apparition soudaine de quelques voleurs les empêche,

pendant quelques instants, de se réunir ; mais, enfin, Isaure parvient à rejoindre Morin au milieu du théâtre, et tous deux se glissent à travers les arbres, à gauche, sans être vus des voleurs qui arrivent successivement au bas de la montagne et se groupent des deux côtés.)

SCÈNE VI.

STOFFEL, CROFT, VOLEURS.

STOFFEL, *à ses camarades.*

L'avez-vous vue ?

CROFT.

Je viens de l'apercevoir tout à l'heure en haut de la montagne, et j'ai fait, à ce sujet, une réflexion que je veux vous communiquer. (*Il rassemble ses camarades, et les amène au-devant de la scène.*) La fortune qui nous sourit, semble avoir exprès dirigé Carl d'un autre côté. La route que suit Marguerite doit infailliblement la conduire ici. (*Il montre l'arbre jeté sur le torrent.*) Pendant que le gros de la troupe veillera au bas de la montagne, quatre des nôtres graviront jusqu'au sommet, envelopperont la reine et son fils, et les précipiteront dans le torrent, après les avoir dépouillés, pour y ensevelir jusqu'à la moindre trace de notre crime, et n'être point obligés de partager avec notre chef cette immense capture.

TOUS.

Bien! camarade. (*Ils remontent au bord du torrent.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE, EDOUARD.

(On voit Marguerite tenant son fils sous le bras gauche.)

STOFFEL, *bas.*

La voilà!

TOUS LES VOLEURS *répètent l'un après l'autre, et avec une joie féroce :*

La voilà !

CROFT.

Elle ne peut nous échapper.

MARGUERITE.

(Elle s'arrête au bord du torrent, en témoignant de l'effroi.)

Quel affreux précipice !... O ciel ! Est-ce ici que nous devons trouver la mort !

TOUS, *d'une voix sombre.*

Oui.

MARGUERITE.

Ah ! je succombe ! (*Ses genoux s'affaiblissent. Elle pose son fils près d'elle ; il parait inanimé.*) Edouard ! Edouard ! ce cher enfant est épuisé de fatigue et de besoin. (*A genoux.*) Mon Dieu ! ce ne sont plus des armées, des victoires, ce n'est plus un trône que je te demande pour lui !... Fais seulement que sur une terre où régnèrent ses aïeux, et où il devrait commander en maître, il lui reste une caverne pour dérober sa tête au fer des assassins ! Grand Dieu ! soutiens encore mes forces, et couvre-nous de ton ombre.

(Elle reprend son fils dans ses bras et traverse le torrent sur l'arbre qui sert de pont. Quand elle est à moitié chemin, elle entend du bruit à droite, tourne la tête et voit deux des voleurs qui ont gravi le roc pendant l'invocation, et qui s'avancent vers elle l'arme haute. Elle veut doubler sa marche pour leur échapper; mais elle fait un faux pas et tombe à la renverse en jetant un cri perçant. Un des bandits lui arrache sa couronne qu'il montre à ses camarades d'un air triomphant. Les deux autres, qui entrent par la gauche, se jettent sur le prince et l'entraînent. Marguerite se relève et les poursuit en criant :)

Mon fils ! Mon fils !

(On les perd de vue dans le bois qui couvre la montagne.)

STOFFEL.

Le moment est favorable... Courons. (*à Croft.*) Toi, grimpe là-haut pour lui fermer le passage.

MARGUERITE, *en dehors.*

A l'aide ! au secours !

MORIN, *de même.*

Scélérat maudit ! tu oses ménacer ta reine !

(On entend un cliquetis d'armes. Croft redescend la montagne pour secourir Stoffel.)

SCÈNE VIII.

CROFT, VOLEURS, MARGUERITE, EDOUARD, CARL.

(Marguerite et Edouard accourent éperdus. Ils sont poursuivis de près par les brigands qui les menacent et leur présentent partout la mort. Il fait jour.

CARL, *entre rapidement par la droite, en tenant son sabre à deux mains.*

Mille morts ! que se passe-t-il ici ?

MARGUERITE *soulève Edouard, court à la rencontre de Carl, et lui dit avec un ton ferme et majestueux.*)

Mon ami ! mon ami ! sauve le fils de ton roi !

(Carl reste un moment immobile et interdit. Il laisse tomber son sabre.)

CROFT.

Frappons ! (*Tous les voleurs font un mouvement en avant.*)

CARL, *d'une voix terrible, tandis que de son arme qu'il a ramassée, il couvre la reine et son fils.*

En arrière ! En arrière, vous dis-je !

(Les voleurs obéissent à regret.)

CROFT.

Pourquoi donc l'épargner ? Ce Français que nous avions pris, vient de tuer Stoffel.

CARL.

Il a bien fait ! (*Mouvement séditieux des voleurs.*) Par l'enfer ! le premier qui s'avance est mort !... Et vous savez si je tiens parole. C'est à moi seul de prononcer sur son sort.

MARGUERITE.

O ciel!

CARL.

Marguerite, tu vois en moi ce Carl dont ton époux signa l'arrêt de mort; cet officier écossais dont la franchise déplut au ministre Suffolck, qui confisqua mes biens, et me fit condamner à perdre la tête.

MARGUERITE.

Nous sommes perdus!

CARL.

Cet acte d'iniquité m'inspira la haine la plus violente, et me fit embrasser le vil métier que j'exerce. A ce titre, je dois te haïr et me venger. Mais j'oublie tout en te voyant malheureuse; dispose de moi et de ceux qui m'accompagnent. Tu ne peux, sans un miracle, échapper aux innombrables dangers qui t'environnent : nous tenterons ce prodige. Te sauver ou mourir, voilà la seule vengeance que j'ambitionne, et qui soit digne de moi.

(Il tombe aux pieds de Marguerite.)

MARGUERITE.

O mon sauveur!... Je ne regrette en ce moment, de toute ma fortune, que le moyen de te récompenser; mais le peu qui me restait m'a été enlevé par ces hommes avides.

CARL.

Est-il vrai? Désignez le misérable qui a enfreint mes ordres, et je fais rouler sa tête à vos pieds. (*Aux voleurs.*) Restituez sur-le-champ. Restituez, vous dis-je...

(Plusieurs voleurs intimidés fouillent tristement dans leur ceinture.)

MARGUERITE.

Non, Carl; je leur abandonne ces tristes débris de ma grandeur. Puissent-ils à ce prix protéger ma fuite et celle de mon cher Edouard!

CARL, *aux voleurs.*

Rendez grâce à la clémence de Marguerite, et prosternez-vous devant elle.

(Tous les voleurs tombent aux pieds de la reine.)

MARGUERITE, *à part, pendant que les voleurs se répandent dans la forêt pour veiller à sa sûreté.*

Quel excès d'abaissement! Marguerite, épouse et fille de roi, naguères brillante de gloire et de majesté, maintenant vaincue, proscrite, au milieu d'un désert, et réduite, pour conserver les jours de son fils, à implorer l'assistance d'une troupe de brigands!

SCÈNE IX.

CROFT, CARL, MORIN, MARGUERITE, EDOUARD, ISAURE.

MORIN, *à part, à Isaure.*

Jé crois qué nous pouvons nous montrer maintenant; la paix est faite. (*Haut avec un air triomphant.*) Oui, sandis! cé fer a puni lé traître!... Il est occis!

MARGUERITE.

Brave Morin!

MORIN.

Madame, certainement... (*A part.*) Qui m'aurait dit qu'un jour jé serais nommé brave par une reine? On a bien raison dé dire qu'il né faut jurer dé rien. Cé sont les circonstances qui font les héros.

ÉDOUARD, *à Isaure.*

Ah! te voilà, Eugène! combien nous avons souffert depuis que tu nous as quittés!

ISAURE.

Mon prince, dans la mêlée, j'ai rencontré M. le Sénéchal, et j'ai été assez heureux pour combattre à ses côtés.

MARGUERITE.

Tu me fais frémir!... Cher Lavarenne! Si le fer ennemi...

ISAURE.

Non, Madame, il a respecté son courage.

MARGUERITE, *se retournant vers les voleurs que Carl rassemble d'un geste.*

De grâce! parcourez la forêt...; faites en sorte de le re-

joindre, cet intrépide défenseur; vous le reconnaîtrez à sa bravoure, à l'air de noblesse répandu sur toute sa personne. Dites-lui que je l'attends...

CARL, *à Isaure et à Morin.*

Dans la chaumière de Carl, du chef des bûcherons, au milieu de la forêt. (*A Marguerite.*) Pardonnez-moi, Madame, de vous introduire dans un lieu si peu digne de vous; mais ce n'est que chez moi que vous pourrez trouver un asile, si les nombreux détachements qui sont à votre poursuite nous permettent d'y arriver. Allez tous, et faites diligence.

(Tous sortent par différents côtés.)

MARGUERITE, *pressant son fils contre son sein.*

Que ne souffrirai-je pas pour sauver mon cher fils!

ISAURE, *à Marguerite, pendant que Carl donne des ordres à ses gens.*

M. le duc m'a chargé de remettre cet écrit à votre Altesse.

MARGUERITE.

Que peut-il contenir?

ISAURE.

Votre Grâce s'en instruira bientôt.

(Elle sort par la gauche et Morin par la droite.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, EDOUARD, CARL.

MARGUERITE, *parcourant rapidement la lettre du Sénéchal.*

Il est marié!... Je le connais donc ce secret qu'il n'osait m'avouer, et qui combattait dans son cœur avec le devoir! Pourquoi ai-je voulu le découvrir? J'ignorerais encore un sentiment que je ne dois point partager.

CARL, *revenant près de Marguerite.*

Venez, Madame, suivez-moi. Je connais des sentiers peu fréquentés que l'on a pratiqués dans la partie la plus épaisse de la forêt. C'est par là que je prétends vous conduire et

vous dérober, s'il se peut, aux regards de vos nombreux ennemis.

MARGUERITE.

Allons, puisqu'il le faut. Viens, mon fils.

(Ils sont prêts à s'enfoncer dans la forêt à droite.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN, *les arrêtant.*

N'allez pas dé cé côté; jé viens dé voir à travers les arbres une grosse patrouille qui s'approche. Cé sont des Anglais; j'ai reconnu distinctement leurs voix... Ils cherchent la reine et le jeune prince. (*A part.*) Jé crois qué nous aurons bien du mal de sortir d'ici. Pauvre Morin! qu'es-tu venu faire dans cé pays?

CARL.

Gravissons la montagne. En traversant le torrent... (*On voit Croft passer sur l'arbre en courant.*) Je vois accourir un des nôtres. C'est Croft... Que vient-il nous apprendre?

SCÈNE XII.

CROFT, CARL, MARGUERITE, ÉDOUARD, MORIN.

CROFT, *accourant à toutes jambes.*

Vite, vite! voici nos femmes. Je vais appeler nos camarades. (*Il sonne du corps; tous les voleurs se réunissent.*) Quittons ces habits.

MARGUERITE.

Pourquoi cet effroi?

CARL.

C'est l'heure à laquelle leurs femmes viennent chaque jour à la cascade pour leur apporter les provisions de la journée. Notre sûreté exige qu'elles ne soient point initiées

dans le secret de notre conduite. Elles nous croient de malheureux bûcherons, et nous mettons tous nos soins à les entretenir dans cette erreur.

(Pendant ce couplet, Croft et ses compagnons ont ôté leurs vêtements de voleurs qu'ils ont jetés dans le trou de la trappe et dans le tronc d'arbre, ainsi que leurs armes. Ils paraissent en bûcherons comme au commencement de l'acte.)

MORIN, *à part.*

Sandis! voilà des maris bien dociles!... Commé jé rirais si jé n'avais pas peur. (*A Croft.*) N'auriez-vous pas un habit dé trop?

(Croft lui donne un habit de bûcheron avec lequel il se travestit.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PAYSANNES ECOSSAISES.

(Les bûcherons prétendus vont au-devant de leurs femmes qui paraissent par la droite; elles portent des paniers remplis de provisions.)

CROFT.

Soyez les bienvenues.

(Il embrasse sa femme; tous en font autant.)

CARL, *à la reine.*

Laissons-les, Madame, et tâchons de nous échapper de ce côté. (*Il indique la gauche.*) Le circuit sera long; mais n'importe.

GLOCESTER, *en dehors, à gauche.*

Halte-là.

MARGUERITE, CARL ET MORIN.

Paix! (*Tout le monde écoute.*)

GLOCESTER, *de même.*

Qui es-tu?

ISAURE, *en dehors, d'une voix ferme.*

Français.

ÉDOUARD.

C'est Eugène!

MARGUERITE.

Écoutons.

GLOCESTER, *de même.*

As-tu vu Marguerite ?

ISAURE.

Oui.

GLOCESTER.

Où est-elle ?

ISAURE.

C'est mon secret.

GLOCESTER.

Conduis-nous vers elle.

ISAURE.

Plutôt mourir. (*Elevant très-haut la voix.*) Fuyez, Marguerite !

GLOCESTER.

Tu ne nous échapperas pas.

MARGUERITE.

Brave jeune homme !

CARL.

Vous êtes perdue !... Le danger est le même de tous côtés.

CROFT.

Eh bien ! combattons.

CARL.

Oui, morbleu, combattons !

MARGUERITE.

La résistance est vaine ; laissez-moi subir mon sort. Je vais au-devant...

CARL.

Y pensez-vous ?.... Là, au milieu de ce groupe. (*A Edouard.*) Vous, mon prince, dans le creux de cet arbre.

ÉDOUARD, *résistant.*

Me cacher ? On croira que j'ai peur.

MARGUERITE.

Il le faut, mon fils.

CARL, *à ses gens et à leurs femmes.*

Ayez les yeux sur moi, et obéissez à tous mes mouvements... Que de gloire si nous sauvons la reine !

(Edouard se blottit dans le tronc d'arbre. Marguerite est cachée par les femmes.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ISAURE, *puis* GLOCESTER *et des* SOLDATS ANGLAIS.

ISAURE, *à Carl.*

Je suis poursuivi ! Où est la reine ?

CARL.

En sûreté. (*Lui serrant la main.*) Bien, mon ami !... Tu t'es conduit en brave. Vite là. (*Il lui montre le buisson.*)

(Isaure court se cacher dans le trou de la trappe qu'elle referme sur elle. Au moment où Glocester entre, Carl et tous ses gens le saluent et paraissent aller au-devant de lui en dansant.)

GLOCESTER, *d'un ton dur.*

Que faites-vous ici ?

CARL.

Nous sommes les bûcherons de cette forêt. Nous allions au-devant de Monseigneur pour le féliciter.

GLOCESTER.

Vous avez dû voir à l'instant un jeune Français que nous poursuivons.

CARL.

Il a sans doute évité notre rencontre, et il a bien fait.

GLOCESTER.

Et la belle fugitive ?

CARL.

Qui ? Marguerite ?... Un de mes gens a cru l'apercevoir là-bas... du côté de l'ouest.

GLOCESTER.

Puisses-tu dire vrai ! Elle ne peut manquer d'être prise. Cependant, le cri de ce jeune téméraire semblerait indiquer qu'elle n'est pas loin d'ici. Ah ! Glocester, quel beau jour pour toi !... (*A ses soldats.*) Battez les environs. Je vais

me reposer une heure en ce lieu... Vous viendrez m'y rejoindre.

(Il est arrivé des détachements de tous côtés; quelques-uns s'éloignent pour continuer leurs recherches. Pendant que Glocester a le dos tourné pour parler à sa troupe, Carl conduit le groupe de bûcherons et de femmes vers l'arbre; il voudrait cacher Edouard aux regards de Glocester, et le réunir à sa mère pour les faire esquiver ensemble. Mais les soldats qui font partie de la halte viennent poser leurs lances autour de ce tronc d'arbre, qui leur sert de point d'appui, en sorte qu'il en est totalement environné. Par ce moyen, le jeune prince est caché, mais il ne peut sortir, et sa mère ne peut s'éloigner.)

CARL, *à part.*

Surcroît d'embarras!... Le voilà pris; nous ne pouvons nous éloigner. (*Haut.*) Monseigneur, permettez à de malheureux montagnards d'offrir à vos soldats les provisions que voici.

GLOCESTER.

Volontiers.

CARL.

Allons, enfants, saluez Monseigneur, et tâchez de le distraire, ainsi que ses dignes compagnons.

(Il forme son monde en ligne et en groupes, au milieu desquels Marguerite se trouve toujours adroitement cachée. Il lui fait faire ainsi le tour du théâtre et la conduit près de la trappe. Glocester est assis à droite.)

GLOCESTER.

Il est juste que je témoigne ma satisfaction à ces braves gens.

(Il se lève et vient passer en revue chaque personne. Marguerite, qui se trouve à l'extrémité entre deux lignes, ne peut manquer d'être vue. La présence d'esprit de Carl la tire de ce danger. Les bûcherons tiennent à la main de petites branches de feuillage qu'ils élèvent de manière à former un épais rideau, derrière lequel Marguerite passe rapidement pour se glisser au bord du torrent, puis auprès de l'arbre creux.)

CARL.

Passez, Monseigneur.

(Il fait passer Glocester entre cette haie qu'il croit avoir été disposée

pour lui. Pour détourner l'attention de Glocester et de ses soldats, Carl fait exécuter par ses gens différentes danses montagnardes, dont les groupes et les attitudes doivent être dessinés de manière à cacher toujours Marguerite, sans la dérober aux regards du public.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN SOLDAT ANGLAIS.

LE SOLDAT.

Milord! Milord!... envoyez-nous du secours. Tout près d'ici, un français seul, contre douze des nôtres, combat en désespéré.

GLOCESTER.

Malédiction!... courez tous; il faudra bien qu'il cède au nombre.

(Les bûcherons et leurs femmes occupent dans ce moment la droite et le fond. Les soldats anglais courent prendre les lances qu'ils ont appuyées contre le tronc d'arbre, et laissent à découvert Edouard, qui s'est affublé d'un des vêtements que les voleurs ont jetés dans le creux de l'arbre avant le ballet; La précipitation empêche les soldats de voir Edouard, et ils sortent tumultueusement par la gauche.)

CARL, *à part.*

Oh bonheur! ils ne l'ont pas vu!... (*Glocester s'avance vers le tronc d'arbre.*) Je tremble!... (*Quand il aperçoit le travestissement du Prince, il dit à part.*) Excellente idée. (*Il a l'air de chercher.*) Mais ou est donc mon petit James? (*Aux paysans.*) L'avez-vous vu, vous autres?... Oh! si je l'attrape... (*Il va à l'arbre, et prenant Edouard par le bras, il le tire rudement et fait semblant de le maltraiter.*) Voyez un peu ce petit drôle qui se fait chercher!... a-t-on jamais eu semblable idée?... aller se cacher derrière des lances!... Que cela t'arrive encore... et tu auras affaire à moi. Qu'est-ce que c'est donc que cela!... Eh bien? tu regardes derrière, je crois?... veux-tu bien t'en aller vite à la maison?... Excusez, Milord, si j'ai pris la liberté de

corriger notre fils devant vous...; mais il n'en fait pas d'autres... Là, je vous demande un peu!... (*Bas au Duc.*) C'est si jeune!... c'est bien pardonnable... on est bien forcé de faire le méchant... Nous vous saluons, Milord.

GLOCESTER.

Au revoir.

(Il remonte pour aller à la rencontre de ses soldats. Carl profite de ce moment; il fait passer tout son monde à gauche, appelle la reine, la réunit à son fils, et se jette aux genoux d'Edouard.)

CARL.

Pardon, mon Prince... et vous, Madame, de la liberté...

(Marguerite et son fils se glissent vivement de gauche à droite devant une longue ligne oblique formée par les bûcherons et leurs femmes. Tout le monde s'éloigne en dansant. Isaure veut sortir de la trappe, mais Glocester qui rentre l'en empêche.)

SOLDATS, *en dehors.*

Le voici! le voici! (*Ils entraînent Lavarenne désarmé.*)

SCÈNE XVI.

ISAURE, *cachée*, LE SÉNECHAL, GLOCESTER, ANGLAIS.

GLOCESTER, *avec une voix féroce.*

Ah! ah! c'est le duc de Lavarenne.

ISAURE, *à part.*

Mon époux, ô ciel!

GLOCESTER.

Le voilà donc en notre pouvoir, ce valeureux chevalier?

LE SÉNÉCHAL.

Lâche! Après m'avoir fait accabler sous le nombre de tes satellites, il ne te manque plus, pour couronner cette honorable victoire, que d'insulter à un ennemi sans défense. Quoique tu sois indigne de mourir de la main d'un Français, fais moi rendre mon épée, et du premier coup je renverrai ton âme aux enfers.

GLOCESTER.

Je te permets la menace et l'insulte; tu ne jouiras pas

longtemps de cette consolation. Mes yeux vont se repaître avec délices du spectacle de ta mort. Je veux que ton corps serve de degré à ta reine pour monter à l'échafaud que je lui prépare.

LE SÉNÉCHAL.

Prends garde qu'il ne serve pour toi. Il te reste à vaincre quinze cents Français, qui tous ont juré, comme moi, de mourir pour venger Marguerite, et je viens de te prouver qu'ils font payer cher les victoires qu'on remporte sur eux.

GLOCESTER, *à ses soldats.*

Qu'on l'enchaîne; que l'on dresse un bûcher au pied de cet arbre, et qu'il devienne la proie des flammes.

LE SÉNÉCHAL.

Vil bourreau de ton roi!... après un tel forfait, on ne doit plus s'arrêter dans le chemin du crime. Mais le jour des vengeances approche; tout le sang que tu auras versé retombera goutte à goutte sur ta tête coupable.

GLOCESTER.

Exécutez mes ordres.

(On enchaîne Lavarenne, on lui lie les mains derrière le dos, et on le force à s'asseoir sur une pierre, à gauche, le dos tourné au buisson. Les soldats se répandent dans la forêt, ramassent les fagots que les bûcherons ont apportés, et les placent autour de l'arbre creux. On entend de tous côtés des coups de hache. Glocester va de droite à gauche, et semble presser ses gens. Isaure lève doucement la trappe et délie les mains de son époux qui se retourne.)

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Eugène!

(Isaure lui fait signe de se taire. Les soldats reviennent, le Sénéchal reprend sa position; quand ils sont éloignés, il détache les liens de ses jambes, et prenant bien son temps, se glisse dans le trou, dont Isaure referme la trappe, après avoir rapproché les broussailles.)

GLOCESTER.

Eh bien! où donc est-il? Malédiction! vous l'avez laissé fuir! malheur aux traîtres qui l'ont sauvé! Il n'a pas eu le temps de s'éloigner... cherchez... qu'on le ramène mort ou vif.

(Tous les anglais sont accourus aux cris de Glocester ; ils sortent en désordre pour aller à la poursuite du Sénéchal. Isaure et Lavarenne ouvrent la trappe, et en sortent avec précaution. Le Sénéchal embrasse Isaure qui paraît au comble de la joie.)

ISAURE.

Evitons les sentiers.

(Ils gravissent la montagne du fond en côtoyant le torrent. Quand ils sont prêts d'atteindre la hauteur, on voit un détachement des troupes de Glocester, qui s'avance et traverse le torrent sur l'arbre. Isaure et Lavarenne n'ont que le temps de se blottir sous ce même arbre pendant le passage des soldats. Quand le péril est passé, les fugitifs quittent leur position gênante, parviennent au sommet de la montagne, et s'éloignent en suivant la route opposée à celle de leurs ennemis.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière. Dans le fond, un hangar fermé par des palissades, au-dessus desquelles on découvre la forêt. La porte d'entrée à droite. A gauche, celle d'un mauvais réduit. Deux siéges et une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, ÉDOUARD, CARL, MORIN.

CARL.

Entrez, Madame, vous voilà chez moi. (*Le premier mouvement de Marguerite est de tomber à genoux et d'embrasser son fils avec la plus vive tendresse.*) Vous pouvez être tranquille.

MARGUERITE.

Le désir de soustraire mon fils à une mort qui semblait inévitable, a soutenu mon courage et mes forces. Mais à présent que je puis envisager de sang froid l'énormité du péril qui nous menaçait, tout mon cœur en frémit. La main de la Providence a pu seule nous guider dans cette nuit désastreuse. Sans vous, généreux Carl....

CARL.

Que dites-vous, Madame? C'est moi qui vous dois une éternelle reconnaissance. Vous avez daigné me fournir l'occasion de réparer mes torts envers la société, et si je viens à bout de mon dessein, vous aurez répandu quelque lustre sur une carrière jusqu'alors obscure et semée d'erreurs.

MARGUERITE.

Vous aussi, Morin, vous m'avez rendu un service signalé.

MORIN.

Hé donc! grande Reine, cé n'est pas la première fois qué

jé dépêche les humains vers l'autre monde. C'est là lé fort dé la profession qué j'exerce. Mais, du moins, jé puis vous jurer qué jamais céla né m'a fait autant dé plaisir qué dans cette circonstance. J'avais de puissants griefs contre cé misérable Stoffel. Mais, chut! il est défunt, il né faut jamais parler mal des absents.

CARL.

Reposez-vous, Madame, vous devez en avoir grand besoin... Et vous aussi, mon Prince. Viens avec moi, Morin, viens m'aider à rassembler le peu de provisions que je possède, pour en composer une petite collation.

MORIN.

Je vous suis, sandis! jamais on né m'a vu réculer au feu... (*A part.*) dé la cuisine. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

MARGUERITE ÉDOUARD.

MARGUERITE.

Tu parais accablé, mon fils; désires-tu quelque chose?

ÉDOUARD.

Je remercie votre Grâce.

MARGUERITE.

Cependant, tu souffres, je le vois.

ÉDOUARD.

Oui. J'ai dû par obéissance céder aux ordres de ma mère; mais le fils de Marguerite et de Henri ne devait jamais se cacher ni fuir.

MARGUERITE, *l'embrassant.*

Combien j'aime à te voir ces nobles sentiments!

ÉDOUARD.

Ne sont-ce pas ceux que vous m'avez inspirés?

MARGUERITE.

Ton âge ne te permet pas de savoir que la prudence doit s'allier au vrai courage, et qu'elle en est la compagne insé-

parable. Songe donc, mon Edouard, qu'avec toi s'évanouit l'espoir de l'Angleterre. Tant que tu vivras, ton père ne meurt pas tout entier.

ÉDOUARD.

Je ne me cacherai plus, d'abord, c'est bien décidé.

MARGUERITE.

Mon cher fils, ne me prive pas du bonheur de te presser dans mes bras. Ta mère infortunée peut tout supporter, tout, excepté ce dernier coup, auquel elle ne survivrait pas.

SCÈNE III.

CARL, MORIN, MARGUERITE, ÉDOUARD.

(Tous deux apportent du lait, du fromage, des fruits, enfin tout ce qu'il faut pour un petit repas.)

CARL.

Je fais tous mes efforts, Madame, pour vous traiter de mon mieux; mais ce mieux-là est bien peu de chose. C'est aujourd'hui pour la première fois que je regrette d'avoir perdu ma fortune.

MARGUERITE.

L'intention suffit pour mériter toute ma gratitude.

MORIN.

Des œufs frais tout chauds, des fruits délicieux et du laitage parfait, j'ose vous en répondre. (*A part.*) En qualité de maître-d'hôtel, j'ai goûté chaque mets d'avance.

CARL.

Tout est prêt, quand vous voudrez, Madame...

MARGUERITE.

Mettez-vous à table, mon fils.

ÉDOUARD.

Volontiers; j'ai un appétit dévorant.

(Marguerite et Edouard se mettent à table; Carl et Morin les servent.)

MORIN.

Si sa Grâce le permet, je serai son échanson; et toi, Carl, tu seras l'écuyer tranchant.

CARL.

Le jour où je pourrais servir ma souveraine, serait le plus beau de ma vie; mais je suis indigne d'un tel honneur.

MARGUERITE.

(*Avec bonté.*) Approchez, Carl; vous ne m'avez obligée qu'à demi; il vous reste encore à m'apprendre quel est le sort du Sénéchal de Normandie. Je ne l'ai point revu depuis la bataille. J'ignore ce qu'il est devenu, et je tremble que cet intrépide chevalier n'ait été victime de son généreux dévouement.

CARL.

Je suis prêt à courir sur ses traces, Madame; mais qui veillera sur vous pendant mon absence?

MORIN.

Comment lé trouvéras-tu? Tu né lé connais pas. Hé donc! si Madamé veut mé confier cet honorable message, jé mé chargé dé réjoindre M. le Duc, ainsi qué sa jeune épouse. Cette pauvre madame Isaure doit être dans des angoisses mortelles.

MARGUERITE.

Que dis-tu, Morin?

MORIN, *à part.*

Haï! Haï! Le sage dit: tourne sept fois ta langue... Hé donc! j'en ai trop dit; mais lé mot est lâché.

MARGUERITE.

De qui parles-tu?

MORIN.

Dé madame la Sénéchale, qué j'ai eu l'honneur d'accompagner dépuis la France jusqu'à l'armée, et qui, sous lé nom d'Eugène...

MARGUERITE.

D'Eugène!... Femme généreuse! Elle a bravé la mort pour me sauver dans la forêt! Mais, dis-moi, Morin, quel motif a pu la conduire?

(On frappe à la porte de la chaumière, tout le monde écoute.)

CARL.

Paix (*On frappe encore plus fort.*) Qui frappe?

CROFT, *en dehors.*

C'est moi.

CARL.

C'est Croft. Es-tu seul?

CROFT, *de même.*

Oui, ouvrez vite.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CROFT.

CARL, *à Croft, qui entre avec beaucoup d'empressement.*

Que viens-tu nous apprendre?

CROFT.

Le duc de Glocester est à vingt pas d'ici, avec un détachement considérable.

CARL.

La fuite est impossible. Entrez dans ce réduit, Madame. Toi, Morin, franchis cette palissade; à la faveur de cet habit, on te laissera passer: tu diras que tu es à mon service. Fais diligence: puisses-tu nous amener du secours!

MORIN.

Vous allez voir, sandis! dé quoi jé suis capable.

ÉDOUARD.

Moi, je reste.

MARGUERITE.

Edouard, mon fils! Veux-tu donc faire mourir ta mère?

ÉDOUARD.

Oh! non, non, jamais. (*Il court embrasser sa mère, et entre avec elle dans un réduit à gauche. Morin franchit la palissade du fond.*)

SCÈNE V.

CROFT, CARL, *puis* GLOCESTER, *suivi de* PLUSIEURS OFFICIERS.

CARL.

Ouvrons maintenant pour ne pas inspirer de défiance. (*Il ouvre la porte de la chaumière. — A Croft.*) Ote vite un couvert, un siége... dispose tout comme si nous attendions le Duc. (*Il regarde en dehors.*) Le voici.

(Ils arrangent la table et feignent beaucoup d'empressement. Glocester entre sans bruit, s'arrête sur le seuil de la porte et les écoute.

CROFT, *bas à Carl.*

Il nous écoute.

CARL, *sans regarder Glocester.*

Hâte-toi donc, que j'aille bien vite au-devant de notre brave duc de Glocester pour l'inviter à se reposer dans ma chaumière. Si j'avais pu prévoir que le héros de l'Angleterre... (*A part.*) Brigand! (*Haut.*) me fît un tel honneur, j'aurais tâché de le recevoir convenablement. (*A part.*) Que n'est-il à cent pieds sous terre! (*Haut.*) Vite, vite! va chercher nos plus beaux fruits et ce petit flacon de rhum qui est là-bas, derrière les fagots; tu placeras tout cela sur la table. Moi, je cours à sa rencontre. (*Il se retourne et feint beaucoup d'étonnement en se trouvant face à face avec le Duc.*) Mille pardons, Milord, je ne croyais pas que votre Altesse...

GLOCESTER.

Bien, mon ami, je suis content de toi, et je saurai reconnaître ton zèle.

CARL.

Assurément, Milord, l'honneur que je reçois mérite bien que je fasse tous mes efforts pour y répondre.

GLOCESTER.

Si je ne me trompe, c'est toi que j'ai rencontré ce matin dans la forêt?

CARL.

Votre Altesse ne se trompe pas ; c'est moi-même qui ai été assez heureux pour la saluer à la tête de mes camarades.

GLOCESTER.

Tu n'as rien appris concernant les fugitifs que je poursuis ?

CARL.

Rien, Milord. Si j'avais eu ce bonheur, j'aurais couru bien vite en informer votre Grâce. Ah ! morbleu ! quel beau jour pour moi que celui où notre pays sera délivré des misérables qui le fatiguent de leur présence, et le déshonorent par leurs actions.

GLOCESTER.

J'aime cette chaleur.

CARL.

Si j'osais dire à votre Altesse tout ce que je pense, elle serait bien étonnée. Je suis dans une telle indignation que je ne me possède pas.

GLOCESTER.

Allons, calme-toi ; l'Angleterre sera bientôt débarrassée de tous ceux qui te déplaisent.

CARL.

Faites donc, Milord, que ce soit le plus tôt possible.

GLOCESTER.

La journée ne se passera pas sans que tes vœux soient exaucés.

CARL.

Que le ciel vous entende !

GLOCESTER.

Je viens d'imaginer un expédient fort simple, mais contre lequel échoueront infailliblement toutes leurs ruses.

CARL.

(*Avec inquiétude.*) Ah ! (*se remettant.*) Tant mieux !

GLOCESTER.

J'ai fait cerner la forêt par quinze mille hommes, qui ont ordre de marcher toujours vers le centre, de manière à s'y réunir.

CARL, *s'efforçant de paraître gai.*

C'est bien cela ! (*A part.*) Ils sont perdus.

GLOCESTER.

Mais comme il existe çà et là, dans l'intérieur du bois, des cabanes de bûcherons, et qu'il se pourrait que les fugitifs y trouvassent un asile qui échapperait à la vigilance et aux recherches de mes gens, je vais ordonner que toutes les chaumières soient brûlées et détruites de fond en comble.

CARL, *à part.*

Plus d'espoir. (*Haut.*) Il est certain que ce moyen est infaillible. Cependant, cette mesure, d'une invention admirable sans doute, présente quelques légers inconvénients que votre Altesse n'a peut-être pas prévus. Si j'osais...

GLOCESTER.

Parle.

CARL.

Il me semble qu'en visitant exactement chaque habitation, on parviendrait au même résultat, sans exposer la forêt à un embrasement général.

GLOCESTER.

Tant mieux. Certain, comme je le suis, que Marguerite, son fils et le duc de Lavarenne s'y sont réfugiés, peu m'importe que cette forêt soit entièrement consumée ; du moins elle sera devenue leur tombeau.

CARL, *à part.*

Faudra-t-il les voir périr sans les défendre !

GLOCESTER, *à ses Officiers.*

Vous m'avez entendu ! dirigez-vous sur les différents points de la forêt, et que ma volonté reçoive à l'instant son entière exécution. (*Les officiers sortent.*)

SCÈNE VI.

CARL, GLOCESTER.

CARL, *à part.*

Les voilà partis ! peut-être trouverons-nous un moyen... (*Haut.*) Votre Altesse ne me fera-t-elle pas l'honneur de goûter ces fruits, ce lait ? C'est un déjeûner de charbonnier.

GLOCESTER.

Excellent, quand l'appétit l'assaisonne. (*Il se met à table.*)

CARL, *à part.*

Comment les faire sortir?

GLOCESTER.

Il me paraît que mon plan n'a pas obtenu ton approbation?

CARL.

Au contraire, Milord. Il faudrait que je fusse bien difficile. Ce doit être un magnifique coup d'œil que celui d'une forêt de trente milles de circuit totalement embrasée. C'est ainsi que, pour se divertir pendant une belle nuit, le célèbre Néron fit mettre le feu au quatre coins de Rome.

GLOCESTER, *avec humeur.*

Ah! tu n'es pas heureux dans tes comparaisons.

CARL.

Pardon, Milord, je la croyais cependant juste, à une légère différence près; c'est que le brigand de Rome était sur une tour de laquelle il pouvait tout voir; au lieu que votre Grâce, dans cette chaumière placée au milieu de la forêt, ne verra rien et se trouvera nécessairement enfermée par les flammes.

GLOCESTER.

Sois tranquille; avant que l'incendie gagne, nous aurons le temps de nous éloigner.

CARL.

Puisque c'est un parti pris, votre Altesse voudra bien permettre que je m'occupe au plutôt de mon déménagement?

GLOCESTER.

Va, fais comme si tu étais seul.

CARL.

Cela ne se peut pas, Milord.

GLOCESTER.

Pourquoi non?

CARL.

La crainte... le respect... (*A part.*) J'imagine... payons d'audace. (*Haut.*) Allons, Brigitte, notre femme, alerte!... lève-toi bien vite... Hein? (*Il écoute.*) Tu ne peux pas?

(*Au Duc.*) C'est qu'elle a été bien malade, voyez-vous, ma pauvre Brigitte, et elle n'est pas encore remise. (*Haut.*) Il le faut, cependant. Rassemble tes effets ; on va mettre le feu à la chaumière; il est bien force de déguerpir. Croft? Croft?

CROFT, *en dehors.*

Plaît-il, notre maître?

CARL.

Dis à ma femme de se dépêcher ; il faut que je reste pour servir Milord.

GLOCESTER.

Tu n'as point d'enfant?

CARL.

Pardon, Milord, un petit bonhomme de huit ans. (*A part.*) Le Prince en a onze. (*Haut.*) Vous l'avez vu ce matin dans la forêt.

GLOCESTER.

Ce petit espiègle qui s'était caché?

CARL.

C'est cela, Milord.

GLOCESTER.

Où donc est-il?

CARL.

Il tient compagnie à sa mère. Quand on n'a rien à laisser à ses enfants, il faut au moins leur inspirer de bonne heure pour leurs parents, ces égards, ce respect dont ils manquent trop souvent, et sans lesquels ils ne sont que de mauvais sujets lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes.

GLOCESTER.

C'est bien pensé. Fais le venir, je serai bien aise de le voir.

CARL, *à part.*

S'il allait le reconnaître. (*Haut.*) Croft! dis à James de descendre. (*Croft paraît sur le seuil du réduit. Carl lui fait signe de barbouiller la figure de l'enfant.*) Vous excuserez, Milord ; je suis sûr qu'on n'aura pas eu le temps de le débarbouiller. C'est que ça travaille déjà comme un homme ; et dans notre métier, on n'est pas beau tous les jours.

GLOCESTER.

Qu'importe?

SCÈNE VII.

EDOUARD, CARL, GLOCESTER.

(Le jeune prince est couvert de la même tunique dont il s'est affublé dans l'arbre. Il a le visage légèrement barbouillé.)

CARL, *à part.*

Ils m'ont compris. (*Haut.*) Je vous l'avais bien dit. Ta mère aurait dû t'approprier un peu.

GLOCESTER.

Qu'est-ce que cela fait?

CARL.

Allons, approche, et salue son Altesse le duc de Glocester. Vous l'excuserez, Milord, il est un peu gauche.

(Edouard qui comprend ce que Carl veut dire, salue d'un air gauche.)

GLOCESTER.

Non pas; il est tout à fait gentil.

CARL.

Eh bien! remercie donc sa Grâce! Dis-lui que tu es bien sensible, bien flatté. Oh! il ne dira rien! (*Edouard se roidit; on voit le mécontentement se peindre sur tous ses traits. Carl, qui craint qu'il ne se trahisse, se hâte de prendre la parole.*) Allons, tais-toi plutôt que de faire quelque maladresse ou de dire quelque sottise. Son Altesse ne refusera pas d'accepter un verre de rhum?

GLOCESTER.

Volontiers.

CARL, *à Edouard.*

Allons, va-t-en, maussade.

GLOCESTER *le prenant par la main, et le ramenant au bord de la scène.*

Pourquoi? Laisse-le.

CARL, *à part.*

Je tremble qu'il ne fasse quelque imprudence.

GLOCESTER, *montrant à Carl un verre qu'il a rempli.*

Prends.

CARL.

Je ne mérite pas l'honneur que votre Altesse me fait.

GLOCESTER.

Prends, te dis-je, buvons à la mort de Marguerite.

ÉDOUARD.

A la mort de ma mère ! Scélérat !

(Il prend une javeline que portait Glocester en entrant, et se met en attitude menaçante.)

GLOCESTER.

Qui donc es-tu? (*Il s'élance sur Édouard, ouvre le haut de sa tunique, et voyant le vêtement riche qu'il porte, s'écrie avec une joie féroce :*) Le fils de Marguerite ! (*Il arrache la javeline des mains du jeune Prince, tire son poignard et s'avance vers lui pour le frapper.*) Descends dans la tombe, unique rejeton des Lancastre.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, MARGUERITE, CARL, GLOCESTER, CROFT.

CARL, *ferme la porte de la chaumière, et fait signe à Croft d'approcher.*

Non pas, s'il vous plaît.

(Il s'élance sur le Duc, et lui arrache d'une main son épée, et de l'autre son poignard,)

CROFT.

Un moment, Milord.

(Il s'est précipité vers le Duc, et le menace avec la javeline.)

GLOCESTER.

Traîtres !

MARGUERITE, *accourant et se mettant au devant d'Édouard.*

Mon fils ! mon fils !

(Ces mouvements doivent être extrêmement rapides.)

GLOCESTER

A moi... (*Il fait un mouvement pour appeler.*)

CARL.

Laissez donc. (*A Croft.*) Un bandeau sur la bouche... Sois tranquille, je le tiens. (*Glocester veut se débattre.*)

CROFT.

Qu'allons-nous en faire ? Le tuer.

CARL.

Ma foi, oui.

CROFT.

C'est le plus court.

CARL.

Et le plus sûr.

(Il lève son bras pour le percer. Pendant ce dialogue, Croft a pris une serviette avec laquelle il lui couvre la bouche, et que l'on noue derrière la tête.)

MARGUERITE, *arrêtant Carl.*

Non, non, je vous demande grâce pour lui.

CARL.

Craignez, Madame, que trop de pitié ne vous devienne fatale.

MARGUERITE.

Je rougirais de suivre son exemple. Il faut le forcer à nous signer un sauf-conduit pour nous rendre en Écosse.

CARL.

Il le révoquera quand nous serons partis. (*Marguerite insiste. A Édouard.*) Mon Prince, vous trouverez là tout ce qu'il faut pour écrire. (*Il indique le réduit*)

MARGUERITE.

Glocester, ta vie est entre nos mains, consens-tu à ce que je te demande ?

(Glocester fait un signe affirmatif. Carl et Croft ne le perdent pas de vue. Édouard apporte du papier et de l'encre. Le Duc écrit.)

MARGUERITE.

Jure devant Dieu !

CARL.

Il n'y croit pas.

MARGUERITE.

Sur l'honneur.

CARL.

Il l'a perdu. Non, Madame, ces précautions sont insuffisantes; si vous voulez n'être pas troublée dans votre fuite, nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de l'enfermer dans cette chaumière, après l'avoir mis hors d'état de nous nuire. (*Glocester présente le papier à Marguerite.*) Nous tenons le sauf-conduit; attachons-le à ce poteau, et sauvons-nous. Allez toujours devant, Madame. Non pas de ce côté; vous seriez vue par les gens de son escorte. Là, à droite, au fond du réduit, une petite barrière qui ouvre dans la forêt... (*Marguerite sort avec Édouard.*) le sentier à gauche... puis tout droit... (*Au Duc.*) Maintenant, Milord, à nous; faites les choses de bonne grâce.., ou si non! J'en suis fâché pour votre Altesse, mais il faut qu'elle en passe par là.

(Carl et Croft conduisent le Duc devant un des poteaux qui soutiennent l'entrée du hangar, et l'attachent avec une corde. Il a toujours le bandeau sur la bouche.)

CROFT.

Au revoir, Milord Duc.

CARL.

Bien du plaisir, en attendant qu'on brûle la forêt. Si je rencontre quelques-uns de vos officiers, je leur dirai de votre part de faire diligence. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE IX.

GLOCESTER.

(Ses regards étincellent de fureur. Il parvient, à force de se débattre à ôter son bandeau. Alors il crie :)

A moi, soldats! à moi!...

(On ne lui répond pas; en portant sa vue de tous côtés pour chercher les moyens de se dégager, il aperçoit la trompe de Carl, que celui-ci, en entrant, a suspendue au poteau. Alors il se lève sur la pointe des pieds, atteint l'embouchure de la trompe et la fait sonner. Ce signal est répété de poste en poste. On veut entrer dans la chaumière; mais la porte est fermée.)

SCÈNE X.

GLOCESTER, SOLDATS ANGLAIS.

(Des soldats enfoncent la porte et courent délivrer le Duc.)

GLOCESTER.

Marguerite et son fils étaient ici... Ils viennent de fuir de ce côté avec deux bûcherons. Hâtez-vous.

(Les soldats sortent précipitamment.)

SCÈNE XI.

GLOCESTER.

Tu vas apprendre bientôt, généreuse Marguerite, que lorsque l'on tient son ennemi en son pouvoir, il n'est point de considération qui doive porter à des ménagements. Cette faute te coûtera la vie! Enfin, cette journée va donc terminer la longue et sanglante querelle qui a mis l'Angleterre en feu... Grâce à l'intrépidité de Warwick, le plus ferme appui de notre cause, nous avons triomphé sur tous les points. Marguerite seule nous restait à vaincre; sa défaite assure à la maison d'Yorck les plus brillantes destinées. Heureux Glocester! la fortune elle-même semble diriger tous tes pas. Elle ne tardera pas sans doute à te conduire au trône. (*On entend des cris en dehors.*) Ce bruit m'annonce l'arrivée de ma captive.

SCÈNE XII.

GLOCESTER, MARGUERITE, ÉDOUARD, CARL, CROFT, SOLDATS.

MARGUERITE.

Tu dois être satisfait, Glocester?

GLOCESTER.

Je l'avoue, ce trophée manquait à ma gloire.

MARGUERITE.

La gloire d'un assassin!

GLOCESTER.

Madame!...

MARGUERITE.

Ton air farouche décèle encore tes sinistres projets.

GLOCESTER.

Rappelez-vous l'indigne traitement que vous fîtes éprouver à mon père après la bataille de Sandal.

MARGUERITE.

Ton père était un rebelle, il mérita son sort; et tu me prouves aujourd'hui que je fus coupable envers l'État, en ne faisant point partager son supplice à ton frère et à toi. Songes-y bien, Glocester, quelque désespérée que semble ma situation, la fortune peut sourire encore entre la tombe et moi.

GLOCESTER.

Je ne le crois pas, du moins je ferai ensorte qu'elle n'en ait pas le temps.

MARGUERITE.

Hâte-toi donc, barbare.

GLOCESTER.

Non, c'est à Londres que je veux offrir ce beau spectacle à ma nation.

MARGUERITE.

Et tu ne crains pas que l'ombre de Henri, s'échappant des bras de la mort...

GLOCESTER.

Ce prodige ne s'opèrera point. Ce fer a placé ton époux dans la tombe de manière qu'il n'en sortira jamais.

MARGUERITE.

Ah! monstre!

CARL.

Au nom du ciel, Madame, n'irritez pas ce caractère fougueux. Intercédez plutôt pour vous, pour votre fils.

MARGUERITE.

Laissez-moi donner un libre essor à mes pensées. Son regard est affreux !... Eh bien ! il ne saurait me faire trembler. Que la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse vivante, avant que l'on me voie supplier le meurtrier de mon époux.

GLOCESTER.

Vous avez raison, vous ne le fléchiriez pas.

MARGUERITE.

Eh bien ! qu'attends-tu pour nous ôter la vie ? Frappe, le meurtre est pour toi un acte de clémence ; tu ne refusas jamais l'ennemi suppliant qui te demanda de trancher ses jours.

GLOCESTER.

Non, te dis-je, le ciel t'a marquée pour le supplice.

MARGUERITE.

Et toi pour l'infamie.

GLOCESTER.

Orgueilleuse française ! dans peu ton nom sera flétri.

MARGUERITE.

Il ne l'est pas même en passant par ta bouche, juge si rien peut le souiller. Marchons, mon fils ; c'est pour nous donner une vie glorieuse et plus durable qu'il va nous ôter de ce monde. Le coup qui nous affranchira de sa tyrannie doit nous porter à l'immortalité.

GLOCESTER.

Tu le veux, Marguerite ? il faut te satisfaire. C'est en présence de l'armée que je vais t'envoyer joindre ton illustre époux.

SCÈNE XIII.

GLOCESTER, LE SÉNÉCHAL, MARGUERITE, ÉDOUARD, CARL, ISAURE, MORIN, SOLDATS FRANÇAIS.

LE SÉNÉCHAL, *entrant avec vivacité.*

Traître, tombe aux pieds de ta souveraine et implore ton pardon de sa clémence.

MARGUERITE.

Qu'entends-je ?

GLOCESTER.

Mon pardon, dis-tu ? (*A ses soldats.*) Saisissez-vous de ce téméraire, et qu'il soit percé de mille coups.

LE SÉNÉCHAL, *avec force.*

En avant, Français !

(On entend quelques coups de canon et un grand bruit d'armes. Les palissades sont brisées. Les Français pénètrent de tous côtés et désarment l'escorte de Glocester. Des cris de : *bas les armes !* se font entendre de toutes parts.)

MORIN, *à Glocester*

Désespéré, Milord, dé cé pétit contretemps. Voulez-vous bien mé rendre votre épée ?

GLOCESTER, *furieux.*

Rendre mon épée à un Français?... Jamais. (*Il la brise.*)

MORIN.

Vous êtes bien difficile !

LE SÉNÉCHAL.

Il a raison. Il est indigne de cet honneur.

GLOCESTER.

Jouis de ce faible triomphe, Lavarenne ; il ne sera pas de longue durée. Mon armée...

LE SÉNÉCHAL.

Tu n'en as plus.

GLOCESTER.

Warwick...

LE SÉNÉCHAL.

Est à nous.

MARGUERITE.

A nous !

GLOCESTER.

A vous? tu en imposes. Ses serments...

LE SÉNÉCHAL.

Pour qui jura le crime, le parjure devient une vertu. J'ai surpris, à l'entrée de la forêt, un courrier du Roi, ton frère. Ses dépêches (*Il les remet à Glocester.*) t'annon-

cent que cédant à une passion aveugle et criminelle, il vient d'épouser la fiancée de Warwick.

GLOCESTER, *après avoir parcouru la lettre.*

O frère imprudent!

LE SÉNÉCHAL.

J'ai senti tout ce qu'un aussi lâche procédé nous donnait d'avantages, et j'ai couru en informer Warwick. Je ne vous peindrai pas ses transports, sa colère. Qu'il vous suffise, Madame, de savoir qu'il abjure ses erreurs et se déclare solennellement l'ennemi des traîtres qui l'avaient séduit. Ses soldats, qui le chérissent comme un père, ont juré de le suivre partout et de venger son offense. Tous marchent vers Londres pour vous y faire couronner aux acclamations universelles de l'armée et des nombreux sujets qui vous sont demeurés fidèles.

MARGUERITE.

O ciel! ouvre tes portes éternelles pour donner un libre passage à mes actions de grâces!... Après Dieu, cher Lavarenne, c'est à vous que je devrai ma couronne. Comment pourrai-je m'acquitter?

LE SÉNÉCHAL, *montrant Isaure.*

En récompensant ce jeune Français, qui s'est distingué par un courage et un dévouement extraordinaires...

MARGUERITE.

Je me suis occupée de son bonheur.

LE SÉNÉCHAL.

Et en me permettant de retourner près d'une épouse...

MARGUERITE.

Digne de tout votre amour.

LE SÉNÉCHAL.

Qui vous a dit?...

MARGUERITE.

Je sais tout... (*Prenant Isaure par la main, et la présentant à Lavarenne.*) Isaure, embrassez votre époux.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi! vous seriez?...

ISAURE.

Oui, cher Duc.

MORIN, *sautant de joie.*

Hé! oui. C'est madame Isaure; et c'est moi qui l'ai amenée.

ISAURE.

C'est Isaure qui a tout bravé pour vous revoir et reconquérir un cœur...

LE SÉNÉCHAL, *tombant aux genoux de sa femme.*

Qui vous appartient pour la vie.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, BELLEPOINTE, *accourant.*

BELLEPOINTE.

Madame, monsieur le Sénéchal, hâtez-vous de quitter cette chaumière. Ce féroce Anglais a fait mettre le feu à la forêt. Poussé par les vents, l'incendie gagne avec une rapidité effrayante. (*On voit la lueur des flammes.*) Fuyez, pendant qu'il en est temps encore. Bientôt ces lieux n'offriront plus qu'un vaste monceau de cendres.

TOUS.

Fuyons. (*Tous sortent confusément.*)

LE SÉNÉCHAL, *saisissant la main de la reine et d'Isaure.*

Allons rejoindre Warwick. (*Ils sortent suivis d'Édouard qui est conduit par Bellepointe.*)

CARL, *arrêtant Glocester qui veut sortir.*

Non pas, non pas. Dussé-je périr avec toi, il faut que cet horrible moyen tourne contre celui qui l'a inventé.

(Un combat s'engage entre Glocester et Carl. L'incendie fait des progrès rapides. Glocester reçoit un coup mortel et tombe sous les arbres qui s'embrasent et sont déracinés par la violence du feu. Carl, en fuyant, rencontre Morin qui se jette à son col et s'écrie :)

C'est cela, sandis! *Par pari refertur.*

(Tous deux sortent de la chaumière, où les flammes ne tardent point à pénétrer. Le théâtre est couvert de feu. La toile tombe.)

FIN DE MARGUERITE D'ANJOU.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

09 NOV. 1998
29 OCT. 1998
13 NOV. 1998
04 NOV. 1998

a39003 002137395b

CE PQ 2382
.P4A6 1841 V002
COO PIXERECOURT, THEATRE CHOI
ACC# 1226008